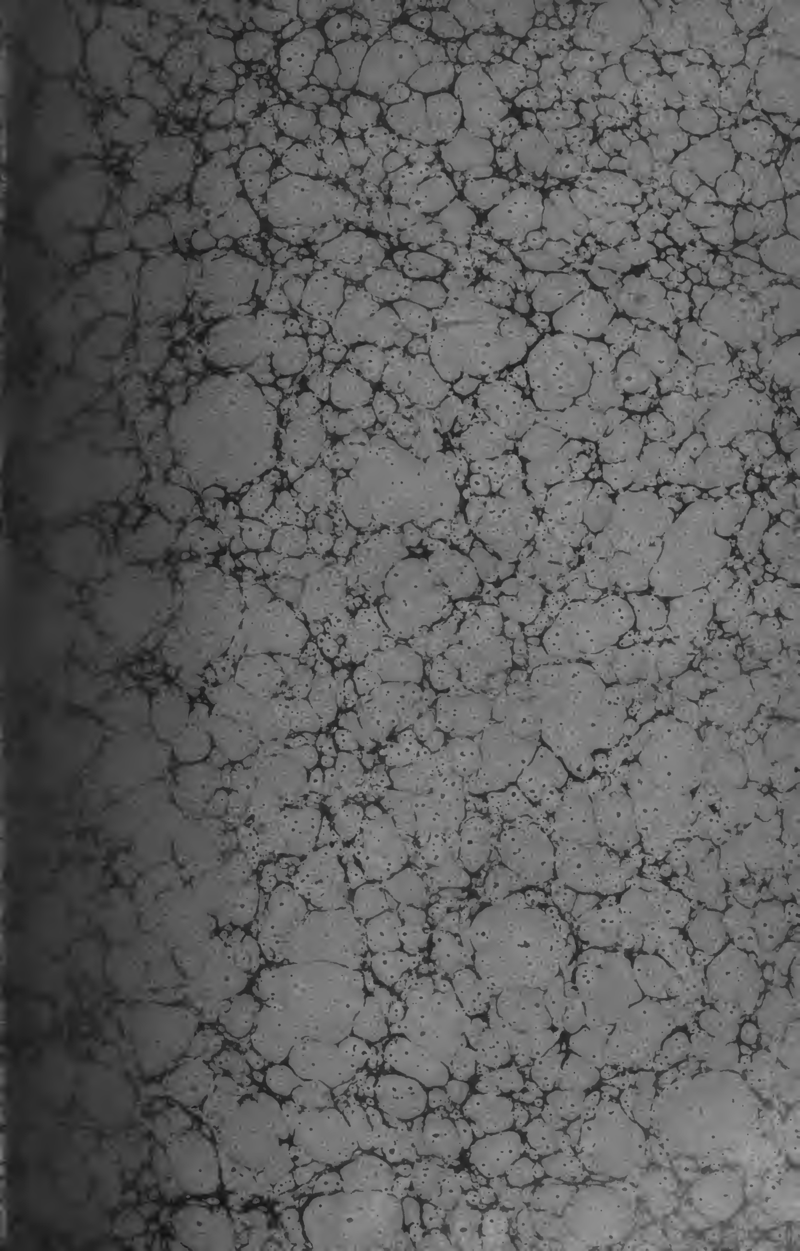
REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE







REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

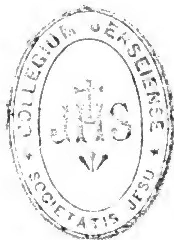
RECUEIL HEBDOMADAIRE

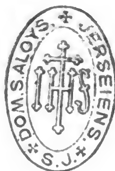
Directeur : M. A. Chuquet

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XLV





PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1898

ANNÉE 1898

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciènces politiques.
Annales du Midi.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue de l'Agenais.
Revue de la Société des Etudes historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue des Universités du Midi.
Revue d'histoire et de littérature religieuse.
Revue d'hstoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Litteraturzeitung.
Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katholische Theologie.
Zeitschrift für romanische Philologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.

BELGES

Musée belge.
Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.
Revue de l'Université de Bruxelles.

GRÉCO RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 3 janvier — 1898

Herman Almkvist, **Ein Samaritanischer Brief an Kœnig Oscar**, etc. Leipzig, Harrassowitz, 10 pp. et 2 planches.

C'était peut-être faire beaucoup d'honneur à cette épître, adressée au roi Oscar par un Samaritain de Naplouse, que de la publier en un luxueux fac-similé phototypique. Ce bon Samaritain a tout l'air d'avoir voulu, à l'aide de son calam subtil, tirer à Sa Majesté suédoise ce que nous appelons, révérence parler, ...une vulgaire carotte. Il répond au nom de Yoseph Tcheleby et doit être le digne fils du madré compère Ya'qoub Tcheleby, bien connu de tous les voyageurs qui ont eu autrefois l'occasion de faire halte à l'antique Sichem et de brocanter chez lui. Le père, déjà vieux quand je l'ai vu pour la dernière fois, il y a quelque vingt ans, ne doit plus être de ce monde, mais le fils promet de chasser de race. M. Almkvist, qui paraît s'intéresser aux faits et gestes de mons Ya'qoub, sera peut-être aise d'apprendre que le gaillard — il y a de cela bel âge — vint en personne en Angleterre, où il obtint tous les genres de succès, s'il faut en croire les échos de la chronique galante du high life londonien ; les lauriers, ou pour mieux dire les myrtes, cueillis chez nous en 1889 par les vigoureux âniers de la rue du Caire, pâliraient à côté des siens.

Ce qui vaut mieux que ce document d'une valeur plutôt médiocre, c'est le tableau qui l'accompagne et qui montre les différents états de l'alphabet samaritain des manuscrits depuis le xiii° siècle ; il a été exécuté par M. Euting avec la virtuosité calligraphique dont il est coutumier, et il donnera quelque utilité à cette plaquette de fantaisie. Quant aux inscriptions samaritaines, la liste succincte qu'en dresse M.A. pourrait

être notablement enrichie; j'ai estampé en 1874 bon nombre de ces inscriptions, soit à Naplouse même, soit aux environs; il en existe sur d'autres points de la Palestine, plus éloignés, au Carmel, par exemple, et dans la région de Jéricho; j'en ai trouvé jusqu'à Gaza. Ces témoignages épigraphiques sont intéressants en ce qu'ils attestent, aux siècles passés, l'extrême diffusion des Samaritains aujourd'hui concentrés uniquement à Naplouse.

M. A. a profité de l'occasion pour donner un aperçu sommaire, mais consciencieux, de cette petite communauté qui s'est maintenue comme un bloc erratique de l'ethnographie, au pied du Mont Garizim, mais qui va toujours en diminuant et disparaîtra totalement quelque jour, emportant avec elle le dernier échantillon de la race samaritaine. Il aurait pu utilement ajouter quelques indications complémentaires en renvoyant aux travaux estimables de l'abbé Bargès, aux *Memoirs* du Survey du Palestine Exploration Fund, et au chapitre x de l'*Underground Jerusalem* de Sir Charles Warren. — Il aurait dû nommer 'Amwâs (Emmaüs-Nicopolis), comme un des centres samaritains de Palestine les plus anciens, ainsi qu'en font foi les inscriptions qu'on y a recueillies. — Je n'ai jamais entendu prononcer le nom de la ville de Naplouse : *Nâbloûs*, avec la dernière syllabe longue et accentuée, prononciation admise par M. Almkvist; mais bien *Nâblous (Nâb'leus)* avec la première longue et accentuée, la seconde brève et atone, conformément à l'orthographe de l'arabe classique [1] et à l'accentuation du prototype grec (Νεάπολις).

C. G.-G.

Dr Georges Beauvisage, **Recherches sur quelques bois pharaoniques**. I. Le bois d'if. Paris, 1896, in-4°, 16 p. et 1 pl. (Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes, vol. XVIII. — II. Le bois d'ébène. Paris, 1897, in-4° (*Ibid.*, vol. XIX, pp. 17-23).

Les Égyptiens employaient dans les travaux d'ébénisterie et de charronnage des bois indigènes et des bois exotiques : mais quels étaient ces bois? Les inscriptions hiéroglyphiques nous renseignent souvent d'une manière bien incertaine à cet égard; l'étude histologique et l'analyse chimique des débris qui nous restent peuvent, au contraire, conduire à des déterminations de la plus grande exactitude; c'est ce qu'a compris M. le Dr Georges Beauvisage, professeur de botanique à la Faculté de médecine de Lyon, et, appliquant ce double procédé d'enquête à des débris de planches de cercueils pharaoniques et à des ustensiles en ébène, qui lui

---

1. *Nâboulous ;* le premier *ou* est élidé (*Nâb'lous*) d'après une loi générale de la phonétique de l'arabe vulgaire, d'accord sur ce point avec la phonétique française (cf. *Naples*, dans les documents des Croisades, identique à la forme donnée au nom homonyme de la *Neapolis*, *Napoli*, d'Italie).

ont été communiqués, il a découvert que ces planches étaient en bois d'if et que ces ustensiles étaient faits en bois de *Dalbergia melanoxylon*, légumineuse indigène dans l'Éthiopie.

I. — Les planches de cercueils, envoyées à M. B. par le docteur Fouquet du Caire, provenaient de fouilles faites à Meïr, près Qousieh, dans la province de Siout, par M. Daressy, et elles étaient « au plus tard de la XII[e] dynastie » ; leur examen microscopique a permis de reconnaître en elles tous les caractères distinctifs du bois d'if, avec quelques différences toutefois dans les débris des planches de deux cercueils; mais un examen prolongé et la comparaison de ces débris avec des fragments d'if d'âge divers ont montré à M. B. que les différences offertes par ces débris tenaient à l'âge du bois employé pour fabriquer ces cercueils. Ce bois ne pouvait être celui d'une Cupressinée, c'est-à-dire d'un arbre de la famille du *Cupressus*, à cause de la contexture différente des fibres ligneuses; il fallait donc le rapporter à une espèce de Taxinées ; mais le seul arbre de cette famille qui se rencontre dans la région orientale du bassin de la Méditerranée, est le *Taxus baccata,* c'est donc en bois de cette espèce qu'étaient faites les planches du cercueil de Meïr.

Cette espèce d'if, quoique Cailliaud en ait dit, ne se rencontre pas en Égypte ; on ne la trouve pas non plus, du moins de nos jours, en Syrie, et la région la plus rapprochée de la vallée du Nil, où elle croisse spontanément, est celle du Taurus de Cilicie ; c'est donc de là que les contemporains des pharaons de la XII[e] dynastie l'avaient tiré ou reçue, à moins que cet arbre ne se rencontrât autrefois dans les montagnes de la Syrie septentrionale. Quoi qu'il en soit, on voit que des relations existaient dès cette époque reculée entre l'Égypte et l'Asie antérieure : quelles étaient-elles ? Nous l'ignorons, aussi ne pouvons-nous dire comment le bois d'if des cercueils pharaoniques a pénétré dans la terre de Qimit; M. le D[r] B. suppose qu'il y a été introduit par mer, par les Haioo-Nîbou, peuples transméditerranéens, mentionnés déjà dans les inscriptions des pyramides de la VI[e] dynastie ; l'hypothèse est ingénieuse, mais ce n'est là qu'une hypothèse.

II. — Le bois d'ébène, — *habni* — M. V. Loret l'a montré, occupait une grande place dans l'ébénisterie égyptienne ; mais à quelle essence connue rapporter le *habni* des inscriptions pharaoniques ? M. V. Loret, après avoir cru qu'il appartenait à l'*Ebenoxylon verum* ou *Diospyros ebenum*, lui a plus tard, mais sans preuves, donné le nom de *Dalbergia melanoxylon,* arbre de la famille des Légumineuses, tandis que le *Diospyros* appartient à celle des Ébénacées M. le D[r] B. a repris la question et, écartant les diverses espèces d'ébènes américaines, qui ne peuvent entrer en cause, il s'est demandé si un *ta*, emblème placé dans la main de la momie, et un manche de miroir, tous deux en ébène, qu'on lui a envoyés d'Égypte, étaient faits en bois d'un des *Diospyros* de l'Inde ou d'une des essences d'Afrique ou d'Europe qui fournissent l'ébène.

L'étude microscopique du bois du *ta* et du manche de miroir pharaonique a montré à l'habile observateur que la texture fibreuse de ce bois ressemblait de tout point à celle du *Dalbergia melanoxylon*, et qu'elle offrait certaines différences, peu considérables, il est vrai, avec celui de *Diospyros ;* les diverses réactions chimiques auxquelles il a également soumis le bois des deux ustensiles égyptiens, ainsi que des échantillons d'ébène de Ceylan et de *Dalbergia melanoxylon*, ont fait voir la plus grande identité entre l'action des teintures et des dissolvants ou des acides sur le bois des ustensiles pharaoniques et sur celui de *Dalbergia,* tandis que le *Diospyros* en ébène de Ceylan s'est, en présence de ces réactifs, comporté d'une manière toute différente. M. le Dr B. en conclut, avec toute raison, que le bois de ces ustensiles était du *Dalbergia melanoxylon*, légumineuse répandue du Sénégal à la mer Rouge, et non du *Diospyros ebenum*, ébénier originaire de la presqu'île hindoustanique.

On voit quel intérêt archéologique présentent les deux études dont je viens de rendre compte ; aussi ne peut-on qu'encourager M. le Dr Beauvisage à continuer ses recherches et à soumettre à sa pénétrante analyse les bois restés encore inconnus, qu'on rencontre dans les tombes pharaoniques.

Ch. J.

La religion et la culture moderne, par Auguste Sabatier. Paris, Fischbacher, 1897 ; in-8, 43 pages.

La conférence que M. Sabatier a faite au Congrès des sciences religieuses tenu à Stockholm en septembre dernier méritait la publicité qui vient de lui être donnée en France. On y retrouve sous une forme moins philosophique, un peu plus précise peut-être sur certains points, les idées que l'éminent doyen de la faculté de théologie protestante a développées dans son *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*. Cette fois la question pratique des rapports entre la religion et la culture moderne est envisagée directement. L'esprit moderne tend à l'autonomie de l'individu : il proclame l'autonomie de la pensée, de la morale, des sciences physiques, de l'histoire ; il veut surtout l'autonomie politique et sociale ; et dans l'effort qu'il fait pour réaliser cette multiple et unique autonomie, il vient se heurter à la religion, ou, pour mieux dire, à la tradition des églises établies. Le conflit avec l'Église catholique est évidemment le plus aigu ; il est irréductible, et la politique de l'Église n'y peut rien. « Aucune réconciliation n'apparaît possible entre une Église immobile en ses dogmes, et la culture moderne qui ne se développe que par une évolution constamment progressive. » Tout autre est la situation du protestantisme, puisque, « sous peine de se condamner elles-mêmes, les églises issues

de la Réforme ne peuvent exclure la réforme de leur ordre du jour ». Le dogme se réduit pour elles à un double élément : un fond d'expérience chrétienne permanent, et une forme intellectuelle qui se renouvelle de siècle en siècle, les formules dogmatiques ne pouvant jamais avoir qu'une valeur symbolique et relative. Le conflit avec la culture moderne cesse par la suppression de toute autorité extérieure en matière de religion ; l'opposition de la foi et de la science se ramène à la diversité naturelle des facultés mystiques et des facultés rationnelles; il n'est plus besoin d'en « rechercher une solution objective et générale, mais une solution subjective et individuelle ». La piété ne fera que garantir l'autonomie de la moralité, Dieu lui-même n'étant pas extérieur, mais immanent à l'homme, « en sorte que nous entendons et reconnaissons sa voix dans la voix la plus intime de notre conscience ». Ainsi entendue, la religion ne sera plus dominatrice ni comprimante : elle n'agira sur l'art, la science, la société, qu'en qualité d'inspiratrice, pour entretenir le culte de la vérité, de la beauté, de la charité. Et que sera l'avenir ? La réalisation complète du pur christianisme, toujours retardée, mais qui tient tout entière dans le culte en esprit qu'à prêché Jésus. La société religieuse ne disparaîtra pas pour cela ; ses formes seules auront changé, parce que l'intérêt même de la religion demandait qu'il en fût ainsi.

On doit rendre hommage à la grandeur de cette théorie et à l'enchaînement logique des parties qui la constituent. Il n'y a pas lieu d'en faire ici la critique générale, si ce n'est en observant qu'une théorie analogue de la religion pourrait être faite au point de vue catholique, sans énerver le principe du catholicisme, non pas de celui que combat M. S. et qui n'est pas tout à fait le catholicisme réel et historique, mais de celui qui a existé depuis le commencement et qui subsiste encore aujourd'hui. Sans qu'il s'en soit rendu compte, le savant conférencier a érigé en entité absolue une conception abstraite du catholicisme, qui peut bien se rencontrer chez quelques publicistes aussi bruyants que peu autorisés, ignorant que la théologie dont ils se font les interprètes ne connaît d'immuable que Dieu, mais qui n'est point celle de l'Église ni de ses véritables représentants. Le plus grand théologien catholique de ce siècle, et peut-être de plusieurs siècles antérieurs au nôtre, le cardinal Newman, a exposé une théorie du développement chrétien dont l'orthodoxie n'a pas été contestée, et qui est la négation même de l'immutabilité ecclésiastique. Or, si le catholicisme possède réellement la faculté de s'adapter aux états nouveaux de la science et de la société humaine, il a les mêmes avantages que le christianisme de M. Sabatier, plus un autre qui n'est pas à dédaigner : l'existence positive et non seulement idéale. Le christianisme pur est encore à créer, et l'on ne voit pas bien encore de quels moyens il disposera pour se répandre. Il est très facile aux théologiens catholiques de combattre cette conception purement individualiste, en invoquant le caractère social de la religion dans tous les temps, le caractère social du christianisme, la nécessité

pour l'homme, en religion et en morale comme en tout autre chose, de passer par l'éducation pour arriver à l'autonomie, la raison d'être de l'Église comme tutrice universelle de l'humanité dans l'ordre religieux, et le fait que l'Église, après tout, n'est pas la maîtresse, mais la servante des fidèles, pour qui elle existe, et qui existent pour eux-mêmes.

Afin de montrer que tout le travail de la critique moderne en matière d'exégèse est tenu pour non avenu dans l'Église romaine, M. S. a cité deux faits qui sont bien loin d'avoir l'importance qu'il leur attribue. Comme il a déjà été fait allusion au premier dans la *Revue critique*, et d'une façon peu exacte, je me permettrai de dire, une fois pour toutes, la vérité sur un sujet qui me concerne personnellement. Il y avait à l'Institut catholique de Paris, nous dit M. Sabatier, un professeur « qui y introduisait l'étude historique et grammaticale de l'Écriture sainte et essayait, pour faire place aux conclusions où cette étude l'amenait, d'élargir un peu la théorie patristique de l'inspiration verbale. Il fut dénoncé à Rome par les Jésuites, condamné par l'Encyclique papale *Providentissimus Deus*, destitué par Mgr. d'Hulst, recteur de l'Institut ». Après quoi « il s'est tu pour ne pas devenir rebelle ». Voici comment les choses se sont passées. En janvier 1893, Mgr. d'Hulst publia dans le *Correspondant* un article intitulé *La question biblique*, où il exposait, sous le nom d'une certaine école qualifiée *large*, une théorie nouvelle de l'inspiration. Jamais cette théorie n'avait été enseignée par personne; Mgr. d'Hulst en avait emprunté les éléments à divers auteurs. L'article fut attaqué avec une extrême violence dans les *Études religieuses* des Pères Jésuites, et le recteur de l'Institut catholique fit, au mois d'avril, le voyage de Rome pour donner en haut lieu les explications qu'il jugeait nécessaires. Bien que le professeur dont parle M. S. n'eût aucunement collaboré à l'article incriminé; bien qu'il fût demeuré absolument étranger à la querelle qui en suivit la publication, il se forma dans l'opinion catholique une équivoque moyennant laquelle on le confondit avec « l'école large », où l'on ne voulait pas voir un être de raison. A la fin de l'année scolaire, l'enseignement de l'Écriture sainte lui fut retiré [1], mais il devait continuer d'enseigner l'hébreu et l'assyrien. C'est alors seulement qu'il prit la parole, afin d'établir sa situation par rapport à « l'école large ». Il publia (vers le 10 novembre) un article très court [2] où il déclarait que la question biblique était mal posée sur le terrain de l'inspiration, et qu'il y avait des questions bibliques, c'est-à-dire des problèmes de critique et d'histoire qui réclamaient bien plus impérieusement l'attention des théologiens catholiques. Au milieu de l'article, cinq propositions résumaient les principes les plus généraux et

1. M. S. dit que la chaire d'Écriture sainte fut supprimée à la faculté catholique: cela n'est pas tout à fait vrai, car j'ai eu un successeur. Il s'appelle M. Fillion, de Saint-Sulpice, et il a beaucoup écrit sur la Bible.

2. *La question Biblique et l'inspiration des Écritures*, réédité dans la brochure *Les études bibliques*. Paris, Picard, 1894.

les conclusions les plus incontestables de l'exégèse historique. Quiconque les lirait aujourd'hui éprouverait le sentiment de douce hilarité qu'excitent les réflexions par trop naïves. Sous un nuage de phraséologie scolastique, ces propositions auraient pu être prises pour la plus pure doctrine de saint Thomas d'Aquin. Peut-être étaient-elles trop claires et trop simples. Quelques jours après, sans que le moindre blâme eût été adressé à l'auteur pour les opinions qu'il avait exprimées dans la plénitude de sa sincérité et de son droit, il dut renoncer même à l'enseignement des langues orientales. Sur l'entrefaite (fin novembre 1893) parut l'Encyclique *Providentissimus Deus*, destinée, du moins était-ce l'intention de Léon XIII, à promouvoir les études scripturaires dans le clergé catholique. La partie dogmatique de ce document renfermait une condamnation expresse de la théorie formulée par Mgr. d'Hulst, et la pauvre « école large » se trouvait foudroyée avant d'avoir vécu. La condamnation n'atteignait ni directement ni indirectement l'ancien professeur d'Écriture sainte à l'Institut catholique. Le silence, très relatif, qu'il a gardé depuis quatre ans ne vient pas de ce qu'il trouve la moindre difficulté à concilier ses opinions scientifiques avec la doctrine traditionnelle de l'Église, résumée dans l'Encyclique de Léon XIII. Si M. S. veut m'en croire, il n'attachera plus désormais à cette petite affaire toute française une signification œcuménique et romaine.

L'autre fait est plus récent encore. M. Sabatier pense que le décret du Saint-Office, en date du 15 janvier 1897, touchant l'authenticité de I *Jean*, v, 7, oblige les catholiques à croire que ce verset n'a pas été interpolé. Le décret dit de l'opinion contraire à l'authenticité : *tuto doceri non potest*. En prenant les termes dans leur plus grande rigueur, cela veut dire qu'il n'est pas théologiquement prudent de nier ou de mettre en doute l'authenticité du passage, mais la question de critique n'est pas résolue par là. Il semble même résulter d'explications données aux catholiques anglais par l'intermédiaire du cardinal Vaughan que l'authenticité du verset doit s'entendre par rapport à la Vulgate, et en ce sens que le texte doit être respecté comme partie de la Bible ecclésiastique et document traditionnel, mais que la liberté de la critique en ce qui regarde l'authenticité proprement dite (que les théologiens romains appellent *génuinité*) n'est pas entravée le moins du monde. L'intolérance absolue de l'Église romaine à l'égard de la science reste donc à prouver. Il n'est pas plus juste de prendre pour des traits essentiels de l'esprit catholique les tendances de telle école ou de tel ordre religieux, qu'il ne le serait de choisir tel groupe intransigeant de protestants orthodoxes comme type du protestantisme.

Alfred Loisy.

G. F. Schoemann, Griechische Alterthümer Vierte Auflage. Neu bearbeit. von J. H. Lipsius. Erster Band Das Staatswesen. Berlin, Weidmann, 1897. Un vol. grand in-8°. de viii-600 pages.

Nous sommes heureux de signaler aux lecteurs de la *Revue* cette nouvelle édition d'un des meilleurs livres qui aient paru dans ce siècle sur les Antiquités grecques. La réimpression de l'ouvrage était annoncée depuis longtemps : la troisième édition, parue en 1871, était épuisée. M. J. H. Lipsius fut chargé de revoir l'ouvrage et de le mettre au courant. Ce savant avait déjà montré combien il était propre aux travaux de ce genre. On sait avec quelle science sûre et quel tact habile il a su rajeunir, sans en altérer le caractère propre, un ouvrage resté aussi classique, *Das Attische Process* de Meyer et Schömann. La réimpression des *Griechische Alterthümer,* commencée en 1890, fut brusquement arrêtée à la seizième feuille. Cette interruption fut une chance des plus heureuses ; car, peu après le moment où elle se produisait, M. Kenyon publiait l' Ἀθηναίων πολιτεία. Si l'impression n'avait pas été interrompue, la nouvelle édition du présent Manuel aurait paru à peu près en même temps que l'ouvrage d'Aristote, c'est-à-dire qu'en naissant elle aurait été une chose vieillie et arriérée. Mais, d'autre part, on ne sera pas étonné de voir que des ouvrages importants, parus dans ces dernières années, ne sont pas mentionnés. Ainsi, p. 82, M. L. dit que, malgré les explications nouvelles données par Helbig dans son *Homerisches Epos,* la question de la cuirasse des héros d'Homère présente encore des points obscurs ; aujourd'hui, il faudrait ajouter que sur bien de ces points l'ouvrage de W. Reichel, *Ueber homerische Waffen,* a fait la lumière. La troisième édition avait paru, avons-nous dit, en 1871 ; il y a un quart de siècle ; c'est toujours un grand intervalle de temps ; jamais cependant semblable période n'avait été marquée par des progrès et des découvertes autant que le quart de siècle qui vient de s'écouler. Aussi la lecture d'une édition nouvelle d'un Manuel comme celui de Schömann, qui n'est autre chose qu'un résumé de nos connaissances sur la vie publique des Grecs, est-elle éminemment intéressante ; on éprouve un réel plaisir à noter les différences qui distinguent cette nouvelle édition ; et en les notant, on dresse en quelque sorte le bilan des progrès acquis pendant une période plus féconde qu'aucune autre en brillants résultats. Nous devons nous borner ici à indiquer quelques-uns des changements dus au nouvel éditeur. Ce ne sont plus des Doriens qui sont venus s'établir dans la Tétropole sous la conduite de Xuthus ou d'Ion, mais des Joniens (p. 327) ; la théorie de Curtius sur les invasions ioniennes se trouve ainsi rejetée. La longue discussion relative à l'emplacement qu'ont pu occuper sur le sol de l'Attique les quatre tribus ioniennes a été complètement supprimée ; M. L. se contente de dire (p. 332) qu'aucune des tentatives, essayées pour résoudre le problème, n'a réussi. Nous ne pouvons accepter l'explication nouvelle de

M. L. sur les ἑκτημόροι p. 337. Des fermiers, qui n'auraient à payer comme redevance que le sixième de la récolte, se seraient-ils trouvés dans une situation intolérable? La notice relative à la cavalerie athénienne n'a pas reçu les corrections nécessaires, p. 462. M. Lipsius n'explique pas comment un citoyen de la première classe pouvait être enrôlé dans la cavalerie; il ne dit pas qu'à l'époque de Xénophon le système de recrutement ne semble pas avoir été le même qu'à l'époque d'Aristote; on ne peut pas conclure de Xénophon, *Hipparch.* II, 2; IV, 9, qu'il y ait eu des décadarques et pentadarques dans la cavalerie athénienne; Xénophon, dans les deux passages cités, ne fait autre chose que proposer des réformes; enfin, ce qui est dit sur la dokimasie et la catastasis est aussi insuffisant; pour toutes ces questions nous renvoyons à nos *Cavaliers Athéniens*, et aux articles *Equites graeci* et *Hipparchus* dans le *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines*.

Albert Martin.

K. Hahn. De Dionis Chrysostomi orationibus quæ inscribuntur **Diogenes** (vi, viii. ix, x). Diss. inaug. Gœttingue. Homburg, Steinhæusser, 1896, 73 p.

M. Hahn résume ainsi ce qu'il pense avoir élucidé, après un minutieux examen des quatre discours de Dion Chrysostome intitulés *Diogène* : 1° Dion ne s'est en aucune façon préoccupé de prêcher à ses auditeurs la doctrine cynique; 2° en réalité, Dion est moins qu'on ne le croit un adepte de la philosophie cynique, et il doit beaucoup aux philosophes socratiques; 3° quant à ce qu'il dit de Diogène, il l'a puisé principalement dans les écrits des cyniques. On lui accordera sans peine le premier point ainsi que le troisième; pour le second, un supplément d'information serait nécessaire [1]; et précisément M. Hahn ne se le dissimule pas, puisqu'il remet cette difficile question, des traces de la philosophie cynique dans Dion Chrysostome, à une date ultérieure (p. 73). La dissertation, quoique généralement bien suivie, est parfois lente et embarrassée. — Les épreuves auraient pu être corrigées avec plus de soin.

My.

Max Niedermann. **E und I im Lateinischen**, ein Beitrag zur Geschichte des lateinischen Vocalismus. Inaugural-Dissertation bei der Universitæt Basel. Darmstadt, 1897, p. 1-126.

On sait depuis longtemps dans quelles conditions l'*e* latin se main-

1. La dissertation inaugurale de M. Wegehaupt, sur l'influence exercée par Xénophon sur Dion, sera sous ce rapport un utile complément à celle de M. Hahn.

tient ou devient *i* en syllabe ouverte et post-tonique. M. Niedermann l'étudie dans les autres positions et conclut qu'il se change en *i* : 1° devant un groupe de trois consonnes (p. 5 sqq.); 2° devant une nasale précédée ou suivie d'une gutturale (26-40); 3° devant *-ll-*, quand le premier *l* est issu de *n*, *r*, ou *l* formant syllabe en latin (58-69); 4° en syllabe ouverte protonique (94-101). Partout ailleurs [1] il se maintient.

De ces divers points le deuxième était connu; les autres ne sont point établis sur des preuves pleinement convaincantes. O. Hoffmann avait constaté déjà que, devant nasale + deux consonnes, *e* latin se change en *i*. Pour attribuer la même influence à tous les groupes de trois consonnes, M. N. s'appuie sur : 1° *histrio*, d'origine discutée et dans lequel, en tout cas, le premier *i* pourrait être dû au voisinage du second [2]; 2° *capistrum*, issu de *capi-o*, et à côté duquel existe *capis, capidis*; 3° *calamistrum*, expliqué aussi par **calamid-trum;* 4° *canistrum*, venu peut-être de κάνιστρον dont M. N. nie l'existence, mais en faveur duquel plaide κανίσκιον ; 5° *firctum*, qui n'est pas sûr ; 6° *râpistrum* [3], ἅπαξ εἰρημένον, dans lequel le suffixe d'instrument, *-strum*, permettrait de soupçonner quelque calembour populaire, enfin *gilvus, silva, circus,* et *circulus firmus, vitulus*, si toutefois ils viennent de ** gelsvos, *selsva, *cercros, *dherghmos, *vetslos*, étymologies ingénieuses, mais qui ne s'imposent pas et sur lesquelles il serait quelque peu téméraire de fonder une loi phonétique. Dans ces conditions, la *loi des trois consonnes* est condamnée à n'être qu'une intéressante hypothèse.

En admettant même les explications de M. Niedermann, on ne voit pas pourquoi le groupe *-ill-* ne serait pas issu directement de consonne + *nl-* [4] , *rl-*, *ll-*, et aurait eu pour antécédent *-enl, -erl, -ell,* pourquoi, en d'autres termes, *pugillus, auxilla, pistillum*, etc., s'ils viennent de **pugnlos, *auxlla, *pistrlom*, etc., auraient jamais pris la physionomie ** pugenlos*, ou **pugellos, *auxella*, etc. : question fort importante ici; car, si *-ill-* est sorti immédiatement de consonne + *nl*, etc., il n'appartient pas au sujet traité par M. Niedermann. Or [5] , le vocalisme *i* est régulièrement appelé par la nasale gutturale dans *sigillum, tigillum*,

---

1. Je passe le cas d'*equirria;* bien qu'il soit seul de son espèce, M. N. en induit que consonne + *rr-* donne en latin consonne + *irr*. — Voir plus loin ce qui est dit du groupe *-ill-*.

2. Cf. p. 93, et ce qui se passe dans les langues romanes.

3. Influencé peut-être par *rapister*, de *rapi-ô*.

4. Il ne s'agit pas, bien entendu, de *n* voyelle indo-européenne, régulièrement représentée en latin par *en*, mais d'*n*, *r*, *l*, entre consonnes, après syncope hypothétique, et faisant partie d'un groupe, — également hypothétique, — qui, pour être prononçable, exigerait une anaptyxis.

5. Cf. Meillet, sur F. Solmsen, *Stud z. lat. Lautg.*, p. 8. Extrait de la *Revue Bourguign. de l'Enseignement Supérieur*, 1895.

pugillus de **segnlom, *tegnlom *pugnlos*,[1] et voilà toute l'argumentation de M. Niedermann à vau-l'eau. Car ces trois mots et *lapillus* suffisent pour expliquer des doublets comme *scabellum, scabillum*, etc., et la création d'un suffixe *-illum, -illus, -illa. Quasillum* fait même songer à un suffixe *-sillo-* : de là **quasl-sillom*, d'où **quassillom*, qui a dû exister, sans quoi on aurait **quarillum*. Quant aux superlatifs *facillimus, simillimus*, etc., quelque explication qu'on adopte pour la finale *-llimus*, l'*i* qui la précède est évidemment celui de *facilis, similis*, etc.

Reste le passage d'*e* à *i* en syllabe ouverte protonique. M. N. reconnaît lui même (p. 95) que les faits dont il l'appuie sont peu nombreux et peu sûrs. Ils se réduisent en effet à *miniscor*, connu par Paul (ex Festo) et qui pourrait bien avoir été extrait de *com-, ê- re -miniscor*, l'obscur *simitu (r), inuleus*, dont l'orthographe même est discutée, *sili-cernium* et *sinister* dont l'étymologie est douteuse, *Minerva*, peut-être d'origine étrusque[2].

Et pourtant la dissertation de M. Niedermann est un début qui promet par la rigueur de la méthode, la conscience et la richesse des informations, l'ingéniosité des conjectures[3]. Il n'est pas parvenu du premier coup à lever tous les doutes sur un point difficile. Ceux-là seuls s'en étonneneront, que n'ont jamais découragés les obscurités de la phonétique et de l'étymologie latines.

Léon Job.

S. Speyer, **Phædri fabulæ Æsopiæ**, rec. Groningue, Wolter, 1897. Bibliotheca Batava scriptorum græc. et rom. curantibus K. Kuiper, J. S. Speyer, J. van Wageningen. Pet. in-8°, 84 pp.

Voici un volume d'une collection qu'on commence en Hollande. Il est dédié à Boot. La disposition est commode ; les notes critiques sobres et claires ; le texte correct, établi avec bon sens et aussi avec indépendance. Des notes explicatives, justificatives et des rapprochements sont mêlés passim aux notes critiques. La préface contient (p. xi et s.) une bonne rectification, avec preuves, de quelques règles de métrique trop absolues auxquelles M. Havet avait voulu plier le texte des fables. On

1. Ainsi s'explique aussi le deuxième *i* de *cicindela* et de *viginti*, qui embarrasse M. Niedermann.

2. Pour expliquer qu'on ait *reféro* et non **rifëro*, M. Niedermann avance qu'après *r e* se maintient et *i* se change en *e*, et ses seuls exemples sûrs sont *temere, legere* pour **temeri, *legeri*. Mais ce n'est pas sous l'influence de l'*r*, c'est comme final qu'*i* devient *e* ici, cf. *ante* = * *anti*, *breve* = * *brevi* etc. (p. 100 sq.)

3. Je n'en signalerai qu'une, aussi intéressante pour les lettrés que pour les grammairiens. C'est sa traditionnelle candeur virginale qui aurait valu à Virgile son nom vulgaire, au lieu de *Vergilius*. M. Niedermann cite à ce propos le passage où Donat raconte que le poète était surnommé à Naples *Parthenias* (p. 78).

trouvera de même ailleurs (ainsi p. 42 sur IV, 5, 34) la défense de vers que l'on considérait comme fautifs pour des raisons métriques.

On peut critiquer telle conjecture de M. Speyer reçue par lui dans son texte[1]. Je ne m'explique pas que l'éditeur, partout ailleurs si éclairé, si soigneux, ait pu confondre *Pierre* Daniel avec le *père (patris)* Daniel (p. v au milieu)! Notez qu'il s'agit d'une des sources importantes du texte de Phèdre.

É. T.

Car. Mayhoff. **C. Plini Secundi** Naturalis Historiæ libri XXXVII. Post Ludovici Jani obitum recogn. et scripturæ discrep. adj. ed. Vol. V. Lib. XXXI-XXXVII, Teubner, 1897, in-12, 512 p.

F. Münzer. **Beitræge zur Quellenkritik der Naturgeschichte des Plinius.** Berlin, Weidmann, 1897, gr, in-8°, 432 p.

En signalant les tomes III et IV du Pline de M. Mayhoff, j'ai déjà eu occasion de dire quelle en est la valeur. Plus complets, plus commodes que ceux de L. de Jan, ces volumes, réédités par M. M., sont en réalité un nouvel ouvrage.

Voici avec le tome V sept nouveaux livres et, dans le nombre, les livres célèbres XXXV-XXXVI qui, de nos jours comme autrefois, auront sûrement le plus de lecteurs. C'est ici la fin du texte de Pline, et il ne manquera plus à cette seconde édition que l'Index du tome VI. Les qualités sont les mêmes que dans les volumes précédents. On sait que la disposition en est fort bien entendue : en haut de la page, rappel des manuscrits principaux qui servent de base au texte (ici ils sont excellents) ; entre le texte et les notes, les témoignages et rapprochements ; au bas, un apparat critique, toujours très clair.

Les travaux sur Pline ont été nombreux en ces derniers temps ; on a eu notamment le volume d'Eug. Sellers sur l'histoire de l'art. M. M. n'a pas manqué d'en profiter ainsi que de tout ce qui a paru sur le sujet.

Dans toute la partie, qui touche à l'histoire de l'art, si discutée, si épluchée mot par mot, comme d'ailleurs dans tout le reste, les lacunes, interpolations, déplacements de phrases, signalées déjà, sont ici soigneusement notées. A la fin du volume se trouve en appendice une étude sur le caractère et sur la valeur du ms. de Bamberg; puis en une vingtaine de pages, des notes sur quelques passages particulièrement difficiles, et deux *Addenda* aux tomes III et IV.

Voici quels seraient, suivant moi, pour ce volume, les côtés faibles. Par excès de conservatisme, M.M. maintient des leçons [2] ou propose des conjectures [3] d'une fidélité littérale qui n'ont rien de latin et que je

---

1. Par exemple, p. 64, *App*, 4, avant-dernier v. : *in vita*; p. 9, I, 16, 1 : *locat* d'après D est inintelligible ; il faut un mot comme *rogat*.

2. Par exemple, p. 249, 20 : *adeo absolutione* ; p. 272, 14 : *sponsione... trepidis quæ*.

3. P. 235, 17 : *ea re inrisa* : comment construire? p. 322, 11 : *æquo*.

trouve indéfendables. J'ai bien de la peine à m'accommoder des formes *millis* (p. 112, 15), *millum* (p. 342, 16) et *campteras* (p. 315, 4). Faut-il attribuer à la rapidité du travail une série de fautes d'impression auxquelles les volumes précédents ne nous avaient pas habitués? Passe pour fefelli*s*et (p. 253, 17); obii*s*et (p. 278, 13); Pto*t*emæi (p. 151, 18); *huis* (p. 307, 20), qui se corrigent facilement; mais color*em* (pour color*um* : p. 239, 15); *in* titulos (pour *et* : p. 232, 11) [1]. Il conviendra d'ajouter au tome VI l'errata nécessaire.

M. Münzer est un des élèves de M. O. Hirschfeld. Une partie des présents *Essais* a déjà servi à l'auteur comme thèse d'habilitation à la faculté de philosophie de Bâle. Quelques chapitres avaient paru sous forme d'articles [2].

L'ouvrage est divisé en trois livres : 1° méthode de Pline d'après les rapports de l'histoire naturelle avec celles des sources de Pline que nous avons encore ; 2° recherches sur Varron, ses rapports avec Pline ; 3° sources postérieures à Varron, surtout celles qui concernent l'histoire de Rome et l'histoire de la civilisation en général.

Quand on se rappelle que le livre I de l'*Histoire naturelle* est formé de la réunion des sommaires détaillés des livres II et suivants, chacun de ses sommaires étant suivi d'une liste d'auteurs, on peut croire à priori que l'étude des sources doit être plus facile pour Pline que pour aucun écrivain, puisque nous avons affaire ici à un compilateur qui indique lui-même *(ingenuo pudore)* où il a puisé. Ajoutons à cela la remarque ingénieuse et féconde, faite par Brunn, il y a déjà cinquante ans, que l'ordre des noms propres dans les *indices* paraît reproduire exactement la succession des lectures de Pline dans sa préparation de chacun des livres. C'est là, sans doute, une base excellente. Mais malgré cette indication précieuse, malgré toutes celles que nous trouvons au livre I, la question générale n'en offre guère moins de difficultés.

D'abord nous ne pouvons nous fier aux listes des *indices* que sous bénéfice d'inventaire. Elles constituent sans doute un point de départ très important pour notre étude ; mais nul doute qu'elles ne soient incomplètes et inexactes : incomplètes, car nous trouvons au cours de plusieurs livres des citations formelles d'auteurs qui ne sont pas nommés dans l'index correspondant ; nous devinons aussi plus d'une lacune, intentionnelle ou non ; Pline dit avoir puisé dans cent auteurs ; il en nomme presque cinq cents dans ses *indices;* ce qui fait supposer qu'il a pu emprunter plus d'une liste à des auteurs grecs et qu'il y aura inséré les noms d'auteurs qu'il n'avait pas employés lui-même ; les listes sont d'autre part inexactes ; car certains auteurs sont nommés dans les index, sans qu'on voie dans le livre ce qui a pu leur être

---

1. Écrire *Raoul Rochette* (et non *Rochette*, p. 267, sur l. 1).
2. Ainsi, dans l'*Hermès* de 1895, un chapitre sur les sources de Pline dans l'histoire de l'art.

emprunté. La confusion est surtout sensible aux index des livres XXIX et XXX qui, primitivement, ne formaient qu'un seul livre. D'où il résulte que ce problème des sources qui pique la curiosité des modernes n'est, pour Pline, ni plus facile ni plus simple que pour les historiens et pour les auteurs anciens; qu'il faut, pour le résoudre, triompher des réticences de l'auteur, et, avant tout, tâcher de démêler comment il dirigeait ses lectures et comment il faisait ses extraits.

Teuffel-Schwabe indique la question des sources de Pline comme une de celles où la fantaisie des savants s'est donné carrière; M. M. a tâché de la traiter avec méthode; il s'est attaché à éviter certains défauts qu'il relève dans les travaux de ses prédécesseurs. D'abord, il a attaqué son sujet d'ensemble en étudiant les sources non de telle ou telle partie, mais de tout l'ouvrage de Pline. Autre rectification. Jusqu'ici, c'est avec défiance et dans un esprit pessimiste que nos contemporains traitent en général de tels sujets. On se persuadait volontiers que les anciens ménageaient leur peine; qu'ils se pillaient sans vergogne l'un l'autre; qu'ils ne vérifiaient jamais les citations qu'ils empruntaient et qu'ils citaient souvent des auteurs dont ils connaissaient à peine le nom. Reproches bien exagérés; encore faut-il pour le moins distinguer entre les hommes. M. M. corrige ces excès en ce qui concerne Pline. Sa première partie constitue en fait une sorte de réhabilitation de l'auteur. M. M. montre que la méthode de Pline ne diffère pas tellement de la nôtre et que les reproches qu'on lui adressait, sont pour la plupart injustes, parce qu'on oubliait que son but était de mettre à la disposition de tous, sous une forme populaire, les résultats des travaux des savants proprement dits, notamment des Grecs. Tout ce qui lui a paru intéressant, était étudié par lui de très près. Il contrôlait les textes importants. Les choses mêmes sur lesquelles il passait rapidement et où il suivait pas à pas un seul guide, il a tâché de les ordonner plus clairement et, à l'occasion, d'en renouveler tout au moins l'exposé; ce n'est pas après tout un maigre service qu'il rendait à ses contemporains.

Pour découvrir dans notre texte l'emploi ou des extraits d'un auteur précédent, M. M. recourt aux indices significatifs qu'on a coutume d'utiliser dans les recherches sur les sources : ce sera l'emploi de formules particulières [1]; remarques ou rapprochements intercalés avec plus ou moins de gaucherie au milieu ou à la fin d'un développement en guise de notes additionnelles; listes de noms d'écrivains empruntées tout entières à un ouvrage de l'auteur nommé en dernier lieu; digressions sur d'autres sujets que celui dont il est question, etc. Mais M.M. reconnaît, avec beaucoup de sens, que Pline a pu employer les données de ses prédécesseurs de bien des manières : ici, il insérera telles réminiscences plus ou moins exactes; là il donnera des extraits ou des résumés

1. Par exemple *indicio est*, formule habituelle à Varron; *invenio*, tour habituel à Pline pour les remarques ou les faits qu'il signale le premier.

de telle lecture d'occasion; ailleurs, on aura l'emploi méthodique d'un ouvrage choisi pour servir comme source secondaire ou comme base. Tout cela se fait chez nous et s'est fait aussi chez les anciens. On devine par là même comme il serait téméraire de vouloir réduire à quelques formules les méthodes de travail d'un auteur comme Pline. Telle règle proposée comporte en fait toutes sortes d'exceptions; Pline a pu être parfois inconséquent; pour remonter à ses sources, il faut plus d'un effort et l'on doit recourir à tous les moyens.

Voici encore une remarque qui modifiera l'opinion courante. On regardait Vitruve et Valère-Maxime comme des sources ordinaires de Pline; d'après toute une série de preuves rassemblées ici, on voit qu'ils n'ont été dépouillés par Pline qu'après coup, et qu'il n'en a tiré que tel détail curieux qu'il a ajouté, non toujours sans maladresse, à sa rédaction déjà terminée.

M. M. se tire des difficultés avec une dextérité rare; on lui devra des remarques très fines [1]. Il imagine, pour aller plus loin que ses devanciers, tel moyen dont la sagacité est fort ingénieuse. Ainsi. pour retrouver la source de Pline dans ce qu'il dit des prodiges, M. M. a noté soigneusement les périodes de l'histoire romaine auxquelles ils se rapportent; il a prouvé ainsi qu'ils ont dû être empruntés, pour la meilleure partie, à un recueil spécial de Varron. M. M. a repris, pour l'étendre à toute sa seconde partie, une remarque de Sellers, à savoir que Varron a été sans doute pour Pline sa source principale; Pline l'a mis largement à contribution sans se croire obligé d'indiquer son auteur, surtout lorsqu'il s'agissait d'emprunts faits par Varron aux écrivains qui l'avaient précédé.

M. M. (p. 119 et s.) note et explique les contradictions qu'on a relevées entre l'histoire naturelle et les fragments d'autres ouvrages de Pline; aussi ses anachronismes, qui viennent souvent de ce que Pline a reproduit sans changement ce que Varron disait de son temps, un siècle auparavant, les indications de la fin de la république n'étant plus exactes bien souvent pour le temps de Vespasien [2]. M. M. ne dissimule pas les étourderies et les négligences de Pline; il en cite qui sont bien fortes en vérité [3]. Je disais plus haut que M.M. avait su défendre son auteur; j'ai grand peur que tout ce qu'il nous a révélé ici, ne nécessite pour le

1. Par ex. celle-ci, p. 115, au bas que les exemples de longévité empruntés à Varron par Valère-Maxime et par Pline étaient, comme aussi d'autres noms dans les listes (p. 132), rangés dans l'ordre alphabétique.

2. Il faut corriger d'après cela ou éviter d'interpréter à la lettre les expressions comme *nuper*, *novicium*, *inventum*, *hodieque* etc.

3. Dans certaines dates que Pline veut préciser, erreurs de deux olympiades, d'un siècle, même de plus de quatre siècles. Ajoutons que Pline n'employait pas directement et qu'il ne paraît même pas avoir lu César, Tite-Live, Polybe, Salluste, Caton. Tel fait concernant un roi (Arganthonius) est emprunté par Pline à deux sources qui avaient placé ce roi en deux pays différents; Pline ne se doute pas qu'il s'agit de la même personne, etc. Dans ses livres géographiques Pline indique pour telle ville une double place; d'un animal il en fait deux, etc.

pauvre Pline une nouvelle réhabilitation. Rapprochons de ce que nous venons de dire le jugement général de M. M. sur Pline considéré comme historien. On le place d'ordinaire si haut à ce point de vue qu'on a regardé un de ses livres d'histoire (*Ab Aufidii Bassi fine*) comme ayant été la source principale des Histoires de Tacite. Au contraire, M. M. croit que cette histoire n'était en fait qu'une œuvre de parti, et que Pline ne gagnerait nullement à ce qu'on examinât de près ses qualités et sa méthode d'historien.

Pour les fragments des œuvres grammaticales de Pline, M.M. se réfère partout à l'édition Beck qu'il croit commode quoique insuffisante.

Ma critique [1] portera surtout sur la disposition et sur la rédaction de ces *Beitræge*. Au milieu de ces pages criblées de citations et de renvois, nous aurions voulu plus d'air et de clarté, et il me semble que, sans rien perdre du fonds, cela était possible. N'est-ce pas à Bâle justement qu'on se plaignait naguère de voir « que, de notre temps, on n'attache de prix qu'à des observations micrologiques » ;... et que « la critique des textes *et des sources* soit devenue un sport [2] »? Il ne faut pas prêter le flanc par la forme à des critiques qui sont de tous les temps et de tous les pays. Je trouve la rédaction de M.M. souvent embarrassée et confuse. Ses recherches de détail font perdre de vue l'étude principale. L'ouvrage de M. M. est solide et sérieux ; l'entreprise qu'il a tentée, très digne d'éloges. Mais pour que l'emploi de ce gros livre soit commode et pour qu'il rende tous les services qu'on en peut attendre, il eût fallu tout au moins un bon index alphabétique [3] ; il manque aussi une conclusion [4] résumant tous les résultats acquis. Il est fâcheux qu'à ce point de vue le livre de M. Münzer justifie par trop et dans le mauvais sens le titre qu'il lui a donné *(Beitræge)*.

Émile Thomas.

Old. Latin Biblical texts, No. IV : **Portions of the Acts of the Apostles, of the Epistle of the St. James and of the first Epistle of St. Peter** from the Bobbio palimpsest (*s*), now numbered cod. 16 in the Imperial library at Vienna. Edited with the aid of Tischendorf's and Belsheim's printed texts by Henry J. White. With a facsimile. Oxford, At the Clarendon press, 1897; xxii-53 pp. Pet. in-4. Prix : 5 sh.

Le palimpseste de Bobbio, qui contient entre autres textes de pre-

1. Je n'aurais pas à faire beaucoup d'objections de détail ; notons toutefois que j'entends autrement que M. M. (p. 38) le mot *proxima*... non pas : il n'y a pas longtemps ; mais à une époque très voisine des derniers moments d'Auguste. Les citations n'offrent pas toujours un sens complet ou intelligible : par exemple, p. 239, au bas, etc.

2. Ce sont des remarques de M. J. v. Pflugk-Harttung, dans ses *Geschishtsbetrachtungen* ; je prends la citation dans Langlois-Seignobos, *Introd. aux études hist.*, p. 106 en haut.

3. Il n'y a à la fin du livre qu'un index des passages de Pline.

4. L'unique page, intitulée : *Schluss*, ne répond à rien de pareil.

mière main, des parties de Lucain (cf. Detlefsen, *Philologus*, XIII, 1858, 313), et de seconde main, Jérôme Gennadius (cf. édition Richardson, p. x, *e*), a fourni à Tischendorf quelques pages d'une traduction latine du Nouveau Testament publiées en 1847. Depuis lors, M. Belsheim a déchiffré dix nouvelles pages complètement et trois autres partiellement. Mais le travail de M. Belsheim avait bien des imperfections de détail. M. Withe a étudié le manuscrit à deux reprises ; il a pu lire entièrement cinq pages abandonnées par ses devanciers, et des fragments plus ou moins étendus de neuf pages ; en même temps, il a revu les lectures antérieures et les a notablement améliorées. Il est peu probable que l'on arrive à faire davantage et l'on peut regarder son édition comme définitive. Voici donc ce que nous possédons : *Actes* XXIII 15-23 ; XXIV 6, 8, 13-XXV 2 ; XXV 23-XXVI 2 ; XXVI 22-24, 26-XXVII 32 ; XXVIII 4-9, 16-31 ; Jac. I-II 10 ; II 16-III 5 ; III 13-V 11 ; V 19, 20 ; *I Petr.* I 1-12 ; II 4-10.

Le manuscrit primitif était écrit en demi onciale du VIe siècle. M. W. en a restitué l'ordre des feuillets. Il me semble qu'il résulte de son tableau une conclusion intéressante pour l'histoire du volume. C'est que dès le VIIIe siècle, temps de la seconde écriture, il était en mauvais état, au point que les feuillets correspondants d'un même cahier étaient souvent séparés et formaient une liasse de pages volantes. En effet, le f° 45 actuel était la feuille extérieure d'un quaternion avec le f° 72 actuel ; de même 73 correspond à 44, 71 à 46, etc. Aucune transposition ne suffit à expliquer ces rapports.

Le texte donné par les Actes est intermédiaire entre celui du *Gigas* de Stockholm et la Vulgate. Celui de saint Jacques est très voisin de la Vulgate. La situation est à peu près la même pour saint Pierre. Les divergences que les épîtres présentent avec la Vulgate proviennent, vraisemblablement, d'un texte africain récent.

M. W. a reproduit page par page le contenu du manuscrit. Il a laissé blanches les pages non déchiffrées ou perdues, en indiquant leur contenu probable. Des notes, sur le plus ou moins de probabilité des lectures données, suivent le texte et témoignent du soin que M. White apporte à toutes ses publications.

P. L.

Akten und Urkunden der Universitæt Frankfurt a. O., herausgegeben von G. KAUFMANN und G. BAUCH, unter Mitwirkung von P. REH. — Erstes Heft : Das Dekanatsbuch der philosophischen Facultæt 1506 bis 1540, von G. BAUCH. — Breslau, Marcus, 1897. Prix : 3 M.

Les registres décanaux de la Faculté des arts de l'Université de Francfort-sur-Oder passaient jusqu'ici pour perdus. M. Bauch a eu la bonne fortune de retrouver le plus ancien, et par là même le plus important, qui embrasse la période 1506-1597. Il était tenu de la main même des

doyens successifs, qui y inscrivaient les événements officiels survenus au cours de leur charge. M. Bauch en publie pour le moment la première partie, jusqu'en 1540, en se réservant de donner prochainement la suite. Son texte est accompagné d'annotations empruntées à diverses sources et avant tout aux registres d'immatriculation de l'Université, naguère publiés par Friedlaender. Le rapprochement ainsi établi perpétuellement entre ces deux catégories de registres montre qu'ils étaient tenus avec une grande négligence. Dans une courte introduction, M. Bauch donne la description détaillée du registre et quelques renseignements sur l'organisation de l'Université.

E. Jordan.

Albertazzi (Adolfo). **Romanzieri e romanzi del cinquecento e del seicento.** Bologne, Zanichelli, 1891. In-8° de v-94 p. 4 fr.

Marchesi (Giambattista). **Per la storia della Novella italiana nel secolo xvii.** Rome, Loescher, 1897. In-8° de 213 p. 3 fr. 50.

Il y a quelques années, M. Albertazzi nous avait donné un utile résumé de la vie et des œuvres des romanciers italiens du xvi[e] et du xvii[e] siècles. Il avait fort bien montré en particulier comment l'*Argenis* de Barclay, les œuvres de l'évêque Camus et surtout celles de Gomberville avaient donné la vogue en Italie au roman héroïque dont le principal trait est la chasteté des héroïnes; et il avait montré les emprunts réciproques de son pays et du nôtre dans ce genre de fictions. Aujourd'hui, M. Marchesi nous donne un travail analogue pour la Nouvelle italienne du xvii[e] siècle; il montre la diffusion des Nouvelles espagnoles en Italie (p. 12-13), en France (p. 14), celle des Nouvelles italiennes en France où elles inspirent plus d'imitateurs que celles de l'Espagne (p. 14-15). Il fait voir que ce genre de composition en Italie au xvii[e] siècle se divise en deux classes : 1° les récits fidèles à la tradition nationale de brièveté et de malice qui peignent surtout des personnages de condition moyenne ; 2° des récits qui racontent avec une certaine ampleur des aventures extraordinaires et mettent surtout en scène des personnages de condition aristocratique. Ces Nouvelles épargnent en général les ecclésiastiques, mais enchérissent souvent sur la licence des siècles précédents. Quelquefois, les auteurs en sont de grands personnages. — Je regrette seulement que ni M. Albertazzi ni M. Marchesi n'aient suffisamment insisté sur les traits de mœurs qu'on pourrait extraire de ce fatras d'aventures où l'extravagance du style égale souvent l'invraisemblance des événements; ils y touchent avec justesse et discernement; mais ils ont trop concentré leurs efforts, fort méritoires d'ailleurs, sur la partie bibliographique de la question.

Charles Dejob.

BULLETIN

— En réimprimant son savant et spirituel recueil (*Diporti e Veglie. 2a. ediz. accresciuta*. Milan, Hœpli, 1898. In-8 de 587 pp. 5 fr. 50), M. Tullo Massarani l'a enrichi de morceaux qu'il faut tout au moins signaler d'un mot. Outre un examen important, mais étranger à l'objet de cette *Revue*, de la deuxième exposition internationale de peinture de Venise, outre une discussion sur l'*Ulisse dantesco*, ces additions sont les suivantes : 1° une notice touchante sur la vie agitée, les dons multiples et sympathiques, quoique mal réglés, de José Espromeda, le patriote et poète espagnol; 2° un résumé de l'ouvrage, aujourd'hui très rare, que Nic. Tommaseo publia à Paris en 1835 sous le titre *Dell' Italia* et où il est curieux de voir combien l'illustre proscrit attendait du catholicisme pour la régénération de l'Italie; 3° un très intéressant aperçu sur les écrits relatifs aux martyrs de la liberté italienne (on reconnaîtra le coup d'œil de l'homme d'État dans le passage où, en tête des causes qui arrêtent présentement la marche de la civilisation, M. Massarani place la substitution, opérée par les Allemands en 1871, *de la force au droit, de la conquête aux nationalités*, pp. 432-433); 4° d'excellentes réflexions sur ce que, avec un peu de bien-être, pourrait devenir la Calabre et un très juste éloge des écrivains qui ont suggéré ces remarques, notamment de Mme Caterina Pigorini Beri, brillante et courageuse publiciste, dont M. Massarani dit avec raison : « Peu d'hommes valent cette femme-là »; 5° le récit plein de grâce d'une excursion à Saint-Marin. — Charles Dejob.

— Le livre de M. Vietor, dont la seconde édition vient de paraître (*Einführung in das Studium der Englischen Philologie* mit Rücksicht auf die Anforderungen der Praxis. — Zweite umgearbeitete Auflage mit einem Anhang das Englische als Fach des Frauenstudiums. Marburg in Hessen. N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung 1897. viii et 102 p. M. 2-20) est, comme il nous l'apprend lui-même dans sa préface, la reproduction de leçons qu'il a professées à l'Université de Marbourg. M. V. est un phonéticien très convaincu, et c'est à l'étude de la phonétique anglaise et surtout des livres qui servent à l'étude de la phonétique anglaise qu'est consacrée la partie la plus importante de son travail. Si on laisse de côté le début du livre, un peu compassé et surtout inutile, où l'auteur se demande ce qu'on doit entendre par philologie en soi, par philologie anglaise ensuite et enfin par pratique, il reste un manuel fort bien fait à l'usage de ceux qui étudient la langue anglaise pour l'enseigner ensuite. M. V. est très bien documenté, et il ne recule pas devant certains détails en apparence vulgaires, mais dont il sait l'importance. L'étudiant trouve dans son livre non seulement une bibliographie complète et raisonnée du sujet, mais même des renseignements pratiques pour ses voyages à Londres. M. V. lui indique les quartiers où il lui conviendra de se loger et les prix qu'il aura à payer. Il y a, somme toute, peu de doctrine dans ce travail, qui vaut surtout par l'abondance et la variété des renseignements bibliographiques qui y sont condensés. Cependant il convient de signaler toute la partie où est discutée la question de savoir où l'on parle le meilleur anglais et où se trouve la meilleure prononciation. M. V. conclut avec raison que le meilleur anglais, comme dit Sweet, est celui qui est le moins entaché d'expressions locales, et que cet anglais se trouve dans la bouche des gens instruits, en particulier à Londres. De même la prononciation moyenne de la classe bien élevée est celle qui doit prévaloir. Il est peut-être à regretter que M. V. qui, sur toutes les questions de prononciation, paraît si complètement documenté, n'ait pas noté combien la prononciation de l'anglais est sujette à se modifier. Il y a,

pour ne prendre qu'un exemple, une tendance très manifeste à généraliser la prononciation longue de la voyelle i dans des mots d'où jadis elle était exclue. Les gens instruits et bien élevés cèdent peu à peu et sans s'en douter à l'influence générale. Il est utile de mettre les débutants en garde contre des innovations dont ils ne sont pas capables d'apprécier toute la hardiesse et qu'ils peuvent en toute innocence accepter comme choses reçues. Il est bon qu'ils sachent que non seulement la prononciation anglaise varie suivant les régions, mais qu'elle est toujours en transformation; elle se modifie incessamment plus que toute autre prononciation. M. V. indique aussi d'une façon très complète et avec de judicieuses appréciations les livres qui peuvent servir à l'étude de la grammaire, de la littérature, de l'histoire d'Angleterre. Il énumère les journaux principaux, les revues intéressantes, les ouvrages qui peuvent faire connaître les choses de la vie anglaise. Tout ceci est à la fois très pratique et d'une science très sérieuse. La philologie ne se réduit pas pour M. V. à la seule étude des choses du langage; il élargit singulièrement son champ d'action, et en l'espèce on ne saurait lui donner tort. En résumé, le livre de M. V. est intéressant et bien informé On en doit recommander la lecture à nos étudiants en langue anglaise. Il est regrettable que des préoccupations immédiates et pressantes de prépation à des examens, ne permette pas aux professeurs de nos Universités de condenser, comme M. Vietor l'a fait, avec un certain nombre d'idées générales sur la façon dont doit s'acquérir la connaissance de l'anglais, tous les renseignements bibliographiques indispensables. Ce serait certes chose fort utile. Mais du moins nos jeunes étudiants, à qui l'ignorance de l'allemand n'est plus permise, savent où ils peuvent s'adresser pour combler cette lacune, et ils feront bien d'en profiter. — J. Lecoq.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 décembre 1897.

M. Héron de Villefosse rend compte d'une lettre adressée à M. le secrétaire perpétuel par M. Ducroquet, agriculteur à Oudna (Tunisie). Cette lettre renfermait la copie d'une inscription récemment découverte. L'inscription, gravée sur un bloc de pierre de Keddel en forme de piédestal, peut se lire ainsi : *C. Egnatio Cosmin*[*o*], *Hor*(*atia tribu*), *Viniciano, C. Egnati*(*i*) *Cosmini fl*(*aminis*) *perp*(*etui*) *filio, adlecto equo publ*(*ico*) *ab imp*(*eratore*) *Hadriano ob meritum patris ejus qui, inter cetera quae rei p*(*ublicae*) *testamento suo legavit, etiam curi*(*i*)*s singulis annuos quadraginta m*(*illia*) *n*(*ummos*) *dedit ut natali ejus in publico vescantur. Curiae universae s*(*ua*) *p*(*ecunia*) *f*(*ecerunt*). L'inscription des habitants d'Uthina dans la tribu Horatia était déjà connue par l'épitaphe d'un soldat de la III[e] légion, trouvée à Lambèse (C. I. L. VII, 3067).

M. Héron de Villefosse annonce que le R. P. Delattre, en réunissant vingt fragments d'une plaque de marbre blanc, trouvés sur la colline de Saint-Louis à Carthage, a obtenu un texte relatif à un personnage dont le nom n'a pas été retrouvé, mais qui était certainement un proconsul d'Afrique, probablement L. Aradius Valerius Proculus, *qui et Populonius*, auquel deux inscriptions de Rome attribuent un « cursus honorum » absolument identique. Ce personnage fut proconsul d'Afrique dans le second quart du IV[e] siècle.

A l'occasion des fêtes, la séance du vendredi 31 décembre est fixée au mercredi 29.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie a élu correspondants étrangers le R. P. Henri Denifle, O. P., sous-archiviste du Saint-Siège, et M. Ignazio Guidi, professeur à l'Université de Rome.

L'Académie a élu correspondant régnicole M. Ch. Diehl, professeur à la Faculté des lettres de Nancy.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — **10 janvier** — **1898**

Die Bibelexegese Moses Maimûni's von Wilhelm Bacher. Strasbourg, Trübner, 1897, in-8, p. xv et 176. Prix : 4 Mark.

The weak and geminative verbs in Hebrew by Hayyug; the arabic text now published for the first time by Morris Jastrow. Leyde, Brill, 1897, in 8°, p. lxxxv et 271.

I. — M. Wilhelm Bacher, poursuivant ses travaux sur l'histoire de l'exégèse biblique chez les Juifs, publie dans le premier des livres énoncés ci-dessus une étude du système philosophique de Moïse Maimouni, connu généralement sous le nom de Maimonide. Ce livre forme la suite de celui paru en 1892 sous le titre : *Die Bibelexegese der iüdischen Religionsphilosophen des Mittelalters vor Maimüni.* La compétence bien connue de l'auteur dans cette branche de la littérature juive nous dispense de faire l'éloge de sa nouvelle publication ; il nous suffira de résumer les grandes lignes du système de Maimonide que M B. a tracées dans sa préface.

Ce qui caractérise la philosophie de Maimonide, c'est moins la nouveauté des principes sur lesquels il base son exégèse que la méthode igoureuse, l'élévation d'esprit et la sûreté de jugement qu'il apporte dans l'application de ces principes. La révélation des livres bibliques et l'intégrité du texte massorétique ne font pas plus de doute pour Maimonide que pour ses devanciers. Cependant la conception élevée que le moyen âge avait de la divinité, l'esprit scientifique qui s'était formé au contact de la philosophie grecque, semblaient souvent en contradiction avec les données bibliques. De là, chez les croyants éclairés, un certain malaise qui troublait les consciences. C'est en vue de ces croyants que Maimonide composa son *Guide des égarés*, dans lequel son système philosophique apparaît en pleine lumière.

L'axiome des Talmudistes que « l'Écriture sainte parle la langue intelligible aux hommes», n'est pas un simple moyen d'expliquer les anthro-

pomorphismes; chez Maimonide il devient une règle générale propre à écarter les contradictions et les obscurités du texte hébreu. Ce texte renferme, en dehors du sens externe, un sens interne qui est la clef des mystères de l'Écriture. Aussi l'exégèse allégorique occupe-t-elle une place importante dans les écrits de Maimonide. Cet auteur, comme les précédents interprètes, accepte la tradition, mais sans se croire lié à elle pour l'interprétation des textes bibliques.

M. B. a emprunté les matériaux de son étude aux différents écrits de Maimonide, notamment au *Guide des égarés*, dont Munk a publié le texte original, au *Commentaire de la Mischna* et à la *Mischné Tora*. En général, M. B. laisse la parole à Maimonide, dont il cite intégralement ou par fragments les passages relatifs au sujet traité dans chacun des vingt et un chapitres qui composent cette étude.

II. — C'est Hayyoudj qui est l'autorité de Maimonide pour la partie grammaticale de son exégèse, comme Aboulwalid est son maître pour la lexicographie. Parmi les grammairiens juifs, Hayyoudj est celui qui jouit du plus grand crédit auprès de ses coreligionnaires et son influence s'exerça longtemps après sa mort. Il marque, selon l'observation de M. Jastrow dans la seconde des publications énoncées plus haut, le commencement d'une ère nouvelle, et le succès de sa méthode est dû à la découverte de la trilitéralité des racines hébraïques. Le célèbre grammairien pose en principe que tous les radicaux se composent de trois lettres, et que, lorsque l'une de ces lettres est une *lettre-voyelle*, celle-ci doit être considérée comme latente dans les différentes formes verbales. A l'appui de cette thèse, Hayyoudj composa deux traités, l'un sur les verbes qui renferment une lettre faible, le second sur les verbes dont la seconde radicale est géminée. Ce sont ces deux traités que M. J. édite d'après l'original arabe. Hayyoudj est le premier qui comprit l'importance de la grammaire comparée; il tenta d'introduire en Hébreu la méthode des grammairiens arabes, et sa terminologie est encore en usage de nos jours.

On possède deux versions hébraïques des traités grammaticaux de Hayyoudj, et ces deux versions ont été publiées; mais, comme le remarque M. Jastrow, les nombreuses citations que les grammairiens postérieurs font de Hayyoudj ne peuvent être bien comprises que si l'on a sous les yeux le texte arabe de ses traités.

Les œuvres de Hayyoudj ont une importance capitale pour l'histoire de la grammaire hébraïque, mais elles ont aussi leur utilité pour les grammairiens modernes, ne serait-ce qu'à cause des listes complètes des formes des verbes faibles qui se trouvent dans la Bible.

M. Jastrow était, par ses précédentes publications, désigné pour cette édition. Il a examiné tous les manuscrits connus et en a tiré le meilleur texte possible. On lui saura gré d'avoir imprimé le texte arabe avec des caractères arabes, et non avec des caractères hébreux, comme

c'est encore trop souvent l'habitude, en pareil cas, dans un intérêt plus commercial que scientifique.

R. D.

Ed. Hahn, **Demeter und Baubo**. Versuch einer Theorie der Entstehung unseres Ackerbaus. Lübeck, 1896, in-8° de 77 pages.

Dans son beau livre sur les « Animaux domestiques » [1], M. Ed. Hahn avait déjà été amené à aborder incidemment la question de l'origine et des progrès de l'agriculture, il a cru, et il faut l'en féliciter, devoir la reprendre en détail, et, dans l'étude dont on vient de lire le titre, il l'examine à nouveau sous ses différents aspects. Après avoir combattu l'hypothèse chimérique de la succession des trois états de chasseurs, de pasteurs et d'agriculteurs, — les tribus nomades, par exemple, ne sont qu'exceptionnellement étrangères à la vie agricole. — M. H. passe tour à tour en revue ce qui constitue cette dernière. Mais ici il faut distinguer. L'agriculture, proprement dite, telle qu'on la pratique depuis un temps immémorial dans la plus grande partie de l'ancien monde et depuis la découverte de l'Amérique dans presque tout le Nouveau, suppose l'emploi de la charrue et du bœuf, ou exceptionnellement du cheval; mais, avant ce mode de culture, il y en avait un plus simple, celui où l'on préparait la terre avec un simple hoyau, procédé encore en usage aujourd'hui dans la région des tropiques; il suffisait anssi pour la culture du millet, répandue autrefois des côtes de l'Atlantique aux oasis de l'Asie antérieure, culture qui n'a été supplantée qu'en partie par celle de l'orge et du froment.

C'est la culture du millet que le nomade pratiquait, en même temps qu'il menait paître ses troupeaux, avant d'en consommer le lait, et même quand il eut appris, peut-être assez tard, à en faire usage, aliment que dédaignent aujourd'hui encore les Chinois, et que les populations de l'Asie antérieure et de l'Europe n'ont connu que du jour où elles se sont livrées à l'agriculture proprement dite. Le bœuf, qui en est la condition, fut employé aussi comme bête de trait; on l'attela aux chars, de même qu'on l'avait attelé déjà à la charrue. Grâce à lui et à la substitution de la charrue au hoyau primitif ou au simple pieu aiguisé et recourbé à son extrémité, on put cultiver l'orge et le froment : ainsi prit naissance l'agriculture; mais si elle réduisit le domaine de la culture au hoyau, elle ne la supprima pas, et celle-ci se maintint à côté d'elle, en même temps que le jardinage, qui, loin de perdre du terrain, en a bien plutôt gagné.

Je ne m'arrête pas ici sur le caractère religieux que M. Hahn veut

---

1. *Die Hausthiere und ihre Beziehungen zur Wirtschaft des Menschen*, Eine geographische Studie, mit einer chromolith. Karte. Leipzig, 1896, in-8°, x, 581 pages.

attribuer à l'agriculture ; on lira avec intérêt, même si on ne l'approuve pas toujours, ce qu'il dit de cette question obscure ; je passerai rapidement aussi sur le court paragraphe consacré à la diffusion de l'agriculture, et qui termine et résume sa curieuse étude. Il en suit la marche mystérieuse et l'évolution depuis la Babylonie, son berceau probable, jusqu'à la Chine du côté de l'Orient, jusqu'en Irlande et au Maroc à l'Occident, nous montrant comment à la culture du millet a lentement succédé celle de l'orge et du froment, comment après la domestication des bovidés l'homme a appris l'usage du lait — ne pourrait-on pas supposer qu'il l'a connu déjà après avoir apprivoisé la chèvre et le mouton? — enfin, comment à l'emploi primitif du grain simplement écrasé ou rôti, a succédé la fabrication du pain. On le voit, nous avons là une histoire complète, bien que résumée, de l'évolution successive de l'agriculture et des diverses étapes traversées par la civilisation primitive et si obscure du genre humain ; c'est assez dire l'intérêt que présente l'étude nouvelle de M. Ed. Hahn ; elle est le complément nécessaire et indispensable de son histoire des animaux domestiques.

Ch. J.

Pindari carmina prolegomenis et commentariis instructa edidit W. Christ. Leipzig, Teubner, 1896; cxxx-466 pp.

Pindari carmina cum deperditorum fragmentis selectis iterum recognovit W. Christ. Leipzig, Teubner, 1896; iv-351 pp. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

La nouvelle édition de Pindare publiée par M. W. Christ est accompagnée de prolégomènes très étendus, dans lesquels l'éditeur expose sa méthode. Il y est question d'abord des manuscrits (les leçons des quatre principaux sont toutes reproduites dans l'appareil critique); suivent quelques mots sur le dialecte de Pindare et sur les secours que M. C. a trouvés dans les commentaires et les éditions de ses prédécesseurs. Il faut le louer, à ce propos, de n'avoir pas admis dans les *variæ lectiones* les conjectures trop téméraires de certains érudits; les jeux d'esprits inutiles ne méritent pas d'être enregistrés partout, et quelques auteurs avec Pindare, Théocrite par exemple, ont été véritablement maltraités de cette façon. Un second chapitre traite de la difficile question de la métrique de Pindare. Ceux des hellénistes qui ne sont pas rebutés par ce genre d'études si ardu et si délicat, et pourtant si intéressant, savent combien la métrique grecque et en particulier celle de Pindare sont redevables à M. Christ; cette partie de l'introduction renferme une foule d'observations de détail précieuses à plus d'un titre ; on remarquera, par exemple, ce qui touche aux vers non susceptibles d'être divisés en côla (p. xxxii sv.), et ce qui concerne la mesure des dactylo-épitrites (p. xlv sv.); il semble, en effet, plus rationnel et plus conforme au ton général de ces vers d'en considérer le trochée comme équivalent à

près de quatre temps plutôt que d'en mesurer le dactyle comme un dactyle cyclique; j'ajoute que de cette dernière façon le vers dactylo-épitritique, perdant de sa gravité et de son ampleur, se rapprocherait davantage de la légèreté des vers logaédiques, ce qui ne saurait être. Une difficulté plus grande se rencontre dans certains vers, où un crétique est de mesure égale à une dipodie trochaïque, car la longue de trois temps se trouve parfois résolue seulement en deux brèves; licence embarrassante, pour laquelle M. C. ne propose pas d'explication précise. L'introduction se poursuit par un long développement sur les jeux de la Grèce et les *epinicia*, puis reproduit les différentes biographies de Pindare laissées par les anciens, et se termine, après un tableau chronologique de la vie du poète, par les généalogies de ses héros. Chaque ode est précédée de sa forme métrique, d'un argument et d'une brève étude du mètre; au bas des pages les variantes et les conjectures les plus remarquables et un commentaire perpétuel. Viennent enfin les fragments, un index des noms propres, un index des matières traitées dans les commentaires et les prolégomènes, et trois pages d'additions et corrections. On aura dans cette édition un excellent instrument de travail, abondant en renseignements sur le texte et sur l'interprétation, et qui sera souvent d'un utile secours. Il y aurait pourtant lieu de concevoir quelques doutes sur l'établissement du texte en certains passages. Voici, par exemple, la première strophe de la quatrième Pythique : au vers 5, après une tripodie dactylique vient une dipodie trochaïque, quand partout ailleurs (il y a treize strophes et treize antistrophes) on voit un épitrite; cette seule exception d'une brève pour une longue, dans une ode aussi régulièrement composée, ne laisse pas que d'être singulière; en outre le mot qui suit est ἱέρεα, dont les deux voyelles initiales doivent être comptées pour une longue par synizèse; je suis donc porté à croire que l'impureté du mètre provient d'une altération du texte, et d'autres, en effet, ont cherché à y remédier. Il n'y a pas qu'un passage de ce genre dans Pindare, où il semble que l'on soit en présence d'une licence métrique; or ces prétendues licences pourraient bien être dues à des leçons erronées des manuscrits, dont l'autorité, en pareil cas, perd nécessairement de sa force.

Le même texte [1] fut reproduit peu de temps après dans la bibliothèque Teubnérienne. Il n'est accompagné ni des prolégomènes ni des commentaires, et est précédé simplement d'un avertissement de deux pages qui renvoie, pour plus amples détails, à la grande édition. Les notes critiques sont les mêmes, à peu de chose près, et à la fin se retrouvent des fragments choisis, trois vies anciennes, les fastes pindariques, et l'index des noms propres. Les corrections signalées dans la grande édi-

1. *Pyth.*, X, 27. M. Christ donne οὔ ποτ' ἀμβατὸς avec les manuscrits, au lieu de οὔ πως, conjecture de Hermann adoptée dans le texte de la grande édition.

tion sont faites dans celle-ci, sauf *Ol.* II, 88 ἔπεισε, μάτηρ (del. la virgule) et *Ol.* XIII (corr. la date Ol. 69 en 79).

My.

Gustav Schneider. **Hellenische Welt = und Lebensanschauungen** in ihrer Bedeutung für den gymnasialen Unterricht. II Theil : Irrtum und Schuld in Sophokles' Antigone. Gera, Hofmann, 1896, 70 pp.

« Sans l'intelligence de la relation admise par les Grecs entre la nature morale et la nature intellectuelle de l'homme, on ne saurait comprendre la tragédie grecque. » Ainsi s'exprime M. G. Schneider dans l'introduction de cet opuscule, destiné précisément à montrer, dans l'*Antigone* de Sophocle, comment l'on doit interprèter la conduite et les actions des personnages, comment doivent être analysées les conceptions morales du poète, et comme il convient, dans l'enseignement, d'en faire ressortir la portée philosophique. En même temps est exposée la comparaison entre les idées développées par Sophocle et les idées analogues qu'on peut rencontrer chez Homère et chez Platon. L'homme se trompe, en prenant le mal pour ce qui est bien, et par suite de cette erreur il commet une faute, qui le conduit à sa perte : telle est l'opinion d'Aristote, et telle est l'idée exprimée également dans la deuxième antistrophe du troisième chœur d'Antigone. M. Schneider part de là pour analyser longuement les caractères de Créon et d'Antigone. Je ne saurais dire que ses considérations sont toujours bien neuves ; ni que la manière dont il insiste sur le « haut sentiment du devoir » de Créon obtiendra l'approbation générale ; ni encore que tous les lecteurs reconnaîtront avec lui dans Antigone un caractère rude et intraitable, et que a jeune fille aurait dû d'abord avoir recours à la douceur, au lieu d'irriter Créon, dont en somme elle est la sujette, par des paroles cassantes ; mais sa dissertation est claire, les caractères sont fouillés minutieusement, et le livre se lit avec intérêt. Une telle étude est tout à fait propre à faire comprendre une tragédie antique, les personnages et leurs rôles, l'action et son développement, l'idée maîtresse qui la domine ; et il serait à désirer que des ouvrages de détail, sobres et soignés, dans le genre de celui-ci, fussent composés pour nos élèves. Cela vaudrait mieux que des manuels, qui manquent de vie et d'originalité.

My.

Bertrin (abbé Georges). **La question homérique.** Paris, Poussielgue, 1897, 1 vol. in-12 de 324 pages.

M. l'abbé Bertrin, agrégé des lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris, n'est pas de ceux que la question homérique embarrasse, in-

quiète ou décourage : doué d'une foi profonde, il croit à l'existence d'Homère comme y ont cru les anciens, et, contre les partisans ou les successeurs de Wolf, il se fait le champion résolu de l'opinion traditionnelle. Sur le fond même de la question, je me garderai bien d'affirmer que M. B. soit dans l'erreur; mais je dois avouer qu'il ne m'a pas pleinement convaincu, et j'ajoute que son livre ne me paraît pas de nature à convaincre les esprits même les mieux disposés en faveur de sa cause [1].

D'où vient que la lecture de ce volume inspire dès l'abord une sorte de surprise et de gêne? Le ton me paraît être pour beaucoup dans cette impression première. La question homérique n'a guère défrayé jusqu'ici la chronique des journaux parisiens, et M. B. affecte souvent le ton d'un chroniqueur : je pourrais citer plusieurs pages où l'érudition s'égaye en un langage piquant, ironique, facétieux même, qui me semble peu à sa place. Mais d'autres tendances encore se font jour dans ce livre, qui ne laissent pas que de me troubler. C'est d'abord une aversion absolue, générale, pour tout ce qui vient d'Allemagne. Pour discréditer la philologie allemande, M. B. ne craint pas de rééditer l'histoire trop connue de Karl Hillebrand, ce professeur de Douai, devenu l'ennemi de la France après 1870! A quoi bon mêler le patriotisme aux discussions sereines de la science? M. B. ne devrait pas oublier tout ce que la connaissance de l'antiquité classique doit aux grandes écoles philologiques et archéologiques de l'Allemagne. Ne méconnaissons pas à ce point le rare mérite des savants qui ont renouvelé en ce siècle la science du passé : discutons avec eux, mais inclinons-nous devant la sincérité et la puissance de leur œuvre. — Plus sévère encore est M. B. pour les partisans français de ces révolutionnaires d'Outre-Rhin : il les soupçonne volontiers de suivre une mode, de se conformer à un mot d'ordre, d'accepter une opinion toute faite sans la discuter, et d'obéir, en somme, quoiqu'il ne prononce pas le mot, à une sorte de *snobisme*. En vérité, dans une discussion de ce genre, M. B. ne ferait-il pas mieux de prêter à ses adversaires un jugement plus raisonnable et plus réfléchi, ne fût-ce que pour avoir plus de mérite à les convaincre d'erreur? — Enfin, n'est-il pas regrettable que M. B. semble, au début de son livre, considérer la tradition ancienne sur Homère comme une espèce de dogme, auquel on ne saurait toucher sans sacrilège? De grâce, Monsieur l'abbé, ne laissons pas s'établir de telles confusions! Eh quoi! Même dans les questions d'histoire religieuse, est-ce qu'un examen nouveau des textes n'a pas, dans une certaine mesure, modifié, corrigé, amélioré la tradition? A plus forte raison avons-nous le droit de raisonner librement sur des traditions historiques qui n'ont jamais

1. Je laisse de côté, dans ce compte rendu, les *Variétés littéraires* qui font suite à la *Question homérique* : ces articles, publiés par l'auteur dans différentes revues, sont d'une lecture fort agréable.

rien eu de sacré! Et vous-même, vous donnez l'exemple de cette indépendance dans le chapitre (assurément le meilleur, le plus solide, le plus scientifique de votre ouvrage) où vous défendez l'opinion des *chorizontes*. Mais savez-vous que vous voilà en pleine hérésie? Et vous en prenez fort à votre aise avec une tradition que vous déclariez tout à l'heure intangible!

Après la forme et l'esprit du livre, si je considère la méthode de M. B. dans la discussion du problème, je trouve développé d'abord, comme décisif, l'argument tiré du témoignage des anciens. Mais ces anciens, que nous ont-ils donc appris sur Homère? Des fables, rien que des fables. N'est-ce pas un pur roman que cette *Vie d'Homère* faussement attribuée à Hérodote? Le nom même du poète, comme sa cécité, ressemble à un symbole. Les anciens, il est vrai, n'ont pas mis en doute qu'Homère ne fût l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* mais c'est qu'ils n'ont pas même soupçonné l'existence du problème. Avouons-le sans difficulté, les Grecs ont ignoré bien d'autres sciences encore que la critique historique appliquée aux épopées de l'âge primitif! Comment les plus grands esprits de l'époque classique ont-ils parlé de la science du langage? Voyez le *Cratyle* de Platon. Hérodote, l'historien voyageur, qui pourtant interrogeait volontiers les monuments eux-mêmes, ne savait pas déchiffrer une inscription grecque archaïque, et Thucydide était dans le même cas. On ne saurait nier que nous ne possédions, sur l'histoire sociale, politique et littéraire de la Grèce, des lumières que les anciens n'ont pas eues. Constater le fait n'est pas manquer au respect que nous leur devons. La question homérique n'a pas existé pour eux : est-ce à dire qu'elle ne doive pas se poser pour nous? Le XVII[e] siècle, lui non plus, ne s'est pas inquiété du moyen âge français, et il a bien fallu une critique novatrice pour éclairer l'histoire littéraire de cette période. Que M. B. n'accuse donc pas les savants modernes de rejeter certains textes anciens : c'est la méthode historique elle-même qui nous impose ces sacrifices, et non le prétendu souci de soutenir une théorie à la mode.

Ces réserves faites, je ne craindrai pas de reconnaître que M. B. examine, discute et conteste parfois avec succès, dans la dernière partie de son travail, certains résultats de l'analyse critique appliquée par M. Maurice Croiset à la composition de l'*Iliade*. En de telles matières il ne saurait y avoir de vérité absolue, et je ne prétends pas défendre, dans son entier, le système du savant que M. B. considère avec raison comme le représentant des idées nouvelles en France. Par exemple, j'ai quelque peine, pour ma part, à admettre l'idée que l'aède primitif, l'auteur de la *Querelle* et de la *Mort d'Hector*, n'ait pas songé à composer un poème. Mais, selon l'opinion même de M. Maurice Croiset, s'il n'y a pas eu dès l'origine un poème véritable, il y a eu un plan, conçu par un seul homme, et déjà exécuté par lui dans ses grandes lignes. C'est assez pour que je demeure presque insensible à l'un des

arguments les plus forts que l'on fait valoir en faveur de la tradition : l'unité manifeste de l'*Iliade* n'est pas le-fait du hasard, le résultat d'un assemblage fortuit de morceaux dispersés. Le mot de La Bruyère ne peut pas davantage servir d'argument : « On n'a guère vu jusqu'à présent de chef-d'œuvre de l'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs. » L'idée maîtresse de l'*Iliade* est bien réellement née dans le cerveau d'un seul homme; mais le poème que nous possédons nous est parvenu avec beaucoup d'additions, de développements, d'interpolations. Cette théorie de M. Maurice Croiset ne me paraît pas justifier la grande colère de M. Bertrin; elle ne bouleverse pas, comme on veut bien le dire, les notions les plus élémentaires du sens commun, et elle nous fait pénétrer si avant dans l'intelligence des poèmes homériques, qu'elle nous aide à en mieux sentir, ce semble, les beautés les plus délicates, les nuances les plus variées.

Am. HAUVETTE.

M. Porci Catonis de agricultura liber; M. Terenti Varronis verum rusticarum libri tres est recensione Henrici Keilli. Vol. III, fasc. I : **Index uerborum in Catonis de re rustica librum** composuit R. KRUMBIEGEL. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1897, pp. in-8°.

Il y a trois ans que le dernier fascicule de l'édition des ouvrages d'économie rustique dus à Caton et à Varron a été publié par Keil, qui mourait quelques mois après. Dès cette époque, l'index avait été annoncé et nous en avons le premier fascicule. Il y avait déjà dans l'édition *minor*, publiée par la *Bibliotheca teubneriana*, un index des noms propres. M. Krumbiegel les a exclus du présent travail : il ne les mentionne que pour corriger les erreurs de références de la petite édition. Une telle exclusion, qui a de nombreux précédents en Allemagne, n'en est pas moins fâcheuse. Elle a une conséquence bizarre. Le véritable instrument du travail philologique, la grande édition, se trouve manquer d'un des secours que possède la petite. Il y aurait lieu, dans un prochain fascicule, de réimprimer cette liste.

M K., après avoir annoncé un index, nous donne presque un lexique. Il est tout près de s'en excuser : mais personne ne se plaindra. Il a en effet cité pour chaque passage les mots avoisinants. Ce léger accroissement épargnera bien du temps à tous ceux qui devront faire des recherches dans Caton. De plus, partout où il en valait la peine, les exemples ont été classés. On peut facilement deviner la clarté que met un peu de méthode dans certains articles Il n'y aurait qu'à comparer cet index avec tel autre qui n'est qu'un index, celui de l'Horace d'Orelli-Hirschfelder, par exemple, pour s'en rendre compte. Je ne pense pas que jamais personne ait utilisé l'article *et* de cet index et ses 150 lignes de chiffres. L'article correspondant de l'index de Caton est

un chapitre de grammaire latine; il nous prive d'une dissertation inaugurale. Les renvois que j'ai vérifiés sont exacts. On devra aussi remercier M. Krumbiegel des indications sur l'état du texte dans les passages douteux et des mentions qu'il a cru devoir faire du commentaire de Keil. Ce travail révèle une application réfléchie et un grand soin.

P. L.

Prof. Dr Erich Marcks. **Kœnigin Elisabeth von England und ihre Zeit.** Leipzig, Velhagen und Klasing; gr. in-8, 130 pages, 110 gravures, 4 hors texte, etc.

La maison Velhagen et Klasing, à Bielefeld et Leipzig, a entrepris la publication d'une série de *Monographies d'Histoire universelle*, véritables éditions d'amateurs, qui, malgré leur richesse d'illustrations, sont mises en vente pour un prix modique (3 marks le volume).

Le second volume de cette collection, consacré à *Élisabeth d'Angleterre et son temps*, est l'œuvre du professeur Dr Erich Marcks, qui l'a dédié à M. Th. Mommsen, à l'occasion du 80e anniversaire de ce doyen de la science allemande. Il ne fait pas moins honneur à la maison qui l'a édité qu'à son auteur, si avantageusement connu, en Allemagne et au dehors, par ses beaux travaux d'histoire du XVIe siècle. Plus de cent illustrations, reproduisant, avec les procédés nouveaux des arts graphiques, les portraits originaux des grands personnages, les vues des châteaux et des églises, les monnaies, le costume et le mobilier du temps, familiarisent dès l'abord le lecteur avec la vie de l'époque en question et donnent au volume un aimable aspect de reconstitution artistique. Aussi bien ces *Monographien zur Weltgeschichte* sont destinées aux gens du monde; elles leur permettront de parcourir, comme dans les salles d'un musée, les principales périodes de l'histoire universelle, mieux que ne le ferait une histoire générale ou un Konversationslexicon.

A côté des faits politiques, une large place est laissée à l'histoire de la civilisation. L'état de l'agriculture, de l'industrie, des relations commerciales, ainsi que le développement littéraire, sont traités dans des pages substantielles. Sans se dissimuler les défauts de son héroïne, M. M. laisse voir combien il l'admire, ainsi que son règne, si fortement marqué du sceau de la Renaissance. Il retrace *con amore* la carrière de cette princesse, au fond à demi païenne, en politique forcément protestante, puisqu'au point de vue catholique elle n'était qu'une bâtarde. Indissolublement liée à l'Angleterre mercantile des Tudors, ses intérêts confondus avec ceux de cette nation éminemment pratique, elle n'en fut pas moins amenée, — et avec combien de réserve! parce qu'elle avait essentiellement le sens du possible et du nécessaire, — à devenir en Europe le champion du protestantisme. Elle y était tenue par sa rivalité avec Marie Stuart, la légitime souveraine aux yeux de Rome. Ici l'auteur prend peut-être un peu trop parti pour la reine Tudor contre la reine Stuart; par

exemple, il ne discute pas la question de l'authenticité des *lettres de la Cassette*. Son livre étant destiné au public allemand, on s'étonnera moins de sa tendance à comparer les personnages et les événements anciens avec ceux des temps modernes, et à opposer, avec complaisance, à l'Europe latine, l'Angleterre et son esprit germanique ; ainsi Shakespeare est crûment qualifié de *Germain* [1].

Ces réserves faites, on appréciera la belle ordonnance de l'ouvrage. Il se développe avec une clarté parfaite et une ampleur de plus en plus grande, embrassant, notamment à l'aide de curieux récits des voyageurs contemporains, la description complète de l'Angleterre d'Élisabeth, avec son riche développement matériel, avec ses manifestations littéraires, au milieu desquelles l'œuvre de Shakespeare, réflétant la vie du temps, se dégage, supérieurement exposée par un maître des plus lettrés.

Pourquoi n'essaierait-on pas en France des travaux de ce genre? Ce ne sont ni les ouvriers, ni les matériaux qui manquent.

De Crue.

G. Fagniez. **L'économie sociale de la France sous Henri IV (1589-1610).** Paris, Hachette, 1897. In-8 de 428 pages.

C'est plaisir de lire un livre d'histoire sociale écrit par un véritable historien : on s'attendait à rencontrer les affirmations tranchantes de l'économie politique ou les théories toutes faites de la sociologie, on trouve une riche moisson de faits certains et bien classés; ces faits, au lieu d'être soumis à une interprétation dogmatique, s'éclairent et s'expliquent par leur rapprochement même. M. Fagniez nous avait déjà fait goûter ce plaisir dans ces belles *Études sur l'industrie au* XIIIe *et au* XVIe *siècle* qui sont, à mon sens, le modèle du genre; on l'éprouvera de nouveau en lisant son volume sur Henri IV [2].

I. Quelle était, en 1589, *l'économie sociale* de la France, c'est-à-dire

---

1. L'expression *euphonistischer Zeitstil* est-elle propre à désigner l'*euphuisme*, ou s'agit-il d'une faute d'impression?

2. On y retrouve la substance de trois articles parus en 1881 et 1883 dans la *Revue historique*. Le premier (t. XVI, p. 1), sur *le Commerce extérieur*, a été remanié pour devenir le ch. IV de l'ouvrage. On regrettera peut-être de n'y plus lire, du moins sous sa forme primitive, un intéressant paragraphe sur « le commerce des Français établis à l'étranger ». Par contre, la nouvelle rédaction est plus complète en ce qui touche l'exportation, les compagnies (notamment celle de 1601), la politique coloniale, les commissionnaires étrangers en France, etc. ; elle se termine par une excellente conclusion. Des deux articles sur *l'Industrie*, l'un (XXIII, p. 77) a passé intégralement, le second (*ibid.*, p. 249), presque intégralement dans le ch. II. Sur certains points, M. F. n'a peut-être pas suffisamment profité des publications (par exemple du recueil de M. de Lespinasse sur les métiers de Paris) et même, ne fût-ce que pour les critiquer, des ouvrages (celui de M. d'Avenel) parus depuis 1883.

l'ensemble des conditions qui réglaient la production, la circulation et la consommation des richesses? Dans quelle mesure et par quels moyens l'agriculture, l'industrie, le commerce se sont-ils développés entre cette date et celle de 1610? Quelle a été, dans ce grand travail de reconstruction, la part relative des lois naturelles de l'économie et celle des hommes, celle du gouvernement et celle du peuple? C'est à ces questions précises et limitées que M F. veut répondre, sans se lancer dans des généralisations arbitraires et, à tout le moins, prématurées.

II. Vingt-cinq ans de guerre civile [1], tel est le fait qui explique *l'économie rurale* de 1589. Seule la force de résistance du paysan (qui, sauf exception, n'a pas émigré) a permis à la terre d'être cultivée à la hâte entre deux pillages. Guérir les maux causés par la « picorée », en cela se résument les efforts d'Henri IV et de Sully, dont M. F. nous donne le détail.

On s'étonne un peu de voir rangé sous cette rubrique rurale le travail des mines. Bien qu'il s'agisse « de produits tirés du sol et d'une richesse principalement due à la nature [2] », ce travail, dès le xve siècle, a tous les caractères d'une exploitation industrielle; ceux qui s'y livrent sont des *ouvriers* [3], non des paysans.

M. F. analyse avec finesse les principaux types de la population rurale. Il se sert un peu trop exclusivement de documents antérieurs aux guerres de religion (du Fail, Gouberville); par contre il ne tire aucun parti d'un document contemporain de la plus haute importance, le *Règlement fait par le Prévost de Paris... pour les gaiges des gens des champs*, du 17 octobre 1601 [4]. Cette pièce, qui établit un maximum des salaires, nous fait connaître le double effet des guerres civiles : 1° ruine des fermiers; 2° raréfaction et renchérissement de la main-d'œuvre rurale. Le roi intervient arbitrairement pour rétablir l'équilibre entre l'offre et la demande de travail (fixation des salaires, annuels ou à la tâche, des charretiers, cochers, faucheurs de blé et d'avoine, batteurs en grange, vignerons, bergers, journaliers, serviteurs; salaires exprimés tantôt en espèces, tantôt en grains; parfois le travailleur est nourri [5]. Une analyse de ce règlement, comme M. F. sait les faire, nous

1. M. F. dit, p. 4, « onze ans ». Mais, en dépit des périodes de trêve, le pays a été soumis en permanence, depuis 1562, aux pilleries des gens de guerre.

2. Argument qui pourrait s'appliquer à la plupart des industries du xvie siècle.

3. Siméon Luce (*Revue des quest. hist.*, 1877, p. 189).

4 Paris, Mettayer et l'Huillier, 1602, pet. in-8° de 15 p., dans les papiers Delamarre, ms. fr. 21800 f° 216. Et aussi en manuscrit, dans les Bannières du Châtelet (Arch. nat, Y 13 f° 12).

5. Ces salaires sont souvent inférieurs à ceux que M. d'Avenel indique pour cette même date. Le charretier a 15 écus par an (soit, en acceptant la méthode de transcription de M. d'A , 102 fr.; cr M. d'A. évalue le salaire moyen du charretier à 150 fr.); la servante ménagère a 4 écus (68 fr. et non, comme le dit M. d'A., 73). Les enfants de moins de quinze ans n'auront « aucuns gages », mais « seront entretenus à la volonté du maître ou fermier, de toiles, tiretaine ou autrement, à sa com-

aurait complètement renseignés sur les conditions économiques de cette classe.

III. Dans son *économie industrielle*, M. F. montre fort bien qu'en dépit de l'édit de 1581, le régime des jurandes est loin d'être universellement établi. La preuve en est dans la tentative de réforme industrielle de B. de Laffemas. M. F. a caractérisé avec bonheur cet intéressant personnage; il a réduit à une juste mesure son rôle dans l'assemblée de 1597 et dans la préparation de l'édit qui porte cette date. Poirson a tort de voir dans cet édit l'inauguration de la liberté industrielle. C'est, tout au contraire, une réédition de celui de 1581, une seconde préface à la législation colbertiste. Fut-il mieux exécuté que celui de 1581? M. F. ne le croit guère. Nous rencontrons bien, entre 1601 et 1609, des statuts ou confirmations pour quelques corporations parisiennes [1]. Mais, le 10 janvier 1601, le Châtelet est obligé de défendre aux compagnons cordonniers « de faire aucunes cabales ni assemblées entre eux [2] ». Il faut attendre jusqu'en 1604 [3] pour que les commissaires de l'édit interdisent aux brodeurs de s'opposer plus longtemps à la réception des maîtres gaufreurs. Henri IV lui-même affranchit de l'application de l'édit diverses catégories d'ouvriers [4] et, en 1606, la ville même de Lyon.

Quant aux parties vraiment neuves du plan de Laffemas (justices syndicales de première et deuxième instance, etc.), on n'essaya même pas de les mettre à exécution, malgré la réunion en 1601 de la Commission du commerce.

Nous ne pouvons suivre M. F. dans l'étude si complète qu'il fait des industries créées ou réorganisées sous Henri IV. Citons en particulier ce qui est relatif à la soierie (p. 103-136); c'est une excellente monographie de la question [5].

Quant au personnel industriel, M. F. nous donne surtout des renseignements antérieurs à ceux de 1589; les fonds Y et AD XI des Archives

---

modité ». La journée d'hiver est moins payée que la journée d'été. La preuve que serviteurs et servantes sont devenus rares et exigeants, c'est qu'on leur interdit sous peine du fouet de quitter leur place sans congé; défense aux autres fermiers de les recevoir, à peine de 50 écus d'amende.

1. Arch. nat. Y 13 (patenostriers, tailleurs de corail, taverniers, teinturiers du petit teint, découpeurs-égratigneurs-gaufreurs, foulons, bonnetiers). Les deux registres qui allaient de 1571 à 1601 ont malheureusement disparu.

2. Arch. nat. (Rondonneau) AD XI 16. Ils avaient battu un compagnon qui refusait de payer son écot à la caisse de la coalition, et ils continuaient à se livrer au travail clandestin.

3. *Ibidem.*

4. A côté des *ouvriers du Louvre* (Fagniez, p. 101), il aurait fallu citer d'autres ouvriers privilégiés, les *ouvriers suivans la cour* (ce ne sont pas, comme au Louvre, des ouvriers d'art). Par lettres de 1606, Henri porte leur nombre de 160 à 320: c'était diminuer considérablement le nombre des maitres soumis au droit commun.

5. Une industrie complètement oubliée, c'est l'imprimerie. Voy. en particulier Montchrestien (p. 91). M. Funck-Brentano me semble s'être trompé dans l'interprétation de ce passage.

et les ms. Delamarre auraient pu lui fournir des détails précieux [1].

Il nous montre (p. 249) les maîtres des métiers remplissant des fonctions municipales; il faut ajouter que dans plusieurs villes les « gens mechanicques » sont exclus de ces fonctions.

A lire ce qu'il dit du rôle des confréries (p. 80) on croirait que tous les ouvriers étaient catholiques. Je crois au contraire que c'est la classe ouvrière qui a fourni, sous François Ier et Henri II, le plus d'adhérents à la Réforme. Seulement beaucoup de ces ouvriers (à la différence des paysans) ont émigré et, comme plus tard les victimes de la Révocation, ils ont porté nos industries à l'étranger. M. F. ne croit pas que cette émigration ait été importante; pourtant, s'il y a quelque exagération dans les affirmations de Montchrestien [2], on ne peut récuser certaines d'entre elles [3]. Laffemas nous dit de son côté (*Règlement*, p. 10) : « Les artisans si ruinez, que les uns ont esté contrains sortir hors ledit royaume pour vivre. »

IV. Le commerce remplit près de la moitié de ce beau livre. C'est dire avec quel soin l'auteur étudie le crédit, les voies de communications, les juridictions commerciales. On trouvera, p. 238 et ss., d'utiles renseignements sur les foires de Lyon et le mécanisme, assez compliqué à cette époque, des lettres de change. Tout au plus reprochera-t-on à M. F. d'avoir, ici encore, trop souvent fait usage de documents un peu trop anciens : les pièces, très intéressantes d'ailleurs, extraites des papiers de Simon Lecomte, qui sont données en appendice et qui servent de base à une partie du ch. III, s'échelonnent entre 1572 et 1586; elles ne peuvent nous apprendre que peu de choses sur l'œuvre de Henri.

Pour le commerce extérieur, M. F. montre encore dans Laffemas et dans Henri IV des précurseurs de Colbert (franchise des matières premières, prohibition des produits fabriqués qui ont leurs similaires en France). Sans pouvoir rendre à notre commerce d'export et de transport (surtout dans le Levant) la prépondérance dont il jouissait avant les guerres civiles, le roi fit à la France une place honorable. Qu'on blâme ou non le système des Compagnies, Henri IV est, chez nous, le premier qui l'ait appliqué en grand [4]. M. F. n'a pas dit combien cette conception

1. Deux volumes du recueil de Lespinasse avaient paru avant 1896.

2. Les 30.000 Français qu'il signale en 1595 dans le royaume de Valence, ne sont pas domiciliés dans le pays; ce sont des journaliers venus pour la moisson (Fagniez, p. 262). L'Auvergne continue de nos jours à envoyer ainsi des bras en Espagne.

3. Employé dans une coutellerie anglaise, il s'y trouve avec des réfugiés flamands, wallons et français. « L'Angleterre, dit-il p. 48, s'est instruite par l'adresse de noz hommes, qui s'estoient jetez chez elle comme en un port de repos... C'est à elle seule qu'elle doit la fabrique de toutes sortes d'armes, l'arquebuzerie, la serrurerie, le coutelerie... Ce que je dy d'Angleterre, je le tiens dit pour la Flandre et principalement pour la Hollande. » Il nous affirme que, dans les manufactures anglaises de draps, « on seroit bien estonné de n'entendre presque en tous les ateliers que le langage françois ». Voy. Smiles, *Huguenots in England*, ch. VI.

4. P. 276 : « La *pêche* et la préparation du corail avaient lieu à Mascara en Algérie. »

du commerce privilégié était antipathique à la bourgeoisie française : ce n'est qu'au prix d'un stratagème qu'on la fit adopter en 1604 par le Parlement de Rouen, et les États de 1614 protesteront encore de leur attachement pour le commerce libre.

N'est-ce pas faire à Sully un compliment immérité que de louer « la clairvoyance » avec laquelle il détournait son maître des entreprises coloniales ? Notre histoire ultérieure semble bien indiquer que là était au contraire la vocation vraie de la France. Si les nécessités mêmes de notre existence, si les intrigues de la politique dynastique ou les passions nationales ont détourné notre attention vers d'autres points, la faute n'en est pas à Henri IV ; il avait marqué le but, il avait jeté les bases d'un empire qui pouvait rester le nôtre. — « On ne tire jamais, disait Sully, de grandes richesses de lieux situés au-dessus de 40 degrés. » M. F. lui-même montre que l'Amérique du Nord est là pour prouver qu'en cette matière, comme en bien d'autres, les vues de Sully étaient plus courtes que celles de Henri IV.

V. Au risque d'allonger encore ce compte rendu, il me faut bien signaler la remarquable conclusion qui termine le livre (p. 326 et suiv. [1]), excellent tableau de l'œuvre sociale de Henri IV. On y voit vivre la noblesse endettée qui fera les révoltes de la Régence, la bourgeoisie qui devient noblesse de robe et de plume, le peuple rural quelque peu soulagé du fardeau qui l'écrasait, une classe ouvrière qu'appauvrit encore « la hausse des prix, suivie seulement de loin par celle des salaires [2] ».

Un mot donnera l'idée de la méthode suivie par M. F., la vraie méthode des historiens : il ne donne jamais que la *valeur intrinsèque* des monnaies, il proclame sa « répugnance à s'associer à des résultats problématiques ». Pour lui (p. 365), « l'étalon normal, c'est le revenu annuel qui entraînait la gêne, celui qui donnait l'aisance, celui qui assurait la richesse ». Au lieu d'accumuler des prix peu certains, de se laisser éblouir par la fantasmagorie des chiffres douteux, il demande tout simplement aux contemporains : combien de mille livres de revenu vous fallait-il pour être riche, combien pour être à l'aise? Les contemporains savaient assurément cela mieux que nous [3].

Mascara est à 50 km. de la mer. Il faut donc placer ailleurs sur la côte « Mascaretz en Barbarie », ou bien dire que Mascara était le siège de la compagnie, non le centre des pêcheries. — Pour le commerce colonial, M. F. devait citer de M. L. Deschamps, non seulement un article de revue, mais l'*Histoire de la question coloniale* : livre imparfait, mais non pas négligeable. M. F. ne nomme pas Lescarbot, qui voyagea en 1606 au Canada et publia en 1609 une *Histoire de la Nouvelle-France* qui eut le plus grand succès.

1. L'*Index analytique* (p. 393-425) est très utile à consulter.

2. On lira avec plaisir les portraits du roi (celui-là surtout), de Sully, d'Olivier de Serres, de Laffemas.

3. On vivait bien avec 5 000 livres (intrinsèquement 13.484 fr.) ; un gentilhomme était riche à 10.000 livres. A la campagne 2.000 suffisent; 6 ou 700 ne permettent

C'est par les mêmes procédés d'observation que M. F. détermine, à côté des fatalités économiques, la part de l'intelligence et de la volonté. Les circonstances dans lesquelles Henri IV a pris le pouvoir rendaient sa tâche presque impossible; la nation n'avait que froideur pour les réformes, elle n'en accepta quelques-unes qu'à contre-cœur. J'ignore si, comme le croit M. F., le succès relatif obtenu cependant par le roi est un argument en faveur des « pouvoirs héréditaires » ; c'est assurément la preuve qu'il y a dans l'histoire sociale autre chose encore que ce que s'accordent à y voir l'économie orthodoxe et le matérialisme économique.

Le livre de M. Fagniez, en raison du sujet qu'il traite et de la façon attrayante dont il est écrit, plaira beaucoup au grand public. Donnera-t-il aux historiens le même sentiment de satisfaction intellectuelle, d'absolue sécurité que ses *Études sur l'industrie?* Sans former peut-être un ensemble aussi complet, aussi rigoureusement scientifique, il n'en est pas moins l'un des meilleurs ouvrages d'histoire sociale que nous possédions en France. H. Hauser.

D'Ancona (Alessandro), **Federico Confalonieri, su documenti inediti di archivj pubblici e privati**, Milan, Treves, 1898. In-8 de xix-478 pages. Prix : 4 francs.

Depuis l'étude qu'il a publiée dans la *Nuova Antologia* sur Confalonieri, M. D'Ancona a obtenu communication de pièces alors inaccessibles; il l'a donc reprise en sous-œuvre et l'a enrichie d'une moisson de documents. Le livre qu'il publie (malheureusement sans index) retracera, ainsi qu'il l'espère, un bel exemple de sacrifice à la patrie, mais de plus apportera de curieuses lumières aux ethnographes. Rien de plus instructif peut-être pour qui voudra étudier une des faces du caractère allemand, que je laisse au lecteur le soin de qualifier. Ce qui frappe le plus dans le procès intenté par l'Autriche à la suite de la révolution qui venait d'échouer à Turin, ce n'est pas tant la disproportion de la sentence avec le commencement de délit imputable aux accusés, ni l'infernale habileté du juge instructeur : les procès politiques intentés chez nous sous la Restauration présentent le même spectacle; c'est le sang-froid, la consciencieuse lenteur, le respect des formalités insignifiantes mêlés au mépris de tous les droits de la défense et des égards dûs à l'humanité; c'est en un mot l'hypocrisie que le gouvernement viennois et l'empereur tout le premier portent dans l'affaire. En

---

guère de faire vivre modestement une famille de six ou sept personnes. Un ancien maréchal-ferrant est heureux à Paris, avec un revenu de 2.000 l. (5.393 fr.). Ces chiffres, on le voit, ne sont pas, pris absolument, si différents qu'on le croirait des chiffres actuels; mais ils ne donnent pas ce que M. F. appelle « une expression morale » du prix de la vie sous Henri IV. Il faudrait savoir encore : 1° Que pouvait-on acheter avec 5 ou 6.000 francs? 2° De combien de jouissances se composait ce qu'on appelait alors l'aisance ou la richesse?

France, on sent que les réquisitoires du temps de la Restauration s'inspirent des rancunes d'une classe que la guillotine a décimée et qui frappe ses adversaires avant d'avoir le temps de mesurer ses coups; à Vienne, la cruauté est tranquille et paterne. Dans le procès en question, on donne aux accusés, en guise d'avocats, deux de leurs juges; dès avant leur condamnation, on leur assigne les pires cellules, on les enchaîne, on les soumet à des privations, et c'est tout juste si on ne les bâtonne pas (p. 116); mais l'instruction dure deux ans (1821-3) et un des motifs qui déterminent la commutation de la peine capitale en détention perpétuelle sera dans quelques irrégularités de la procédure. Louis XVIII signait toutes les condamnations à mort qu'on voulait, mais il ne se faisait pas espion, geôlier et tortionnaire : François II, de Vienne, surveille les prisonniers du Spielberg, se fait tenir au courant de tous leurs gestes, ordonne qu'on bâtisse un mur pour leur cacher la vue de la campagne, afin, dit-il, qu'ils n'aperçoivent que le ciel, et se réjouit d'autant plus sincèrement quand ils se confessent, qu'il se procure un extrait de leur confession. M. D'A. dit que François II n'était ni hypocrite ni méchant, mais que son esprit était implacablement étroit; il rencontre plus juste, quand (p. 184, en note) il taxe une de ses réponses de jésuitique. Il voudrait rejeter sur l'empereur toutes ces mesures bassement inhumaines; il relève la noble conduite du général Bubna, de quelques autres, et plusieurs déclarations conciliantes de Metternich; mais François II a été trop bien secondé de son vivant [1], et, après sa mort, la libération de Confalonieri a été entourée de trop de procédés cruels, pour qu'on ne reconnaisse pas dans toute cette politique le pharisaïsme d'une race qui, dans l'ensemble, manque totalement de générosité chevaleresque.

Signalons, pour le détail, une discussion aussi concluante que possible sur un fait qui demeurera toujours ambigu, la conduite de Confalonieri lors du massacre de Prina; une judicieuse appréciation du double langage de Confalonieri sur Foscolo (p. 55-56); de spirituelles réflexions sur le peu de danger que les rêves des patriotes lombards de 1821 faisaient courir à la maison d'Autriche (p. 63 sqq.); l'éloquent récit de l'étrange visite de Metternich à Confalonieri (p. 156, sqq.; on avait contesté l'authenticité de cette entrevue; M. D'A. en

1. Je voudrais pouvoir transcrire le rapport du conseiller de Gouvernement qui constate que sans doute Confalonieri est en proie à diverses maladies qui peuvent l'enlever d'un moment à l'autre, mais que, comme on n'en meurt ni plus ni moins en Autriche qu'en Italie, on peut parfaitement le transporter (en plein hiver) de Milan au Spielberg (p. 422-423) : jamais médecin d'Inquisition n'a décidé avec une férocité plus sereine que le patient pouvait supporter une nouvelle application de la torture; et que dire de Metternich interrompant le douloureux voyage du condamné moribond pour essayer avec la plus exquise politesse, dans une salle éclairée brillamment et à deux pas d'une table à thé, de lui faire trahir les secrets du prince de Carignan?

publie un résumé écrit par Metternich); de très intéressants détails inédits sur le second mariage de Confalonieri (p. 196 sqq.).

M. D'A. a réussi à faire aimer son personnage sans le grandir aux dépens de la vérité; il le peint plus zélé que profond et même que véritablement ferme; ce n'était pas la faute de Confalonieri, si le caractère de l'Italie n'était pas encore tout à fait retrempé. Je regrette seulement qu'on nous fasse passer un peu vite sur deux parties de sa vie, les périodes de 1815 à 1821, de 1836 à 1846. Il eût été curieux de suivre de près les projets d'innovations philantropiques de Confalonieri (sur sa participation à l'enseignement mutuel, M. D'A. eût trouvé des détails dans la brochure que j'ai publiée pour les noces Pometti Ferri); de même, on pourrait souhaiter plus d'éclaircissements sur le séjour de Confalonieri à l'étranger, notamment en France, pendant ses dix dernières années; non que je reproche à M. D'Ancona de n'avoir pas reproduit les jugements méprisants qu'en 1838 et 1839 Confalonieri et G. Capponi émettaient à l'unisson sur notre pays qui pourtant (v. p. 456) ne ménageait pas ses ovations au martyr; mais on voudrait un peu plus de détails sur cette dernière phase, quoique les rapports des agents autrichiens marquent bien que Confalonieri était sorti de prison aussi résigné et plus brisé que S. Pellico; ç'aurait été le lieu, soit de chercher pourquoi les libéraux italiens ont plutôt pardonné cette résignation au premier qu'au deuxième, soit de décider si le mécontentement sourd qu'elle a pu exciter a prédisposé nombre d'entre eux à admettre que Confalonieri avait trempé dans le sang de Prina.

Charles Dejob.

The Philebus of Plato, edited with introduction, notes and appendices, by Robert Gregg Bury, Cambridge, University Press, 1897; 1 vol. in-8° de LXXXVII-224 pp. Prix : 12 s. 6 d.

L'édition de M. R. Bury est appelée à rendre jusqu'à nouvel ordre les plus grands services à quiconque veut lire ce dialogue difficile qu'est le *Philèbe*. Je dis jusqu'à nouvel ordre, et M. B. n'y contredira pas, puisque son ambition n'a pas été de faire une édition définitive, mais une sorte d'édition *variorum*, plus complète que celles de Badham et de Poste, ayant profité de tous les travaux parus depuis, et donnant sur tous les points douteux les diverses opinions soutenues. M. B. n'y a pas toujours joint la sienne, et il y a quelque chose de décevant à lire ces abondantes discussions qui n'aboutissent pas. Les notes sont, en effet, très développées, et il ne nous y est fait grâce d'aucune conjecture de Badham, fût-elle absurde, ni d'aucune interprétation de Stallbaum, de Poste et de Paley. Il s'ensuit, grand avantage, que l'édition de M. B. peut tenir lieu de toutes les précédentes, mais il s'ensuit aussi qu'elle est encombrée d'une foule d'inutilités. Peut-être M. B. aurait-il pu choisir davantage. En revanche, on peut s'étonner que les notes du plus ancien commentateur, Olympiodore, n'aient été mises à contribution qu'une seule fois (p. 144), et qu'en général les textes anciens, y compris ceux

d'Aristote, aient été très peu utilisés, presque toujours de seconde main.

Les difficultés que rencontre un éditeur du *Philèbe*, dit M. Bury, sont de deux sortes : philosophiques et critiques. Je serais assez tenté de répondre que les dernières existent seules en réalité, et que les autres en sont la conséquence. Malheureusement, on se heurte à une contradiction : pour corriger le texte, non seulement avec sûreté, mais avec vraisemblance, il faut très bien pénétrer la pensée de Platon, ou bien l'on risque d'incroyables balourdises; et pour bien connaître la pensée platonicienne, il faudrait lire le dialogue dans un texte très pur. La seule méthode à mon avis est donc d'essayer d'abord d'établir celui-ci dans la mesure où nous le pouvons : et puisque le travail de M. Schanz paraît momentanément abandonné, et que, d'autre part, la révision de l'édition Hermann par M. Wohlrab est insuffisante, il faudrait s'attacher à déterminer exactement pour le *Philèbe* la valeur des manuscrits autres que le *Bodleianus*, afin d'avoir une base solide, et s'aider ensuite de tous les secours que peut nous fournir l'antiquité pour la critique du texte. Alors seulement, et après avoir soigneusement étudié le sens philosophique des passages sains, et tout ce qui, dans l'œuvre de Platon, est de nature à nous éclairer sur les doctrines exposées dans le *Philèbe*, on pourra essayer de reconstituer les passages corrompus. L'édition de M. B. ne nous donne pour ce travail que des matériaux incomplets. Il a, il est vrai, refait la collation du *Bodleianus*, et on doit lui en savoir grand gré. Mais pour les autres manuscrits, rien n'est fait; se contentant d'adopter les conclusions vagues de Jordan et de Wohlrab, « qu'ils ne sont pas à dédaigner », M. B. nous réédite un appareil critique compliqué, embrouillé de tous les sigles de Bekker, donnant çà et là les leçons d'une douzaine de manuscrits, et visiblement ne les donnant pas toutes, sans qu'on puisse saisir la raison du choix. D'après un ouvrage français, il attribue à M. *Choiset* (Croiset?) l'opinion qu'il faut se servir de tous les manuscrits sans s'y asservir. Je ne sais si M. Croiset a dit cela, mais à coup sûr il n'en tirerait pas la conclusion qu'il faut nous donner pêle-mêle les leçons de ces manuscrits, en nous laissant nous débrouiller tout seuls. Ajoutons qu'il faut parfois compléter cet appareil par les notes, où on trouve des indications qui auraient dû figurer dans l'appareil; cela arrive fréquemment quand M. B. a admis dans le texte une conjecture : l'appareil est muet, et c'est la note qui nous apprend que les manuscrits donnent tout autre chose.[1] En critique, M. B. pousse trop loin le principe de nous présenter les matériaux en nous priant de choisir nous-mêmes; ou bien il ne le pousse pas assez loin, puisqu'il ne nous fournit pas tous les matériaux.

En revanche, il a parfaitement raison d'admettre avec Paley qu'il y a, dans le style du *Philèbe*, beaucoup de particularités voulues, que ce serait sottise de corriger. Il aurait pu ajouter que d'autres ne sont pas intentionnelles et tiennent certainement à l'âge de Platon, qui a conservé

1. Par exemple 13 C (p. 9, n. 1).

plus longtemps la vigueur de son génie que la délicatesse de sa plume. Enfin, il en est qui tiennent simplement à la difficulté de plier la langue grecque à des idées non encore exprimées. Il en résulte que M. B. n'a pas tort de laisser subsister bien des choses qui choquaient Badham : nous souhaiterions pourtant que lui-même eût pris plus de peine pour les justifier et les expliquer. Les remarques de pure forme sont trop sacrifiées, et on peut le regretter d'autant plus que ce sont des arguments de premier ordre en faveur de l'authenticité. Il est vrai que M. B. n'a pas traité cette dernière question : son introduction est muette sur ce point. Pourtant, depuis que l'authenticité a été récemment remise en doute par Horn, une discussion définitive s'imposait. M. Apelt, dans un article de l'*Archiv für Geschichte der Philosophie* (article que M. B. ne cite qu'une fois, quoiqu'il soit capital), a réfuté Horn au point de vue philosophique, mais ce n'est pas assez, et nous demandons là-dessus un travail « *exhaustive* », pour que la question ne revienne plus dorénavant. L'introduction de M. Bury, sauf deux pages à la fin sur la date relative du *Philèbe*, est d'ailleurs entièrement philosophique, et nous n'avons pas à l'analyser ici; on en critiquera certainement le plan, où, sous prétexte de diviser les questions, l'éditeur sépare ce qui dans le dialogue est étroitement uni, alors que sa tâche eût été plutôt de nous montrer l'unité, la cohésion et la suite des idées, qui parfois nous échappent. C'est également à des discussions philosophiques sur des points particuliers que sont consacrés sept appendices intéressants et dignes d'être consultés, et c'est aux philosophes que l'édition de M. Bury rendra les plus grands services. On l'accueillera avec joie en France, où ce dialogue reparaît assez souvent dans les programmes des examens de philosophie [1].

P. Couvreur.

1. Je n'ai relevé au cours de la lecture que peu de détails défectueux. P. 6, n. 14, la note sur μὴ οὐ est tout à fait insuffisante au point de vue grammatical, et les exemples cités sont d'ordre différent. P. 10, n. 13, K. T. Liebhold, lire K. J.; même note, la correction de M. B. est inadmissible. P. 12, n. 13, le mot néo-zélandais *tabooed* est au moins déplacé quand il s'agit d'expliquer Platon. P. 14, n. 6 (sur ἂν αὖ καλῶς, 15 C), inexacte. P. 20 (sur 17 A B), πεπαίδευσαι n'est pas employé avec le datif simple puisque ἐν τούτοις οἷσπερ = ἐν τούτοις ἐν οἷσπερ, ou bien ἐν τούτοις ἅπερ. P. 36, n. 7, Σ dans l'appareil, Ξ en note : lequel est le vrai? P. 47, n. 2, il fallait renvoyer à 11 B. P. 60, n. 2 (31 C), s'il est vrai que le *Bodl.* donne ἐτίθεις, pourquoi écrire ἐτίθεσο, et sur quelles autorités? P. 60, n. 22, la création du mot αὖσις est une terrible hardiesse. P. 96, la n. 4 sur τί μήν, employé dans un sens exceptionnel, est insuffisante et devrait apporter des exemples. P. 124, l. 18, λέγ', ὦ Πρώταρχε, μοί est une étrange accentuation. P. 161, n. 2, sur τὸ τρίτον τῷ σωτῆρι (66 D), des renvois ne suffisaient pas, il fallait une explication détaillée. — Dans l'appareil critique, on trouve constamment employés quelques sigles dont la clef n'est donnée nulle part, et dont je ne suis pas sûr de deviner le sens (à savoir S et * S). — P. 104, l. 1, la note critique sur ἡδονάς doit être fausse ou hors de sa place.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — **17 janvier** — **1898**

Spridda Studier (Varia), populæra uppsatser, af Adolf Noreen. — Stockholm, H. Geber, s. d. Pet. in-8, 212 pp. Prix : 2 kr. 75.

Ces articles, ainsi que le titre l'indique, essentiellement destinés au grand public, et d'ailleurs pour la plupart déjà insérés dans quelque revue allemande ou suédoise, traitent, avec la haute compétence universellement reconnue à l'auteur, de diverses questions philologiques, dont suit le détail. — 1° Ouvriers et étudiants au point de vue linguistique : il s'agit de l'éclaircissement de certains termes techniques ou professionnels. — 2° Religion, mythologie et théologie scandinaves (et survivances qu'elles imposent au langage actuel). — 3° L'étymologie populaire en suédois. — 4° La tautologie (soit comme figure de style, soit dans le langage familier). — 5° De l'orthographe en général, et de l'orthographe suédoise en particulier. — 6° Une nouvelle théorie de mythologie scandinave : l'auteur (p. 141) juge les opinions de Bugge « au moins partiellement exactes » ; le « au moins » est de trop, car on ne fera croire à personne que les Scandinaves aient attendu les Romains et le christianisme pour se composer un folklore. — 7° La correction dans le langage : étude extraite, si je ne me trompe, des *Indogermanische Forschungen*.

A.-A. G.

Skrifter utgifna af K. Humanistika Vetenskapssamfundet i Upsala (Société des Sciences d'Upsal).

V, 3. **Svenska Etymologier**, af Ad. Noreen. — Upsala, 1897. In-8, 76 pp.

V, 4. **Om Avledningsændelser hos Svenska Substantiv** deras historia ock nutida færekomst, af Fredr. Tamm. — Upsala, 1897. In-8, 94 pp.

Le premier de ces ouvrages est un petit extrait de dictionnaire éty-

mologique suédois, qui ne comprend pas moins de 256 articles, dont quelques-uns fort détaillés, le tout suivi d'un index des mots non suédois qui en ont été rapprochés.

M. Tamm étudie les suffixes de dérivation du substantif suédois dans l'ordre suivant : 1° les suffixes qui furent jadis un mot isolé; 2° suffixes oxytons; 3° autres suffixes; 4° autres formations nominales (notamment ce que M. Bréal a si heureusement appelé « les noms post-verbaux »).

A.-A. G.

Fonetik, en systematisk Fremstilling af Laeren om Sproglyd, af Otto Jespersen. I. Almindelige Del. — Copenhague, 1897. In-8, 168 pp.

Un traité de phonétique dû à la plume érudite et élégante de M. Jespersen mériterait de nous arrêter davantage si nous n'en possédions l'équivalent en français dans les ouvrages de MM. Passy et Rousselot. L'auteur l'a divisé en huit chapitres : 1° généralités; 2° histoire; 3° le son et l'écriture (on y constatera, *cum grano salis*, p. 66, que le mot anglais *potato* pourrait s'épeler *ghoughphtheightteau*); 4°-6° la prononciation normale (il n'y en a pas, ou il y en a tant qu'on voudra); 7° l'écriture phonétique (tableau des phonèmes danois, p. 155); 8° bibliographie.

V. H.

Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen, von Karl Brugmann und Berthold Delbrück.

I. Einleitung und Lautlehre, von K. Brugmann. 2. Zweite Bearbeitung. — Strasbourg, Trübner, 1897. In-8, x-476 pp. cotées 623 à 1098. Prix : 12 mk.

IV. Syntax, von B. Delbrück. 2. — Strasbourg, Trübner, 1897. In-8, xviii-560 pp Prix : 15 mk.

J'ai eu trop souvent l'occasion de formuler mon appréciation sur cette œuvre imposante, pour que mes éloges ou mes réserves ne risquent point de paraître des redites aux lecteurs de cette Revue. Je ne vois donc rien de mieux à faire que de reprendre, au point où je l'avais laissée [1], l'analyse des deux volumes que j'ai sous les yeux.

I, 2. — Le chapitre des « momentanées envisagées au point de vue du mode d'articulation » passe de 63 pages à 98 (pp. 623-721). L'auteur commence par déblayer le terrain, en examinant un certain nombre d'alternances assez répandues dans tous les idiomes et cependant assez sporadiques dans chacun d'eux, pour pouvoir être rapportées à la phase

1. *Revue critique*, XLIV (1897), p. 187; XXXVII (1894), p. 141.

proethnique du langage indo-européen; puis il étudie en détail les concordances régulières dont le type est en germanique la superbe ordonnance à laquelle Grimm et Verner ont mérité de laisser leur nom. — Au sujet des alternances de sonore à sonore aspirée finale d'une racine (p. 629 sqq.), il y avait lieu de mentionner les curieuses suggestions de M. Meillet [1], et la relation ἀγοστός : *hástas* (p. 634), de même nature que le rapport σιγή : *schweigen*, rappelle absolument l'équation *bhrâj*= *bráh(-man)*, qui m'est chère à plus d'un titre [2]. — L'étymologie de sk. *kiyêdhâ* (p. 638), à la supposer phonétiquement irréprochable, dépend du sens qu'on prête à ce mot. Or on ne le lit que deux fois (et dans un seul hymne, autant dire une fois) dans toute la littérature védique : c'est trop peu pour fixer une interprétation. — La juxtaposition *vâg madhurâ* (p. 640), que M. B. semble affectionner (cf. p. 883 et 890), est une faute de sandhi pratique qu'il vaudrait mieux éviter. — Si *h* médial latin n'est tombé qu'après un *i* (p. 679), on ne voit pas ce que viennent faire dans cet alinéa les exemples *vehemêns*, *cohors*, etc. — P. 684, le mot ombrien *muieto* « muttitum » devrait renvoyer à p. 113 ou 553, ou être repris à l'index, p. 1046.

L'étude des fricatives (p. 721-795 = p. 408-454 de la 1re édition) comprend les sifflantes, le *j* spirant et les interdentales peu définies que laisse supposer l'équation connue *kshítis* = κτίσις. — J'ai déjà fait observer que la traduction de sk. *aptúr* par « actif » (p. 733) ne paraît reposer que sur un médiocre calembour. L'opposition de *rajastúr* (R V. IX. 108-7) semble impliquer le sens « qui traverse ou conquiert les eaux », également adopté par M. Pischel. — A tirer lat. *memor* de racine *smer* (p. 764), l'auteur lui-même trouve trop de difficulté pour ne pas préférer, s'il l'eût connue, l'hypothèse qui y voit un participe de *meminî* [3]. — Il ne suffit pas de dire que la syllabe finale s'est abrégée dans lat. *viden* et similaires (p. 765). Il faudrait dire pourquoi : tous ces mots sont iambiques [4].

Viennent ensuite les accidents phonétiques secondaires propres à chaque langage (p. 795-875 = 1re éd. p. 454-485, on peut mesurer le prodigieux enrichissement) : abrègement, allongement, contraction, mouillement, labialisation, etc. — P. 801, il n'y a pas d'abrègement dans *hodiê*, qui répond au type de composition αὐτοετεί [5]. De plus, le phénomène du doublement latin *(cûpa : cuppa)* n'est pas ici rapporté à sa vraie cause : presque tous les exemples cités, en effet, se réfèrent au doublement après syllabe initiale, et il y faut voir l'effet de l'intensité expira-

---

1. Art. πτύξ des *Notes d'étymologie grecque* (Paris, 12 décembre 1896, autographié).
2. *Livres X-XII de l'Atharva-Véda*, préface et passim.
3. *Gramm. comp. du Gr. et du Lat.*, 5e éd., p. 328, n. 5.
4. *Gramm. comp. du Gr. et du Lat.*, n° 69 (5e éd., p. 81, n. 4).
5. *Bull. Soc. Ling.*, VIII, p. cv.

toire de l'initiale latine [1]; quant à *anguilla*, il se rattache évidemment à la graphie de l'*l* non vélaire mise en lumière par M. Havet dans *corcodillus* et autres. — P. 840, l. 14, lire « παῖς aus πάις ». L'accent des masculins en -ιδ- ressort de σίνις. — Si *animum advertere* est sûrement devenu *animadvertere* (p. 917), on ne voit pas pourquoi *vênum îre* ne serait pas devenu tout aussi naturellement *vênîre* (p. 862 i. n); * *pessîre* a disparu, soit parce qu'il n'était pas assez clair, soit parce que *pessum dare* a fait restituer *pessum îre*.

La phonétique syntactique (p. 875-944 = 1re éd. p. 485-530) s'est un peu moins accrue. C'est qu'elle était déjà fort détaillée et minutieuse. — Je note en passant que *agnêr avêna* (p. 876 et 894) est un exemple au moins douteux de cérébralisation syntactique de la nasale; car, le mot *áva* étant de toute façon un ἅπαξ et ne fournissant à cette place aucun sens précis, on est fort tenté de préférer la lecture *agnê ravêna* = *agnêr ravêna* « avec le fracas d'Agni [2] ». — P. 882, le breton moderne offre une quantité considérable d'exemples de confusion de l'article et du substantif, dont quelques-uns eussent été les bienvenus : *aer* « serpent », pour * *naer* (al. *natter*), à cause de *an* * *naer* coupé *ann aer*, et de même *env* = celt. * *nemos* « ciel »; inversement, j'ai relevé ici même [3] la fausse graphie *ann nod* « du rivage » pour *ann aod*, échappée à un Breton. — La bibliographie de la réduction de l'*i* final devant voyelle (p. 901 et 909) pourrait être complétée [4]. — P. 915, je ne puis croire que l'abrègement iambique de la finale de *juga* ait eu assez de force, non seulement pour se maintenir et s'imposer exclusivement dans ce type de mots, mais encore pour contaminer sans merci le type * *castrâ* devenu *castra*. D'autre part, j'ai toujours soutenu, ainsi que l'enseigne M. B., que le latin *genera* était abrégé d'un plus ancien * *generâ*, et non l'inverse. La contradiction semble dès lors insoluble. Elle ne l'est pas, et j'en reste à ma doctrine ancienne : * *lâtâ terrâ* est devenu *lâta terra* par analogie de *lâtam terram*, après l'abrègement des finales en *m*, et * *lâtâ* pl. nt. est devenu *lâta* par analogie de *lâta* fm. sg., parce qu'on ne pouvait pas ne pas saisir le rapport intime d'origine et de parallélisme qui unissait ces deux formes.

La belle théorie de l'accent (p. 944-992 = 1re éd. p. 530-565) est gâtée par deux idées préconçues, dont il faut décidément désespérer de faire revenir l'école allemande. La première, c'est que l'accent indo-européen fut, à un moment donné, essentiellement expiratoire (p. 946) : il va de soi que l'indo européen, comme toutes les langues du monde, a *pu* posséder un accent expiratoire; mais, que cet accent y ait jamais été prépondérant, ni surtout qu'il ait affecté précisément les mêmes syllabes où le

1. *Gramm. comp. du Gr. et du Lat.*, n° 82 i. n.
2. Delbrück, *die Indogerm. Verwandtschaftsnamen*, p. 104.
3. *Revue critique*, XXXVI (1893), p. 242 i. n.
4. Cf. Meillet, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 242.

sanscrit et le grec s'accordent à placer l'accent musical, *nous n'en savons et n'en saurons jamais rien;* ou, en tout cas, ce n'est pas la théorie de l'apophonie qui nous en sera garant. La seconde, c'est que l'accent latin pénultième ou antépénultième fut un accent expiratoire (p. 973) : il ne le devint que vers le IVe siècle de notre ère, à peu près en même temps que celui du grec. Mais il faut laisser dormir ces vieilles vérités, jusqu'à ce qu'une école nouvelle les découvre et s'en fasse honneur. Mieux vaut louer M. B. de l'esprit de saine critique qu'il oppose aux témérités de la spéculation « quand même » (p. 963, 971, etc.). — Sur les irrégularités du type χρυσοῦς εὔνους (p. 964) j'ai publié, voilà longtemps, un essai de mise au point et de systématisation qui a échappé à l'auteur [1].

L'ouvrage se termine par un copieux index, spécial au tome Ier, et par dix pages d'*addenda* où je constate (p. 1090) — ce que j'avais toujours soutenu — que le changement de *ri* en *er* en latin (*incertus* et *cernô*) est indépendant de la place de l'accent.

IV, 2. — Ce volume de la *Syntaxe* de M. Delbrück est tout entier consacré à l'étude du verbe indo-européen dans ses diverses modalités et les nuances de signification qui y correspondent. L'auteur qui, sous peine de n'être pas complet, a dû rappeler au début, sous une forme aussi modeste que digne (p. 8), la part qu'il avait prise à la naissance de la syntaxe historique et comparée, — en somme c'est lui qui l'a créée! — ne s'est évidemment pas dissimulé un instant, non plus qu'il n'a cherché à le dissimuler au lecteur, le caractère hypothétique et flottant de certaines solutions que l'avenir mûrira. Souvent il y insiste : möglich dass... (p. 59), der Sinn... ist terminativ, doch ist nicht unwahrscheinlich dass er ursprünglich punktuell war (p. 80); es handelt sich um schwer fassbare Erscheinungen... ein Problem zu dessen Lösung ich kaum etwas Sicheres beizutragen wüsste (p. 275); etc. [2]. Mais, là où il prend sur soi de se décider, il est rare que la solidité de ses raisons n'emporte pas la conviction [3]. En tout état de cause, la richesse exceptionnelle et le choix impeccable de la documentation suffiraient à concilier les suffrages les moins complaisants.

A la suite d'une brève introduction historique, M. D. nous initie à sa nomenclature (p. 14-15), qu'il faut souhaiter de voir adopter pour en finir avec la bigarrure de termes techniques qui complique encore la question, déjà assez embarrassante, des aspects d'action du verbe indo-

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 368 (la loi est formulée p. 372). — P. 948, l. 14 et 18, corriger *eingipfliger* et *zweigipfliger*.

2. Qu'on ne voie pas dans ces citations une critique qui est bien loin de ma pensée. Quoi de plus louable, au contraire, qu'une pareille réserve? et quel exemple ce vétéran de la science donne aux jeunes dogmatistes! Mais il s'agit de caractériser l'esprit du livre.

3. Voir, par exemple, la genèse du sens itératif dans les verbes en -σκω (p. 62), et tant d'autres aperçus ingénieux et frappants.

européen. Il appellera : ponctuel, l'aspect qui exprime qu'une action commence et s'achève en même temps (p. ex. « voir », sans avoir fait pour cela aucun effort intentionnel *avant*, ni continuer à regarder *après*); itératif, celui qui implique qu'une action se compose d'une série indéfinie de menus actes semblables entre eux (« marcher »); cursif, celui qui représente l'action pure et simple dans sa durée uniforme sans en envisager le point de départ ni la fin ; terminatif, enfin, celui qui accompagne l'action dans son cours jusques et y compris sa fin (« porter » est cursif, « apporter » terminatif). Ce que devient là-dedans le terme à double entente de « perfectif », on pourra le voir p. 146 : l'auteur, sans espérer convertir les slavisants, voudrait bien qu'il se précisât. La nuance sémantique d'une racine ou d'une forme n'étant pas toujours visible à l'œil nu dans chaque langue, à plus forte raison en indo-européen, on recourra, pour la déterminer, à un certain nombre de critères empiriques fort élégamment déduits : ainsi, la nuance d'un présent ponctuel n'étant point, par définition même, exprimable dans le langage, puisqu'elle s'épuise en un instant de raison, il s'ensuit qu'un verbe ponctuel se reconnaîtra à ce que son indicatif présent sera sémantiquement un futur (gr. εἶμι « j'irai », p. 120).

L'auteur procède ensuite, avec subtilité parfois, mais une subtilité de bon aloi, toute justifiée d'ailleurs en matière aussi délicate, à la répartition de ces valeurs entre les catégories morphologiques de présent : le présent redoublé est itératif; celui en *-yo-*, cursif; ceux à nasale, terminatifs; les formes radicales et thématiques de présents et d'aoristes accusent un sens plus élastique, qui dépend essentiellement du sens même de la racine dont elles relèvent. Les inductions tirées du sanscrit et du grec sont ensuite vérifiées, autant que faire se peut, en slave et en germanique (p. 16-145, formant quatre chapitres). — La relation entre *bíbharti* (itératif-cursif) et *bhárati* (terminatif, p. 18-19), le sens précis de *páçyati*, « sehen » et non pas « erblicken » (p. 28, le français a peine à raffiner ainsi sur les aspects verbaux), peuvent passer pour des résultats sûrs, auxquels l'exégèse védique a autant à gagner que la syntaxe comparée. J'en dirai autant, pour la connaissance de la langue homérique, du contraste de ἑλκόντων et τάνυται P 393 (p. 42-43). Et ce ne sont là que trois exemples entre cent. On souscrira également à l'opposition établie entre φέρω et φορέω (p. 112), mais non pas à la façon dont M. D. tâche à se rendre compte de la genèse du sens causatif dans ce dernier type (p. 119) : il semble bien, en effet, que le thème verbal en *-áya-* ne puisse être séparé, au moins dans la question de recherche des origines et du sens primitif, de la forme en *-ayá-*, qui n'en diffère (et pas toujours) que par l'accentuation. En fait, φορέω est-il un causatif de racine φερ ou un dénominatif de φορός? J'avoue que je n'en sais rien; et, si par hasard il était vrai, ce que soutient M. Meillet, que la marque distinctive du causatif est la racine à l'état allongé [1], ce serait du même coup toute une

1. *De Indo-Europaea Radice MEN*, passim.

théorie à revoir et le type στρωφάω réhabilité (p. 110). Ailleurs (p. 123), je serais disposé à aller plus constamment que l'auteur même au bout de ses théories; car, s'il est une fois admis que le suffixe à nasale du présent remplit une fonction terminative, celle-ci ne me paraît pas incompatible avec le sens du verbe germanique en *-nan*, un got. *fullnan*, par exemple, ayant fort bien pu se dire tout d'abord d'un vase qui se remplissait jusqu'à plénitude, puis par extension du fait de se remplir en général. Mais je ne voudrais pas insister sur des nuances avant tout subjectives. Comme point de détail, je note que gr. ἔπλετο ne peut guère être secondaire et analogique (p. 108) : d'où aurait-il tiré son π, irrégulier dans πέλομαι même, qui devrait être * τελο-? Il faudrait alors admettre que toute la conjugaison de ce verbe a été refaite sur πόλος, ce qui manque tout à fait de vraisemblance [1].

Les deux chapitres suivants (p. 146-229) traitent de l'aspect proprement perfectif dans ses deux variétés : le verbe rendu perfectif par l'adjonction d'un préfixe; et la catégorie morphologique du parfait. Ici encore M. D. jugera peut-être que j'outre ses propres doctrines : la phrase russe de Nestor 3 (p. 167) me paraît absolument conciliable avec le sens postulé du verbe à préfixe, et je la traduirais, presque mot à mot, en français : « La Dvina prend sa source dans cette même forêt et se dirige *(idetĭ)* vers le nord, pour aller se jeter *(vŭn-idetĭ)* dans la mer des Varègues [2]. » — Au sujet de la valeur significative du parfait, j'ai eu le regret de ne rien comprendre à un raisonnement qui n'est pas de M. D., mais que M. D. déclare « lumineux » (p. 173). Pour la satisfaction de mon amour-propre, je demande à supposer provisoirement qu'il manque ici un « nicht », comme il en manque un sûrement p. 179, l. 6 du bas, devant « die kleinen ». — Puisque l'auteur rattache συνοχωχότε B 218 à ἔχω (p. 205), c'est ainsi qu'il devrait l'orthographier, et non d'après la tradition manuscrite. — Il est très vrai que *mamâra* (p. 211) signifie tout autre chose que τέθνηκε; mais comment le signifie-t-il? Au fond, en partant d'une valeur primitive identique, et par la filière de sens « il n'est pas mort, donc il vit encore, donc il ne meurt pas, donc il est immortel ». — Une petite application, en passant, à l'exégèse védique. On sait que le *jaganvân* de R. V. I. 10. 1 est censé pour *jagmushî* et s'appliquer à Yamî, tandis que M. Geldner et moi nous l'entendons correctement de Yama [3]. Or cela se vérifie (p. 218), en ce qu'il est naturel que Yamî parle de Yama au parfait « *le voici arrivé* à travers... », tandis que, si elle parlait d'elle-même, elle insisterait plutôt sur la circonstance qu' « *elle a franchi* tous les océans pour le rejoindre [4] ».

---

1. P. 32, l. 11 du bas, lire *mamâra* et *jîryati* sans accents; de même *vartty*, p. 76 du bas; p. 88, l. 11 du bas, « schœn », je pense.

2. En d'autres termes, au moment où elle se dirige vers le nord, elle n'est pas encore arrivée à la mer, mais elle y *arrivera* (wird).

3. *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 252 (*Vedica*, 2ᵉ série, n° 9).

4. P. 171, l. 9 du bas, lire « Buttmann »; p. 207, l. 10 du bas, lire φιλοψευδέσι p. 209, l. 1, lire ῥερυπωμένος.

L'étude des aoristes, des futurs et des verbes à multiple radical (p. 230-260) ne soulève aucune difficulté spéciale. Peut-être seulement la distinction sémantique admise entre le subjonctif et le futur (p. 250) apparaîtra-t-elle tant soit peu forcée, puisque morphologiquement tous deux ne font qu'un.

Les deux chapitres consacrés à la fonction de l'indicatif, d'abord en indo-éranien et grec, puis en latin, germanique et letto-slave (p. 260-346), sont particulièrement développés et riches d'exemples. Maint aperçu y est nouveau et curieux : telle la comparaison de la construction du présent sanscrit avec *purâ* et de celle du présent allemand avec *sonst* (p. 266). Mais, en présence de l'impossibilité presque absolue de retrouver le présent historique, soit dans le Véda (p. 261), soit dans Homère (p. 289, on aura quelque peine à admettre que cet emploi du présent ait déjà été proethnique [1]. Sur le prétendu emploi sanscrit du futur en guise de passé (p. 308), il eût été bon d'indiquer la référence de la règle bizarre ou probablement mal comprise de Pâṇini : III. 2. 112-114.

Sur la syntaxe des modes autres que l'indicatif (p. 346-412, en deux chapitres), je me borne à faire observer, — ce qui peut-être est la pensée, mais non pas explicite, de M. D. (p. 369 sq.), — que toutes les fonctions secondaires de l'optatif rentrent en réalité dans celle de mode du désir qui, en dépit d'une thèse récemment soutenue en Sorbonne [2], doit être reconnue pour son acception spécifique et primitive : — le sens de l'injonction mitigée, sk. *açnîyât* « qu'il mange », c'est-à-dire primitivement « il est à désirer qu'il mange »; — le sens potentiel et irréel, *yád... îçîya... didhishêya... ná râsîya... çikshêyam*, etc. (R. V. VII. 32. 18), « si, ô Indra, j'étais aussi riche que toi, je me concilierais mes fidèles, je ne les abandonnerais pas, je leur ferais des présents », c'est-à-dire primitivement : « Je *voudrais bien* être aussi riche que toi, [car] *je souhaiterais vivement* de me concilier mes fidèles par ma protection et mes présents. » — Sur la morphologie et la sémantique de l'imparfait du subjonctif latin (p. 398), je maintiens, sans vouloir insister ici sur les accords et les divergences, la doctrine que j'enseigne depuis une douzaine d'années [3].

Les voix, si mal conservées dans la plupart des domaines indo-européens, ne tiennent naturellement que peu de place (p. 412-439). On y souhaiterait du moins plus de profondeur : l'explication du présent passif sanscrit (p. 436) ne saurait faire abstraction de l'accentuation

1. Quand l'auteur me blâme (p. 559) d'avoir reporté à l'indo-européen, non pas, comme il le croit, la proposition infinitive elle-même, mais un embryon de proposition infinitive, j'ai du moins pour excuse que cette tournure fait partie intégrante de la syntaxe grecque et latine et se retrouve à l'état embryonnaire dans le Véda. — P. 267, l. 11 du bas, *àdhârayanta;* p. 270, l. 9 du bas, *nunudé;* p. 316, l. 16, urindogerman*ischer;* p. 319, l. 15, *ignoret;* p. 355, l. 4, Enklitika.

2. H. Vandaele, *L'Optatif Grec* (1897).

3. *Esq. Morph.* III, in *Muséon*, IV, p. 437.

constante du suffixe *-yá-*, et celle de l'aoriste passif proposée par M. Streitberg ne satisfait pas M. D. (p. 437 i. n.), qui toutefois n'en présente aucune autre et ne mentionne même pas celle que j'ai essayé de substituer ici à la thèse de M. Streitberg [1]; enfin l'on pourrait s'étonner à bon droit (p. 438) que le collaborateur de M. Brugmann parût ignorer l'identification certaine de l'aoriste grec dit second passi et du type latin *jacet licet* [2].

Dans la théorie des infinitifs, participes et gérondifs (p. 440-497), je relève une opinion qui me paraît étrange sous la plume d'un syntaxiste aussi profondément instruit des origines, et qui sait combien le sens originaire de toute forme est fuyant, élastique, difficile à fixer : le sens de la forme latine en *-ndo-* (p. 489) aurait été esssentiellement celui de nécessité. En ce cas le sens du type *oriundus* serait inexplicable, et l'auteur en convient. C'est parsemer la science d'énigmes à plaisir. En admettant que nous n'eussions aucun autre élément de solution, le bon sens nous inclinerait à tenir l'acception la plus simple pour la plus primitive. Que si *volvendus*, comme on l'a supposé de divers côtés, a quelque chose à voir à * *velvemenos*, c'est une probabilité de plus pour la même solution. Si, comme l'a communiqué oralement M. Meillet [3], * *speciendus* équivaut au sk. *paçyatás*, alors même il a pu n'aboutir au sens « qu'on doit regarder » que par la filière « regardé », d'où « digne d'être regardé ». Et puis, enfin, nos ancêtres âryens ne raffinaient pas encore à ce point : l'antécédent proethnique de ῥηκτός signifiait-il « cassé » ou « fragile »? Je pense qu'il signifiait l'un et l'autre et que, dans les phrases très simples que construisaient les sujets parlants d'alors, il ne serait venu à personne l'idée de s'y tromper.

Je complète par quelques observations l'étude extrêmement intéressante des particules verbales qui termine le volume (p. 497-540). — M. Delbrück paraît considérer la question de οὐ et οὐχί comme ouverte et embarrassante (p. 505). Je me permets de croire que ce petit problème est résolu [4], et j'appelle son attention sur une solution qui lui expliquera en même temps pourquoi « οὐκ ἐθέλω als *ein* Begriff empfunden wurde » (p. 523) : c'est qu'en réalité οὐ n'est point une négation. — Il est fort bien d'indiquer les répondants de lat. *ve* (p. 516); mais il faudrait ajouter que lat. *vel* en diffère. — Lat. *nî* (p. 235) n'est pas la négation pure et simple, mais la négation accompagnée d'une particule équivalant au grec εἰ, soit donc * *ne ei* « si ne pas », à comparer mot pour mot au got. *nibai* [5]. — Lat. *ne* interrogatif (p. 540), n'est autre chose que la négation elle-même : en d'autres termes, *aegrôtâsne?* signifie « n'es-tu pas malade? » et l'habitude, qui survit dans nos lan-

1. *Revue critique*, XXXVIII (1894), p. 30.
2. Cf. *Grundriss*, II, p. 951.
3. *Bull. Soc. Ling.*, VIII, p. CIV.
4. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 378.
5. *Bull. Soc. Ling.*, VIII, p. XCIII.

gues modernes, de poser la question négativement quand nons attendons une réponse affirmative, se dénonce ainsi comme indo-européenne ou du moins très ancienne [1].

L'index joint à ce tome en fait en quelque sorte un ouvrage à part, d'une consultation aisée et rapide. Le tome III contiendra la syntaxe de coordination et l'index général des quatre volumes des *Grundriss*.

V. Henry.

Sammlung Somzée. Antike Kunstdenkmæler herausgegeben von Ad. Furtwaengler. Munich, Bruckmann, 1897. Petit in-fol., 80 pp. et 43 planches, avec de nombreuses héliogravures dans le texte. Prix : 80 mark [2].

Après MM. de Sabouroff et Jacobsen, M. Somzée (de Bruxelles) vient de prouver qu'il est encore possible aujourd'hui de former une collection importante de marbres antiques, malgré les entraves que la législation de la Grèce, celles de la Turquie et de l'Italie elle-même, opposent à l'exportation des œuvres d'art découvertes sur leur sol. Nous l'avons dit bien des fois : le seul résultat de ces lois absurdes est d'obliger les marchands à toutes sortes de dissimulations dont souffre la science; c'est de dérober aux érudits la connaissance exacte des localités d'où proviennent les objets mis dans le commerce. Puisque l'effet fâcheux des prohibitions visant l'exportation des œuvres antiques est reconnu de tout le monde, et puisque de grandes collections, réunies depuis vingt ans, sont là pour attester que ces défenses sont impuissantes, ne finira-t-on pas par les rayer des codes et par rendre au commerce des antiquités, qui touche de si près à la science, la liberté et le grand jour dont la science a besoin ?

M. Somzée est un collectionneur très éclectique. Dans sa magnifique demeure de Bruxelles, il a réuni, à côté de marbres, de bronzes, de vases, de terres cuites antiques, quantité de précieux objets du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes. Quelques-uns des tableaux flamands primitifs qui décorent sa collection sont depuis longtemps familiers aux historiens de la peinture et l'on en trouve la mention jusque dans de modestes manuels. En revanche, son musée d'antiquités était resté presque inconnu et la belle publication qu'en vient de faire M. Furtwaengler sera une révélation pour la plupart des archéologues. Toutefois, M. F. exagère lorsqu'il s'étonne qu'on ait pu former une collection aussi importante, « sans que nous autres, les savants, nous en ayons eu, jusqu'à présent, la moindre connaissance » (*ohne dass bis dahin irgend welche Kunde zu uns Gelehrten davon gedrungen war*). On lit, en effet, dans la *Revue critique* de 1894 (t. I,

---

1. P. 522, l. 11 du bas, lire συνεισῆλθε.
2. Il existe aussi une édition avec texte en français; je ne l'ai pas vue.

p. 107) : « J'ajoute que des torses dérivant de Polyclète, encore tout à fait inconnus, font partie de la collection Somzée à Bruxelles, qui renferme aussi une grande statue dans le style d'Hagélaïdas. » Cette mention de la collection Somzée dans la *Revue critique* n'a guère pu échapper à M. Furtwaengler, puisqu'elle se trouve dans un long article consacré à son ouvrage capital, les *Meisterwerke*. Du reste, M. F. s'en est si bien souvenu que lorsqu'il arrive à la description du colosse « dans le style d'Hagétaïdas » (pl. III-V), il croit nécessaire de montrer que l'original de ce colosse n'est pas d'Hagélaïdas, mais de Micon, et représentait l'athénien Callias, vainqueur au pancrace. Assurément, l'on peut dire que M. F. vient de lever, avec sa *maestria* habituelle, le voile qui cachait aux archéologues la collection Somzée; mais pourquoi dire qu'il a « découvert » cette collection, qu'il a été le premier à parler d'elle — mince mérite, d'ailleurs! — puisque cela n'est pas ?

Le texte que M. F. a rédigé est ce qu'on pouvait attendre d'un homme qui connaît aujourd'hui la statuaire grecque mieux que personne et dont l'originalité, la délicatesse de perception, l'aptitude aux *combinaisons* les plus ingénieuses provoquent à la fois l'étonnement et l'admiration. L'étonnement, un étonnement sans cesse renaissant, répond surtout à la hardiesse de l'auteur. Sur la couverture de la *Sammlung Somzée*, il a fait reproduire un des bronzes les plus curieux de la collection, une statuette d'Icare. On dirait une signature. M. F. a le goût de l'inaccessible; ses ailes à lui sont ses hypothèses, sur lesquelles il s'élève très haut, à perte de vue, au risque de se casser les reins en retombant. Il me suffira de signaler, comme exemples de cette manie aérobatique — ne pas lire *acrobatique* — l'attribution du colosse de la pl. 3 à Micon, de l'Asklépios (pl. 9) à Micon, de la jeune fille (pl. 20) à Silanion, d'une statuette assez insignifiante (pl. 32) à l'école d'Aristoklès de Sicyone. En revanche, M. F. a émis une hypothèse très vraisemblable et d'un haut intérêt en reconnaissant, dans certaines statuettes de guerriers ou de Mars, très fréquentes dans le monde romain, des copies de la grande statue du temple de Mars Ultor à Rome (pl. 35). Ainsi s'explique, pour la première fois, l'extraordinaire diffusion de ce type, non moins fréquent en Gaule et dans la région du Danube qu'en Italie; on en a même recueilli un exemplaire en Sélande (Montelius-Reinach, *Temps préhistoriques en Suède*, fig. 220).

M. F. reconnaît la Corinne de Silanion, mentionnée par Tatien (*Schriftq*. 1357), dans une jolie statue acéphale dont il existe, à Rome, une réplique restaurée en Uranie (pl. XX, p. 27.) Or, le musée Vivenel à Compiègne possède une statuette de marbre, encore inédite, représentant une jeune fille debout, tenant un rouleau, avec une *capsa* à sa gauche; sur le socle est gravée l'inscription ΚΟΡΙΝΝΑ, d'une authenticité indiscutable. S'il y a quelque part une copie de la Corinne de Silanion, ce ne peut être que la statuette de Compiègne. Ce joli morceau, resté inconnu de M. F. — je ne songe pas à lui en faire un reproche — dérive

évidemment d'un original de l'époque de Praxitèle, qui est aussi celle de Silanion ; mais le motif en est tout différent de celui de la statue Somzée. Donc, la « découverte ultérieure », que les archéologues invoquent toujours et qui se produit si rarement, n'a nullement confirmé l'hypothèse de M. Furtwaengler.

Sous le nº 55, M. F. publie dans le texte une figure très gracieuse : c'est un jeune homme court vêtu, appuyé sur un cippe dont la partie supérieure est décorée d'une tête d'animal. M. F. y voit un Luperque, parce que cette tête, fort mutilée et indistincte, lui paraît être celle d'un loup. Je m'étonne qu'il n'ait pas constaté que le prétendu Luperque est tout simplement une imitation, une transcription d'un type féminin d'Artémis chasseresse créé probablement dans l'école de Praxitèle. Je connais trois exemplaires de ce motif à Constantinople (*Amer. Journ.* I, pl. 9), à Munich (Friederichs-Wolters, 1294) et à Tunis (prov. de Carthage). Une figure virile du même modèle ne peut guère être que celle d'un chasseur, Adonis ou Méléagre. Or, précisément, il existe des statues de Méléagre, appuyé sur une stèle couronnée d'une tête de sanglier (Clarac, p. 479, de mon éd.). Même si la tête d'animal indistincte, dans la statue Somzée, est celle d'un loup, la désignation de Méléagre convient certainement bien mieux que celle de Luperque, empruntée, dirait-on, à un antiquaire du siècle dernier.

Sous le nº 30, M. F. publie un Eros archer de l'ancienne collection Demidoff; il ne s'est pas aperçu que cette jolie statue n'est pas inédite, ayant déjà été gravée dans le recueil de Clarac (p. 357, 7 de mon éd.).

Je n'ai pas encore parlé des deux pièces les plus importantes de la collection Somzée, qui suffiraient, l'une et l'autre, à la gloire d'un musée et que M. F. a décrites excellemment : l'Antinoüs Casali (pl. 28-29) et le Septime Sévère du palais Sciarra (pl. 30-31). Il n'en existait encore que de méchantes gravures du XVIIe et du XVIIIe siècle. Il faut encore signaler, parmi les trésors de la collection belge, une nouvelle réplique de l'Athéna Parthénos (pl. 9), un torse admirable, réplique de l'Aphrodite de Cnide (pl. 17), une jeune fille assise (pl. 21), une tête de Barbare, de Bastarne suivant M. F. (pl. 25), une réplique du prétendu Sénèque, Hipponax suivant M. F. (pl. 26)[1], une petite tête de Zeus, que M. F. loue, à mon avis, au-delà de toute mesure, mais qui n'en est pas moins un joli morceau (pl. 41). Il y a encore des miroirs à reliefs, des πίνακες, des vases peints etc., sur lesquels M. Furtwaengler a moins insisté que sur les statues, parce que ces objets sont déjà connus en partie par d'autres publications.

Après avoir félicité l'heureux collectionneur, M. Somzée, et l'éminent commentateur de sa collection, il faut dire un mot de l'éditeur, M. Bruckmann. Non seulement l'exécution matérielle du volume qu'il vient de publier est admirable — les héliogravures *dans le texte* sont vraiment surprenantes — mais, chose incroyable et pourtant vraie, il

1. Je n'admets pas du tout cette désignation.

n'est pas cher! Alors que les précédentes publications de luxe du même éditeur, la *Collection Barracco*, la *Collection Tyskievicz*, la *Glyptothèque de Ny-Carlsberg*, les *Porträtkœpfe*, les *Denkmäler*, la *Marcussäule*, empiètent si cruellement et si injustement sur le budget des bibliothèques, la *Sammlung Somzée* est mise en vente au prix très raisonnable de cent francs. Est-ce que M. Somzée a obtenu la fixation de ce prix doux par des sacrifices personnels? Ou bien, m'est-il permis de me flatter qu'à force de dire la vérité à la maison Bruckmann, j'aie fini par la convertir à des idées plus saines? Je préfère cette dernière hypothèse, parce qu'elle m'autoriserait à croire, jusqu'à nouvel ordre, que la critique sert de quelque chose.

Salomon Reinach.

Extraits de Thucydide, texte revu et annoté par M. Am. Hauvette, professeur à la Sorbonne. Paris, Delagrave (1 vol. in-16, xix-259 pp.).

De cartonnage assez élégant, cette édition se recommande par d'autres mérites, et nous aimons à voir ceux qui sont chargés du plus haut enseignement mettre leur science et leur expérience au service des jeunes rhétoriciens. Ces extraits sont bien supérieurs à ceux d'Hérodote, publiés par le même auteur : c'est sans doute que, dès que l'on touche à Thucydide, on se passionne et on prend à cœur d'en saisir et d'en faire saisir toute la profondeur, toute la précision et toutes les finesses. Dans le choix des morceaux, il n'y a rien de bien nouveau : ce sont toujours à peu près les mêmes; il faut louer M. H. d'avoir donné tous les discours du Ier livre, au lieu de se borner à un seul; en revanche, on regrette au VIe ceux de Nicias et d'Alcibiade avant le départ pour la Sicile; quant à la fameuse oraison funèbre, on serait désolé de la laisser de côté, et pourtant on se demande s'il faut introduire dans un livre classique ce morceau que la subtilité des pensées, l'inexpérience de la langue et l'altération du texte rendent trop souvent inintelligible aux élèves et à leurs maîtres. Le texte de ces extraits est celui de Stahl, que M. H. n'a pas hésité à modifier souvent pour revenir aux manuscrits ou pour introduire quelque conjecture heureuse : il n'a pas été jusqu'à en proposer lui-même. Ce sont naturellement les notes qui font toute la valeur de ce volume. Elles sont abondantes, concises, et presque toujours d'une remarquable justesse. Ce que j'ai le plus admiré, ce sont les traductions (car Thucydide est un auteur trop difficile pour qu'on ne soit pas forcé, sous peine de rebuter les élèves, de faire beaucoup de notes de traduction) : un peu lourdes, elles serrent le texte avec une fidélité et en rendent les nuances avec une précision dont on ne connaîtra tout le prix qu'en s'exerçant à ce genre de travail. Il n'est pas téméraire d'affirmer que bien des professeurs n'osaient faire expliquer du Thucydide, redoutant de se trouver eux-mêmes embarrassés faute

des secours nécessaires. Ils ont maintenant à leur disposition plusieurs choix d'extraits, et celui de M. H. est parmi ceux qui leur rendront les plus grand services. Ils peuvent maintenant se laisser aller hardiment au plaisir de faire connaître à leurs élèves ce génie si vigoureux et si attachant : tant mieux si les élèves d'aujourd'hui peuvent les suivre. Il est vrai qu'à tout expliquer ainsi, on risque souvent d'expliquer l'inexplicable ; M. H. l'a fait parfois; au point de vue scientifique, ce n'est pas bien; mais a-t-on le droit de le reprocher à l'auteur d'un ouvrage classique, et d'exiger ou qu'il supprime le passage ou qu'il signale en note l'impossibilité? C'est une question.

Quelques remarques particulières sur ces notes. D'abord, question de pure forme, il est désagréable à l'œil de rencontrer dans des phrases complètes des mots écrits en abrégé: laissons cela aux éditeurs allemands qui ne sacrifient guère aux Grâces. Ensuite, si les discussions de texte ne sont pas toujours sans intérêt pour l'élève et surtout pour le maître, on trouvera néanmoins que les opinions de Classen, de Steup, de Böhme-Widmann (que bien des gens prendront pour un seul et même personnage) sont trop souvent contradictoirement alléguées ; il y a là un petit appareil scientifique qui a trop l'air d'être là pour la montre. On sait que M. Hauvette a consulté ces éditions, et il n'a pas besoin de s'appuyer sur des autorités. En troisième lieu, n'y aurait-il pas avantage à supprimer les mots savants, tels que litote, optatif itératif, etc., qui peuvent dérouter [1]?

P. C.

---

1. P. 11, n. 3, lire Méthone p. Méthane; p. 12, n. 5, *prolepse* mis pour *brachylogie*; p. 14, n. 2. Atrée n'est pas le *fils*, mais le *frère* de la mère d'Eurysthée, ainsi que le dit le texte ; p. 19, n. 1, *bientôt* ne traduit pas ἐν ἐλάσσονι χρόνῳ; ib. n. 6, peut-on dire d'un mot employé par Thucydide qu'il n'appartient pas à la langue attique? il faudrait s'expliquer ; p. 24, n. 7, le renvoi ch. xiv, 2 est faux ; p. 28, n. 2, τὰ μέν se traduirait mieux par *tantôt* que par *soit* ; p. 29, n. 1, on ne dit pas πιστεύειν τινί, *croire à une chose*, mais πιστεύειν τινί, *se fier à quelqu'un* (et à l'occasion, *à quelque chose*) : la note est mal rédigée; p. 30, l. 1, il manque une note *explicative* sur Λεωκόριον; p. 32, n. 4, le mot ἐμοί auquel se rapporte ἐχομένῳ est exprimé et non sous-entendu ; ib. n. 5., τῆς ξυμπάσης γνώμης τῶν ἀληθῶς λεχθέντων n'est pas *la pensée générale qui a véritablement inspiré ces discours*, mais *le sens général des paroles réellement prononcées*. P. 86, n. 9, le sens de καί ...δέ n'est pas expliqué; p. 93, n. 6 et 255, n. 1, le sens du comparatif αἴσχιον n'est pas exactement donné : il est adversatif : voir le travail de Schwab; p. 94, n. 11, un rapprochement entre Thucydide et Labiche s'imposait-il? p. 105, n. 3, les derniers mots de l'oraison funèbre *sont effectivement* une formule consacrée; p. 106, n. 5, l'explication de λεγόμενον est insuffisante ; p. 110, n. 9, καί ne peut être synonyme de γε : prendre garde d'ailleurs de faire dire à Thucydide cette vérité que la peste ne tuait pas deux fois le même homme ; p. 112, n. 5, j'ai bien peur que μείζους ἀνομίας ne soit pour μείζονος ἀνομίας : d'ailleurs, la faute est déjà dans Croiset; p. 148, n. 4, l'explication de ὅσα μή est moins claire que l'expression même ; p. 154, n. 1, προς sans accent; p. 185, n. 5, *l'exemple d'un châtiment exemplaire* est une piètre traduction; p. 186, n. 7, il ne suffit pas de traduire γάρ par *c'est que*, il faut donner une explication; p. 242, n. 3, *il n'y avait pas que des Athéniens* est incorrect, quoique M. A. France ait employé deux fois cette tournure dans le *Mannequin d'osier*.

Lucien MARCHEIX. **Un parisien à Rome et à Naples en 1632, d'après un manuscrit inédit de J.-J. Bouchard.** Paris, Ern. Leroux, 1897, gr. in-8°, de 181 p.

Jean-Jacques Bouchard a eu l'honneur d'être le correspondant à Rome et à Naples, de Peiresc et de Gassendi, d'être admis à Rome dans *l'Académie des Humoristes* et d'être traité en ami à Naples par tout ce que cette ville avait d'esprits distingués. Tels sont ses meilleurs titres, et de beaucoup. Tallemant des Réaux, Chapelain, Balzac, Godeau et surtout Bouchard lui-même nous ont donné sur sa vie des détails beaucoup moins honorables. — Bouchard avait laissé deux volumes manuscrits, le premier racontant sa jeunesse (« une peute enfanche » comme dit le vieux roman d'Eustache le Moine), son départ pour Rome et les incidents multiples et curieux du voyage; le second relatant ses séjours à Rome et à Naples, ses excursions dans les environs, ses observations personnelles sur les mœurs populaires, les personnages illustres et les monuments antiques. Pour ces derniers, il emprunte surtout aux auteurs anciens, aux guides et aux études des érudits. Le premier volume du manuscrit a été analysé par M. Paulin Paris en 1850 et publié en 1881 par M. A. Bonneau. et faisait regretter le second alors égaré. Cette seconde partie recevait asile peu après à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, mais elle était restée inédite et M. Marcheix nous la fait connaître.

Pour être lu avec agrément et avec fruit, le texte de Bouchard demandait un perpétuel commentaire historique et critique, et si l'on entreprend ce commentaire, on ne tarde pas à remarquer que certains passages, fort longs et dépourvus de toute originalité, sont de simples résumés des lectures de l'auteur; un autre inconvénient d'une édition *in extenso* eût été de restreindre l'usage du livre aux bibliophiles que n'eussent pas effrayé quelques expressions crues et quelques pages impudentes. M. Marcheix a pris le parti judicieux d'éliminer les passages qui ne peuvent rien nous apprendre, de condenser les plus diffus, de citer textuellement les autres et de distinguer par le caractère typographique ce qui est résumé de ce qui est citations. Parmi ces derniers encore, des mots et des phrases entre crochets représentent les mots et les passages que la bienséance a commandé d'atténuer.

Un romancier d'une aimable philosophie nous présentait naguère un philologue « restituant dans leur texte primitif » d'après une allusion discrète, les paroles plus énergiques que bienséantes d'un sous-officier. Ce travail sera aisé pour le lecteur du Bouchard « amendé ». Le même auteur a peint l'ambition et la souplesse d'un moderne candidat à l'épiscopat; Bouchard nous donne le plaisir d'étudier ce qu'au XVII[e] siècle, l'ambition de l'épiscopat put faire d'un polisson. L'Italie l'a beaucoup changé depuis son premier volume; l'âge, l'ambition des grandeurs et surtout la fréquentation des « honnêtes gens » lui ont donné plus de

réserve prudente, plus d'attention réfléchie et à ce qu'il dit et à ce qu'il voit; il nous étonne, et nous nous demandons s'il n'est pas l'écho d'un esprit plus pénétrant que le sien lorsqu'il raisonne sur le caractère des Napolitains; lorsqu'il signale l'origine française des monuments de Naples, puis près *le Correie* « une église bastie à la françoise », lorsqu'il admire l'abbaye de Casamari et constate à Fossanova (ms. fol. 4. v°) que « l'église est fort grande et magnifique, bastie comme ces vieilles abbayes de France »; il n'est plus seulement supérieur à lui-même, mais à son temps, et vraiment digne de son protecteur Peiresc. Mais ces éclairs sont rares. Le second volume de Bouchard est surtout curieux, comme le premier, par de nombreux traits de mœurs populaires et par les détails qu'il donne sur les membres de cette curieuse école philosophique de Naples, fondée par Telesio, dont Campanella fut le disciple le plus illustre. Ils ont véritablement créé la méthode expérimentale et par elle ils ont renouvelé la philosophie. Bouchard a vécu parmi eux sans en jamais rien soupçonner, mais il n'en donne pas moins des détails intimes et curieux sur les personnes. Bouchard, sans être sympathique, a su être intéressant; dépourvu de sens moral il a su avoir du jugement; souvent plat, il est parvenu cependaut à être amusant. Ajoutons qu'il doit beaucoup au tact de son éditeur et commentateur M. Marcheix, qui l'a débarrassé de beaucoup de fatras, éclairé avec beaucoup de savoir et d'esprit, et a su faire valoir des peintures parfois fastidieuses en y ajoutant des accents fort bien touchés.

C. Enlart.

I. Arturo Trombatore. **Folk-lore Catanese.** — Torino, Clausen (Paris, Fontemoing), 1896. In-12, 128 pp.

L'auteur place son livre sous le patronage illustre de M. de Gubernatis : lors donc qu'il nous dit (p. 8) que sa sainte Agathe est Pénélope, j'ai lieu de lire entre les lignes que dans sa pensée Pénélope à son tour est l'aurore ; et je m'en réjouis. Ce dont je le féliciterai moins, c'est de l'idée (p. 91, note 2) de chercher du sanscrit en catanais. Il devrait savoir que la linguistique a depuis longtemps fait justice de ces rapprochements superficiels et puérils, et qu'on se disqualifie en les renouvelant[1].

Il a divisé son élégante plaquette en sept courts chapitres : — 1° Croyances et superstitions : loups-garous, etc. Je remarque que la personnalité des *donne di casa* se retrouve, détail pour détail, au nom près, en lituanien. — 2° Chansons : une traduction en italien clas-

1. En d'autres termes, si vraiment *mata terra* signifie « terre-mère », c'est, si l'on veut, en Sicile, une curieuse survivance dorienne ; mais les Hindous n'ont rien à y prétendre.

sique n'eût pas été mal venue pour les barbares. — 3° Dictons et proverbes. — 4° Prières populaires : je désespère décidément de trouver jamais, autrement qu'en alsacien, où je l'ai citée, la formulette à saint Antoine de Padoue pour retrouver les objets perdus [1]. — 5° Médecine populaire. — 6° Randonnées. — 7° Fêtes populaires.

Il ne m'arrive jamais de fermer un de ces petits livres sans admirer l'inconsciente infaillibilité de la conscience humaine et le bienfait des superstitions. J'apprends ici (p. 12) qu'il ne faut pas tuer les grenouilles, parce que certaines fées s'y incarnent, ni les lucioles (p. 35), parce que ce sont spécialement des créatures de Dieu. Et ces lois sont sacrées. Que le meilleur des instituteurs enseigne à ses élèves qu'il ne faut pas détruire les rouges-gorges, parce que ce sont des oiseaux gracieux, inoffensifs et très utiles : ils s'empresseront, au sortir de classe, d'aller chercher des nids. Mais qu'on ait répété de père en fils, dans une famille, comme une indiscutable vérité, que « cela porte malheur de tuer une hirondelle » : les hirondelles seront respectées. Et ainsi, indépendamment même de toute conséquence utilitaire, il faut s'applaudir de la forme dogmatique, la seule accessible au vulgaire, qu'a su prendre parfois, — trop rarement à mon gré, — l'impératif catégorique « Tu ne tueras point ».

V. Henry.

Historische Studien aus dem Pharmakologischen Institut der Kaiserlichen Universitæt Dorpat, hergeg. von Dr. Rudolf Kobert, IV (1894) et V (1896). Halle A. S. in-8, de x, 295 et xv, 324 pages. Prix : 12 m.

M. Rudolf Kobert poursuit sans interruption la publication des *Études historiques de l'Institut pharmacologique de l'Université de Dorpat*, et, loin de diminuer, l'importance de ce savant recueil semble croître à chaque nouveau fascicule. On peut l'affirmer hautement pour les fascicules IV et V que j'annonce un peu tardivement aujourd'hui. Le premier renferme : 1° (pp. 1-165) des « Études nouvelles sur les remèdes populaires des diverses populations de la Russie » par A. A. V. Henrici; 2° (pp. 166-283) des « Matériaux sur la médecine populaire chez les Lettons » recueillis, traduits en allemand et mis en ordre par J. Alksnis. Le second contient : 1° (pp. 1-99) le « Livre des recettes de Scribonius Largus » traduit pour la première fois en allemand et accompagné d'un commentaire pharmacologique par Félix Rinne; 2° (pp. 100-131) « Une étude sur le kwass et les moyens de l'introduire dans l'Europe occidentale » par M. A. Kobert lui-même; 3° (pp. 132-163) une « Lecture publique faite à Dorpat sur l'histoire de la bière », également par M. Kobert; enfin 4° (pp. 164-296) un long

1. *Atharva-Véda*, VII, p. 53.

mémoire de L. Kazenelson, traduit en allemand par M. Hirschberg, sur « l'Anatomie ordinaire et la pathologie du Talmud ».

Le premier fascicule des « Études historiques » renfermait déjà un travail intéressant de M. Demitsch sur quatre-vingt-huit remèdes populaires usités en Russie; le mémoire de M. Henrici vient compléter heureusement l'étude de son prédécesseur; on y trouve décrits cent onze remèdes nouveaux: quatre-vingt quatorze végétaux, vingt-six d'origine animale et onze tirés du règne minéral. Ces chiffres donnent une idée de l'abondance des renseignements que nous fournit M. Henrici; mais non moins que par leur nombre, les remèdes qu'il mentionne s'imposent à notre attention par leur caractère physiologique et mythique. Il est impossible d'énumérer en détail tout ce qu'il y a de curieux et de nouveau dans cette longue liste; je doute qu'on ait rien publié jusqu'ici d'aussi important sur le folklore pharmacologique; on y remarquera surtout les remèdes d'origine animale; ils étonnent par la singularité et la variété des propriétés médicales qui leur sont attribuées; l'exposé des vertus curatives des diverses espèces de sang, en particulier, ne renferme pas moins de sept pages imprimées en petit texte, et quelle diversité dans leur emploi! Le sang d'éléphant, par exemple, est souverain dans les affections rhumatismales; le sang d'ânesse sert contre les enchantements, les hémorragies et la jaunisse, en même temps qu'il est sudorifique. La graisse et le lait ne sont guère moins riches en applications utiles.

L'étude de M. Alksnis sur la médecine populaire des Lettons n'est pas moins féconde en révélations ni faite avec moins de soin que le mémoire de M. Henrici sur la pharmacologie russe; c'est un cours complet de thérapeutique vulgaire, où tout est présenté avec clarté et une connaissance approfondie du sujet. M. Alksnis ne s'est pas borné, d'ailleurs, à nous faire connaître les maladies les plus ordinaires dans son pays et les remèdes employés pour les combattre; dans une courte et substantielle introduction, il nous initie aux croyances et aux usages de ses compatriotes, qui ont trait à la médecine; par là il nous met en état d'en mieux apprécier les pratiques souvent singulières. La partie la plus curieuse de cette consciencieuse étude est peut-être le recueil des incantations (pp. 242-283) employées par les Lettons en guise de remèdes. M. Alksnis n'en a pas recueilli moins de trois cent quarante-sept s'appliquant aux maladies les plus diverses; quelques-unes nous reportent aux traditions populaires les plus reculées.

M. Félix Rinne a été bien inspiré en prenant pour sujet d'étude le Livre des Recettes de Scribonius Largus; si on ne peut sans doute le comparer au Traité de la Science médicale de Celse, il n'offre pas moins un recueil précieux des remèdes employés par les anciens; pour donner une idée de sa vogue et de sa popularité, il suffit de rappeler que, plus de trois siècles après son apparition, quand Marcellus Empiricus écrivit son *De medicamentis*, il ne crut mieux faire que de copier

presque textuellement le traité de la composition des remèdes de Scribonius. Pour nous faire connaître cet ouvrage, M. R. a donné d'abord la traduction littérale de la préface et des soixante-dix-neuf premiers chapitres, puis, après quelques pages destinées à nous initier aux procédés thérapeutiques du disciple de Celse, il passe en revue les remèdes les plus importants, tirés du règne végétal ou minéral ou d'origine animale, mentionnés par ce praticien, travail plein de renseignements précieux qu'on consultera avec profit.

Avec les études suivantes de M. Kobert nous entrons dans un domaine tout différent; la première (pp. 100-132) est consacrée au kwas, ce breuvage aussi populaire en Russie qu'il est inconnu dans l'Europe occidentale; fait avec de l'eau et de la farine, du pain noir ou divers fruits, à peine alcoolique, rafraîchissant, également bon pour l'homme bien portant et pour le malade, le kwas mériterait d'être importé chez nous; peut-être y trouverait-on un moyen de combattre l'alcoolisme qui nous envahit chaque jour davantage, tout en offrant à l'ouvrier une boisson saine et peu coûteuse. Par ce côté pratique l'étude sur le kwas mérite de fixer l'attention à la fois du savant et du philanthrope; l'étude sur la bière, qui la suit, pp. 132-164, s'adresse surtout, elle, au folkloriste et à l'historien. M. Kobert y a refait, avec une richesse d'informations qu'on ne saurait trop louer, l'histoire de cette boisson si recherchée depuis les origines les plus lointaines jusqu'à nos jours. Cette histoire se divise en deux grandes périodes : la première, qui va des temps les plus reculés à l'époque de Pépin le Bref, renferme l'histoire de la bière douce, — le « vin d'orge » ou *zythos*, — chez les différents peuples de l'antiquité; la seconde comprend l'histoire de la bière additionnée de houblon, telle qu'on la fabrique ou la connaît seulement aujourd'hui. A quel peuple revient le mérite d'avoir inventé cette préparation complexe, qui permet seule à la bière de se conserver et d'être transportable? M. Kobert, en trouve la trace d'abord non pas chez les Slaves, comme on l'a cru souvent, mais chez deux peuplades du Caucase, les Chewsures et les Ossètes, dans la vie économique desquels la bière occupe une place toute particulière — sa préparation y a un caractère religieux et est l'objet d'une espèce de culte, — mais quoique ces peuplades connussent déjà la bière houblonnée à l'époque lointaine où elles entrèrent en relations avec les Slaves, M. Kobert ne leur attribue point cependant l'idée d'avoir ajouté cette substance antiseptique au malt; avant eux, les populations finnoises connaissaient déjà cette pratique, et les Esthoniens la leur ont, les premiers, peut-être empruntée. Mais les Finnois en sont-ils les inventeurs? M. Kobert n'ose l'affirmer. Quoi qu'il en soit, c'est de ces peuples que les Slaves et les Germains paraissent avoir reçu cet usage; on le rencontre chez ses derniers à la fin du VIII[e] siècle, et l'on sait quelle extension a pris depuis cette époque la fabrique de la bière aromatisée avec du houblon; toutefois ce n'est que de nos jours qu'a succédé une préparation vraiment scientifique aux procédés empiriques usités depuis dix siècles.

Les savantes études de M. Kobert sont suivies (pp. 164-296) d'un travail considérable du Dr E. Kazenelson sur l'anatomie du Talmud; mais si j'en excepte l'introduction qui résume fort bien l'histoire des connaissances médicinales des anciens Hébreux, nous sommes ici sur un terrain purement scientifique et dès lors étranger aux sujets examinés dans la *Revue*; je me borne aussi à indiquer ce travail, sans essayer d'en donner l'analyse ou d'en faire connaître la portée. Quant aux autres articles on a vu quel intérêt varié ils offraient à l'historien et au folkloriste, aussi bien qu'au botaniste ou au pharmacien ; c'est pour cela que j'y ai insisté, ils assurent à la *Revue* si bien dirigée par M. R. Kobert un succès durable et ils lui assignent une place dans toutes les grandes bibliothèques. Ch. J.

BULLETIN

— M. W. R. Morfill, vient de donner, dans la *Collection of simplified grammars* de la libraire Trubner, une grammaire abrégée de la langue bulgare. Le volume comprend une grammaire, un recueil de morceaux et un petit vocabulaire. Il pourra rendre service aux personnes qui voudront se faire une idée sommaire de la langue. Malheureusement M. Morfill n'a pu avoir sous la main ni le grand dictionnaire bulgare de Duvernois publié à Moscou ni le dictionnaire plus récent de Markov qui laisse bien en arrière le détestable lexique de Bogorov. — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 décembre 1897.

M. Héron de Villefosse, président, annonce qu'il a reçu de M. Paul Dissard le calque des inscriptions gauloises récemment découvertes à Lyon, et qu'elles seront insérées dans les comptes rendus des séances de l'Académie.

L'Académie procède à l'élection d'un président et d'un vice-président pour l'année 1898. Sont élus à l'unanimité : président, M. Longnon; vice-président, M. Alfred Croiset.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Prix Gobert : MM. Paris, Meyer, Picot et Babelon;

Travaux littéraires : MM. Perrot, Ravaisson, Delisle, Deloche, Barbier de Meynard, Maspero et d'Arbois de Jubainville;

Antiquités nationales : MM. Delisle, Paris, Bertrand, Meyer, Viollet, de Lasteyrie et Reinach;

Ecoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Perrot, Paris, Foucart, Weil, Meyer, Boissier et Müntz;

Fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Maspero, Saglio, de Lasteyrie, Müntz et Ravaisson;

Nord de l'Afrique : MM. Heuzey, Perrot, Barbier de Meynard, Boissier, Héron de Villefosse, Berger, Cagnat et Babelon;

Fondation Benoit Garnier : MM. Barbier de Meynard, Schefer, Senart et Hamy.

Commission administrative : MM. Delisle et Ravaisson.

M. Toutain fait une communication sur des statuettes en terre cuite récemment découvertes à Tébessa.

M. Cagnat commence la lecture d'une communication sur les sondages exécutés, l'été dernier, dans la baie de Carthage, par les officiers du contre-torpilleur *Condor*.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 24 janvier — 1898

Sancti Gregorii Theologi liber carminum iambicorum. Versio syriaca, pars prima, edidit P. J. Bollig, S. J., Beyrouth, 1895, gr. in-8°, p. 175 ; pars altera, edidit H. Gismondi, S. J., Beyrouth, 1896, gr. in-8, p. 56.

Le regretté bibliothécaire du Vatican, le P. Bollig, a publié l'ancienne version syriaque des poèmes iambiques de Saint Grégoire de Naziance. Malheureusement la maladie qui devait l'emporter ne lui a pas permis de corriger les épreuves avec tout le soin nécessaire, et le texte renferme de nombreuses fautes d'impression ; empressons-nous d'ajouter que le P. Gismondi a relevé le plus grand nombre de ces fautes à la fin de la seconde partie de l'édition, mais sa liste n'est pas complète et pourrait recevoir de notables additions.

Le manuscrit du Vatican, que reproduit la première partie de l'édition, est vraisemblablement de la fin du vi° siècle ou du commencement du vii°, comme Assémani l'a remarqué. Il renferme donc une très ancienne version que le P. B. a cru avec raison utile de faire connaître. Il aurait été intéressant de rechercher dans quelle mesure cette version syriaque peut servir pour la critique de l'original grec. Le travail reste à faire, à défaut d'une introduction où les questions de cette nature auraient trouvé leur place. L'éditeur, dans une trop courte préface, se borne à nous apprendre que « cette version ne comprend pas la série intégrale des poèmes de Saint Grégoire ; elle ne suit pas l'ordre des éditions grecques ; souvent elle réunit plusieurs petits poèmes en un seul, ou, au contraire, elle divise un même poème en plusieurs parties ». La table comparative de la version syriaque et de l'édition grecque de la Patrologie de Migne, jointe au texte syriaque, est, dans ces circons-

tances, très utile, et épargne au lecteur une perte de temps assez considérable. Mais il est très regrettable que le P. B. s'en soit tenu au manuscrit du Vatican et n'ait pas consulté les manuscrits du musée britannique également anciens qui renferment d'importantes portions de la même version.

Le P. G. a comblé en partie cette lacune dans le second fascicule qui contient les poèmes conservés dans les manuscrits du musée britannique et que le manuscrit du Vatican n'a pas. Le poème sur la virginité est même reproduit en double d'après deux recensions assez différentes; une autre recension existe dans un troisième manuscrit. Ce fascicule, bien qu'il ne soit pas non plus exempt de fautes d'impression, est beaucoup plus correct que le premier. Puisque le P. G. s'était chargé de compléter l'œuvre du P. Bollig, on lui aurait su gré d'ajouter une liste des variantes pour les poèmes communs au manuscrit du Vatican et aux manuscrits du musée britannique. M. Gismondi a également rédigé, pour cette partie, une table comparative de la version syriaque et de l'édition de Migne.

Les versions ou recensions, faites à diverses époques, des œuvres de Grégoire de Naziance témoignent de la faveur dont ces œuvres jouissaient en Syrie. En faisant connaître l'ancienne version des poèmes iambiques, les éditeurs ont fourni une importante contribution à notre connaissance de la littérature syriaque. Cette version n'est pas dépourvue d'intérêt lexicographique ; il est agréable de retrouver chez elle des mots d'origine grecque, que les glossateurs syriaques nous avaient conservés sans en indiquer la source.

R. D.

Molhuysen. **De tribus Homeri Odysseæ codicibus antiquissimis.** Accedunt tabulæ quinque. Leyde, Sijthoff, 1896, 155 p.

M. A. Ludwich, dans son édition de l'Odyssée (Teubner, 1889-1891), attira l'attention sur la valeur de trois manuscrits très anciens : G, *Laurentianus* XXXII, 24 (xe siècle), F, *Laurentianus* conv. soppr. 52 (xie siècle), P, *Palatinus* 45, à Heidelberg (écrit en 1201). M. Molhuysen, estimant que M. Ludwich n'avait pas apporté dans la collation de ces manuscrits toute l'exactitude et tout le soin désirables, les a collationnés à nouveau, et en donne dans ce volume toutes les variantes. Dans la préface il les décrit minutieusement, expose quelques principes relatifs à la critique homérique, sur les vers omis ou condamnés, sur plusieurs genres de fautes commises par les copistes, et signale un certain nombre d'erreurs dans les lectures de Ludwich; ce sont, dit-il, ces nombreuses inexactitudes qui l'ont poussé à publier cette collation des trois manuscrits les plus anciens de l'Odyssée. « Si l'on veut se rendre compte de tout, que l'on compare l'édition de L. avec ma collation » (p. 30).

J'avoue que je n'ai pu le faire ; l'eussè-je pu, je ne l'aurais pas fait davantage. A quoi bon? Pour donner raison à M. M., ou pour absoudre M. L.? Prendre parti pour l'un ou pour l'autre de ces deux savants ne m'a pas semblé être le rôle d'un simple recenseur ; et, d'ailleurs, pour parler en pleine connaissance de cause, il faudrait procéder à une série de vérifications impossibles, ou bien, à leur défaut, admettre *a priori* l'exactitude absolue des lectures de M. Molhuysen. Quoi qu'il en soit, et quoique je doive conclure mieux informé, je n'hésite pas à reconnaître l'importance du travail de M. Molhuysen; non seulement les homérisants, mais tous les hellénistes retireront le plus grand fruit de sa collation, et n'y recourront jamais sans profit; le texte d'Homère ne peut d'ailleurs qu'y gagner.

My.

Johannes Tœpffer. **Beitræge zur griechischen Altertumswissenschaft.** Berlin, Weidmann, 1897, un vol. in-8 de xvi-384 p.

C'est une pensée pieuse qui a présidé à la composition du présent ouvrage. Quant J. Töpffer mourut, en août 1895, à l'âge de 35 ans, ses amis estimèrent que le meilleur moyen d'honorer sa mémoire était de réunir en un volume les articles qu'il avait publiés dans diverses revues. L'auteur s'était fait connaître par un excellent livre, *Die attische Genealogie*, qui parut en 1889 et qui est certainement un des meilleurs travaux publiés dans ces dernières années sur les antiquités athéniennes. Les articles que Töpffer donnait peu après à la nouvelle édition de la Realencyclopédie de Pauly-Wissowa furent encore très remarqués ; aussi quand il mourut, on sentit que l'Allemagne venait de perdre un de ses jeunes savants qui donnaient les plus brillantes espérances. Le présent volume ne peut que confirmer ce sentiment. Le souvenir de J. Töpffer vivra dans l'histoire de la philologie grâce à deux excellents livres. Nous n'avons à nous occuper ici que des Beiträge. Le volume comprend d'abord la dissertation inaugurale de Töpffer, *Quaestiones Pisistrateae*, Dorpat, 1886 ; c'est un travail très sérieux, qui encore aujourd'hui, même après la publication de la *République des Athéniens*, peut être consulté avec fruit. C'est le plus long morceau de l'ouvrage. On peut encore citer les articles sur Cos, sur la chronologie de l'histoire grecque archaïque, sur la liste des rois d'Athènes, etc. Il y a quatre morceaux inédits, Ueber die Anfänge der athenischen Demokratie; — Zwanzig Jahre atenischen Politik; — Die Mysterien von Eleusis; — Die Gesetzgebung des Lykurgos. Ce sont des conférences faites presque toutes dans la ville de Bâle.

Albert Martin.

H. DE LA VILLE DE MIRMONT, prof.-adjoint à la Faculté des lettres de Bordeaux. **La vie et l'œuvre de Livius Andronicus.** Extrait de la *Revue des Universités du Midi*, années 1896 et 1897. Bordeaux, Féret et fils, 1897, 135 p.

Plus de cent pages in-8 sur Livius Andronicus : on devine, rien qu'à cette indication, qu'il y a dans cette dissertation bien du remplissage. Je dois ajouter que mon impression ne diffère pas de celle que m'avaient laissée d'autres essais du même auteur [1]. Il me paraît tout à fait inutile d'entrer dans le détail et de faire un article sur des articles et surtout sur de tels articles. A mes yeux, pour l'auteur et pour les lecteurs, il n'y a ici que du temps perdu et à perdre [2]. C'est ici en somme, suivant moi, un travail comme il n'en faut pas faire.

Émile THOMAS.

Rem. SABBADINI. **Biografi e commentatori di Terenzio.** Studi ital. di filol. class. V, p. 289-327.

Nous avons ici une suite des études de M. Sabbadini sur Térence et sur Donat [3]: suite intéressante, moins originale cependant que ce qui nous avait été donné précédemment.

---

1. Voir la *Revue* de 1896, I, p. 7.

2. Méthode : M. de la V. de M. croit faire œuvre utile en analysant toutes les vieilles préfaces où il a été question de Livius; il analyse et discute même celles qu'il n'a pas lues : (ainsi Sagittarius : p. 47, fin de la n. 2 ; cf. la première ligne de la page 32). Il s'amuse à opposer Cucheval à Berger; cite Pierron qui est « plein d'enthousiasme »; Philibert Soupé, etc — Forme littéraire : ouvrez les p. 64 et 65 : vous y trouverez, à propos de l'Odyssée, toute cette suite de nouveautés : le *vir bonus dicendi peritus;* le *suave mari magno* de Lucrèce; *Unus homo nobis...; longum patientiae documentum;* « Ulysse nous fait penser à l'Énée de Virgile »; l'Odyssée contient des « voyages extraordinaires comme ceux de Jules Verne », Quelle macédoine! A la page suivante : « Ulysse pourrait dire ce que dit l'Énée de Virgile : *sum pius Æneas* (!) — M. de la V. de M. donne successivement pour chaque vers de l'Odyssée et des tragédies les formes qu'ont proposées Havet, L. Müller et Baehrens ou Ribbeck; il ne se doute pas de l'effet que produisent sur le lecteur ces triples exemplaires, que presque partout rien n'explique ni ne justifie. A propos des tragédies des pages entières rapportent tout ce qu'on a imaginé à propos de vers dont on ne sait rien; ceci, M. de la V. nous le dit lui-même; autant le croire sans l'avoir lu. Voici un exemple des conjectures propres à M. de la V. de M. La pièce de Livius dont le sujet est le même que celui de l'*Agamemnon* d'Eschyle, est intitulée ici *Egisthe :* « Le poète a craint comme un titre de mauvais augure le titre d'Agamemnon, puisque Agamemnon est tué au cours de la tragédie » (p. 105 en haut). — Rendons hommage au luxe de détails avec lequel sont indiquées certaines références : 3 lignes pour Teuffel, p. 29, n. 1 (indication répétée p. 97, n. 1); 4 pour Berger-Cucheval, p. 38, n. 1 ; 5 pour la troisième édition des tragiques de Ribbeck (p. 101); pour telle note de Mommsen, voici la page dans de Guerle et dans Alexandre : éblouissante érudition! — Sens critique : p. 50 : (l'affirmation) de Suétone est dépourvue de preuves; sa parole est sujette à caution. Suétone *connaît peu l'antiquité; c'est un rhéteur qui s'autorise de vagues traditions...* Plutarque, qui n'est pas un rhéteur romain (!), mais un polygraphe grec BIEN INFORMÉ...

3. Voir la *Revue* de 1894, I, p. 203, et de 1895, I, p. 482.

M. S. signale d'abord sous le titre de : Un nuovo codice del commento di Donato a Terenzio, un manuscrit du xve siècle qu'il a trouvé dans la bibliothèque communale de Pérouse et qui contient le commentaire sur l'Eunuque. Ce manuscrit se rattacherait, dans le classement donné précédemment, à la 3e classe. Dans un second paragraphe, M. S. propose toute une série de corrections aux scolies de Donat sur les deux premiers actes du Phormion. Le troisième paragraphe est un extrait d'un codex Laurentianus, qui contient une biographie de Térence et un traité sur la comédie. M. S. relève ici cette particularité que le compilateur a puisé à la fois dans le commentaire de Donat et dans l'*Expositio*, qui partout ailleurs restent distincts.

Quatrième paragraphe. M. S. reprend et complète le classement qu'avaient commencé Geppert, Abel et, plus récemment, Dziàtsko (Jahrb. Ph., 1894), pour les *Vitæ Terentii* [1].

Suit enfin, comme cinquième partie, une revue de quelques commentaires du moyen âge sur Térence, en tête desquels se trouvaient quatre des *Vitæ* précédemment étudiées : le commentaire de Lorenzo, utilisé avec sa *Vita* et aussi son texte par Pétrarque; celui de Giacomino de Mantoue (xiiie s.); enfin celui que M. Sabbadini appelle l'*Expositio* (voir Schlee, p. 163 et s.), employé pour partie par Papias et qui a dû être rédigé entre le viie et le xie siècle, donc au moment de la renaissance carolingienne. Il serait pour le fond distinct des autres recueils de scolies (celles du *Bembinus*), et des autres commentaires de Térence (Donat, Eugraphius et le *Commentarius antiquior* de Schlee).

É. T.

Pierre de Nolhac. **Le Virgile du Vatican et ses peintures.** Tiré des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres Bibliothèques, t. XXXV, 2e partie. Paris, Imprimerie nationale. Klincksieck, 1897, in-4, 111 p.

M. de Nolhac s'était, par des études antérieures [2], préparé au présent travail. Il y a surtout préludé par deux études : un article des *Mélanges de l'École de Rome* sur les peintures des mss. de Virgile (1884), et un autre article intitulé : *Petites Notes sur l'art italien*, Paris, 1887 (I. Raphaël et le Virgile du Vatican). Je ne connais que l'article des *Mélanges de Rome*.

La dissertation qui vient d'être publiée était en partie connue par plusieurs lectures qu'en a faites l'auteur, l'an dernier, à l'Académie des

---

1. Dans le raisonnement sur la comparaison des *Vitæ*, p. 312, l'argument tiré du mot « caractéristique » *deterruit* me paraît porter à faux : les auteurs des *Vitæ* ont emprunté ce mot au prologue du Phormion (v. 3).

2. Rappelons son livre sur *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, Paris 1887, en remarquant que le Virgile du Vatican a fait partie de cette bibliothèque.

Inscriptions. Elle se termine par la reproduction d'une peinture, celle qui suit les vers : G. IV, 118 et s. : *Forsitan et pingues...* M. de N. ne s'occupe pas du texte du ms., mais seulement de son âge, du nombre, de la place et du caractère des peintures. Pour comprendre quel intérêt elles ont pour nous, il suffit de rappeler qu'elles ont inspiré plusieurs fois Raphaël et Marc Antoine, et qu'à la différence des peintures du *Romanus*, celles-ci sont l'œuvre d'un artiste qui était encore maître des procédés antiques. M. de N. remarque encore que le peintre s'appliquait à suivre fidèlement le texte, si bien que « certaines parties des scènes décrites ont la valeur de véritables scolies ». M. de N. indique les reproductions qu'on a faites jusqu'ici de ces peintures ; il avertit qu'elles sont toutes plus ou moins inexactes et défectueuses et nous apprend que la Bibliothèque Vaticane en publiera bientôt une reproduction qui sera cette fois exacte et précise.

Voici les résultats principaux de la présente étude. D'après M. de N., nous avons, dans les peintures du *Vaticanus*, des copies d'originaux plus anciens. Il appuie cette thèse par la comparaison avec les rares œuvres de l'art antique qu'on peut rapprocher de ces miniatures. D'après M. de N., la conception générale est la même de part et d'autre ; les savants et les artistes de la Renaissance ne se sont pas trompés en sentant ici comme un dernier souffle de l'antiquité. Lorsqu'on les compare entre elles, toutes les peintures du ms. reflètent la même inspiration ; elles sont toutes faites suivant les mêmes procédés ; mais l'exécution est fort inégale. M. de N. distingue dans le travail la main de trois peintres dont le talent était tout différent ; les meilleures peintures, celles des Géorgiques, sont aussi les plus altérées ; celles de la fin du ms., sans égaler les premières, sont beaucoup meilleures que celles du commencement de l'Énéide, qui sont négligées et parfois grossières.

Sur la date précise du manuscrit, par suite du manque de termes de comparaison, la conclusion reste forcément incertaine.

Je pourrais citer, dans le travail de M. de N., telle partie intéressante : par exemple le raisonnement très ingénieux (p. 54 et la n. 2), par lequel, de la place laissée au-dessus d'une peinture et qui ne compte que tant de lignes, M. de N. conclut à l'omission de certains vers dans les parties perdues du ms. Mais l'originalité de ce travail est surtout dans la tentative qu'a faite M. de N. de restituer le ms. en son entier pour le nombre, la place et le sujet des peintures. Entreprise hardie sans doute, mais qui séduit à cause de la rigueur de la méthode employée. D'après divers indices [1], pour les lacunes d'un seul feuillet, où des empreintes sont remarquées aux feuilles voisines, M. de N. a pu déterminer quel était

1. C'est d'abord le nombre des lignes de la page, la place minimum qu'occupait une peinture; mais ensuite et surtout l'habitude constante suivant laquelle une peinture est placée toujours après une ponctuation forte et avant les vers qui contiennent le sujet.

le sujet des peintures disparues. Naturellement il est réduit à des suppositions quand les empreintes ne se voient plus, ou quand le nombre des vers du poème ne répond pas au nombre des lignes des feuillets, et surtout quand la lacune comprend un plus grand nombre de feuillets.

A mes yeux, ce qui est caractéristique dans ce *Vaticanus*, c'est l'absence de toute scolie aux marges (opposez le *Mediceus* et surtout le *Veronensis*), et ce fait que les sujets de peinture sont directement empruntés au texte sans qu'on devine aucune influence d'école. N'a-t-on pas là une preuve que la composition de l'œuvre remonte à une époque très rapprochée du premier siècle?

Voici les seules taches que je trouverais à reprendre dans l'étude de M. de Nolhac : çà et là, une hypothèse trop hardie [1]; quelques arguments tout littéraires [2] dont la faiblesse fait contraste avec ceux qui sont habituels à l'auteur; enfin dans la rédaction quelques formes vagues et équivoques [3].

Émile Thomas.

Karl Krumbacher **Ein Dithyrambus auf den Chronisten Theophanes**; Munich, 1897 (Extrait des Sitzungsber. der philos.-philol. und der histor. Classe der k. bayer. Akad. d. Wiss., 1896. Heft IV, p. 583-625). — Le même : **Eine neue Vita des Theophanes Confessor**; Munich, 1897 (Extrait du même recueil, 1897. Heft III, p. 371-399).

Il n'est personne parmi les hellénistes, au moins parmi ceux d'entre eux qui étendent leurs recherches au-delà de la période classique, qui ne sache combien les études d'histoire et de littérature byzantine ont fait de progrès grâce à l'infatigable activité de M. K. Krumbacher. Deux lectures qu'il a faites à l'Académie royale des sciences de Bavière, l'une le 5 janvier 1895, l'autre le 1er mai 1897, nous font connaître des documents inédits relatifs à un personnage célèbre dans la querelle des Iconoclastes, Théophane le Confesseur; documents d'un intérêt historique assez médiocre, mais dont on ne saurait contester l'importance littéraire. L'un est un éloge, l'autre une vie de Théophane; tous deux sont ponctués, non pas, comme nous pourrions l'entendre, par des signes indiquant grammaticalement la séparation des propositions et des membres de phrase, mais à l'aide de points et de virgules disposés dans le texte de

---

1. Peut-on parler (p. 52 et passim) d'une illustration de Virgile *contemporaine* de Virgile lui-même?

2. P. 46 : « On est peu porté à croire que ces paisibles scènes champêtres soient nées sous le pinceau au milieu de l'Italie troublée et ravagée des derniers règnes de l'empire. »

3. P. 54, fin du premier § : outre qu'on ne peut comprendre la phrase qu'en se reportant à la p. 91, qu'est-ce que les « quatre vers qui nous manquent *pour commencer* le livre VII »? Indications confuses sur le sens et sur la place du signe critique de la marge, p. 16, etc.

façon à guider le débit oratoire. Il était du plus haut intérêt de rechercher si les fins de phrases ainsi marquées étaient disposées, relativement à l'accent, conformément à la loi des finales découverte et formulée par W. Meyer de Spire. Les observations de M. K. l'ont amené à constater d'abord que dans le panégyrique les fins de périodes marquées par des points obéissent en général à cette loi, tandis qu'il n'en est pas de même dans la vie, et à conclure ensuite qu'en réalité il ne s'agit pas d'une loi au sens strict de ce mot, mais plutôt d'une habitude, d'une tendance pour mieux dire, et qu'il y a beaucoup de flottement dans l'emploi de ces terminaisons rythmiques. Ceci n'est pas d'ailleurs pour ébranler la « loi de Meyer », qui subsiste toujours dans ses grandes lignes; mais, comme le dit fort justement M. Krumbacher, l'ensemble de la théorie a besoin d'une révision, qui doit s'appuyer sur de très nombreuses recherches de détail, en première ligne dans les manuscrits pourvus de points. D'autres, d'ailleurs, avaient déjà remarqué que l'application de la loi comportait du plus et du moins, suivant les auteurs; M. Kirsten, par exemple, à propos de Choricius, dans ses *Quæstiones Choricianæ*. Remarques sur le texte du dithyrambe : j'ai comparé le fac simile du manuscrit de Munich, donné à la fin du premier opuscule, avec le même passage du texte publié; les noms Ἰωσήφ, Ἠλιού (sic), Ἰώβ sont surmontés d'un trait indiquant le nom propre; p. 616, l. 27, le ms. porte ὥσπέρ τισιν; et 617, 4, le ms. donne non pas τοῖς δὲ καὶ ὑπερελάσας, mais τοὺς δὲ très distinctement; la note relative au datif est donc à supprimer [1].

My.

Eug. Choisy. **La Théocratie à Genève au temps de Calvin.** Genève, Eggiman, 1897, in-8 de 288 p.

M. Choisy n'a pas la prétention de nous apporter de nouveaux faits et de nouveaux textes [2]. Il a seulement essayé, après Roget, de résoudre cette question : le gouvernement de Genève a-t-il été une *théocratie?* M. C. répond : il n'y a pas eu à Genève « domination du clergé sur le gouvernement politique », mais il y a eu « gouvernement de Dieu ». C'est la Bible qui règne à Genève, surtout après le tumulte du 16 mai

---

1. P. 624, à propos d'un passage d'une vie de Théophane par Nicéphore Skeuophylax, publiée par C. de Boor, où se trouve employée la particule ἤ (sans μᾶλλον) après un mot qui a la valeur d'un comparatif, M. K. dit qu'il s'agit d'une particularité de la langue grecque qui n'est pas *suffisamment connue*. Il me semble pourtant, pour ne signaler qu'un passage entre plusieurs, que les hellénistes connaissent bien Thucydide VI, 21 : *αἰσχρὸν... ἀπελθεῖν, ἢ ὕστερον ἐπιμεταπέμπεσθαι*; et de simples dictionnaires classiques ne négligent pas de signaler le fait.

2. Il utilise cependant les *Registres du Conseil*.

1555, la Bible interprétée par Calvin : le vrai nom de ce régime serait la *bibliocratie*.

C'est une conception absolument inverse de celle que la Réforme avait d'abord paru devoir introduire à Genève (le *césaréopapisme*), et qui triompha dans les pays luthériens. Les princes allemands, les cantons suisses, se créent chacun sa *Landeskirche*, son Église d'État : au contraire, Genève est, suivant l'heureuse expression de M. C., une « Cité-Église ».

Au point de vue religieux, M. C. — bien qu'il soit assez sympathique à Calvin — remarque que ce système a pour effet de substituer à l'ancienne infaillibilité papale une infaillibilité nouvelle : en apparence c'est celle de la Bible; mais, comme la Bible a besoin d'être interprétée, l'interprète officiel du livre est déclaré infaillible. C'est au nom de la Bible, interprétée par Calvin, qu'on frappe les antichrétiens et les hérétiques. — M. Choisy semble bien croire que cette conception, née « de la scolastique et de l'esprit juridique du moyen âge », marqua une déviation dans l'évolution normale de la Réforme : « Le protestantisme, dit-il, retournera à ses origines vraies, à son principe », en « respectant jusqu'au bout les droits de la conscience des autres »[1].

H. HAUSER.

STENDHAL (*Œuvres posthumes*) : **Napoléon. — De l'Italie. — Voyage à Brunswick. — Les Pensées, etc.** Notes et introductions par Jean de MITTY. 1 vol. Paris, éditions de la *Revue Blanche*, 1898.

Les cinq chapitres inédits, extraits de la *Vie de Napoléon*, qui forment environ le tiers de ce volume, sont très curieux et méritaient d'être publiés; ils traitent de la cour, de l'armée, des ministres, du Conseil d'État et de l'administration. Quelques fragments ont été joints au *Napoléon* pour grossir le volume, ils sont d'une lecture agréable, on y retrouve le jeune penseur du *Journal*, le Beyle des années d'apprentissage, le voyageur, le psychologue, le critique.

Mais, si parmi ces fragments les uns sont inédits, les autres sont déjà connus pour avoir été publiés dans les œuvres précédentes de Stendhal.

Ainsi p. 191-192 tout le passage sur Sapho, Tibulle, Ovide et Properce est *imprimé* dans l'*Amour*[2] p. 236, p. 253-254. Le fait présente une certaine gravité. Il y a plus : une partie de ce passage n'est pas de Beyle, mais de Ginguené. (Voir *Amour*, p. 253, note 2.)

Les pensées qu'on trouve déjà dans le *Journal de Stendhal* (qui est de 1888) sont très nombreuses : les trois pages 174, 175, 176 (*Journal*, p. 52, 53); p. 172 (*Journal* p. 55); p. 178 (*Journal* p. 53); p. 193

1. Le volume est suivi d'un bon index. Les références sont peu nombreuses.
2. Édition Michel Lévy, 1853 et tirages suivants.

(*Journal* p. 55 et 105), etc., etc. En faisant ce dénombrement on se demande si l'on rêve.

Ce n'est pas tout. La lettre à Mounier p. 207-209, n'est qu'un brouillon de la lettre publiée intégralement dans la *Nouvelle Revue* p. 490-493, numéro du 1er octobre 1885, et dans les *Souvenirs d'Egotisme*, p. 170-175. Il y a même une faute de transcription dans ce brouillon; la phrase : « J'ai pu être SOT par bon ton, lorsque je me croyais regardé » n'a aucun sens, c'est FAT qu'il faut lire, car Stendhal dit quelques lignes plus bas : « enfin vous achèverez de vous détromper de ma FATUITÉ... »

Pareilles fautes de transcription fourmillent dans le *Voyage à Brunswick*. En voici quelques-unes : P. 100. « A la fin de la course on paye *la trinquette* aux postillons. » La phrase est incomplète, Stendhal a ajouté : « *Ce mot s'écrit, je crois, drink-guelt* [1] *ou boire-argent.* » Beyle n'a jamais bien su l'allemand, mais ce n'est pas une raison pour lui faire dire : *la trinquette* [2], quand il dit fort correctement : *le tringuelte;* Stendhal transcrit ce mot allemand tout comme J.-J. Rousseau dans les *Confessions* (épisode de la Zulietta, part. II, liv. VIII : « Nous allâmes après le dîner voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques, qu'elle nous laissa payer sans façon; mais elle donna partout des *tringueltes* beaucoup plus *forts* que tout ce que nous avions dépensé. » P. 107 : « Il y a une maison sur le *Rolweg...* » Stendhal a écrit *Bolweg*, une note aurait pu indiquer qu'il faut lire : Bohlweg. P. 106 : « Fièvre *jaune* » à Brunswick ! le manuscrit porte : *chaude*. P. 108 : « Partout des dates, quelquefois sur le toit, avec des *traits* de différentes couleurs... » *tuiles* et non pas traits. P. 112 : « *exclusivement* rare. » Le manuscrit porte : *excessivement*. P. 115 : « Les Ker-haus [3] (je crois : *balai* de la maison) qui termine *(sic)* tous les bals... » *ballet* et non *balai*, etc., etc.

Le texte du *Voyage à Brunswick* n'est pas complet, et il n'est pas toujours conforme au manuscrit original — il y a des suppressions multiples et des corrections, toutes inutiles. Le lecteur aurait pu être averti.

Enfin dans les notes se glissent une foule d'erreurs : Colomb *(passim)* ne s'appelait pas *Raoul*, mais *Romain;* la *Vie de Napoléon* fut éditée en 1876 et non pas en 1845 (p. 4); en 1806 Beyle n'était pas Inspecteur du mobilier (p. 91), ce fut le 10 août 1810 qu'il obtint ce titre (voir Auguste Cordier : *Stendhal inconnu*, p. 14, *Chronique de Paris*, 10 avril 1893); Stendhal n'assiste pas en spectateur à la bataille d'Iéna (p. 92), malgré le dire de Romain Colomb, — le 14 octobre 1806 Beyle était à Paris (voir *Journal*, à cette date); le manuscrit de Beyle (p. 94) intitulé : *Histoire de la guerre de la Succession d'Espagne* existe, et il est vraiment

1. Lisez : Trink-gelt.
2. La trinquette est une voile triangulaire.
3. Lire : *Kehraus*

« extraordinaire » que ce document *(il se trouve à la Bibliothèque de Grenoble)* ait échappé à la « vigilance » de celui qui, le dernier, a « bravé la poussière [1] » des archives stendhaliennes. Il pourra facilement vérifier le fait dans un catologue imprimé [2]. La phrase qu'il a écrite à ce sujet est vraiment trop *spirituelle* : « Au reste, si l'œuvre annoncée... (*Histoire de la Succession d'Espagne*) avait existé réellement, la patiente piété des Stendhaliens eût vite fait de l'exhumer. *La petite chapelle*, avec ses curés, son bedeau et ses fidèles, veille jalousement sur tout ce qui constitue les éléments de son culte. Il serait *extraordinaire* qu'un manuscrit de Beyle échappât à tant de *vigilance*. »

Il ne suffit pas d'avoir de *l'esprit* pour éditer des manuscrits, il faut posséder quelques autres qualités, enviables quoique modestes, comme l'exactitude, la précision et le savoir; la manière dont ce volume est présenté au public en est la preuve éclatante, *the damning proof*, aurait dit l'éloquent Burke.

Casimir STRYIENSKI.

Hubert PERNOT. **Grammaire grecque moderne**, avec une introduction et des index. Paris, Garnier frères, s. d. (1897 à la fin de l'introduction), XXXI-262 pp.

Cette grammaire s'adresse, dit l'auteur, « à ceux qui ont dessein de parler le grec moderne ». Elle répondra certainement à son but; elle est bien composée, clairement rédigée, séparée en divisions précises et compréhensibles, et complète, on doit le constater avec plaisir, autant que peut l'être un ouvrage de cette nature; c'est surtout son caractère éminemment pratique qui en fait le mérite et qui, je le souhaite sincèrement à M. Pernot, fera son succès. Je le souhaite d'autant mieux qu'il se rencontre avec moi sur plusieurs points de doctrine que j'ai eu l'occasion d'exposer il y a plus de dix ans. J'aurais pourtant bien quelques critiques à lui faire, une entre autres, qui ne porte d'ailleurs que sur une question de méthode. Il y a dans toutes les langues des prononciations plus ou moins correctes, des formes admises par le bon usage à côté d'autres moins reçues, même des constructions doubles dont l'une appartient à la langue pure tandis que l'autre est simplement tolérée. Si l'auteur d'une grammaire française, destinée à apprendre le français aux étrangers, devait enseigner, par exemple, la prononciation de mots comme *registre*, *royaume*, dirait-il qu'il faut prononcer *regis tre*, *roi-iaume*, ou bien *regître*, *ro-iaume?* Il doit y avoir, et il y a en effet un usage plus général, ou, à défaut d'usage plus général, celui soit de la capitale, soit de la partie du pays où l'on est censé parler la langue le

1. P IV.
2. *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France*, tome II, Plon, 1889.

plus purement. En ce qui concerne la Grèce, on prendra pour guide, avec raison sans doute, la langue parlée à Athènes et dans les environs. Mais là encore il faut distinguer : le campagnard ne parle pas une langue d'une pureté incontestable; il y a des gens qui parlent bien et des gens qui parlent mal, tout en parlant les uns et les autres la véritable langue usuelle, et non une langue savante ou puriste. C'est à Athènes comme ailleurs. Or, je crains que M. P. n'ait pas fait suffisamment, ou d'une manière suffisamment explicite, le départ entre les formes employées par les gens qui parlent bien et ceux qui ont des habitudes moins recommandables; car « ceux qui ont dessein de parler le grec moderne » ont bien dessein, si je ne me trompe, de le parler le plus purement possible. Pourra-t-on donc dire indifféremment, par exemple, ἔχουμε, θέλουμε, et ἔχομε, θέλομε? Ou bien l'une de ces formes seule est-elle conforme au bon usage? Pour ce cas particulier, M. P. répondra sans doute que ἔχουμε est la seule forme normale, attendu que l'ο atone devient le plus souvent ου. Je le veux bien, quoique l'usage ne se guide pas toujours sur les règles posées par la science. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que le Grec qui dit χάνουμαι dit également χανούμαστε et non χανόμαστε, et qu'un autre dira χανόμαστε au pluriel et χάνομαι au singulier. Où est le bon usage? N'est-il pas, dès maintenant, au moins pour les formes que je cite, suffisamment établi? Pour moi, je pense qu'il l'est, comme encore en d'autres cas; et c'est pourquoi j'ai adressé à M. P. le reproche de ne l'avoir pas toujours dit, tant à propos de doubles formes que de doubles prononciations. En général, d'ailleurs, M. Pernot me semble avoir, par suite d'une réaction fort compréhensible contre la langue savante, une préférence marquée pour les formes, je ne dis pas de la langue, mais du langage populaire. Dans le détail, il resterait à relever quelques inexactitudes [1], mais je ne veux pas allonger cet article; le fond même de l'ouvrage n'en saurait être atteint, et j'ai exprimé mon sentiment dès les premières lignes.

My.

BULLETIN

— La *Minerva* (*Jahrbuch der Gelehrten Welt*) atteint sa septième année, et le nouveau volume, publié par M. Karl Trübner avec les mêmes soins et la même

1. Par exemple pour le chapitre *contraction*, où M. P. prend pour des contractions des phénomènes tout différents; pour le chap. *diphtongues*, où il ne s'agit pas toujours de diphtongues au sens propre du mot; pour la section III des verbes périspomènes (verbe πατῶ, p. 161), qui ne va pas sans quelque incertitude. — M. Pernot me prie de signaler les rectifications suivantes : p. ix, au lieu de *av. J.-C.*, lire *ap. J.-C.*; p. 55, § 83, les formes de l'accusatif et du génitif ont été interverties; p. 73, § 112, au vocatif, au lieu de χαφετζής, lire χαφετζή.

exactitude minutieuse, rendra les mêmes services. Cette fois encore, le consciencieux auteur s'est efforcé de combler des lacunes. C'est ainsi qu'il a inscrit dans son livre un certain nombre d'établissements scientifiques de France qui lui manquaient jnsqu'alors, les musées archéologiques d'Italie, les instituts du haut enseignement de l'Inde et un certain nombre de bibliothèques et de sociétés savantes de la Grèce, du mont Athos et de Constantinople. Le volume est précédé d'un portrait de Fridtjof Nansen et accompagné d'une table due à M. F. Mentz. Dans son avant-propos, M. Trübner remercie ses collaborateurs, MM. A. Maire, sous-bibliothécaire à la Sorbonne; Mau, à Rome; Führer, à Lucknow; Thumb, à Fribourg en Brisgau. Mais les savants et professeurs du monde entier doivent le remercier aussi de son œuvre annuelle où abondent les renseignements utiles. — A. C.

— Le recueil : *Satura Viadrina, Festschrift zum fünfundzwanzigjæhrigen Bestehen des philologischen Vereins zu Breslau* (Breslau, Schottlaender, 1896, VI-161 pp. in-8; prix : 5 Mk.) contient les onze articles suivants : 1° G. Wissowa, *Septimontium und Subura :* le nom de *septimontium*, donné à la fête du 11 décembre, a été aussi celui de Rome à un certain moment de son développement; les sept collines sont, d'après Antistius Labeo, Palatium, Cermalus, Velia, Fagutal, Oppius mons, Cispius mons, Subura; cette dernière est accompagnée de l'épithète Caelia que Verrius Flaccus n'a pas comprise et a prise pour le nom d'une huitième colline; Subura désignait à cette époque, non une vallée, mais une élévation située près du Caelius. — 2° J. Partsch, *Die Berbern bei Corippus :* rapprochements entre les noms anciens et les noms modernes et détails sur les mœurs et les diverses tribus mentionnées par Corippus. — 3° K. Müncher, *Der sechste Isokratische Brief :* cette pièce n'est pas d'Isocrate, mais de son école; la thèse est fondée surtout sur un argument négatif, l'absence d'épichérème. — 4° F. Wilhelm, *Zu Tibullus, I, 4 :* nombreux rapprochements avec Ovide, Properce V, 5 et Horace, Sat. II 5, d'où l'auteur conclut à une source grecque commune. — 5° W. Kroll, *Scenische Illusion im fünften Jahrhundert* : critique des opinions de Bethe et réaction contre la tendance à attribuer au théâtre d'Athènes une machinerie compliquée. — 6° H. Lübke, *Ueber die rhodischen Liebeslieder in ihren Beziehungen zur neugriechischen Volksdichtung :* ce sont des poèmes d'origine populaire remaniés et affinés par des gens de goût. — 7° G. Türk, *Aristipps Erkenntnistheorie :* les idées prêtées à Protagoras par Platon dans le Théétète ne peuvent servir à compléter les renseignements fournis par Sextus Empiricus sur Aristippe. — 8° H. Schmidt, *Zur kunstgeschichtlichen Bedeutung des homerischen Schildes*, contrairement à Reichel, ne croit pas que la description du bouclier ait un rapport avec des œuvres réelles. — 9° L. Cohn, *Diassorinos und Turnebus, ein Beitrag zur Textgeschichte der Philonischen Schriften :* très élégante démonstration de l'origine du texte dû à la main de Diassorinos dans le manuscrit de la Laurentienne 85, 10 (ff. 3-14, 413-559) : c'est une copie de l'édition de Turnèbe avec ses fautes d'impression. — 10° F. Skutsch, *Iambenkürzung u. Synizese :* prouve, contre Leo (et d'autres), que la loi d'abrègement des mots iambiques atteint les syllabes longues par nature et que l'hypothèse de la synizèse est un expédient mal fondé. — 11° P. Hoppe, *Beitræge zur Erklærung des Properz :* le nom de *Panthus* (II, 21) est à expliquer d'après Servius sur *Ae.* 2, 318; celui d'Oromedon (III 9, 47) se justifie par Théocr. Thal. 46 ; II 30, 19 lire avec le Neapolitanus : « non tamen in merito (*i. e.* est) »; IV 13, 11 lire, pour se rapprocher du manuscrit : « haecne marita fides et speratae auia noctes? ». — P. L.

— Le cinquième volume des *Studi italiani di filologia classica* (Firenze-Roma, tipografia dei fratelli Bencini, 1897, 518 pp. in-8°; prix : 20 l.) est consacré en

grande partie, comme ses aînés, à l'inventaire et à la description des manuscrits, surtout des manuscrits grecs. C'est ainsi que M. Cosattini nous donne le catalogue des manuscrits grec de la bibliothèque archiépiscopale d'Udine (12 nos), M. N. Festa celui de Lucques (8 nos) et de Pistoie (2 et 7 nos), M. Fraccaroli celui de la bibliothèque universitaire de Messine (12 nos, dont un Hésiode du XIIe siècle, dont la collation publiée par Kœchly est à refaire), M. Olivieri celui du supplément de la Magliabecchiana (51 nos). Il faut rattacher au même ordre de préoccupations les travaux et les notes de M. De Stefani sur deux manuscrits des *Helléniques* de Xénophon, le Marcianus 330 de la Laurentienne, d'où Pier Vettori a tiré ses variantes, et le Laur. 69, 12; de M. Fraccaroli, sur les manuscrits grecs du monastère du Saint-Sauveur conservés à la bibliothèque de l'université de Messine; de M. Malagoli, sur un manuscrit de Lovere (Bergame) non catalogué et qui contient presque en entier les deux premiers livres de Tibulle (avec collation); de M. Olivieri, qui publie trois épigrammes grecques de Zarida d'après un manuscrit de Vienne; de M. Pierleoni, sur le manuscrit Vat. gr. 989 (XIIIe-XIVe siècle) des Cynégétiques de Xénophon; de M. Pistelli, sur les fondements d'une édition à faire des Θεολογούμενα τῆς ἀριθμητικῆς; de M. Rostagno, qui signale pour le *De generatione hominis* le Laur. 4, 10, inconnu de M. Krumbacher et le plus ancien des manuscrits de cet ouvrage (com. du XIe siècle), et publie, d'après le Laur. Ashburnham 1174 des scolies inédites de Manuel Olobolos εἰς τὸν βωμὸν τοῦ Ἀπόλλωνος (C. Haeberlin, *Carmina figurata graeca*, p. 85); de M. Vitelli, sur le ms. de Venise 513 de l'Économique de Xénophon. Il convient de mettre à part l'étude de M. Zuretti, *Per la critica del Physiologus greco* (pp. 113-219), qui est une véritable édition critique, limitée il est vrai à quatre manuscrits; si ce n'est pas encore l'édition attendue, c'en est du moins l'acheminement. Un seul catalogue des manuscrits latins, le premier je crois de la collection des *Studi*, nous est donné par M. Fava, *Codices latini Catinenses* : ce sont tous des manuscrits de la Renaissance. Les études sur la philologie grecque sont nombreuses et importantes : Fraccaroli, *Thuc. VI, 61, 5; III, 84, 1*; Romagnoli, *Sulla esegesi di alcuni luoghi degli Uccelli d'Aristofane*; Vitelli, *Alciphron, III, 48, 1; Eurip. fr. 36 Nk²*; Olivieri, *I Catasterismi di Eratostene*, préparation à l'édition qui vient de paraître; Covotti, *Quibus libris uitarum in libro septimo scribendo Laertius usus fuerit*; Graeven, *Lucianea*; Levi, *Variae lectiones in Luciani dialogos meretricios*; Mancini, *Sul* De Martyribus Palaestinae *di Eusebio di Cesarea*. Dans ce dernier article, M. M. prétend que l'addition au livre VIII de l'Histoire ecclésiastique est l'œuvre d'un interpolateur dont on saisirait la main en d'autres endroits de l'ouvrage et qui dépendrait pour ce fragment et d'Eusèbe et du *De mortibus persecutorum*; on sait que M. M. a déjà soutenu l'inauthenticité de l'*Oratio ad sanctum coetum*. Pourquoi M. M. appelle-t-il toujours *Preussen* M. Preuschen ? L'histoire a été abordée par M. M. Lœwy, *Sopra il Donario Maratonio degli Ateniesi a Delfo*; Niccolini, *L. Apuleio Saturnino e le sue leggi*; et Pais, *Il Porto di Satiro* (à propos de Liv. XXVI, 39, 6), et *Un passo di Polibio* (II, 31, 1 garder la leçon Μασσαλίας; à cette occasion M. P. étudie le texte III, 60, 10 où il est question de la πόλις des Taurini). M. A. Tartara, *Sulle Verrine di Cicerone*, a traité entre autres des points suivants : la publication *successive* des sept discours, un cas de concordance parfaite entre les Verrines, un trait de l'*accusatoria consuetudo* chez Cicéron. M. Sabbadini continue ses fructueuses recherches sur les biographes et les commentateurs de Térence et présente une série de notes très intéressantes sur l'histoire des classiques latins au temps de la Renaissance. Enfin M. Lattes apporte des compléments et des corrections au *Corpus inscriptionum etruscarum*. Ces indications montrent que l'utilité de ce volume est

égale à celle des précédents et que M. Vitelli et ses collaborateurs se maintiennent dans l'attitude pratique et objective qu'ils ont adoptée dès l'origine. — Paul LEJAY.

— M. l'abbé Ulysse CHEVALIER vient de faire paraître en même temps deux volumes de ses études sur la liturgie latine. 1° Il a terminé le *Repertorium hymnologicum, Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours;* Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1897. Le quatrième et dernier fascicule contient par ordre alphabétique les *initia* des lettres Q à Z (nos 16092-22256), avec l'indication de l'auteur certain ou présumé, du nombre de strophes et de vers, des références aux manuscrits et aux imprimés et de l'usage liturgique de chaque pièce. — 2° Le tome VI de la *Bibliothèque liturgique* de M. C. a pour sujet : *Les Ordinaires de l'église cathédrale de Laon* (XIIe *et* XIIIe *siècles) suivis de deux mystères liturgiques publiés d'après les manuscrits originaux* (Paris, Picard, 1897, XLII-409 pp. in-8 et deux planches; prix : 10 fr.). Le premier de ces ordinaires, pour le propre du Temps, du manuscrit de Laon 215 (XIIe-XIIIe s.), a été rédigé par le doyen Lisiard dans la seconde moitié du XIIe siècle. A ce propos, je ne comprends pas très bien comment l'Ordinaire de Lisiard, qui ne peut être postérieur à 1168 (p. XVIII, l. 12), contient des indications postérieures à 1173 (même p., l. 14). Il y a sur ce point quelque obscurité de rédaction dans la notice de M. Chevalier. Un autre ordinaire, pour le propre des Saints, conservé dans le manuscrit 221 de Laon, publié à la suite, est un peu moins ancien. Il est l'œuvre d'Adam de Courlandon, ou a été exécuté par ses ordres. Ce personnage était doyen en exercice en 1196 et se démit entre 1223 et 1228. Ces deux ouvrages contiennent un certain nombre de poésies liturgiques dont M. C. a imprimé celles qui se trouvaient inédites. Il a recueilli en même temps tous les renseignements possibles sur les auteurs et a publié de longs extraits des chartes et des pièces qui les concernent. Lisiard avait été omis dans l'*Histoire littéraire de la France* et était l'objet d'une notice courte et inexacte de Fabricius. Adam de Courlandon était un peu mieux connu et a dans l'*Histoire littéraire* son article que M. C. attribue à Daunon « parce que le précédent et le suivant sont de lui et qu'il sent le vicaire général défroqué ». Mais M. C. a eu un prédécesseur, auquel il rend d'ailleurs un juste hommage, dans Antoine Bellotte, doyen de 1650 à 1662 et auteur de l'in-f° : *Ritus ecclesiae Laudunensis rediuiui* (Paris, Saureux, 1662). Dans le commentaire de ce cérémonial, Bellotte a mentionné les deux anciens doyens et a cité souvent le premier. « Le moins qu'on puisse observer à l'éloge de Bellotte c'est qu'aucun dignitaire de l'église de France au XIXe siècle n'a produit sur ce sujet un ouvrage qui puisse être comparé au sien. » A la suite des ordinaires, M. C. a reproduit deux mystères, celui des Prophètes du Christ et celui de l'Épiphanie, d'après le manuscrit 263. Signalons enfin, entre autres documents offerts en même temps à notre étude, une liste de livres mis en dépôt par le chapitre et qui peut à la rigueur tenir lieu d'ancien catalogue que nous n'avons pas (p. VIII, n. 4); une bulle de Calixte II du 15 avril 1123 tirée du cartulaire de Laon et que M. U. Robert avait éditée d'après des copies moins anciennes; une bulle d'Innocent III du 6 juillet 1206, qui comble une lacune de Potthast (pp. XXXIX et XLII). On voit que ce volume répond au but assigné par M. Ulysse Chevalier à sa Bibliothèque liturgique : « mettre à la disposition des travailleurs le plus grand nombre possible d'anciens documents locaux. » P. L.

— L'excellente *Syntaxe latine suivie d'un résumé de la versification latine*, par O. WEISSENFELS, professeur au collège royal français de Berlin, vient de paraître en seconde édition (Berlin, Weidmann, 1897; VI-214 pp. in-8; prix : 3 mk. 50). L'ouvrage s'est accru de dix pages, mais surtout il a été attentivement revu. La

rédaction a été resserrée; elle est devenue plus nette et plus précise. L'emploi des caractères gras et de quelques tableaux a contribué aussi à donner la même impression de clarté. Si, en certains endroits, ces changements n'ont pas réalisé du premier coup la perfection (ainsi sur l'emploi de *iste*, p. 63), ils sont en général une sérieuse amélioration. Le nombre des paragraphes est resté le même. Cependant, par suite de quelques suppressions et de la fusion de plusieurs paragraphes en un seul, le § 288 correspond au § 312 de l'ancienne édition. Mais M. W. a ajouté deux chapitres sur la construction et sur le style (§§ 289-312). Mieux que jamais, le livre de M. Weissenfels est l'intermédiaire du livre élémentaire et de la syntaxe savante. On pourrait le recommander en France à ceux de nos étudiants qui, sans faire de la grammaire l'objet spécial de leur travail, ont à rapprendre les règles de la langue en vue d'exercices latins et de la lecture des auteurs. — P. L.

— A partir du 1er janvier 1898, il paraîtra une Revue mensuelle en langue italienne, intitulée *L'Italia all' Estero* et dirigée par M. Raqueni. Bien que cette publication n'ait aucun caractère politique, elle préconisera l'entente cordiale entre la France et l'Italie.

— La librairie Colin met en vente : *Discours et Opinions* de Jules Ferry, publiés avec commentaires et notes par Paul Robiquet, t. VI, *Discours sur la politique intérieure* (jusqu'au 30 mars 1885); Paris, 1897, 467 pp. in-8. Ce volume contient un certain nombre de discours sur les incidents de la vie parlementaire, les discours d'Epinal, de Nancy, de Rouen, du Havre, les discours sur des questions économiques, les discours prononcés à propos de la revision de la constitution, sur le budget de 1885, etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 janvier 1898.

MM. Longnon et Croiset, nommés président et vice-président pour l'année 1898, prennent place au bureau, après une allocution de M. Héron de Villefosse, président sortant. M. Longnon prononce ensuite l'allocution d'usage.

M. Babelon, au nom de la commission du prix Gobert, donne lecture des titres des ouvrages de MM. Léon-G. Pélissier, Delaville Le Roulx et Frédéric Godefroy, retenus pour le concours de 1898.

M. Barth annonce qu'il offre à la Bibliothèque de l'Institut une collection d'*Alsatica* (environ 1200 volumes et brochures), formée par son père M. Etienne Barth.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Prix ordinaire : MM. Girard, Weil, Boissier et Havet.

Prix Stanislas Julien : MM. Schéfer, Oppert, Maspero et Devéria.

Prix de La Grange : MM. Delisle, Paris, Meyer et Picot.

Prix Duchalais (numismatique du moyen âge) : MM. Deloche, Schlumberger, de Barthélemy et Babelon.

Prix Saintour (antiquité classique) : MM. Heuzey, Perrot, Weil et Boissier.

Prix Berger : MM. Delisle, Paris, de Boislisle, Viollet, de Barthélemy et Lasteyrie.

Prix Delalande-Guérineau : MM. Delisle, Paris, Meyer et Picot.

Prix Fould : MM. Heuzey, Maspero, de Lasteyrie et Müntz.

Prix Loubat : MM. Schéfer, Oppert, Maspero et Hamy.

M. Emile Bourguet, ancien membre de l'École d'Athènes, fait une communication sur une inscription de Delphes, de 338-337 a. C., qui contient la preuve que les offrandes de Crésus ont été, malgré les assertions de Plutarque et de Diodore, fondues par les Phocidiens pendant la guerre sacrée.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 31 janvier — 1898

Ce que l'Inde doit à la Grèce. — Des influences classiques dans la civilisation de l'Inde, par le comte Goblet d'Alviella. Paris, Leroux, 1897. In-8, vi-200 pp.

Le titre de cet ouvrage suffit à le caractériser : c'est un résumé sobre et fidèle des études et des controverses les plus récentes sur la civilisation de l'Inde antique à la suite de la conquête d'Alexandre et sur les apports probables de l'esprit hellénique à l'évolution de la pensée hindoue. Le départ de ces divers éléments, dans l'art, la littérature, les sciences, les idées philosophiques et religieuses, est souvent fort délicat, toujours judicieux. Le livre, utile aux indianistes, paraît surtout destiné aux humanistes curieux des choses de l'Inde, et on le leur recommanderait davantage, s'ils ne devaient y trouver trop de phrases dans le genre de celle-ci : « Il y relève néanmoins des indices que l'écriture était dès lors en usage » (p. 123); ou : « Il fait valoir que seuls les artistes grecs, venus chercher fortune dans l'Inde, pouvaient ainsi mettre des formes classiques au service des idées indiennes » (p. 83) [1].

V. H.

Het Leemenwagentje, Indisch Tooneelspel uit sanskrt en prâkrt in het nederlandsch vertaald, door J. Ph. Vogel. (Thèse de doctorat de l'Université d'Amsterdam, décembre 1897.) In-4 carré, xvi-216 pp.

Il est convenu que *le Chariot de terre cuite* est un chef-d'œuvre. Chef-d'œuvre ou non, — je ne suis jamais parvenu à me passionner pour le thème banal, immoral et faux de la courtisane amoureuse, depuis Vasantasênâ jusqu'à la Dame aux camélias, — on peut se demander s'il était urgent d'en publier une nouvelle traduction après tant

1. Le nom de M. Senart s'écrit sans accent aigu.

d'autres. L'Université d'Amsterdam, juge souveraine en matière de lettres hollandaises, a résolu la question par l'affirmative, et le mérite de l'œuvre qui lui était soumise justifie amplement sa décision. M. Vogel est bon sanscritiste, connaît son sujet, le théâtre indien et les travaux de ses devanciers, discute avec autorité les quelques propositions nouvelles qu'il avance, et traduit les stances en un rythme aisé et souple, très voisin à tous égards de l'original. Il convient de réserver un éloge à l'exécution matérielle de l'ouvrage, digne des meilleures traditions typographiques de la Hollande [1].

V. H.

Ph. Martinon, prof. au Lycée d'Alger, lauréat de l'Académie française. *Les Élégiaques Latins.* **Les Amours d'Ovide.** Traduction littérale en vers français avec un texte revu, un commentaire explicatif et archéologique, une notice et un index. Paris, Fontemoing, 1897, gr. in-12, 439 p.

Cet *Ovide* est la suite d'un *Tibulle* dont j'ai autrefois rendu compte [2]. D'un volume à l'autre le progrès a été considérable et tel qu'en vérité, entre les deux ouvrages, il n'y a pas de comparaison. On sent ce progrès partout, dans l'introduction, dans la traduction, ici plus élégante et plus ferme, et aussi dans les notes. Ces *Amours d'Ovide* sont en fait un beau et aussi un bon livre que, dans leur intérêt, je recommande à tous les lettrés.

Sans doute, le nouveau volume, le second de la série des Élégiaques, n'est pas plus que le premier sans défauts; M. Martinon en conviendrait lui-même de très bonne grâce ; il est, et j'en ai eu la preuve, un des rares auteurs qui admettent dans la pratique qu'on leur dise la vérité. Voici donc, à mon avis, les faibles de cet Ovide : beaucoup de notes sont trop longues et surchargées de digressions ; il est bon de compulser Saglio et Marquardt : il ne faut pas les reverser dans les auteurs qu'on commente. Qui donc (est-ce l'auteur ou l'éditeur ?), qui donc a eu l'idée d'ajouter au titre les mots : « Commentaire archéologique [3] », addition des plus fâcheuses ici à tous les points de vue! Ovide, en un vers, emprunte une brève comparaison à la marine (II, 9, 21); aussitôt le mot *navalia* sert de prétexte à un exposé d'une page et demie (p. 316). Il est question d'Isis : tout de suite une longue digression sur le culte d'Isis à Rome (p. 288, v. 25); Ovide envoie (II, 15) une bague à Corinne : donc toute une page sur l'emploi des anneaux à Rome, et ainsi de suite [4].

---

1. P. 27, l. 6 du bas, lire *Ghatotkaca* (les cérébrales ne sont pas distinguées).

2. Voir la *Revue* de 1895, I, p. 463.

3. Il n'y avait au titre du Tibulle que : « commentaire critique et explicatif ».

4. Ainsi à propos de *Cytherea*, de *ceræ veteres*, M. M. a cru enrichir son index et son livre par ces belles choses: mais elles sont d'emprunt et ne forment qu'un lourd ballast qui diminue d'autant la valeur de l'ouvrage.

Il y a partout aussi trop de comparaisons, et cela à toute occasion [1]. M. M. a oublié qu'on en a fait jadis un tel abus, que l'usage même de ces développements nous est pour l'heure interdit.

L'Introduction est ici plus sobre, plus vigoureuse et bien plus solide que dans le Tibulle; mais elle est gâtée par un singulier paradoxe: M. M., sans doute sous l'influence des recherches très réalistes auxquelles se plaît notre temps, aura voulu, je pense, appliquer à son auteur la méthode qu'il voyait employée dans les biographies de Catulle et d'autres élégiaques; pourquoi ces poèmes-ci n'auraient-ils pas été « vécus » comme tant d'autres? M. M. s'est donc efforcé de faire l'histoire ou mieux de nous conter le roman des amours d'Ovide à propos des Amours. M. M. ne doute pas que Corinne ait été un personnage réel et qu'il n'y ait eu qu'une Corinne; il y aurait dans nos poèmes un « cycle corinnien » qu'on doit pouvoir refaire avec ses vicissitudes; pour un peu on daterait dans le détail l'histoire de l'amour du poète avec Corinne. Tel est le thème.

Dès qu'on s'aviserait d'en admettre l'énoncé, j'accorderais à M. M. tout ce qu'il veut; mais l'idée même d'une telle tentative est-elle ici à sa place? Elle ne passe pas sans objection dans les études sur les autres poètes : même avec les plus francs, les plus explicites, il convient en de tels sujets d'avoir quelque défiance; il y eut toujours tant d'Iris « en l'air »; avec Ovide nous ne pouvons que nous refuser à toute induction, quelle qu'elle soit. Entre Ovide et les poètes comme Catulle et Musset, il y a, ce me semble, une sorte d'abîme. Dans quels vers retrouverait-on ici cet « accent de vérité » qui ne trompe pas? Ovide n'a été, n'a jamais voulu être qu'un élève des rhéteurs. Au cas où nous l'oublierions, tels vers des Amours (II, 5, 7 et 8) nous le rappelleraient suffisamment. Sa muse spirituelle se joue de tous les sujets; dans tous ceux qu'il a traités, pour le fond comme pour les détails même les plus indifférents, la rhétorique a tout déformé et déguisé; toute réalité chez lui s'évapore. Reprochez-lui de mentir, il sourira; car la question pour lui est uniquement de savoir s'il ment avec esprit et s'il feint avec grâce. Il me semble presque que, dans aucun cas, il n'eût pu être vrai et sincère, l'eût-il voulu. Dès qu'il s'agit d'Ovide, il nous faudrait maintes preuves venues d'autres que lui et les plus fortes présomptions pour croire un peu de ce qu'il dit. Beaucoup de Romaines prétendirent être Corinne; aucune autre que la vraie Lesbie s'avisa-t-elle de se reconnaître dans les vers de Catulle? Ovide nous a révélé (I, 14, 9) que Corinne n'était ni brune, ni blonde; grave problème de savoir au juste la couleur de ses cheveux. Tant qu'il reste sans solution, comment nous représenter la maîtresse du poète? Une telle lacune doit navrer M. M.; voyons-y pour notre compte un symbole fort exact du personnage.

---

1. Préambule de II, 11; de I, 8 : on y verra tout un défilé : Properce, Régnier, Molière!

En se prononçant contre l'avis de tous, en prétendant reconstituer le cycle corinnien, M. M. a cru faire honneur à son poète; le résultat est tout autre, suivant moi : il faut prendre Ovide comme il est. Quant à la méthode employée par M. M., il ne s'est pas aperçu qu'elle n'était au fond qu'un cercle vicieux et ne pouvait aboutir. L'essai de reconstitution de la première édition des Amours en cinq livres, fondé sur le paradoxe que je viens de relever, ne vaut pas mieux [1].

Il y a dans les notes plus d'une remarque commune, d'un goût douteux, au moins inutile [2]. Je ne parle pas des appréciations littéraires qui foisonnent et qui sont pour une bonne part autant de critiques acerbes du poète : *editore traditore!* [3]

Il me serait facile, mais il serait injuste de multiplier les critiques de ce genre, qui ne portent, en somme, que sur des vétilles [4]. Je ne les ai relevées que pour dire mon avis en toute sincérité. Ces petites imperfections n'ôtent pas beaucoup à la valeur du livre. Nous ne pouvons qu'encourager M. M. à continuer; puisse-t-il profiter de l'expérience acquise, et surtout supprimer, dans le volume qu'il a promis sur Properce, toutes les additions factices. Là les difficultés ne lui manqueront pas, pour le texte comme dans l'interprétation; mais j'espère que M. M. se sentira séduit par le génie de Properce, ce poète inégal, âpre et délicat, surtout original, en qui nos contemporains reconnaîtraient volontiers un des leurs. Que M. Martinon prenne son temps avant de nous donner ce troisième volume, nous avons la preuve qu'il peut finir par un très bon livre son excellente et très louable entreprise.

É. T.

Hirsch-Gereuth (A. von). **Studien zur Geschichte der Kreuzzugsidee nach den Kreuzzügen**, Munich, H. Lüneburg, 1897, gr. in-8°, de 176 pp. (Collection Heigel et Grauert).

Le titre de cet ouvrage est-il bien choisi? Évidemment M. Hirsch-

1. I, xv, dont M. M. veut faire un prologue du IVe ou du Ve livre, est aussi bien et mieux un épilogue qui correspond ici parfaitement à II, 1, 2.

2. Ainsi p. 287 sur le v. 1, et p. 288 sur le v. 17. J'en appelle à l'auteur pour la note (p. 337) sur II, 14, 27, dont j'aime mieux ne rien citer : qu'est-ce que tout cela vient faire ici?

3. M. M. ne peut se retenir, même en des passages qui n'avaient nul besoin d'être annotés : p. 322, 23 : « *Opera*, est peu délicat »; 27 : « *Utilis* est distingué » (ceci ironiquement)! P. 318, 25 : « Quelle syntaxe bizarre! Cela est bien mythologique, ceci peu poétique », etc.

4. Par exemple p. 325 en haut : il eût fallu tout au moins un renvoi précis, pour ceux qui ne connaissent pas l'anecdote contée par Sénèque le père. Sur I, 2, 3, il fallait noter l'imitation de Virgile (*En.* IV, 193). — Objections au texte adopté : je ne comprends pas comment on peut, d'une manière naturelle, expliquer : II, 2, 38 : *In verum.* Qu'est-ce que cette ville des Pélignes, que M. M. appelle *Æqua* (p. 343, 1)?

Gereuth ne pense qu'aux croisades classiques, celles auxquelles on s'obstinera longtemps encore à ne pas mêler les autres croisades ; mais, avec cela même, le titre ne renseigne guère sur le contenu. Ce contenu est l'histoire de la politique pontificale en ce qui concerne la croisade pendant les pontificats de Grégoire X et de ses successeurs jusque vers la fin du XIIIe siècle.

Cette partie de la question est bien traitée, les sources, en partie inédites, sont suffisamment employées, et le récit nous a semblé très lisible. L'auteur s'est arrêté cependant trop longuement sur les questions de politique générale qui ont empêché toute expédition croisée à cette époque. Il y a, sans doute, trop de choses sur les efforts de Grégoire X pour rétablir la paix en Allemagne, sur les intrigues du roi Ottokar et les affaires de l'Espagne.

Par contre, il manque, dans ces « études sur l'idée des croisades après les croisades », l'analyse complète des deux autres facteurs qui, avec l'initiative de la cour romaine, doivent déterminer une croisade. La provocation à la guerre sainte qui venait des dangers et des souffrances de la chrétienté orientale ne nous est indiquée que d'une manière trop sommaire et peu originale, l'auteur se bornant à résumer l'ouvrage de Wilken. Ensuite on ne voit pas assez le retentissement que trouvaient ailleurs qu'en Allemagne les exhortations des papes ; pour nous renseigner sur ce point, il aurait fallu puiser d'une toute autre manière aux sources nationales des pays de l'Occident. Il en résulte que l'histoire de ces intéressantes tentatives n'est pas complètement intelligible, ni aussi vivante qu'elle aurait pu l'être.

En finissant, je dois bien reprocher à l'auteur un singulier défaut, qui pourrait être mal interprété. Les notes érudites sur les ambassades tatares en Occident appartiennent à un article de R. Röhricht sur les derniers temps du royaume de Jérusalem, article publié dans le premier volume des *Archives de l'Orient latin*[1]. Il est vrai que parfois on trouve l'indication de cet article à la suite des sources qui lui sont empruntées sans le dire ; mais il me semble que, sous tous les points de vue, le renvoi à *ce seul article* aurait suffi.

N. JORGA.

---

1. Il n'y a qu'une seule citation dont je n'ai pas retrouvé l'original. Pour les autres, je remarque, comme spécimen édifiant, que la citation de Rœhricht, p. 650 de l'article cité, note 81 : « Chron. Imag. mundi, *Mon. Hist. Patr.* III, 1606 et s. », est reproduite dans le livre allemand de M. von H.-G., p. 125, note 54, ainsi : « Chron. Imag. mundi, *Mon. Hist. Patr.* III, 1606 et 5 » *(sic)*.

Wœrterbuch der Elsæssischen Mundarten, bearbeitet von E. Martin und H. Lienhart, im Auftrage der Landesverwaltung von Elsass-Lothringen. I-II. Strasbourg, K. J. Trübner, 1897. In-8, xvi-304 pp., en deux livraisons à 4 mk. chacune (l'ouvrage complet en aura six).

Avant d'aborder le compte rendu de ce complet et précieux répertoire des dialectes alsaciens, je demande la permission de faire une réserve toute personnelle. Il y a déjà plusieurs années que j'ai en portefeuille une grammaire et un vocabulaire du dialecte de Colmar : si je ne les ai pas publiés, c'est que le temps m'a manqué pour les achever et que d'ailleurs chaque jour presque y apporte une addition. Le dictionnaire de MM. Martin et Lienhart, malgré sa haute valeur, ne les rendra pas inutiles : l'étude d'ensemble et la monographie trouveront place côte à côte et se compléteront, je l'espère, mutuellement. Mes transcriptions phonétiques diffèrent en général assez peu de celles du nouveau dictionnaire : peut-être quelques-unes seront-elles moins goûtées ; beaucoup, si je ne me trompe, sont plus précises et plus claires ; il m'est naturellement impossible de les discuter et d'en instituer la comparaison dans cette *Revue*, qui n'a point à sa disposition de types spéciaux. Tout ce que je tiens à établir, c'est que ces transcriptions sont miennes, qu'elles sont depuis longtemps arrêtées sur le papier, et que, lorsqu'elles paraîtront, on ne devra point les prendre pour un plagiat ou un perfectionnement de celles de MM. M. et L. De même pour les mots et les formes : il va sans dire que plusieurs de leurs articles me seront d'un grand secours pour rappeler et confirmer mes souvenirs ; mais il s'en faut de beaucoup, on le conçoit, que la forme spécifiquement colmarienne soit citée, du moins en tant que telle, dans chacun de leurs articles, et en somme c'est d'après mes souvenirs et ceux de quelques témoins, qui gardent pieusement à Paris la langue de la petite patrie perdue, qu'a été composé le manuscrit destiné à une tardive publicité.

Cela dit, je n'ai plus qu'à féliciter les auteurs de leur intelligente initiative, de l'exactitude et de la richesse de leur documentation, des ingénieuses dispositions de plan et de typographie qui leur ont permis de faire tenir sous un volume relativement restreint une énorme variété de citations et d'informations. Ce n'est point ici seulement un répertoire de mots : c'est, sous chaque mot, les principales locutions où il entre, les usages locaux, proverbes, facéties, devinettes, randonnées et rondes enfantines dont il éveille l'écho lointain au cœur de l'homme mûr. Dire que j'y ai presque tout retrouvé en fait de cris des rues : — jusqu'à l'exclamation railleuse *êx! êx!* qu'on pousse en passant un index sur l'autre ; — jusqu'aux plus ineptes assonances qui nous firent sauter sur un giron bien-aimé et furent les premiers exercices de mémoire où se complut notre sens littéraire encore prompt à l'enthousiasme. En voici une pourtant qu'ils ont oubliée sous « André » et qui pourra trouver place ailleurs : *àntrés, tü pésch pés, ich pén liep, on tü pésch e tiep*. Je ne traduis pas : cela n'a de valeur que pour qui comprend d'em-

blée. Je n'ai pas retrouvé non plus les deux disyllabes, bien connus à Colmar, qui servent à dire « oui » et « non », et qu'il m'est tout à fait impossible de noter ici, même de la façon la plus approximative, savoir *ehe* (les deux *e* très brefs et teintés de nasalité) et *e-ê* (même nasalité, mais le second *e* environ trois fois plus long que le premier), dont on dit respectivement en proverbe « *ehe ésch e füle yô* » et « *e-ê ésch e füle nây* ». Quelques locutions plus compliquées paraissent manquer : colmarien *àwrnây*! exclamation d'étonnement; une autre de même sens, *ewezemär*! qui n'est pas colmarienne, mais du Bas-Rhin, et que, pour ma part, je ne me suis jamais expliquée [1]. Le caractère même et l'insignifiance de ces lacunes en disent assez sur la nature de l'ouvrage et le souci qu'ont eu les auteurs de ne rien laisser échapper.

Je feuillette maintenant avec eux leur dictionnaire, et je souhaite qu'ils puissent tirer parti, dans les livraisons ultérieures, de quelques-unes de mes observations. — P. 15, le mot *edel* n'est pas donné comme adjectif : n'existerait-il point, par hasard, en alsacien? — P. 17, *Ifer* = *Eifer*. Il fallait y ranger *kayfre* = *geiferen*, ou tout au moins l'y rappeler, au même titre que *erinneren* figure sous *in*. — P. 22, sous *Aug*, ou plus bas sous *gluren* (p. 261), manque *klüryokle*, injure colmarienne aux louches. Je l'ai souvent entendue. — P. 23, sous *Egerde*, le rapprochement ἀχήν = lat. *egênus*, pour n'être pas nouveau, reste bien hasardé. — P. 24, *eigentlich*. La forme colmarienne n'est pas *aykelik*, mais *ayketlik*. — P. 25 : à Colmar aussi, le mot *kotsàkr* est le seul connu pour « cimetière ». — P. 28, la notation *àlatantà* « en attendant », pour Strasbourg, ne me paraît pas exacte : au lieu de *an* il faudrait un *à* nasal. — P. 29, *Elle*. Dans mon enfance on m'avait appris à compter l'aune pour 1 m. 20 ; il faut croire qu'il était devenu d'usage à Colmar d'appeler « aune » tout court la double-aune. — P. 31, sous *Gängetöl*. Argand n'a pas inventé d'huile à brûler, mais la lampe à double courant d'air, dite « quinquet » d'après le nom du fabricant, d'où ensuite le composé « huile à quinquet ». — P. 35, *àltrle*, terme d'amitié aussi très commun à Colmar. — P. 36, *Ameise*, colm. *ômays*, et non pas *ômis*. — P. 39, sous *darum*, on eût pu mentionner l'assonance absolue de *trom* « c'est pourquoi » et *trom* « tambour », traduite en triple calembour par Pick dans le couplet final : « *Trom wèmr öu nét trome, frgèse nét tse khome enàntrmôl vétrom.* » — P. 68, sous *Arsch*, manque la grossière apostrophe *lák mi àm ârsch*, trop caractéristique pour être omise. Elle pourra trouver place sous *lecken*. — P. 69, sous *Art*, à noter la locution courante de blâme *wàs ésch tès fér en ârt?* francisée en « qu'est-ce que c'est que çà pour une manière ? » — P. 78,

1. Revient plusieurs fois dans le *Tolle Morgen* d'A. Pick. Je saisis cette occasion pour féliciter les auteurs des nombreux emprunts qu'ils ont faits aux trop rares œuvres de ce charmant écrivain, que j'ai eu l'honneur de connaître et qui fut un des représentants les plus authentiques de l'esprit strasbourgeois.

col. 2, l. 16, lire *Zuckererbsle*. — P. 83, sous *etwas*, mentionner le jeu de mots colmarien sur *èpis* et fr. *épice*, particulièrement caractérisé dans la liaison *èpis erî (= etwas herein)*, rapportée au fr. *épicerie*. — P. 85, l'étymologie de la locution *ox box* « taschenspieler » est passée sous silence : c'est manifestement l'allemand *hokus pokus* (grossièrement altéré de *hoc est corpus*). — P. 91, sous *Fuchs*, je n'ai pas trouvé (ni sous *Ente*) la mention de la vieille et célèbre enseigne strasbourgeoise *wo tr fux ten ènte prètit*. — P. 114, sous *Ochsenfeld*, une autre tradition place le « Champ du Mensonge » au Logelbach (nom corrompu pour * *Lug-?*) près Colmar. — Ib. le mot *Volk* a deux formes à Colmar : *folk* « peuple », mais *folik* « canaille ». — P. 116, on ne donne pas l'équivalent de l'allemand *Filz*, et pourtant les *félslîs (pediculus pubis)* sont des parasites fort connus. — P. 119, manque *Fine*, abréviation populaire et constante de « Joséphine ». — P. 131 et 145, il me semble qu'à Colmar les deux mots *fêrik* et *fèrtik* « achevé » sont employés indifféremment l'un pour l'autre sans distinction de sens. — P. 134 sq., sous *für*, noter la curieuse formation d'adjectif *wàsférik* qui correspondrait à l'allemand * *was-fürig*. Exemple : *Hartèpfl fayl*. — *Wàsfériki?* « Pommes de terre à vendre. — De quelle sorte? » — L'alternance de l'initiale *f* et *pf* n'est pas toujours exactement observée : je suis sûr d'avoir entendu *pfètr* (= *Vetter* p. 156), et *pflèyl* (= *Flegel* p. 166), au moins dans le sens de « mauvais drôle ». — Le mot *Fax* « premier garçon d'une brasserie » est ramené (p. 159) à un fr. *fax* qui m'est inconnu. — P. 179, col. 2, l. 27, la vraie prononciation est *hétikstâys* « au jour d'aujourd'hui », sans la moindre voyelle intermédiaire entre le *k* et l'*s*. — P. 181, col. 1, l. 6 : sous le régime français le « Bas-Rhin » était administré par un préfet, comme tous les départements : l'anecdote se rapporte donc au « sous-préfet » de l'arrondissement de Saverne. — P. 192, il est arrivé à ce mot *Züekop* (= *Zugabe*) « la réjouissance » en argot de boucherie, une assez curieuse aventure : l'*o* s'est à ce point abrégé que le timbre s'en est confondu avec celui de l'*o* provenant d'*u*, en sorte que les ménagères qui savent le français et se piquent d'étymologie y voient maintenant « ce que l'on *coupe* en surcroît ». — P. 199, sous *Guffe*, la formule « fehlt dem Dial. » est impropre : elle impliquerait que le dialecte est ici moins riche que la langue littéraire; il l'est au contraire davantage, puisqu'il a deux mots distincts pour « aiguille » et « épingle ». — P. 203, *pùrlekikr* « mauvais vin » : les deux premières syllabes sont françaises; c'est le vin de qualité inférieure, qu'on réserve dans les noces *pour le* ménétrier. — P. 208, à Colmar on ne dit que *hâfekük* et non *hâfekükr*, et le jeu de mots avec le nom du prophète Habacuc est de facétie courante, sans doute aussi à cause des aliments qu'il est censé avoir apportés à Daniel dans la fosse aux lions. — P. 219, *gommifo* est un adverbe superlatif *(comme il faut)* de sens indifférent : *I hâ komifo kléte* « j'ai beaucoup souffert ». — P. 222 sq., je ne trouve pas le vb. *gangen*, survivance du vieil-alle-

mand *gangan*, usitée surtout à l'impératif. — P. 236, sous *Geiss*, manque la prononciation *kèys*, considérée par les Colmariens comme caractéristique des gens d'Ingersheim. — P. 241, sous *Geist*, lire *sàlskayscht* Co., et non *sàlts*-, et ainsi partout : le *z* colmarien, après un *l* ou un *n*, est *s* et non pas *ts*, à moins qu'il n'ait changé depuis 1870. — P. 243, sous la même réserve, on dit *kitik* (= *gitig*) et non pas * *kétik*. Je ne puis me tromper sur ce mot, que j'ai entendu maintes fois de la bouche de Colmariens pur-sang. — P. 251, le mot *guwert* n'est pas « abrégé de fr. *couverture* », mais simplement emprunté au fr. *couverte*, qui a le même sens dialectalement. — P. 257, sous *Glocke*, ajouter : *patsit* (= *Betezeit*) « l'Angélus », aussi à Colmar; et *pranklèkle* (*n* guttural) « le tocsin ». — P. 275, sous *Grenobel*, noter la locution *wè tr beschten àpfekhât fo kranôwl*, comparaison ultra-laudative. — P. 281, col. 1, l. 11, lire *Fingergras*. — P. 278, sous *Grund*, oublié *wîtekront* (la terre menue et noirâtre qu'on trouve au creux des vieux saules), terme facétieux pour « mauvais tabac à priser desséché ». — P. 282, je n'ai jamais entendu dire *krôsawerpal*, toujours *prosewèrpal* « procès-verbal ». — P. 295, la superstition de *tr tüme hèwe* n'est pas restreinte aux circonstances indiquées : lorsque quelqu'un se présente à une épreuve décisive, par exemple à un examen, autrefois à la conscription, etc., les personnes qui s'intéressent à lui « tiennent le pouce », c'est-à-dire replient le pouce droit à l'intérieur de la main droite et l'y tiennent renfermé à l'heure précise où l'épreuve commence et pendant tout le temps qu'elles estiment qu'elle doit durer. De là la façon métaphorique d'exprimer ses souhaits et sa sympathie : *I hèp tr tüme* « je tiendrai le pouce ».

J'ai fini. Je crains d'avoir abusé de la place qui m'était départie, et je serai plus sobre de remarques dans les comptes rendus ultérieurs. Mais j'ai pensé que, l'œuvre de MM. Martin et Lienhart étant à ses débuts, il était temps encore de leur offrir des compléments que je réserverai désormais pour mon propre ouvrage. Ils se sont voués à une tâche qui peut-être eût été la mienne sans le rapt dont souffrent presque également deux grands et nobles pays. *Non equidem invideo, miror magis...*

Surtout, je les suis avec sympathie parce qu'ils paraissent tout au moins travailler en dehors de tout esprit de parti. Ils ne sont pas de ceux qui disent que l'Alsace *doit* être allemande de nationalité parce qu'elle l'est de langage. Ils savent qu'on peut aimer passionnément la langue d'Alsace et s'être condamné à ne jamais plus l'entendre plutôt que de devenir Allemand.

V. HENRY.

A. LABRIOLA. **Essais sur la conception matérialiste de l'histoire**, avec une préface de G. SOREL. Paris, Giard, 1897, 348 pages petit in-8°. (Bibliothèque socialiste internationale, III).

M. Labriola, professeur à l'Université de Rome et disciple orthodoxe

de Marx, a voulu expliquer au public une des doctrines fondamentales du socialisme marxiste, la théorie de l'évolution des sociétés par l'action exclusive des phénomènes économiques; c'est ce qu'on appelle aussi « l'interprétation économique de l'histoire » ou « le matérialisme économique ». On a ici une exposition méthodique de la doctrine marxiste faite par un représentant scientifique de l'école : c'est dire que l'ouvrage mérite d'être analysé et discuté. Il est formé de deux essais indépendants.

Le premier : *En mémoire du Manifeste du parti communiste* [1] est une étude historique sur « la genèse », le caractère et la portée pratique du fameux *Manifeste* rédigé par Marx en 1848, un peu avant la Révolution de février, et où l'auteur voit « le commencement de *l'ère nouvelle* ». Le *Manifeste* a donné, en effet, au socialisme ses formules décisives : lutte des classes, concentration croissante des moyens de production, évolution nécessaire du prolétariat. Il a fourni au besoin confus et sentimental d'une révolution manifesté par les chartistes et les démocrates une explication philosophique en montrant que toutes les agitations avaient pour cause profonde « la transition... d'une forme de la production économique à une autre forme ». Il a dissipé les utopies du vieux communisme égalitaire, de Fourier, de Louis Blanc et donné au prolétariat la conscience du rôle prépondérant que lui assure la transformation nécessaire de la société. « Le communisme critique ne fabrique pas les révolutions... Il n'est pas un séminaire où l'on forme l'état-major des chefs de la révolution prolétarienne, il est uniquement la conscience de cette révolution. »

Le *Manifeste* a été aussi la première esquisse d'une conception nouvelle de l'histoire. Au-dessous des faits politiques, juridiques, religieux, qui absorbaient toute l'attention des historiens, il a montré que « la structure élémentaire de la société », c'est-à dire la vie économique, est la vraie cause du « mouvement de l'histoire ». Les changements apparents de la société humaine, «dans ses manifestations idéologiques, religieuses, artistiques », ont leur cause « dans les transformations plus cachées... du processus économique de cette structure ». Pour comprendre l'évolution d'une société, il faut donc étudier surtout les formes de production et les rapports entre les classes. En déclarant que « toute l'histoire n'a été que l'histoire des luttes de classes et qu'elles sont la cause de toutes les révolutions », le *Manifeste* a donné « le fil conducteur pour reconnaître dans les événements embrouillés de la vie politique les conditions du mouvement économique sous-jacent ». Depuis 1848, le « mouvement prolétarien s'est accru d'une façon colossale », et le communisme critique est « devenu une science ». Marx n'avait voulu donner que « le schéma et le rythme de la marche générale du mouvement prolétarien »; le socialisme, en s'étendant sur le monde, a rencontré

(1) Une traduction du *Manifeste*, par Mme Laura Lafargue, est donnée en appendice.

des obstacles dans les traditions du parti démocratique et la routine des paysans, et « le rythme du mouvement est devenu plus varié et plus lent ». D'autre part, « l'horizon historique » s'est élargi. Mais le *Manifeste* avait annoncé la transformation qui s'est réalisée et il contenait en germe « la nouvelle et définitive philosophie de l'histoire ».

En faisant la part de l'enthousiasme lyrique du disciple, on ne trouvera pas que M. L. ait beaucoup exagéré la portée du *Manifeste*. Ce petit écrit a marqué vraiment le moment décisif, sinon dans l'histoire du socialisme, du moins dans l'histoire de la pensée de Marx et il est devenu, plus que le *Capital*, l'évangile du collectivisme contemporain.

La deuxième partie, *Le matérialisme historique*, est une étude de pure doctrine. Elle s'ouvre par une protestation véhémente contre les habitudes de « verbalisme », la « phraséologie », le « mirage d'idéations non critiques » qui sévissent, je pense, en Italie plus qu'en tout autre pays. Puis l'auteur annonce que pour comprendre l'histoire il faut « dépouiller les faits historiques de ces enveloppes que les faits mêmes revêtent tandis qu'ils se développent », car les hommes se trompent eux-mêmes sur les causes des faits; les « acteurs de l'histoire » ont été « enveloppés d'un cercle d'illusions », il faut chercher les causes véritables de leurs actes dans la connaissance que nous avons des conditions de la vie. Mais l'auteur met en garde contre la tentation — fréquente à vrai dire chez les Marxistes — de considérer les motifs que les acteurs attribuaient à leurs actes comme de simples apparences. Les idées politiques, juridiques, religieuses, sont des phénomènes superficiels, mais réels. « Luther... ne sut jamais, comme nous le savons aujourd'hui, que le mouvement de la Réforme était un moment du devenir du tiers-état et une rébellion économique de la nationalité allemande contre l'exploitation de la cour papale ». Il ne vit dans ce « mouvement des classes » que le « retour au vrai christianisme. » On aurait donc une idée fausse de son action si on négligeait les formes religieuses dans lesquelles il a agi. Les causes profondes de la Réforme étaient économiques; mais la façon dont elle s'est faite constitue « sa circonstantialité spécifique » et nous n'avons pas le droit « de résoudre l'intégralité circonstancielle par une analyse posthume subjective et simpliste ».

Le matérialisme économique doit procéder, comme toute autre théorie historique, en établissant d'abord les motifs conscients (religieux, politiques, esthétiques, etc.), et en cherchant ensuite « les causes de ces motifs dans les conditions de faits sous-jacents ». Il s'agit donc d'expliquer « *en dernière instance* » seulement « tous les faits historiques par *le moyen de la structure économique sous-jacente* ». Ce qui n'est possible que par « la psychologie sociale », prise non au sens mystique d'une âme sociale comme dans l'école de la conscience collective, mais au sens concret de psychologie descriptive. Ainsi on doit écarter toutes les métaphores tirées de l'histoire naturelle.

L'histoire ne nous fait pas assister à la formation de la vie économique puisqu'elle ne commence qu'après l'organisation de « l'économie ». Elle doit d'abord déterminer les conditions économiques, « le terrain artificiel », c'est-à-dire les instruments, et la technique de la production. C'est seulement dans un milieu économique déjà formé qu'apparaissent « les produits réflexes et secondaires de la civilisation », idées politiques, systèmes de droit, sciences, arts. Ils ne sont donc pas « le moyen d'expliquer l'histoire », mais au contraire ce qu'il faut expliquer, parce qu'ils dérivent de conditions « déterminées ».

La doctrine marxiste ne prétend pas être la révélation d'un « *plan* » de l'histoire du monde, elle n'est qu'une « méthode de recherche et de conception ». Elle part de l'idée que « l'essentiel de l'histoire consiste en ces moments critiques » où les « antagonismes de classe » éclatent « par suite de la contradiction entre les formes de la production et le développement des forces productives ». Voilà pourquoi ayant « trouvé les raisons et les modes de développement de la révolution prolétarienne qui est *in fieri* », elle cherche celle des « autres révolutions sociales » du passé. Or, il n'y a encore qu'une petite partie du genre humain qui ait traversé le *processus* de l'Europe occidentale contemporaine. Les entraves au progrès dans les autres pays ont tenu à « la structure sociale ».

En tout pays jusqu'ici, l'État a eu pour but de maintenir les inégalités économiques, il a toujours été « l'instrument d'une partie... de la société contre tout le reste de la société », une réunion d'antithèses différentes seulement de forme (artisan et paysan, prolétaire et patron, capitaliste et travailleur). Il suppose une hiérarchie de situations sociales, où la richesse et la culture intellectuelle sont réservées à une minorité; voilà pourquoi le progrès est resté partiel. Toutes les formes d'organisation sociale ayant été jusqu'ici antithétiques, aucune n'a pu « produire les conditions d'un progrès humain universel et uniforme ». Il a fallu attendre le moment où les conditions nouvelles du monde (la technique moderne, l'accumulation capitaliste, le prolétariat), ont rendu possible à Marx de formuler la « *théorie objective des révolutions sociales* ». Ainsi, comme aboutissant de « l'Économie » du XVIIIe siècle et de la critique de la société est né le « socialisme scientifique » qui n'est plus seulement la « critique subjective », mais « la découverte de *l'autocritique* qui est dans les choses elles-mêmes ». C'est que la Révolution française avait éclairé les hommes du XIXe siècle en leur montrant « toutes les forces antagonistes de la société moderne », et leur avait donné « le besoin... d'une science historique et sociologique *antidoctrinaire* » qui expliquât l'évolution par le *processus* nécessaire de la société.

Les historiens ont cherché à expliquer l'histoire par les *facteurs historiques*, obtenus par analyse, abstraction et généralisation. M. L. accepte cette façon d'opérer, mais seulement comme un procédé empirique « d'orientation provisoire ». Pour l'explication définitive il faut pénétrer jusqu'à la « structure économique sous-jacente ». C'est « la forme de la

production des moyens immédiats de la vie » qui détermine *directement* toute « l'activité pratique » (formation et luttes des classes, droit et morale, État) et indirectement toute la vie intellectuelle (art, religion, science), sur laquelle agissent aussi, mais plus faiblement, les idées, les traditions et la nature. La doctrine permet, d'ailleurs, de comprendre pourquoi certains de ces « soi-disant *facteurs*, *l'État* et le *droit* », ont été regardés comme l'objet principal de l'histoire.

Le moment n'est pas encore venu « d'écrire un résumé de l'histoire universelle » fondé sur la doctrine. Mais déjà l'histoire récente est assez bien connue pour être traitée par cette méthode et l'auteur annonce qu'il en donnera un exemple « dans une véritable narration historique ».

Quand on est parvenu à surmonter l'impression d'agacement causée par le ton révélateur et parfois agressif [1] de cet écrit, quand on a vaincu la fatigue et l'ennui produits par l'emploi continu de la terminologie hégélienne (moment du devenir, catégories économiques, dialectique de l'histoire, *processus* immanent [2]), on est frappé de l'effort très méritoire et souvent heureux fait par M. L. pour exposer et justifier une conception puissante, quoique incomplète, de l'évolution du monde; on lui sait gré de sa préoccupation vraiment scientifique de réagir contre la confusion (si fréquente dans son école), entre les phénomènes sociaux et les phénomènes biologiques, de ses protestations contre « le darwinisme politique et social », de son souci de tenir compte des faits concrets, politiques, religieux, juridiques. On pourrait donc recommander ce livre comme un excellent exposé de la philosophie de l'histoire marxiste, s'il n'était pas écrit dans une forme si obscure [3].

Quant au fond même de la doctrine, sans le discuter ici en détail, il est facile d'en indiquer les défauts essentiels, car ils sont apparents pour quiconque a l'habitude des études historiques. D'abord la méthode même suivie pour établir la proposition fondamentale est incorrecte : au lieu d'étudier séparément l'évolution de chacune des sociétés connues historiquement, puis de les comparer pour arriver, par une généralisation progressive, à déterminer les caractères communs à toutes les évolutions, Marx a construit sa doctrine à partir de l'examen d'un seul cas, l'évolution de la société occidentale contemporaine, qu'il a regardée comme la clef de toutes les évolutions antérieures. Il a donné ainsi à son interprétation de l'histoire l'apparence d'une construction scientifique fondée sur l'expérience, et son disciple insiste avec fierté sur le caractère « scienti-

---

1. « Ce raisonneur à vide, prolixe et ennuyeux, l'indispensable Spencer » (p. 90).

2. Sans parler de l'incorrection de la traduction, qui rend le texte parfois obscur et toujours pénible à lire (« médiation » pour intermédiaire, « médiane » pour centrale, « confronter » pour comparer).

3. La préface de M. G. Sorel est, au contraire, d'une langue ferme et claire; le ton en est également agressif, surtout contre les socialistes français hétérodoxes (Rouanet, Jaurès). Il me semble, d'ailleurs, que M. Sorel lui-même ne parvient pas à rester un marxiste pleinement orthodoxe.

fique» de la doctrine exempte de toute métaphysique. Mais que dire d'une explication de *tous* les faits historiques établie sur *un seul* groupe de faits? Ou bien elle est une généralisation monstrueusement hâtive, ou bien elle repose sur l'hypothèse *a priori* que l'évolution occidentale de ce dernier siècle représente l'évolution de l'humanité entière. Elle n'a donc que le choix d'être ou de la science très mal faite, ou de la métaphysique déguisée en science.

En fait, Marx avait construit une métaphysique avec quelques faits historiques; une métaphysique dont l'origine hégélienne se reconnaît encore à des marques de fabrique dans le vocabulaire et surtout dans la confusion systématique entre les choses réelles et les idées que nous avons des choses (la théorie de l'autocritique de la société suppose cette confusion).

Il est vrai que l'historien le plus soucieux de rester objectif ne parvient jamais à se représenter les faits historiques passés que par analogie avec les faits du présent observés directement; la connaissance en histoire étant toujours indirecte, conserve toujours une part de subjectivité [1]. La théorie marxiste ne souffrirait donc ici que d'une impuissance commune à toutes les théories historiques. Mais si l'analogie peut être employée de façon à conduire à la vérité scientifique — ce qui est le postulat de toute science de l'histoire — c'est du moins à deux conditions, et la théorie marxiste ne remplit aucune des deux.

1° Il faut, avant d'attribuer des causes aux faits du passé, avoir étudié *l'ensemble* des faits sociaux dont on prétend déterminer l'évolution pour voir par quelles parties cet ensemble est comparable à l'ensemble des faits actuels, le seul qu'on connaisse directement. Or, Marx et ses disciples s'enferment dans l'étude des faits économiques, les déclarent d'avance causes de tout le reste et refusent de regarder les autres faits, comme s'il était certain que la même espèce de faits (économiques, religieux, politiques) a toujours la même importance relative dans l'évolution. L'étude complète des faits sociaux à des époques différentes donne précisément l'impression inverse; ce sont les motifs religieux qui, aux XVIe et XVIIe siècles, paraissent les plus forts, à la fin du XVIIIe ce sont les motifs politiques, au XIXe peut-être les motifs économiques. Les Marxistes instruits se tirent d'embarras en admettant qu'une illusion irrésistible cache aux acteurs eux-mêmes les vrais motifs économiques. On pourrait, au même titre, dire que les Marxistes, en attribuant à leurs propres actes des motifs économiques, sont le jouet d'une illusion qui leur cache quelque motif religieux ou politique inconscient.

2° Pour raisonner correctement sur l'analogie avec le présent, il faut avoir analysé correctement l'ensemble des faits de la société et avoir exactement observé les rapports de cause entre ces faits. Or, l'analyse

1. On en trouvera l'explication dans Langlois et Seignobos, *Introduction aux études historiques*, liv. III, chap. 1 et 2.

marxiste est incomplète et l'observation des rapports est inexact. — Il y a dans l'organisation politique autre chose qu'une assurance mutuelle entre ceux qui possèdent pour maintenir leur domination économique; il y a dans la masse des hommes un besoin d'obéir et d'être dirigés, qui n'a aucun rapport avec la propriété (on peut l'observer chez les enfants qui jouent ensemble) : de même dans la morale, la religion, l'art, la science, il y a des instincts étrangers à la vie économique. — Le marxisme déclare tous ces instincts superficiels, tous les actes qui en naissent *subordonnés* à la « structure économique sous-jacente », seule cause profonde. Mais pourquoi seraient-ils subordonnés plutôt que coordonnés? Pourquoi les actes économiques seraient-ils « la structure sous-jacente », plutôt que les croyances religieuses ou les actes politiques? — Parce que le besoin de manger est plus pressant que le besoin de croire ou d'être gouverné ? — Mais une fois ce besoin satisfait, les autres besoins matériels qui déterminent la production économique sont-ils vraiment plus puissants que les besoins politiques, moraux ou religieux? Le désir d'avoir un beau mobilier a-t-il plus d'action sur la conduite que la peur de l'enfer ou de la réprobation publique? M. L. admet que l'organisation économique *a précédé* les autres faits sociaux et leur a ainsi imposé une direction. C'est une pure conjecture. Chez les peuples historiques comme chez les peuples sauvages, les croyances et l'obéissance sont *simultanées* aux faits économiques et en paraissent nettement indépendantes. — L'expérience actuelle nous montre toujours les croyances, le commandement, la morale, les arts mêmes *coordonnés* aux phénomènes économiques. Si au XIXe siècle, dans la période de bouleversement produite par la révolution brusque de la technique, l'organisation du travail a pris une action plus forte que d'ordinaire sur la vie sociale, ce n'est pas une raison pour en faire le moteur unique de toute la vie contemporaine, encore moins de la vie d'autrefois.

L'action même des phénomènes économiques sur l'évolution sociale n'est pas correctement analysée. Le marxisme admet comme causes principales de l'évolution l'organisation technique de la production, la répartition du travail et la division en classes qui en résulte. Mais ce qui agit sur la conduite des hommes ce n'est pas seulement leur genre de vie et de travail; c'est *l'idée* qu'ils se font de leurs intérêts, et cette idée est un phénomène de morale, d'éducation, de science, non un fait de structure; la vie matérielle elle-même est dominée non par le procédé de fabrication, mais par le commerce, et le commerce consiste surtout dans la *publicité*, qui est un fait intellectuel.

Le « matérialisme historique » est donc trop superficiel et trop inexact pour fournir une méthode à la science naissante de l'histoire; il ne donne même pas un cadre pour grouper provisoirement les faits, il n'est qu'une doctrine métaphysique. Et cependant il aura fait pour le progrès de l'histoire plus qu'aucun autre système du XIXe siècle. Il a forcé les historiens, absorbés jusqu'ici dans l'étude des gouvernements, des guerres,

des religions et du droit, à se rappeler l'existence de la vie matérielle. En donnant aux phénomènes économiques une importance exagérée, il a obtenu qu'on leur attribuât leur part légitime. En déclarant qu'ils contenaient à eux seuls l'explication de toute l'histoire, il a inspiré un ardent désir de les étudier. Et pour faire avancer une science, l'excitation produit par un espoir chimérique a plus de force qu'une méthode correcte.

Ch. Seignobos.

Pascal (Ernesto). **Costumi ed usanze nelle Università italiane.** Milan, Hoepli, 1897. In-8 de 65 p. 1 fr. 50.

L'auteur de ce discours, M. Pascal, professeur de mathématiques à l'Université de Pavie, dit qu'il devait le lire à la dernière rentrée des Facultés et qu'il en fut empêché par des personnes qui ne veulent pas permettre qu'on écarte la politique des corps enseignants. Je ne sais pas si l'interdiction ne tint pas tout autant à la crainte assez légitime du scandale que son discours aurait causé. C'est au calme lecteur et non à un auditoire d'étudiants qu'il convient de soumettre des critiques intéressantes mais hardies, qui visent, non pas seulement le passé, mais le présent. Nous n'en signalons pas moins les pages relatives à la vie des Universités italiennes au moyen âge (querelles des professeurs, moyens qu'ils employaient pour se disputer les élèves, privilèges exorbitants accordés à ceux-ci, considérations d'ordre plus économique que littéraire qui poussaient les villes à fonder des établissements d'enseignement supérieur. — M. P. a seulement le tort de ne pas indiquer ses sources, à part Savigny, qu'il cite en cet endroit). Nous signalons aussi les pages où il soutient que l'autonomie absolue des Facultés ne serait autre chose que la domination d'autant de coteries ; suivant lui, laisser la nomination des professeurs aux corps enseignants, c'est la livrer aux influences locales, aux relations de famille, à la tyrannie des doctrines en faveur ; il critique assez fortement le système italien qui consiste à la confier à des commissions élues par les professeurs et jugeant d'après les travaux écrits des candidats ; mais il estime que c'est encore le moins défectueux ; il dit qu'un ministre s'en étant rapporté aux Facultés directement intéressées, les choix furent tels que le ministre crut devoir réduire les traitements des élus. On trouvera également des détails instructifs sur l'extension démesurée des vacances universitaires (15 ou 20 jours en cas d'élections politiques), sur les professeurs qui ne professent pas, sur la turbulence des étudiants, qui réduit quelquefois à moins de cinq mois l'année scolaire.

Charles Dejob.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 7 février — 1898

Historisch-comparative Syntax der hebræischen Sprache, von E. Kœnig. Leipzig, Hinrichs, 1897; in-8, ix-721 pages.

Das hebræische Fragment der Weisheit des Jesus Sirach, herausgegeben von R. Smend. Berlin, Weidmann, 1897; in-4, 34 pages.

I. — Tous les sémitisants accueilleront avec faveur et reconnaissance l'œuvre magistrale de M. Kœnig. La première partie de sa grammaire hébraïque (*Lehrgebäude der hebräischen Sprache*) est un traité classique dont voici le digne complément. Il est impossible d'apporter à une œuvre de ce genre plus de méthode, d'observation minutieuse, d'érudition sobre dans son abondance. Ce gros volume, tout plein de petites remarques, encombré de références, est d'une ordonnance merveilleusement régulière, et si l'hébraïsant le plus exercé peut s'y instruire encore, le plus novice est à même de s'y retrouver sans le moindre embarras. Le savant auteur dit que son registre des passages cités de l'Ancien Testament constitue le commentaire syntactique le plus court et le plus complet de l'Ancien Testament tout entier. Rien n'est plus vrai : cet index de 90 pages a été dressé avec le plus grand soin pour faciliter les recherches des exégètes ; les références pour le même verset, quand il y en a plusieurs, y sont classées dans l'ordre des difficultés ou particularités que présente le texte biblique, et M. Kœnig a relu tout exprès l'Ancien Testament à seule fin d'organiser cette disposition des références,

au lieu de les classer simplement d'après l'ordre de numérotation des paragraphes dans son livre. Mais ce n'est pas seulement l'index qui est un bon commentaire syntactique de la Bible, c'est l'ouvrage même, toute la syntaxe des mots et la syntaxe des propositions. Sous cette antique division, M. K. a groupé des remarques infiniment précieuses, non seulement pour la connaissance de la langue hébraïque, mais pour l'intelligence de la Bible. Entre mille exemples qu'on pourrait citer, il en est un tout à fait digne d'être signalé, dans la syntaxe des noms, une des meilleures parties de cet ouvrage où il n'y en a que d'excellentes : c'est l'explication du pluriel *Élohim* pour désigner la divinité, pluriel souvent allégué comme preuve du polythéisme primitif des Israélites, et où Renan avait trouvé son étrange théorie de l'élohisme patriarcal. Selon M. Kœnig, le mot *Élohim* appartient tout simplement à la catégorie des pluriels d'intensité par lesquels l'hébreu aime à figurer les impressions psychologiques ou les idées abstraites : il signifie « terreur » ou « être terrible ». Rien à tirer de son étymologie pour ou contre telle conception théorique de la religion des patriarches.

II. — On sait qu'un fragment considérable de l'original hébreu de l'Ecclésiastique a été publié récemment par MM. Cowley et Neubauer (voir *Revue* du 7 juin 1897). M. Smend en donne une édition nouvelle, après collation du manuscrit et des photographies qui lui ont été communiquées par les éditeurs anglais. Plusieurs des corrections déjà proposées par lui dans la *Theologische Literaturzeitung* (15 mai 1897) ont été contestées par les premiers éditeurs. M. Smend les maintient, déclarant les photographies meilleures que le manuscrit dans son état actuel : après nettoyage, on l'a recouvert d'un papier transparent pour en assurer la conservation. Les raisons alléguées contre les lectures de M. Smend qui sont déclarées fautives n'étaient pourtant pas à dédaigner. L'édition allemande du fragment hébreu de l'Ecclésiastique sera très précieuse à consulter pour certaines rectifications de lecture acceptées de bonne grâce par MM. Cowley et Neubauer, pour d'autres leçons plus ou moins conjecturales qui méritent d'être discutées par les critiques ; mais si elle améliore sur un assez grand nombre de points l'édition anglaise, elle ne peut pourtant pas la remplacer.

A. L.

Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament, herausgegeben von K. Marti : Lieferung 3, **Das Buch der Richter**, erklært von K. Budde ; in-8, xxiv-147 pages. Lieferung 4, **Das Buch Hesekiel**, erklært von A. Bertholet ; in-8, xxvi-259 pages. Freiburg i. B., Mohr, 1897.

I. — M. Budde était tout désigné par ses travaux antérieurs pour commenter le livre des Juges, et c'est plaisir de relire avec lui ce recueil d'antiques légendes, une des parties les plus curieuses et les plus instruc-

tives de l'Ancien Testament. Pour le fond, le livre des Juges procède de deux sources principales, une judéenne, apparentée à la source J de l'Hexateuque, une éphraïmite, plus récente, apparentée à la source E de l'Hexateuque. L'une et l'autre se poursuivent dans les livres de Samuel. Elles ont eu leur histoire et subi des transformations avant la première compilation qui les réunit vers l'an 650. Les histoires d'Aod, de Gédéon et d'Abimélek, de Jephté, des Danites et du crime de Gibéa, se trouvaient dans les deux sources. J avait en propre l'histoire de Samson; son histoire de Jabin fut combinée avec l'histoire de Débora et Barak, propre à E. La compilation eut à subir les retouches édifiantes d'un premier rédacteur deutéronomiste; un second rédacteur en tira un livre rigoureusement encadré dans la conception dogmatique d'apostasie suivie de punition par domination étrangère, puis de repentir et de délivrance par un homme providentiel. C'est ainsi que Samson fut fait juge d'Israël; mais le rédacteur supprimait la fin de son histoire (c. XVI), de même l'histoire d'Abimélek (c. IX) et les deux récits concernant Dan et Benjamin. D^2 rédigea lui-même la notice d'Othoniel et il composa ainsi le noyau principal du livre actuel, l'histoire des six grands juges. Vers l'an 400, un rédacteur qui écrivait dans l'esprit du Code sacerdotal inséra les notices des petits juges, rétablit en les glosant les morceaux éliminés par D^2, et donna au livre la forme sous laquelle nous le lisons aujourd'hui. M. Budde observe avec raison que tout le travail critique de ces dernières années a confirmé les hypothèses qu'il avait émises sur le sujet en 1890. Il va sans dire que les conclusions de la critique sont plus ou moins discutables dans les détails. Mais nul ne lira sans profit les belles analyses du nouveau commentaire, surtout pour les histoires de Gédéon et Abimélek, Jephté, l'oracle de Dan et le crime de Gibéa. Le cantique de Débora, cette pierre d'achoppement de tous les commentateurs, est peut-être moins réussi. Sans doute le premier verset, comme le traduit M. B., donne un très bon sens : « Parce que les chefs ont dirigé, parce que le peuple a été empressé, bénisssez Iahvé. » Mais ce sens est peut-être d'une poésie un peu terne, et il est permis de trouver acceptable la traduction : « Parce que les cheveux sont épars, que le peuple s'engage, bénissez Iahvé. » Le peuple se voue à la guerre sainte, et pour l'expédition il est dans une condition religieuse analogue à celle des nazirs. L'histoire de la fille de Jephté est à bon droit rattachée à la source E, qui a fourni aussi dans la Genèse le sacrifice d'Isaac : E mettait Jephté en rapport avec les Moabites, J avec les Ammonites, et l'histoire de Jephté dans J se terminait par la contestation avec les gens d'Éphraïm (XII, 1-6). M. B. ne doute pas que Jephté n'ait sacrifié sa fille, ou du moins que tel ne soit le sens du texte, et il observe que l'interprétation mythique du fait ne s'impose en aucune façon. S'il y a deux sources dans l'histoire de Gibéa, comme cela est très vraisemblable, ne pourrait-on soupçonner que l'une des sources (J ?) mettait en scène un maître et son serviteur (un jeune esclave), l'autre un homme et sa con-

cubine, et que, d'après la première, les Benjaminites auraient accompli sur le *naar* l'abomination que les gens de Sodome avaient jadis projetée contre le *maleak* de Iahvé, reçu chez Lot? La seconde version serait atténuée. Certains passages que M. Budde corrige pour les adapter à celle-ci, semblent convenir à la première et lui fournir une base critique.

II. — Excellent aussi est le commentaire d'Ézéchiel, par M. Bertholet. L'auteur s'est fait connaître par un remarquable travail sur l'attitude des Israélites et des Juifs à l'égard des étrangers (*Die Stellung der Israeliten und der Juden zu den Fremden*. Fribourg e. B., 1896). Tout dernièrement, dans une courte dissertation très sagement pensée et méthodiquement écrite (*Der Verfassungsentwurf des Hesekiel*), il expliquait avec beaucoup de finesse pourquoi Ézéchiel n'avait guère trouvé de commentateurs et n'était pas souvent cité dans l'enseignement chrétien. Sans doute il nourrissait le projet d'offrir au vieux prophète une solide compensation pour cette disgrâce imméritée. Après une introduction qui ne contient rien d'inutile et qui dit tout ce qu'il faut, M. B. entreprend l'explication du texte et la poursuit avec beaucoup de clarté, de pénétration, d'habileté critique dans les endroits où la leçon massorétique a besoin d'être corrigée. La théologie d'Ézéchiel est parfaitement analysée; le caractère des visions bien saisi. Qu'on lise, par exemple, les pages substantielles où est interprétée la vision du char divin avec les quatre animaux. Il ne s'agit pas d'une simple vision, bien qu'Ézéchiel ait eu des visions, mais d'un tableau étudié dont M. B. retrouve les divers éléments soit dans les prophètes antérieurs, soit dans les objets familiers au prophète, tels que le mobilier du temple ou les monuments de l'art chaldéen. La discussion du fameux passage où Ézéchiel attribue à Iahvé l'ordre de sacrifier les premiers-nés de l'homme (*Éz.*, xx, 25) est peut-être un peu sommaire. M. Bertholet doit avoir raison de maintenir le sens naturel du discours; mais on n'est pas obligé d'admettre que le prophète voyait dans les plus anciens textes concernant l'offrande des premiers-nés un précepte visant directement l'immolation; il suffit pour expliquer son langage que les prescriptions dont il s'agit aient servi de prétexte ou d'occasion au sacrifice.

J. S.

H. F. Tozer. **A History of ancient Geography** (Cambridge geographical Series, 1897, vii-387 p., avec 10 cartes et un index).

M. Tozer, auteur des *Selections from Strabo*, dont il a été rendu compte ici, destine son livre, non pas aux *advanced scholars*, munis de l'ouvrage classique de Bunbury, mais aux *ordinary students* et aux honnêtes gens. Il ne s'est donc pas encombré de l'appareil critique; il a, non pas élucidé, mais clarifié — jusqu'à les diluer parfois — des problè-

mes qui inquiètent les érudits : ainsi les *Périples*, ou les explorations de Pythéas, admettant le pour ou le contre, sans motiver ses jugements, sans souci des doutes les plus légitimes. Même les *ordinary students* auraient le droit de savoir que d'autres opinions se sont produites. C'est que M. T. emboîte le pas derrière des guides qu'il ne lâche presque jamais : Bunbury, Hugo Berger, Müllenhoff ; très rarement il se réfère à d'autres autorités, et point des plus récentes, par exemple sur les Sargasses, au *Cosmos* de Humboldt ; sur l'identification de l'Ister, à M. Macan ; ailleurs, aux *Principles of geology* de Lyell [1].

M. T. part de la géographie homérique et aboutit à Ptolémée et ses continuateurs ; il a bien distribué ses matières, en ce qu'il sait présenter de front l'histoire des expansions et découvertes avec celle des doctrines ; il fait à chaque période, à chaque géographe, sa part exacte. Signalons cependant une digression, mais qui se rachète par son intérêt : ayant raconté l'ascension de l'Etna et du Mont Casius par l'empereur Hadrien, « monarque touriste » et même alpiniste, M. Tozer profite de l'épisode pour rechercher la conception que les anciens se faisaient de la montagne ; c'est une contribution curieuse à l'étude du sentiment de la nature dans l'antiquité et aussi — un Anglais ne néglige pas le côté pratique des choses — de l'usage des signaux télégraphiques.

B. A.

A. Schulten. **Die Lex Manciana**, in 4°, 51 pages, Berlin, Weidmann, 1897.

Sous le titre « *Die Lex Manciana* », M. Schulten vient de publier, dans les « *Abhandlungen der kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Gœttingen* », un long et savant travail sur l'inscription découverte il y a environ un an près de Testour, en Tunisie, au lieu dit H[r] Mettich. Ce texte épigraphique est l'un des plus importants qui aient été trouvés depuis plusieurs années dans l'Afrique du Nord. M. R. Cagnat et moi, nous l'avons étudié ; M. S. l'a commenté ; M. Cuq, le distingué professeur de l'École de Droit de Paris, s'en est de même occupé avec sa compétence habituelle. Ce document provoquera sans doute encore d'autres exégèses ; du moins nous le souhaitons, parce que la science ne peut qu'en tirer profit.

Comme il fallait s'y attendre, les érudits ne sont point d'accord. De très sérieuses divergences d'opinion se sont produites. Ce n'est point ici le lieu, pour nous, de discuter les critiques que M. S. nous adresse ; nous voulons seulement, après avoir annoncé que nous ne laisserons pas ces

1. Dans le chapitre où il est traité d'Ératosthène, M. T. cite les *Fragments d'Hipparque* de Berger, mais point le travail du même auteur sur Ératosthène. En revanche, voici un trait bien anglais : la description des mines d'or d'Éthiopie, par Agatharchide, comparée avec celle du Livre de Job.

critiques sans réponse, présenter aux lecteurs de la *Revue Critique* le travail de ce savant.

M. S. a presque partout adopté la lecture proposée par M. Cagnat à l'Académie des Inscriptions. Il l'a complétée ou améliorée sur quelques points. Il y a ajouté quelques restitutions de passages illisibles, restitutions sans doute ingénieuses, mais purement conjecturales, sinon téméraires.

Le commentaire qui suit le texte de l'inscription est très étendu. Chacun des paragraphes du texte y est d'abord étudié à part; puis M. S. consacre quelques pages plus générales à montrer l'importance propre de ce document et à le comparer avec les autres documents analogues que nous possédons déjà. C'est là un travail considérable, plein d'indications et de remarques intéressantes, tel, en un mot, qu'on pouvait l'attendre de M. S., après ses autres études sur l'*Inscription d'Aïn Ouassel* et sur les *Grandes propriétés foncières dans l'empire romain*.

Ce n'est pas à dire que nous n'ayons aucune réserve à faire. Et d'abord M. S. a commis quelques inexactitudes matérielles assez graves. — Il place le *Saltus Massipianus* près de Simitthu ; ce *saltus* se trouvait bien loin au sud de cette ville, dans la région d'Ammaedara et de Thala. — Il affirme que toute la vallée moyenne de la Medjerdah était comprise dans les domaines impériaux, et que les *saltus*, dont on a trouvé la trace autour de cette vallée, se rejoignaient pour ne former qu'une immense propriété d'un seul tenant. C'est de la pure fantaisie. — Il prétend que les deux procurateurs nommés au début de l'inscription sont tous deux des affranchis impériaux. Or, s'il y a dans le texte PRO*CC*, ce qui indique que tous deux sont procurateurs, il y a non moins nettement à la même ligne LI*B* par un seul B, ce qui prouve que seul le dernier nommé, Felicior, était un affranchi. D'autre part, comment un affranchi impérial pourrait-il, à l'époque de Trajan, porter le gentilice Licinius? — M. S. interprète la locution « *in assem* » de la façon suivante : « *... unvermindert*, *ohne irgend welchen Abzug...* » Jamais, à notre connaissance, « *in assem* » n'a eu une telle signification. *In assem* veut dire : *en bloc* et s'oppose à des expressions comme *viritim*, *pro parte*, etc. — Il affirme que Lurius Victor Odilonis f. et Flavius Geminius sont des Romains. M. S. en est-il donc encore à penser que, dans les provinces romaines, sous l'Empire, tout individu, qui portait des noms romains, était romain ? Et, d'ailleurs, même dans cette hypothèse, le nom d'Odilo, père de Lurius Victor, est-il romain ?

Outre ces inexactitudes de détail, nous relevons, dans le travail de M. Schulten, deux autres défauts plus sérieux, défauts de méthode qui l'ont entraîné, suivant nous, à des erreurs importantes.

M. S. ne sait pas se résigner à ne point lire une ligne à demi-effacée. Il veut restituer; il restitue par hypothèse, et il commente ensuite cette restitution. Exemple : à la troisième colonne de notre inscription, se

trouve un paragraphe assez mutilé; le début en est illisible, et plusieurs autres mots ont disparu. Ce que l'on lit avec certitude donne ceci : « ..... *in F(undo) Ville Magne Var[iani sive M] appaliae Sige sunt erunt..... agros qui vicias habent, eorum agrorum fructus conductoribus vilicisve.....*, etc. » M. S. restitue, sans qu'il y ait sur la pierre aucun indice qui l'y autorise : « [Agri herbis consiti qui] *in F(undo) Ville Magne Var[iani sive M]appaliae Sige sunt erunt,* [praeter] *agros qui vicias habent.....* etc. »; puis il tire de là une théorie assez étrange sur la situation toute particulière des terres à fourrages dans les domaines impériaux, situation à laquelle échapperaient pourtant les champs plantés en vesces. Ce n'est pas là le seul exemple de ce défaut de méthode. Nous en pourrions citer au moins trois autres. Ce défaut est grave. M. Schulten, qui a écrit, dans ce même travail, à propos de quelques parties de notre commentaire : « *Alle diese Combinationen..... entbehren jeder Begründung* », ne s'est-il pas exposé justement au même reproche, en bâtissant ainsi sur le sable mouvant des pures hypothèses?

Le second défaut de méthode que nous croyons avoir remarqué dans l'ouvrage de M. Schulten, consiste à ne pas avoir étudié le document en lui-même et pour lui-même. D'un bout à l'autre des cinquante pages qu'il a consacrées à l'inscription d'H^r Mettich, M. S. est visiblement hanté par le souvenir de l'inscription d'Aïn Ouassel. Il veut trouver dans celle-là la confirmation de toutes les opinions qu'il a émises à propos de celle-ci. « Les deux inscriptions sont sœurs, dit-il. Par conséquent le nouveau texte concerne, lui aussi, des domaines impériaux. » — « Mais il y est question de *domini*, de *vilici*, de *conductores!* » — « Qu'importe! *Domini* n'a aucun sens dans le cas présent; il est exactement synonyme de *conductores*. Quant aux *vilici*, ce sont ici, comme ailleurs les *actores*, les représentants, les intendants des *conductores*. » Et voilà comment on peut donner de fortes entorses au sens courant et usuel des mots, afin qu'ils puissent cadrer avec une théorie préconçue!

De même, il semble tout naturel de voir dans l'expression *Fundus Villae Magnae Variani*, le nom complet d'un domaine, la *Villa Magna Variani.* Toujours poursuivi par cette idée que l'inscription d'H^r Mettich traite, comme celle d'Aïn Ouassel, de domaines impériaux, M. S. imagine qu'il faut traduire : *Fundus Villae Magnae Variani,* par : l'un des *fundi* contenus dans un domaine plus vaste, dans un *saltus* qui s'appellerait *Villa Magna Variani* : « *Fundus Villae Magnae bedeutet : der in der villa Magna gelegene fundus.* »

Et, pour justifier cette méthode si dangereuse, M. S. émet cet aphorisme : « *En matière épigraphique c'est l'analogie et non l'anomalie qui doit l'emporter.* » A notre avis, l'application d'une telle théorie ne conduirait à rien moins qu'à compromettre les progrès de la science, puisqu'il faudrait se méfier dans tout document nouveau de ce que l'on n'aurait pas encore trouvé dans les documents plus anciens.

Les réserves que nous venons de formuler sur le travail de M. Schulten ne diminuent en rien l'importance de ce commentaire très copieux et très fouillé. Il sera désormais impossible de s'occuper de l'inscription d'H[r] Mettich, sans le consulter et l'étudier de près. Beaucoup de points fort intéressants y sont mis en lumière; de curieuses et instructives comparaisons s'y trouvent établies avec d'autres documents du même genre, trouvés en Grèce et en Égypte.

J. Toutain.

Il trattato De Vulgari Eloquentia di Dante Alighieri, per cura di Pio Rajna, edizione minore. — Florence, Succ. le Monnier, 1897, in-16, xl-86 pages (1 fr.).
Dr. G. A. Scartazzini. **Enciclopedia dantesca,** vol. II, parte prima (M.-R.). — Milan, Hoepli, 1898, in-16.

I. — Le texte critique du *De Vulg. Eloq.*, publié naguère sous les auspices de la *Società Dantesca* (voir *Rev. critique* du 31 août 1896), s'adresse surtout aux philologues; il était important de mettre à la disposition d'un public moins restreint une édition réduite et peu coûteuse du texte de Dante, avec toutes les améliorations qu'a apportées à la vulgate le grand travail mené à bonne fin par M. Rajna. Le savant éditeur ne s'est pas contenté de reproduire tel quel, dans cette *edizione minore*, le texte de la grande : ce serait mal connaître sa constante préoccupation de se rapprocher autant que possible de la perfection scientifique ; il y a introduit quelques corrections qu'il justifie dans la préface (pp. xiv-xxxix), en même temps qu'il y expose les raisons pour lesquelles, en dépit de certaines critiques, il a maintenu sur d'autres points la leçon qu'il avait précédemment adoptée. On voit par là que l'édition critique ne dispense nullement les philologues eux-mêmes de recourir à l'*editio minor;* ils y trouveront, en outre, trois *index* précieux (des noms propres, des mots appartenant exclusivement au latin du moyen âge, et des citations en langue vulgaire contenues dans le texte). L'apparat critique, au bas des pages, est réduit au strict nécessaire : variantes principales des manuscrits G et T, ainsi que celles de l'édition Fraticelli, partout où la nouvelle édition s'en écarte.

II. — Le second volume de l'Encyclopédie Dantesque, entreprise par M. Scartazzini (voir *Rev. crit.* du 31 mai 1897), paraît en deux parties: la première va de la lettre M à la lettre R. Le plan suivi y est identique à celui du premier volume. Nous attendrons l'achèvement de cette importante publication pour en reparler plus longuement.

H. H.

Archives municipales de Bordeaux. Inventaire sommaire des registres de la Jurade, 1520 à 1783, publié et annoté par Dast Le Vacher de Boisville, secrétaire général de la Société des Archives historiques de la Gironde. In-4, de xiv-708 pages.

On sait quelle sollicitude éclairée les municipalités bordelaises témoignent à l'égard des Archives de la ville. Si elles ne font pas tout ce qu'il faudrait pour en assurer la conservation, si elles persistent à les garder dans ce palais Rohan, qui a la déplorable habitude de flamber de temps à autre, du moins elles consentent de sérieux sacrifices pour publier les plus curieux d'entre les documents dans cette collection des *Archives municipales de Bordeaux*, qui est réellement digne d'une grande cité.

Le volume nouveau ouvre une série considérable; il représente la lettre A d'un répertoire dont la lettre B occupera, si je suis bien informé, deux autres gros volumes. La publication totale exigera quinze à vingt volumes, vingt ans de travail et peut-être une dépense de 100,000 francs. Il n'est donc pas inutile de signaler dès le début les perfectionnements dont elle est susceptible.

Il serait superflu d'insister sur l'intérêt que présentent les délibérations de la Jurade bordelaise pendant deux siècles et demi. Assurément l'éditeur de cet ancien répertoire s'abuse sur la portée de son œuvre; il se laisse entraîner sans doute par l'allure un peu déclamatoire de sa préface, quand il adjure les municipalités de France de suivre l'exemple de Bordeaux et de fournir ainsi « les éléments d'une Histoire nationale particulièrement intéressante et très complète ». Toutes les villes n'ont pas l'inventaire des registres de leur ancien conseil, et l'histoire nationale, pour être « très complète », doit comprendre bien autre chose que des délibérations municipales des xvie-xviiie siècles. Il n'en est pas moins vrai que l'on ne saurait dédaigner pareille source de renseignements.

On peut se demander cependant si l'effort que nécessite la publication dont je m'occupe n'est pas hors de proportion avec le résultat. Il ne faut pas oublier que les registres de la Jurade de 1520 à 1780 ont, pour une notable portion, les trois quarts peut-être, échappé à l'incendie; il convient de se rappeler, en outre, qu'un répertoire des titres de la ville, dressé au siècle dernier *à un point de vue pratique*, renferme l'analyse de très nombreuses pièces qui sont aujourd'hui absolument dénuées d'intérêt. Quant aux autres, elles sont un peu sujettes à caution, les hommes d'autrefois n'apportant guère de sens historique dans le dépouillement des dossiers; et puis, elles seront inutiles en grande partie le jour où la municipalité fera rédiger conformément aux méthodes actuelles l'inventaire-sommaire des registres de la Jurade.

Dans ces conditions, est-il bien raisonnable de consacrer à l'impression du répertoire de 1751 quinze à vingt in-quarto de 700 pages et 100,000 francs? A un autre point de vue, n'est-il pas téméraire d'entreprendre une œuvre d'aussi longue haleine? Pour ces différents motifs,

j'estime que le répertoire publié par la municipalité de Bordeaux serait utilement soumis à un travail d'élimination, de condensation.

Il me paraît non moins indispensable de lui faire subir avant l'impression un contrôle et une revision. Ce premier volume, il faut savoir le dire, laisse beaucoup à désirer. Je vais le démontrer par quelques exemples qu'il serait aisé de multiplier.

D'abord, en ce qui concerne le plan d'ensemble et la répartition des analyses sous les diverses rubriques, il n'y avait que deux partis admissibles : ou bien respecter les divisions anciennes et transcrire le manuscrit tel quel ; ou bien remanier les articles et modifier le libellé des rubriques. Ce dernier procédé était bien tentant : nous groupons les idées autrement que les hommes du XVIIIe siècle et nous les exprimons différemment ; le répertoire aurait été bien plus commode pour le travailleur si on avait dégagé de chaque analyse l'idée principale, si on avait rendu cette idée par le mot le plus propre et le plus obvie et si de ce mot on avait fait une rubrique : *Aumônes* aurait été avantageusement remplacé par *Bienfaisance* ou par *Établissements charitables; Argent trouvé* par *Épaves*, etc. L'éditeur s'en est tenu à un moyen terme : il n'a pas changé les rubriques, mais il a enlevé à l'une telle analyse qu'il a rattachée à l'autre, et ces transpositions ne sont pas toujours heureuses : des pièces concernant les mesures pour l'avoine ont été retirées de la rubrique *Mesures* et reportées à l'article *Avoine;* des titres relatifs à des avocats du Roi à l'hôtel de ville ont été enlevés de la rubrique *Officiers municipaux* et insérés dans l'article *Avocats du Roy en Guyenne;* or, l'expression *en Guienne* signifie *au présidial de Guienne.*

Il était essentiel d'éviter tout double emploi et de ne pas répartir à des endroits différents les pièces d'une même affaire ; cependant, dès la lettre A, on trouve de ces doubles emplois : dans *Avitaillement* et *Approvisionnement, Agents de la Ville* et *Affaires de la Ville (Solliciteurs des)*, etc.

Il est nécessaire de faire de sérieuses réserves sur la façon dont le texte a été établi pour l'impression. Tantôt on a conservé purement et simplement l'orthographe de l'inventaire; tantôt on a intercalé entre crochets des rectifications presque toujours inutiles et quelquefois inexactes : « cote-part [quote-part] » ; « chacun de MM. les Jurats rapporteroient [rapporteroit] » ; « Guillaume-Aremon [Aramon de Cap-de-Molin] » — la vraie forme serait Guillaume-Raimond ; — « stoc [estoc] et ligne [lignée] » — la correction est de trop : on disait *estoc et ligne.* — Le plus souvent on a modifié l'orthographe sans prévenir : aux pages 1 et 2, par exemple, on a écrit *abbaye* pour *abbéïe*, qui est dans le manuscrit, *apparoir* pour *aparoir*, *syndic* pour *sindic*, *signifié une requête* pour *signiffié une requette*, etc. Il m'a, d'ailleurs, été impossible de déterminer quelle règle avait été suivie pour ces corrections : tantôt on a donné aux mots une forme plus moderne : *samedi* au lieu de *samedy* ; plus souvent on les a revêtus d'une forme archaïque : *ainsy* au

lieu de *ainsi*. Il est manifeste que l'éditeur d'un texte n'a pas le droit d'en dénaturer la physionomie par des changements arbitraires : rien n'est moins scientifique, et cet abus peut avoir de graves inconvénients.

Le volume se termine par deux tables, l'une chronologique, l'autre alphabétique. Ces deux tables, qui tiennent 140 pages en petit caractère, seront inutiles le jour où elles seront refondues, à la fin de la publication. De plus, la table chronologique renvoie aux originaux et, de temps à autre, aux ouvrages où les faits sont mentionnés. C'est encore bien de la peine pour presque rien; la distinction entre les *Jurades classées*, *non classées* et *non triées*, est appelée à disparaître avant même que le répertoire soit publié en entier; le tout sera disposé en une série chronologique, où on retrouvera facilement les pièces. Quant à la table alphabétique, elle reproduit, en les accentuant, certaines des imperfections que j'ai signalées dans le corps du livre. L'éditeur a reproduit dans cette table les mots qui l'ont frappé dans l'inventaire, et il ne signale pas une notion, quelque intéressante qu'elle soit, si elle est exprimée à l'aide d'une périphrase : les passages concernant les *Épidémies* se trouvent disséminés aux mots *Contagion*, *Maladies contagieuses*, *Peste*. Nombre de pièces où il est question de la seigneurie foncière sont passées sous silence, tandis que d'autres sont éparpillées, au hasard de l'ancienne rédaction, en dix endroits, aux mots *Agrières, rentes et autres devoirs seigneuriaux*, *Cens et rentes*, *Devoirs seigneuriaux*, *Directe*, *Directité*, *Droits et devoirs seigneuriaux*, *Esporles*, *Rente*.

Les noms de personnes sont identifiés à l'aide de notes biographiques placées entre crochets dans le corps du texte. Les localités sont simplement indiquées à la table, sans identification : « Suresne, ville »; « Beutres, village ». Il s'agit, d'une part, de la commune bien connue de *Suresnes*, de l'autre, d'un hameau de la commune de Mérignac, près Bordeaux.

Il faut savoir gré à M. D. du labeur considérable qu'il consacre à publier l'*Inventaire des registres de la Jurade;* mais il me permettra de le mettre en garde contre une hâte excessive, qui compromet le résultat de tous ses travaux [1].

J'ai dit plus haut que la publication du répertoire devait subir une double épreuve d'élimination et de contrôle. Pour l'élimination, le plus simple serait de supprimer et les tables particulières et les analyses des documents dont les originaux subsistent, puisque ces analyses seront refaites par le service des Archives municipales.

1. M. D. a publié naguère, dans les *Archives historiques de la Gironde*, une liste des membres du Parlement de Bordeaux. J'ai vérifié partie de cette liste à l'aide du registre des Archives de la Gironde coté B 30 *bis* : sur 21 dates, 16 — plus des trois quarts — étaient inexactes. Les textes que le même travailleur a donnés dans le *Bulletin du Comité*, sur l'imprimeur Millanges, sont transcrits très incorrectement.

Pour le contrôle à exercer sur les publications, la Municipalité nomme une commission qui s'occupait jadis activement de la préparation des volumes; depuis quelques années, cette commission, se fiant à la valeur tout à fait exceptionnelle de celui de ses membres qui était chargé des impressions, a perdu l'habitude de se réunir. Il y a lieu de revenir aux anciens usages : la commission offrira les garanties de culture générale et de connaissance technique nécessaires pour éditer le répertoire.

Enfin, le système des commissaires-responsables, s'il offre des inconvénients, n'est pas sans de réels avantages. Des maîtres qui ont fait leurs preuves déclarent s'en bien trouver. Il s'impose quand il s'agit d'une lourde besogne confiée à des débutants insuffisamment préparés, qui ont peut-être plus d'ardeur et de confiance que d'érudition, moins de compétence que de bonne volonté.

J.-A. Brutails.

Rolandskvadet, metrisk oversat af O. P. Ritto. Illustreret af Niels Skovgaard. Indledning og Noter af Kr. Nyrop. Copenhague, Ernst Bojesen; imprimerie F. E. Bording (V. Petersen). 1897, xxx-175 p. in-12.

Si beaucoup de nos classiques et de nos ouvrages contemporains, surtout pièces de théâtre et romans, ont été traduits en danois, c'est le cas pour fort peu de nos poèmes du moyen âge. Encore ces traductions de seconde main ou plutôt ces imitations en vieux danois remontent-elles aux xive et xve siècles, et sont elles faites d'après des versions suédoises et allemandes de textes français. Dans *Romantiske Digtning fra Middelalderen* (Copenhague, 1869-1877, 3 vol. in 8), C. J. Brandt a édité *le Chevalier au lion*, *le Duc Frédéric de Normandie* (dont on ne connaît pas l'original français), *Floire et Blanceflor*, enfin *Parthenopex*, ainsi que la *Chronique de Charlemagne*, dérivée d'un texte en vieux norrain, qui était lui-même le résumé en prose de plusieurs de nos chansons de gestes. L'un des principaux épisodes de cette chronique, *la Bataille de Roncevaux*, a eu de l'écho dans plusieurs chansons populaires du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de l'Islande et même du groupe des Færœs [1]. — Le sujet est donc bien connu dans le Nord; il avait été étudié au point de vue critique par le danois C. Rosenberg [2], et par le suédois Th. Hagberg [3], et le poème a été traduit en suédois par deux Finlandais [4].

---

1. *Færœsk Anthologi*, par V. U. Hammersahaimb, fasc. I. Copenhague, 1886, p. 174-187.
2. *Rolandskvadet, et normannisk Heltedigt, Dets Oprindelse og historiske Betydning*. Copenhague, 1860.
3. *Rolandsagan till sin historiska kærna och poetiska omklædnad*. Stockholm, 1884.
4. H. af Schultén, *Sången om Roland*, Helsingfors, 1887; — Rafael Hertzberg, épisodes dans *Finsk Tidskrift*, 1888.

Un Danois qui est, paraît-il, un simple télégraphiste, M. O. P. Ritto, n'a pas voulu que son pays restât en arrière de tant d'autres qui chantent encore Roland ; pour ses débuts il a donné une œuvre qui lui a valu des éloges de la part d'un poète très distingué et de grande autorité en fait de métrique, ayant publié un traité fort apprécié sur les *Principes de la versification danoise* : « Cette traduction, dit Ernst von der Recke [1], est d'un bout à l'autre faite avec beaucoup de goût et de savoir : les vers décasyllabiques de la *Chanson* sont rendus dans une forme aussi rapprochée que possible de l'original. L'essai, que l'on pourrait prendre pour une témérité, de transporter en danois les assonances romanes, a parfaitement réussi. Leur emploi dans notre langue est extraordinairement difficile et a dû coûter au traducteur beaucoup de travail. L'habileté avec laquelle il s'en est tiré mérite d'autant plus d'être appréciée. Les idées de l'original sont rendues avec autant de fidélité qu'on peut raisonnablement en exiger : le style, le rythme et l'assonance convergent pour produire un effet général qui ne pourrait être surpassé en Danois et qui reproduit le modèle aussi bien que le permet le génie de notre langue. »

Le traducteur ne s'est pas borné à terminer tous les vers d'une strophe par une même voyelle accentuée, comme c'est le cas dans l'original ; il a de plus clos chaque strophe par un distique à pleine rime. Dans un appendice il rend compte des principes qu'il a suivis dans sa traduction basée sur le manuscrit d'Oxford et l'édition de Léon Gautier (1890). Comme cet éminent éditeur a lui-même complété le texte par des emprunts faits à d'autres manuscrits, on ne saurait faire un grief à l'interprète danois d'avoir exclu des vers et même des strophes entières et de n'avoir que 3138 vers quand l'édition française en a 4002. Le volume est enrichi d'une intéressante introduction par M. Kr. Nyrop, grand connaisseur de notre littérature du moyen âge. Les gravures, d'ailleurs peu nombreuses, manquent de netteté ; on dirait que l'illustrateur a voulu faire de la couleur locale ou plutôt archaïque en imitant les grossières images des livres bleus de Troyes.

E. BEAUVOIS.

Fran Gustaf III s dagar, af Oscar LEVERTIN. 2me édition. Stockholm, A. Bonnier [1897], 272 p. in-18.

Quoique le règne de Gustave III ait été attristé par bien des revers et des misères, il fut si brillant aux points de vue artistique et littéraire, que les écrivains ne cessent de le prendre pour sujet de leurs publications et les lecteurs de s'y intéresser. Le goût français, qui avait supplanté les tendances allemandes et devait à son tour céder la place à un nébuleux romantisme germanique, régnait alors en maître, surtout à la

1. Dans *Berlingske Tirdende*, 4 mai 1897.

cour, qui était un petit Versailles. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un érudit versé dans notre littérature revienne pour la troisième fois sur cette période attrayante, qu'il avait déjà étudiée dans le *Théâtre et l'art dramatique sous Gustave III* (1889) et dans *Gustave III comme auteur dramatique* (1894) [1].

Dans le premier de ses sept chapitres, il caractérise le génial, mais théâtral et ondoyant monarque, qu'il met en parallèle avec les trois plus célèbres souverains de son temps : Frédéric II, son oncle, Catherine II et Joseph II; la comparaison n'est pas toujours au désavantage de leur émule suédois. Vient ensuite une étude sur Bellman, que M. O. Levertin regarde comme le plus national des poètes d'alors et le meilleur peintre de la petite bourgeoisie (il conviendrait d'ajouter bachique et érotique) ; puis un portrait d'Elis Schrœderheim, longtemps favori de Gustave III et boute-en-train de la cour et du beau monde, mais dont la fin fut navrante. L'auteur passe ensuite à une figure plus grave, celle du penseur Thorild, qu'il considère seulement sous son aspect le moins sérieux, car il se borne à rendre compte de la soutenance, devant l'Université d'Upsala, et en présence du roi, en 1788, de la célèbre thèse sur l'*Esprit des lois*. Cette *Critique de Montesquieu*, en sept pages, fut exposée avec tant d'esprit et de talent oratoire que Gustave III complimenta le candidat, déjà fameux par ses sentiments républicains, et lui fit faire des avances. Des appréciations fort diverses des contemporains sont reproduites dans des extraits d'une dizaine de lettres.

A partir d'ici, c'est-à-dire dans toute la seconde moitié du volume, M. O. L. s'appuie surtout sur des pièces inédites : 1° rapports de police sur la comédienne française Sophie Hus qui, après avoir eu le plus grand succès à Stockholm (1784-1786), tenta vainement, et au mépris de ses engagements, de s'enfuir avec le diplomate russe Markoff, rappelé à Saint-Pétersbourg; 2° le volumineux journal que le jeune officier Claës-Julius Ekeblad tint régulièrement de 1760 à 1766 et qui est rempli de curieuses anecdotes sur la cour et sur l'aristocratie, mais qui n'a malheureusement pas été continué pour les années 1766-1770, pendant lesquelles Ekeblad servit à Verdun et à Strasbourg comme capitaine au régiment Royal Deux-Ponts [2], enfin 3° l'abondante correspondance familiale de l'érudit éditeur Gjœrwell qui nous donne une fidèle peinture de la bourgeoisie (non frivole) à la fin du siècle passé.

On voit par cette rapide analyse que notre auteur a pris à tâche de nous faire connaître plusieurs côtés de la société suédoise, au temps de Gustave III, par des caractéristiques et portraits de personnages éminents, ainsi que par des scènes de mœurs et des tableaux d'intérieur. Son livre, sans apparat scientifique, quoique fondé sur la connaissance des sources

---

1. Voy. *Revue crit.*, XXII° année, p. 189-191, 30 septembre 1895.
2. Appelé par erreur : *Royal du Pont*, p. 223.

imprimées ou inédites, est fort lisible et mieux à la portée du grand public que les traités *ex professo*.

E. Beauvois.

O.-G. de Heidenstam. — **Une sœur du grand Frédéric, Louise-Ulrique, reine de Suède** : Paris, Plon, 1897, un vol grand in-8. 472 p. 7 fr. 50.

M. O.-G. de Heidenstam a écrit un livre fort agréable sur Ulrique de Prusse, reine de Suède. Cette princesse, le dixième des quatorze enfants de Frédéric-Guillaume de Prusse et de Sophie-Dorothée de Hanovre, de huit ans plus jeune que Frédéric II, était la fille préférée de son père. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que, dans une de ces scènes de famille qui étaient alors habituelles à la cour de Berlin, sa mère lui ait mutilé l'oreille en la souffletant. Elle resta toujours tendrement unie à son frère Guillaume, le prince de Prusse, qui devait continuer la race royale. Mariée, par le parti franco-prussien, au duc Adolphe-Frédéric de Holstein, désigné par le parti anglo-russe comme successeur de Frédéric I de Hesse, qui régnait en Suède du chef de sa femme Ulrique-Éléonore, elle entra dans le royaume du Nord sous les auspices du brillant comte Tessin, fils et petit-fils des fameux architectes de Stockholm, et proclamé en son temps à Paris « le maître des élégances ».

La jeune princesse royale, fort aimée au début pour sa grâce, son esprit et sa beauté, ne poursuivait pas seulement le maintien de l'alliance avec la Prusse et la France, mais, hautaine, impérieuse, elle aspirait au rétablissement de l'autorité monarchique. On sait que la Suède, ruinée par son despotique souverain Charles XII, s'affaiblissait encore sous le régime d'une aristocratie républicaine, ayant à sa tête une Diète, qui déléguait ses pouvoirs au Conseil ou Sénat des Seize. Cette constitution était précieuse pour des voisins convoiteux comme le Grand Frédéric et la Grande Catherine, qui s'étaient juré de la maintenir afin d'en tirer parti, comme ils devaient faire si bien de celle de Pologne.

Ulrique faillit compromettre les beaux plans de son propre frère en tendant, à deux reprises, de réduire cette anarchie seigneuriale et de refaire la monarchie forte, d'abord à l'avènement de son époux, en 1751, puis, peu après, en 1756. Elle échoua et la répression sanglante de cette entreprise la plongea dans le deuil et l'abandon. Tessin, qui l'avait offensée de son amour, se brouilla avec elle à l'occasion de ces desseins. Son rêve devait être réalisé plus tard par son fils Gustave III, qui hérita de la couronne pendant son voyage en France, où il s'entendait fort bien avec le Conseil de Louis XV, tout en cultivant les philosophes qu'il déclare, et nous le croyons sans trop de peine, « plus aimables à lire qu'à voir ». Rentré au pays, le successeur du faible Adolphe-

Frédéric exécuta heureusement son coup d'État de 1772, et institua en Suède, pour se mettre au goût du jour, le despotisme éclairé, prélude des révolutions de la fin du siècle.

L'orgueilleuse Ulrique ne put guère jouir de cette restauration monarchique. Despotique et violente, elle n'aurait su consentir à céder le pas à son fils, ni surtout à l'épouse de celui-ci. Son honnête et spirituel lecteur, le Suisse Beylon, ne parvint pas à rapprocher la mère et le fils, et la pauvre reine douairière mourut en 1782, brouillée avec son frère, brouillée avec son fils. Par le doute irréfléchi qu'elle osa faire planer sur la légitimité de la naissance de son petit fils Gustave IV, — d'accord en cela avec son fils cadet, le futur roi Charles XIII, — elle ne fut pas sans donner des armes à la révolution de 1809. En revanche, elle a préludé, par son goût des arts et des lettres, à la brillante époque gustavienne et préparé un coup d'État, qui sauva peut-être la Suède du sort réservé à l'anarchique Pologne.

Le livre de M. Heidenstam appartient à ce genre littéraire, fondé sur les mémoires et les correspondances privées, qui substitue, pour l'agrément du grand public, l'étude psychologique à l'histoire pure. L'idée est bonne puisqu'il semble que l'histoire pure a cessé de plaire et qu'elle exige d'ailleurs de ses auteurs une préparation spéciale [1].

P. S. — Le présent article était composé quand a paru, dans la *Sybels Historische Zeitschrift*, vol. 80, cahier 1 (déc. 1897) un communiqué de M. le Dr phil. Fritz Arnheim, de Berlin, qui accuse M. de Heidenstam d'avoir commis un plagiat en écrivant son livre, sans citer son auteur et sans autorisation, d'après les notes que M. Arnheim avait recueillies aux archives de Berlin et de Stockholm, et qu'il lui avait imprudemment communiquées. M. de H. aurait de plus altéré les pièces transcrites par M. A. Nous ne nous trompions donc pas en laissant entendre, dans la dernière phrase de notre article, que M. de Heidenstam manquait d'éducation historique.

De Crue.

---

1. Le titre des princes de Hesse est encore, au XVIIIe siècle, celui de *landgrave* et non de *duc* (p. 26 et 124). — Adolphe-Frédéric de *Holstein-Eutin*, et non plus *Gottorp*, était *cousin germain*, non pas du tsar *Pierre III*, mais du père de ce prince (p. 29). — Frédéric-Auguste, premier duc régnant (d'abord comte) d'Oldenbourg, né en 1711, est le frère *cadet* et non *l'aîné* du roi Adolphe-Frédéric, né en 1710 (p. 402). — Lire *Molwitz* au lieu de *Mollovitz* (p. 19); *Christian VI* au lieu de *Christian IV* (p. 27); le comte et le baron Horn, descendants d'*Arvid Horn* (mauvaise ponctuation, p. 199); *Creutz* au lieu de *Crentz* (p. 225); ministre de *Suède* au lieu de *France* (p. 284); *Pougatchef* au lieu de *Pougatchof* (p. 384); *Delmenhorst* au lieu de *Demelhorst* (p. 402), etc.

Le Parler de Sent (Basse Engadine). Dissertation présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, par Gaspard Pult. Lausanne, F. Payot, 1897; un vol. in-8° de 217 pages.

Il n'est sans doute aucune portion du domaine roman qui ait été examinée et étudiée de plus près que le territoire où se parlent les idiomes rhétiques. Est-ce parce que l'aire des recherches était relativement étroite? Est-ce parce que les faits y présentaient en eux-mêmes un vif intérêt? Peu importe. Après la magistrale enquête de M. Ascoli, qui a été le point de départ d'une rénovation dans les études dialectales, nous avons eu la grammaire de M. Gartner, modèle du genre elle aussi, et déjà très complète sous sa forme condensée jusqu'à l'excès. Depuis, des études de détail sont venues, montrant qu'il y avait encore à glaner même après ces maîtres, que certains points avaient besoin d'être complétés, quelques-uns rectifiés. Voici encore un travail de ce genre — et fort bien fait — que nous donne aujourd'hui M. G. Pult, sous forme de dissertation présentée à l'Université de Lausanne. Il s'agit du parler de Sent, village important de la Basse-Engadine, situé presque à la frontière suisse. L'auteur était bien préparé à cette étude : il possède les méthodes de la philologie romane, et paraît bien connaître dans son ensemble le domaine rhétique. C'est là un début très honorable, et qui promet. A vrai dire, c'est surtout une phonétique détaillée de l'idiome de Sent (p. 17-125) que M. P. a tracée : lorsqu'après une courte mais intéressante section consacrée à l'élément germanique, il est arrivé à la morphologie, il n'a pas voulu répéter ce qui avait été dit déjà par Gartner, et il s'est restreint (peut-être un peu trop). L'étude se termine par un glossaire-index, où les formes romanes ont été relevées avec soin pour la plus grande commodité du lecteur. Toute la phonétique me paraît solide et se tient bien : çà et là cependant quelque hardiesse dans la reconstruction des types latins. Ainsi, au § 8, pour expliquer la différence entre *pirt* (je partage) et *part* (je pars), M. P. suppose un composé vulgaire *e-pirto*, ce qui reste bien un peu problématique. Je n'aime pas beaucoup non plus la façon dont est rédigé en partie le § 335, notamment ce qui est dit de *kyavè* (capillum), qui serait analogique d'après son pluriel, et cela pour se différencier de *kyapé* (cappellum) : je n'en vois pas la nécessité, et il faut toujours y regarder à deux fois avant de faire intervenir des motifs de ce genre, où ne se retrouve guère la logique populaire. Mais ce sont là de très légers détails. Et, à côté, combien de constatations inréressantes — dont je ne puis ici dresser la liste — même dans le court chapitre relatif à la morphologie! On a beau connaître en partie par avance les curieuses agglutinations de mots auxquelles ces idiomes rhétiques ont donné une valeur adverbiale, on ne peut parcourir ces listes sans qu'elles vous provoquent de nouveau à la réflexion : il y a là un fragment de psychologie populaire, et très suggestif. M. Pult a relevé aussi (p. 167) une assertion erronée, paraît-il, de Gartner, et il constate que, dans toute cette partie de l'Engadine, il n'y a aucune trace

d'un futur formé à l'aide de *venio ad* et de l'infinitif. Enfin, je tiens à le louer d'une phrase que je trouve dans sa préface, qui est une déclaration de méthode, et qui m'avait inspiré de la confiance *à priori*, avant même que j'eusse lu son livre. « Les formes et les mots indiqués dans cette thèse, dit-il, n'ont pas été recueillis d'après le système généralement adopté pour de pareils travaux. Je me suis bien gardé de me faire citer des listes de mots ; j'ai pris note de ce que j'entendais au courant de la conversation. Reproduire un mot détaché ou l'employer dans la phrase, ce sont des actes psychiques bien différents. » Voilà qui est parfait, et je suis entièrement de cet avis. Bien plus, lorsque, pour une enquête dialectale étendue, je suis forcé d'entrer en correspondance avec des personnes résidant sur des points très divers, je me garde bien de demander à mes correspondants la traduction d'une série de mots (quoique certains savants préconisent ce procédé et y voient un progrès) : je leur envoie un texte facile, et je sais d'avance que leur traduction, même imparfaite, me sera d'un tout autre secours que la liste de mots la plus complète. En linguistique, lors même qu'il s'agit de phonétique ou de morphologie, il n'y a que la phrase qui soit vivante.

E. Bourciez.

La peinture au château de Chantilly, par M. A. Gruyer, tome II, École française. — Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-4°, orné de 40 héliogravures ; prix : 40 francs.

Ce beau volume termine la publication, commencée il y a deux ans, et que nous avons signalée ici avec les éloges qui lui sont dus, du catalogue raisonné des œuvres de peinture réunies dans les galeries de Chantilly par M. le duc d'Aumale. Au moment où cette collection célèbre devient comme un musée national, par suite du legs fait à l'Institut de France, par l'auguste prince, du château et de ses trésors artistiques ou historiques, il est particulièrement intéressant pour le public de pouvoir se rendre compte de l'importance des œuvres qu'elle renferme. Un assez grand nombre de ces tableaux, de ces portraits surtout, ont une origine historique, se rattachant à quelque souvenir de la maison de Condé, du domaine de Chantilly ou de la famille d'Orléans. Mais la majeure partie a été choisie par le prince dans les ventes nombreuses auxquelles il se plaisait tant d'assister, et en fin connaisseur. On voit, à examiner d'ensemble la table chronologique de chacun des deux volumes, que l'on a cherché à réunir les représentants essentiels de l'art de chaque époque et de chaque école, et, pour l'école française spécialement qui occupe ici une place beaucoup plus ample que toutes les autres réunies, certains artistes offrent à l'étude des œuvres dont on aurait peine à trouver l'équivalent ailleurs.

C'est l'attrait considérable de ce tome II, qui ne comprend pas moins

de 270 numéros (sans compter certaines séries qui ne figurent ici que sous un seul numéro, par exemple les 42 petits portraits ovales de princes et de princesses, par Fragonard). M. A. Gruyer a d'ailleurs mis des soins tout particuliers à l'étude historique des œuvres et des artistes, notamment pour les époques des XVIe et XVIIe siècles. Peut-être a-t-il même été un peu loin sous ce rapport : il y a des développements presque disproportionnés et dont il semble que ce n'est guère la place ici. Telle cette notice de 5 pages sur Watteau, ou de 7 pages sur Mlle de Clermont à propos (et à côté) de son portrait, ou ces renseignements chronologiques sur les œuvres de Molière, etc. On voit que l'érudit critique avait ses coudées franches, et, après tout, cela étant, on serait mal venu de se plaindre de cet excès d'informations. D'autant que ces notices sont fort bien faites, intéressantes et d'un tour personnel.

Les reproductions sont admirables, de leur côté, et à part quelques œuvres, auxquelles nous aurions bien préféré certaines autres qui ne figurent pas, surtout pour l'époque ancienne, le choix en est excellent. Cette première période est vraiment une des grandes choses du musée de Chantilly, avec ses Corneille de Lyon, ses François Clouet, puis ses 9 Poussin, ses 3 Champaigne, ses 7 ou peut-être 10 Mignard, ses 6 Largillière, ses 4 Rigaud... Mais, en passant par les Van Loo, Lebrun, Nattier, De Troy, Drouais, Lancret, les 4 Watteau, les 4 Greuze, les 3 Vigée Le Brun, quelle ravissante série que celle des modernes, ces 4 Prudhon, ces 5 Ingres de premier ordre, et Boilly, Gros, Gérard, les Vernet, Géricault, Schéffer, Delaroche, Corot, et les 4 Delacroix, et les 13 Decamps, collection exceptionnelle, et les derniers Meissonnier, Fromentin, Jalabert, ou Baudry.... Décidément il n'était pas trop d'un si beau volume (très sobre d'ailleurs et plein de goût) pour une si belle galerie.

H. DE CURZON.

Catalogue sommaire des sculptures du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, avec 16 gravures hors texte (Musée national du Louvre), in-12, 1897.

Ce catalogue n'est qu'une réduction anticipée du grand catalogue scientifique que rêvait et préparait Courajod. Tel qu'il est cependant, il importe de le faire connaître. En effet, sous une apparence modeste, il met aux mains des travailleurs un excellent instrument d'étude ; en même temps il constitue un souvenir durable de l'activité vraiment remarquable déployée par Courajod, pendant les quelques années où il dirigea le département de la sculpture ; enfin, il est déjà le témoignage de la continuité d'esprit, de tendances, d'efforts, du précédent conservateur au conservateur actuel.

M. André Michel qui, avec M. Leprieur, l'a complété, terminé, revu et

mis au point, rappelle que ce « travail était presque entièrement achevé — du moins pour ce qui concerne le moyen âge et la Renaissance—au moment de la mort à jamais déplorable » de son prédécesseur. Ce sont bien là les expressions qui conviennent. Nul n'a fait plus que Courajod pour enrichir le musée de la sculpture au Louvre. Il a donné à cette tâche une partie de sa vie et de ses forces.

Découvrir les œuvres égarées ou inconnues, méconnues quelquefois; pour les conquérir, multiplier les démarches, déjouer les mauvaises volontés ou triompher des indifférences, voilà la mission qu'il a remplie au grand profit de l'art français. Pour la juger par ses résultats, il suffit de comparer à la statistique actuelle le bilan dressé il y a quelque vingt ans par le très honorable et très dévoué M. Barbet de Jouy. La différence est de 500 numéros environ (on passe de 338 à 867, sans compter quelques *bis* ou *ter*). Le moyen âge surtout a profité de l'augmentation ; il a enfin droit de cité au Louvre.

On conçoit qu'un catalogue qui résume vingt années d'études originales poursuivies sans relâche, ne puisse guère donner lieu à des critiques, et, de fait, il est d'un bout à l'autre d'une excellente tenue. Indications de la provenance des monuments (cela seul est capital), attributions faites avec méthode, clairvoyance et mesure, fixation des dates approximatives pour les œuvres si nombreuses qui n'ont pas d'état civil, la valeur de ces renseignements sera appréciée par les hommes qui savent les difficultés complexes de semblables recherches. Tout au plus regretteront-ils qu'on n'ait pas cru devoir spécifier les dimensions des statues, bas-reliefs, etc.

Si l'on voulait essayer quelques réserves, elles ne porteraient que sur des points de détail. Puisque la division des siècles en tiers, quarts, aussi bien qu'en moitiés, a été souvent adoptée, on aurait dû ne pas donner pour le tombeau de Chabot ce cadre vraiment trop large : première moitié du XVIe siècle; il n'y avait rien de trop hardi à l'inscrire au second quart du XVIe siècle (cf. p. 21). — Il me semble qu'il reste des doutes sur l'attribution de certaines œuvres à Germain Pilon. — Si le buste de l'empereur Frédéric III appartient à la fin du XVe siècle, les mots « École du Tyrol en contact avec la Renaissance *classique* italienne » ne vont pas sans me gêner quelque peu. Enfin, j'aurais voulu dans la dernière partie moins de précision, de sécurité pour ainsi dire, dans quelques dates de naissance d'artistes, pour lesquels on n'a que l'acte de décès. Or, on sait qu'il indique l'âge de façon fort approximative.

Je disais au début que le conservateur actuel se plaisait à rattacher son œuvre à celle de son prédécesseur. Que les lecteurs de la *Revue* me permettent d'en prendre texte pour annoncer un projet de publication, qui intéressera sans doute ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art. On sait que Courajod a donné les dernières années de sa vie au musée et aussi à l'École du Louvre, où il a enseigné pendant dix ans. Entraîné

par son ardeur de découvertes, par son apostolat, — le mot n'a rien d'exagéré, — il a parcouru en quelques années le champ de notre art. Combien de fois ses amis le pressèrent-ils de publier les résultats de ses travaux, de rédiger l'ouvrage qu'on attendait de lui ! Il ne voulait pas faire de livres, parce qu'il ne se lassait pas de faire des recherches, de se porter à l'avant-garde de la science, comme il disait. Mais il n'en a pas moins laissé une masse énorme de notes, soigneusement classées et ordonnées, ou de leçons, la plupart toutes prêtes pour l'impression. Ce sont ces notes, ces leçons que nous voudrions éditer au moins en partie, M. André Michel et moi, avec le concours de quelques-uns de ses disciples dévoués. Elles touchent à la sculpture et à l'architecture depuis les temps mérovingiens jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Nous ferons prochainement appel à des souscriptions [1], pour accomplir cette œuvre, honorable pour la mémoire de notre ami, et utile, nous en avons la conviction, à la connaissance ou à l'intelligence de l'art national, si longtemps dédaigné.

Si le catalogue actuel est destiné à rester le fond essentiel de tout ce qui sera écrit sur le musée de la sculpture au Louvre, il ne tardera pas, nous pouvons le dire, à nécessiter des suppléments. M. André Michel a déjà fait entrer, dans les collections qu'il administre, des monuments nouveaux ; le progrès des accroissements de nos richesses artistiques ne s'arrête ni ne s'arrêtera.

Mais où les mettre, ces richesses ? Quand on compare l'espace donné au musée de la sculpture française (même avec les salles qui vont y être ajoutées), à celui qu'occupent certains autres départements, on se demande si la distribution des superficies répond bien aux services que doit rendre le Louvre. M. Pottier a écrit un charmant article : « A quoi sert une collection de vases grecs. « Faudra-t-il donc en écrire un autre : « A quoi sert pour les Français une collection de sculptures françaises ? » Mais si on ne l'a pas fait et si sans doute on ne le fera pas, ne serait-ce point parce que la chose va trop de soi ?

Henry LEMONNIER.

BULLETIN

— Un de nos collaborateurs lillois nous annonce en hâte une affligeante nouvelle, la mort de notre collaborateur Paul COUVREUR, décédé à Lille le 25 janvier. « Je suis trop attristé, nous écrit-il, pour vous envoyer une notice sur notre pauvre ami. Ici, sa modestie ne nous donnait pas le change; ses collègues le tenaient en très haute estime, et tous ses élèves l'aimaient. Dans notre douleur, nous pensons aussi à sa famille si cruellement frappée; c'était une famille universitaire; son père était proviseur; son beau-frère est professeur de philosophie;... et il laisse une femme de

1. 3 vol. in-8°. Le prix de souscription sera de 24 francs environ.

vingt-deux ans. Mais je songe encore à ce qu'aurait pu produire cet esprit si fin, si sagace et de contexture si solide. Il avait eu la sagesse de s'enfermer dans un domaine d'études bien délimité et qu'il s'efforçait de parfaitement connaître. Nous perdons beaucoup par sa mort; mais ne doutez pas qu'il n'ait toujours été très fier, très heureux de sa collaboration à la *Revue critique;* vous aviez fait une bonne œuvre et un bon choix. »

— La nouvelle revue théologique (*Theologische Rundschau*, Erster Jahrgang, Hefte 1-3, Freiburg i. B., Mohr, 1897), dont M.W. Bousset entreprend la publication avec le concours d'un grand nombre de savants bien connus, mérite le plus favorable accueil de la part de tous ceux qui s'intéressent au progrès des sciences religieuses. Elle paraît tous les mois, en fascicules in-8 de 40 à 50 pages (prix de l'abonnement annuel : 6 marcs). Chaque fascicule contient un article sur un point important de la science théologique, et des comptes rendus en forme de chroniques sur les différentes branches de la littérature religieuse. Ainsi, le premier fascicule contient un article très approfondi de M. Bousset sur l'état présent de la science de l'introduction au Nouveau Testament; puis des comptes rendus de MM. Bertholet (publications concernant l'introduction à l'Ancien Testament), Grafe (travaux sur la théologie de saint Paul), H. Scholz (dogmatique générale), E. C. Achelis (liturgie), Traub (littérature sociale). Le second et le troisième fascicules présentent d'abord une étude d'ensemble sur les publications de ces derniers temps relatives à l'Apocalypse de saint Jean, par A. Meyer, et des comptes rendus plus spéciaux touchant l'histoire d'Israël, l'Hexateuque, l'histoire de l'Église, etc. — M. N.

— M. Th. Reinach publie en tiré à part sa remarquable critique du témoignage de *Josèphe sur Jésus* (20 pages in-8, extrait de la *Revue des études juives*, XXXV). La thèse de l'authenticité relative y est très habilement défendue et la reconstitution du texte par élimination des interpolations légères qui donnent à la notice de l'historien juif une physionomie chrétienne, est faite avec une dextérité et une sûreté dignes de tout éloge. Mais pourquoi M. R. s'est-il avisé de terminer son étude par cette phrase au moins équivoque et qui pourrait donner lieu à des discussions sans fin : « Ce n'est donc pas le supplice volontaire (?) de Jésus, c'est le long martyre d'Israël qui constitue la plus grande erreur judiciaire de l'histoire »? Pourquoi n'est-il pas resté sur le terrain purement historique et ne s'est-il pas borné à soutenir que Jésus a été réellement jugé par Pilate, que les notables juifs n'ont joué d'autre rôle officiel que celui de dénonciateurs et d'accusateurs? Ce fait est suffisamment important et méritait l'attention que M. R. lui accorde. La plupart des historiens et des exégètes n'en tiennent pas compte, bien que les Évangiles, au fond, s'accordent sur ce point avec Josèphe. — R. S.

— A côté de sa grande édition de Sophocle, M. Jebb publie, à l'University Press de Cambridge (Clay and sons), le texte du même tragique, dans un volume commode et d'une élégance pleine de goût. Il n'y a pas lieu de parler longuement de ce texte, qui reproduit celui de la grande édition, avec trois ou quatre changements sans importance; il est accompagné d'un petit appareil critique qui ne donne que le strict nécessaire (et même moins), et précédé d'une introduction où l'essentiel est dit sur les sources du texte de Sophocle et sur l'histoire des éditions jusqu'à celle d'Elmsley : est-ce que le travail accompli depuis Elmsley est non avenu pour M. Jebb? Innovation très utile : les vers des strophes et antistrophes sont numérotés parallèlement un par un. — P. C.

— La même librairie publie un texte de la *République* de Platon, donné par M. J. Adam, dont le nom est familier aux lecteurs de la *Classical Review*. Mais au con-

traire du Sophocle de M. Jebb, ce volume précède une grande édition critique au lieu de la suivre. Nous attendrons donc cette grande édition pour juger la méthode de M. Adam. Nous n'avons ici qu'un texte, avec un appareil plus sommaire encore que dans l'édition Jowett et Campbell, quoique donnant quelques leçons de manuscrits autres que A et Π. M. Adam estime, en effet, que ceux-ci ne sont pas les seuls utilisables dans l'état actuel de la science. En revanche, il fait peu de cas du manuscrit de Césène, mis par Campbell presque au même rang que Π. De A il a fait une étude particulière; il a comparé sa collation avec celle de Campbell et revu le manuscrit ensuite, en sorte que nous aurons ici un guide très sûr. Mais il n'a pas fait le même travail pour les autres manuscrits, et nous en restons aux collations hâtives et fautives de Bekker ou de Schneider. Les conjectures personnelles sont nombreuses et souvent intéressantes. — P. C.

— M. C. Arno, professeur de droit à l'Université de Turin, vient de publier une intéressante brochure sur un point assez délicat et fort controversé de la jurisprudence romaine : le *periculum rei venditae*. Soit un objet quelconque, meuble ou immeuble, qui est vendu par une personne à une autre personne; cet objet disparaît, par suite de destruction, de vol, de *publicatio* ou de toute autre circonstance : à quel moment précis le risque du vendeur cesse-t-il, et le risque de l'acheteur commence-t-il? D'une manière générale, au moment de la *traditio;* et par *traditio*, il ne faut pas entendre seulement la *traditio* matérielle de l'objet lui-même, mais encore tout acte équivalent à cette *traditio*, comme l'apposition sur l'objet du cachet de l'acheteur, ou le dépôt simultané de l'objet et du prix convenu chez un tiers désigné par l'acheteur. Ce point de droit a soulevé d'autant plus de controverses que la jurisprudence romaine paraît s'être modifiée à ce sujet entre l'époque des grands jurisconsultes classiques et celle de Justinien. M. Arno étudie en détail plusieurs textes d'Alfenus, d'Africanus, de Paul; il cite et discute les opinions exprimées par la plupart des commentateurs modernes. Son opuscule se lit aisément; il est écrit avec une clarté suffisante, sans trop de longueurs ni de digressions. — J. Toutain.

— La dissertation de M. Ernst Hauviller : *Ulrich von Cluny. Ein biographischer Beitrag zur Geschichte der Cluniacenser im XI Jahrhundert* (*Kirchengeschichtliche Studien herausgegeben von Knœpfler, Schœrs, Sdralek.* Münster, H. Schœningh, 1896), est un travail de débutant soigneusement composé. Ulrich, né à Ratisbonne au commencement de l'année 1029, fut tout d'abord attaché à la chapelle impériale, fit un pèlerinage à Jérusalem, puis entra en 1061 au monastère de Cluny. Chargé de missions en Allemagne par l'abbé Hugues, il contribua beaucoup à répandre l'institution clunisienne en Suisse et en Souabe. Il est connu dans l'histoire monastique comme auteur des *Consuetudines Cluniacenses*. Il avait écrit en outre une biographie du pieux margrave Hermann de Bade, et l'on sait qu'il entretint une vaste correspondance. Tout cela est malheureusement perdu. Sa vie ne nous est connue que par deux *vitæ*: l'une, dont on ne possède plus qu'un fragment, fut écrite avant 1109, l'autre a été rédigée de 1109 à 1120. Contrairement à l'avis des Bollandistes et de Wilmans, leur éditeur dans les *Mon. Germ. Hist.*, M. Hauviller ne croit pas qu'il existe un rapport direct entre les deux textes. — P.

— Dans une élégante plaquette portant pour titre *Dell' octavo centenario del primo Parlamento Siciliano, 1097-1897* (Catania, 1897), MM. G. Paternò Castello et C. Gagliani donnent un intéressant commentaire historique à la copie, conservée à la cathédrale de Girgenti, d'une charte où il est question d'un différend survenu entre certains évêques et feudataires de Sicile, et aplani par le comte Roger dans une assemblée tenue en 1097 (un bon fac-similé de cette ancienne copie est joint à la

brochure). Leur conclusion est que le premier *parlement* tenu en Sicile remonte à 1097 et non à 1130, comme les historiens l'avaient estimé jusqu'à présent; et ils partent de là pour réclamer que l'on célèbre le 8e centenaire de ce parlement : « Au moment où Turin se prépare à fêter le 50e anniversaire du Statut de Charles-Albert, il serait pénible de voir la Sicile laisser passer, sans y prendre garde, ce centenaire qui rappelle la naissance des libres institutions qui l'ont rendue libre et forte. » Où l'esprit provincial va-t-il se nicher! — H. H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 janvier 1898.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Joseph Buche, professeur au lycée de Bourg, les photographies de plusieurs morceaux (et en particulier de la tête) de la statue de bronze trouvée près de Coligny (Ain), au lieu dit Verpois. M. Buche croit que les débris recueillis ne peuvent appartenir à une statue d'Apollon, mais plutôt à une statue de Mars, et que la statue devait être coiffée d'un casque. Cette conclusion est confirmée par le rapprochement des fragments de Coligny avec une statuette en bronze du dieu Mars, nu et casqué, trouvée en 1788 à Oyonnax (Ain), dans le même pays, et appartenant aujourd'hui à M. Aimé Vingtrinier.

M. Héron de Villefosse annonce que la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône vient d'acquérir une mosaïque antique trouvée à Sens, commune de Sennecey-le-Grand (Saône-et-Loire). Le tableau principal représente une course de chars dans le cirque. Deux obélisques se dressent à l'extrémité gauche; quatre chars attelés de deux chevaux sont lancés au galop. Au-dessous de chaque char est inscrit le nom de l'aurige : *p*RISCIANVS, COMM*unis*, BALEARIO et PECVLIARIS. Tout le reste du pavage consiste en ornements géométriques, à l'exception d'un grand panneau à personnages, où l'on ne distingue plus qu'un pan de draperie.

M. Héron de Villefosse présente, au nom de M. Camille Jullian, correspondant de l'Académie, un col d'amphore avec une marque de fabrique. La présence de la croix donne un intérêt particulier à cet objet vulgaire, qui a été découvert, en septembre 1897, dans des travaux exécutés à l'église Saint-Seurin de Bordeaux. Il était évident que l'amphore avait été autrefois et à dessein coupée en deux moitiés; on avait dû, ensuite, y renfermer le corps d'un enfant, en rapprochant les deux parties du vase. C'était un usage courant dans l'antiquité. La forme des lettres annonce le second siècle. Le cimetière ancien de Saint-Seurin n'avait encore livré que des souvenirs chrétiens, dont le plus ancien n'est pas antérieur au cinquième siècle. M. Jullian, rapprochant cette amphore d'une autre conservée au musée d'Avignon, en conclut que la croix a été, pour les artisans païens, une marque d'industrie.

M. Cagnat termine la lecture d'un mémoire intitulé : Recherches sur les ports de Carthage, exécutées sous les ordres de M. le commandant Dutheil de La Rochère, capitaine de frégate, commandant le *Condor*, par M. de Roquefeuil, enseigne de vaisseau. — MM. Dieulafoy et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

M. Dieulafoy communique une étude sur la légende de Clémence Isaure, d'après les documents récemment découverts par M. Roschach, qui paraissent définitivement ruiner cette légende.

M. Prou donne lecture d'un mémoire posthume de M. Edmond Le Blant, sur les commentaires des livres saints et les artistes chrétiens des premiers siècles.

M. Clermont-Ganneau lit une lettre de M. Jules Rouvier, de Beyrouth, relative à la découverte de deux puits, paraissant faire partie d'une nécropole ignorée jusqu'ici, au point précis que M. Rouvier a désigné comme étant celui de Laodicée de Canaan.

M. Babelon annonce que M. Edmond Le Blant a légué au Cabinet des Médailles les antiquités de toute sorte qu'il avait recueillies au cours de sa longue carrière. Ce legs important comprend 102 pierres gravées, intailles ou camées et pâtes antiques; 13 tessères, bagues, cachets et autres monuments en plomb, cuivre ou ivoire; 45 lampes en terre cuite, païennes ou chrétiennes; 20 statuettes ou fragments de figurines et de vases; enfin deux inscriptions funéraires romaines.

M. Théodore Reinach donne lecture d'un mémoire sur l'invention de la tachygraphie.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 14 février — 1898

Dogmatik, von D. J. Kaftan. Freiburg i. B., Mohr, 1897, in-8. viii-644 pages.
Die Moeglichkeit des Christenthums in der modernen Welt, von E. Foerster. Freiburg i. B., Mohr, 1898, in-8, 68 pages.
Die neueren Bemühungen um Wiedervereinigung der christlichen Kirchen. von D. G. Krüger. Leipzig, Mohr, 1897, in-8·, 38 pages.

I. — Un traité de théologie échappe à la compétence de cette *Revue*. Nous pouvons néanmoins signaler celui de M. Kaftan comme un essai très remarquable pour constituer la science de la foi sur la révélation biblique, à l'exclusion de tout élément purement traditionnel et de philosophie profane. L'auteur appartient à l'école de Ritschl, mais plutôt, semble-t-il, à la droite qu'à la gauche. Ainsi la résurrection du Christ est rangée parmi les faits miraculeux pourvus d'une attestation historique certaine, bien qu'on refuse la même qualité à la conception virginale dans les récits de l'enfance. Les écrits du Nouveau Testament témoignent incontestablement de la foi des apôtres à la résurrection : prouvent-ils aussi directement la matérialité du fait, et la résurrection, comme la divinité de Jésus-Christ, se démontre t-elle autrement que de la foi à la foi? il est permis d'en douter. Peut-être même y a-t-il je ne sais quelle corrélation secrète entre l'idée que la résurrection du Christ, à part son caractère miraculeux, est un fait comme un autre, qui a sa place dans la trame extérieure, sensible et matérielle de l'histoire humaine, et l'hypothèse du rationalisme superficiel d'après laquelle Jésus n'aurait été qu'évanoui sur la croix et aurait pu ensuite se montrer vivant à ses disciples. Dans cette hypothèse, la méconnais-

sance du véritable caractère des textes est aussi complète que possible, et la « pesanteur occidentale » dont s'amusait Renan s'y étale avec majesté ; mais l'idée de M. Kaftan, qui est d'ailleurs celle de la plupart des apologistes, pourrait bien déjà recéler un commencement de ce rationalisme scolastique, le pire ennemi de la saine critique en matière religieuse. Au point de vue critique, la résurrection de Jésus n'est pas le dernier acte de sa vie terrestre, mais le premier article de la foi apostolique, une croyance fondée sur une expérience de foi dont l'historien peut, jusqu'à un certain point, déterminer les circonstances, mais non pas discerner la nature. Une objection d'un autre caractère, qu'un philosophe pourrait adresser à M. Kaftan, c'est que, tout en rejetant l'interprétation philosophique de la révélation telle que l'a effectuée la théologie traditionnelle, lui-même ne fait pas autre chose, bon gré mal gré, que d'en tirer une de son propre fond, c'est-à-dire de la philosophie moderne, si bien qu'il se donne une peine considérable pour aboutir sur la plupart des points à des conclusions fort analogues. La rupture avec l'ancienne théologie a plus d'apparence que de réalité. M. Kaftan a tort de renier ses ancêtres, ayant la sagesse de leur être fidèle. Il veut se persuader que la théologie johannique se distingue essentiellement des spéculations sur le Logos, et c'est, en grande partie, ce qui lui a permis de retenir ce qu'il annonce l'intention de rejeter. L'ouvrage, dans son ensemble, est bien conçu, très régulièrement développé, très clair dans ses développements. Il peut être lu avec fruit par tous les théologiens de profession qui ont souci de traduire en langue moderne la foi des temps passés.

II. — Avec la brochure de M. Foerster nous passons de la théorie dogmatique à la crise actuelle de la foi. Le christianisme comme l'entendait saint Paul est-il compatible avec ce qu'on appelle l'esprit moderne ? Il s'en faut de beaucoup; mais le christianisme est le christianisme, et M. P. est d'avis que le meilleur parti à prendre n'est pas de faire un compromis où la vie chrétienne perdrait tout son ressort, mais de dominer l'esprit moderne en reconstituant une atmosphère chrétienne par le renouvellement du dogme et la régénération morale de l'Église. M. F. ne dit pas comment on s'y prendra. Il semble que, si l'on ne veut pas faire de concessions à l'esprit moderne, on soit disposé à lui emprunter tout ce qui sera nécessaire. Mais le christianisme est-il compatible avec la critique historique ? Ici M. Foerster ne dissimule pas son embarras. Il voit bien qu'on ne peut empêcher la critique de vouloir reconstituer la physionomie historique du Christ, et il voit aussi que le Christ de l'histoire n'a pas le caractère absolu qui appartient au Christ de la théologie. C'est un rêve, dit il, de croire qu'on pourra maintenir Jésus à la hauteur où la foi l'a placé, si la critique a une fois démontré que « l'objet propre de son vouloir a été borné et conditionné par le temps où il a vécu ». J'ai peur que M. Foerster parle seulement des limites

du « vouloir », parce qu'il admet déjà des limites pour le « savoir ». La critique lui fait peur, parce qu'elle le tient à moitié. Il ne conclut pas autrement qu'en affirmant la haute importance du problème posé. On ne peut donc pas dire qu'il fasse beaucoup avancer la question qu'il a voulu traiter; mais les pages très sincères, presque émues, qu'il a écrites sur ce grave sujet, sont un document de la lutte qui se poursuit depuis longtemps au sein du protestantisme entre la théologie traditionnelle et la critique rationnelle des documents bibliques.

III. — M. Krüger apprécie en quelques pages les tentatives diverses qui ont été faites en ces derniers temps pour la réunion des églises chrétiennes et le résultat qu'elles ont eu ou pourront avoir. Peut-être le savant auteur est-il, sur certains points, mieux documenté que réellement informé. Son avis est que les divisions du christianisme sont irrémédiables et qu'il ne faut pas le regretter. Ces conclusions échappant à toute discussion scientifique, il suffit de les indiquer.

O. P.

Alexandre Bertrand. **Nos origines, la Religion des Gaulois, les druides et le druidisme.** Paris, E. Leroux, 1897. Gr. in-8°, IX-436 pages, avec 31 planches et de nombreuses gravures dans le texte

M. Bertrand a réuni sous ce titre les leçons qu'il a professées à l'école du Louvre en 1896. Il y a joint huit annexes : (A) un extrait du mémoire de Fréret sur la religion des Gaulois et sur celle des Germains; (B) des notes sur le chamanisme ; (C) sur les cupules ; (D) sur les superstitions condamnées en France par les conciles et les synodes ; (E) sur les feux de la Saint-Jean ; (G) sur le commencement du jour civil ; (H) sur la propagation et l'altération des langues indo-européennes en Occident ; (I) sur les grandes abbayes chrétiennes d'Irlande, d'Écosse et du pays de Galles. — Le livre de M B. donne à la fois moins et plus qu'il ne promet. Ce n'est pas un traité méthodique, un manuel. Ce sont des leçons et, comme le dit M. Bertrand, des vues sur la mythologie gauloise. D'autre part, quelques-uns des chapitres du livre de M. B. pourraient passer pour des études générales de religion préhistorique. M. B. croit avec raison que l'on peut compléter par l'étude comparée des religions les renseignements, directs, mais fragmentaires, isolés et sans signification apparente, que les textes ou les monuments nous fournissent sur une religion particulière. Malheureusement, ces comparaisons ne se font pas encore avec une méthode bien rigoureuse ; les faits rapprochés ne sont pas toujours comparables ; on se contente d'abord d'analogies superficielles et l'on néglige généralement les différences. Les résultats de ce genre d'investigations sont toujours assez incertains.

Le livre de M. B. se compose de deux parties.

Dans la deuxième, l'auteur étudie le cénobitisme druidique. M. B. pense qu'il a survécu dans les grandes abbayes irlandaises. Il croit qu'elles ne furent pas seulement les héritières des confréries druidiques, mais bu'elles sont ces confréries mêmes christianisées. Les prêtres de rite grec qui ont apporté, dit-on, le christianisme en Irlande, y auraient trouvé les communautés druidiques disposées à recevoir la bonne nouvelle et les auraient converties. M. B. ne peut pas expliquer autrement la propagation rapide du christianisme en Irlande, la création immédiate de grands monastères, le caractère cénobitique de l'Église irlandaise, son esprit particulariste, l'activité intellectuelle, littéraire, philosophique, scientifique qui s'y maintint. L'abbaye irlandaise avec ses milliers de moines aux aptitudes variées, son caractère vivant et pratique, est pour M. Bertrand l'image fidèle des confréries druidiques. « A y regarder de près, dit-il, que sont les moines de Belfast, d'Iona, de Bangor et même de Landevenek, sinon des druides convertis? *Les deux mille frères de Sletty*, dit dom Pitra, *qui chantaient jour et nuit divisés en sept chœurs de trois cents voix répondant à travers les mers aux fils de Saint-Martin, étaient, d'après la légende, les enfants du druide converti Fick.* » Malheureusement, la preuve manque. Sans doute, le vieux code celtique subsista, peut-être christianisé même par saint Patrice ; mais l'Église romaine supprima-t-elle ailleurs le droit romain? Les docteurs druidiques, les *filé* et les *ollamhs*, conservèrent leur rang : un compromis était-il impossible? Le passage de l'une à l'autre religion fut peut-être moins brusque. Peut-on se servir des vies de saint Patrice comme de témoignages historiques (p. 279) ? Le roi Bridius donne l'île d'Iona au moine Columba (Bède III, 4); si cette île était le siège d'un couvent druidique, s'ensuit-il que ses druides devinrent des moines chrétiens? M. B. revendique le droit de faire des hypothèses; il en connaît mieux que personne la fragilité. La persistance des lieux de culte est sûre; dans une certaine mesure, celle de quelques groupements religieux l'est aussi; les religions successives qui ont poussé sur le même sol ont imité plus ou moins l'organisation de celles qui les ont précédées. L'existence ininterrompue d'un sacerdoce qui survivrait à ses dieux vaudrait la peine d'être prouvée.

Quel rapport y a-t-il entre les druides, les prêtres gètes que Jordanis appelle *pii* ou *pileati* (p. 292 sq.), les hiérodules de Comana, les lamas? M. B. a grandement raison de poser cette question. Mais ce n'est pas la résoudre que d'attribuer à des survivances la similitude de ces congrégations. Nous aurions été heureux de savoir comment M. B. explique la formation de ces sortes de tribus sacrées qui ne sont pas recrutées par la naissance.

Dans la première partie, M. B. étudie l'origine et la signification des superstitions, usages et symboles de la Gaule primitive. Voici les têtes de chapitres : le groupe mégalithique (p. 27); le culte des pierres (p. 42);

superstitions relatives aux pierres précieuses ; pierres à bassins, pierres trouées (p. 53) ; les sacrifices humains (p. 67) ; superstitions et croyances des populations du nord de l'Europe et de l'Asie en rapport avec les superstitions et les croyances des Gaulois (p. 82) ; les influences aryennes p. 95) ; le feu de la Saint-Jean (p. 109) ; les herbes de la Saint-Jean (p. 127) ; le swastika (p. 140) ; autres signes solaires (p. 185) ; le culte des eaux (p. 191). M. B. appartient à l'école qui croit à l'originalité absolue des groupes humains ; la civilisation est la somme des inventions, acquisitions, créations, superstitions ou croyances distinctes de chaque groupe, dont chacun a sa part et sa responsabilité propre dans l'œuvre totale. En religion, l'un est magicien, l'autre adorateur du feu, l'autre philosophe ou monothéiste : chacun a eu sa *révélation*. Nous croyons que l'esprit humain a travaillé à peu près partout de la même façon. Quand on analyse les symboles, les rites ou les légendes divers, on arrive à peu près aux mêmes conceptions, aux mêmes gestes fondamentaux ; ce ne sont que leurs formes supérieures, produits d'une longue élaboration dans des milieux dissemblables, qui diffèrent et qui s'empruntent. La preuve mathématique de la vérité de l'une ou de l'autre théorie manque.

M. B. attribue à la race touranienne, qui se serait étendue de l'Inde à l'Atlantique, la construction des monuments mégalithiques, l'usage des sacrifices humains, l'invention des superstitions et des rites magiques. La pierre angulaire de cette théorie est l'hypothèse des premiers suméristes qui voyaient une *langue touranienne* voisine du turc et du hongrois, dans l'écriture idéographique de la Chaldée. Si les rituels des mages chaldéens sont touraniens, c'est un jeu de démontrer que toute la sorcellerie du monde a la même origine. Mais cette hypothèse semble abandonnée aujourd'hui même par les suméristes. L'on s'étonne de voir M. B. accorder quelque crédit à un chapitre de Justin (II, 1, 4) sur les prétendues conquêtes des Scythes en Asie. Comment Trogue Pompée pouvait-il les connaître ? Et puis les Scythes étaient-ils Touraniens ? M. B. croit-il à l'*historicité* des vierges hyperboréennes de Délos (p. 39) ? D'ailleurs, étaient-elles touraniennes ? M. B. a grandement raison de ne pas voir dans les sacrifices humains, en Grèce, des importations sémitiques ; mais n'oublions pas qu'ils sont universels. Aux Aryens, selon M. Bertrand, appartiennent les symboles solaires tels que le *swastika*, le culte du feu (feu de la Saint-Jean), le culte des fontaines. Il n'est pas démontré que le *swastika* représente le feu ou le soleil. Je serais porté à croire, avec M. Bertrand, que ce symbole a voyagé, mais non sans que sa signification primitive s'altérât ; le sens doit s'être réduit en même temps que l'image jusqu'à n'être plus que le signe d'une idée abstraite, d'ailleurs variable, vie, mouvement, etc. Il est difficile d'assurer que sa patrie soit l'Inde, étant donnée la date récente des monuments hindous où il est figuré. Les fêtes des solstices et des équinoxes sont devenues des fêtes solaires ; je doute qu'elles

l'aient été à l'origine ; leur date n'est pas constante en tous lieux ; elles sont célébrées à des époques agricoles plutôt qu'à des dates astronomiques. M. B. (p. 409) cite des localités où les feux sont allumés à la saint Cyr (le 15 juin) et à la saint Pierre (le 29 juin). Les feux de la saint Jean ne sont pas des autels du feu, ce sont des feux de sacrifices : voici un fait cité par M. B. (p. 409) : « *A Breteuil (Oise)*. . , *nos feux de la saint Jean se font la veille du saint au soir. Les habitants élèvent une pyramide composée de bourrées et de bottes de paille qu'ils couronnent d'un bouquet ou de l'image du saint.* » M. B. n'a pas utilisé les travaux de Mannhardt (*Der Baumkultus der Germanen*, Berlin, 1875 ; *Antike Wald und Feldkulte*, Berlin, 1877; *Mythologische Forschungen*, Strasbourg, 1884) ; c'est un trésor inappréciable pour l'étude des traditions et usages populaires de l'Europe occidentale. Mannhardt a établi que, en France, comme en Allemagne, en Russie, en Grèce, en Syrie et ailleurs, les paysans croient à l'existence d'un génie du champ ou du blé, que ce génie est sacrifié au commencement ou à la fin de la moisson, pour infuser au champ une nouvelle vie divine qui perpétue sa fertilité. Les feux de la saint Jean sont une des formes de ce sacrifice. Hommes et bêtes, tout ce qui a besoin de force, de santé, de fécondité, est également sacrifié, c'est-à-dire consacré ; le passage à travers le feu est un mode de sacrifice. M. B. (p. 105) rappelle qu'anciennement en Irlande, avant la fête du 24 juin (fête de Belténé à Tara), tous les feux devaient être éteints pour n'être rallumés qu'au feu sacré ; de même avant la Pâque juive, la vaisselle doit être brisée au moins par figure. Les Sémites ont les mêmes fêtes agraires aux mêmes époques que les Aryens. Lucien cite un embrasement de bûcher à la fête du printemps d'Hiérapolis en Syrie (*Déesse syrienne*, 49) ; c'est une fête des *brandons*. Le culte des eaux n'est pas plus aryen qu'il n'est sémitique. Tous les sanctuaires sémitiques à nous connus ont leur source, leur lac, leur bassin sacré.

M. B. attribue aux « *Galates* » venus en Gaule après les Celtes proprement dits (Druides, etc.) l'anthropomorphisme mythologique, la plupart des personnifications divines, le dieu à tête de cerf de l'autel de Reims, le Cernunnos de l'autel de Paris, les dragons à tête de bélier, les triades et les dieux tricéphales des autels de Reims et de Beaune, le taureau et les trois grues de l'autel de N.-D. de Paris. Il rapproche de ces monuments des monuments germaniques tels que le dragon de Vettersfelde et le vase de Gundestrup. Le caractère, le nom, l'origine des divinités reste toujours dans l'inconnu.

M. B. ne cherche pas à nous faire illusion sur l'étendue de nos connaissances. Il ne dissimule pas l'insuffisance des données et la témérité des hypothèses. Son livre, comme il le dit dans la préface, est un *livre de bonne foi* et c'est un grand charme. M. Bertrand espère que ceux qui viendront après lui pourront le dépasser beaucoup. Souhaitons-le.

Henri HUBERT.

Fr. Hultsch. **Poseidonios über die Grœsse und Entfernung der Sonne.** (Abhandl. der k. Gesellschaft der Wiss. zu Gœttingen, philol.-hist. Klasse, N. F. t. I, n° 5), Berlin, Weidmann, 1897; 48 p.

La grandeur du soleil et de la lune, ainsi que la distance de ces astres à la terre, a toujours été un sujet de préoccupation pour les hommes de science. Les anciens astronomes grecs ont eu recours, pour déterminer ces mesures, à des moyens plus ou moins ingénieux, notamment à l'observation des éclipses totales ou annulaires du soleil. Aristarque, Hipparque, Ptolémée, entre beaucoup d'autres, avaient ainsi évalué les diamètres des deux astres et leur éloignement moyen de la terre, et Ptolémée, pour ces deux mesures, était arrivé à peu de chose près, en ce qui concerne la lune, aux résultats de l'astronomie moderne. Avant lui, un philosophe stoïcien, Posidonios, avait estimé le diamètre du soleil et sa distance à l'aide d'hypothèses sur lesquelles nous avons quelques renseignements par Cléomède et Pline l'Ancien, et de calculs que M. Hultsch reconstitue aujourd'hui avec beaucoup de sagacité et de bonheur. Posidonios se rattache en réalité à Archimède, et particulièrement à Ératosthène : son point de départ est l'observation faite par ce dernier que Syène étant située sous le tropique du Cancer, le soleil, lorsqu'il se trouve dans cette constellation, n'y produit pas d'ombre à midi précis, non plus qu'autour de Syène dans un cercle de 150 stades de rayon. Ses mesures, pour le soleil, sont de beaucoup encore au-dessous de la réalité, 500 millions de stades pour sa distance, 3 millions pour son diamètre, soit relativement au diamètre de la terre, respectivement 6550 et 39 1/4 diamètres, alors que la distance moyenne du soleil est effectivement 11,700 fois le diamètre moyen de la terre, et son diamètre 109 fois, en chiffres ronds. Posidonios a fait néanmoins un véritable progrès relativement à Hipparque, tandis que Ptolémée avait reculé, par rapport à ses devanciers, pour la mesure du diamètre du soleil, qu'il évaluait à 5 1/2 fois seulement le diamètre moyen de la terre.

My.

Percy Gardner. **Sculptured tombs of Hellas.** London, Macmillan, 1896. In-8, xix-259 p., avec 30 pl. et 87 gravures dans le texte.

L'auteur a surtout insisté sur les monuments funéraires de l'Attique, en particulier sur ceux que l'on a découverts au Dipylon; il n'a consacré qu'un petit nombre de pages aux tombes préhistoriques, à celles de l'Asie-Mineure, de Sparte, de la Béotie, ainsi qu'aux sarcophages de Sidon. Le contenu du livre ne répond donc qu'imparfaitement au titre qu'il porte. C'est, d'ailleurs, comme le luxe de l'exécution suffit à l'attester, un travail de vulgarisation, destiné aux touristes et au grand public plutôt qu'aux savants ; on doit cependant signaler aux spécialistes les deux bas-

reliefs inédits publiés sous les numéros 28 et 35 (fronton de tombe lycienne et ex-voto rhodien à un héros cavalier, l'un et l'autre au British Museum), et la bonne reproduction de la stèle d'Amphotto découverte à Thèbes (pl. XVII). Dans l'interprétation des bas-reliefs funéraires, M. Gardner insiste avec raison sur la survivance des types plastiques, qui, une fois fixés par la tradition, ont prêté à des explications différentes. La même scène peut avoir été conçue comme se passant ici-bas ou dans l'autre monde; l'embarras qu'éprouve aujourd'hui l'exégèse répond au caractère flottant des idées des Grecs sur la vie future. Malgré les dogmes qui tendent à fixer les religions modernes dans des cadres étroits, on souffre de la même incertitude lorsqu'on regarde certains bas-reliefs qui décorent les nécropoles contemporaines de l'Italie « Nous aussi, dit M. Gardner, qui croyons communément au ciel, sinon à l'enfer (?), nous pensons que nos morts sont présents de quelque manière dans la tombe où nous avons déposé leurs corps. » En pareille matière, une solution éclectique a toujours plus de chance d'être vraie qu'une solution exclusive et radicale.

S. R.

Th. TSngl. **Tulliana.** Der Text des Thesaurus linguæ Latinæ zu Cicero de Orarore in ausgewæhlien Stellen besprschen. Progr. des K. Luitpold-Gymnasiums in München fur das Studienjahr 1897-98; München, J. B. Lindl, 1897, 59 p. A la fin, index (A) des leçons discutées, (B) des remarques de fonds et des remarques de langue, (C) des indications sur les fautes habituelles aux manuscrits.

M. Stangl est un professeur de Munich qui s'est occupé jusqu'ici presque uniquement de Cicéron et des scolies sur Cicéron [1].

En ce qui concerne particulièrement notre sujet, rappelons que M. St. a publié en 1893, dans la collection Freytag, un *De Oratore* que nous avons signalé en son temps [2]; et n'oublions pas que cette édition mit les critiques dans l'embarras; le texte, qui n'était plus celui de la vulgate, ne différant guère moins en plus d'un passage de la recension des *mutili*. M. St. suivait-il donc une conduite éclectique, ce qui eût été, à nos yeux, le plus sûr moyen de se tromper? L'auteur ne nous donnait pas ses raisons; il annonçait simplement, en une note de deux lignes, qu'il publierait plus tard (*aliquot annis*) un appareil critique plus complet que tous ceux qu'on possédait. Ce n'est pas ici l'apparat annoncé, mais une sorte d'à compte sur les notes critiques par lesquelles l'auteur compte défendre le texte qu'il prépare pour le *Thesaurus* de Berlin. Ce texte sera-t-il le même que celui de l'édition Freytag? Nous voyons que

---

1. En 1882, *Textkritische Bemerkungen zu Cicero's Rhet. Schriften;* en 1884, programme sur les scolies de Gronove; en 1894, étude sur les *Scholia Bobiensia* (Revue de 1894, II, p. 259) et passim dans les Revues.
2. Voir la *Revue* de 1893, I, p. 347.

non [1]. Autrement dit, nous sommes encore dans la pénombre des travaux préparatoires à l'édition idéale du *De Oratore*, telle que M. St. la conçoit. Plutôt que de nous plaindre, acceptons cette situation telle quelle, et voyons ce qu'on nous donne.

Voici la méthode que suit ici M. St. : il examine successivement dans l'ordre des livres et des paragraphes, une série de passages du *De Oratore*; d'abord reproduction du texte avec les variantes importantes; suit un commentaire où M. St. fait ressortir la pensée, l'intention, la suite des idées de l'auteur; enfin, examen détaillé de tous les mots contestés, en insistant surtout sur ceux qu'on a mis en doute, en invoquant de prétendues lois grammaticales ou rythmiques [2]; réfutation avec grand renfort de textes et de statistiques personnelles, le tout réuni dans une rédaction très dense, touffue, hérissée de textes, certainement fort peu commode à lire de suite.

Le lecteur patient saura découvrir dans ces pages d'excellentes remarques sur les fautes habituelles aux manuscrits, que les éditeurs ont souvent mal comprises [3]. Il se pourra bien que ce programme très dense et par suite un peu confus, manque le but auquel il était destiné; bien des conjectures de M. St., peut-être même pour quelques-uns (à tort suivant moi), les vues de M. St. sur la constitution du texte pourront ne pas paraître suffisamment solides; le programme n'en restera pas moins très précieux à tous les Cicéroniens et même à tous les savants justement à cause des études de détail et des digressions instructives auxquelles l'auteur se laisse entraîner. On appréciera aussi l'effort qu'a fait M. St. pour dégager partout la leçon de l'archétype des altérations par lesquelles elle est déformée dans la vulgate du *De Oratore*, et d'abord dans les manuscrits qui ont servi de source à la vulgate, autrement dit dans les *integri*. Entre M. St. et ses contradicteurs (il en a et il en aura), il n'y a peut-être qu'un malentendu; en fait, M. St. donne régulièrement la préférence aux *mutili*, sauf les cas où il peut présumer un lapsus de copiste [4], sauf aussi ceux où l'on se mettrait en contradiction

1. Dans le texte proposé ici, j'ai relevé des conjectures nouvelles (les croix du premier index ne les signalent pas toutes, ce me semble, et, parmi ces conjectures, il y en a qui, je l'avoue, ne me paraissent pas heureuses) : p. 46, sur III, 211 : aliud *circuli* atque sermones; p. 9 : I, 32 fin, provocare *iniquos*; p. 52, sur III, 227 fin : *et* fistulatorem.

2. Ainsi contre les critiques dirigées contre la clausule *déspĭcĭquĕ* : p. 35 au bas.

3. Formes archaïques : *sei*, *sein*, *eidem*, *ec* pour *hæc*; *non etsi sit* pour *nec si*; confusion de *facile*, *facere*, *fere*; omission de *ut* et des démonstratifs devant tous les membres ou devant tel ou tel membre d'une série d'exemples; cicéronismes mal reconnus jusqu'ici : *esse* pléonastique après *dicere*; *quod* [et non *qui*], en ceci que...; *quamvis* devant le positif (et non le superlatif), etc.

4. M. St. n'a peut-être pas vu, il est vrai, assez nettement que le plus souvent il n'est pas très facile de décider si *ita* devant *ut*, ou *sic* après *si* est une addition dans les *integri* ou une omission dans les *mutili*. En général, dans la discussion des lacunes ou des additions, M. St. ne me paraît pas tenir assez de compte de l'influence des mots voisins.

avec les habitudes bien établies de l'auteur ; autant de points, ou, si l'on veut, autant de principes sur lesquels peut et doit se faire l'accord entre tous ceux qui s'occupent du *De Oratore*. Là-dessus M. St. ne se sépare pas des autres.

Ma principale critique porterait sur la disposition générale de cette brochure et sur la forme adoptée pour la rédaction. Il me paraît incontestable qu'il y a ici entassement de choses inutiles : combien d'exemples et de citations qui, au fond, ne servent à rien ? Il est bon de contrôler les textes de Cicéron par les lexiques de M. Merguet ; mais nous aussi nous avons ces excellents recueils et nous saurions y recourir à l'occasion ; M. Stangl n'en fait-il pas abus ? Il n'ignore pas certainement que, quand il faut trois pages pour appuyer une conjecture, c'est signe qu'elle est bien malade. Mettons que cette remarque comporte des exceptions ; mais combien de fois ici ne trouverait-elle pas son application [1] ? L'ordre même suivi dans la brochure aurait pu être plus clair; il eût suffi pour cela de faire imprimer en caractères gras l'indication des passages qui servent de thèmes. M. St. a voulu nous donner trop de choses ; elles se nuisent les unes aux autres ; il en est dans le nombre d'excellentes [2] qui risquent avec cette méthode d'être perdues. Que M. Stangl me permette de faire cette réclamation au nom du lecteur qu'il a paru trop souvent oublier

E. T.

P. Allard. **Le Christianisme et l'empire romain.** Paris, Lecoffre, 1897, in-12, 296 pages.

Ce livre fait partie d'une bibliothèque pour l'enseignement de l'histoire ecclésiastique, d'une « histoire ecclésiastique universelle mise au point des progrès de notre temps », suivant les expressions mêmes des éditeurs. Parmi les différents volumes qui devaient la composer, il était indispensable d'en consacrer un aux rapports du christianisme et de l'empire romain, et M. Allard était tout désigné pour l'écrire. Il s'est acquitté de sa tâche avec l'autorité et la connaissance des choses chrétiennes qu'on lui connaît. La lecture du volume est vraiment fort atta-

1. M. St. a lui-même conscience de ses longueurs de discussion et il tâche de les excuser; p. 42, au milieu : so überflüssig diese Bemerkungen scheinen, so wenig (?) sind sie es.

2. Particulièrement sur la nature des corrections ou des interpolations qu'on trouve dans les *integri*, ou, comme le dit M. Stangl, sur l'œuvre du diascevaste J et celle des correcteurs analogues dans d'autres traités ; dans la rhétorique à Hérennius, etc.

3. Sans parler de l'entassement des textes qui ne sont pas toujours coupés d'une manière claire (voir *solita*, p. 12, dans le texte de Martianus Capella), combien sont fatigantes ces abréviations perpétuelles dont quelques-unes sont parfaitement inintelligibles ! Ce sont là, pour nous Français, des sigles de notes personnelles, non des références de vraies publications.

chante, grâce à la clarté et à la simplicité avec laquelle il nous raconte la longue défense de l'empire romain contre l'invasion chrétienne, depuis le jour où les fidèles du Christ ne sont encore, aux yeux des autorités, que des Juifs reniant leurs frères et dénoncés par eux, jusqu'à celui où l'équilibre entre le paganisme et le christianisme, savamment organisé par Constantin et ses successeurs, se rompt en faveur de celui-ci.

Fidèle à l'idée qui dirige les éditeurs, l'auteur a mis son travail au courant de la science — il n'avait, d'ailleurs, dans bien des cas, qu'à puiser dans son propre fonds. Matériellement, ce souci se révèle, et sans ostentation, par l'abondance des notes, une bibliographie, un index alphabétique ; dans l'exposé même de la doctrine, par le soin apporté à opposer, pour les questions discutées, les opinions contradictoires, quand elles viennent de savants de poids. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, à la page 79, ayant à expliquer la situation légale des églises au IIe siècle, il rapporte successivement l'opinion de de Rossi qui attribue la tolérance du pouvoir à leur égard à leur assimilation avec des collèges funéraires et les conclusions différentes de l'abbé Duchesne. Il ne se prononce pas, tout en ayant l'air de pencher pour la théorie de de Rossi.

Une autre qualité du livre est l'impartialité de l'exposition. « On reconnaîtra, lit-on dans la préface, que dans ce livre écrit par un chrétien, les ombres et les lumières ont été distribuées sans haine et sans complaisance » ; c'est la vérité pure. M, Allard a compris que la science, en face de l'histoire du christianisme à Rome, manquerait à son devoir le plus élémentaire si elle prenait parti.

R. Cagnat.

E. Liesegang. **Niederrheinisches Stædtewesen vornehmlich m Mittelalter. Untersuchungen zur Verfassungsgeschichte der clevischen Stædte.** xx-758 pages, Breslau, 1897.

L'ouvrage considérable par lequel M. E. Liesegang ouvre dans les *Untersuchungen zur Deutschen Staats-und Rechtsgeschichte* de O. Gierke, la série de ses études sur la constitution des villes du Bas-Rhin, témoigne d'une érudition sûre et d'une connaissance approfondie des multiples questions qui se rattachent à l'histoire des villes médiévales. L'auteur a montré la connexion des faits économiques, politiques et sociaux dans les villes qu'il a étudiées et il a cru nécessaire d'y rattacher aussi l'évolution morale, intellectuelle et artistique. Il semble s'être efforcé surtout de faire parler les faits, se contentant de les grouper et d'en montrer l'enchaînement, et laissant au lecteur le soin de conclure et de faire la synthèse. Si parfois il est à regretter que M. L. n'ait pas fait ressortir davantage certains points saillants, qu'il n'ait pas insisté sur certaines phases marquantes du développement urbain,

on avouera cependant qu'il a fourni une œuvre richement documentée et travaillée avec soin, qui permet de mieux connaître par des rapprochements intéressants à la fois l'histoire des villes de l'ancienne Allemagne et celle des villes des anciens Pays-Bas.

Les villes actuellement allemandes du Bas-Rhin ont occupé pendant le moyen âge une situation intermédiaire entre les Pays-Bas et l'Allemagne : elles ont participé à la civilisation allemande et à la civilisation néerlandaise. Dès leur origine, elles ont été attirées dans l'orbite des Pays-Bas; elles y sont restées assez longtemps et ce n'est que peu à peu qu'elles ont été sollicitées par des influences allemandes. Au XVIIe siècle seulement, elles subirent définitivement la prédominance de l'Allemagne.

Après avoir examiné la situation des territoires où ces villes se sont développées et l'origine des populations qui les habitèrent pendant la période romaine et la période franque, M. L. expose l'origine de ces villes bas-rhénanes. Il insiste particulièrement (pp. 32 et suiv.) sur les différents facteurs qui ont déterminé la formation des villes du moyen âge, les influences économiques, politiques et sociales qui se sont produites à leur origine et aux diverses époques de leur évolution, et, en outre, les caractères particuliers que présentent les villes suivant le milieu où elles sont nées et se sont développées. M. L. reconnaît, par exemple, aux villes du comté de Clèves une origine essentiellement féodale et militaire. Pour les princes de ce territoire, l'importance des villes résidait surtout dans le fait qu'elles pouvaient servir à la défense du territoire, qu'elles étaient de vastes forteresses, des *Burgen*. Il n'est donc pas étonnant que ce fut en grande partie dans un but militaire qu'ils ont favorisé le mouvement urbain. Le plus remarquable des comtes de Clèves au XIIIe siècle, Thierry IV, suivit l'exemple de ses voisins, entre autres les comtes de Gueldre qui s'étaient distingués par la création de villes et qui en avaient retiré des avantages considérables. Le privilège que Thierry II accorda à Clèves, en 1242, pour l'ériger au rang de ville a été le type de tous les privilèges de ce genre pour le comté. — La colonisation d'une partie du territoire par des Gueldrois et des Hollandais avait eu pour conséquence la formation d'agglomérations assez considérables, telles que Kalkar. Plusieurs de ces localités se transformèrent en villes grâce à l'habile et intelligente politique de Thierry VI. Ainsi donc la création des villes du comté de Clèves fut, d'après Liesegang, avant tout l'œuvre du prince : un fait caractéristique d'ailleurs (p. 63), c'est que toutes les villes se formèrent sur des alleus du comte. — Quant à Wesel, qui était déjà une ville à l'époque où son territoire fut incorporé au comté de Clèves, le prince lui accorda des libertés analogues à celles des villes qu'il avait organisées.

Pour cette question des origines du mouvement urbain, l'auteur s'est placé, me semble-t-il, à un point de vue trop restreint : il n'a considéré que le rôle du prince, sans examiner ce qu'il y avait de spontané dans

le mouvement urbain, sans rechercher, en d'autres termes, quelle a été la part de l'élément communal dans la formation des villes.

L'auteur étudie en détail les différents magistrats urbains, entre autres le bourgmestre. Celui-ci apparaît aussitôt après l'érection de la ville. Il a dans ses attributions la police des marchés, la réglementation de l'industrie urbaine et des travaux publics. Il défend la commune, dont il représente les intérêts. Ses attributions sont absolument distinctes de celles du chef de la commune rurale, le *Burmeister*, que l'on voit persister à Wesel. Contrairement à l'opinion de von Below, M. L. établit que cette magistrature a été, dans cette ville, une institution surannée qui s'est transformée peu à peu dans la constitution urbaine et n'y a rempli qu'un rôle insignifiant. — Le conseil ne se forme souvent qu'après l'établissement de la première magistrature communale ; ce cas se présente entre autres à Clèves.

L'histoire des luttes intérieures et les rapports des villes avec le prince fournissent la matière de plusieurs chapitres intéressants. Mais la partie la plus instructive du livre est celle qui concerne l'histoire économique des villes, dont M. L. a montré l'évolution politique. Pendant la période anté-urbaine, le commerce s'est orienté vers Tiel et Cologne. Plus tard, ce sont les villes de la Gueldre qui acquirent une importance commerciale considérable : au XIVe siècle, elles conclurent, par l'intermédiaire des princes, avec celles du comté de Clèves une ligue de protection mutuelle pour le commerce. De toutes les villes du comté de Clèves, Wesel avait les relations commerciales les plus étendues. L'industrie drapière fleurit dans plusieurs de ces villes situées à proximité de la Gueldre [1]. En 1325, les métiers de la draperie résidant à Emmerich, Goch et Kalkar, conclurent notamment une alliance qui avait pour but d'assurer des débouchés pour les produits de leur industrie. L'organisation corporative est exposée en détail pour chacune des villes du comté. Il n'y a pas eu de gildes de grands marchands, mais des corporations de merciers ou détaillants (*Kræmer*), appelées *Nikolausgilden,* auxquelles M. Liesegang consacre un appendice très intéressant.

H. Van der Linden.

P. Masson. **Histoire du commerce français dans le Levant au XVIIIe siècle.** Paris, Hachette, 1897. XXXIII-533 p., appendice de 38 p., avec une carte des consulats et vice-consulats du Levant vers 1715.

Nous ne voulons pas analyser l'œuvre copieuse et substantielle de

1. P. 620. L'auteur, ordinairement si consciencieux, commet une erreur en disant que la Gueldre était située au moyen âge entre deux contrées de l'*Allemagne* : la Frise et la *Flandre* (!).

M. Masson ; il suffira, pour en apprécier les mérites, d'en marquer les lignes générales, un peu oblitérées parfois, il faut bien le dire, sous la trame serrée du récit.

M. M. montre d'abord que le commerce français ne sut point, dès le début, bénéficier du privilège des Capitulations, qui ne lui valurent qu'un avantage honorifique et de parade : le pavillon français, que les bâtiments anglais et hollandais étaient forcés d'arborer dans le Levant, couvrait des marchandises étrangères. Au xvie siècle les guerres de religion, non seulement détournèrent l'attention de la France de ses intérêts lointains, mais tuèrent aussi l'activité économique, de sorte que le négoce anglais se substitua au nôtre et emporta même en 1579 l'octroi de Capitulations. Henri IV rétablit, il est vrai, le prestige de la France, mais n'évinça pas de l'Orient la concurrence étrangère, et pis encore : car les bâtiments français eurent à redouter les corsaires britanniques autant que les Barbaresques. M. M. trace le tableau de cette anarchie de la Méditerranée, écumée par les pirates aussi bien chrétiens que musulmans — fait qu'on oublie trop. Cette anarchie contraignit les vaisseaux français à s'armer en guerre ou à se faire escorter, nécessité qui aggravait singulièrement les frais généraux.

Mais le commerce du Levant, pratiqué presque exclusivement par les Marseillais, souffrit d'autres incommodités encore : il fut exploité par les Turcs, qui, devant les compétitions des Occidentaux, n'ouvraient leurs marchés qu'au plus offrant contre de gros *bakchisch* et autres extorsions. Il fut exploité d'une façon plus éhontée par ceux-là mêmes qui avaient pour mission de le protéger, par l'ambassadeur du Roi Très Chrétien auprès du sultan, par les consuls surtout, qui récupéraient de la sorte le prix de leur charge. D'autre part, à Marseille, les organes de la vie commerciale étaient malades : le Bureau du commerce, germe de la future Chambre de commerce, avait été supprimé en 1631 et ses attributions dévolues au Conseil de la ville, si bien que les affaires municipales et les affaires mercantiles étaient confondues. Ajoutez que toutes les réformes en matière de commerce, élaborées sur place, avaient besoin de la sanction royale, et que tout se décidait à la cour, moyennant *bakchisch* aussi. Grâce à ces lamentables errements, auxquels Richelieu n'apporta que des palliatifs, la flotte marchande s'évanouit (en 50 ans elle tomba de mille bâtiments à trente), les Échelles françaises et les ports français furent frappés de mort. Enfin Colbert vint.

M. M. considère justement Colbert comme le restaurateur du commerce. Mais il ne note pas comme un symptôme au moins fâcheux, que le commerce ne se releva que sous l'impulsion de l'État et grâce à l'intervention des fonctionnaires, les intendants, le premier président du Parlement d'Aix, d'Oppède ; l'initiative privée fut tenue en tutelle et en suspicion. Colbert se défia de la Chambre de commerce et de la municipalité de Marseille, qui avait grevé la ville de dettes « provenues d'un million de friponneries de ses consuls et échevins ». Le remède héroïque que

Colbert appliqua fut l'affranchissement du port de Marseille (1669), afin d'y attirer les étrangers, dont l'entrepôt était jusqu'alors Livourne. Mais un malencontreux système de droits compensateurs et fiscaux inquiéta les étrangers, irrita les Marseillais, que menaçait d'ailleurs la création d'une Compagnie du Levant, compagnie royale à monopole, fatale aux petites entreprises particulières où armateurs et négociants locaux étaient engagés.

La Compagnie du Levant, d'après la loi commune à ces institutions, tomba en déconfiture. La cause en est que, pour flatter les idées de Colbert, elle avait été obligée de se faire manufacturière, de fabriquer des draps et de diviser ses capitaux entre le commerce et l'industrie.

Somme toute, Colbert échoua, en dépit de ses bonnes intentions et du prestige que les succès militaires et diplomatiques de Louis XIV avaient rendu à la France. Outre qu'il ne put, dans les Échelles, ni réformer les consulats et les consuls, ni purger « le corps de la nation », il ne voulut pas, en France, éveiller les énergies individuelles. Il crut que l'État, ou pour mieux dire l'administration, était le foyer de la vie nationale.

En revanche, la seconde phase de cette histoire, qui coïncide avec ce que M. M. intitule trop généreusement « les années de prospérité », est celle où la toute puissance du pouvoir central se relâche, sous le ministère de Pontchartrain (p. 258 et suiv.), et où la Chambre de commerce, avec le concours, il est vrai, de l'intendant, devient « toute puissante dans la direction des affaires du Levant ». Il ne faudrait pas oublier toutefois que, si le commerce français se ranima pendant cette période, c'est que ses concurrents traversaient des crises politiques : la Hollande pansait les plaies de l'invasion ; les Anglais inauguraient une révolution. Les guerres de la fin du XVIIe siècle ne furent point désastreuses pour le commerce de la France, qui avait gagné les débouchés des possessions espagnoles de la Méditerranée ; les traités d'Utrecht, fort habilement conçus, lui maintinrent des avantages positifs. « Les Français étaient enfin en état, au début du XVIIIe siècle, de disputer avec succès aux Anglais et aux Hollandais les bénéfices d'un négoce que ceux-ci avaient pu espérer leur enlever en entier au milieu du XVIIe siècle ». C'est sur cette consolante perspective que M. M. clôt son historique.

Après avoir observé l'état des choses en France, il entreprend une tournée des plus curieuses à travers les Échelles de Syrie, d'Égypte, de Turquie, de Morée, étudiant sur place les ressources et conditions du trafic ; il y suit nos consuls et négociants et raconte sur la vie des uns et des autres des choses peu édifiantes : on trouve déjà le monde des *mercanti* méditerranéens. Ces chapitres, outre leur nouveauté, sont une contribution à l'histoire des mœurs.

La partie consacrée aux articles du commerce, complétée par des appendices, offrirait plus qu'un intérêt rétrospectif, si l'auteur avait cru devoir comparer le passé au présent, s'il s'était demandé en quelle

mesure et en quel sens les relations de la France avec le Levant se sont modifiées. C'est la leçon de morale pratique qui se dégagerait de ses recherches.

Cette leçon ne sera pas perdue pour les véritables intéressés. La Chambre de commerce de Marseille en a senti tout le prix. Elle a fondé pour M. Masson un cours d'histoire du commerce à l'Université. C'est le commentaire le plus éloquent qu'on puisse faire de son livre.

Bertrand AUERBACH.

Traitement de l'E français (Aperçu des développements de *e* en français ancien et moderne jusqu'à la fin du XVIIe siècle), par G. RYDBERG, Privat-Docent à l'Université d'Upsal. Almqvist et Wiksells, Upsal, 1897; 1 vol. in-8, pp. 71-202.

M. Rydberg vient de nous donner la suite de ses recherches sur cet intéressant phonème, qui avait encore en ancien français la valeur de *e* sourd, mais est devenu (à quelques exceptions près) un véritable *e* muet dans la langue moderne. Il est parti, dans cette seconde portion de son étude, des cas d'hiatus que tolère parfois la prosodie latine. Il montre ensuite qu'avec la chute des anciennes finales il s'est produit en français, à une époque pré-littéraire, un nouveau type de mots : celui des polysyllabes oxytons. Cela aide, en effet, à comprendre comment a pu devenir d'un usage courant l'élision de *e*, dont nous avons des exemples dès les premiers textes. Chemin faisant, l'auteur est amené à dire un mot des cas d'aphérèse qui se produisaient en ancien français (*si 'st* pour *si est*, *lui 'n* pour *lui en*, etc.). Mais le point capital de son mémoire, c'est l'étude historique et détaillée de l'hiatus : il l'a répartie sous cinq chefs essentiels, envisageant successivement ce qu'il appelle l'hiatus logique, métrique, historique, analogique, dialectal. Peut-être y aurait-il quelque chose à redire sur la valeur absolue de ces subdivisions, mais que de constatations — quelques-unes vraiment neuves — il a su y faire entrer ! Nous ne pouvons le suivre ici que de très loin, tout en résumant quelques-uns des résultats acquis. C'est dans les noms propres surtout que l'*e* final a échappé fréquemment à l'élision : des formes comme *Gaule est* (trisyll.), etc. se trouvent encore dans les mystères du XVe siècle. D'ailleurs, en cas d'un temps d'arrêt dans la phrase, toutes sortes de mots sont sujets à se conduire ainsi au point de vue métrique. Parmi les monosyllabes, c'est *ne* (nec) qui a la plus forte tendance à se conserver entier : d'où ce fait qu'au milieu du XVe siècle, par exemple chez Villon, *ne* + voy. commence à devenir *ni*. Il y a d'autres cas variés, des exemples innombrables qui ont été collectionnés au moyen de dépouillements étendus, et méthodiquement disposés. A la pause essentielle du vers, on a de nombreux cas de la non-élision de *e* jusqu'à Froissart et Charles d'Orléans : Villon dira encore *Mais mon encre estoit gelé* (octosyll.). Par hiatus historique et grammatical, M. R.

entend surtout celui qui se produit à la finale des verbes, notamment à la troisième personne du singulier (type *comencet*, etc.) : ici l'élision paraît être la règle dans la période du moyen français, cependant il subsiste assez d'exceptions (*semble il* dans Ch. d'Orléans, *se moque on* dans Villon) pour qu'il y ait eu dans l'usage une sorte de retour en arrière, et qu'au xvi[e] siècle on ait, au contraire, prononcé dans ce cas, puis écrit un *t* analogique. Quant à l'hiatus dû spécialement, d'après l'auteur, à des raisons d'analogie, c'est celui qui se rencontre après un groupe de consonnes telles que *tr*, *bl*, etc. Il a été fréquent pendant tout le moyen âge : on trouve encore chez Marot *respondre endormy* (six syll.), et jusque chez Malherbe *Quand on parle avec raison* (octosyll.). Enfin M. R. a terminé son enquête en examinant un certain nombre de textes dialectaux, l'*Ysopet* de Lyon, la *Vie de sainte Catherine* en poitevin, d'autres encore, où des divergences sont à noter par rapport à la langue centrale. — L'impression qui se dégage de tout cela, c'est que l'élision de *e* + voy. a été de bonne heure plus qu'une tendance en français : c'est une règle, mais comportant des exceptions qui ont été diminuant, et ces exceptions suffisent à montrer que notre *e* sourd était à l'origine un son assez résistant. En somme, voilà une étude fort intéressante, consciencieusement faite, je le répète, et suffisamment ordonnée — neuve à mainte reprise par le grand nombre des exemples recueillis et mis en œuvre. Il n'y aura plus guère qu'à glaner sur toute cette question de l'*e* français, après le remarquable travail de M Rydberg.

E. Bourciez.

Publications of the American Academy of political and social science, Philadelphie, 1895-1897, in-8 [1].

I. — Le *Handbook of the Academy* (84 p.) donne un historique de l'Académie depuis la fondation (1889), les règlements, la composition du bureau, la liste alphabétique des membres. A la date de mai 1897, l'Académie avait 1735 membres, dont 1582 aux États-Unis, (430 en Pensylvanie), 42 en Angleterre, 12 en France, 10 en Allemagne.

II. — M. Veditz, *New Academy Degrees at Paris*, 4 pages, décrit les réformes des examens en France ; M. Oberholtzer, *Courses in politics and journalism at Lille*, 7 pages, décrit l'enseignement politique de l'Université catholique de Lille.

J'ai classé les monographies suivantes, d'après la nature des sujets, dans l'ordre suivant : Politique descriptive, Théories politiques.

1. Les publications si intéressantes de l'Académie de Philadelphie se succèdent si rapidement qu'il devient difficile de les analyser toutes en détail. Je prends le parti, quoique à regret, de réunir ces monographies sous une seule rubrique, d'en indiquer le contenu sans reproduire le titre en tête du compte rendu.

III. — M. J. Davidson, *Growth of the French Canadian race in America* (23 p.), étudie le cas d'accroissement de population le mieux établi et le mieux circonscrit, par conséquent le plus instructif pour la démographie, que l'histoire du monde ait présenté jusqu'à ce jour, la population franco-canadienne qui, sans aucune immigration du dehors, s'est élevée, dans la période 1765-1891, de 70,000 âmes à 1,800,000. Cet accroissement, calculé pour la période tout entière, est de 29,7 pour 100 par dix ans, ce qui donne un doublement de la population tous les vingt-sept ans. Ce chiffre est très voisin de celui de vingt-cinq ans que Malthus, d'après l'étude des États de New-England, avait admis comme la période normale de doublement d'une population qu'aucun obstacle ne gêne dans la prolification. — L'enquête de M. D. établit aussi que, contrairement à l'opinion courante, la moyenne du nombre des membres de chaque famille ne dépasse pas, dans le Canada français, celle de quelques-unes des provinces anglaises du Dominion ; le chiffre plus élevé des naissances est compensé par la mortalité infantile plus grande dans les familles françaises.

IV. — M. Ed. J. James, *First apportionment of federal representatives in the United states* (41 p.), raconte l'histoire de l'établissement du système de répartition des députés à élire entre les divers États, après le premier recensement de 1790. Après avoir adopté pour l'unité de représentation 30,000 habitants, le Congrès voulut accorder une représentation des fractions inférieures à l'unité ; le président opposa son veto en alléguant que la Constitution fixerait le maximum de représentation à 1 député par 30,000 âmes et l'on adopta le système d'appliquer le diviseur commun non à l'ensemble de l'Union, mais à chaque État en particulier.

V. — M. W. Cl. Webster, *Comparative Study of the State constitutions of the American Revolution* (40 p.), a fait l'utile travail d'analyser les constitutions des divers États pendant la période de la Révolution depuis 1774, et de comparer sur chacune des institutions les dispositions adoptées dans chaque État. Il a rangé les faits dans les cadres suivants : 1° Déclaration des droits (inspirées partout de la déclaration de 1776). — 2° Principe de la séparation des pouvoirs. — 3° Organisation du pouvoir législatif. — 4° Organisation de l'exécutif. — 5° Équilibre entre les deux pouvoirs. — 6° Pouvoir judiciaire. — 7° Relations de l'Église et de l'État (ni la séparation ni l'égalité religieuses ne sont établies, sauf à New-York). — 8° Enseignement. — 9° Représentants au Congrès. — 10° Esclavage. — 11° Divers. L'étude se termine par un jugement politique sur les défauts de ces constitutions (conforme à la doctrine libérale) et par un essai d'en préciser l'origine). L'auteur cherche un juste milieu entre la théorie de la création par « les pères » de 1776 et la théorie de l'origine anglaise. M. Webster, reconnaît qu'il a fallu une « agitation vigoureuse » pour imposer la rupture à une partie des colonies, mais il semble

préoccupé d'atténuer le caractère révolutionnaire de la Révolution américaine. Il a pourtant montré dans une excellente page l'action que les « déclarations de droits » abstraites des constitutions ont eue sur l'éducation politique des Américains de ce temps.

VI. — M. E. D. Durand, *Political and municipal legislation in 1896* (13 p.), continue pour 1896 le travail qu'il a fait pour 1895 : il passe en revue les lois adoptées en matière d'organisation politique ou municipale dans les quatorze États qui ont eu une session de législature. Les mesures sont classées sous les rubriques : Amendements constitutionnels. — Suffrage. — Corruption électorale. — Fonction naires. — Administration municipale. — Législation municipale.

VII. — E. L. Bogart, *Financial procedure in the State Legislatures* (23 p.), traite une question très négligée d'ordinaire aux États-Unis, la procédure par laquelle passe le budget dans les États. C'est un travail original, fait au moyen de questionnaires envoyés aux employés de finances des 49 États ou territoires (30 ont répondu). L'enquête a porté sur les points suivants : procédure à suivre et nombre de voix à réunir pour un bill de finances, — forme du bill, — délais du veto et de la promulgation, — restrictions et interdictions, — montant de la dette, — durée de validité des crédits, — total des dépenses, — proportion de dépenses et de recettes établies par la législation ou par mesures spéciales. Le résultat est résumé en quatre tableaux qui donnent un aperçu complet de la vie financière de tous les États. Pour faire mieux comprendre le mécanisme de la fabrication d'un budget, l'auteur a choisi un type, l'État de New-York, et décrit en détail toutes les opérations du budget. Dans cette mince brochure se trouve condensée une masse énorme de renseignements précieux ; je n'ai jamais vu une si petite monographie aussi instructive. Elle éclaire enfin l'organisation fiscale des États particuliers, plus importante en pratique que celle du budget fédéral. Il faut donc recommander vivement cette esquisse en attendant que l'auteur l'ait développée en un volume, comme le comporte l'intérêt très grand du sujet.

VIII. — J. W. Pryor, *Formation of the Greater New York Charter* (13 p.), étudie la nouvelle charte donnée à l'agglomération qui, sous le nom de « plus grand New-York » va, à partir de 1898, réunir sous une administration municipale unique une population de plus de trois millions d'âmes. La comparant à un idéal dont il énumère les traits essentiels, il en fait une critique violente, la trouve incohérente, diffuse, ambiguë, lui reproche d'avoir été rédigée hâtivement et prédit qu'elle va produire un « chaos légal ».

IX. — J. T. Young, *Administrative Centralisation and decentralization in England* (18 p.), cherche dans l'étude des institutions administratives d'Angleterre une solution à la question pratique du partage des attributions entre le pouvoir central et les pouvoirs locaux. Il résume les changements opérés au XIXe siècle dans l'administration

anglaise par la série des réformes de 1834 à 1888, et 1894, et décrit le fonctionnement du *Local government board*, organe de la nouvelle centralisation.

X. — W. F. Hull, *The George junior republic* (12 p.), décrit très agréablement la très amusante expérience de pédagogie politique instituée depuis 1890 dans un comté de l'État de New-York. M. George a ramassé dans les rues de New-York des gamins des deux sexes et les a établis dans un domaine de 48 acres (moins de 20 hect.); il les a organisés en une république d'enfants à l'image de la république américaine, avec des élections, un congrès de deux chambres, un président pourvu du *veto*, une police, une prison (dont il est fait un fréquent usage), un tribunal et une milice. Ces enfants apprennent à se gouverner, la criminalité diminue dans leur république; ils travaillent la terre, tiennent des hôtels, font du commerce, et payent avec une monnaie spéciale qui leur sert à acheter les provisions fournies par les bonnes âmes, car la république ne se suffit pas encore, et même elle a déjà subi une crise monétaire produite par des dépenses trop fortes en travaux publics. Il y a une bibliothèque publique, des lectures et des discussions publiques et des prières publiques. En outre, plusieurs « citoyens » fréquentent les écoles du voisinage. Les jeux, le foot-ball, le traîneau, le patinage, les exercices gymnastiques sont très honorés dans la république. La plupart des enfants ont de douze à quinze ans, leur nombre varie de 44 en hiver à 250 en été. Les filles, à l'origine, privées du droit de suffrage ont demandé et fait voter une loi qui le leur accordait, un garçon avait fait signer à quelques-unes une contre-pétition sous prétexte qu'il « n'est pas joli *(nice)* pour des filles de voter » ; mais la loi arrêtée par le veto du président, a fini par passer.

XI. — W. H. Schoff, *A mgleeted chapter in the life of Comte* (17 p.), étudie un moment intéressant de l'évolution intellectuelle d'Auguste Comte, la période entre l'entrée en rapport avec saint Simon et la publication du *Cours de philosophie positive*. Il montre, par l'examen des œuvres de Comte entre 1820 et 1830, que Comte a emprunté ses idées à saint Simon. Le plan complet de la philosophie comtiste est déjà exposé en 1822, il en ressort que le but général était, non de construire une théorie scientifique comme il semblerait d'après le *Cours*, mais d'aboutir à une organisation pratique de la société. Puis vint l'accès de folie de 1826, dont Comte ne se remit jamais entièrement; il resta une lacune dans l'œuvre annoncée en 1822 et même le *Système de politique positive* ne répondit pas au plan. — Cette étude est remarquable par la précision et la justesse de la critique.

XII. — Ch. H. Lincoln, *Rousseau and the French Revolution* (18 p.), cherche à déterminer l'idéal politique de Rousseau et son influence sur la Révolution. Il explique que Rousseau a seulement voulu décrire l'État idéal, sans le croire réalisable en France et que son action a consisté non à prêcher la révolution, mais à exciter l'enthousiasme pour la

liberté, l'égalité, la fraternité. Cela est connu en France. mais cela est bon à dire au public américain.

XIII. — F. Loss, *The political philosophy of Aristotle* (21 p.), a écrit un panégyrique de la méthode d'Aristote, « le premier des positivistes », « le premier Baconien ». Il recommande le « retour à Aristote », c'est-à-dire la construction de la science politique sur l'observation et l'histoire, pour se délivrer des procédés métaphysiques des xviie et xviiie siècles.

XIV. — L. S. Rowe, *The problems of political science* (22 p.), cherche à préciser l'évolution de la science politique depuis l'école d'Austin, dont la doctrine est restée classique en pays anglais. Austin procédait en généralisant les faits observés dans les sociétés civilisées modernes et analysait la loi positive sans tenir compte de « la base subjective de la loi » ; il étudiait la société « vue suivant une coupe », c'est-à-dire la constitution et les rapports des organes de l'activité politique, les institutions séparées des idées sur lesquelles elles reposent. A cette méthode, dont le défaut est d'ignorer « le caractère évolutionnel des relations politiques », on commence à substituer l'étude de l'évolution politique et du rapport entre les idées et les institutions, « la politique dynamique », ce qui oblige à examiner « les faits de la société naturelle », les phénomènes économiques. On peut ainsi arriver à des applications pratiques en découvrant quelles institutions ont été produites par des idées mortes aujourd'hui, et ne correspondent plus aux conditions du milieu ; ces « survivances » sont toujours une cause de faiblesse. L'auteur en donne des exemples pris en France, en Allemagne, aux États-Unis (l'organisation municipale fondée sur le principe de la balance des pouvoirs). Il termine par une analyse très pénétrante et très exacte des idées préconçues qui dominent les études politiques et entravent la constitution de la science — Cette étude, remarquable par son originalité et sa finesse, est l'esquisse d'une méthode de la science politique qui mérite d'être signalée à tous les spécialistes.

XIV. — Ch. H. Cooley, *Genius, fame and the comparison of races* (42 p.), s'est donné la peine de discuter et de réfuter la théorie de Galton exposée dans le « Génie héréditaire », qu'un homme de génie parvient toujours à se manifester quelles que soient les conditions où il vive, même s'il ne reçoit pas les éléments d'instruction nécessaires à la formation de la pensée. M. C. montre tout ce que la doctrine contient d'irréflexion, de contradiction, d'absurdité ; il établit par une statistique de grands hommes. l'action indiscutable de l'instruction sur la formation des génies, et l'impossibilité d'expliquer par un don spécial à la race l'extrême inégalité dans le nombre de grands hommes entre les différents peuples, inégalité qui se retrouve entre le même peuple à différentes époques — Cette exécution de Galton est excellente et définitive, il est attristant qu'elle soit encore nécessaire. Ch. Seignobos.

BULLETIN

— Le comte Béla Széchenyi vient de publier le second volume de son « Voyage en Asie orientale » sous le titre ; *Grof Széchenyi Béla Keletázsiai utjának tudományos eredménye 1877-1880* (Budapest, 1897-877, p. in-4°). Le premier volume qui date de 1890, contient une Introduction de 235 pages, due au chef de l'expédition, les études géographiques de Kreitner, mort depuis, et celles du géologue Loczy, professeur à l'université de Budapest. Dans le second volume, c'est encore l'histoire naturelle qui occupe la plus grande place, mais on y trouve aussi deux travaux qui pourront intéresser les lecteurs de la *Revue*. Ce sont d'abord les *Studia Tamulica* que le philologue de l'expédition, M. Gabriel Balint, professeur à l'université de Kolosvár, publie en tête du volume (p. 1-341). Ces études, comprennent une grammaire complète de la langue tamoule, des études comparées du tamoul et du hongrois et un dictionnaire des racines tamoul-hongroises comparées avec celles des principales langues touraniennes. Ces études feront jeter certainement un cri d'alarme dans le camp des philologues hongrois. M. Balint, en effet, combat avec une certaine amertume les théories linguistiques de ceux qui, depuis quarante ans, ont établi la parenté du hongrois avec les langues ougriennes et se met ainsi en opposition avec l'école de Budenz et de Hunfalvy qui domine aujourd'hui. Il n'accepte pas non plus la parenté turque, soutenue jadis par M. Vámbéry. Selon M. Bálint, la langue mère du hongrois est le tamoul. Cette doctrine, qu'il prêche à l'université de Kolosvár, a déjà soulevé les colères des grands philologues magyars; mais il est très probable que les théories qui établissent la parenté finno-ougrienne, ne recevront aucune atteinte sérieuse de ces études, beaucoup moins étayées au point de vue linguistique et philologique que les théories de Budenz et des savants finnois. Tout au plus pourra-t-on ajouter certains vocables tamouls qui ont passé dans la langue hongroise à ceux qu'on connaissait déjà. — A la page 613-634 de ce beau volume, M. Joseph Heller donne une nouvelle explication de la célèbre inscription syro-chinoise de Singan-fou, monument nestorien élevé en Chine l'an 781 de notre ère et découvert en 1625. Ce monument a déjà occupé beaucoup d'orientalistes, notamment Pauthier qui lui a consacré deux mémoires. — J.-K.

— La Commission de philologie classique de l'Académie hongroise, édite une collection de classiques grecs et latins qui donne, à côté d'un texte établi d'après les derniers travaux de l'érudition, des traductions hongroises en prose ou en vers, dues aux meilleurs philologues. On a déjà publié dans la série grecque : Anacréon et un choix d'épigrammes de l'Anthologie de M. Emile Thewrewk, président de la société philologique et membre de l'Académie; Thucydide par Zsoldos, Hérodote par Geréb, les plaidoyers de Démosthène, par Gyomlay, le *Théétète* de Platon par Simon et le *Discours* de Lycurgue contre Léocrate par Fináczy. Dans la série latine nous trouvons le *De Officiis* de Cicéron par J. Csengeri, Virgile par Barna, les *Distiques* de Caton par Némethy, Velleius Paterculus par Szœlgyémy, Suétone par Székely, les *Institutions* de Gaius par Bozoky, professeur de droit romain. Le dernier volume de cette série qui vient de paraître, mérite une attention toute particulière. C'est le Properce de Jean Csengeri, professeur à l'université de Kolosvár (*Propertius elégiái*. Budapest, 1897. c+472 pages). Dans l'introduction, M. Csengeri donne l'étude la plus complète qui ait paru en hongrois sur l'élégiaque latin. Nous y trouvons une discussion serrée et minutieuse de la vie de Properce en sept chapitres (nom, lieu et

date de naissance, Lycinna, Cynthie, la chronologie des pièces, le roman de Cynthie, les protecteurs de Properce, les élégies romaines), puis une appréciation esthétique des poèmes de Properce, la controverse sur la division en livres, quelques pages sur les manuscrits et « Properce en Hongrie ». Finalement, M. Csengeri note les passages où son édition diffère de celle de Haupt-Vahlen qui sert de base. La traduction en vers est très réussie; M. Csengeri est un philologue doublé d'un poète. Son Catulle hongrois, ses traductions de l'*Orestie* d'Eschyle, de l'*Iphigénie* de Gœthe, jouées au Théâtre National, dénotent un talent remarquable. Dans la traduction de Properce, il a rendu l'original de deux façons : pour les trois premiers livres il emploie le vers hongrois national avec la rime; dans le quatrième, il se sert du mètre antique. Anciennement, surtout depuis Vœrœsmarty, qui a fait de l'hexamètre un véritable rythme national, les chefs-d'œuvre anciens étaient toujours traduits dans la forme de l'original, car le hongrois, encore plus que l'allemand, rend à merveille les rythmes les plus compliqués. De nos jours on constate une tendance à employer le rythme national; ainsi Alexandre Baksay a traduit dernièrement une partie de l'*Iliade* dans le mètre des épopées d'Arany. Il est évident que les deux manières ont leurs défenseurs, quoique, à notre avis, Homère et Virgile seront mieux goûtés en beaux hexamètres. L'essentiel est de réussir. Or, M. Csengeri, qu'il manie les vers rimés ou l'antique hexamètre, donne toujours l'impression de l'original et son volume est un véritable gain pour la littérature hongroise qui compte ses plus grands poètes parmi les traducteurs. — Les notes ajoutées à cette édition (p. 281-471) sont très nombreuses et très savantes; elles sont d'ordre esthétique et philologique. Nous avons constaté avec plaisir que M. Csengeri ne se borne pas uniquement aux travaux philologiques allemands, comme cela se faisait encore il y a vingt ans; les travaux français — notamment la thèse de M. Plessis — et anglais sont également mis à contribution. — J. K.

— M. Désidère Csanki continue avec une ardeur infatigable son travail de bénédictin, la « Géographie historique de la Hongrie à l'époque des Hunyadi » (*Magyarország tœrténelmi fœldrajza a Hunyadiak Korában*, 3e volume, Budapest, Académie, VI-696 p.). Ce volume donne la description, en forme de lexique, des huit comitats suivants : Zala, Veszprém, Fejér, Tolna, Komárom, Gyœr (Raab), Sopron (Oedenburg), Mosony (Wieselburg). Tous les renseignements sont puisés dans les différentes archives du royaume. Après la description sommaire de chaque comitat au XVe siècle, vient la nomenclature des forteresses, villes, villages et bourgs avec l'indication des renseignements fournis par les documents. M. Csanki a pu établir la liste de 84 forteresses, 114 villes, 3,183 villages et de 3,693 propriétés. Là où les sources le permettent, il donne également les noms des *ispans* (préfets) de ces comitats. L'ouvrage de M. Csanki doit compléter l'*Histoire de Hongrie à l'époque des Hunyadi* (1852-1857) du comte Teleki, ancien président de l'Académie hongroise. — J. K.

— Le *Corpus Statutorum* vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Statuta et articuli municipiorum Hungariae cis Danubiorum*, par Alexandre Kolosvari et Clément Ovari, professeurs à l'Université de Kolosvar (Budapest, Académie, LXIX-842 p.) Ce volume forme la deuxième partie du tome IV et donne les ordonnances et règlements concernant le droit privé, le droit pénal, la procédure, le pouvoir exécutif, le rapport des nationalités et des différents ordres, l'armée, la police, les impôts et les travaux publics, l'église et l'école, l'industrie et le commerce. La plus ancienne charte publiée dans ce volume date de 1376, la plus récente de 1800. Etant donné que les comitats en-deçà du Danube sont voisins de l'Autriche, nous ne serons pas étonnés de voir que la plupart des documents sont en langue allemande ; quelques-

uns seulement sont en latin, encore moins en hongrois. L'index de 69 pages placé en tête du volume est très détaillé et divisé selon les matières. — J. K.

— Chaque année, à la reprise des cours de l'Université de Salamanque, un des professeurs prononce un discours d'ouverture sur un sujet à son choix. A la rentrée de cette année scolaire, le Dr Nunez Sampelayo, de la faculté de médecine, a traité de la condition de la femme au point de vue social et physiologique, mais dans cette étude sur le féminisme il ne semble pas avoir apporté de bien nouveaux arguments. On trouvera plus d'originalité dans le discours de D. T. Pena Fernandez qui, en 1895, avait étudié la question de la mendicité en Espagne au XVIe siècle, et surtout dans celui de D. L. Rodriguez Miguel, qui, l'année passée, a lu sur les poètes lyriques de Salamanque au XIXe siècle une notice très intéressante pour l'histoire de la littérature moderne. — H. L.

— Le Dr Jul. Subak vient de publier, en 22 pages pleines de faits, un tableau de la *Conjugaison en Napolitain* (Separatabdruck aus dem sechsundzwanzigsten Jahresbericht über die I. Staatsrealschule in dem II. Bezirke von Wien, 1897). Ce n'est ni une étude historique sur les différentes formes par lesquelles est passée, jusqu'à nos jours, la conjugaison dans le dialecte de Naples, ni une étude comparative des variations de ce dialecte dans les diverses régions de la province napolitaine, mais une transcription aussi exacte que possible des formes actuellement en usage dans la ville même de Naples. Peut-être, pour mener à bien une pareille entreprise faudrait-il avoir vécu plus longtemps et en contact plus direct avec le peuple napolitain que M. Subak n'avoue l'avoir fait. Sa monographie sera pourtant consultée avec fruit par les linguistes. — H. H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 janvier 1898.

M. Philippe Berger communique deux inscriptions grecques des environs de Naplouse. La première est l'épitaphe d'une mère et de ses trois filles, qui toutes quatre portent des noms juifs. La mère s'appelait Sara, les filles Domna, Sara et Melcha. L'inscription se termine par la formule *asaleuta*, dans laquelle il faut sans doute voir l'équivalent de l'hébreu *Salôm*, « en paix ». — La seconde est également funéraire. Elle est gravée sur un fût de colonne et se compose de deux vers, que M. Berger propose de lire ainsi : « Courage, ma sœur, car tu es maintenant la belle servante de Cora, fille de Pluton; car tu étais [initiée] aux mystères d'Eleusis. » Il est intéressant de constater cette pénétration des dogmes éleusiniens en Palestine aux premiers siècles de notre ère. — MM. Cagnat et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

M. Müntz annonce que le torse de la Minerve Médicis, envoyé en 1841 par Ingres à l'École des Beaux-Arts, vient d'être installé dans le vestibule du Palais des Études, où les archéologues pourront l'étudier facilement. Il discute à ce sujet la conjecture de M. Furtwængler, qui considère le torse en question comme provenant d'un des frontons du Parthénon. — M. Collignon présente quelques observations.

M. Clermont-Ganneau dépose un mémoire de M. le docteur Jules Rouvier sur l'exploration de la nécropole récemment découverte non loin de Beyrouth.

M. Prou achève la lecture d'un mémoire de feu M. Edmond Le Blant, intitulé : *Les commentaires des livres saints et les artistes chrétiens des premiers siècles.*

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 21 février — 1898

M. Bréal. **Essai de sémantique** (Science des significations). Paris, Hachette, 1897, in-8, 349 pages.

Tandis que la plupart des linguistes étaient absorbés par le souci de faire l'histoire des changements des sons et de l'évolution des formes grammaticales, M. Bréal ne s'est jamais laissé détourner d'accorder le meilleur de son attention aux variations du sens, sans négliger pour cela les autres parties de la linguistique. Maintenant que l'étude de la phonétique et de la morphologie des langues indo-européennes est fort avancée, on éprouve partout le besoin de savoir précisément à quoi servent ces sons et ces formes ; les grammaires comparées qui n'ont compris longtemps qu'une phonétique et une morphologie, commencent à s'enrichir d'une théorie de l'emploi des formes ; on voit se multiplier les articles sur la « sémasiologie » — M. B. se sert d'un terme plus élégant qu'il a fait admettre en France et qui mérite d'être accepté dans toutes les langues, la *sémantique.* Le livre où l'introducteur en France de la grammaire comparée résume les réflexions qu'il a faites et condense la doctrine des notes qu'il a publiées à ce sujet répond donc à un besoin vivement senti.

Il se divise en trois parties. I. Les lois intellectuelles du langage. M. B. étudie sous ce titre diverses tendances générales qui se font jour dans les langues. Ainsi, sous le nom d'*irradiation*, il montre comment une nuance de sens, d'abord propre à un mot, s'étend à toute une série d'autres mots, qu'on forme sur le modèle de celui-ci, sans que rien dans la formation exprime ce sens : les verbes grecs en -ιάω, d'après ὀφθαλμιάω et ὀφθαλμία, ont fini par indiquer l'idée de « être malade de... » et l'on a formé sur ce modèle quantité de verbes nouveaux comme ὀδοντιάω de ὀδούς ou λιθιάω de λίθος. Il serait chimérique d'espérer que ce

chapitre détruira pour jamais le préjugé qu'un élément significatif a dû avoir explicitement dès le début le sens qu'il sert à exprimer; les erreurs de ce genre sont tenaces; peut-être cependant la démonstration décisive de M. B. fera-t-elle un peu pénétrer l'idée qu'un élément non significatif devient souvent significatif et, par là, un service considérable aura été rendu à la linguistique. — II. Comment s'est fixé le sens des mots. Dans le chapitre sur la *polysémie*, par exemple, M. B. indique comment l'acquisition d'un sens nouveau n'entraîne pas suppression du premier sens d'un mot et comment le vocabulaire d'un peuple qui se civilise va s'enrichissant sans pour cela se charger nécessairement de termes nouveaux; « plus un terme a accumulé de significations, plus on doit supposer qu'il représente de côtés divers d'activité intellectuelle et sociale »; car une nouvelle acception équivaut à un mot nouveau. — III. Comment s'est formée la syntaxe. M. B. y montre, entre autres choses curieuses, comment l'ordre fixe des mots a remplacé en français et en anglais la flexion complexe des anciennes langues indo-européennes et l'a rendue inutile. — Deux articles sur la *Pureté de la langue* et sur l'*Histoire des mots* complètent heureusement le volume.

Les trois exemples donnés ici suffiront : il est inutile de résumer sèchement un livre qu'on tiendra sans nul doute à lire,qu'on a lu déjà, et qui, tout en s'adressant avant tout aux gens du métier, a été écrit de manière à pouvoir être lu de tout homme cultivé; plein d'observations fines et pénétrantes, il est de plus d'une lecture attrayante et facile; nul linguiste n'écrit comme M. Bréal, bien peu de savants poussent aussi loin le souci du bien dire et l'art non seulement de charmer, mais aussi de persuader et d'entraîner le lecteur; à voir une prose aussi légère et aussi ferme, on se croirait souvent reporté au siècle dernier si l'on ne sentait partout l'auteur parfaitement averti des choses de son temps — et des plus neuves. On me permettra de ne point insister ici sur des éloges qui sont dus à M. B. mais qui, sous la plume d'un de ses anciens élèves, manquent un peu d'autorité, et de me borner à marquer en quelques mots quelle est l'originalité de son point de vue.

La plupart des linguistes étudient surtout le développement spontané des langues; éliminant — sans la méconnaître — la part très grande des influences sociales (l'école, la littérature, la langue des classes dirigeantes, etc.), qui entraînent des substitutions de langues totales (par exemple celle du latin au gaulois) ou partielles (remplacement de mots patois par des mots français, etc.), ils s'attachent à observer le développement normal du langage, dégagé de toutes les actions extérieures, de toutes les modes : c'est ce que ne comprennent pas ceux qui opposent à la règle de la constance des lois phonétiques l'existence de mots de la langue littéraire dans les dialectes. Dans la phonétique et dans la morphologie étudiées à ce point de vue, la volonté humaine n'est pour rien; l'enfant s'efforce de reproduire les formes qu'il entend; il réussit à en imiter la plupart d'une manière parfaite; dans quelques autres, il intro-

duit des changements, mais sans le savoir, sans le vouloir, bien plus, contre sa volonté; et c'est de l'accumulation de ces innovations enfantines, aussi involontaires qu'inconscientes, que résultent enfin les changements phonétiques et morphologiques. — Mais c'est par un effort plus ou moins conscient et volontaire que l'homme, cultivé ou non, plie la langue à l'expression de ses idées; cette conscience, fort obscure en général, peut arriver à être complète; dans les langues littéraires, surtout dans les langues modernes, toutes pleines des distinctions et des abstractions de la scolastique, de la science et de la technologie, la part de la conscience devient très grande, essentielle même chez l'inventeur d'une expression. Or, c'est à ces langues que M. B. emprunte presque tous ses exemples; il se plaît surtout à chercher comment on a fait exprimer à la langue les idées de l'homme civilisé; l'objet de son observation est autre que celui de la plupart des autres savants; il n'est pas surprenant que ses conclusions soient différentes. Mais on ne saurait contester que cet objet ne soit profondément intéressant. Quoi qu'on puisse penser des critiques, parfois assez vives, dirigées par M. Bréal contre les tendances actuelles de la linguistique, on ne pourra que le remercier d'avoir attiré l'attention sur un sujet trop négligé qui mérite des études approfondies, et d'avoir eu le courage de tracer, suivant sa propre expression, « quelques grandes lignes sur un domaine non exploité ». Le service qu'il rend par là paraîtra sans doute plus grand encore quand son heureuse initiative aura porté tous les fruits qu'elle promet.

A. Meillet.

Lex Salica, herausgegeben von J. Fr. Behrend, zweite, verænderte und vermehrte Auflage von Richard Behrend. Weimar, Bœhlau, 1897, in-8. 4 mk. 50.

L'édition bien connue de la loi salique de J. Fr. Behrend (1874) est épuisée depuis plusieurs années. On saura gré à M. Richard Behrend, fils du premier éditeur, d'en avoir soigneusement revisé le texte, et d'avoir remis ainsi à la disposition du public savant un instrument de travail très commode et d'un prix modéré. La seconde édition a conservé la méthode adoptée pour la première. Elle diffère pourtant considérablement de celle-ci dans le détail. M. R. B. a naturellement profité, pour l'établissement de son texte, des travaux de Hessels et de Holder. L'indication des manuscrits a été modifiée et mise en rapport avec les différentes familles. Le nombre des variantes a été considérablement augmenté De plus, des notes explicatives renvoient pour chaque paragraphe aux travaux modernes qui lui servent de commentaire. Cet appendice bibliographique, qui manquait complètement dans l'édition de J. Fr. Behrend, paraît très complet et très bien fait. Quoiqu'il soit sans doute destiné à vieillir fort vite, on sera heureux de trouver, groupés autour du texte de la loi, les résultats des recherches si nombreuses et si péné-

trantes qu'elle a provoquées depuis une quarantaine d'années. La disposition typographique a été rendue plus claire. Rien d'essentiel n'est changé ni aux appendices, ni à l'index.

H. P.

Rudolph Eberstadt. **Magisterium und Fraternitas. Eine verwaltungsgeschichtliche Darstellung der Entstehung des Zunftwesens.** Leipzig, Verlag von Duncker und Humblot. 1897. 241 pp.

La thèse de M. Eberstadt ne manque pas d'originalité : le *magisterium* que nous voyons fonctionner dans le grand domaine, en se transformant en institution indépendante, a ménagé aux artisans le passage de la servitude à la corporation libre du XIII[e] siècle. La démonstration proprement dite de cette théorie est précédée d'une partie générale (pp. 1-24), dans laquelle l'auteur nous donne une série de définitions et de notions d'après lesquelles il faudra opérer dans la suite. Il décrit avec une exactitude juridique rigoureuse ce qu'il faut entendre par *Amt eigenes Recht*, tel que le moyen âge l'a connu, par opposition à l'*Amt übertragenes Recht*, tel que nous le connaissons. Il signale les deux pouvoirs qui constituent l'essence de la maîtrise, le pouvoir fiscal et le pouvoir juridictionnel, le premier lui attribuant un certain nombre de revenus, le second une juridiction propre. Là où ces deux droits sont réunis, nous pouvons conclure avec certitude que nous nous trouvons en présence d'un métier d'origine domaniale.

Nous avouons que nous n'aimons pas cette rigueur juridique introduite dans des discussions qui ne la comportent pas. L'époque pendant laquelle les corporations prennent naissance, nous présente, en effet, une société où tous les éléments sont encore dans le devenir. Les nécessités et les circonstances du moment, bien plus que des principes juridiques arrêtés, ont fait agir les gens du moyen âge. M. E. se défend de l'étrangeté de sa méthode en affirmant l'impossibilité d'appliquer la méthode historique à une question dont tous les éléments restent à fixer (p. 5). Nous répondrons que si le rôle médiateur de la maîtrise est réel, les sources doivent nous le décrire. Examinons donc tout d'abord celles-ci et formulons ensuite nos principes. Tracer au préalable toutes les lignes du cadre d'investigation dans lequel le lecteur devra se mouvoir, c'est l'emprisonner, c'est lui enlever la liberté d'appliquer aux textes un autre traitement que celui que propose M. E.

Mais voici où la méthode de l'auteur devient excellente. Il examine, dans la partie spéciale de son travail, un certain nombre de cas concrets et il choisit à cet effet des villes tant françaises qu'allemandes. Paris fait l'objet de très longs développements; Bâle, Leipzig, Magdebourg et Brunswick sont traités avec plus de concision. L'exécution de ce plan soulève pourtant de graves difficultés. S'il est utile de comparer, il ne

faut pas abuser du raisonnement par analogie; s'il est bon d'aller du particulier au général, c'est à condition d'user prudemment de la synthèse. M. E. semble avoir été souvent plus hardi que critique. On ne peut admettre que l'histoire des corporations à Leipzig, pour lesquelles nous ne possédons que des textes du XIVe siècle, soit élucidée à l'aide de la situation vraiment exceptionnelle que nous constatons à Paris deux cents ans auparavant. Mais ce n'est là qu'un détail; voici qui est plus grave. Après avoir démontré, avec une érudition vraiment remarquable, que le métier dérive en certaines villes, comme à Paris, du droit domanial, M. E. n'hésite pas à conclure qu'il en était ainsi partout. Il nie que la corporation ait pu trouver son origine dans une réunion d'hommes libres, descendant des anciens libres de l'époque franque, ou dans une association de gens libres affluant dans les villes à la fin de la période carolingienne (p. 198). Ainsi, il reprend nettement les idées bien connues de Nitzsch.

Il est à peine nécessaire de dire que c'est aller à la rencontre des résultats obtenus par la science que d'assigner aux villes une origine unique. Nous pensons même que très peu de villes se sont formées, à proprement parler, dans le droit domanial : l'organisation urbaine se constitue à côté du régime domanial mais n'en sort pas. Ne voyons-nous pas, en effet, les *familiae* se maintenir à côté des bourgeoisies comme à Dinant, à Soissons, à Arras, à Gand et même à Strasbourg? Un grand nombre de villes remontent incontestablement à la fixation à demeure d'un élément marchand (lato sensu) libre dans la terre d'un seigneur laïque haut justicier, telles sont par exemple les plus importantes des cités flamandes. Dans le *Portus Gandensis*, dans le *Suburbium Brugense*, dans la *Villa Yprensis*, les habitants, sous le nom de *burgenses*, ont un droit qui n'a rien de commun avec le droit des *hospites* ou des *mansionarii* des domaines adjacents. Les bourgeois y jouissent d'une liberté originaire et les artisans, qui s'y organisent en corporations très puissantes, ne sont en rien les descendants de demi-libres. Il y a plus : non seulement il est impossible d'attribuer à toutes les villes un développement uniforme, mais pour une même ville il importe de ne pas confondre les différents groupes qui la composent. A Arras, la *familia* de l'abbé habite la *civitas* ou le *castrum* et comprend dans son sein les artisans, que nous retrouvons partout dans le grand domaine; ce sont des serfs, et ils arrivent par un processus très long à la liberté personnelle. Dans le *suburbium* ou la *nova villa* au contraire demeure une population d'immigrants. Dans ce milieu se développe la corporation ouvrière, et si les artisans y sont soumis à certaines obligations analogues à celles des *censuales Sancti Vedasti*, on ne peut cependant dire qu'ils soient serfs. En 1170, leur situation contraste déjà du tout au tout avec celle de la *familia*, demeurée immobile. Il en est ainsi encore à Strasbourg, où il faut interpréter le vieux droit en distinguant la *nova villa* de la *vetus urbs*, et en ne confondant pas entre eux les *burgenses*, les *ministeriales*

et la *familia*, que ce droit lui-même ne confond pas. Les prestations, auxquelles les bourgeois sont astreints, ne prouvent pas péremptoirement l'origine servile de la bourgeoisie. Il suit de là qu'en faisant reposer sa théorie sur cette idée, savoir que, du moment que des redevances de nature domaniale sont prestées par les artisans, ceux-ci sont de condition servile, M. E. a choisi une base défectueuse. Tout le côté fiscal du *magisterium* s'en trouve ébranlé.

Que l'auteur combatte l'origine de la corporation ramenée à la primitive *Altfreiegemeinde*, nous l'admettons, mais qu'il rejette l'association des libres immigrants dans les villes comme origine du métier, c'est ce que nous contestons. Il justifie comme suit son opinion : « Die Zuwandernden bringen ihre Institutionen nur dann mit, wenn sie selber in geschlossenem Organismus auftreten, als Stamm, als Völkerschaft, als kolonisierende Truppe. Wo sie aber vereinzelt zuwandern, gehen sie stets in den vorhandenen, heimischen Einrichtungen auf; sie verstärken die Körperschaft, die Gemeinde, die Genossenschaft, der sie sich anschliessen;... Aber niemals kann der vereinzelt zukehrende Einwanderer ein Institut selbständig erzeugen » (p. 199). M. E. semble se représenter une ville peuplée et organisée au milieu de laquelle viennent s'installer çà et là des immigrants, qui se perdent dans la masse parce qu'ils accourent isolés. Telle n'est pas la vraie situation. Les immigrants arrivent en si grande quantité dans un lieu déterminé qu'ils constituent à eux seuls une nouvelle ville. Ils apportent un droit spécial, et si le milieu leur est propice, ils le développent presque sans entraves comme dans les villes flamandes. A Arras, l'immigration est encore si intense en 1170 que Guiman s'en épouvante et s'empresse de rédiger par écrit les droits de l'abbé, menacés par cette population turbulente, livrée au commerce et sans cesse aux aguets pour renverser l'autorité abbatiale au profit de ses magistrats. Bien loin que ce soit la population agricole et servile, s'il en existe dans l'endroit où une ville véritable tend à se former, qui ait englouti l'élément marchand libre, nous croyons au contraire que c'est l'élément immigrant qui a submergé la population habitant le lieu envahi.

Ainsi donc, il semble qu'en assignant au métier une origine unique, M. E. ait énormément exagéré. Comme presque toujours, la vérité se trouve ici entre les extrêmes, et nous sommes parfaitement de l'opinion de M. Stieda lorsqu'il propose une double origine, l'une libre l'autre servile.

Pour terminer notre critique de la méthode suivie par M. E., nous ajouterons qu'il a eu tort de se placer à un point de vue purement juridique et de rejeter à l'arrière-plan les facteurs économiques et sociaux du problème (p. 205). Le droit à lui seul est insuffisant pour expliquer une institution telle que le métier. Si le droit est une source de l'histoire, l'histoire n'en est pas moins, elle aussi, une source du droit.

La théorie de M. E. elle-même soulève de graves objections. Et tout

d'abord l'auteur n'a pas su nous donner un tableau satisfaisant du rôle *actif* rempli par le *magisterium* depuis le *Capitulare de Villis* jusqu'au privilège du métier libre du XIII[e] siècle. Il trouve cette institution au XII[e] siècle, notamment à Paris, investie d'un ensemble de droits et d'une juridiction, et il s'étonne de la voir apparaître ainsi constituée de toutes pièces. Cependant il n'y avait pas lieu de s'étonner. Le *magisterium* a parcouru depuis l'époque carolingienne une certaine évolution, et il comporte désormais des droits, une sphère de juridiction comme la prévôté et l'avouerie. A la suite de certains érudits allemands, M. E. exagère l'importance de l'*Amt*. Il nous le présente comme la source première dont tout découle et à laquelle tout se ramène. Cette action de la maîtrise, intervenant comme une force providentielle pour conduire à la liberté des artisans sans lien et impuissants à agir par eux-mêmes, n'a pas existé dans la réalité, et M. E. n'a pu y croire qu'en isolant la corporation des autres institutions urbaines. Il ne s'est pas aperçu, en effet, que l'acheminement des artisans vers l'affranchissement n'est qu'une des manifestations de ce mouvement général qui emporte la ville vers l'autonomie. Dans l'enceinte de la ville tout s'agite. Les bourgeois luttent tout à la fois pour l'indépendance de leurs magistrats en écartant les anciens fonctionnaires de l'évêque ou de l'abbé, pour la liberté foncière en obtenant l'abolition du cens seigneurial, pour la liberté du commerce par la suppression du tonlieu. Et de même que toutes ces réformes n'ont pas été réalisées par un avoué ou par un burgrave, mais par l'action spontanée et propre des bourgeois, de même les artisans n'ont pu se reposer du soin de leur avenir sur un rouage administratif vieilli, dont l'importance disparaît à mesure qu'ils s'élèvent. M. E. nous dépeint le *magisterium* comme étant *selbständig*, *eigenes Recht*. Mais en est-il bien ainsi? Si nous consultons le vieux droit de Strasbourg, nous y voyons les *magistri* dans une situation des plus dépendantes. Les §§ V, VII, XIII, XLIV, LVI, CIII, CIV et tant d'autres se passent de tout commentaire. A Paris même, le *magisterium* est réduit à une fonction dont le roi dispose et qui a même perdu son sens primitif. En 1160, Louis VII fait donation de la maîtrise de cinq métiers à une femme et à tous ses héritiers (p. 47), et cette même maîtrise, convertie en une simple rente, s'éteint doucement au XV[e] siècle. La fameuse corporation des bouchers, dans la première période de son développement, relève entièrement du roi, et lorsque nous touchons, vers 1150, au point tournant de son histoire, c'est elle qui entre en scène et qui agit par ses membres *ut universi*. La maîtrise se complaît dans un rôle purement passif.

On ne peut dire non plus que le *magister* comme tel a favorisé l'émancipation des artisans; il l'a au contraire fortement retardée. Il se tient en dehors du mouvement et constitue un obstacle que les métiers s'efforcent de renverser de bonne heure. Lorsqu'en 1114 les boulangers de la nouvelle ville d'Arras, essayant de briser les liens domaniaux, refu-

sent d'aller au seul moulin de Mellenz pour faire moudre leur blé, le *cellelarius*, qui les tient sous son autorité, au lieu de les aider, leur résiste, s'empare de l'un des récalcitrants et confisque son grain. Lorsqu'à Paris les tapissiers essaient de se constituer indépendants des tisserands, *le magister textorum* ne les encourage en rien (p. 68).

A côté du *magisterium*, qui est la forme principale par laquelle les artisans sont arrivés à la liberté, M. E. en admet une seconde, la fraternité. Nous faisons nos réserves quant à l'origine purement ecclésiastique de cette dernière, et nous trouvons que l'auteur a exagéré l'application de ce principe, formulé par lui au début de son travail (p. 4), qu'il n'y a pas de métier là où les textes ne nous en mentionnent pas expressément les organes (pp. 164, 165, 166).

Nous ne pousserons pas plus loin notre critique On le voit, celle-ci s'est occupée uniquement des lignes fondamentales de la nouvelle théorie que M. E. a essayé de construire. Nous prions l'auteur de nous excuser de n'avoir fait ressortir que les côtés défectueux de son ouvrage. En parcourant le travail de M. Eberstadt, les lecteurs se convaincront rapidement de son importance; ils apprécieront comme elles le méritent l'originalité et la grande érudition de l'auteur, mais je pense que beaucoup d'entr'eux trouveront qu'il lui manque trop souvent le sentiment juste de la réalité.

Guillaume Des Marez.

Le patois de Petit-Noir (canton de Chemin, Jura), par F. Richenet, professeur en retraite, agrégé de l'Université ; Dole, Bernin, 1896. 1 vol. in-8. de vi-302 pp.
Études linguistiques sur la Basse-Auvergne : Phonétique historique du patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme), par A. Dauzat, licencié ès-lettres, avec une préface de A. Thomas, chargé du cours de philologie romane à l'Université de Paris (Université de Paris, Bibliothèque de la Faculté des Lettres, tome IV). Paris, F. Alcan, 1897. — 1 vol. gr. in-8, de xii-175 pages.

I. — Je commence par dire que le livre de M. Richenet sur le patois de Petit-Noir (Jura) a été composé très consciencieusement, presque avec amour, semble-t-il, et qu'il est d'un bon exemple que ceux qui sont à même de le faire étudient ainsi leur idiome local, en fixent les traits essentiels à la fin du xixe siècle. C'est par des travaux de ce genre, s'appliquant à un point nettement déterminé, que la dialectologie française pourra faire des progrès sérieux. Ceci dit, je suis bien forcé de constater que l'auteur n'est pas au courant des méthodes de la linguistique moderne — celles de la philologie romane en particulier. Je ne lui en fais pas un crime ; mais il était évidemment mal préparé à une portion de sa tâche, et dès lors pourquoi l'aborder ? Personne ne l'y forçait, et, au fond, cela n'était point indispensable. De là un certain nombre de pages, qui grossissent inutilement le volume, et qu'il eût

fallu résolûment supprimer. Voici ces pages que je considère comme nulles et non avenues : d'abord les *Considérations générales sur les patois* (1-5); puis celles qui roulent sur la *Prononciation* (12-17), sur les *Principales modifications des mots* (21-27), enfin sur la *Formation du patois* (28-39). Tout cela n'a aucune valeur : je ne puis m'attarder à le démontrer ici, car ce n'est pas tel ou tel détail, c'est l'ensemble qui est absolument défectueux. M. R. ne connaît point Diez, à plus forte raison ce qui s'est fait depuis trente ans. Les auteurs qu'il cite de préférence sont Fallot, Génin, Ampère; parmi les « autorités » plus modernes, MM. Brachet et Cocheris. C'est trop peu, même lorsqu'on y ajoute quelques citations empruntées aux chroniques théâtrales de M. Sarcey : ce n'est pas ainsi qu'on arrive à faire une phonétique sérieuse. Je ne dis rien du désordre de ces pages : je n'y ai trouvé aucune idée un peu nette de ce que c'est que l'évolution d'un idiome. Arrivons à la *Grammaire* (j'aimerais mieux *morphologie*, mais peu importe). Ici une vingtaine de pages, qui sont à la rigueur suffisantes, un peu sèches cependant : on désirerait quelques détails complémentaires sur l'emploi des pronoms et sur les formes des verbes irréguliers. Vient ensuite le *Glossaire*, qui occupe à lui seul heureusement 160 pages, c'est-à-dire plus de la moitié du livre, dont il est la partie vraiment neuve et vraiment utile. Ce glossaire est rédigé avec soin, les mots y sont transcrits phonétiquement d'une façon qui n'est peut-être pas tout à fait rigoureuse, mais qui est cependant dans l'ensemble très satisfaisante. L'auteur, dans sa préface, remercie M. l'abbé Rousselot et M. Clédat des conseils qu'ils lui ont donnés : c'est sans doute dans cette question d'une transcription phonétique que ces conseils lui ont servi, et il ne pouvait suivre de meilleurs guides. Je le louerai aussi de s'être prudemment abstenu, dans son glossaire, de tout ce qui touche à l'étymologie. Il aurait pu en retrancher encore nombre de rapprochements, qui sont indiqués à l'aide d'abréviations peu commodes : mais j'eusse été bien aise, par contre, d'y voir figurer plus d'exemples, j'entends par là les mots eux-mêmes, entrant dans de petites phrases typiques, et qui soient d'un usage courant à Petit-Noir. On aurait trouvé, si je ne me trompe, dans de semblables exemples multipliés, des éléments précieux pour l'étude de la syntaxe locale. Il est vrai que cette lacune, M. R. l'a un peu comblée, en nous donnant, dans une sorte d'appendice (pp. 245-300), une série de traductions faites par lui-même, et dans lesquelles nous pouvons avoir, je pense, toute confiance[1]. Quant aux morceaux eux-mêmes qui servent de textes à ces traductions, ils sont connus, et ne font guère que grossir le volume : ce sont surtout

1. Il y a bien çà et là quelques assertions, qui inspirent des craintes sur la façon dont l'auteur a observé les faits. Ainsi, p. 230, après avoir donné *wè* comme équivalent de la graphie *oi*, il ajoute : « C'est ce qui me paraît être aussi la prononciation la plus générale en France. » Ce qui pouvait être vrai vers 1798 ne l'est plus en 1898. Où M. R. a-t-il donc entendu parler le français ?

des Noëls bisontins, bourguignons, bressans, etc. Ils donnent lieu à des rapprochements moins précis peut-être que ne semble le croire l'auteur. Puis, dans cet ordre d'idées, passe encore pour des textes empruntés aux patois de l'Est : mais je me demande pourquoi avoir cité et traduit cinquante vers de Jasmin (*Marthe la Folle*) ? Pourquoi pas aussi un passage de la *Mireille* de Mistral ? Et il n'y a plus alors de raison pour s'arrêter.

Tout cela ne diminue ni l'utilité du livre de M. Richenet, ni la conscience avec laquelle il a été composé. J'ai cru devoir en signaler les points faibles pour donner une sorte d'avertissement à ceux qui, dans les mêmes conditions, voudraient entreprendre quelque ouvrage de ce genre : rien de plus. Loin de moi la pensée de décourager les bonnes volontés, dont nous avons tant besoin en France. Lorsqu'on connaît bien le patois d'une localité quelconque, qu'on l'a parlé dans son enfance, et qu'on est à même de rafraîchir ses souvenirs, on peut avec un peu de méthode, tracer de son état actuel un tableau très suffisant. Point n'est besoin pour cela de longues études préalables. Mais il faut avoir le courage de s'interdire tous les rapprochements trop vagues et trop vastes ; il ne faut pas surtout se lancer au petit bonheur sur le terrain glissant des considérations générales, ni aborder pour ne rien dire qui vaille l'évolution historique des sons. Et à quoi peut-on se réduire? J'ai déjà tâché de l'indiquer : dresser du patois en question un glossaire aussi complet que possible, en analyser méthodiquement les formes actuelles (surtout les formes pronominales et verbales), joindre à cela la traduction de quelques morceaux très simples, faire le tout en se servant d'une notation phonétique suffisamment rigoureuse — comme l'a fait d'ailleurs M. Richenet. Il n'en faudrait point davantage pour produire des œuvres intéressantes et d'une véritable utilité scientifique.

II. — Des patois de la Franche-Comté nous passons à ceux de la Basse-Auvergne, avec le livre de M. A. Dauzat. Il y a là une province qui jusqu'ici n'avait guère été explorée « linguistiquement » que par des amateurs, et d'une façon trop générale. Le nouveau livre s'appliquant à un point précis (Vinzelles, hameau de la commune de Bansat, à 12 kilomètres d'Issoire), comble donc une lacune, et sera le bienvenu. L'auteur est un tout jeune homme, semble-t-il. S'il est vrai (et nous n'avons pas à en douter, puisque M. Thomas le dit dans sa préface) qu'il avait commencé son étude sans autres guides que la *Grammaire historique* et le *Dictionnaire étymologique* de M. Brachet, il faut le féliciter d'en avoir à temps trouvé de plus sûrs et d'avoir fait de rapides progrès en leur compagnie : cela est d'un bon augure et dénote une intelligence ouverte. M. D. ne nous donne aujourd'hui que la phonétique du patois de Vinzelles, mais il nous promet pour un avenir plus ou moins rapproché une morphologie, une syntaxe, et un glossaire complet. « Alors, comme le dit M. Thomas, nous connaîtrons dans le dernier détail comment parle un groupe homogène de cinq cents habi-

tants perdu au fond de la Limagne. Et ce sera une très bonne chose. » C'est aussi mon avis.

L'étude présente est faite d'après une méthode strictement historique — celle qu'on peut employer lorsqu'on est au courant des progrès de la philologie romane, et qu'on a pour vous soutenir les conseils d'un maître émérite. Elle est bien menée d'un bout à l'autre, procède par divisions exactes et tient compte des difficultés qui se présentent : à la fin, un glossaire des mots cités, qui sera très commode à consulter. Le tout méritait l'honneur que lui a fait l'Université de Paris, en l'insérant dans sa *Bibliothèque de la Faculté des Lettres.* Qu'ajouterai-je? Il est évident que nous, qui n'avons jamais parlé le patois de Vinzelles, nous sommes assez mal placés pour contrôler par le menu les dires de l'auteur : nous ne pouvons que lui accorder pleine créance, puisque sa connaissance du parler local et son zèle scientifique sont évidents. Çà et là j'ai rencontré, il me semble, certains types du latin vulgaire dont la reconstruction hypothétique est un peu hardie : mais je ne veux pas insister autrement. A la page 111, je trouve encore une constatation qui me laisse un peu sceptique : c'est qu'il y aurait à Vinzelles des mots terminés par *e* sourd (M. D. dit *obscur,* mais peu importe), et ayant l'accent tonique sur cette syllabe finale, par exemple, *tyuje* (= * cosinum), *mase* (= mercedem), etc. J'avoue que je me représente assez difficilement ce que peut être en ce cas la prononciation : cet *e* sourd n'a-t-il que le son donné parfois au fr. *je?* Mais n'incline t-il pas plutôt vers *œ?* — Voici maintenant qui me paraît une inadvertance plus grave. Je lis à la page 48 : « Final, *n* tombe, sans nasaliser la voyelle précédente... La chute de *n* dans notre région était un fait accompli au xe siècle. » Je vais ensuite à la page 60, et j'y trouve ceci : « Devant *n* final, *a* devient *o*. Cette transformation doit dater du xve siècle : nous trouvons à cette époque *po* (panem) à côté de *ma* (manum), etc. » Il faudrait cependant choisir entre les deux hypothèses, et faire un peu concorder tout cela : car il est difficile qu'une *n* tombée depuis cinq cents ans ait ensuite le pouvoir de transformer un *a* en quoi que ce soit. — Je n'aime pas beaucoup non plus la façon dont sont rédigées les lignes par où commence la page 76 : il y a là une *conclusion* qui me paraît assez mal déduite. — Autre légère erreur, simple étourderie celle-là : à la page 77, M. D. dit : « Après toute consonne autre que les labiales, *ou* se change en *œu*... », et le premier exemple qu'il cite, c'est *bovem !*

D'ailleurs ce traitement de la diphtongue *ou* est assez compliqué, comme le constate l'auteur. Je ne puis entrer ici dans la discussion des faits, mais je remarque qu'ailleurs aussi, assez fréquemment, des mots qui devraient subir des traitements identiques, aboutissent à des formes divergentes. M. D. est bien forcé de le reconnaître et de l'enregistrer : il établit alors des subdivisions, il multiplie les exceptions. D'où provient cela? Faut-il prendre les choses au pied de la lettre et y voir un

argument décisif en faveur de ceux qui cherchent à infirmer la constance des lois phonétiques? Je ne le pense pas. M. D. (et bien d'autres sont dans ce cas) a étudié les transformations phonétiques du patois de Vinzelles (depuis quand existe Vinzelles?), comme si le latin vulgaire avait été transporté sur ce petit point en bloc, de toute antiquité, et y avait ensuite évolué librement, à l'abri de toute contagion, de toute influence, de tout mélange venu du dehors. Bref, il a l'air de poser en principe que le lexique de Vinzelles est *homogène*, et c'est là que je ne suis plus d'accord avec lui. Je crois au contraire qu'il est *hétérogène*, comme celui de bien des milliers de villages. Si nous trouvons les mêmes sons aboutissant dans les mêmes circonstances à des résultats différents, c'est que nous avons affaire à des mots qui ont appartenu primitivement à des groupes de population distincts, et qui ensuite ont convergé là (à un moment qu'il est bien délicat de déterminer) venant les uns du midi, les autres du nord, de l'ouest, de l'est, apportés par des circonstances dont nous ne retrouvons plus la trace. Il y a là une question de principe, et qui ne mènerait à rien de moins qu'à soulever celle des dialectes. Cette question, MM. G. Paris et P. Meyer lui ont fait faire un grand pas, lorsqu'ils ont démoli l'échafaudage imaginaire des divisions et des subdivisions dialectales, lorsqu'ils ont proclamé bien haut qu'il n'y avait qu'une chose à faire : chercher la limite géographique de chaque phénomène phonétique pris en lui-même. Voici cependant que déjà la nouvelle théorie se trouve courte par un endroit, et que la méthode, si elle se restreignait à cela, ne suffirait plus aux besoins de l'investigation : elle se heurte à des faits. C'est qu'en vérité, il n'est point aussi facile qu'on pourrait le croire d'établir la limite exacte d'un phénomène phonétique : il n'y en a pas, ou du moins cette limite est souvent flottante. Prenons un exemple. On sait que dans le gascon de Bordeaux (et de bonne heure, au XIIIe siècle au moins) le *c* latin entre voyelles et suivi de *e*, *i* est devenu *d*, ainsi *radin* (= *racimum), *audet* (= *aucellum), etc. Or, à quelques kilomètres à l'est, il est tel village où l'on dira bien *radin*, mais en même temps *auzet*. Qu'en conclure, sinon qu'une influence venue d'ailleurs a contrarié ici celle qui s'était propagée de l'ouest à l'est, et, dans le cas où les formes divergentes se trouvent en nombre à peu près égal, par où faire passer exactement la limite de $d = c + e, i$? Les faits de ce genre sont en grand nombre. Ils nous montrent que, sur un point donné, il peut s'être opéré de très bonne heure dans le lexique des mélanges dont nous avons le devoir de tenir compte dans nos investigations. Ils nous montrent aussi combien est obscure, combien peu résolue encore ce que nous continuons, par habitude, à appeler la question des dialectes. Peut-être a-t-on trop voulu la simplifier, en la réduisant à un problème de géographie : il y faut, même pour éclairer le présent, toutes les lumières de l'histoire, chaque fois que des documents ou des indices quelconques peuvent nous les procurer. C'est ainsi que nous arriverons

(dans une faible mesure, je le sais bien) à faire concorder les données actuelles avec celles du passé, et à nous représenter un peu comment les faits ont eu lieu. Je crois, pour ma part, qu'à toutes les époques il y a eu dans chaque région des centres d'influence prépondérants : c'est de ces points que les faits linguistiques ont rayonné en sens divers jusqu'à ce que leur action fût annihilée ou contrebalancée par des réactions venues d'un autre côté. De là les contradictions apparentes que nous notons dans l'état présent : de là dans les faits un entrecroisement très complexe, je ne dis pas capricieux. C'est le tableau de ces entrecroisements qu'il s'agit de dresser, c'est l'histoire de ces actions et de ces réactions qu'il s'agit de retrouver. La tâche est ardue, et c'est dans ce sens cependant qu'il faudra travailler, si l'on veut faire de la dialectologie une science solide. Mais ne nous laissons pas entraîner trop loin du livre de M. Dauzat : c'est, dans son genre, un bon livre, je tiens à le répéter encore une fois en terminant.

E. Bourciez.

LETTRE DE M. THÉODORE REINACH.

Mon cher Directeur,

Je lis dans la *Revue critique*, sous une signature qui m'est inconnue, à la suite d'une appréciation d'ailleurs bienveillante de mon travail *Josèphe sur Jésus*, ces mots : « Mais pourquoi M. R. s'est-il avisé de terminer son étude par cette phrase au moins équivoque et qui pourrait donner lieu à des discussions sans fin : « *Ce n'est donc pas le supplice volontaire (?) de Jésus, c'est le long martyre d'Israël qui constitue la plus grande erreur judiciaire de l'histoire?* Pourquoi n'est-il pas resté sur le terrain purement historique? », etc.

Je ne puis accepter ni le point d'interrogation de M. R. S., ni le double reproche d'« équivoque » et d'incursion en dehors « du terrain historique » qu'il m'adresse.

Le point d'interrogation. Si l'on admet le récit des Évangiles — le seul récit détaillé que nous possédions de ces événements, — on y lit que Jésus, à la question de Pilate « C'est toi qui es le roi des Juifs? » répondit « C'est toi qui le dis », et à toutes les autres questions du gouverneur et d'Hérode, n'opposa que le silence (Matth., XXVII, 11; Marc, XV, 2; Luc, XXIII, 3). Cette réponse, ce silence équivalaient à un aveu, à l'aveu d'un fait qui, d'après les lois romaines, constituait un crime de lèse-majesté et entraînait la peine capitale. En me plaçant au point de vue purement légal, j'avais donc le droit de dire que Jésus alla au devant de la mort, que son supplice fut volontaire.

Le reproche. La condamnation de Jésus peut être considérée comme une erreur judiciaire, parce que les prédications de Jésus n'avaient jamais eu un caractère politique ni séditieux, et que les mots « roi des Juifs » avaient sans doute dans sa bouche un tout autre sens que dans celle de Pilate. Mais il est également vrai que les humiliations des Juifs, les vices qu'on leur a fait contracter, les persécutions qu'on leur a fait subir, n'ont pas, en dernière analyse, d'autre fondement que leur refus de reconnaître en Jésus le Messie, fils de Dieu, et surtout la tache ineffaçable que, d'après les théologiens, le supplice de Jésus a imprimé à la race juive. Tout dernièrement encore, dans un livre d'histoire répandu à profusion, donné en prix dans des centaines d'écoles, revêtu de l'approbation d'une douzaine d'évêques ou d'archevêques, j'ai lu que les Juifs, « depuis la mort de Notre-Seigneur, sont une race maudite. » C'est donc

bien là le crime héréditaire qui est censé peser sur eux. Comme je crois avoir démontré que la mort de Jésus, quelque part qu'y aient prise les notables juifs, fut l'œuvre directe, légale, du gouvernement romain, j'ai le droit d'en conclure que le martyre d'Israël, indépendamment de la monstrueuse injustice qui rend les fils solidaires de la faute des pères, constitue une erreur judiciaire; comme ce martyre dure, avec quelques intermittences, depuis plus de quinze siècles, j'ai aussi le droit de dire que ce martyre est *la plus grande erreur judiciaire de l'histoire*. Où est là dedans l'équivoque ? où est l'erreur? Enfin, en m'exprimant ainsi, je me suis non seulement conformé à la vérité, mais je suis resté « sur le terrain purement historique », sans verser en aucune façon, comme le laisse entendre mon honorable critique, dans l'apologie. L'appréciation des faits généraux rentre tout aussi bien dans la tâche de l'historien que l'éclaircissement des faits particuliers. On le voit : le dissentiment porte moins sur ces faits, que sur la conception même de l'histoire. M. R. S. paraît croire qu'il y a certaines grandes questions délicates, irritantes, que l'historien doit laisser de côté, pour se borner à faire la lumière sur des points de détail qui ne passionnent personne, parce qu'ils intéressent peu de monde. Tel n'est point mon sentiment, pas plus qu'il n'était celui des hommes que je réclame pour maîtres : Schlosser, Fustel de Coulanges, Macaulay, Mommsen, Taine, G. Paris. L'historien manque à son devoir non seulement lorsqu'il altère la vérité, mais encore lorsqu'il la dissimule, quelle qu'elle puisse être : *ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia*. C'était l'avis de Cicéron, c'est sans doute aussi le vôtre.

Croyez à mes sentiments cordiaux,

Théodore Reinach.

BULLETIN

— Un de nos amis nous écrit de Rome : « On a fait grand bruit, dans les journaux, de *graffiti* chrétiens découverts récemment au Palatin. On a cru découvrir, dans un graffite depuis longtemps visible sous un des arcs de substruction de la « Domus Tibériana », une représentation de la *Crucifixion;* d'aucuns allaient jusqu'à attribuer le dessin à l'un des soldats témoins de la scène du Calvaire. En réalité, il y a là une reproduction grossière de scènes d'acrobatie. On voit des poteaux, des traverses, des échelles, des cordes; au milieu de ces appareils, quelques personnages isolés ou groupés. Rien qui s'appelle les représentations ordinaires de la Crucifixion. Ceux qui les y ont découvertes ont compris d'une étrange façon une inscription tracée deux fois, au-dessus et à côté dudit graffite. Cette inscription est en latin; comme on en a deux textes, ils se suppléent l'un l'autre aux endroits difficiles. Le sens est clair dans l'ensemble, clair, mais obscène... Vous ne me croirez pas quand je vous dirai qu'on a pu trouver là dedans des allusions aux faits évangéliques et des sentences de théologie profonde. On y a lu aussi le nom *Cristus;* en réalité, il y a *crescens*. Une autre inscription graffite trouvée dans la « Domus Gelotiana », du côté du cirque, avait été considérée par Garrucci comme contenant un nom propre ou un qualificatif ΒΟΥΠΑΤΗΤΟϹ, « foulé aux pieds par un bœuf ». L'on y voit maintenant ΒΟΗΤΙΑ ΕΠΙ ΤΕΥ, que l'on interprète par Βοήθεια ἐπὶ Θεοῦ, ce qui voudrait dire : Le secours est en Dieu. Cet hellénisme est bien inquiétant. Mais il permet de trouver dans ces lettres une sorte de réplique au Crucifix à tête d'âne. »

— M. Edmond Sayous, professeur d'histoire à l'Université de Besançon, vient de mourir à Nice à l'âge de cinquante-six ans. Il s'était fait connaître surtout par ses travaux sur la Hongrie. C'était un des rares Français qui eussent étudié à fond la langue

et la littérature hongroises. Dans tous ses ouvrages, depuis son *Histoire des Hongrois et de leur littérature politique de 1790 à 1815* (Paris, Alcan, 1872), jusqu'à ses derniers articles sur le Millénaire hongrois dans les *Annales de Géographie* et dans la *Revue de Paris* (1896), il a puisé aux sources hongroises et non, comme ses devanciers, à des sources autrichiennes, hostiles à la Hongrie. Son *Histoire générale des Hongrois* en deux volumes (Paris, Didier, 1876) fut traduite en magyar, de même que ses mémoires sur l'*Invasion des Mongols* et sur *Les sources de l'histoire hongroise*. Citons aussi ses articles sur la poésie populaire magyare, parus dans la *Revue des Deux-Mondes*, ses lectures à l'Académie des sciences morales et politiques, ses notices biographiques dans *La Grande Encyclopédie* et ses chapitres dans l'*Histoire générale* de MM. Lavisse et Rambaud. Aussi était-il membre de l'Académie hongroise et de la Société littéraire *Kisfaludy*. Il souhaitait que ses études de prédilection fussent représentées dans un de nos établissements d'enseignement supérieur, car un jeune Français qui voudrait apprendre le hongrois, ne sait même où s'adresser. Espérons que ce vœu de Sayous sera prochainement exaucé. — A. C.

— M. Knoke, d'Osnabrück, vient d'ajouter un second supplément à son ouvrage sur les campagnes de Germanicus en Allemagne (*Die Kriegszüge des Germanicus in Deutschland, Zweiter Nachtrag*. Berlin, 1897). Dans ce supplément, l'auteur veut réfuter les critiques qui lui ont été adressées. Les résultats de ses travaux antérieurs ne paraissent pas avoir été accueillis avec une faveur unanime par les savants et les critiques d'Outre-Rhin. M. Knoke en est irrité, et il riposte. Il s'en prend surtout, cette fois, à MM. Wilms et Wolff. M. Wilms a osé attaquer M. Knoke dans trois fascicules consécutifs des *Neue Jahrbücher für klass. Philol.* (ann. 1897); M. Wolf, de son côté, a eu l'audace de ne pas s'incliner devant les affirmations de M. Knoke (*Berliner Philol. Wochenschrift* du 10 avril 1897). Et voilà M. Knoke parti en guerre! Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire ici même (*R. C.*, 24 mai 1897), de telles polémiques ne nous semblent pas destinées à passer le Rhin. Ce sont luttes de clocher beaucoup plus que discussions vraiment scientifiques. Si quelque savant français veut étudier à son tour les campagnes de Germanicus en Allemagne, il ne lui sera peut-être pas tout à fait inutile de lire les ouvrages de M. Knoke et les critiques qu'ils ont provoquées. Mais il nous sera toujours difficile d'accorder sur ce terrain une attention sérieuse à des polémiques qui sont surtout locales et personnelles. Voici, en effet, la conclusion de M. Knoke à l'adresse de M. Wilms : « Son travail semble être la dernière et désespérée tentative pour maintenir dans la région de la Lippe l'emplacement de la bataille de Teutoburg. » Quant à M. Wolf, l'ultime argument qui lui est décoché est d'une amabilité charmante : « Heureusement ce n'est pas des opinions d'un tel critique que dépendent les progrès de la science. »!!! — J. Toutain.

— Le vingt-quatrième fascicule du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Ch. Daremberg et Edm. Saglio (*Hoplomachia-Imago;* Paris, Hachette, 1897, in-4 ; t. V, pp. 249-408), contient les articles suivants : Hoplomachos, Hosa, Hydromeli, Hydromelum (Saglio); Horae, Hymenaeus (Hild); Horia ou Horeia (Gauckler); Horologium (Ardaillon); Horos, Hybreos graphè, Hypekooi, Hypomeiones (Caillemer); Horreum, Hypocaustum (Thédenat); Hortulanus, Hortus (Lafaye); Hospitium, Hyloroi, Hypérétès (Lécrivain); Hospitium militare (Cagnat); Hostis, Hypotheca (Cuq); Hyacinthia (Fougères); Hybristika (Fr. Lenormant); Hydrargyrum, Igniaria (Jacob); Hydraulus (Ruelle); Hydria, Hyrchè, Hystiakon, Iacchus (Pottier); Hydrophoria (Hunziker); Hygieia, Ilithyia (Lechat); Hyiothesia, Hypobolès graphè

(Beauchet); Hymnodus, Hymnus, Hyporchema (Th. Reinach); Iliacae (tabulae) (Michon); Ilieia (Couve); Illustres (Jullian); Imago (Courbaud).

— Les philologues d'Upsal, qui rédigent l'excellente revue philologique *Eranos*, commencent une *Collectio scriptorum ueterum upsaliensis*. Nous en avons reçu le premier fascicule : *L. Iuni Moderati Columellae opera quae exstant*, rec. Vil. Lundstrœm ; fasc. I, *Librum de arboribus qui uocatur continens ;* Vpsaliae, in libraria Lundequistiana ; Lipsiae, O. Harrassowitz, 1897 ; x-43 pp in-8. M. Lundstrœm s'était préparé de longue main à cette tâche par les articles qu'il avait publiés sur Columelle dans divers périodiques, notamment dans l'*Eranos*. On ne saurait trop le féliciter d'avoir choisi cet auteur, pour lequel presque tout le travail critique est à faire. Il a fondé son édition sur deux manuscrits anciens, le Sangermanensis, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg, du ixe siècle, et un manuscrit de l'Ambrosienne, du ixe-xe siècle, et sur une quantité respectable de manuscrits de la Renaissance. On ne peut que souhaiter la poursuite et le prompt achèvement de cette édition. — P. Lejay.

— En rendant compte autrefois du livre de M. Knust sur sainte Catherine (*Rev. cr.*, 1890, 2, 170), je signalais la nécessité de publier les textes grecs de cette légende. M. J. Viteau vient de combler cette lacune : *Passions des saints Ecatarine et Pierre d'Alexandrie, Barbara et Anysia, publiées d'après les manuscrits grecs de Paris et de Rome, avec un choix de variantes et une traduction latine* (Paris, Bouillon, 1897 ; II-123 pp. in-8 ; prix : 7 fr.). M. V. présente trois versions de la légende de sainte Catherine (A, d'après Vat. Pal. 4, x-xie siècle ; B, d'après cinq mss., surtout Vat. 807, xie-xiie siècle et B. N. gr. 1539, xie siècle ; C, d'après cinq mss, dont le plus ancien est B. N. gr. 1180, xe siècle). C'est le texte C qu'a reproduit et remanié Siméon le Métaphraste (P. G. 116, 275). Les textes relatifs à saint Pierre (surtout d'après Coislin 105, xiie siècle), sainte Barbe (trois mss. du xie siècle et un fragment du ixe), sainte Anysia (deux rédactions) suivent, accompagnés, comme les légendes de sainte Catherine, d'une traduction latine. Une note sur Actes XXV, 13, spécialement sur ἀσπασάμενοι, se trouve à la fin du volume, où elle risque de passer inaperçue des grammairiens et des exégètes. Outre l'intérêt hagiographique des documents publiés par M. V., il convient de signaler celui qu'ils peuvent avoir pour les historiens de la langue grecque au début du moyen âge. M. Viteau s'est abstenu de toute discussion sur les légendes, il ne cite même pas le livre de M. Knust, parce qu'il pense qu'on ne peut raisonner avec certitude qu'en présence de tous les textes. Il y a bien quelque exagération dans ce scrupule, mais c'est l'exagération d'une réserve légitime. — P. L.

— Tout éloge sincère de Jeanne d'Arc, d'où qu'il vienne, est assuré de nos sympathies. C'est un des rares sujets sur lesquels toutes les écoles et tous les partis en France scient d'accord, et l'admiration pour la Pucelle d'Orléans n'est guère moins générale de nos jours dans les autres pays de l'Europe civilisée. L'Allemagne est honorablement représentée dans la littérature spéciale ; elle nous a fourni les biographies de Goerres, de Strass, de Semmig et surtout les belles pages de Karl Hase dans son volume des *Nouveaux prophètes*. Mais c'est à titre de curiosité seulement que nous pouvons nous permettre de mentionner la brochure, publiée par un docteur en théologie de Berlin et qu'on vient de faire parvenir à la *Revue* (*Die Jungfrau von Orleans, ein kirchengeschichtliches Bild aus dem XV. Jahrhundert*, von D. Rieks. Berlin, Wiegandt et Grieben, 101 p. in-12. Prix 1 fr. 90 c.). Il y est question d'une foule de choses étrangères à Jeanne d'Arc, du bienheureux Labre, de Dœllinger et du Syllabus de 1864, d'Agnès Sorel (bien longuement) et de Mgr Dupanloup, de Gilles de Raiz

et du major de Lutzow, de saint Ambroise, de Luther et d'Éléonore Prochaska. Nous apprenons que la victime de Rouen sert aujourd'hui à surexciter le « chauvinisme gaulois »; qu'on poursuit, à l'abri de sa bannière, des tendances qui soulèveraient le dégoût de son « cœur fidèle au roi »; on affirme qu'elle serait indignée de figurer au théâtre et dans des exhibitions foraines, où le culte de tout ce qui est impudique et lascif attire les foules. Nous apprenons surtout par M. Rieks que l'héroïne nationale était quasiment allemande, l'évêque de Toul, dont dépendait Domrémy, étant un suffragant de l'archevêque de Trêves (« *Ihr Geburtsort Domremy... gehoerte kirchlich zum Bistum Toul... und dadurch zu Deutschland. Erst 1552 ist Verdun, Toul und Metz von Deutschland losgerissen* »). Mais ce qui étonnera certes encore davantage les lecteurs de cette brochure, Allemands comme Français, c'est d'y voir que Jeanne « fut un précurseur du principe protestant de la liberté de conscience et un adversaire de l'incrédulité qui règne en bien des endroits en France et qui est la conséquence naturelle des erreurs romaines ». Aussi, sauf Chapelain, « méconnu en France », aucun des écrivains de son pays n'a jamais su lui rendre justice. (« *Wie koennte sie aber auch in einem durch katholische Bigotterie einerseits und kaltes Freidenkertum anderseits zerklüfteten Lande verstanden werden?* ») Que M. Rieks se rassure; Jeanne est également admirée sur cette terre de France, qu'elle a tant aimée, par les « bigots » et les « libres-penseurs »; ils entourent d'un même culte la mémoire de celle qui périt sur le bûcher, martyre de sa foi profonde et de son amour pour la patrie. Ils n'ont pas besoin, pour la comprendre, des explications bénévoles, mais saugrenues, d'un théologien de Berlin. — E.

— Dans un intéressant mémoire de l'*Archivio storico lombardo*, M. Ettore Verga raconte, d'après des documents inédits, une tentative faite par Philippe II pour introduire l'Inquisition d'Espagne dans son duché de Milan et le vif effroi, suivi d'une irritation profonde, que causa cette velléité inattendue. Elle faillit provoquer des mouvements populaires contenus avec peine par le gouverneur général, le duc de Sessa (*Il municipio di Milano e l'Inquisizione di Spagna, 1563*. Milano, tipografia Faverio, 1897, 46 p. in-8°). Grâce à l'intervention de Saint Charles-Borromée et à la bonne volonté du pape Pie IV, Milanais lui-même et très affectionné à sa cité natale, le projet n'aboutit pas et un inquisiteur italien fut désigné par le Saint-Siège. Il faut dire aussi que Philippe, moins tenace en cette occurrence qu'en bien d'autres, n'insista pas pour réaliser ses projets primitifs, quand on lui manda l'émotion universelle. — R.

— M. John Viénot a continué son histoire religieuse de la principauté de Montbéliard au xviii° siècle, dont la Revue a parlé l'an dernier, par un mémoire sur le *Régime de la séparation de l'Église et de l'État dans l'ancienne principauté de Montbéliard, de 1793 à 1801* (Paris, Fischbacher, 1897, 24 p. in-8°), qui raconte, d'après les archives paroissiales et autres documents, l'existence indépendante des communautés protestantes du Doubs pendant la Révolution, sous le Directoire et jusqu'à la signature du Concordat. On y trouvera plus d'un trait piquant sur l'enthousiasme révolutionnaire qui saisit certains ministres, et des renseignements documentés sur la persistance des sentiments religieux dans la plupart des paroisses, même au fort de la Terreur. — R.

— La Commission des travaux historiques de Styrie vient de faire paraître deux nouveaux fascicules de rapports et de régestes, faisant suite à ceux dont nous avons déjà parlé. Dans le n° III, M. François de Krones rend compte d'un voyage entrepris, en septembre 1896, pour visiter les archives des princes de Schwarzenberg à Wittingau et Krumau, le *Landes-Archiv* de Linz, et les dépôts de la ville de Steyr, afin d'y trouver et d'y extraire des pièces relatives à l'histoire styrienne. Il y a joint des

régestes et une série d'extraits. Dans le n° IV, M. Jean de Zwiedineck commence la description des archives de la famille comtale des Lamberg, au château de Feistritz, et s'y occupe principalement des papiers délaissés par la famille, aujourd'hui éteinte, des barons de Breuner, relatifs à leurs possessions en Styrie, du XVIe au XVIIIe siècle. Ce sont principalement des documents d'ordre privé ou relatifs à l'administration intérieure de la province, dont M. de Zwiedineck nous offre ici la nomenclature. — R.

— L'Université catholique de Louvain vient de faire publier le rapport sur les travaux de son Séminaire historique pendant l'année 1896-1897. Ce compte rendu, rédigé par M. l'abbé Van Hove, secrétaire (Louvain, Van Linthout, 1898, 42 p. in-12), énumère d'abord les élèves de la Faculté de théologie et de celle de philosophie et lettres qui ont pris part aux travaux, sous la direction du professeur d'histoire, M. l'abbé Cauchie, puis il rend compte, très sommairement, de ces travaux eux-mêmes. Le seul auquel le rapporteur s'arrête plus longuement et dont l'analyse pourra donc être utile aux savants, c'est celui de MM. les abbés Maere et Dens sur l'*Organisation de la nonciature de Flandre depuis son origine jusqu'à la Révolution* (1596-1795), rédigé sur des extraits des dépêches des nonces, pris au Vatican par le directeur du Séminaire. En outre, le rapport explique l'organisation des *Conférences historiques* spéciales, récemment instituées pour compléter par des exposés oraux les leçons d'histoire ecclésiastique, pour le dépouillement commun des revues, pour l'analyse de certains ouvrages nouveaux et leur critique, etc.; ces séances se tiennent une fois par semaine, pendant le semestre d'hiver, et l'on semble s'y être à peu près exclusivement occupé d'histoire ecclésiastique contemporaine.

— La *Microcosmographie* de Earle, dont M. West vient de donner une édition classique (Pitt Press Series. 1897. In-8. XL et 160 pp., 3 s.), est fort peu connue en France. Ce titre bizarre et prétentieux, qui ne s'explique que par les habitudes du temps où le livre a été publié (1re édition, 1628), n'indique nullement la nature de l'ouvrage. C'est une série de *Caractères* dont quelques-uns ont une réelle valeur. Earle n'est évidemment ni un Théophraste, ni un La Bruyère, mais même à côté de ces maîtres il vaut d'être cité; ses observations sont fines et personnelles; il ne prêche pas comme Hall, il ne fatigue pas des pointes de son esprit comme Overbury; son style, malgré sa monotonie, n'est pas sans saveur. L'introduction de M. West est intéressante et bien faite : ses notes sont claires, et il n'y en a que peu d'inutiles; ce dont il faut le louer pour cette fois. — J. Lecoq.

— L'édition du *Merchant of Venice*, que publie M. A. W. Verity (Cambridge. Pitt Press Series, in-8°, XLVIII et 212 pp. 1 s. 6 d.), est excellente de tous points, comme celles qu'il a déjà publiées dans la même série. M, Verity a le don tout à fait rare de mettre à la portée des élèves auxquels il destine ses éditions, les résultats les plus récents de la science sous une forme qui ne les rebute pas, Toute la discussion qu'il institue dans son introduction pour fixer la date controversée de la composition du *Marchand de Venise* est à ce point de vue un modèle. Le glossaire est particulièrement bien fait. — J. L.

— M. Arthur P. Innes donne, dans la même collection, une édition des deux *Essais* de Macaulay sur *William Pitt, Earl of Chatham* (in-8°, XXXII et 220 pp. 2 s. 6 d.). L'introduction est bonne; les défauts de Macaulay sont peut-être relevés avec un peu de sévérité; mais, somme toute, ces défauts sont réels : Macaulay a toujours, surtout dans ses *Essais*, été dominé par les idées politiques et religieuses qu'il avait reçues de son éducation. Les notes de M. Innes contiennent les éclaircissements historiques nécessaires. Une table chronologique des événements de 1708 à 1783 complète heureusement cette édition consciencieuse. — J. L.

— Il n'y a que fort peu de chose à signaler dans l'édition que donne M. J. H. Flather de six des contes tirés de Shakspeare par Lamb et sa sœur (*Charles and Mary Lamb, A selection of tales from Shakspeare*, xii et 154 pp. 1 s. 6 d.). Une très courte introduction où en 4 pages se trouvent résumées la vie de Charles et Mary Lamb et celle de Shakspeare, quelques notes très sommaires, quelques extraits des pièces de Shakspeare, voilà à quoi se réduit le travail de M. Flather. C'est peu assurément et on peut se demander si l'édition qu'il nous donne est à sa place dans la collection estimable où elle est publiée. — J. L.

— Signalons encore dans la même collection deux éditions allemandes : *Minna de Barnhelm*, par M. H. F. Wolstenholme, dont le commentaire est digne d'éloges, et Huit contes (*Eight Stories*) d'Andersen par M. W. Rippmann — ainsi que trois éditions françaises ; *La fortune de d'Artagnan*, épisode du « Vicomte de Bragelonne », par M. A. R. Ropes ; *Remi et ses amis*, extrait de *Sans famille* de Malot, par Mme Margaret de G. Verrall ; huit contes de Perrault (*The fairy tales of master Perrault*), par M. W. Rippmann.

— M. V. J. Modestov a fait paraître à Saint-Pétersbourg (librairie Wolff) une étude sur l'origine des Sicules d'après les données littéraires, archéologiques et anthropologiques. L'ouvrage est rédigé en russe. M. Modestov en a donné à la fin un résumé en latin : *Dissertationis de Siculorum origine summarium*.

— L'année 1898 verra le centième anniversaire de la naissance de Mickiewicz. A cette occasion M. Kallenbach publie (Cracovie, Société polonaise d'éditions) une étude en deux volumes sur la vie et l'œuvre du grand poète. Cette étude est nécessairement beaucoup plus complète que les deux volumes de M. Chmiclowski qui, écrivant à Varsovie, a nécessairemet dû tenir compte des exigences de la censure. M. Kallenbach a mis à profit un certain nombre de documents inédits.

— D'autre part M. Maryan Zdziechowski a fait paraître chez les mêmes éditeurs le second volume de son grand ouvrage sur Byron et son siècle (*Byron ijegowick*). Le premier volume étudie le Byronisme en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie; le second, dans les pays Slaves, en Bohême, en Russie et en Pologne. Mickiewicz et ses contemporains jouent naturellement un rôle considérable dans cette seconde partie. L'ouvrage de M. Zdziechowski constitue une contribution très importante à l'histoire littéraire de l'Europe au xixe siècle. — L.

— La Société de Linguistique de Paris décernera, en 1901, un prix de 1000 francs au meilleur ouvrage imprimé, ayant pour objet : la grammaire, le dictionnaire, les origines, l'histoire des langues romanes en général, et du roumain en particulier. Pour les détails et conditions du concours, on est prié d'écrire au président de la Société de Linguistique, à la Sorbonne.

— MM. Angelo Solerti, Naborre Campanini et Giovanni Sforza travaillent en ce moment à un ouvrage en deux volumes sur la vie d'Arioste. On y trouvera notamment, outre une biographie enrichie de documents, une étude sur Arioste diplomate, sur son administration dans le Garfagnana, une édition critique de ses poésies lyriques italiennes et latines, une bibliographie, avec nombre de portraits, médailles, etc. Les érudits qui pourraient aider par une communication quelconque à cet important travail sont invités à s'adresser à M. Solerti (lycée de Bologne), à M. Campanini (*Istituto tecnico* de Reggio d'Emilie), ou à M. Sforza (archives d'Etat de Massa en Lunigiana). — Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 janvier 1898.

M. Schéfer communique un télégramme de M. Blanchet annonçant que, dès le début des travaux entrepris à Saddrata, après avoir déblayé treize pièces du palais signalé par M. Tarry, il a découvert soixante mètres carrés de sculpture décorative et d'inscriptions entièrement intacts. La mosquée à demi déblayée est encore haute de quatre mètres; les voûtes subsistent. Une maison ornée d'arceaux et de colonnes a également été mise à jour.

M. Cailletet, de l'Académie des sciences, annonce que la Société archéologique de Châtillon-sur-Seine a pu, grâce à une subvention de l'Académie, continuer les fouilles de *Vertillum* (Vertault).

M. Eugène Müntz observe que la décoration du mausolée de Sainte-Constance, situé aux portes de Rome, sur la via Nomentana, marque, mieux que tout autre monument, le passage de l'art païen à l'art chrétien. Si elle se rattache encore, par la richesse des ornements et la prédominance de l'élément symbolique, aux traditions romaines du Haut-Empire, le caractère des représentations, longtemps mal interprétées, autorise à la considérer comme le premier manifeste de la religion nouvelle. M. Müntz, qui s'occupe de reconstituer cet ensemble précieux à l'aide de descriptions ou de dessins anciens, communique une série de reproductions inédites, parmi lesquelles un croquis du xve siècle conservé à l'Escurial; on y voit, entre autres, une scène de sacrifice. M. Müntz montre en outre que, contrairement à l'opinion de M. de Rossi, les niches du mausolée étaient ornées de statues, probablement celles des apôtres. — On a récemment établi un rapprochement entre les Tableaux de Philostrate l'ancien et une des scènes de Sainte-Constance; M. Müntz incline à penser qu'une autre mosaïque romaine du ive siècle, celle de l'ancienne basilique du Vatican, se rattachait également aux descriptions du rhéteur grec.

M. Alfred Croiset donne lecture d'une notice sur le poète lyrique Bacchylide.

M. Léopold Hervieux donne lecture d'un mémoire sur la traduction latine du livre de Kalila et Dimna par Raymond de Béziers. Après avoir démontré que cette traduction n'est qu'un plagiat mal dissimulé de celle de Jean de Capoue, M. Hervieux établit que le ms. latin 8505 de la Bibliothèque nationale, qui renferme la traduction de Raymond, n'est pas, contrairement à l'opinion de Silvestre de Sacy, la copie du ms. latin 8504, plus ancien, mais surchargé de nombreuses interpolations; que ce n'est pas Raymond qiu a été l'auteur des additions faites dans le ms. 8504, et enfin que ce n'est pas ce volume qui a été offert, en 1313, au roi Philippe le Bel.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Giry donne lecture d'une note de M. Brutails sur la date de construction de la chapelle Sainte-Croix de Montmajour. On sait à quelle époque très reculée certains archéologues font remonter les églises romanes de la Provence. L'un de leurs principaux arguments consistait à rapprocher ces édifices de la chapelle Sainte-Croix de Montmajour, consacrée, selon eux, le 19 avril 1019. Cette date est donnée, en effet, par Mérimée comme extraite du procès-verbal de la dédicace, et elle s'applique bien, toujours selon eux, à la chapelle actuelle, puisqu'une inscription apprend que celle-ci a été dédiée un 19 avril. M. Brutails constate que la date donnée par Mérimée ne se trouve pas dans le procès-verbal de consécration et qu'elle a été imaginée d'après l'inscription précitée. On n'a pas l'acte de consécration de la chapelle actuelle de Sainte-Croix. Le procès-verbal du xie siècle, faussement attribué à 1019, se rapporte peut-être à la grotte désignée sous le nom d'Oratoire de Saint-Trophime.

Aux noms des membres de la commission des travaux littéraires élue dans la séance du 29 décembre 1897, il faut ajouter celui de M. Paul Meyer.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 28 février — 1898

L'abbé Rousselot. **Principes de phonétique expérimentale.** Première partie (p. 1-320), in-8, Paris, 1897.

Les recherches de phonétique ont maintenant atteint un degré de précision tel que la simple observation ne suffit plus; les nuances de prononciation qu'il s'agit de déterminer sont de celles que l'oreille ne peut saisir; l'inspection directe est loin de révéler tout le détail des mouvements articulatoires; il est devenu nécessaire d'éliminer l'influence que l'éducation, les habitudes prises par l'oreille ou les organes exercent sur chaque savant : le phonéticien a besoin de juger « par sa montre ». De sérieux efforts ont été faits pour donner satisfaction à ce besoin; M. l'abbé Rousselot, qui a travaillé à cette tâche avec tant de persévérance et de talent, s'est proposé de résumer dans ce livre tout le travail accompli jusqu'à présent.

M. R. ne s'est pas borné à décrire des appareils et des expériences; il a voulu résumer les principaux résultats des sciences physiques et biologiques qu'il importe au linguiste de connaître. Suivant les cas, il donne les conclusions des recherches des physiciens, des anatomistes et des physiologistes; ou bien il décrit en détail les expériences plus proprement linguistiques; ou enfin il indique à la fois les expériences et les conclusions. Il ne s'agit point d'un livre théorique, mais d'un manuel pratique. L'historique y tient une grande place; M. R. croit que d'anciennes expériences, même grossières et imparfaites, peuvent donner au lecteur l'idée de recherches neuves et intéressantes.

Les chapitres parus jusqu'à présent sont les cinq premiers :

I. Éléments acoustiques de la parole : exposé rapide de quelques notions élémentaires de physique.

II. Moyens naturels d'observation et d'expérimentation : description de l'oreille; conseils sur la manière de faire l'éducation de l'ouïe et sur les meilleures conditions d'observation directe. Venant d'un observateur aussi fin et aussi délicat que M. R., ces conseils sont extrêmement précieux.

III. Moyens artificiels d'expérimentation. C'est ici le cœur même du sujet; c'est aussi le chapitre le plus développé, p. 47-174. Ceux des appareils qui intéressent le plus directement le linguiste sont ceux dont les premiers modèles ont été inventés, sur l'initiative de M. Havet, par M. le docteur Rosapelly dans le laboratoire de M. Marey et que M. Rousselot a perfectionnés, renouvelés et complétés de tant de manières; ce sont ceux que le linguiste pourra employer avec le moins de peine et le plus de profit et qui lui fourniront les renseignements dont il a le plus immédiatement besoin; on trouvera dans le livre toutes les indications nécessaires pour construire les appareils et reproduire les expériences; personne ne pouvait le faire avec plus d'autorité que M. R., qui n'a laissé sans l'améliorer aucun des instruments dont il s'est servi et qui en a tant inventé de nouveaux. Mais M. R. ne s'est pas borné à la description de ses propres appareils; tous les appareils connus sont plus ou moins complètement décrits et, dans tous les cas, avec des indications bibliographiques abondantes et précises.

IV. Analyse physique de la parole. Timbre. — Les consonnes sont principalement définies par la manière dont elles s'articulent; pour les voyelles, il importe surtout d'en connaître la nature physique. Il semble bien établi que le timbre des voyelles dépend du nombre, de l'intensité, du rang des harmoniques; mais le difficile est de préciser tout cela pour chaque voyelle. La discussion va toujours en prenant plus de rigueur; on ne saurait dire qu'elle ait abouti à une théorie définitive. M. R. s'est borné à analyser les mémoires publiés, en s'abstenant de prendre parti dans ces questions infiniment délicates et qui sont constamment l'objet de recherches nouvelles.

V. Organes de la parole. — Le mot est entendu au sens le plus large; on ne trouvera pas seulement dans ce chapitre une description des organes qui concourent directement à la phonation : l'appareil respiratoire, le larynx, la bouche, mais aussi du système nerveux central qui commande à tous ces organes. A ce propos, M. R. donne — surtout d'après les travaux de M. Déjerine et de ses élèves — un aperçu de l'état actuel de la question de l'aphasie. On sait assez que, parmi les localisations cérébrales, les mieux étudiées sont sans doute celles qui sont relatives aux divers centres du langage, centres sensoriels, moteurs ou de transmission. Il était intéressant de le rappeler, et M. R. n'y a pas manqué.

Pour apprécier l'ouvrage au point de vue de la physique, de l'anato-

mie, de la physiologie, de la médecine, il faudrait des compétences variées auxquelles ne prétend pas l'auteur de cet article, qui n'est que linguiste. Mais tout lecteur un peu renseigné verra que M R. a puisé aux meilleures sources et qu'il a tenu compte des travaux les plus récents, de travaux encore inédits parfois. Dans l'exposition de tant de recherches différentes il a su rester clair et précis et, à part une page où figurent quelques formules de calcul intégral, les philologues pourront, sans initiation préalable, lire tout le livre avec profit. Tous les linguistes curieux d'élargir leur horizon scientifique sauront gré à M. R. des lumières qu'il leur donne. Tous sans doute ne se croiront pas obligés de lui accorder que, dans le domaine de la phonétique historique, il ne reste plus qu'à glaner : sauf pour quelques groupes de langues, tout ou presque tout y reste à faire, on le sait, et, même dans les langues les mieux étudiées, ce que l'on possède, ce sont des lois empiriques qu'aucune théorie ne rejoint ; la récolte est encore presque tout entière debout. Pour mener le travail à bien, l'historien a besoin d'une analyse plus fine et plus précise des mouvements articulatoires et des phénomènes que celle dont il a disposé jusqu'ici ; ce sont ces connaissances indispensables que la phonétique expérimentale lui promet. Par son livre comme par ses travaux, M. l'abbé Rousselot aura contribué d'une manière éminente au progrès qui sera ainsi réalisé.

A. MEILLET.

Nils FLENSBURG. **Studien auf dem Gebiete der indo-germanischen Wurzelbildung, semiasioloische-etymoloische Beitræge.** I. Die einfache Basis *ter* im indo-germanischen. Lund, 1897, in-4, XII-16 p.

En s'attaquant à la racine * *ter*- M. Flensburg a fait preuve de courage, car peu de parties de l'étymologie indo-européenne sont plus difficiles ; par la manière dont il a traité ce sujet délicat, il a prouvé l'étendue de ses connaissances et l'ingéniosité de son esprit ; il serait malheureusement excessif de prétendre qu'il ait enrichi l'étymologie indo-européenne d'aucun rapprochement certain ou même vraiment probable.

L'auteur commence par poser comme sens de la « base * *ter* l'idée de « se mouvoir d'une manière vive et rapide » ; étant donné un sens aussi vague et général, il n'a pas de peine à en tirer celui de « traverser » et celui de « user » (d'où celui de « éprouver »). Il étudie en détail skr. *tura*-*tîra*-, *târa*-, gr. τέρας (d'après M. F., ce qui est au-delà de l'expérience habituelle, le surnaturel), τρανής, lat. *trames*, gr. τράμις, skr. *trna*, etc. il conclut d'une manière assez inattendue par une hypothèse sur les rapports entre les racines dissyllabiques et la valeur perfective. — L'exemple suivant donnera une idée de la manière de M. F. ; on sait que les thèmes en -*es*- ne sont adjectifs en principe qu'à la fin d'un

composé; l'auteur en conclut sans hésiter que ὑδαρής, λιπαρής et même πληρής (au sujet duquel il ne cite pas Wackernagel, *Dehnungsgesetz*, 41) ont pour deuxième terme un mot correspondant à v. irl. *rás* « cours », et que γελανής, αἰανής ont pour deuxième terme le nom-racine de la racine **nes-* (νέομαι, νόστος).

Il est à regretter que M. F. n'ait pas distingué deux racines bien différentes pour le sens : **terə-* « traverser » qui fournit à l'indo-iranien des formes verbales et aux autres langues quelques formes nominales seulement, par exemple lat. *termo*, *trans*, etc., et **terə-* « user, percer, tourner », qui fournit des formes verbales au grec, au latin, au slave, mais non à l'indo-iranien. En l'état des choses que révèle la comparaison des langues, ces deux racines sont nettement distinctes. Il est possible que, en pré-indo-européen, elles n'en aient fait qu'une, mais ce sont là des suppositions inutiles et stériles ; toutes les hypothèses qu'on fera sur des développements de sens pré-indo-européens ne feront pas autant avancer la sémantique que le plus petit fait réellement observé dans le plus obscur des patois ; il est fâcheux de voir la mode revenir aux hypothèses glottogoniques qui étaient tombées depuis plus de vingt ans dans un juste discrédit.

A. Meillet.

Homeri Odysseæ carmina cum apparatu critico edd. J. van Leeuwen J. F. et Mendes da Costa. Ed. altera passim aucta et emendata. Accedunt tabulæ tres. **Pars prior.** Carm. I-XII. Leyde, Sijthoff, 1897 ; xxvii-292 p.

La première édition de l'Odyssée de MM. van Leeuwen et Mendes da Costa parut en 1890. Depuis lors, la science s'est enrichie non seulement d'éditions nouvelles, mais aussi d'ouvrages de critique dont deux principalement ont été mis à profit par M. v. L. ; l'un est la collation des trois plus anciens manuscrits de l'Odyssée (G, F, P) par M. Molhuysen, ouvrage auquel sont dues quelques bonnes leçons ; l'autre, l'*Epistola critica* de M. Hartman, dont les observations sont généralement citées en note, et une ou deux conjectures admises dans le texte, entre autres ἀγορή pour ἀγοραί θ 16. La préface donne une brève notice des papyrus et des autres manuscrits, et des exemples de conjectures qui se sont trouvées confirmées par eux. J'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de parler des principes de M. van Leeuven en matière de critique homérique [1] ; je ne veux pas revenir à ce sujet pour cette première partie de l'Odyssée, qui est exactement orientée comme l'Iliade récemment parue (2e éd.) ; le moment viendra de les examiner à nouveau [2]. My.

---

1. Voy. la *Revue* du 1er avril 1895 et du 29 mars 1897.

2. Les trois planches reproduisent des spécimens des manuscrits G, F et P ; ce sont les mêmes qui se trouvent à la fin de l'ouvrage de M. Molhuysen (les trois premières).

R. Reitzenstein. **Geschichte der griechischen Etymologika, ein Beitrag zur Geschichte der Philologie in Alexandria und Byzanz.** Mit zwei Tafeln. Leipzig, Teubner, 1897, x-408 p.

Importante contribution à l'histoire de la philologie grecque. On sait combien les recherches étymologiques furent en faveur, longtemps encore après les Alexandrins, jusqu'à une époque assez basse de la littérature; un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns seulement ont survécu, et qui ne sont pas tous publiés, ont été composés sous des titres divers par des grammairiens préoccupés avant tout d'expliquer l'origine de certaines expressions d'usage rare ou principalement poétique. Ces sortes de lexiques sont connus sous le nom général d'*Étymologiques*. M. Reitzenstein étudie, en chapitres séparés, les plus connus: l'Etymologique découvert par Miller (*Etym. genuinum*), l'*Etym. Gudianum*, le *Grand Étymologique*, l'Etym. de Syméon; il les analyse avec une pénétration parfois subtile et une profondeur qui ne va pas sans quelque obscurité. Il dit lui-même quelque part que ses lecteurs éprouveront sans doute quelque fatigue à le suivre dans ses raisonnements; c'est vrai: on est souvent obligé de faire appel à toutes ses facultés de compréhension pour saisir la pensée de M. R. dans l'aridité de ses développements et l'enchevêtrement de ses commentaires. Mais en somme, ce n'est pas là un reproche à lui adresser : le sujet, en lui-même extrêmement complexe, n'est pas de ceux qui sont du premier coup accessibles, et l'auteur ne doit pas s'attendre à ce qu'une première étude mette immédiatement le lecteur en communion avec lui. Ce qui ressort de son exposé — il prend soin d'ailleurs de nous donner, vers la fin de chaque chapitre, le fil conducteur, — c'est la valeur sinon de prototype, au moins de chef de file de l' « Etym. genuinum », et l'influence considérable exercée par Photius et ses disciples sur ce genre de travaux. L'ouvrage proprement dit est suivi de trois *excursus*, et il aurait pu être accompagné de bien d'autres, car les questions naissent en foule sous la plume de M. R.; 1) Oros et son époque; 2) Eulogios et Chœroboskos; 3) Hérodien atticiste. Ce ne sont pas les morceaux les moins intéressants du volume, le premier surtout, qui fixe la date d'Oros à la seconde moitié du ve siècle. Cet ouvrage, fruit de plus de dix années de travaux et de recherches, me semble destiné à provoquer de nombreuses études de détail; l'histoire de la grammaire et de la lexicographie grecques, pendant les premiers siècles de notre ère, renferme encore bien des périodes entourées d'obscurité; et M. R., qui vient d'y apporter sa bonne part de lumière, sera heureux, sans nul doute, de trouver des émules. Ajoutons : et des contradicteurs, car c'est ainsi seulement que se précisent et se résolvent les questions; et M. Reitzenstein s'est déjà trouvé, avant la publication de son livre, en divergence d'opinion avec M. Otto Carnuth, pour ce qui concerne l'Étymologique « genuinum » et sa relation avec l'Etym. de Gude.

My.

G. Jacobsthal. **Die Chromatische Alteration im liturgischen Gesang der abendlændischen Kirche** (Berlin, chez J. Springer, 1897).

Voici un livre de 376 pages imprimées en petits caractères, plein de faits, d'analyses pénétrantes, de textes très intelligemment expliqués ou reconstitués, livre allemand dans le meilleur sens du mot, d'une grande conscience et d'une haute valeur philologique, ayant pour objet de prouver que le *mi* bémol et le *fa* dièse ont été en usage, à l'origine, dans le plain-chant. Nous sommes peu habitués, en France, à des recherches aussi patiemment conduites sur de tels sujets : il faut montrer d'autant plus d'empressement à leur rendre un hommage mérité. M. Jacobsthal, qui est d'origine poméranienne, est aujourd'hui professeur d'histoire musicale à l'Université de Strasbourg. Le dernier livre publié par lui (sur *la Musique mesurée aux* XIIe *et* XIIe *siècles*) est de 1871; il est donc permis de croire que le présent ouvrage est le résultat de vingt-cinq ans d'études. A vrai dire, il n'est pas d'une lecture facile, tant s'en faut ! Cela ne tient pas seulement à la nature du sujet, mais aussi à la méthode de l'auteur ; au lieu d'annoncer d'abord le sujet de sa thèse, il commence par exposer les analyses de détail qui lui servent d'appui, si bien qu'il faut lire un assez grand nombre de pages, non sans quelque impatience, avant de savoir de quoi il est question. Les diverses parties du livre de M. J. ne sauraient être examinées de près (en particulier le chapitre important et original sur les tétrachordes d'Hucbald) sans de longs développements qui présenteraient, ici, certaines difficultés typographiques; nous bornerons donc ce compte rendu au strict nécessaire.

On sait que la seule altération chromatique usitée encore aujourd'hui dans le plain-chant est le *si* bémol, employé *ad demulcendam tritoni duritiem*, c'est-à-dire pour éviter la relation *fa* bécarre — *si* bécarre. M. J. croit que si ces mélodies présentent ce seul signe d' « altération », c'est que plusieurs d'entre elles ont été, au moment de leur fixation, transposées, et que cette transposition avait pour objet de faire disparaître d'autres altérations inhérentes à leur forme primitive. Telle mélodie qui appartenait au 1er mode (*ré*) où l'on employait le *mi* bémol et le *fa* dièse, mais non le *si*, aurait été transposée, au moment de sa fixation sur la portée, une quarte ou une quinte plus haut, et l'emploi facultatif du *si* bémol ou du *si* bécarre aurait été introduit, parce que, à lui seul, il permettait de donner un équivalent à toutes les autres altérations, qu'on voulait écarter. En effet, la succession *do, mi, sol, fa* dièse, *sol*, donne, une quarte plus haut : *fa, la, do, si, do*; la succession *ré, mi* bémol, *do, fa*, donne, une quinte plus haut : *la, si* bémol, *sol, do*. Ainsi les mélodies auraient été soumises à un travail de simplification (*Emendation, Reinigung*) ayant pour objet, dans la pensée des notateurs du Xe et du XIe siècles, de les adapter à la théorie des modes grecs.

Voici l'antienne *Urbs fortitudinis*. Si on consulte tous les antipho-

naires connus, cette mélodie ne présente, bien entendu, aucune trace de *fa* dièse; M. J. en fait une analyse pénétrante qui est vraiment un modèle de démonstration.

Dans tous les livres que nous possédons, cette antienne présente, sur les mots « *ponetur in ea murus* », la cadence suivante : *la, si* bécarre, *do*, *si* bécarre, *la*, *sol*, *sol*. Elle appartient donc, dans cette rédaction, au 4ᵉ mode, *sol* (tetrardus) puisque, d'après le principe naïvement suivi par le moyen âge, c'est la dernière note de la phrase, et même du membre de phrase, qui détermine le mode dans lequel une mélodie est écrite. — Mais le commentateur du *Micrologus* de Guido qui, à la fin du XIᵉ siècle, a parlé de cette antienne, nous apprend qu'il avait sous les yeux une rédaction différente de la même cadence : au lieu du *si* bécarre il s'y trouvait un *si* bémol; et divers témoignages (cités par M. J. p. 3 et suiv.) permettent d'affirmer que cette dernière rédaction (avec un *si* bémol) est la plus ancienne. — Or, la présence du *si* bémol change la nature du ton; elle donne l'impression du ton de *ré* (protus) et non celle de *sol*. Et c'est précisément au ton de *ré* que cette mélodie est attribuée par les anciens auteurs, entre autres Réginon (Xᵉ siècle), en son *Tonarius*. Voilà donc une mélodie qui a d'abord été chantée dans le premier mode, puis transposée une quarte plus haut, dans le 4ᵉ mode. Ce dernier n'avait pas le *si* bémol; si on l'y a introduit c'est qu'il était nécessaire pour reproduire avec exactitude certains intervalles de la première rédaction. En effet, pour transposer une quarte plus haut la cadence : *fa*, *sol*, *fa*, *mi*, *ré*, *ré*, il faut dire : *si* bémol, *do*, *si* bémol, *la*, *sol*, *sol*. Les musiciens postérieurs, dans l'esprit desquels la théorie des modes s'était précisée, ont vu une contradiction entre l'emploi du *si* bémol et celui du 4ᵉ mode; alors, pour être logiques, ils ont fait passer le souci de la correction tonale avant celui de l'exactitude mélodique et remplacé le *si* bémol par un *si* bécarre. Voilà pourquoi cette antienne se présente aujourd'hui à nous avec une variante. — Si l'on admet maintenant (ce qui paraît démontré) que l'antienne *Urbs fortitudinis* a d'abord été chantée dans le 1ᵉʳ mode, il suffit, pour retrouver le *fa* dièse, de la transposer du ton de *sol* où elle est aujourd'hui dans celui de *ré* où elle fut jadis. La cadence *ré*, *do*, *si* bécarre, *la*, *si* bécarre, *do*, sur *aperite portas*, devient en effet : *la*, *sol*, FA dièse, *mi*, FA dièse, *sol*.

M. J. (p. 79-94) montre les causes et le mécanisme de la transposition au moyen âge, d'après Bernon et Jean Cotton, et cite, comme exemples de mélodies ayant été soumises à l' « émendation », les communions *De fructu operum* et *Potum meum*, etc... Il consacre une étude très importante à Hucbald (p. 269-354) dont le témoignage lui permet d'affirmer qu'au temps de Réginon et d'Aurélien de Réomé (IXᵉ siècle), l'altération chromatique était en usage. Hucbald, il est vrai, l'appelle *vitium;* mais nous-mêmes, aujourd'hui, nous ne considérons pas le dièse et le bémol comme des fautes, et cependant nous voyons en eux

une « altération », c'est-à-dire un abandon passager de la gamme diatonique naturelle. — Le pseudo-Odon proscrit radicalement l'altération chromatique ; M. J. n'est pas éloigné de voir dans son purisme une réaction contre les pratiques de ses prédécesseurs.

La conclusion du livre peut être formulée ainsi : l'altération chromatique n'est pas une innovation tardive de la polyphonie, ayant pour objet d'augmenter le nombre des consonances ; elle est une propriété des chants liturgiques les plus anciens de l'Occident.

Cette thèse, appuyée sur une argumentation solide, nous paraît vraisemblable, admissible sans inconvénients, puisque, en somme, elle ne tend pas à changer la forme traditionnelle des mélodies de l'Église et n'a, en dépit des apparences, rien de révolutionnaire. Il est certain que les musiciens du moyen âge, lorsqu'ils ont voulu fixer sur la portée les cantilènes primitives, se sont trouvés plus d'une fois dans l'embarras et ont obéi à certaines préoccupations ; ils étaient dans la même situation que le musicien moderne qui recueille des airs populaires de nos provinces et entreprend de les noter en les faisant entrer dans un système musical auquel ces airs ne peuvent s'adapter que grâce à certains compromis. M. Bourgaut-Ducoudray ou M. Tiersot attesteraient sans doute qu'un tel travail est très délicat. Pour leur œuvre de systématisation, les musiciens du moyen âge avaient pris la seule théorie qui existât alors, celle des Grecs, transmise par Boèce. De là l' « émendation » à laquelle ils ont pu se livrer. Nous ferons cependant les remarques, sinon les réserves suivantes.

Ces termes de *mi* bémol, de *fa* dièze, et les idées qu'ils impliquent, sont plutôt une forme de notre écriture musicale actuelle, que l'expression exacte d'un fait normal et essentiel de l'ancien plain-chant. L'écriture moderne donne aux mélodies archaïques une physionomie et une précision qu'elles n'avaient pas, et il suffirait de prendre cette modification inévitable comme point de départ d'une doctrine pour que la notion des choses fût altérée ou faussée. La gamme primitivement employée par l'Église était bien la gamme diatonique ; seulement, il s'y trouvait une corde mobile, le *si*, tantôt naturel, tantôt bémol. On avait admis cette mobilité en s'appuyant sur le « système parfait » des Grecs, avec sa double forme conjointe (συνημμένων) et disjointe (διεζευγμένων) Or, au cours d'une cantilène, il suffisait aux chantres d'employer le *si* bémol, pour que la transposition de plusieurs intervalles fût modifiée et la gamme entière bouleversée. Avaient-ils, par exemple, à reproduire l'intervalle *do*, *si* bémol une quinte plus bas, ils disaient *fa*, *mi* bémol ; mais c'était *inconsciemment*. Rien ne serait plus faux que de considérer le « *mi* bémol » comme un élément primitif, organique, de la gamme, dans les vieilles mélodies. Il n'a aucune individualité propre. Il est vrai que M. J. considère précisément l'existence du *mi* bémol (et du *fa* dièse) comme la cause des transpositions qui ont eu lieu. Mais c'est là une opinion. Rien ne nous empêche de croire que telle mélodie, au lieu de

passer successivement du *protus* dans le *tetrardus*, a été chantée, dès l'origine, et en même temps, dans les deux modes. N'est-il pas en effet, difficile d'admettre qu'un système musical qui emploie le *mi* bémol et le *fa* dièse, ignore le *si* bémol?

Peut-être enfin la thèse de M. J. aurait-elle besoin, comme on dit, d'être mise au point. Bien que l'auteur ait, en général, la prudence qui sied à l'esprit historique, il nous semble avoir exagéré et trop généralisé ses conclusions. En somme, il ne cite que peu de mélodies se trouvant dans le cas de l'antienne *Urbs fortitudinis*, et les exemples qu'il allègue, en s'appuyant sur des témoignages de purs théoriciens, ressemblent à des cas isolés...

Quoi qu'il en soit, M. Jacobsthal a le mérite d'avoir mis en lumière un certain nombre de points, restés obscurs jusqu'ici, dans l'histoire musicale du moyen âge. Ses idées seront certainement discutées par ceux qui feront une étude historique et technique sur les modes du plain-chant. Cette question n'a pas été encore traitée d'une façon complète, et nous attendons impatiemment le jour où elle le sera. Les Bénédictins ne l'ont pas encore abordée dans leur *Paléographie;* M. Gevaërt a cru pouvoir la trancher, dans son dernier livre, avec une hardiesse qu'il regrette sans doute aujourd'hui, car il modifiera certainement ses idées quand il aura pris connaissance des documents nouveaux (le premier est l'antiphonaire Ambrosien) dont la publication est en si bonne voie.

Jules Combarieu.

Dr. Wilibald Nagel. **Geschichte der Musik in England.** 1 vol. in-8, v-304 p. Strassburg, chez Trübner, 1897, 2me partie.

Cette histoire de la musique anglaise est publiée à Strasbourg, par un Allemand qui habite la Suisse. Le premier volume, publié en 1894, avait été favorablement accueilli par les lecteurs compétents : le second obtiendra certainement la même faveur. C'est un livre de moyenne érudition qui ne saurait, ni pour la profondeur des recherches, ni pour l'abondance des idées philosophiques, être mis au même rang que les ouvrages de haute science, mais qui est pourtant très supérieur à certains manuels, hâtivement rédigés, qu'on a publiés en France dans une collection artistique. Il s'étend depuis Dunstable (xve siècle), celui qu'on a appelé « le père du contre-point anglais », jusqu'à Purcell (xviie siècle). L'appendice consacré aux références contient de très intéressantes indications sur les sources manuscrites ou imprimées; mais il est un peu écourté. Le chapitre intitulé « l'humanisme et la musique » ne tient pas toutes les promesses du titre. On peut regretter enfin l'absence de quelques fac similés.

J. C.

Beitræge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters : Dr Georg Bülow. *Des Dominicus Gundissalinus Schrift von der Uusterblichkeit der Seele.* mit einer Abhandlung des Wilhelm von Paris (Auvergne) *De immortalitate animæ.*
D. M. Baumgartner. **Die Philosophie des Alanus de insulis**, im Zusammenhange mit den Anschauungen des 12 Jahrhundert dargestellt. — Druck und Verlag der Aschendorffschen Buchhandlung, Münster, 1896.

M. Baeumker, professeur à l'université de Breslau, et M. le baron d'Hertling, professeur à l'université de Munich, ont entrepris, comme on le sait, une série d'études critiques sur la philosophie du moyen âge. Leur but principal est d'établir le texte des œuvres qui ont paru à cette époque et de montrer leurs points d'attache avec le milieu dont elles sont sorties. Et, pour conduire à bonne fin une aussi vaste entreprise, ils se sont associé un certain nombre de leurs élèves, qui travaillent sous leur direction.

L'un d'entre eux, Dr George Bülow, vient de publier une brochure de 143 pages sur le *Traité de l'immortalité de l'âme* de *Dominicus Gundissalinus.* Il donne d'abord le texte de l'ouvrage, avec les variantes assez nombreuses qu'il comporte; puis, il y ajoute la dissertation de Guillaume de Paris, sur le même sujet et qui, à quelque chose près, n'est qu'une répétition du travail de Dominicus. Suivent, en troisième lieu, un examen historico-critique des manuscrits sur lesquels se fonde le texte adopté, et quelques notes biographiques relatives au philosophe dont la doctrine oubliée est remise en lumière.

L'auteur a cette érudition patiente et sûre, à laquelle rien n'échappe. De plus, l'opuscule qu'il a édité, n'excite pas seulement cet intérêt qui s'attache si facilement aux choses anciennes; il renferme aussi des vues d'ordre moral, que l'on retrouve chez les meilleurs philosophes de notre temps. D'après Dominicus Gundissalin, l'homme se détache d'autant plus des biens de la terre qu'il acquiert un degré plus haut de moralité : de telle sorte que, s'il n'y a rien dans l'au-delà, on sort de cette vie d'autant plus déçu qu'on y a été meilleur. Or cette antinomie radicale du bien et de la sainteté ne paraît pas conforme à la finalité qui éclate partout dans les phénomènes de la vie. C'est aussi Dominicus qui nous fait observer que l'intelligence se perfectionne dans la mesure où elle se dégage de son corps pour se recueillir en elle-même et y vivre de sa vie, que l'âme n'est adulte que lorsqu'elle se délivre de ses liens physiques et qu'ainsi la mort n'est point son enveloppement, mais bien son achèvement. Qui ne reconnaît, à un tel langage, l'idée qui, depuis Kant, domine et dirige les moralistes de nos jours [1]?

Dr M. Baumgartner, qui travaille à l'exploitation de la même mine, nous donne une étude d'un caractère différent : il a lu et déchiffré par le menu, les ouvrages d'Alain de Lille, et il nous trace de cette intelli-

1. P. 4 et 5. Voir aussi les mêmes raisons dans la *Somme philos.* de saint Thomas d'Aquin, II, 79.

gence encyclopédiste une esquisse aussi vivante que méthodique. Qu'enseignait le « Docteur Universel » sur la logique, sur la connaissance sensible et la connaissance rationnelle, sur les rapports de la science et de la foi, sur le monde, l'âme et Dieu, et aussi quelle a été l'influence de son enseignement sur l'évolution historique des idées ? Ce sont là autant de questions, dont on se fait une idée assez nette quand on a lu la brochure de M. Baumgartner. Et si l'on avait un certain nombre de monographies de cette nature, on commencerait, je crois, à voir clair dans ce moyen âge dont on a tant parlé depuis quelque temps et que l'on a si peu fait connaître.

Malgré l'universalité de son savoir, Alain de Lille n'avait « ni cette puissance inventrice qui caractérisait Gilbert, Abélard et Hugues de Saint-Victor, ni cette force d'abstraction qui inspirait à Bernard de Chartres et à Guillaume de Conchy, la hardiesse de rattacher à quelques grands principes toute une théorie de l'univers [1] ». C'était un esprit qui se nourrissait surtout des idées ambiantes. Mais ces idées d'autrui, il avait le don de les transformer : elles sortaient de son âme toutes brillantes de vie et armées d'une irrésistible logique. Alain avait « deux qualités dominantes », que l'on trouve rarement réunies dans le même individu : « le don de la poésie et celui de la dialectique [2] ». Et c'est ce tempérament original « qui a fait que son œuvre intellectuelle, au lieu d'être d'une seule coulée, ressemble plutôt à une sorte de mosaïque, où sont accumulées des pierres de couleurs diverses ».

C. PIAT.

Dr Hans BUNGERS. **Beitræge zur mittelalterlichen Topographie, Rechtsgeschichte und Socialstatistik der Stadt Kœln, insbesondere der Immunitæt Unterlan.** Leipzig, Verlag von Duncker et Humblot, 1897. 125 pages. Prix : 3 m. 40.

Comme le titre l'indique, le présent ouvrage est une juxtaposition de trois parties : la première s'occupe de topographie, la seconde d'histoire du droit, la troisième de statistique. Les deux premières ont entre elles une étroite relation, puisqu'elles se rapportent toutes deux à l'immunité d'Unterlan. Après avoir indiqué la situation de ce petit district immunitaire, au sud du vieux marché, au milieu de la paroisse de Sainte-Brigitte, l'auteur passe à l'étude de ses institutions juridiques. L'évêque Annon (1056-1075) érigea le territoire en immunité au profit de Ludolf, percepteur du tonlieu. Quoique la juridiction fût dévolue tout entière à l'immuniste, l'inscription des mutations immobilières se fit néanmoins par les *officiales* de Sainte-Brigitte. Plus tard l'immunité exerça elle-

1. P. 6.
2. P. 7.

même ces fonctions. Très probablement déjà, dès le commencement du XIII[e] siècle, la juridiction passa de la famille des Ludolf aux habitants du district, qui nous apparaissent dans l'histoire de Cologne sous le nom de *huzgenossen*. Primitivement ceux-ci constituaient, selon l'auteur (p. 16), l'ensemble des habitants de ce petit territoire. Plus tard les plus riches d'entre eux prennent le dessus, s'intitulent *domini* et s'emparent de la juridiction. Celle-ci est exercée par un collège de *judiciales*, qui a à sa tête un *judex* ou un *magister* ou même l'un et l'autre. Les plaids sont présidés par l'écoutèle assisté d'un greffier. Le registre aux inscriptions de biens est tenu par des *scrinei magistri potentes*. Dès la fin du XIV[e] siècle, le magistrat urbain s'ingère dans les affaires de l'immunité et s'arroge un droit de surveillance, du moins en ce qui concerne la juridiction foncière. Les habitants d'Unterlan doivent, malgré le principe immunitaire, payer comme tous les bourgeois l'impôt et la taille.

Dans la troisième partie, l'auteur se propose de dresser une statistique de la population à l'aide des inscriptions immobilières. De celles-ci se dégagent deux espèces de renseignements : la première comprend ceux qui se rapportent à la famille : quel est le chiffre des personnes mariées, des célibataires ? quel est le degré de fécondité des mariages ? quelle est la mortalité ? — La seconde espèce concerne l'individu en tant que membre de la société : quelle est son origine, son état ?

Le problème ainsi posé est séduisant, mais il reste à savoir si la solution en est possible. C'est pour prouver cette possibilité que l'auteur a entrepris son travail. Les nombreuses tables qu'il a dressées ne contiennent évidemment que des résultats très problématiques; mais il s'agit de ne pas se méprendre sur la portée de l'ouvrage de M. B. Son but est de fournir un modèle, rien de plus; de nous tracer les règles d'une exploitation systématique des *Stadtbücher* en vue du dressement d'une statistique de la population urbaine. Malgré le véritable talent de statisticien qu'il déploie, M. B. n'a pas su cependant nous rallier complètement à sa cause, et nous continuons à douter plus ou moins qu'il soit possible d'aboutir, sur le seul fondement des inscriptions immobilières, à des résultats tels qu'on puisse les introduire avec toute certitude dans la science comme des données acquises.

Lorsque l'auteur abandonne la statistique de la population proprement dite pour interroger les *Schreinsurkunden* sur le lieu d'origine des immigrés, sur l'endroit de la ville dans lequel ils s'installent de préférence, sur la profession des parties contractantes, il parvient à en tirer des réponses vraiment précieuses. Les tables VI et suivantes sont remarquables à plus d'un point de vue. Aussi dans toute cette partie de son livre, M. Bungers emporte certainement le suffrage du lecteur; on peut dire qu'il a véritablement ouvert une voie nouvelle et sûre aux recherches historiques.

J'aurais voulu voir M. B. diriger encore ses investigations dans un troisième sens. Il nous semble qu'il résulte une catégorie d'indications

solides des *Schreinsurkunden* de Cologne, ce sont celles qui sont relatives à l'histoire juridique et économique de la ville. Il est possible de faire un relevé du nombre des contrats et de leur espèce, d'indiquer le mode prédominant d'exploitation immobilière par l'accensement, par le bail viager ou par le louage, de déterminer la part prise par le clergé aux transmissions immobilières, la valeur réciproque des cens fonciers, des loyers et des rentes, etc. Nous avouons que la rédaction des contrats à courte durée (*temporalia*) sur des tablettes de cire nous prive de nombreux documents nécessaires à l'obtention d'une solution complète. Cependant nous remarquons que cette lacune ne s'étend pas à tout le moyen âge; à Cologne, on abandonne déjà, dès le commencement du XIII[e] siècle, l'usage des tablettes de cire. D'ailleurs, il reste toujours pour la période ancienne les contrats à effets durables ou les *perpetualia*. La vive lumière que la connaissance de ces derniers doit jeter sur toute une phase de la vie juridique et économique, justifie pleinement à elle seule un travail de statistique.

Nous terminons ce court aperçu de l'ouvrage de M. Bungers en félicitant vivement l'auteur de son heureuse initiative. Son livre sera accueilli avec faveur par les historiens. C'est la plus belle récompense que puissent ambitionner les généreux protecteurs qui soutiennent avec tant de zèle ceux qui se sont consacrés à l'étude du glorieux passé de la ville de Cologne.

Guillaume Des Marez.

L. Zdekauer. **Il constituto del comune di Siena dell' anno 1262.** Milano, U. Hoepli, 1897, in-4, cxv et 519 pages. 30 frs.

M. Zdekauer, l'excellent éditeur des *Statuti Pistoiesi*, vient de rendre un nouveau service aux études d'histoire municipale par la publication des Constitutions de la ville de Sienne. Sous la forme où nous les possédons, ces constitutions ont été rédigées en 1262. Mais M. Z. montre que la codification définitive a été précédée d'un certain nombre de compilations antérieures. Les plus anciens monuments écrits du droit de la commune appartiennent à la fin du XII[e] siècle. En 1226 et en 1250 ils furent réunis et coordonnés dans des recueils malheureusement perdus, mais qui ont servi de source à la codification finale. Celle ci présente nettement le caractère d'un travail systématique. Elle était divisée en cinq livres, dont quatre seulement sont conservés dans le manuscrit publié par M.Z. En revanche, ce manuscrit contient en marge un grand nombre d'additions faites par diverses mains, de 1264 à 1269.

L'édition a été établie d'après la méthode adoptée pour la publication des *Statuti Pistoiesi*. On peut juger de son exactitude en comparant le fac similé du folio 112 du manuscrit, donné par M. Zdekauer à la fin

du volume, avec les parties correspondantes du texte imprimé [1]. Le seul reproche que l'on puisse faire à l'éditeur, c'est d'avoir multiplié inutilement le nombre des index. Il n'en a pas dressé moins de dix, et cette abondance, au lieu de faciliter les recherches, les rend plus pénibles. Une table des noms propres, une liste des termes juridiques et un *index rerum* eussent amplement suffi.

Le contenu du texte est du plus haut intérêt, tant pour l'histoire du droit que pour l'histoire des institutions et de l'administration urbaines. Les prolégomènes où l'auteur étudie la formation du *Constituto* depuis les plus anciens *brevi* du XIIe siècle jusqu'à la rédaction définitive, sont à lire en entier.

H. PIRENNE.

Wilhelm STIEDA et Constantin METTIG. **Schragen der Gilden und Aemter der Stadt Riga bis 1621.** Riga, A. Stieda, 1896, in-8, xv et 760 pages.

Le recueil publié par MM. Stieda et Mettig sous les auspices de la Société historique des provinces baltiques de la Russie, est consacré aux statuts des corporations et métiers de Riga. Ces statuts ou *Schragen* sont conservés en assez grand nombre depuis le XIVe siècle. Les métiers auxquels ils se rapportent sont ceux des boulangers, des barbiers, des porteurs de bière, des tonneliers, des brasseurs, des cordonniers, des pêcheurs, des voituriers, des tanneurs, des vitriers, des orfèvres, des ceinturiers, des espadeurs, des fileurs de chanvre, des chapeliers, des forgerons, des bouchers, des merciers, des pelletiers, des tondeurs de drap, des tisserands et des apprêteurs de lin, des maçons, des selliers, des serruriers, des tailleurs, des ciseleurs, des cordonniers, des menuisiers. Les éditeurs ont inséré en outre dans leur collection les règlements de diverses gildes de la ville qui n'étaient à Riga que des corporations religieuses et charitables, sans attributions économiques. L'organisation de l'industrie présente naturellement à Riga les mêmes caractères que dans les villes de la Hanse. Les *Amtsrollen* de Lubeck ou de Hambourg ont servi de modèles aux *Schragen*. Jusqu'au XVe siècle, les artisans d'origine allemande furent seuls admis dans les métiers. A partir de cette date on commença à y recevoir aussi des *undeutsche*. Certaines corporations finirent par se dédoubler : il y eut un métier pour les Allemands et un autre pour les non Allemands.

Une préface très détaillée contient d'intéressants renseignements sur l'industrie de Riga, et expose en détail l'histoire des métiers et des

1. M. Z. lit tantôt l'abréviation *Sen* : *Senensis*, tantôt : *Senarum*. De même *h* est rendu soit par *hec*, soit par *hoc*. P. 411, ligne 24, il faut ajouter, conformément au manuscrit, le mot *dicte* après *bone fame*, et *ibid.* ligne 30, *Senensem* après *jurisdictionem*.

gildes depuis leur formation au XIIIe siècle jusqu'à leur abolition au XIXe. Bien que dans ses grandes lignes cette histoire ne diffère pas de celle des corporations d'artisans dans les autres villes allemandes, elle ne laisse pas pourtant de présenter une foule de particularités instructives.

Le texte des *Schragen*, tous rédigés en langue allemande, a été établi d'après les règles adoptées pour les publications du *Hansischer Geschichtsverein*. Un glossaire et une table des noms propres terminent le volume.

H. P.

Commandant Toutée. **Dahomé, Niger, Touareg. Notes et récits de voyage.** Paris, Armand Colin et Cie, 1897. XXI-370 p. avec carte.

Parti en décembre 1894 de Kotonou, le commandant Toutée atteignait, le 13 février 1895, la rive droite du Niger, à l'embouchure de la Moursa, en face de Badjibo, et y fondait le poste d'Arenberg. Il avait accompli une exploration « non pas prestigieuse, mais honorable », selon son propre dire, et à coup sûr singulièrement féconde. Il ne convient pas, dans cette *Revue*, de se livrer à un examen critique des résultats obtenus ; il suffira de les énoncer brièvement : reconnaissance de l'arrière pays dahoméen, établissement du protectorat français sur les États qui gardent les avenues du Niger — M. T. se montre assez sceptique sur cet article (p. VIII et suiv.), — réhabilitation du tronçon de la vallée nigérienne, en amont de Saï, région que les Anglais nous avaient gracieusement abandonnée comme « terre légère » et désolée, et que le commandant salue comme une petite et au besoin comme une grande Égypte [1] ; enfin et surtout notions neuves et probantes sur l'hydrologie, partant sur la navigabilité du Niger.

Ce problème de la navigabilité du Niger intéresse les diplomates autant que les géographes. L'Angleterre affirmait, à la Conférence de Berlin de 1886, que des chutes de Boussa jusqu'à Bourroum, la voie fluviale, sur plus de 1800 kilomètres, était impraticable; qu'en vertu de cette solution de continuité, le Niger était composé de deux branches indépendantes, dont l'une devait être dévolue à la France, la seconde à la Grande-Bretagne. Outre que la thèse est contraire au droit public international, elle est contraire à la réalité : le commandant T. a promené ses pirogues dans le bassin réputé officiellement inaccessible. Ce n'est pas la seule revanche qu'il prenne sur les prétentions anglaises : il a remis au point les droits de la Compagnie du Niger sur la vallée moyenne, et portraituré fort joliment les soi-disant plénipotentiaires de cette Compagnie, « jeunes calicots qui débitent leurs marchandises

---

1. Barth avait déjà signalé la fertilité de ce district, mais qui, selon lui, est d'une faible étendue. Il est vrai que M. Toutée conteste (p. 287) la fidélité de la description de Barth.

derrière les comptoirs », ou nègres burlesques, tels que le désormais légendaire Byron-Macaulay.

Mais ce volume n'est pas un recueil de documents. C'est un livre, au sens littéraire du mot. La conquête du Soudan a suscité parmi nos officiers non seulement des chefs et des administrateurs remarquables, mais une pléiade d'écrivains, dont l'œuvre forme aujourd'hui déjà comme une épopée. Le ton du récit de M. T. n'est sans doute pas épique, il se distingue par un tour humoristique, parfois même (p. 155, 158), d'une gaîté un peu grosse. Ce ton pénètre même les rapports au ministre, qui n'ont rien du compassé administratif et sont rédigés sous l'impression du moment; les hauts fonctionnaires du ministère des colonies — s'ils ont lu ces rapports — ont dû s'instruire en s'amusant.

Car, avec son expérience des choses africaines, l'auteur émet, sur l'avenir et l'aménagement des territoires qu'il a visités, des opinions motivées sans réticence; il dénonce l'attristante et grotesque physionomie de nos établissements du littoral, où blancs et noirs sont en proie à ce qu'il appelle la folie de la côte; il montre le parti à tirer du noir de l'intérieur, dont il vante les vertus publiques et même privées; et pour l'organisation des colonies, il condamne les tentatives isolées, voire les entreprises des sociétés anonymes, il n'a foi que dans l'œuvre des compagnies brevetées ou privilégiées, sans droits régaliens toutefois : ce qui laisse la question ouverte de savoir à qui incomberont la police et la justice. Son témoignage devra être invoqué cependant, le jour où les colonies françaises recevront un statut rationnel, sinon définitif.

Bertrand Auerbach.

BULLETIN

— Les découvertes archéologiques se succèdent en Grèce. M. Kavvadias vient de fixer, grâce à une inscription, la date de la construction du temple de la Victoire Aptère. M. Philios a découvert près de la Cadmée à Thèbes de nouvelles tombes souterraines de l'époque dite mycénienne. M. Dragatzis démontre que le tombeau de Thémistocle est, non pas où on le croyait, mais dans un autre endroit du Pirée, près du Kavo-Krakari. Et voici que M. Svoronos, le directeur du Musée numismatique d'Athènes, dans trois communications successives à l'Institut archéologique allemand d'Athènes, émet une nouvelle théorie de la plus haute importance qui éclaircit en même temps la question des jetons ou billets d'entrée du théâtre de Dionysos (les σύμβολα), l'histoire du théâtre lui-même comme bâtiment et l'histoire de la constitution politique d'Athènes. Il y a remarqué que les jetons trouvés en grand nombre portent des lettres de l'alphabet et que plusieurs de ces lettres se retrouvent sur diverses divisions des *cunei* (κερκίδες) du théâtre. Par une suite de rapprochements ingénieux, il arrive à conclure que des trois grandes divisions du théâtre, la principale, celle qui est plus basse et rapprochée de l'orchestre, servait surtout aux assem-

blées du peuple, aux *ἐκκλησίαι*. Cette partie est divisée en treize *κερκίδες*. De ces *κερκίδες* cinq à droite et cinq à gauche étaient assignées aux dix tribus (*φυλαί*) du démos, selon la constitution de Clisthènes. Trois du centre étaient réservées à la *προεδρία*. C'est là que prenaient place les cinq cents *βουλευταί*, les *ambassadeurs*, les *éphèbes* et les *κήρυκες*. De sorte que sur chaque *κερκίς* avaient place les trois *trittys* de chaque tribu (10 × 3 = 30 trittys en tout). Ces mêmes *κερκίδες* étaient divisées en trois zones, horizontalement ; chaque zone comprenait une des trois *divisions* d'après la même constitution de Clisthènes (Aristote, Ἀθην. Πολιτ., c. 21 (p. 55 Kenyon). De cette manière, on avait ensemble, perpendiculairement, les trittys de la même tribu, et horizontalement les trittys de la même division, dix en tout. Les lettres de l'alphabet désignaient la place de chaque tribu. Lorsque le théâtre servait aux spectacles, alors toute cette grande division servait comme *προεδρία*, la seconde était réservée aux spectateurs, et la *summa cavea*, comme à Rome, aux femmes. Il est impossible de donner à cette note plus de détails et plus d'étendue. Le travail de M. Svoronos sera prochainement publié avec le plan du théâtre dans le *Journal international de l'archéologie numismatique*, qui paraîtra sous peu à Athènes, sous la direction de M. Svoronos, et comprendra des travaux de savants français, anglais, allemands et italiens dans leurs langues respectives. Nous avons hâte d'ajouter que la théorie de M. Svoronos a eu l'approbation de M. Dœrpfeld dont la compétence en ces matières est bien connue. — Ss.

— La malheureuse guerre gréco-turque a donné naissance à plusieurs travaux historiques tant à l'étranger qu'en Grèce. Parmi ces derniers, nous signalons le premier volume d'une *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνοτουρκικοῦ πολέμου*, par M. Spiliotopoulos (le second volume sera publié prochainement) et d'une histoire portant le même titre (en deux volumes illustrés) par M. Iconomopoulos.— S.

— Nous signalons encore aux lecteurs de la *Revue critique* le Λεξικὸν Ἑλληνογαλλικόν, de M. Angelos Vlachos, paru il y a quelques mois. Ce n'est pas seulement le dictionnaire le plus complet (1,000 pages) néogrec-français, mais aussi le plus complet dictionnaire néo-grec en général. — S.

— M. P. Boissonnade, professeur à l'Université de Poitiers, a fait paraître dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* et a publié à part (Poitiers, 1897, in-8°, 16 pages) un article intitulé : *La Police municipale à Poitiers au* XVII° *siècle*. C'est une esquisse rapide, mais intéressante et avec quelques détails pittoresques (à signaler l'expression de « caïmans », appliquée alors aux lazaroni de l'endroit, et celle de « chassecoquins » aux agents de la sûreté), de l'organisation municipale de la cité poitevine, sous les règnes de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, jusqu'au jour (1699) où l'institution d'un lieutenant criminel et de police, agent direct du roi, ne laissa à Poitiers que quelques vestiges d'autonomie locale. L'auteur a passé en revue l'organisation du corps de ville, les services de la voirie, la police des subsistances, la police des corporations, la compétence de la cour criminelle de la mairie, etc. Il a dessiné ce tableau en se servant des registres des délibérations municipales et des archives de l'échevinage ; mais il n'a donné aucun renvoi aux documents ni aucune citation de textes. — G. L.-G.

—M. Samuel Barabas, le savant éditeur des documents relatifs à la famille des Blagay (cf. *Revue*, 1897, n° 51), vient de publier un nouveau volume qui forme le tome XXIX des *Diplomataria* publiés dans les *Monumenta Hungariae historica* C'est le premier volume de la Correspondance du héros de Szigetvár Niclas, Zrinyi, immortalisé par le beau drame de Koerner (*Zrinyi Miklos, a szigetvari hœs életére vonatkozo Levelek és Okiratok*, tome Ier, Correspondance 1535-1565. - Budapest, Académie,

1898, XLV-680 p.). Le nombre des lettres est de quatre cent cinquante-trois; les plus intéressantes sont celles que Zrinyi, en qualité de ban de Croatie, écrivit au palatin Nadasdy. On y entend l'écho de la détresse causée par la marche victorieuse de Soliman qui, après avoir conquis le pays entre la Drave et la Save, s'avançait toujours. Le roi, Maximilien (1564-1576), aimait mieux acheter la paix que de combattre. Mais le sultan avait gardé rancune à Zrinyi à cause du meurtre de Kaczianer; il voulut d'abord le châtier. Zrinyi s'était retranché dans la forteresse de Sziget. C'est de là qu'il adressa ses appels désespérés; mais il n'obtint pas de secours et il périt le 8 septembre 1566. Il fut vivement attaqué, après sa mort, par l'historien Forgach; car il semble que le ban, d'origine croate, n'était pas trop délicat dans le choix de ses moyens, soit pour se débarrasser de ses ennemis personnels, soit pour augmenter son patrimoine. Le légat de Venise, dans sa relation sur la Diète de Presbourg (1567) dit même que seule, sa mort héroïque a fait taire les plaintes que nombre de gens auraient pu porter contre ses héritiers. Mais, somme toute, ce fut un grand patriote, aimant la Hongrie qui devint son pays d'option et prêchant continuellement la guerre sainte contre les Turcs, comme fit, un siècle plus tard, son arrière-neveu, Niclas Zrinyi, également ban de Croatie et grand poète épique qui a chanté dans sa Zrinyiade (*Obsidio Szigetiana*) la fin glorieuse de son ancêtre. — Les lettres publiées par M. Barabas sont en grande partie en latin, mais il s'en trouve également en hongrois, en allemand et en croate. L'Index sera ajouté au tome II. — J. K.

— M. Florian Matyas dans sa brochure intitulée : *Coutumes païennes chez les Hongrois* (*Pogany szokasok œseinknél*, Budapest, Académie, 35 pages), relève quelques opinions erronées qui se sont glissées dans l'explication des documents historiques. Ainsi on parle souvent du pacte de sang par lequel Almos fut reconnu chef des sept tribus magyares. Ces pactes, dit M. Matyas, étaient en vigueur en Europe, chez les Scythes et les Danois, en Asie, chez les Lydiens, les Arméniens, les Mèdes, et les Arabes, mais aucun de ces peuples ne versait le sang pour confirmer l'élection d'un chef. Il est donc très probable que cet acte, mentionné uniquement par l'*Anonyme* du roi Béla et ignoré des autres chroniqueurs, est sujet à caution. — De même, il est très probable que les anciens Magyars, même par vengeance, n'ont jamais bu du sang, comme le ferait supposer le nom donné à un chef hongrois : *Vérbulcsu* (Bulcsu, buveur de sang). Une locution souvent employée et qu'on trouve encore dans une chronique qui relate la victoire des Hongrois sur les Allemands en 1355 (« Erat enim praeceptum Ungaris ne aliquem eorum caperent, sed *mortis poculo* cunctos Teutonicos inebriarent ») a pu donner naissance à cette légende. — Le sacrifice du cheval était en usage chez les Magyars comme chez les Scythes, mais l'*Anonyme* ne sait plus exactement si la victime était brûlée complètement ou si l'on mangeait de sa chair. — A la fin de ses recherches M. Matyas relève quelques bévues commises par les chanoines Thomas et Roger auxquels nous devons une relation contemporaine de l'invasion des Mongols. — J. K.

— M. Étienne Hegedüs publie, dans les Mémoires de l'Académie hongroise, la suite de ses études sur le grand humaniste hongrois, Janus Pannonius. L'auteur se propose de réunir dans un *Corpus* les poésies latines des écrivains magyars du XVIe et du XVIIe siècles. Les œuvres de Janus Pannonius, Schesaeus, Csabai, Sambucus, Gabelmann, Thuri, Sommer, Bocacius, Uncius, Calegius, Lebel, etc., sont, en effet, disséminées dans des brochures difficilement accessibles et même l'édition de Janus Pannonius, faite par Teleki en 1784, serait à revoir. Le panégyrique dont M. Hegedüs s'occupe dans ce mémoire, s'intitule : *Panegyricus ad Jacobum Antonium Marcellum Venetum* et contient avec la préface, 2922 hexamètres (*Dicsének Jacobus*

Antonius Marcellusra. Irta Janus Pannonius. Budapest, 1897, 119 pages). M. H. étudie d'abord les événements historiques qui ont donné naissance à ce poème où le jeune Hongrois, élève brillant de Guarino,a chanté les exploits des Vénitiens dans les longues luttes (1426-1452) qu'ils eurent à soutenir, d'abord contre Marie-Philippe Visconti, puis contre les Sforza et Milan. Antonio Marcello était sénateur de Venise; il a sauvé Vérone, conquis Ravenne, mais les historiens laissent cette physionomie intéressante dans l'ombre. Janus Pannonius voit dans son héros, non seulement le noble patricien, mais le représentant de l'antique grandeur romaine dont Venise se considérait comme héritière. Le panégyrique montre l'influence de Pier Candido Decembrio, mais Janus a puisé également dans Pogge. — Après avoir caractérisé la poésie épique de Janus Pannonius qui, malgré la beauté de la forme, montre trop d'emphase, trop d'exagération et peu de sens pour la vérité historique, M. Hegedüs donne une traduction très réussie en hexamètres de ce panégyrique, un des plus beaux poèmes de l'humaniste hongrois. — J. K.

— Le XX· volume des Mémoires archéologiques (*Archaeologiai Koezlemények*. Budapest, 1897. In-folio, 160 pages, avec de nombreuses illustrations dans le texte), édités par l'Académie hongroise pour l'étude des monuments nationaux, contient les cinq mémoires suivants : 1° Joseph Mihalik : *Les trouvailles néolithiques de Boldogkœ Våralja*, dans le comitat d'Abauj-Torna. L'auteur retrace d'abord la topographie des fouilles et donne la description des objets trouvés, accompagnés de nombreuses illustrations. — 2· Bodog Milleker : *Antiquités préhistoriques de Versecz et de Vattina*. On a découvert, à Versecz, une nécropole d'où l'on a tiré une grande quantité d'urnes funéraires dont plusieurs en très bon état, et à Vattina (de 1894 à 1896) outre des urnes, de nombreux ustensiles dont les reproductions donnent une idée de l'importance des fouilles. — 3· Gabriel Téglas, l'épigraphiste du Sud de la Hongrie, après avoir publié un instructif travail sur la Table de Domitien que la régularisation du Bas-Danube et les travaux exécutés aux Portes de Fer ont rendue accessible, détermine d'après cette inscription l'endroit exact de la station *Ad Scrofulas* mentionnée dans la Table de Peutinger. Selon M. Téglas, ce nom désigne l'endroit dangereux, plein d'écueils qui se trouve près de Greben, entre les bancs de sable de Vrany et d'Ursa. L'opinion des savants qui avaient désigné Porec comme étant l'ancien Scrofulas est donc erronée. — 4· Pierre Gerecze : *Description de l'ancien autel et de quelques sculptures de la cathédrale de Pècs* (Quinquecclesiae) un des plus anciens monuments de l'art roman en Hongrie. — 5· Le même : *Les ruines du Monastère de St. Egidius à Somogyvár*. Ce monastère fondé par St. Ladislas de la Maison des Arpad, en 1091, intéresse vivement l'histoire ecclésiastique de France. Le roi hongrois avait, en effet, fondé et richement doté ce monastère de Bénédictins et l'avait subordonné entièrement à la maison mère de Saint-Gilles aux bords du Rhône, non loin de Nîmes, un des endroits de pèlerinage les plus célèbres de l'Europe occidentale. Il fut stipulé, que non seulement les premiers moines qui dirigeraient ce monastère seraient des Français, mais qu'il en serait de même des novices. Et cette règle fut observée pendant des siècles. C'était donc une véritable colonie française parmi les Hongrois encore incultes. L'opinion de Büdinger qui attribue à ces moines lettrés une grande influence à la chancellerie des Arpad, est donc très probable, quoiqu'en dise M. Lanczy. Le monastère a disparu. L'endroit où se trouvent ses ruines appartient au comte Széchenyi qui a permis à M. Gerecze de faire des fouilles. Ce savant a pu déterminer l'emplacement et a trouvé plusieurs sculptures dans lesquelles on ne peut reconnaître une influence directe de la sculpture française. — J. K.

— M. Béla Lazar vient de donner une traduction allemande de ses études hongroises sur le conte de Fortunatus : *Ueber das Fortunatus-Maerchen* (Leipzig, Fock, 1897-139 p.) où il expose de nouveau ce sujet si souvent traité. Il nous raconte la légende, discute l'opinion des différents commentateurs sur son origine et analyse le premier *Volksbuch* qui en a été fait en Allemagne. Puis il nous montre Fortunatus dans la chanson populaire, chez Hans Sachs, Thomas Decker, les comédiens anglais et Calderon. M. Lazar, qui a étudié le manuscrit de Cassel avant Harms, analyse ensuite la pièce contenue dans ce manuscrit et finalement les adaptations du conte par Tieck, Bauernfeld, Uhland, Collin et Chamisso. C'est un travail consciencieux, fait d'après la méthode scientifique, quoiqu'il n'aboutisse à aucun résultat appréciable. — J. K.

— M. Natalis de Sanctis vient de publier sur *La lirica amorosa de Michelangelo Buonarotti* (Palermo, 1898, in-8, 64 p.) une curieuse étude, qui se recommande par l'étendue et la sûreté des informations, aussi bien que par la finesse des aperçus et le talent de l'exposition. La *Revue* aura sans doute à revenir sur ce beau travail ; je me borne aussi à l'annoncer ; tout ce que j'ajouterai, c'est que parmi ce qui en fait l'intérêt, il faut mettre au premier rang les rapprochements, à peine soupçonnés, que l'auteur a établis entre de nombreux vers de Michelange les passages d'écrivains plus anciens dont il s'est inspiré. — Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 février 1898.

M. Bertaux, ancien membre de l'École française de Rome, lit une note sur le bras reliquaire offert au Musée du Louvre par Mme Spitzer en 1892. Cette pièce d'orfèvrerie contenait, d'après l'inscription qu'elle porte, une relique de saint Louis d'Anjou, le fils de Charles II, roi de Sicile, qui abandonna le trône pour prendre l'habit de saint François et mourut, en 1296, évêque de Toulouse. M. Bertaux établit, à l'aide des armoiries et d'un texte retrouvé par lui aux archives angevines de Naples, que ce reliquaire, donné au couvent castillan de Medina del Campo par la reine Léonor, vers 1418, a été exécuté en 1337, par ordre du roi Robert d'Anjou, le propre frère de saint Louis de Toulouse.

M. Homolle présente une série d'aquarelles et de dessins exécutés par M. Chesnay, architecte, pour l'Ecole française d'Athènes Sauf la reproduction d'un vase grec, toute la collection se rapporte à l'architecture et à la peinture byzantines et plus exactement encore à diverses églises du Péloponnèse datant des xie et xiie siècles et situées dans les provinces d'Argolide, de Laconie et de Messénie. — M. Homolle fait connaître, à cette occasion, le programme des recherches byzantines dont l'Ecole française a préparé le plan. Par des monographies consacrées aux antiquités d'une région ou à des œuvres d'une même catégorie, le *Corpus* des monuments byzantins d'architecture, de sculpture, de peinture et de mosaïque se formera peu à peu. On a commencé par l'Attique et le Péloponnèse, dont MM. Millet et Laurent ont depuis quatre ans poursuivi l'exploration, assistés de MM. Eustache et Chesnay, architectes. — En même temps, l'Ecole d'Athènes prépare le recueil des inscriptions byzantines, qui devra contenir tous les textes chrétiens, depuis la paix de l'Eglise jusqu'au xve siècle et les reproduire en facsimilé.

M. Longnon donne lecture d'uue lettre de M. Ch. Sellier, annonçant la découverte de huit pierres munies d'inscriptions, provenant de la partie du mur gallo-romain récemment rencontré à la pointe orientale de la Cité. Ces inscriptions sont analogues à celles déjà trouvées dans le mur découvert au Parvis Notre-Dame en 1847, et dans les gradins des arènes de la rue Monge, en 1870. — L'Académie charge MM. Héron de Villefosse et Cagnat d'examiner ces inscriptions et de demander, s'il y a lieu, leur dépôt au Musée Carnavalet.

L'Académie se forme en comité secret. Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 7 mars — 1898

Catalogue des peintures Nepâlaises et Tibétaines de la collection de B. H. Hodgson à la Bibliothèque de l'Institut de France, par M. A. Foucher. C. Klincksieck. Paris, 1897. 34 p. in-4.

Parmi les libéralités dont les corps savants de l'Europe ont été l'objet de la part de Hodgson, la collection longtemps négligée des peintures bouddhiques que possède la Bibliothèque de l'Institut mérite l'attention : le catalogue « extrait des mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres », qui vient de paraître, est, si je ne me trompe, la première publication qui s'y rapporte.

Cette collection se compose de vingt-quatre pièces qui portent presque toutes des indications en même temps que des numéros se référant à des notices qui accompagnaient l'envoi, — toutes mentions destinées à faire connaître le sujet traité dans chacune d'elles. Sur ces peintures, dix sont du Népâl, quatorze du Tibet. M. Foucher nous donne une description, je ne dirai pas minutieuse, mais suffisamment complète, de chacune de ces vingt-quatre pièces, généralement modernes, selon toutes les probabilités, mais dont plusieurs peuvent être assez anciennes et surtout reproduire des thèmes de création ancienne.

Népâl. — Le n° 1 représente les différents épisodes de la vie de Çâkyamuni, le n° 2 Viçvarûpa, personnage à 38 têtes qui figure l'Adibuddha; le n° 3 un grand nombre de divinités dont le personnage central est Çamvara à 4 faces. — Le n° 4 se rapporte à Avalokiteçvara, à 11 têtes et 1000 bras (on n'a pu lui en donner que 66). Le n° 5 représente les principaux épisodes du Svayambhû-purâna, le n° 6 une procession en l'honneur de Matsyendra (prince des poissons), un des principaux objets d'adoration au Nepâl, volontiers identifié avec Avalokiteçvara. Le n° 7 représente Manjuçrî entouré de 220 personnages divins. Le n° 8, assez obscur, se rapporte à Vasumdhara, qui a un visage d'or et 6 bras. Le n° 9 est consacré à Avalokiteçvara debout sur un lotus

et donnant naissance à tous les dieux par des filets qui sortent de toutes les parties de son corps. Le n° 10 reproduit le même sujet que le n° 8.

Tibet. — Les peintures provenant du Tibet n'ont plus l'intérêt qu'elles auraient eu avant la publication du « Panthéon du Tchangtcha Hutuktu ». Les noms écrits auprès de chaque personnage, comme dans les illustrations des livres chinois bouddhiques, facilitent l'explication des scènes représentées. Le n° 1 paraît être la glorification d'Avalokiteçvara (le Tibet y est dénommé Kamboja), le n° 2 celle de Târâ, le n° 3 celle de Çâkyamuni. Le héros des quatre nos 5 est Padma-Sambhava, qui organisa le Bouddhisme au Tibet; il reparaît au n° 6, mais comme personnage secondaire, Amitâbha étant le principal. Le n° 7 paraît être la glorification du Corps lamaïque. Les nos 8 et 9 représentent l'un le roi de la mort Yamarâjâ et le monde infernal, l'autre le paradis d'Amitâbha, Sukhavatî, le séjour du bonheur. Le n° 10, presque effacé et reproduit en dessin dans le n° 10 bis, montre, dans sa partie supérieure, les plus hautes sommités du Bouddhisme, et dans sa partie inférieure, les démons de l'enfer dansant et torturant.

M. Foucher ne pouvait naturellement pas décrire par le menu ces diverses compositions, dont quelques-unes surtout, comme on l'a vu par le peu que nous en avons dit, sont d'une très grande complexité. Mais il nous en donne un aperçu très satisfaisant; et nous lui devons des remerciements pour le soin qu'il a pris de nous faire connaître cette collection, dont l'existence même était presque ignorée.

L. Feer

Buddismo per Paolo Emilio Pavolini (Manueli Hœpli). Ulrico Hœpli, Milano, 1898. In-16, xv-163 p.

Excellent résumé du Bouddhisme, faisant connaître au lecteur non seulement la personne du *Buddha*, — sa *loi* ou doctrine, — *l'ordre* religieux qu'il a fondé, mais aussi l'évolution de la pensée religieuse et philosophique dans l'Inde jusqu'à l'éclosion du Bouddhisme; — sa destinée ultérieure dans l'Inde (il ne s'agit que du Bouddhisme indien), — la composition et l'histoire du canon bouddhique — les commencements et le développement des études bouddhiques, — les diverses questions agitées par les savants qui s'y sont adonnés.

Les soixante paragraphes dans lesquels se divise ce traité sont résumés en tête du volume, dans un index qui donne un aperçu de tout l'ouvrage. L'auteur, qui n'a pas de parti pris, expose avec impartialité les diverses opinions qui se sont produites sur les points discutés; il ne se déclare pas pour une école contre une autre, et ne cite jamais de termes indiens sans donner à la fois la forme sanscrite et la forme pâlie. Resserré comme il est dans d'étroites limites, il donne la liste des ouvrages où le lecteur pourra trouver de plus amples renseignements sur certai-

nes questions. Mais il y en a déjà en abondance dans « ce petit manuel » *(manualetto)* qui, sous la forme d'un « petit volume » *(volumetto)*, est le fruit d'un grand travail.

L. Feer.

Ignaz Goldziher. **Abhandlungen zur arabischen Philologie**, première partie. Leide, Brill, 1896, 231 pp. in-8.

Pour faire suite aux *Muhammedanische Studien* (voir *Revue critique*, 1892, II, 390), M. Goldziher commence une nouvelle série d'études sur les mœurs et les idées arabes. Les premières se rattachaient à l'histoire religieuse; celles-ci relèvent de la critique littéraire, mais l'auteur y poursuit le même but, par une méthode pareille. Dans le trésor de la littérature arabe, il fait un choix d'expressions, d'idées, de coutumes, de croyances; il en recherche les traces les plus anciennes; il suit leur développement, note leurs transformations successives, s'attachant surtout à montrer dans quel sens l'islam a modifié le vieux fonds du paganisme arabe.

Cette première partie des *Abhandlungen* contient trois essais, d'importance inégale; je les résumerai brièvement, sans prétention de critique.

Le premier est le plus long et, peut-être, le plus remarquable, par l'originalité des vues, la rigueur des arguments et la portée philosophique. Il traite de l'origine d'un genre de poésie que les Arabes appellent *hidjâ'*, ou genre satirique. Pour les Arabes d'avant l'islam (*al-djâhiliyyah*), l'inspiration poétique découlait du pouvoir surnaturel des djinns. En dépit des théologiens, la croyance aux djinns, à leur influence sur les hommes, à leur rôle dans l'inspiration poétique, a passé dans l'islam, avec d'autres restes de la culture païenne; mais elle a été modifiée par la nouvelle religion. Mahomet, qui se prétendait inspiré par Gabriel, exprimait, sous l'influence d'idées juives et chrétiennes, la croyance à l'inspiration des djinns. La théologie musulmane, plus sévère que le prophète, combattit l'inspiration djinnique et la poésie païenne comme une œuvre de Satan, de l'esprit du mal (*chaïṭân* = *iblîs*, le diable). Or avant l'islam, ce mot de *chaïṭân* était synonyme de *djinn;* et la langue arabe, s'inscrivant en faux contre les scrupules théologiques, persiste à employer ce terme, dans un sens littéraire. Les pieux musulmans eux-mêmes parlent sans arrière pensée du *satan* d'un poète, comme nous parlons de sa *muse*. Pour eux, le satan n'inspire plus que l'artiste. Mais pour l'arabe païen, le poète n'était pas un simple artiste. C'était un élu du peuple, destiné à un rôle social. C'était le *châ'ir* de la tribu, le *sachant*, l'oracle, le prophète. C'était lui qui fixait l'époque et le but des migrations, l'opportunité d'une guerre. Il était choisi, non pour son éloquence ou ses qualités personnelles, mais comme représentant d'un pouvoir surnaturel; un djinn

l'*inspirait*, au vieux sens du mot latin, qui a suivi la même évolution.

Cet état primitif de l'inspiration se reflète dans un genre de poésie qui resta bien arabe jusqu'en plein islam : le genre satirique (*hidjâ'*). A l'origine, le hidjâ' n'est pas la satire du poète, mais la malédiction de l'oracle C'est une arme de guerre, d'autant plus redoutable que son effet est certain. En l'absence de la victime, on profère la menace devant son image ; c'est un véritable envoûtement. Cette conception appartient au vieux fonds sémitique ; on la retrouve, sous une forme très pure, dans l'histoire de Balaam et, plus tard, dans un épisode de la guerre des Asmonéens. La littérature arabe ne remonte pas aussi haut. Chez les plus vieux poètes connus, le hidjâ' n'est plus une incantation, c'est un poème satirique. Mais il renferme des résidus de la couche primitive ; certaines coutumes symboliques, dont le sens vrai s'était obscurci, se reflètent dans le costume traditionnel du poète satirique. Si Mahomet en a défendu l'usage, ce n'est pas par décence, comme le prétendirent plus tard les théologiens, mais pour effacer les traces du paganisme. Ainsi l'islam consacre l'évolution du terme arabe en ôtant au hidjâ' tout caractère religieux ; mais l'idée antique persiste et se transforme : l'incantation du châ'ir devient l'appel à Allâh (*du'â'*) ; c'est une des plus vieilles formes de la prière. Si l'appel n'est pas fondé, la vengeance retombe sur l'appelant : dernier vestige de la malédiction antique.

Ces oracles et ces prophètes s'exprimaient en prose rimée (*sadj'*). Nous n'en avons pas de preuve matérielle, faute de documents, mais divers indices le laissent entrevoir. Mahomet, qui se posait en prophète inspiré, exprime encore ses révélations en prose rimée. Elle persiste longtemps après lui dans les formules courantes de malédiction. C'est seulement vers le IIIe siècle de l'hégire qu'elle devient un genre d'éloquence religieuse, parce que les prédicateurs s'en servirent à l'imitation du livre sacré. Mais l'argument le plus ingénieux de sa thèse, M. G. le trouve dans l'histoire du premier mètre poétique, du *radjaz*. Ce mètre découle de la prose rimée : le radjaz n'est qu'une coordination rythmique du sadj'. Or la satire emploie de préférence le mètre radjaz. Preuve indirecte que le hidjâ', dans son état primitif de prophétie ou d'oracle, employait la prose rimée, forme primitive du radjaz.

Ce chapitre de critique littéraire s'achève par l'examen d'un terme de poésie, la *qâfiyah*. Pour les philologues arabes, ce terme désigne, dans un vers, le pied ou le mot qui porte la rime, et, par extension, tout le vers, voire le poème entier. Pour M. Goldziher, au contraire, ce dernier sens est le plus ancien ; l'autre n'en est dérivé qu'après la fixation des termes d'art poétique. En appuyant son opinion sur d'ingénieux exemples. M. G. montre que la qâfiyah, comme le hidjâ', était un genre satirique. On la compare à une arme dangereuse ; elle se répand dans le monde entier et la victime qu'elle désigne ne peut se soustrair à son effet. Ces caractères sont précisément ceux du hidjâ'. Ainsi la

qâfiyah eut un état primitif analogue à celui du hidjâ' et l'on en retrouve la trace dans le dialecte moderne en Syrie, où *bi-lá qâfiyah* signifie « soit dit sans mauvaise intention, sans blesser personne. »

Le second essai a pour titre : « La poésie antique et moderne jugée par les critiques arabes. » C'est un épisode de la lutte entre l'esprit classique et l'esprit moderne. Dans les premiers siècles de l'islam, les poètes de la djâhiliyyah étaient seuls considérés comme classiques. On leur attribuait une double mission : en conservant la pureté de la langue, envahie par des éléments de plus en plus hétérogènes, ils reflétaient la vie antique, profondément modifiée par l'islam et ses effets sociaux.

A force d'admirer la langue et les qualités chevaleresques de la vieille société arabe, on méconnut les temps nouveaux et les nouveaux hommes. En vouant aux poètes classiques un culte trop exclusif, les philologues, toujours pédants et soucieux de la forme, déclarent à priori que les poètes modernes ne peuvent égaler les anciens, pour la seule raison qu'ils sont modernes : ils doivent se contenter de les imiter. Ce préjugé arrache à un écrivain de grand talent un aveu significatif : pour répandre ses œuvres, il doit en attribuer la paternité à un écrivain classique.

Chose curieuse, la théologie, ennemie naturelle des idées païennes, contribue à fortifier ce préjugé, par souci d'éducation morale. Pour améliorer les hommes, ne faut-il pas leur prêcher que tout va de mal en pis et que le premier âge était le plus beau ? Cette anomalie trahit une crise dans la société musulmane, où la race arabe, envahie par les éléments étrangers, cherchait à se ressaisir. Mais la réaction se dessine peu à peu. L'Islam, fondé sur une base plus large, plus vraiment humaine que la vieille société arabe, voit naître une école de poètes, d'historiens, d'écrivains de tout genre, qui marchent à la conquête du paradis perdu de la littérature. Un souffle plus jeune brise le cadre suranné de la poésie du désert. Dès l'époque omayyade, des poètes de grand talent raillent, avec beaucoup d'esprit, la ridicule imitation de la qaçîdah et la peinture obligée de la vie nomade. Au IVe siècle de l'hégire, la littérature moderne a définitivement conquis ses droits de cité. Comme d'habitude, cette réaction dépasse un peu le but et l'opinion met quelque temps à s'arrêter entre les deux extrêmes ; ce fut surtout l'œuvre des critiques du Ve siècle.

Parmi les écrivains de talent et de bon sens qui réhabilitent la littérature contemporaine, il faut citer le poète et critique Djâhiz, dont la plaidoirie s'élève à des vues générales. Tout en rendant justice au paganisme arabe, il montre combien les grands hommes de l'islam étaient moralement supérieurs aux héros de la djâhiliyyah. Il met en pratique, à son insu, cette maxime de l'Évangile, qu'on ne met pas de vin nouveau dans de vieilles outres. En terminant cette étude, M. G. constate, non sans ironie, que l'imitation servile des formes anciennes a persisté jusque dans la littérature contemporaine.

Le troisième essai traite d'un sujet plus spécial et se rapproche du

premier. M. G. fait l'histoire du mot arabe *sakînah*. Ce terme, qui figure plusieurs fois dans le Coran, a été emprunté par Mahomet au judaïsme, mais le prophète n'en a pas compris le sens exact. La *shekhînâ* juive est la présence de Dieu manifestée par des signes extérieurs. Dans le Coran, Mahomet semble avoir voulu désigner, par *sakînah*, soit un état moral subjectif, soit un objet concret dont il n'avait pas une idée très nette. L'exégèse musulmane, embarrassée par ces passages du livre sacré, rapprocha le mot *sakînah* de la racine arabe *sakana*, *être au repos*. Dès lors, ce terme, naturalisé arabe, signifie couramment « paix de l'âme, repos, dignité, calme, équilibre moral. » Mais l'influence judaïque reparaît plus tard dans l'évolution du mot. La shekhinâ juive, c'est la présence divine se manifestant par des nuages ou par un feu ; c'est aussi le Saint-Esprit, parlant par la bouche des prophètes. La sakînah arabe a souvent un sens analogue, notamment dans les traditions musulmanes de couleur judaïque. Enfin, le mot arabe subit l'influence des idées païennes. La croyance aux djinns, on l'a vu plus haut, ne fut pas abolie, mais seulement transformée par l'islam. M. G. montre, par une série de curieux exemples, qu'une partie des attributs conférés aux djinns fut transportée à la sakînah. De là cette idée bizarre qu'elle se manifeste sous la forme d'un chat ou d'un tourbillon de vent.

L'appareil scientifique est résumé dans les notes. Les plus importantes sont réunies, en appendice, à la fin de chaque essai ; on y trouve de curieux aperçus sur les croyances djinniques Un index termine le volume. M. G possède à fond les sources arabes et sémitiques. Sa vaste érudition lui fournit d'ingénieux rapprochements (p. 50, symbole du soulier chez les Grecs; p. 55, symbole de l'index ; p. 80, *radjaz* = ἴαμβοι; p. 116, *djinn* = *amor*, etc.). La langue n'est pas toujours facile et le texte, d'ailleurs très correct [1], gagnerait à être dépouillé de quelques citations, notamment des mots imprimés en caractères orientaux au milieu des phrases, suivant une méthode trop répandue en Allemagne. Les opinions de l'auteur, toujours ingénieuses et souvent hardies, paraîtront parfois un peu subjectives ; mais en pareille matière, la preuve objective est souvent difficile. De fait, on accepte presque partout, sans hésiter, les jugements de M. Goldziher, qui nous promène avec une rare aisance, dans ce vieux monde arabe dont il connaît tous les secrets. La première partie de son livre en appelle une seconde ; espérons qu'elle paraîtra bientôt.

Max van Berchem.

---

1. P. 108, l. 13 : *Theorien* ; p. 109, l. 18 : *Gesammtheit* ; p. 137, l. 3 : *wie er*.

K. Waliszewski. **Pierre le Grand : l'Éducation — l'Homme — l'Œuvre**, d'après des documents nouveaux, avec un portrait en héliogravure. Paris, Plon, 1897, un vol. gr. in-8, 633 pages.

Dans le dernier ouvrage que le brillant biographe de l'impératrice Catherine II, M. Waliszewski, a consacré, cette fois, à l'étude du fondateur de l'empire russe, Pierre le Grand, on constate le même plan, les mêmes qualités et, qu'on nous permette d'ajouter, les mêmes défauts que dans ses précédents volumes.

Le nouvel ouvrage est divisé en trois parties, qui se subdivisent chacune en deux livres, ramifiés eux-mêmes en chapitres. Distribués dans un ordre méthodique, la somme des renseignements fournis est énorme. M. W. a une lecture immense et la liste des auteurs cités tiendrait à elle seule un gros chapitre, même un livre. Les manuscrits utilisés sont plus rares et tirés presque exclusivement des archives des affaires étrangères de Paris et de La Haie; très peu proviennent de Russie. Enfin, le tout est mis en œuvre avec un style plein d'éloquence et de poésie.

Malgré, ou plutôt à cause de tant de recherches érudites, l'impression qui ressort de la lecture de cet ouvrage, c'est que Pierre le Grand était une espèce de sauvage déséquilibré, à la fois puéril et sanguinaire comme un potentat africain, cruel et sensuel, ivrogne et lâche ; et pourtant il a fait cette œuvre étonnante : l'Empire russe et sa civilisation ! N'y a-t-il pas là contradiction manifeste? M. W. l'explique par les complexités du caractère de son héros. On pourrait, je crois, en découvrir une autre cause, dans l'abondance, précisément, des lectures de M. Waliszewski. L'auteur recueille ses renseignements de toutes parts, rapports diplomatiques, mémoires, histoires sérieuses ou collec- lections d'*ana ;* il les sert, sans choix suffisant, au lecteur, qui éprouve une sorte de malaise quand il se voit appelé à concilier tant de rapports discordants.

Il arrive parfois à l'auteur qu'il renonce à prendre parti entre les diverses leçons de ses lectures. Il dit, par exemple, que la maîtresse d'Alexis, Euphrosine, était petite, à moins qu'elle ne fût grande (p. 577) ; que, lors de la bataille de Pultava, Mazeppa avait cinquante-quatre ans, ou bien soixante ans, ou bien soixante-seize ans (p. 346) ; parlant d'une famille qui a joué un certain rôle dans les amours respectives de Pierre et de Catherine, il l'appelle Mons, ou bien Monst, ou Munst, ou bien Moëns (p. 269) ; le père était négociant en vins, à moins qu'il ne fût orfèvre. Quant à Catherine, elle s'appelait Troubatchof, ou Vassilevska, ou Mihaïlof (p. 272).

La partie la plus nette du volume, mais c'est aussi la moins originale, est certainement la troisième, consacrée à *l'Œuvre ;* la seconde, *l'Homme*, prend l'aspect d'un réquisitoire des défauts et des vices de Pierre le Grand, de sorte que l'on a peine à voir comment il a pu devenir un civilisateur et un conquérant; dans la première partie,

l'Éducation, pleine justice ne nous semble pas toujours rendue non plus aux premiers instituteurs du Tsar.

Cette éducation, Pierre la fit, comme on sait, à cette Sloboda de Moscou où résidaient les officiers et les artisans venus d'Occident. Parmi eux, le Genevois Lefort ne devait pas tarder à l'emporter par ses mérites et par une faveur qui dura dix ans, de 1690 à sa mort. Il est vrai que Pierre n'opéra ses grandes réformes qu'à partir de 1700 et que ce fut dans les années suivantes qu'il fonda Pétersbourg, vainquit Charles XII, conquit les provinces baltiques, créa les grandes institutions de l'Empire (sénat, synode, etc.) et qu'il se fit proclamer non plus tsar simplement, mais empereur. Toutefois, il est manifeste que ces réformes existent en germe dans la culture de la Sloboda et que Lefort a été pour Pierre une sorte de chevalier d'Occident, représentant d'abord en Russie l'éducation européenne, et chargé ensuite, lors de la grande ambassade, de représenter, en Europe, une Russie en voie de civilisation.

A la suite des détracteurs de ce galant homme, M. W. le considère comme un aventurier, un viveur, un maître de menus plaisirs, n'ayant aucune idée de la guerre et d'importance nulle part. Toutefois, il ne nie pas qu'il n'ait été mis à la tête de l'amirauté et de l'office des affaires étrangères, ainsi que de la grande ambassade, et il lui donne même le titre de grand amiral (p. 77), qu'il n'eut pas.

Général tout d'abord, mais amiral aussi, Lefort avait pourtant fait un apprentissage militaire. Je ne parle pas de son service dans la garnison de Marseille, où il s'était engagé comme cadet (M. W. ne le dit pas), ni de sa présence dans l'armée hollandaise lors des opérations du grand Condé. Mais enfin, sous le règne de Fédor, il avait concouru à la défense de Kief, et, sous la régence de Sophie, accompagné Galitsine en Crimée. Il avait bien l'expérience du soldat et de la campagne de Russie. Quand Pierre prit le pouvoir, ce prince recourut à lui pour dresser ses troupes et Lefort compte parmi les premiers instructeurs de l'armée tsarienne. M. Waliszewski, qui s'en réfère au résumé que M. Vulliémin a tiré de la biographie de Posselt, ne connaît pas les lettres inédites du général, qui sont fort instructives. Elles donnent d'abord une tout autre idée de Pierre le Grand. « C'est le plus brave et le plus généreux monarque qui se puisse voir, écrit Lefort. Il est bien fait de sa personne, il a un esprit sans pareil et est très bon soldat. » Elles renseignent sur le souci que prend Lefort d'exercer ses régiments, comme de diriger les affaires publiques. Il est vrai que les Européens, qui le voient à l'œuvre en Hollande ou en Russie, disent de lui : « M. le Général a la manière de ne rien faire, tant à l'égard des affaires d'État que pour les siennes propres, hormis que son maître n'y donne les mains. » Mais ils ajoutent « qu'après les princes souverains, il est assurément le plus grand seigneur qu'il y ait au monde,... qu'il est dans de continuelles occupations pour des affaires considérables ». Son neveu

écrit : « A la vie que mon oncle mène, il sera impossible qu'il vive longtemps. » Il mourut, en effet, à l'âge de quarante-trois ans.

Ce fut bien lui dont la maison servit de palais à Pierre et c'était un brillant organisateur de fêtes ; mais il n'y a pas là de quoi le rabaisser aux yeux de la postérité. Il remplissait en quelque sorte un office semblable à celui des anciens grands maîtres de l'Hôtel ou du palais des rois de France, qui n'en étaient pas moins des ministres d'État. Non pas assurément qu'il ait été un ministre dirigeant : Pierre n'en eut pas. Mais il fut pour ce prince une sorte de maître de civilisation, un modèle sur lequel il voulait former son peuple, un mentor prêchant d'exemple, à la fois conseiller apprécié et agent dévoué. Son successeur dans la faveur et les affaires fut Menchikof, qui lui fut peut-être supérieur comme politique et général, mais bien inférieur en valeur morale. L'amitié d'un Lefort relève à nos yeux ce Pierre le Grand, si décrié, et, si nous ne souscrivons pas au mot de Voltaire : « Sans ce Genevois la Russie serait peut-être encore barbare », nous défendrons les mérites de Lefort en rappelant simplement, comme M. W. le fait du reste, que e parti vieux russe, hostile aux réformes de Pierre le Grand, faisait passer l'empereur civilisateur pour le propre *fils de François Lefort.*

Ces critiques adressées à l'œuvre de M. W. prouvent l'intérêt qu'elle inspire et le cas que l'on en fait. L'étude de M. W. est poussée jusqu'à l'infini détail (et c'est même là la cause de ses défauts). Après l'avoir lue, on peut se vanter de connaître à fond le grand règne ; et l'on rend hommage à cette minutieuse enquête, conduite avec dextérité, exposée avec talent et une grande richesse d'aperçus nouveaux et de fines remarques. M. Waliszewski prouve que le fameux testament de Pierre n'est qu'une légende ; après M. de Vogüé, il sait nous faire partager son indignation dans le dramatique récit de la mort d'Alexis, tué par le knout de son père, crime atroce, que ne suffisent pas à atténuer les nécessités de la défense de la civilisation menacée [1].

De Crue.

---

1. Lefort s'appelait *François* et non *Francis* (p. 59) ; le premier de ses ancêtres, venu de Coni à Genève au XVIe siècle, s'appelait réellement Lefort (en latin *Elefortus*) ; il n'est pas sûr qu'il se rattache à une famille plus ancienne, les *Lifforti* ; le ministre Saxon Lefort est bien le neveu du général (p. 128). — *Bockhoven*, donné comme Anglais de naissance, n'est-il pas Hollandais d'origine (p. 60) ? — *Munich*, malgré son nom, est non pas d'origine de *Bavière*, mais d'*Oldenbourg* (p. 247). — Nous applaudissons des deux mains à l'orthographe française, conforme à la prononciation russe, que M. Waliszewski donne à ses personnages ; jusqu'à présent, ils nous arrivaient déguisés à l'allemande ; mais, pour les noms étrangers, il faut lire *Timmermann*, au lieu de *Zimmermann* (p. 72) ; *Dalberg*, au lieu de Dahlberg (p. 85) ; *Bernouilli*, au lieu de *Bernoulli* (p 255 et 474) ; *Berghem*, au lieu de *Bergheim* (p. 144). — Qu'est-ce que le duc de *Luxembourg*, cité p. 253 ? Ce titre n'est alors porté que par les Montmorency de France. — P. 485. Le patriarche Philarète est le *père* et non le *frère* de Michel, le premier Romanof. — P. 91. Il y a autant d'erreurs que de mots dans cette phrase : le *grand-duché* de *Zelle*, fief de la maison

Dr Franz Thalmayr. **Gœthe und das klassische Alterthum.** Leipzig, G. Fock. 1897, in-8°, 185 pages, 3 mk.

L'ouvrage de M. Thalmayr est fait avec soin et recevra bon accueil. La tâche que s'est donnée l'auteur est très modeste et très pénible à la fois : l'originalité ne peut guère trouver place dans un recueil de témoignages, et, d'autre part, il n'est pas un sujet relatif à Gœthe qui ne soit hérissé d'une bibliographie, capable de décourager les moins timides. La « littérature » de certaines questions finira par les rendre inabordables. On a, notamment, étudié maintes fois, et par le menu, ce que Gœthe doit à l'antiquité classique. M. Th. s'est proposé de recueillir les résultats de ces enquêtes partielles, et son travail, qui est proprement un ouvrage de vulgarisation, ne sera pas sans utilité. Il se sert, nous dit-il dans son avant-propos, de tout ce qui peut éclairer les rapports de Gœthe avec l'antiquité gréco romaine, œuvres, jugements, lettres, entretiens, langue et style du poète lui-même : il y joint, pour l'histoire des idées de Gœthe, *Vérité et fiction,* les diverses monographies, correspondances et œuvres d'histoire littéraire. Rien n'est plus naturel ; mais on est un peu surpris quand M. Th. ajoute que, pour conserver « le ton de l'originalité vivante », il s'est efforcé de reproduire aussi textuellement que possible les emprunts faits tant aux œuvres du poète qu'à ses contemporains et aux *historiens de la littérature.* Le scrupule est très légitime en ce qui regarde les deux premières sources : on le comprend moins pour la troisième. On regrette souvent que certains jugements de critiques ne soient pas modifiés, complétés ou même en partie réfutés ; en outre, le lecteur ne retrouve pas tout ce « déjà vu » sans une certaine impatience : il se prend à regretter que l'auteur n'ait pas retenu de ces jugements littéraires le sens et non les termes, en gardant vis-à-vis d'eux son indépendance. Le malaise est d'autant plus sensible que, M. Th. n'indiquant pas toujours ses sources, le lecteur s'exerce de lui-même au « petit jeu » des réminiscences. C'est ainsi que dans le chapitre relatif à *Iphigénie,* nous trouvons, à propos des idées d'amitié et d'humanité, des pages entières empruntées à la dissertation de Morsch. Ailleurs, ce sont des jugements de Hettner, de Lücke, etc... On voudrait pouvoir, quelquefois, se reporter à l'original et l'on se demande pourquoi M. Th. se montre si avare de références. Aurait-il, d'ailleurs, indiqué constamment ses sources, que nous ne l'eussions même pas tenu quitte. Ce qui manque, en effet, à son livre, c'est une bibliographie un peu complète du sujet. Son étude est un bon « aperçu » de la question, mais elle ne peut prétendre l'épuiser : c'est, en effet, une partie considérable de l'œuvre de Gœthe qui se trouve ainsi étu-

de *Brandebourg*, appartenant au prince de *Nassau. Zelle* servait de patrimoine et de résidence à un *duc de Brunswick*, Georges-Guillaume, frère aîné du premier électeur de Hanovre, et mari d'Eléonore d'Olbreuse, cette française protestante réfugiée, de qui descendent les rois de Prusse et de Grande-Bretagne.

diée directement ou de biais, et l'on sait que la « Gœthephilologie », si violemment — et injustement — malmenée naguère par M. Braitmaier, ne cesse d'élever autour des œuvres du grand poète, de pieux monuments de « contributions » et d'études critiques. M. Th. devait donc nous donner, à la suite de chaque chapitre, l'indication des principaux ouvrages à consulter. Il eût ainsi fourni les moyens d'approfondir ce qu'il n'étudie souvent qu'à la course. On pourrait en citer de nombreux exemples. Dans les pages consacrées à l'Épisode d'Hélène et à la Nuit classique de Walpurgis, il faut louer la clarté et le choix des citations (encore anonymes !) ; mais l'analyse et l'appréciation de ces parties du poème, où le bon Eckermann voyait « toute une antiquité », sont manifestement écourtées. Le sujet choisi par M. Th. demandait une étude plus complète de ces symboles, de ces idées philosophiques enveloppées de mythologie, et de ce que l'on a quelquefois appelé « le romantisme de l'antiquité classique ». Par trop sommaires aussi sont les lignes consacrées à la traduction des fragments du *Phaéthon* d'Euripide, à la restitution de la pièce (1823) et aux réflexions qu'inspire au poète la chûte du fils d'Hélios (1827). M. Th. termine sa trop courte notice en disant que cette tragédie « porte en soi certaines marques qui, à plusieurs reprises, la rapprochent de l'esprit moderne ». Sur ces « marques », M. Th. ne s'explique pas davantage et nous intrigue sans nous renseigner. C'est en dire trop ou trop peu. La critique moderne rend pleine justice à ces essais de Gœthe, relatifs à *Phaéthon*. M. de Wilamowitz, tout en constatant que le poète fut très mal servi par les philologues dont il prit les conseils, admire sa restitution et constate qu'il s'était engagé dans la bonne voie « en achevant la trame que l'on trouve ourdie dans les fragments ». Ce n'est pas la seule fois que Gœthe ait parlé de la tragédie grecque avec une sûreté de jugement, une pénétration que montrent rarement les poètes, quand ils se font critiques. Son appréciation des trois *Philoctète* peut passer pour définitive : il serait impossible de caractériser avec plus de justesse et de sûreté la manière dont les trois grands tragiques, chacun selon son système et son tempérament, ont mis à la scène le même sujet. M. Th. loue comme il convient ce chef-d'œuvre de critique : le morceau valait une analyse, ou même une citation. Je trouve aussi trop de hâte et certain défaut d'information dans le passage consacré à un essai de tragédie antique, *Elpénor*. On s'étonne que M. Th. ne cite que des travaux déjà anciens, ceux de Cholevius, de Viehoff et de Strehlke, signale en passant, comme une « opinion », la contribution, tout à fait décisive, de Biedermann, touchant la source chinoise d'*Elpénor*, et passe sous silence les études de B. Seuffert, de G. Kettner et de R. Schlösser. Certaine observation mise en note me semble également trahir une étude un peu hâtive. Pour Gœthe, d'après M. Thalmayr, Elpénor serait fils de Lykus, et non d'Antiope ; cela ressort, pense-t-il, de ces paroles de Polymétis : « La reine doit-elle apprendre de quel crime ton père s'est rendu

coupable envers elle? » Le vieux courtisan, ignorant (comme il est très vraisemblable, et d'ailleurs généralement admis) la substitution d'enfants, ne saurait parler autrement de l'attentat préparé par Lykus contre le fils d'Antiope.

Les pages relatives à la *Natürliche Tochter*, fort judicieuses d'ailleurs, semblent aussi bien écourtées, si l'on songe à l'intérêt multiple de cette géniale et étrange pièce, si pleine d'idées et d'une conception d'art si logiquement conséquente avec l'esthétique de Gœthe. Sans doute les dimensions de son ouvrage ne permettaient pas à M. Th. de traiter longuement le sujet, mais tant s'en faut qu'il nous ait donné l'essentiel. Ce n'est pas seulement par la langue et le style que la pièce de Gœthe se rattache à l'antiquité : elle nous montre une curieuse déformation de l'idéal antique, et c'est là surtout ce qu'il était intéressant d'étudier. On nous dit que les personnages « *comme dans le drame des anciens* n'ont pas de traits individuels, mais représentent des abstractions idéales ». C'est là une singulière théorie, bien peu conforme à l'idée que nous nous faisons aujourd'hui du drame grec. Il ne faudrait pas — nous le montrerons tout à l'heure — accepter à la lettre certaines opinions et certaines formules de Schiller. Quoi qu'il en soit de cette question, M. Th. signalant justement la « composition magistrale » et le « groupement plastique » de la tragédie de Gœthe, refuse, avec raison, d'accepter le jugement de Lewes : « Un drame, dit l'écrivain anglais, que l'on estime pour son profond symbolisme, peut exister pour des philosophes et des critiques, mais l'art le repousse. » Il est permis de trouver cet « art » bien exclusif : la sentence de Lewes nous représente bien l'opinion bourgeoise ; son étroitesse méritait plus qu'une objection timide : pour des fautes plus vénielles, Adolphe Schœll, de son style âpre et rude, cinglait jadis le très fameux biographe de Gœthe.

M. Th. se retranchant d'ordinaire derrière les plus fortes autorités, son livre pourrait passer pour un code, une sorte de catéchisme Gœthien. Mais il aurait fallu pour cela faire avec plus de critique, ou du moins plus explicitement, le départ de ce qui peut être, ou non, article de foi. Puisqu'il rectifie justement certains témoignages, comme nous venons de le constater, on s'étonne de le voir reproduire sans commentaire les idées sur l'antiquité que Schiller échange avec Gœthe et avec G. de Humboldt. Schiller aime à disserter sur l'antiquité grecque et croit avoir avec elle une secrète et profonde affinité. Persuadé qu'il n'est séparé des Grecs que « par une différence d'éducation », il se met, fort tard, à apprendre leur langue ; il lit les tragiques dans des traductions françaises, et, par leur intermédiaire, compose une adaptation d'*Iphigénie à Aulis*. Ce sont là des convictions respectables, mais si Schiller emporte notre admiration, ce n'est pas comme théoricien du drame grec. Après avoir lu les *Trachiniennes*, il écrit à Gœthe une

lettre pleine d'enthousiasme [1]; la situation et les sentiments du personnage de Déjanire lui paraissent admirablement conçus : le caractère, observe-t-il, est à la fois individuel et profondément humain Jusqu'ici nul ne songe à contredire. Mais Schiller va plus loin et rectifie. « Les caractères de la tragédie grecque sont plus ou moins des masques idéaux et non point proprement des individus, comme dans le théâtre de Shakespeare ou dans celui de Gœthe. » Ulysse est, par exemple, l'idéal de la sagesse rusée, sans scrupule dans ses moyens, et sans générosité ; Créon n'est autre chose que « la froide dignité royale ». Sans parler des objections que soulèvent ces cas particuliers, on voit combien la plupart des caractères brisent, pour ainsi dire, cette étroite formule. Schiller en a lui-même le sentiment lorsque, revenant encore une fois sur sa pensée, pour la restreindre, il déclare que ces caractères « sont aussi peu des êtres logiques que de pures individualités ». Si l'idée paraît plus acceptable sous cette forme, c'est sans doute, suivant le mot célèbre, parce qu'on y a fait entrer son contraire. La raison pour laquelle Schiller trouve admirable le *Philoctète* de Sophocle est d'une expression plus juste : il loue le poète d'avoir tiré de la situation tout le parti possible et constate que « malgré la particularité du cas, tout repose sur le fonds éternel de la nature humaine ». On se demande, dans ces conditions, comment Schiller a pu méconnaître que c'était là proprement le système de nos tragiques, et ce qu'ils ont, dans leurs chefs-d'œuvre, supérieurement réalisé. Très expéditive est aussi la manière dont Gœthe les juge et les condamne dans sa réponse [2] : « Dans les figures de la poésie antique, comme dans la statuaire, apparaît un *abstractum* qui ne peut atteindre sa hauteur que par ce qu'on appelle style. Il y a aussi des « *abstracta de manière* » (« abstracta durch Manier »), comme chez les Français. » C'est, on le voit, un curieux assaut de formules. Le même préjugé faisait émettre à Schiller, dans sa fameuse dissertation *Sur l'usage du Chœur*, d'assez étranges opinions : d'après lui, le chœur antique, introduit dans la tragédie française, la ferait voir dans toute son indigence et la réduirait à néant, tandis qu'il donnerait sa vraie signification à la tragédie de Shakespeare. Ce chœur trouverait d'autant moins sa place dans les drames du poète anglais que, suivant une très heureuse expression, les scènes populaires en donnent déjà « la monnaie ». M. Th. ne s'est pas, non plus, abstenu des traditionnelles médisances sur la tragédie française. Il paraît, si nous l'en croyons, ainsi que Cholevius, que nos auteurs dramatiques n'ont jamais pu faire qu'un « assemblage mécanique » des éléments antiques et modernes. Ne serait-il pas temps de renoncer à ces jugements dont la polémique n'excuse plus la partialité, et qui, cessant d'être des idées de combat, ne sont plus aujourd'hui que des idées fausses ?

---

1. 4 avril 1797.
2. 5 avril 1797.

M. Th. reproduit aussi fidèlement, au sujet du *Prométhée,* une opinion de Hettner, presque traditionnelle, à laquelle il conviendrait d'apporter quelques restrictions. Doit-on voir dans le fragment de Gœthe « une révolte furieuse contre la *croyance* au supra-terrestre » ? Il est difficile de le croire; Prométhée ne nie pas les dieux : il refuse de s'incliner devant eux, parce que leur puissance est bornée *(ich diene nicht Vassalen).* Tout autre est l'inspiration du morceau lyrique que Gœthe considérait, par erreur, comme faisant partie de son drame : c'est là qu'on peut voir une profession d'athéisme, et Jacobi le sentait bien, quand il faisait de ce monologue l'usage perfide que l'on sait.

Dans le dernier chapitre du volume certaines études relatives à la tragédie grecque (*Shakespeare und kein Ende*, *Die tragischen Tetralogien*, *Ueber die Parodie bei den Alten*) sont, nécessairement, assez brièvement traitées. M. Th. insiste pourtant, avec raison, sur la fameuse interprétation que Gœthe a donnée de la Katharsis (*Nachlese zu Aristoteles Poetik*, 1826). Après avoir comparé son explication à celle de Lessing, M. Th. conclut « que le vrai sens de la définition d'Aristote tient le milieu entre les deux explications ». On peut le contester. L'idée d'Aristote ne « contient » pas celle de Gœthe : elle n'a rien de commun avec elle. Et d'abord la traduction est de pure fantaisie : on reconnaît l'amateur qui lisait à peu près Homère, mais qui n'avait de la langue grecque qu'une connaissance fort imparfaite. Le point de départ de l'interprétation n'est pas lui-même très solide : « Comment, nous dit-il, Aristote, avec sa méthode qui s'attache toujours à l'objet, pouvait-il, au moment où il parlait de la *construction* de la tragédie, penser à l'effet, et, qui plus est, à l'effet lointain que la tragédie *pourrait* exercer sur le spectateur ? » Il entend donc par Katharsis cette « *aussœhnende Abrundung* » que l'on exige de toute œuvre poétique, et la même idée lui paraît être le principe des trilogies : il ne voit pas de plus haute Katharsis que celle d'*Œdipe à Colone*, où un homme qui s'est précipité, lui et les siens, dans les plus irréparables malheurs, devient enfin le génie protecteur d'un pays. Ce que Gœthe a donc en vue, n'est guère autre chose que le dénouement. Son explication restera toujours intéressante, ne fût-ce qu'au point de vue documentaire; M. Bernardakis, avec une interprétation du texte fort différente, est arrivé naguère à une conclusion presque identique.

Le sujet traité par M. Th. n'est que trop vaste et l'on ne peut assurément lui reprocher de l'avoir développé trop longuement. Nous lui signalerons pourtant une page, dans son étude sur l'*Iphigénie,* qu'il eût mieux valu ne pas emprunter à la dissertation de Morsch, d'ailleurs fort bonne : c'est un développement assez diffus sur l'idéal d'humanité; il y est question, un peu pêle-mêle, du nationalisme grec, opposé aux idées des Penseurs, de la conclusion du *Prométhée* d'Eschyle, du cosmopolitisme, du stoïcisme prêchant l'amour universel, d'Épictète, de Marc-Aurèle et de Herder. Certains rapproche-

ments avec le *Philoctète* de Sophocle nous auraient plus directement montré que la pièce de Gœthe n'est pas entièrement « ungriechisch und modern », selon le mot de Schiller. En revanche, l'Iphigénie grecque est insuffisamment caractérisée : l'opinion de Hettner, d'après laquelle « cette figure est, chez Euripide, d'importance secondaire », ne peut raisonnablement se soutenir. En réalité, la pièce grecque est une sorte de tragédie d'intrigue où le poète, mettant en scène des personnages connus, les fait agir plutôt qu'il n'approfondit leurs caractères, et ce dessein, assurément très différent de celui de Gœthe, est exécuté avec un art si sûr et si parfait, une telle science des effets dramatiques que tous les raisonnements ne vaudraient rien contre notre émotion. — Les réserves que nous venons de faire — et chacune des questions traitées dans l'ouvrage appellerait une discussion — n'ôtent rien au mérite ni à l'utilité du livre de M. Thalmayr. Le choix des témoignages est, le plus souvent, judicieux; certaines parties ou certains chapitres, l'étude et l'influence des poèmes homériques, les rapports avec Schiller, les dernières œuvres inspirées de l'antique, sont traités avec soin ; l'ouvrage est un utile *compendium*, et peut-être a-t-on mauvaise grâce à demander à M. Thalmayr plus qu'il n'a voulu nous donner.

G. Dalmeyda.

BULLETIN

— M. Henry Harrisse publie, en tiré à part, son mémoire intitulé *L'Atterrage de Cabot au continent américain en 1497*, lu à la Société royale des sciences de Gœttingue et inséré dans les dernières *Nachrichten* de cette Académie. C'est un travail historique et critique sur une question qui passionne en ce moment les américanistes. Notre collaborateur réfute l'opinion avancée par le président de la Société royale anglaise de géographie, sir Clements Markham, que l'atterrage se fit à Terre-Neuve au cap Bonavista, et celle du Dr Dawson, de la Société royale du Canada, que ce fut à l'île du Cap-Breton. Ces deux savants ayant pris pour base la variation magnétique, M. H. prouve mathématiquement que la conséquence de leur donnée et de leurs calculs serait de placer cet atterrage à *cent soixante-dix-sept milles plus au nord* que le Cap-Breton. Une erreur aussi considérable méritait d'être relevée. M. Harrisse met la dernière main à un ouvrage sur la découverte et l'évolution cartographique de Terre-Neuve, d'après des documents nouveaux, et enrichi de cartes nombreuses.

— M. Eug. Duval, avocat général à la Cour de Cassation, a prononcé, à l'audience de rentrée du 16 octobre dernier, un discours sur *la Préparation des Ordonnances de 1667 et 1670 et Guillaume de Lamoignon* (Paris, 1897, in-8, non mis dans le commerce). Cette étude, comme le dit l'auteur, a un caractère « d'histoire plus encore que de législation »; c'est à ce titre que nous la signalons aux lecteurs de la *Revue critique*. M. Duval a raconté dans quel esprit Louis XIV avait entrepris la réformation de la justice, ce qui se passa dans les diverses séances du conseil nommé à cet effet,

quel rôle particulier revint à Pussort, l'adversaire opiniâtre des prérogatives des Parlements, par suite de quelles circonstances Guillaume de Lamoignon intervint dans ce travail dont les parlementaires avaient été d'abord jalousement écartés, comment la préparation des deux ordonnances de 1667 et de 1668 se réduisit à une sorte de discussion passionnée entre le conseiller d'État et le premier président, en qui s'incarnaient deux tendances nettement opposées. Une appréciation de Lamoignon, comme homme, jurisconsulte et magistrat, termine ce discours; M. Eug. Duval voit en Lamoignon non seulement un magistrat qui a honoré sa fonction, mais encore un homme de progrès, qui, à certains égards, ainsi pour les garanties à accorder à l'accusé et à la défense, a devancé les idées de son temps. Cette étude a été faite d'après les textes imprimés ou d'après des sources manuscrites. Elle caractérise avec justesse l'esprit qui inspira le roi et ses conseillers dans leur œuvre judiciaire; elle précise et complète la physionomie historique d'un grand magistrat. — G. L.-G.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 février 1898.

M. Héron de Villefosse rend compte de l'examen qu'il a fait, avec M. Cagnat, des pierres avec inscriptions découvertes derrière Notre-Dame. C'est dans un terrain situé entre le quai aux Fleurs, la rue du Cloître-Notre-Dame et la rue Chanoinesse, que le mur en question a été découvert. Ce mur est antique de basse époque, élevé à la hâte et construit avec des matériaux provenant d'édifices qui devaient être encore debout au IVe siècle. Dans la partie la plus rapprochée de la rue du Cloître-Notre-Dame, le mur a été entièrement dégagé par les soins et aux frais de M. Loup, entrepreneur et propriétaire de la maison en construction. M. Loup a fait dégager et déposer dans le square Notre-Dame un certain nombre de pierres romaines, dont une vingtaine portent des inscriptions. — Ce mur, bâti à la hâte à l'aide d'anciens matériaux, a environ trois mètres d'épaisseur à sa base. La plupart des inscriptions, tracées sur la tranche des dalles, se trouvaient tournées vers les joints intérieurs du mur, de sorte qu'elles n'étaient pas visibles au moment de la découverte. On est sans aucun doute en face de plusieurs gradins d'amphithéâtre sur lesquels avaient été tracés des noms propres. Adrien de Longpérier avait déjà signalé des gradins portant des inscriptions de même nature parmi les pierres découvertes, en 1847, sur le parvis Notre-Dame; il les avait rapprochés des gradins trouvés encore en place dans les arènes de la rue Monge, en 1870. M. Héron de Villefosse demande, avec M. Cagnat, que ces pierres, où sont gravés les noms d'anciens habitants de Lutèce, *Prior*, *Quinta*, *Marcellus*, etc., soient déposées en lieu sûr. — Cette proposition, après quelques observations de M. Perrot, Müntz, Wallon, Deloche et Longnon, est adoptée à l'unanimité.

M. Longnon, président, donne lecture d'une lettre de M. le ministre de l'instruction publique, annonçant que M. le Dr Jules Rouvier, de Beyrouth, a découvert, au sud de cette ville, plusieurs puits funéraires phéniciens du IIe siècle a. C., et priant l'Académie de lui accorder, sur la fondation Piot, une somme de 3.000 francs pour la continuation de ces fouilles. — M. Philippe Berger donne quelques détails sur les fouilles de M. Rouvier. M. Rouvier pense que ces tombes doivent appartenir à la nécropole de l'ancienne Berytus. Il y a découvert une série de jarres dont plusieurs portent des graffiti grecs et phéniciens. Non loin de là, il a mis à jour l'angle d'une très grande mosaïque appartenant sans doute à une église construite dans le voisinage du temple antique, dont M. Rouvier croit reconnaître l'emplacement. A côté de cette mosaïque gisaient de belles colonnes de 65 cent. de diamètre et des fragments de plaques de marbre. — M. Clermont-Ganneau confirme et complète les indications de M. Berger. — L'Académie décide le renvoi de la demande de M. le ministre et des rapports de M. Rouvier à la commission de la fondation Piot.

L'Académie se forme en comité secret.

(La suite au prochain numéro.)

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — **14 mars** — **1898**

Ch.-V. Langlois et Ch. Seignobos. **Introduction aux études historiques**, Paris, Hachette, 1898, xviii-308 pages.

J'ai lu, dans une notice anonyme, que le livre de MM. Langlois et Seignobos était « amusant ». L'épithète paraît d'abord singulière, mais elle est parfaitement justifiée. Oui, c'est un divertissement de lire ce petit volume ; à une condition cependant : c'est qu'on ait derrière soi quelques bonnes années d'études historiques

Ce n'est pas, en effet, un manuel pour les commençants ; Bouvard et Pécuchet, brûlant d'écrire l'histoire du duc d'Angoulême, ne trouveront pas ici le guide-ânes qu'il leur faudrait. C'est dommage, car Bouvard et Pécuchet ont besoin d'être guidés, et nous avons tous été, à une certaine époque de notre existence, Pécuchet et Bouvard. Je ne puis oublier avec quelle surprise, en première année d'École Normale, j'entendis Fustel ouvrir sa conférence d'histoire par ces paroles révélatrices : « Messieurs, l'histoire se fait à l'aide de textes. » J'avais cru jusqu'alors qu'on la tirait de gros livres et que, plus ces livres étaient gros, plus on en tirait d'histoire. J'étais cependant ce qu'on appelle un brillant élève ; mais aucun de mes professeurs de lycée ne m'avait appris ce que c'est qu'un texte. On ne m'avait pas dit non plus qu'entre deux versions d'un même fait on doit souvent choisir, et non pas déverser la plus courte dans la plus longue. La tendance à la compilation, à l'harmonistique, est naturelle à l'homme peu cultivé ; il faut un enseignement et des exemples bien choisis pour l'en affranchir. C'est seulement aux « affranchis » que convient le livre de MM. Langlois et Seignobos ; les autres attendront qu'on leur apporte quelque chose de plus simple, un « Précis élémentaire de critique historique », qui

serait utile à tout le monde, même au plus modeste lecteur d'un journal qui ment.

Les auteurs ont parfaitement défini, dans leur avertissement, ce qu'ils ont voulu faire : « La présente Introduction aux Études historiques est conçue non comme un résumé de faits acquis ou comme un système d'idées générales au sujet de l'histoire universelle, mais comme un essai sur la méthode des sciences historiques. » Ce programme a été parfaitement rempli. Les divisions de l'ouvrage sont très nettes et attestent des préoccupations philosophiques élevées. Le livre I[er] *(Connaissances préalables)* est comme une préface : il y est question de la recherche des documents et des sciences auxiliaires de l'histoire. Avec le livre II, nous abordons les *opérations analytiques*, c'est-à-dire la critique externe ou d'érudition (restitution, provenance, classement des sources) et la critique interne ou d'interprétation (crédibilité). Le livre III est consacré aux *opérations synthétiques*, c'est-à-dire à l'œuvre de l'historien qui construit, après avoir réuni et classé ses matériaux. Suivent une conclusion très sobre sur l'utilité *indirecte* de l'histoire et deux appendices sur l'enseignement secondaire et sur l'enseignement supérieur de l'histoire en France.

Voici d'excellentes lignes, choisies au hasard parmi tant d'autres : « C'est une illusion surannée de croire que l'histoire fournit des enseignements pratiques pour la conduite de la vie..... Le principal mérite de l'histoire est d'être un instrument de culture intellectuelle ; et elle l'est par plusieurs moyens. D'abord, la pratique de la méthode historique d'investigation est très hygiénique pour l'esprit, qu'elle guérit de la crédulité. En second lieu, l'histoire, parce qu'elle montre un grand nombre de sociétés différentes, prépare à comprendre et à accepter des usages variés; en faisant voir que les sociétés se sont souvent transformées, elle habitue à la variation des formes sociales et guérit de la crainte des transformations » (pp. 277, 279).

Les auteurs ont touché à un très grand nombre de questions. Toutes sont présentées avec autorité, avec une érudition puisée souvent à des sources lointaines, toujours sûre, avec une rigueur presque géométrique de raisonnement. Je voudrais pouvoir ajouter que ce livre de doctrine et de méthode est écrit d'un ton simple, bon enfant, exempt de pédantisme; mais, en vérité, je ne le puis. Il y règne une tension *sui generis* de pensée et de style, qui ne nuit pas au plaisir de la lecture, mais y mêle un peu d'agacement. Les Anglais appellent cette manière d'écrire « *supercilious* ». Je crains d'autant moins de parler anglais à ces messieurs qu'ils allèguent de leur côté, sans crier gare, des vers allemands non accompagnés de traduction. Cela surprend un peu, quand on sort de la vieille université gréco-latine, de lire page 3 la phrase suivante :

« L'Heuristique [ô Bersot, qu'eussiez-vous dit ?] est aujourd'hui plus facile qu'autrefois, quoique le bon Wagner, soit encore fondé à dire :

> « *Wie schwer sind nicht die Mittel zu erwerben*
> *Durch die man zu den Quellen steigt?* »

En note : « *Faust*, I, sc. 3. » Et c'est tout [1]. Ceux qui ne savent pas lire *Faust* en allemand — prouesse inutile à un historien — n'ont qu'à passer outre. Cela donne aux auteurs, bien malgré eux sans doute, un petit air dédaigneux qui suggère d'autres vers du même poète :

Sie sehen stolz und unzufrieden aus :
Sie müssen sein von einem grossen Haus.

Et puis, MM. L. et S. n'ont-ils pas subi, plus que de raison, la tyrannie du vocabulaire germanique? P. 119, ils écrivent : « Quiconque, lisant un texte, n'est pas occupé exclusivement de le comprendre, arrive facilement à le lire à travers ses impressions. » Ils ajoutent en note : « L'allemand a un mot très exact pour rendre ce phénomène, *hineinlesen ;* le français n'a pas d'expression équivalente. » Mais *hineinlesen* demande un régime et ne signifie pas tout à fait « lire à travers ses impressions »; cela veut dire trouver dans un texte ce qu'on y met, lire avec parti-pris. Je ne suis pas tant frappé de la félicité de *hineinlesen.*

P. 127, nous apprenons que « Bœckh a donné une théorie de l'herméneutique à laquelle E. Bernheim s'est contenté de se référer ». Voilà qui m'est égal! Les notes de ce genre sont fréquentes dans les manuels allemands ; elles foisonnent aussi dans les éditions de feu Benoist; mais il ne manque pas d'Allemands pour les trouver superflues. MM. Langlois et Seignobos ont, à un degré éminent, les qualités de composition qu'on dit françaises; mais il y a, çà et là, sur leur œuvre commune, des ombres bien authentiquement germaniques.

Quand on en est réduit, pour assaisonner l'éloge, à présenter des critiques aussi dénuées d'importance aux auteurs d'un livre entièrement original, *pensé* par eux de la première ligne à la dernière, on reconnaît que ce livre est excellent et fait de main d'ouvrier [2].

Salomon REINACH.

I. **Les civilisations tunisiennes** (musulmans, israélites, européens). Étude de psychologie sociale par P. LAPIE, ancien prof. au lycée de Tunis. Paris, Alcan, 1898; in-12, pp. 304.

II. **Les confréries religieuses musulmanes**, par Octave DEPONT, administrateur de commune mixte, et Xavier COPPOLANI, administr.-adjoint, détachés au service des affaires indigènes. Alger, Ad. Jourdan, 1897, gr. in-8, pp. XXVIII-576 (avec gravures et carte [3]).

I. — Il y a deux choses à distinguer dans l'ouvrage de M. Lapie : le

---

1. Il y a encore du *Faust* sans traduction à la p. 278.

2. P. 170 : « La règle est formulée depuis longtemps : *non numerentur sed ponderentur.* » *Non* avec le subjonctif, dans les propositions volitives, est peu correct, malgré l'exemple de Quintilien. Du reste, je ne sache pas que la phrase citée par MM. L. et S. se trouve dans un auteur. Sénèque écrit : *Non sunt numeranda, sed ponderanda.*

3. La carte manque dans l'exemplaire que nous avons sous les yeux.

tableau de la civilisation tunisienne et les déductions philosophiques de l'auteur. Le tableau de la civilisation tunisienne est présenté avec art et aussi, il nous est agréable de le constater, avec une impartialité qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans ces sortes d'études, qui ne sont trop souvent qu'un prétexte à l'attaque ou à l'apologie. M. L. s'est gardé de ces excès; il montre sans parti pris les qualités et les défauts des Musulmans, des Juifs, des Européens de Tunis. Il met en lumière les contrastes que présentent ces trois races dans les langues, la richesse, la famille, l'État, la religion, l'art. Sous ce rapport nous ne pouvons que louer et sa sagacité d'observateur et son talent de narrateur. Mais à chaque chapitre de son livre l'auteur déduit des conclusions qui nous paraissent absolument inexactes. Les contrastes entre les civilisations doivent s'expliquer, selon lui, par un principe psychologique. Les institutions musulmanes et israélites reposent sur les habitudes mentales des deux peuples, le contraste des deux âmes : l'arabe est essentiellement imprévoyant, le juif essentiellement préoccupé de l'avenir ; tout doit être ramené à ce principe. La religion et la politique ne sont que des causes secondaires, elles ont réagi sur l'âme en multipliant la prévoyance des Juifs et l'imprévoyance des Arabes. Arabe est ici, bien entendu, synonyme de musulman. Or, il nous paraît de toute évidence que M. Lapie, bien qu'il s'en défende, prend l'effet pour la cause. A Tunis comme partout, la civilisation européenne s'explique par la politique, en prenant le mot dans son sens large, c'est-à-dire pour les causes multiples et complexes qui poussent les Européens à s'établir hors de chez eux. La civilisation musulmane et juive s'explique avant tout par la religion. Qui croira qu'un même principe psychologique, tout à fait secondaire, peut se rencontrer chez tous les musulmans de tous les pays? Et si entre ces hommes très différents de race, d'origine, de langue, il n'y a d'autre lien commun que le Coran, celui-ci ne doit-il pas être considéré comme le principal facteur de cette civilisation musulmane, qui est pour le fonds la même en tous lieux? — La même chose doit être dite des Juifs, car bien que la race soit homogène, c'est la religion qui l'a conservée. Veut-on un exemple de l'exagération dans laquelle l'auteur est tombé par suite de son désir de tout ramener à sa théorie ? le lévirat et l'interdiction des mariages mixtes (dont l'origine biblique et les causes sont pourtant bien connues) s'expliquent eux-mêmes par le principe psychologique ! — M. L. a voulu rechercher la possibilité d'assimilation entre les trois sociétés; mais il croit que « si la religion est l'unique principe de cette société (tunisienne) notre mission civilisatrice est vaine et absurde » (p. 296). N'est-ce pas là point de départ de sa théorie? Effrayé par cette conclusion, il a cherché à établir un autre principe. Peut-être est-il plus exact de dire que la religion étant l'unique base de cette société, notre mission civilisatrice, pour n'être ni vaine ni absurde, devra s'inspirer de principes autres que ceux qu'elle a suivis jusqu'à présent.

II. — La publication de MM. Depont et Coppolani est un de ces ouvrages de seconde main dont le besoin ne se faisait pas sentir et dont on ne saurait dire ni bien ni mal. En somme, il ajoute peu de chose à ce que nous savions par le travail de L. Rinn *(Marabouts et Khouan)*. Il semble que les auteurs aient tenu avant tout à faire un gros volume : on y trouve une foule de documents, de récits, de citations *in extenso* qui en rendent la lecture extrêmement fatigante et dont on ne voit pas toujours le rapport avec la question traitée. Heureusement que des tableaux synoptiques viennent à chaque chapitre corriger cet excès de digressions. L'ouvrage est divisé en deux parties. Les chapitres VIII-IX (pp. 291-572) forment la seconde et sont consacrés à des « notices et documents » sur les principales confréries et leurs diverses ramifications. — Le chapitre Ier comprend un coup d'œil rétrospectif, nécessairement incomplet, sur l'origine et le développement de l'Islamisme, et le chapitre II (p. 69-192) nous parle du *soufisme*. Sur ces 200 pages, il n'y en a réellement que vingt qui soient en rapport direct avec la question des confréries. Viennent ensuite les chapitres consacrés à l'organisation, au dénombrement, au système financier, au rôle politique des confréries (III-VI). Le chapitre VII expose les conclusions auxquelles sont conduits les auteurs. Elles se résument ainsi : 1° rapports avec les confréries en vue de les placer sous notre tutelle; 2° rapports avec la masse indigène et pénétration des esprits, en opérant une sorte de main-mise sur les zaouïa (établissements des confréries) pour les réunir progressivement au domaine de l'État; 3° mise en œuvre de l'action des confréries pour le rétablissement de nos relations politiques avec le Soudan et la pénétration de nos idées civilisatrices dans les autres pays de l'Islam. — Mais la question est de savoir si les musulmans sont susceptibles de se plier à ces combinaisons. Et on peut à peine l'espérer pour un temps encore fort éloigné. En attendant, les confréries se développent, étendent leur cercle d'action sur les tribus du centre de l'Afrique et y sèment de nouveaux germes de difficultés pour l'avenir. En réalité, il n'y a pour le moment d'autre moyen de lutter efficacement contre cette propagande anticivilisatrice, qu'en la prévenant et en favorisant l'action des missions chrétiennes dans ces mêmes régions. C'est le seul moyen que commande l'intérêt de la politique, non moins que celui de la civilisation.

J.-B. Chabot.

Die griechischen Dialekte in ihrem historischen Zusammenhange, mit den wichtigsten ihrer Quellen, dargestellt von Dr. Otto Hoffmann. III. Der Ionische Dialekt. Quellen und Lautlehre. — Gœttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1898. In-8. x-626-20 pp. Prix : 16 mk.

A mesure que progresse l'intéressante collection dialectologique de

M. Hoffmann [1], s'accroît aussi l'étendue de chaque volume : 350 pages lui avaient suffi pour les sources, la phonétique, la morphologie et même quelques éléments de syntaxe de l'achéen méridional ; il lui en a fallu 600 pour l'étude, sans syntaxe, de l'achéen septentrional; et aujourd'hui les sources et la phonétique des dialectes ioniens en réclament autant à elles seules. C'est assez dire à quel point il s'applique à enrichir sa documentation, et que ce n'est pas faute de conscience — bien au contraire — s'il ne se dissimule pas à lui-même ni ne déguise au lecteur qu'il n'a pas abouti partout à des conclusions fermes, ou que telle de ses inductions semble téméraire. On lui doit cette justice qu'il a réalisé dans le domaine de l'ionisme tout ce que la science était en droit d'attendre de lui d'après ses premiers travaux, peut-être même, à moins de découvertes épigraphiques improbables, tout ce dont elle devra se tenir pour satisfaite dans la suite. Improbables, dis-je : non que je désespère du zèle et de la bonne fortune des explorateurs futurs ; mais, vînt-on à publier encore bien des pages d'inscriptions ioniennes, il resterait toujours à se demander dans quelle mesure en profiterait la connaissance précise de la langue vivante et parlée. Quoi qu'en pense l'auteur, en effet (p. 220 sq,), il y a eu un ionien officiel, qui sans doute ne différait pas sensiblement, dans chaque lieu, de l'idiome local, mais qui ne se piquait pas non plus, cela va de soi, d'en reproduire les plus minutieuses particularités; et, comme certains traits caractéristiques de l'ionien sont de nature essentiellement fuyante [2], il s'ensuit que l'écriture nous renseigne bien sur ce que put être l'ionien en général, mais nous laisse en défaut précisément sur les différences dialectales dont il s'était émaillé à la faveur du temps et de l'espace.

Pour les documents littéraires, c'est bien pire encore ; on sait quelles vicissitudes ils ont subies. Les écrits de longue haleine ne nous sont parvenus qu'à travers cent copies successives, qui leur ont infligé les plus étranges travestissements. Les citations fragmentaires que nous ont léguées divers auteurs sont suspectes d'avoir été retraduites en leur langue, ou accommodées à leur goût, ou au contraire ionisées à contresens. Jusqu'où les anciens poussaient à cet égard l'ignorance et le dilettantisme, M. H. le sait bien, puisqu'il n'hésite pas à proscrire (p. 578) une unique forme érétrienne, explicitement garantie par Platon dans le dialogue même où il se donne toutes les apparences de prétendre faire œuvre de linguiste. Contre ces infidélités de témoignage, compliquées d'écarts de plume variés, la pénétration la plus éveillée ne suffit pas à se prémunir : un hyperdorisme saute aux yeux, car il est généralement grossier; un hyperionisme passe inaperçu, faute d'un critère absolu qui le décèle. Le papyrus d'Hérodas a du moins à nos

---

1. Cf. *Revue critique*, XXXI (1891), p. 421, et XXXV (1893), p. 337.
2. C'est ce que M. H. a constaté lui-même au début du long chapitre de la contraction (p. 447 sq.), qui n'est et ne pouvait être qu'un travail de statistique.

yeux l'énorme avantage d'avoir à peu près échappé à ce second genre de corruption, puisqu'il n'est postérieur que de moins d'un siècle à l'édition originale; et toutefois il n'en est pas exempt; et, quand M. H. fait observer qu'Hérodas a dû imiter, avec une servilité qui nous le rend doublement précieux, la langue des vieux iambographes (p. 196), tout le monde, je pense, demeurera d'accord de la solidité de son argumentation. Mais encore est-ce un pastiche; encore ne les connaissait-il lui-même que par une tradition manuscrite déjà altérée; encore faisait-il de l'ionien, non pas même comme faisait du vieux français Littré traduisant l'*Iliade*, mais comme M. de Surville rimait laborieusement les poésies de sa fabuleuse aïeule.

Mais c'est trop insister sur un scepticisme d'ailleurs trop aisé. Mieux vaut louer M. H. de ne s'en être pas laissé décourager. Outre les sources considérables qu'il a discutées, celles qu'il réédite comprennent 184 inscriptions de toute provenance (p. 4-82) et les fragments d'Archiloque, de Callinos, de Sémonide, de Mimnerve, d'Hipponax et d'Anacréon (p. 91-178). Ces derniers textes comportent naturellement des corrections fort nombreuses, mais non pas toutes également heureuses : quand, avec M. Fick, l'auteur substitue à ὄφις Hipp. 49. 6 un οὖφις (= ὁ ὄφις) nécessaire à la mesure du vers et rigoureusement conforme aux lois et aux habitudes de la contraction ionienne (p. 146), le plus pointilleux censeur n'y trouvera rien à reprendre; mais il jugera contradictoire et arbitraire de changer ποῖον en κοῖον dans Arch. 94 (p. 111) et ἔσκε en ἔστε dans Arch. 14 (p. 95), d'autant que plus loin (p. 594) M. H. accorde, par un motif qui, au surplus, me paraît plus spécieux que solide, la possibilité d'une délabialisation de la vélaire, et qu'il y a lieu de tenir compte de l'équation ἔσκε = sk. *áccha* tout récemment encore défendue par M. Bloomfield [1]. Mais je conviens avec lui que bon nombre de ces critiques sont surtout subjectives (p. 212), comme aussi l'appréciation de la valeur respective des deux classes de manuscrits d'Hérodote (p. 192), comme le jugement sur Hérodote lui-même (p. 186), où la sévérité du grammairien a fait tort au verdict de l'homme de goût.

Ce qui, tout au moins, n'est pas subjectif en cette matière, ce sont les conclusions négatives, soit qu'on s'y rencontre avec l'auteur, soit qu'on les lui oppose. Parmi les premières, je me borne à mentionner (p. 179 sq.) la nullité absolue du texte traditionnel d'Homère comme source du soi-disant vieil-ionien; la question n'en devrait plus être une aujourd'hui, même pour ceux que l'accumulation des plus fortes présomptions historiques et linguistiques n'a pas encore convaincus de l'éolisme exclusif des poëmes proto-homériques. Quant aux secondes, je ne puis me défendre de renouveler des réserves déjà souvent formulées sur le rôle vraiment excessif qu'une certaine école paraît dis-

---

1. *Indo-European Notes*, in *Transactions of the Amer. Philol. Assoc.*, XXVII (1897), p. 57.

posée à faire jouer à l'accent tonique : l'accent, c'est le *Deus ex machina* universel; « l'accent », il semble que cela réponde à tout et qu'une fois *le mot* prononcé il n'y ait pas à s'inquiéter un instant des conditions physiologiques dans lesquelles *la chose* opère. Non seulement l'accent détermine des dissimilations (p. 274) très pareilles aux formules de M. Grammont, qui toutefois ne sont pas citées; non seulement un ει devant un groupe de consonnes en syllabe atone se réduit en ε (p. 403), ce qui concorde avec sa nature, puisque l'accent est une note haute et qu'une syllabe contenant un *i* est plus aisée à chanter sur un ton haut qu'une syllabe qui en est exempte, ou réciproquement; mais, dans un même mot, un ι accentué s'assimile un ε de syllabe précédente (p. 282). En vérité, comment cela se peut-il faire? Plus l'*i* est accentué, plus il est haut; plus l'*e* est atone, plus il est bas; plus donc ils doivent tendre à se différencier, par la même raison physiologique qui fait qu'un *o* accentué et un *u* atone (p. 408) doivent tendre à se confondre. Sous un régime d'accentuation musicale, et non d'intensité, les deux processus sont diamétralement antipodes, et non point parallèles. Somme toute, on ne voit pas bien ce que la phonétique grecque a gagné, on voit trop bien ce qu'elle a perdu en netteté, par cet encombrement de subtilités individuelles qui ne dispensent pas — tant s'en faut — de recourir en toute occasion à la bienheureuse intervention de l'analogie [1].

A la suite de la discussion approfondie des documents (p. 179-230), l'exposé méthodique de la phonétique ionienne occupe les deux tiers du volume (p. 231-612). Là-dessus, une soixantaine de pages suffisent pour les consonnes, qui n'offrent, comme partout en grec, que peu de particularités. On voit donc que les voyelles ioniennes tiennent toute la place qu'elles méritent et sont étudiées jusque dans le dernier détail. Les phénomènes de contraction, à eux seuls, si variés et d'apparence si capricieuse, ont exigé près de cent pages. Peut-être la clarté de l'enseignement et la facilité des recherches auraient-elles gagné à une autre disposition de la matière : il y avait lieu de distinguer les groupes de voyelles suivant qu'en s'unissant ils formaient ou non diphtongue; puis, parmi ces derniers, les groupes similaires (ε + ε, etc.) et les dissemblables (ε + α, α + ο, etc.). Mais je ne m'engagerai pas, et pour cause, dans cet attrayant labyrinthe dont M. H. a relevé un à un tous les fils. Signaler de ci de là une induction laborieuse (p. 256) ou trop embarrassée (p. 436), saluer au passage maint aperçu ingénieux ou probant, — χειρώμακτρον (p. 365), la chronologie de la prononciation de l'υ attique (p. 344), — c'est l'œuvre, non du compte rendu, mais de la lecture quotidienne; et je me persuade sans peine que le livre trouvera

1. Ce procédé d'explication se complique parfois de sérieuses difficultés historiques : on ne voit guère, par exemple, pourquoi ni à quel moment un mot * ἀρτόκοπος a pu avoir l'accent sur l'antépénultième (p. 598).

assez de lecteurs pour que cette consécration ne lui fasse pas dé faut [1].

Les vingt pages supplémentaires sont une *Entgegnung* à la critique de M. W. Schulze. Sans entrer dans la polémique, il doit m'être permis de constater que, dès le début et bien avant cette apologie, j'avais compris tel qu'elle le définit l'esprit de la publication de M. Hoffmann.

V. Henry.

Mahaffy. **A Survey of greek civilization.** Londres, Macmillan et Cie, 1897; VIII-337 p. d'une seule pagination.

Les hellénistes n'apprendront rien qu'ils ne sachent dans ce nouvel ouvrage de M. Mahaffy; qu'ils soient philologues, littérateurs, archéologues ou historiens, ce n'est pas à eux qu'il s'adresse, et il est dit expressément qu'il est destiné à des lecteurs qui ne savent pas le grec (pp. 34 note, et 124). C'est pour cette raison, sans doute, qu'il n'est en quelque sorte qu'un résumé des précédents ouvrages de M. Mahaffy, que l'auteur semble si souvent préoccupé de mettre en parallèle la civilisation ancienne avec les mœurs modernes, et qu'au fond, après lecture, nous éprouvons l'impression d'avoir parcouru une sorte de manuel, ou plutôt d'avoir entendu une série de conférences sur la civilisation des anciens Grecs, depuis les temps homériques jusqu'à l'époque romaine. Le livre est généralement bien informé et rempli d'intéressantes observations sur les hommes et sur les choses; on sent d'ailleurs que M. Mahaffy, s'il le voulait, pourrait entrer bien plus profondément dans les questions, et qu'il ne nous communique que ce qui doit suffire à notre culture générale; mais comme il ne faut pas, dans ces sortes d'ouvrages, fatiguer le lecteur en lui imposant une trop longue tension d'esprit, M. M. le récrée de temps en temps par une traduction, une anecdote, une comparaison imprévue, et aussi, n'oublions pas de le noter, par des citations tirées de ses œuvres précédentes. S'il est parfois superficiel, et s'il passe rapidement sur quelques points, c'est sans nul

---

1. P. 372 et 391, ἱμάτιον ne s'explique que bien péniblement par le prétendu * ἱσ-μα- : pourquoi donc renoncer à la substitution graphique de ι à ει, constatée ailleurs? — P. 414, ὀδούς : je m'étais laissé dire que le mot était en ionien ὀδών. — En quoi βοῦς acc. pl. (p. 490 et 491) est-il un produit de contraction? Soit qu'on ait βοῦς = sk. *gâs* (Meringer) ou que βοῦς soit refait par analogie sur βοῦν (Brugmann), la contraction est également hors de cause. — J'applaudis à la séparation radicale de οὐκί et οὐχί (p. 601); mais je fais observer que οὐκ procède de celui-ci et non de οὐκί (* *ow-qid*, en effet, n'eût pu élider son *i*, et cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 379), et que la débialisation de la vélaire vient de l'*u* précédent et non de l'enclise, puisque * *qis* enclitique a donné τις. — Sur ἀυτός = αὐτός (p. 431) les conclusions de l'auteur sont tout à fait les miennes (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 96 et cf. p. 139).

doute que le lecteur n'a pas besoin de tout connaître à fond ; il doit se contenter de savoir, par exemple, que « ce qui prouve la grandeur d'Eschyle, c'est l'impossibilité de le traduire » (p. 124). Si M. M. se laisse aller à redire les mêmes choses (très rarement, il est vrai), c'est qu'il est bon que l'on n'oublie pas certaines notions importantes, par exemple que les Grecs étaient de la dernière cruauté envers les prisonniers (p. 151 et 157, et p. 215 sv.), et que Démosthène a été véritablement surfait comme homme politique (p. 188 et 230). Si enfin nous rencontrons çà et là certains traits qui peuvent sembler peu à leur place, et de ces rapprochements étonnants auxquels nous ne sommes pas préparés, c'est que précisément des lecteurs qui ignorent le grec ne doivent pas être fâchés de se remémorer leur histoire contemporaine. N'est-il pas agréable, par exemple, d'entendre parler de Kolokotronis à propos de Thémistocle, de Grouchy à propos d'Artabaze, et de Méhémet-Ali à propos de Pisistrate et de Périandre [1] ? M. Mahaffy a bien raison de dire, dans son « Postscript », qu'il s'est laissé conduire par sa fantaisie ; et, comme c'est le droit de tout écrivain, personne n'y trouvera à redire ; mais ce sera à la condition de prendre son livre tel qu'il est, sans vouloir lui attacher plus d'importance qu'il n'en a. Cela n'empêchera pas les gens du monde de le lire avec plaisir.

My.

S. Ricci. **Epigrafia latina**. Milan, 1898, in-12, 447 pages. (Collection des manuels Hoepli).

Voici un nouveau manuel d'épigraphie latine, écrit cette fois en italien. Je suis heureux de lui rendre justice ; c'est l'œuvre d'un érudit qui connaît bien les matières dont il traite ; œuvre personnelle, consciencieuse, pleine de renseignements. Les étudiants, à qui il est destiné, y trouveront, ce que l'auteur a voulu qu'il fût, un guide utile pour l'interprétation des inscriptions romaines.

Je ne crois pas cependant que M. Ricci ait adopté un bon plan ; l'ordre dans lequel les matières sont disposées est bien confus. M. R. a cru devoir joindre à la partie dogmatique de son texte un certain nombre d'exemples et de fac-simile, afin, dit-il, de rendre service aux travailleurs italiens, éloignés des grands centres et privés, par suite, du *Corpus* comme aussi des recueils épigraphiques. Rien de mieux et j'approuverais pleinement son entreprise s'il ne s'était avisé de mêler les exemples au texte, si bien que chaque chapitre est séparé du suivant par des appendices et des exercices pratiques, et coupé par des feuillets

1. Il est même question, au sujet de la Comédie nouvelle, des romans français et de « l'un des pires auteurs *in infamous literature* » (p. 271) ; et les péroraisons de Démosthène sont comparées (qui aurait pu s'y attendre?) aux finales de certaines mélodies de Gounod (p. 197 note).

encartés en dehors de toute pagination ; dispositions qui rendent la lecture du manuel et les recherches assez difficiles : il faut toujours recourir à la table des matières. Il me semble qu'il aurait mieux valu séparer franchement la théorie de la pratique et rejeter aussi bien les exemples que les fac-simile, en une sorte d'album, à la fin du volume.

Autre critique; M. R. n'a pas voulu, comme je l'ai fait dans mon manuel, traiter d'abord des éléments communs à toutes les classes d'inscriptions et ensuite de chaque classe successivement. Il a établi autant de chapitres qu'il y a de classes; et les généralités ont été distribuées en appendices après les différents chapitres. Ainsi il expose le système des noms à propos des inscriptions funéraires, il parle de l'empereur et de sa famille à propos des inscriptions « de caractère public ». On comprend, sans que j'aie besoin d'insister, l'inconvénient de la méthode. Il n'est pas que les inscriptions funéraires pour lesquelles le mécanisme des noms romains soit utile à connaître ; et je ne vois pas en quoi une inscription honorifique consacrée à un empereur appartient plus à l'épigraphie publique qu'une inscription honorifique gravée en l'honneur d'un consul ou d'un autre magistrat ; l'une et l'autre peuvent être souvent à la fois publiques et honorifiques.

Pourquoi aussi M. R. a-t-il eu l'idée de diviser en deux la table des sigles : sigles usitées dans les inscriptions dédicatoires, sépulcrales, honorifiques, et sigles usitées dans les documents de caractère public ? Avec cette scission voici où l'on en arrive : dans l'épigraphie dédicatoire, N veut dire entre autres choses, *natalis*, *natione*, *natus*, *nefastus*, *nepos*, *nonae*, etc., dans l'épigraphie publique, *navarchus*, *nauta*, *nefastes*, *Noricum*, *numero*, etc. Par suite, N = *nepos* ou *nonae* ne se trouverait jamais sur des inscriptions publiques sénatus consultes, ou fastes consulaires, ni N = *navarchus* ou *nauta* sur des tombes de marins. Dans l'épigraphie publique, P· A signifie, d'après M. Ricci, *provincia Africa*, dans les inscriptions honorifiques *pondo argenti ;* en conséquence, une statue portant le nom d'un personnage qualifié de PROC· P· A serait celle d'un *procurator pondo argenti*. Au lieu de venir en aide aux commençants, cette double table est faite pour les troubler singulièrement.

Je crois que M. Ricci ferait bien de restreindre le nombre de ses appendices et de ses suppléments de toute sorte. La clarté d'un livre destiné aux étudiants tient en grande partie à la simplicité de sa construction.

R. Cagnat.

Origines du culte chrétien, Étude sur la liturgie latine avant Charlemagne, par L. Duchesne. Deuxième édition revue et augmentée. Paris, A Fontemoing, 1898; VIII-534 pp. in-8°.

Cette deuxième édition ne diffère pas essentiellement de la précédente.

Les modifications apportées par M. Duchesne au texte sont si peu nombreuses que la pagination est restée la même, si l'on fait abstraction de divergences de cinq ou six lignes dans un petit nombre de pages. Il est fâcheux que la justification n'ait pas été conservée dans les textes de l'appendice ; les références à la première édition se trouveront fausses, et rien pourtant n'obligeait à un changement dans cette partie. M. D. y a inséré un ordo romain du ms. 326 d'Einsiedlen d'après l'édition Rossi : il pouvait le placer à la fin de ces textes. Une autre addition de l'appendice est le recueil des Canons d'Hippolyte d'après l'édition Achelis.

Quelques-uns des changements introduits dans la rédaction de M. D. ont été motivés par des renvois aux travaux parus depuis 1889, aux *Fastes épiscopaux*, au volume sur *les Églises séparées*, à la thèse de M. Malnory, à divers articles de dom Morin, au recueil de M. Brightmann. Les renvois à ce dernier ont remplacé ceux que l'on trouvait dans la précédente édition au livre de Hammond. Cette substitution a causé une obscurité page 55. Le nom de Hammond est supprimé du texte, mais le titre du livre a été conservé dans la note 2, de sorte qu'il reste sans nom d'auteur. Parmi les plus importants changements, je remarque, p. 108, une citation d'Amalaire, empruntée au tome V de la *Paléographie musicale* des Bénédictins ; p. 231, la suppression de la note sur le traité de *La Vie contemplative*, donné pour apocryphe dans la première édition ; pp. 247 et 251, la mention des théories d'Hippolyte sur la date de la naissance et de la mort du Christ (M. D. n'a pu profiter sans doute des derniers travaux sur Hippolyte ; cf. *Berliner philologische Wochenschrift*, 1897, 1324) ; p. 389, n. 1, une citation de l'inscription de Cirta, premier exemple d'une *memoria* contenant des reliques ; p. 401, n. 4, l'indication d'un ivoire représentant une translation de reliques. La plus importante de ces corrections a été causée par un article de M. Mommsen sur l'authenticité de la lettre de Grégoire le Grand à Augustin de Cantorbéry (IX, 64) : elle n'est plus mise en doute par M. D. (p. 93) et tout l'alinéa consacré à l'activité pseudépigraphique de Théodore a été supprimé. Un certain nombre de notes ont été ajoutées pour répondre aux objections soulevées par la première édition : p. 89, contre M. Probst, qui n'est pas nommé (on aurait pu, d'ailleurs, être plus précis); p. 123, sur l'attribution du sacramentaire gélasien à Gélase. D'autres points ont été encore modifiés : p. 29, l'arianisme d'Ulphilas est cette fois affirmé catégoriquement ; p. 31, la Savie est rayée de la liste des provinces du concile d'Aquilée ; p. 69, la phrase et la note sur l'omission du récit de l'institution de l'Eucharistie dans la liturgie des saints Addée et Maris ont été supprimées ; p. 74, l'éthiopien est donné positivement comme la langue liturgique de l'Éthiopie dès l'origine ; p. 87, n. 1, l'insinuation sur le jeu de mots *Nazarius-Lazarus* a disparu ; p. 173, la note sur le sens des mots *Angelus Dei* a été effacée ; p. 349, note ajoutée sur le lieu ordinaire des ordinations à

Rome; p. 353, le caractère singulier et peu antique de l'allocution *Vide cuius ministerium tibi traditur*, est souligné; p. 367, l'usage actuel de la planète par les diacres et les sous-diacres en temps de pénitence est indiqué; p. 381, note sur le *campagus* du pape. Il y a lieu aussi de remarquer, p. 85, la suppression d'une note peu aimable pour les anglicans. Comme on le voit, cette édition a bien été revue, surtout dans les premiers chapitres. Les sujets traités sont, en effet, de ceux qui ont provoqué le plus de récents travaux. On pourrait signaler quelques lacunes. Indiquons aussi à l'auteur (p. 367, 2) un emploi de *l'amphibalum* antérieur à Germain de Paris dans les Dialogues de Sulpice Sévère, II, 1, 5 (p. 181, 8 Halm). Il serait bon de citer un texte à l'appui de l'application du verset *Septies laudem dixi tibi* au nombre des heures canoniques; on en trouverait sans doute aisément de plus ancien que la lettre d'Alcuin 65 (108, 34 Dümmler).

L'index ajouté par M. Duchesne à la seconde édition rendra les plus grands services. L'exécution matérielle n'a pas gagné. Le papier est meilleur, mais les caractères sont usés [1].

Paul LEJAY.

Holger PEDERSEN. **Aspirationen i irsk**, en sproghistorisk Undersœgelse, fœrste Del, med et Tillæg: Theser til den indoeuropæiske Sproghistorie. Leipzig, N. Spirgatis, 1897, gr. in-8, 200 pages.

Cette première partie de l'étude sur l'aspiration en irlandais, par M. Holger Pedersen, contient tout ce qui a trait à la phonétique. La seconde partie, qui est sous presse, comprendra la morphologie.

M. P. étudie successivement : 1° la prononciation actuelle des lettres aspirées; 2° l'aspiration en vieil irlandais; 3° les exceptions à la loi de l'aspiration; 4° la date de l'aspiration en irlandais.

L'étude sur la prononciation actuelle des lettres aspirées contient d'utiles et intéressantes remarques sur le son de *l, n, r* dans le dialecte d'Aran. On connaît maintenant le dialecte des îles d'Aran par un copieux vocabulaire en transcription phonétique : *Wörterbuch der auf den Araninsel gesprochenen westirischen Mundart*, Marburg, 1896 (thèse d'habilitation de F. N. Finck). M. Pedersen insiste sur la distinction de *l n* aspirés et de *l n* non aspirés. Cette distinction avait été faite d'une manière très précise dès 1887 par Clann Chonchobhair, *The Gaelic Journal*, t. III, p. 8-11. On ne s'est pas occupé de cette question dans la *Revue celtique*, t. XIV, p. 99-112. Le but que se proposait l'auteur de l'article de la *Revue celtique* était de représenter une

---

1. P. 37, n. 1, lire : *Coustant*. — P. 72, n. 2 : « la liturgie arménienne (*in* anglais)... ». — P. 120, n. *Gelasianum* doit être compris dans la citation. — P. 248, n. 3, lire : G. Morin.

prononciation individuelle telle qu'elle était et non telle qu'elle aurait dû être; ainsi s'expliquent d'ailleurs les divergences de notation du même son qui choquent M. P. et que l'auteur avait pris soin de signaler lui-même (p. 119, l. 29).

M. P. étudie l'aspiration dans le manuscrit de Wurzbourg et démontre que l'aspiration se produisait même pour les lettres *l*, *n*, *r*, *m*, *s*, *f*, *b*, *d*, *g*, bien qu'elle ne fût jamais marquée dans l'écriture. L'*h* se prononçait, car il est mis quelquefois pour *ch* : *hetoir* = *chetoir* (p. 127). Les exceptions à la loi de l'aspiration sont dues à la rencontre de deux lettres appartenant au même organe, par exemple *c* = *ch* + *ch; ch* + *c; c* + *ch; ch* + *gh; gh* + *ch*. C'est la loi signalée par J. Loth dans les langues brittoniques.

Quant à la date de l'aspiration irlandaise, M. P. pense que la mutation vocalique du breton n'est qu'un état postérieur de l'aspiration irlandaise; les sourdes intervocaliques seraient devenues d'abord spirantes (c'est l'état de l'irlandais), puis sonores (c'est l'état du breton).

La brochure de M. Pedersen est remplie d'importantes remarques de détail et de comparaisons entre les langues brittoniques et gaéliques. En voici quelques-unes : ir. *-su* vient du pronom *tu* uni à la désinence verbale *s;* ir. *siubal*, gall. *heol* = * *hefol*; l'*m* de l'irlandais *nem*, skr. *nábhas*, sl. *nebo* serait dû à l'influence d'un *n* final ; ir. *diuit* = * *di-ét-*; ir. *amháin*, cf. gallois. *amyn ;* ir. *con*, clair, pur, gall. *cain ;* ir. *do adbad-ar* appartient à la même racine que le latin *video* (le *v* s'est changé en *b* sous l'influence du *d* précédent) ; le *cc* de *macc* provient du dat. plur. *maccaib* = * *maqesobis*.

G. Dottin.

Suomalaisen kirjallisuuden vaiheet, kuvaeli Julius Krohn [1]. Helsingfors, imprimerie de la Société de littérature finnoise. 1897, x-480 p. in-8.

A la suite de beaucoup de travaux préparatoires : recueils de chants, traditions, énigmes, proverbes et contes populaires, publications de textes, notices critiques et esthétiques, biographies d'écrivains, bibliographies [2], il a été enfin possible d'écrire l'histoire de la littérature finnoise, non plus sous la forme de maigre manuel, mais comme livre à lire aussi bien qu'à consulter, destiné tout à la fois au grand public et aux lettrés. Il était juste que cette tâche fût réservée à l'un de ceux qui ont le plus contribué à en faciliter l'exécution.

---

1. *Les phases de la littérature finnoise*, esquissées par J. Krohn, formant le t. LXXXVI de *Suomalaisen kirjallisuuden seuran toimituksia* (Publications de la Société de littérature finnoise).

2. Dont deux des plus récentes ont été analysées dans la *Revue critique*, n° 37-38, 29e année, 16-23 sept. 1895, p. 155-159.

L'auteur du présent volume avait en effet publié antérieurement : *la Poésie finnoise au temps de la domination suédoise* (1862); *De la poésie populaire contemporaine en Finlande* (1860); *Conp d'œil sur la presse finnoise* (1871); *Histoire du psautier finnois* (1880); *Éléments esthoniens et finnois occidentaux dans le Kalevala* (1872); *les Chants sur Kullervo avec les additions ingriennes* (1882), et de fort nombreuses notices sur les écrivains finnois dans *Guirlande de poésie finnoise* (1866), dans le *Dictionnaire biographique de la Finlande* et dans plusieurs revues et journaux.

Né à Viborg en 1835, dans la partie germanisée de la Finlande, qui fut d'ailleurs le berceau de beaucoup des meilleurs poètes finnois, il n'apprit le *suomalais* qu'après l'allemand, le russe et le français ; mais il s'en appropria si bien le génie qu'il devint tout à la fois un des meilleurs poètes et prosateurs et des linguistes les plus versés dans cette langue ; il était donc aussi bien préparé au point de vue littéraire qu'au point de vue de l'érudition pour l'œuvre qui devait être le couronnement de ses longs travaux ; mais sa mort tragique dans une promenade sur le golfe de Viborg, en 1888, ne lui permit pas d'y mettre la dernière main. Il ne put publier que *le Kalevala au point de vue littéraire* (1883) et *de ses origines* (1884-1885); le volume suivant, qui devait traiter de *la Kanteletar* (la Cithariste), recueil de poésies détachées, sera probablement publié plus tard; enfin le dernier vient de l'être par le fils de l'auteur, Carl-Léopold Krohn, profond démomathe, avec le concours du Dr G. Grotenfelt, à qui l'on doit le *Catatogue des manuscrits de la Société de littérature finnoise* (1885) et celui de la Bibliothèque de cette Société (1894), des *Additions à l'histoire de la littérature finnoise au* XVIIe *siècle* (1891) et des notices dans son anthologie de *Dix-huit poètes finnois* (1889). C'est encore la dévouée et zélée Société de littérature finnoise de Helsingfors qui a fait les frais de l'édition, pour ce troisième volume comme pour le premier, et c'est un nouveau service à ajouter à tous ceux qu'elle a déjà rendus aux études de sa spécialité.

Les trois cinquièmes environ du présent ouvrage, qui s'étendent jusqu'en 1844, étaient à peu près terminés; le reste, jusqu'en 1860 pour la linguistique, jusqu'en 1870 pour les sciences et 1886 pour les belles-lettres, a été rédigé par l'éditeur, d'après les notes de son père et les articles de celui-ci disséminés dans divers recueils. Il serait donc à désirer, à cause des immenses progrès en tous genres de la littérature finnoise, depuis une soixantaine d'années, que l'histoire littéraire de la seconde moitié de notre siècle fût reprise, complétée et harmonisée avec le reste.

Cet exposé fera comprendre pourquoi il y a des lacunes dans la présente histoire, où ne figurerait même pas le nom de l'auteur qui tient pourtant une belle place dans la littérature de son pays, si l'éditeur n'avait placé en tête du volume (p. 3-14) l'intéressante autobiographie

de J. Krohn. Nous sommes porté à regarder comme intentionnelle l'omission de petits poètes comme P. Kettunen et J. Ræikkœnen, qui sont d'ailleurs des cantons finnois de la Russie; nous ne ferons pas non plus un grief à l'auteur ou à l'éditeur d'avoir laissé de côté les douze médiocres *Vœinœmœiset* (émules de Vœinæmœinen), du Savolax édités par Gottlund en 1828, ainsi que Antti Tœrnudd et C. Fr. Bergh, dont les *runos* n'ont été publiés (dans *Suomi*, t. XIV de la série III, 1897) qu'après la mort de J. Krohn; celui-ci, en effet, ne s'était proposé de parler ici que des ouvrages imprimés. Il traite de plus de trois cents écrivains; c'est infiniment plus qu'on n'en trouve dans aucune autre histoire générale ou partielle de la littérature finnoise. De sobres notices biographiques marchent de pair avec les appréciations critiques et de sommaires indications bibliographiques; il renvoie parfois aux sources où l'on trouve de plus amples renseignements. Quoique les publications suédoises, assez nombreuses en Finlande, ne soient pas comprises dans cet exposé, l'auteur les mentionne incidemment (ainsi que les écrits, latins, grecs, allemands), surtout lorsqu'elles émanent d'auteurs qui ont également écrit en finnois ou qu'elles ont trait aux sujets nationaux.

Telle quelle, cette histoire sera fort appréciée des amateurs de littérature finnoise; pour faire pendant aux trois grands ouvrages consacrés aux littératures : danoise, par P. Hansen (1886 ; 2e édit., 1895-1897), norvégienne, par H. Jæger et Otto Andersen (1896-1897), suédoise, par H. Schück et K. Warburg (1896-1897), il ne lui manque que des illustrations, portraits, fac similés de titres, d'autographes, de vignettes; mais il y a tout à parier que l'active, intelligente et patriotique population de la Finlande ne voudra, pas plus à ce point de vue qu'à aucun autre, rester en arrière des trois nations septentrionales.

E. Beauvois.

Michel Menot. — En quelle langue a-t-il prêché? — Son genre d'éloquence. — Essai de restitution en français du commencement du xvie siècle, des Sermons « sur l'Enfant prodigue » et « sur la Madeleine, » par Armand Gasté. Caen, ap. Henri Delesque, 1897, 71 pages.

Nous avons, je parle en général, une idée fausse de ce que furent les sermons de Menot, et c'est pour la rectifier que M. Gasté a publié cet opuscule intéressant. On les juge, comme Voltaire, qui s'était bien gardé de les lire, d'après les citations plus ou moins plaisantes qu'en a faites Henri Estienne dans son *Apologie pour Hérodote*. Le Dictionnaire de Vapereau, celui de Larousse où feu Floquet apprenait l'histoire, s'accordent à dire qu'il fut l'inventeur du style macaronique, et Grégoire, dans son Dictionnaire encyclopédique, ne fait que répéter la même appréciation, ce qui prouve que ce n'est pas toujours à tort qu'on accuse les faiseurs de Dictionnaire d'avoir l'âme moutonnière. Menot

a-t-il prêché en latin ou en français? Les savants sont très divisés sur cette question, cependant Labitte, Lecoy de La Marche, l'abbé Samoillan, dans sa thèse sur Olivier Maillard, Gaston Paris et d'autres encore sont d'avis que Menot, s'adressant à un auditoire essentiellement populaire, ne pouvait lui parler qu'en français. Il est très vraisemblable que si les sermons de Menot nous sont arrivés en latin, c'est qu'ils étaient traduits immédiatement dans cette langue pour servir, en quelque sorte, de manuel aux prédicateurs du temps, et que si de nombreux passages sont restés en français, c'est qu'on les jugeait intraduisibles. Ce sont, en effet, la plupart du temps des idiotismes, des mots comiques, des gauloiseries même qui auraient perdu toute leur saveur à passer dans une langue morte. Mais si Menot divertit et amuse trop souvent son auditoire par des traits satyriques, des jeux de mots, par des expressions un peu crues et même par des bouffonneries, ce qu'il est impossible de nier, il faut bien se garder de conclure qu'il n'est jamais sérieux. En traduisant en français du xve siècle deux sermons, l'un sur l'*Enfant prodigue,* l'autre sur la *Madeleine*, M. Gasté, par cette ingénieuse restitution, nous révèle ce que fut réellement la prédication de Menot. Supprimez les locutions populaires, quelques traits un peu vifs restés en français dans le texte latin, et vous croirez lire du Gerson. Du reste, un prédicateur que ses contemporains appelaient *Langue d'or* ne devait pas être tout à fait indigne de ce surnom.

A. Delboulle.

Lettres de Catherine de Médicis publiées par M. le comte Baguenault de Puchesse. T. VI. 1578-1579. Paris, Imprimerie nationale, 1897, in-4° de xxiii-563 p.

La publication des lettres de Catherine de Médicis avait été confiée en 1875 à de la Ferrière. Le tome Ier parut en 1880, le tome V, qui s'arrêtait à la fin de 1577, en 1895. Nous ne pouvons juger en quelques lignes les cinq tomes publiés par de la Ferrière ; on y relève des bizarreries analogues à celles qui se retrouvent dans tous les travaux de cet érudit. Dès 1880, en tête de son premier tome, il publiait une introduction biographique (l'entreprise était peut-être prématurée) sur Catherine, introduction qui s'arrêtait, on ne sait pourquoi, à la mort de Charles IX [1]. De renseignements sur les fonds où il avait puisé les éléments de sa publication, point. Avec le tome II nous avons une introduction, faisant double emploi avec certaines parties de la première, sur les événements des années 1563-1566, plus (p. cxi) quelques renseignements sur les fonds. Chacun des trois tomes suivants est précédé

1. Sans doute parce qu'à ce moment il n'avait pas encore réuni de dossiers sur le règne d'Henri III. De même *Le xvi° siècle et les Valois* s'arrête en 1576, tout simplement parce que les *Calendars* n'allaient pas plus loin.

d'une introduction (1567-1570, 1570-1574, 1574-1577), et parfois d'une préface à l'introduction.

Le nouvel éditeur, M. Baguenault de Puchesse, est bien obligé de signaler, très discrètement d'ailleurs, « l'érudition facile » de son prédécesseur. Il nous promet un supplément aux tomes publiés par de la Ferrière. En attendant, il continue, pour le plus grand profit des historiens du xvie siècle cette gigantesque publication [1].

Ce tome VI commence au début de 1578, avant le départ de Catherine pour le Midi, s'arrête en mai 1579, après les conférences de Nérac. Il avait été en partie préparé par de la Ferrière, et quelques feuilles avaient même déjà été imprimées avant la mort de celui-ci. « Mais — nous dit M. B. de P. — il manquait l'annotation et la collation des textes; nous avons dû revoir chaque lettre, la remettre à sa place, la faire précéder ou suivre de nombre de pièces oubliées, identifier autant que possible les noms de personnes et de lieux, dépouiller des recueils entiers du département des manuscrits, qui n'avaient point été suffisamment explorés. » C'est donc un travail très considérable que M. B. de P. a eu à entreprendre, et ce volume peut être considéré presque exclusivement comme son œuvre.

Aux lettres de la reine mère, M. B. de P. a ajouté, en appendice, plusieurs séries de pièces très intéressantes, qui permettent de compléter sur beaucoup de points la *Correspondance* elle-même. Citons, entre autres, les documents suivants :

1° Une lettre de Henri III à Villeroy, du 2 juillet 1578, dans laquelle le roi expose ses projets à l'égard de son frère François d'Anjou. L'écarter de Paris et le détourner des Flandres, telle est la seule pensée du roi; et, pour avoir sa tranquillité personnelle et ne pas mécontenter Philippe II, il n'hésite pas à entrer dans une politique extrêmement dangereuse, à constituer dans le sud-est de la France un puissant État féodal. Il proposait à François d'échanger ses domaines des environs de Paris contre le marquisat de Saluces ; on devait demander au pape de lui céder Avignon et le Comtat, « afin qu'il puisse avoir tout ensemble de ce costé là vng bon et bel Estat, de grande étendue... », auquel on pourrait ajouter le Montferrat. Il est heureux pour la France que ce projet n'ait pas été réalisé ;

2° Les articles accordés à la Réole entre la reine-mère et le roi de Navarre ;

3° Le procès-verbal de réunion d'Agen en octobre 1578 ;

4° Le Mémoire de la Hunaudaye sur la Bretagne.

5° Le Mémoire présenté par les chefs de la Réforme à Henri III sur les moyens d'assurer la paix (à Nérac, le 6 février 1579). — Les hugue-

1. Les six tomes parus ne nous mènent encore qu'à dix ans de la mort de Catherine! — Ne pas appeler J. Weiss, mais N. Weiss, le conservateur de la Bibliothèque du protestantisme français.

nots demandaient alors bien plus que ce que leur accordera l'édit de Nantes : « l'exercice libre, publicq et général de la R. R. par toutes les villes et lieux du royaume », c'est-à-dire l'égalité absolue. Catherine, dont les annotations manuscrites figurent en marge des demandes, répond en s'appuyant sur le texte de l'édit de Bergerac ;

6° Deux procès-verbaux différents de la conférence de Nérac (avec la lettre de Catherine cela nous fait trois récits).

Le volume contient encore des lettres de Catherine retrouvées pendant l'impression du volume, ses itinéraires, et d'excellentes tables chronologique, de personnes, de matières.

Le fait essentiel que ce volume met en lumière, c'est l'entrevue de Nérac [1]. A peine mentionnée par de Thou, confondue par d'Aubigné avec celle de Montauban, omise par le P. Daniel, ignorée ou mal jugée par les modernes, cette conférence nous est aujourd'hui bien connue. Chez les huguenots, comme chez leurs adversaires, la turbulence, l'ambition, l'intrigue tiennent la place des convictions religieuses.

Quant à Catherine, elle n'apparaît certainement pas ici comme le monstre d'iniquité, la cruelle Athalie que peignent les pamphlets protestants ; elle y a cependant les traits d'une Florentine astucieuse, vivant au jour le jour, remplaçant les moyens politiques par de petites ruses, femme d'intrigue plutôt qu'homme d'État ; sa principale vertu, c'est l'amour de la paix, dont elle désire le rétablissement et le maintien moins comme reine que comme mère. Paix au dehors comme au dedans : si elle pousse au mariage de François avec Élisabeth, c'est pour le détourner de l'entreprise de Flandres [2]. On voit très bien dans ses lettres à Henri III la parfaite comédienne ; elle explique elle-même comment elle joue à volonté la colère, le chagrin, la tendresse, etc.

Je ne peux naturellement vérifier les leçons de M. B. de P. Il en est cependant un certain nombre qui m'ont paru douteuses [3].

Trop de noms propres restent inexpliqués. — P. 40, Hémon Auger est le célèbre père jésuite Edmond Auger. — P. 62, Gardagni : c'est Gadagne, que l'on retrouve p. 204. — P. 276 : « Ce doit être le célèbre François de la Noue ». Aucun doute n'est possible à cet égard, mais comment M. B. de P. peut-il ajouter que la Noue, « *avant d'être le grand*

---

1. M. B. de Puchesse avait déjà publié une étude sur *Catherine de Médicis et les conférences de Nérac* dans la *Revue des quest. hist.*, 1897, p. 337-363. On en retrouve l'essentiel dans l'*Introduction* du présent volume.

2. A ce propos M. B. de P. ne cite ni le fonds K des Arch. Nat., ni Kervyn de Lettenhove, ni les papiers du duc d'Anjou.

3. P. 80, par durablement *lisez* perdurablement. — P. 184, « 50 ou 60 M^es » c'est évidemment, d'après le contexte, *maistres*, et non *ministres*, qu'il faut lire. — P. 218, chose aportée *lisez* apostée. — P 287, col. 2, l. 11 : et l'autre par Jacques le courrier, ayant suivant la première; envoyay vostre lectre, *lisez* et l'autre par Jacques le courrier; ayant, suivant la première, envoyay [envoyé] vostre lectre. — P. 478, col. 2, l. 26 boudez, *lisez* bandez. —

capitaine que l'on sait, négociait à l'étranger »? En 1579, la Noue était déjà un grand capitaine, l'illustre défenseur de la Rochelle, *le Bras de fer*. — Le mystérieux personnage désigné à la même page par le mot « ledict » ne serait-il pas la Fin [1]?

Nous souhaitons que M. B. de Puchesse ne nous fasse pas attendre trop longtemps les tomes suivants de cette si précieuse *Correspondance*

H. Hauser.

Inquisitio haereticae pravitatis neerlandica, Geschiedenis der Inquisitie in de Nederlanden, Tweede deel, door Dr Paul Fredericq, Gent, Vuylsteke, S' Gravenhage, Nijhoff, 1887, xvii, 195 pages, in-8. Prix : 5 fr.

Nous avons rendu compte du premier volume de cet ouvrage dans la *Revue* du 19 décembre 1892; nous expliquions alors que le savant professeur de Gand y mettait en œuvre son recueil de documents, *Corpus documentorum Inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae*, dont le premier tome a été mis au jour en 1889, et dont le second a été publié en 1896. Nous avons parlé déjà, tout récemment, d'une partie de ce nouveau volume de la *Geschiedenis der Inquisitie*, en rendant compte, ici même, du mémoire détaillé de M. Frédéricq, sur les Flagellants et les Sauteurs aux Pays-Bas, extrait des publications de l'Académie royale de Belgique [2]. En effet, cette étude si curieuse était tirée du nouveau volume de l'auteur, qui embrasse l'histoire de l'Inquisition néerlandaise au xive siècle, ce siècle qui, par ses luttes ecclésiastiques et son schisme, favorisa singulièrement la recrudescence de l'hérésie et l'éclosion de sectes nouvelles. Après avoir donné d'abord un aperçu de l'état religieux aux Pays-Bas, à ce moment, et dépeint, surtout d'après les écrits du mystique Ruysbroeck, les tendances « pestiférées » combattues par le célèbre *docteur extatique*, M. F. nous raconte les premières persécutions dirigées par l'Inquisition contre les confréries des Béguines et des Béghards après leur condamnation au concile de Vienne (1311), et comment on fit examiner leurs doctrines, par ordre du pape Jean XXII, pour distinguer ceux de ces groupes qui étaient orthodoxes, de ceux qui s'adonnaient à des croyances suspectes ou défendues (1318-1343). La plupart des béguinages néerlandais réussirent à prouver la pureté de leur foi. Quelques groupes cependant étaient contaminés; tel celui qui entourait la sœur Helwige ou Hedwige, de Bruxelles (morte vers 1336), dont M. F. nous fait connaître les écrits en prose et en vers et les théories sur l'amour mystique en Dieu. Ses partisans (les *Amis* ou les *Nouveaux*, comme on les appelait aussi),

---

1. Il y a une lacune à cette date dans le *Jacques de la Fin* de M. Dumoulin, dont la chronologie n'est pas toujours d'accord avec celle de la *Correspondance*.
2. Voy. *Revue* du 1er novembre 1897.

étaient encore nombreux dans le Brabant au commencement du xvᵉ siècle.

Nous ne reviendrons pas sur les chapitres IV-VI, renfermant l'histoire de la naissance et des migrations des Flagellants (1349-1400) et l'histoire des Danseurs (1374), puisque nous en avons déjà parlé. D'autres chapitres sont consacrés aux persécutions renouvelées contre les béguines et les béghards dans la seconde moitié du xivᵉ siècle, et à celles dirigées contre l'association des *Frères* et les *Sœurs de la vie commune*, fondée par Gérard de Groote, qui pourtant avait lutté lui-même contre les hérétiques et avait demandé au pape Urbain VI [1] une place d'inquisiteur ! Dans les dernières pages du livre, M. Frédéricq expose la lutte entre l'inquisition épiscopale et l'inquisition papale, lutte qui se poursuit, plus ou moins sourde ou plus ou moins ouverte, durant tout le xivᵉ siècle ; d'abord refoulés, puis, peu à peu, abolis dans la plupart des évêchés des Pays-Bas, les représentants du Saint-Siège reviennent peu à peu, surtout après l'avènement de l'empereur Charles IV, et au commencement du xvᵉ siècle nous voyons un ou plusieurs inquisiteurs pontificaux accrédités et, en plein exercice, dans chacun des diocèses néerlandais, unis aux délégués épiscopaux dans une entente cordiale pour l'extirpation des hérétiques.

Le volume, dédié à M. Henry Charles Lea, « schrijver van het standaardwerk, A History of the Inquisition in the Middle Ages », est, comme son aîné, écrit avec un soin de documentation scrupuleuse, et la plus rigoureuse impartialité ; pourquoi faut-il qu'un travail d'une valeur scientifique aussi considérable reste à peu près inconnu au public français, même dans les sphères érudites, parce qu'il est écrit en flamand ?

R.

Die Befreiung der Leibeigenen (mainmortables) **in Savoyen, der Schweiz und Lothringen,** von Dʳ Paul Darmstaedter. Strassburg, K. Trübner, 1897, X, 265 p., in-8. Prix : 8 fr. 75 c.

L'étude de M. Darmstaedter, publiée dans le recueil des travaux du Séminaire d'économie politique à l'Université de Strasbourg, est une bonne monographie, basée sur des recherches consciencieuses. Non seulement l'auteur a dépouillé la littérature imprimée, mais il a fait des recherches dans les archives de Turin, Berne, Lausanne, Fribourg, Nancy, etc. [2]. Son livre ne raconte pas seulement l'abolition finale de la main-morte au xviiiᵉ siècle dans les territoires de langue française en

1. P. xiii, il faut lire, en effet, Urbain VI au lieu de Urbain II.
2. On trouvera l'indication détaillée de ces dossiers d'archives aux pages 253-260 de l'ouvrage.

dehors du royaume (sauf les provinces wallonnes des Pays-Bas), mais il expose aussi les tentatives antérieures faites à ce sujet dans les différentes contrées mentionnées au titre de l'ouvrage. C'est ainsi que, pour la Savoie, M. D remonte jusqu'à l'Édit de Rivoli (1561), d'Emmanuel-Philibert, et détaille ensuite les phases différentes de l'œuvre d'affranchissement à travers le XVIIe et le XVIIIe siècles ; besogne longue et compliquée, qui était bien achevée au point de vue législatif, mais non encore réglée, au point de vue financier, quand le général de Montesquiou pénétra dans le pays en septembre 1792. A vrai dire, le volume se compose de trois monographies distinctes et ce n'est que dans un chapitre final que M. D. essaie de grouper les résultats acquis et d'en tirer des conclusions générales, applicables également à la situation économique et légale des choses agricoles du royaume lui-même. L'étude sur le régime seigneurial en Lorraine nous a paru particulièrement intéressante, puisqu'on peut y suivre de bonne heure l'influence des principes humanitaires modernes sur la législation de Léopold Ier ; dès 1711, l'un des édits du duc sur la main-morte, proclame déjà le droit des populations à la liberté.

C'est aux économistes et aux jurisconsultes que s'adresse plus particulièrement l'ouvrage ; c'est à eux d'en discuter les détails. Mais les historiens, de leur côté, pourront tirer profit de l'étude solidement documentée et méthodiquement conduite de l'auteur [1].

R.

Geschichte der deutschen Hanse in der zweiten Haelfte des 14 Jahrhunderts von Dr E. R. Daenell. Leipzig, Teubner, 1897, XI, 210 p. in-8°.

L'auteur, agrégé libre à l'Université de Leipzig, affirme dans sa préface que les travaux de Sartorius et de Lappenberg sur l'histoire de la Hanse (travaux auxquels il aurait pu ajouter celui de Barthold) ont beaucoup vieilli, et personne ne songera certes à s'inscrire en faux contre ce jugement parfaitement équitable. Mais il peut sembler douteux que *l'Histoire de la Hanse allemande* de M. Daenell soit précisément l'ouvrage appelé à remplacer ces prédécesseurs un peu démodés, auprès d'un public désireux de s'instruire à fond sur le passé de la grande ligue commerciale du Nord. Chaque auteur est libre, à coup sûr, de choisir son sujet et de le délimiter à son gré; mais il n'en est pas moins un peu singulier que M. D, concevant le projet si louable de raconter

1. M. D. commet la faute, si fréquente en Allemagne, d'accentuer tous les *e* muets qu'il rencontre dans les noms propres. Il écrit *Mirécourt, Rosémont, Gondrécourt*, Çà et là il y a quelques légères erreurs. Ainsi l'industrie verrière en Lorraine ne date pas seulement des tout derniers ducs ; elle existe dès le XVIe siècle, mais fut à peu près anéantie par la guerre de Trente Ans.

l'histoire hanséatique et s'appuyant lui-même sur le grand nombre des monographies, en partie excellentes, parues sur la matière depuis un quart de siècle [1], n'ait pas eu l'idée d'aborder sa tâche par le commencement et de raconter tout d'abord les origines de la Hanse, avant de nous jeter au milieu des intrigues politiques du xive siècle sans fil conducteur et sans orientation préalable. Je sais bien qu'il explique son point de départ par son titre même, *Histoire de la Hanse germanique;* c'est seulement au moment où les grandes villes commerçantes de la mer Baltique et de la mer du Nord réunissent leurs efforts à ceux des grands centres producteurs de l'industrie et aux métropoles du commerce intérieur que se forme une véritable association politique et économique *allemande*, et c'est donc vers le milieu du xive siècle seulement qu'une histoire générale des relations politico-commerciales de ces villes avec les royaumes voisins peut véritablement commencer. Cette explication ne me satisfait que médiocrement, je l'avoue ; car, en étudiant le récit même de M. Daenell, je ne vois pas en quoi l'action politique des villes hanséatiques est plus *une* [2], ni surtout plus *allemande*, à partir de ce moment. S'il est un trait caractéristique et durable de l'histoire de la Hanse, c'est celui de se développer tout à fait extérieurement à l'histoire de l'Allemagne proprement dite et de n'avoir que de très rares points de contact avec celle du Saint-Empire romain. Elle reste à peu près indifférente aux problèmes politiques et ecclésiastiques qui préoccupent si vivement le moyen âge germanique, elle vit à peine de la vie nationale, à vrai dire, et c'est pour son propre compte, et dans un intérêt tout égoïste, qu'elle lutte avec les Scandinaves, les comtes de Flandre ou les grands-maîtres de l'Ordre Teutonique.

Mais, en admettant même la distinction trop subtile établie par l'auteur, cela ne le dispensait pas d'expliquer à ses lecteurs l'organisation intérieure de cette association prétendue nouvelle et de nous faire saisir le mécanisme politique et économique de ses diètes communes, de son organisation militaire, de ses colonies commerciales au dehors. Il admet que tout cela leur est connu dès l'abord, ce qui est plus flatteur pour eux en apparence que commode en réalité. Le livre de M. D. devrait être intitulé : *Histoire de la politique extérieure des villes hanséatiques, de 1360 à 1398*, et être précédé d'un premier tome, introduisant le sujet et orientant les lecteurs sur tout ce qui est antérieur aux blocus commerciaux systématiques, dirigés contre l'Angleterre ou la Flandre, et aux hardies expéditions maritimes contre le Danemark et la Suède, expéditions qui donnèrent Stockholm aux flottes victorieuses de Lubeck et de Stralsund. On saurait alors mieux ce qu'on

---

1. On les trouvera mentionnées pour la plupart dans la *Quellenkunde* de Dahlmann-Waitz (ed. Steindorff, 1894), p. 295-298.

2. On voit, par le récit de M. D. lui-même, comment Hambourg refuse de participer à la campagne de 1395 contre la Suède.

doit trouver dans l'ouvrage de M. Daenell et nul ne pourrait se plaindre, à tort ou à raison, d'avoir été déçu dans son attente.

Pour ce qui est de la forme du récit, on le voudrait un peu plus vivant ou un peu plus coloré; transcription fidèle et analyse consciencieuse des nombreuses pièces diplomatiques amoncelées dans le *Hansisches Urkundenbuch* de Hoehlbaum et les *Hanserecesse* de Koppmann, la narration est, par moments, d'une sécheresse extrême et rappelle bien plutôt ces dissertations érudites qui dissèquent une question spéciale dans ses moindres détails qu'un véritable ouvrage d'histoire. En un mot, le livre semble écrit, non pour apprendre l'histoire de la Hanse à ceux qui l'ignorent, mais pour la discuter avec les rares privilégiés qui la connaissent déjà. Un homme du métier y trouvera bien des observations judicieuses et des renseignements utiles dont il fera son profit, mais il effarouchera plutôt ceux qui, sans longue initiation préalable, essaieraient d'y apprendre ce que fut la Hanse germanique [1].

R.

De Marco (Emmanuele). **La Sicilia nel decennio avanti la spedizione dei Mille.** Catane, Monaco et Mollica. 1898. Gr. in-8 de 361 pp. 5 fr.

A vrai dire, ce livre est consacré, non à l'histoire générale de la Sicile de 1850 à 1860, mais à celle des soulèvements qui, durant cette période, préparèrent le triomphe de Garibaldi; encore l'auteur, sauf dans les cinquante premières pages, ne traite-t-il que de la dernière des dix années précitées. C'est dire qu'il entre dans des détails que, hors de la Sicile, on trouvera un peu minutieux. Les faits généraux y disparaissent trop souvent. On verra pourtant, par exemple p. 121 sqq, l'appui que le clergé sicilien prêta en général à l'affranchissement de l'île. L'ouvrage est orné de bons portraits de Mazzini (de qui l'auteur exagère l'importance) et de quelques autres patriotes; mais l'impression n'en est pas suffisamment correcte.

Charles Dejob.

---

1. Le lecteur sera également désorienté çà et là par certaines locutions qui doivent être des provincialismes; ainsi M. D. emploie souvent le mot *entsagen* pour *absagen*; il n'a expliqué nulle part que le « *Deutscher Kaufmann* » est l'expression traditionnelle pour indiquer les « comptoirs » hanséatiques; il se sert parfois d'expressions impropres, comme « *sich in einer klaeglichen Rolle befinden* », etc.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 21 mars — 1898

1. **Chrestomathia arabica** cum lexico variisque notis, auctore P. L. Cheikho, S. J. — Beryti, typographia Patrum Societatis Jesu, 1897; in-8, pp. 486.
2. **Cours de Belles-Lettres d'après les Arabes**, par le R. P. L. Cheikho. 1re partie, 2e édit.; Beyrouth, 1897; in-8, pp. 450.
3. **Biblia arabica.** Beyrouth, imprimerie catholique, 1897; in-8, pp. 562.
4. **L'Arabe moderne** étudié dans les journaux et les pièces officielles, par Washington-Serruys, membre de la Société asiatique. Beyrouth, imprimerie catholique, 1897; in-8, pp. xvi-142.
5. **Al-Machriq** (*l'Orient*); Revue catholique orientale bi-mensuelle (lettres, sciences, arts), n° 1 (1er janv. 1898). Beyrouth, imprimerie catholique; in-8, pp. 48.

L'imprimerie des jésuites de Beyrouth continue avec une infatigable activité la série de ses publications qui lui ont valu, à l'occasion du dernier Congrès des Orientalistes, un éloge public tombé d'une bouche plus autorisée que la nôtre [1]. Malgré les mille et une vexations qui lui sont suscitées par la censure ottomane, il ne se passe presque pas de mois sans que nous apprenions l'apparition ou la réimpression de quelque ouvrage. Ceux que nous venons de citer ne sont pas les seuls qui aient paru en ces derniers temps. Des spécialistes parleront des autres avec plus de compétence. Nous nous contenterons d'indiquer le sujet de ceux-ci.

I. — La *Chrestomathie arabe* du P. Cheikho est destinée à compléter la Grammaire qu'il a publiée l'an dernier en collaboration avec le P. Durand. Ainsi que l'indique le titre, cet ouvrage comprend un choix

1. Nous lisons dans le compte rendu de la séance de la *Section des langues musulmanes* (10 septembre), à l'occasion d'une communication faite au mom du P. L. Cheikho : « M. de Goeje (président de la section) exprime toute la sympathie du monde savant pour les si utiles publications de l'imprimerie catholique de Beirout. »;

de morceaux, un lexique et des notes. Les morceaux présentent une série extrêmement variée, comme on peut s'en convaincre par l'énumération des chapitres : 1. *Religiosa et Biblica;* 2. *Coranica;* 3. *Proverbia;* 4. *Moralia;* 5. *Philosophica et theologica;* 6. *Oratoria;* 7. *Fabulæ;* 8. *Narrationes, Facetiæ, etc.;* 9. *Historica et geographica;* 10. *Prosa ornata;* 11. *Poesis;* 12. *Manuscriptorum specimina.* Un bon nombre des textes reproduits étaient inédits. Les notes sont multipliées presque à l'excès. Elles occupent autant d'espace que le texte lui-même; toutes les difficultés sont aplanies pour l'étudiant, soit par des explications, soit par des renvois à la Grammaire. A ce point de vue, cette chrestomathie pourra être très utile à ceux qui sont obligés de travailler sans le secours d'un maître.

II. — En publiant pour la première fois son *Cours de Belles-Lettres selon les Arabes*, l'auteur s'était proposé de recueillir sous forme de chrestomathie littéraire et oratoire ce que les auteurs arabes ont écrit sur l'art de bien dire, et ensuite de formuler, d'après ces auteurs mêmes, des préceptes de littérature et de rhétorique : de là quatre volumes publiés de 1886 à 1890. Le succès qu'a obtenu cet ouvrage près des Orientaux oblige le P. Cheikho à en donner dès maintenant une seconde édition dont nous avons le premier volume sous les yeux.

III. — La Bible arabe n'a pas, au point de vue de la critique textuelle, la même importance que les autres versions orientales. Il y a deux catégories de versions faites en cette langue : les unes viennent directement des textes originaux et ce sont les seules qui puissent être utiles à la science biblique; les autres proviennent des versions syriaque, grecque ou copte. C'est à peu près l'équivalent de nos traductions en langue moderne. On peut donc sans scrupule chercher à améliorer de semblables versions. C'est ce qu'ont fait les éditeurs de la Bible de Beyrouth en publiant une nouvelle version revisée sur le texte original comparé avec la Vulgate, les Septante et la Peschittha [1] Cette version a paru de 1876 à 1882 en trois gros et grands in-8, avec le texte entièrement vocalisé. Mais ce livre, destiné à être d'un usage courant entre les mains des chrétiens orientaux, était peu portatif. Pour obvier à cet inconvénient on vient d'en donner une reproduction phototypique qui n'occupe plus qu'un seul volume assez mince et fort élégant. Malheureusement, en évitant un inconvénient, on est tombé dans un autre. Chaque colonne contient 45 lignes de texte; avec les voyelles placées au-dessus ou au-dessous cela équivaut à 135 lignes d'impression! Qu'on juge de la ténuité des signes et de la fatigue des yeux.

IV. — L'ouvrage de M. Washington-Serruys est un recueil d'extraits de journaux, de lettres officielles ou d'affaires, de documents commerciaux ou administratifs, accompagnés de leur texte original quand

1. Ce n'est pas à dire qu'on ne pourrait critiquer sur plusieurs points la leçon préférée par les éditeurs.

ce sont des traductions ou de leur traduction quand ce sont des originaux. Ce livre est destiné à initier à la langue vulgaire ceux qui se trouvent dans la nécessité d'entretenir des relations en arabe avec le monde politique ou commercial. A côté de ces morceaux nous trouvons quelques renseignements assez curieux sur les dignités, grades et titres en usage dans l'empire ottoman, une note sur le journalisme arabe avec une liste des principaux périodiques publiés en cette langue (au nombre de 102 : dont 51 au Caire, 9 à Beyrouth, 6 à Alexandrie, 2 à Damas, 1 à Marseille, 3 en Amérique, etc.), enfin, pour terminer, un vocabulaire arabe-français des principaux néologismes employés dans les journaux et la correspondance officielle.

V. — Comme nouvelle preuve de l'activité scientifique du grand établissement français de Beyrouth, et en même temps du développement et de l'extension que prend le mouvement intellectuel en Syrie, nous citerons l'apparition de la nouvelle revue arabe bi-mensuelle appelée *Al-Machriq* (*l'Orient*). Dans la pensée des fondateurs elle est surtout destinée à propager les sciences occidentales chez les Orientaux. Conçue sur le plan des grandes revues européennes, rien n'y manque, pas même l'indispensable roman. Voici, d'ailleurs, le sommaire du premier numéro, qui a paru le 1er janvier dernier : 1. Notre programme; 2. Causerie scientifique ; 3. Le Fr. Gryphon et le Liban au xve siècle ; 4 Un poids antique de Beyrouth ; 5. Le patriotisme; 6. Un traité inédit d'Al-Asmaï; 7. Histoire de Beyrouth (ms. de la Bibl. nat.); 8. L'Héroïne du Liban (roman) ; 9. Comptes rendus de bibliographie orientale; 10. Questions et réponses. — (Abonnement : 15 fr. par an, pour l'Europe).

Terminons en souhaitant courage et succès aux généreux missionnaires de l'Évangile, qui se font avec raison les missionnaires dévoués de la science.

J.-B. Chabot.

Die Syllogistik des Aristoteles von Dr. Heinrich Maier. Privatdozent der Philosophie an der Universitæt zu Tübingen. — 1er Teil : die Logische Theorie des Urteils bei Aristoteles. — Tübingen, 1896. x-214 pp. in-8.

Ce livre est la première partie d'une série qui doit comprendre trois publications successives : 1° la théorie logique du jugement chez Aristote; 2° la théorie du syllogisme pur chez Aristote; 3° l'application du syllogisme à l'apodictique chez Aristote. Le but de l'auteur est d'exposer la vraie nature du syllogisme aristotélicien, mais le syllogisme a pour condition le jugement et pour fin la démonstration, d'où le plan adopté. — Le tout est une double contribution à l'étude d'abord d'un problème d'histoire, ensuite d'un problème dogmatique. Le problème d'histoire consiste à dégager, parmi les diverses interprétations en présence sur la nature du syllogisme aristotélicien, celle qui exprime le

mieux la pensée de son fondateur; le problème dogmatique consiste à chercher quelle est en soi la conception du syllogisme qui correspond effectivement le mieux à son rôle logique, laquelle est, suivant M. Maier, celle même qu'il attribue à Aristote. — Deux interprétations sont en effet possibles. Suivant la première, le syllogisme est purement formel, les Premiers Analytiques et l'Interprétation se suffisent à eux-mêmes et ne dépendent ni de la Métaphysique d'Aristote, ni des Seconds Analytiques; par suite, les modifications d'ordre purement formel qui ont été apportées au syllogisme dès l'antiquité par Théophraste et Eudème et par les stoïciens, plus tard par les scolastiques, sont dans le sens véritable de la tradition aristotélique, et la logique formelle contemporaine peut à bon droit se dire l'héritière de la logique aristotélicienne. Suivant la seconde opinion, au contraire, le syllogisme d'Aristote ne se sépare pas de l'ensemble de la doctrine; les distinctions logiques sont la résultante des distinctions métaphysiques, et la logique d'Aristote présente, avec celle de Kant et de Herbart, ce caractère commun d'être partie intégrante d'un système métaphysique, avec toutes les différences doctrinales que ce système suppose : la logique d'Aristote prétend découvrir les catégories du réel et les lois de l'être, la logique de Kant fournit des concepts purement subjectifs, considérés indépendamment de leur application ultérieurement possible à la nature; aucune des deux n'est purement formelle. Cette seconde opinion est celle de Trendelenburg, Prantl, Bonitz, Ueberweg, même Zeller; la première est celle de Drobisch et de Brandis; c'est celle aussi de M. M., qui la développe dans les trois chapitres de son livre : I, sur les concepts du vrai et du faux; II, sur le principe de contradiction et du milieu exclu; III, sur l'essence et les modes du jugement (1° l'essence du jugement; 2° les jugements affirmatifs et négatifs; 3° la quantité des jugements; 4° leur modalité: le contingent, le nécessaire, le catégorique). — La conclusion de l'auteur est que tous les jugements ne présentent pas autre chose que le passage d'un donné verbal à des formes verbales qui en constituent l'expression logique. Ces formes expriment des rapports réels entre les choses, d'où leur valeur, sans être cependant fondées sur les principes métaphysiques qui ne sont pas intervenus dans leur genèse. Seule l'idée logique de contingence correspond à la notion métaphysique de virtualité, sans que cette correspondance soit d'ailleurs d'aucune conséquence ici. La pensée et le langage sont les seuls éléments sur lesquels se fonde la distinction des formes du jugement. La notion du vrai et du faux est celle à laquelle se ramène, par l'autorité absolue des principes de contradiction et du tiers exclu, les trois formes de jugement : catégorique, contingent et nécessaire. Cette notion du vrai et du faux suffit d'ailleurs à faire apparaître la distinction entre les jugements éternellement vrais touchant les essences métaphysiques soustraites à la notion du temps, et les jugements tantôt vrais tantôt faux qui ont pour objet des êtres soumis au devenir; les premiers se rapportent à la vérité, les

seconds à l'opinion, et cela de deux manières, soit parce que l'objet du jugement est capable de variations, soit parce que le sujet ne possède qu'une notion subjective et relative. On arrive ainsi à des questions d'un autre ordre pour expliquer comment la multiplicité de plusieurs concepts peut se concilier dans l'unité d'un prédicat, ce qui suppose, pour les divers jugements considérés, la distinction de l'être dans son essence, de l'être par accident, de l'être pur et simple. D'où encore, à la suite des jugements absolument vrais, et des jugements d'opinion, apparaît la différence entre la dialectique et l'apodictique : mais, dans l'une et l'autre méthode, les formes logiques employées ne peuvent pas être autres que celles examinées ci-dessus, et le syllogisme est le même dans les deux cas parce qu'il dérive exclusivement des formes du jugement, antérieures à ces distinctions nouvelles. — Tel est l'ouvrage de M. M., qui a le mérite de poser nettement sa thèse et de la développer avec ordre ; le plan est simple et correctement suivi, l'exécution documentée. Il faut lui savoir gré aussi d'avoir protesté contre les expressions trop cavalières que Prantl emploie en guise d'arguments contre les partisans du pur formalisme. Pour le fond de l'ouvrage, deux remarques sont à faire : 1° En ce qui concerne l'intention générale de l'auteur et les diverses interprétations de la logique d'Aristote, M. M. ne se réfère guère qu'à des auteurs allemands ; il n'est pas permis cependant d'oublier, dans la doctrine que M. M. combat, la position prise par M. Lachelier, qui fonde son interprétation des figures sur cette idée que le syllogisme exprime des conditions métaphysiques et non pas un pur mécanisme verbal ; dans le même sens, avec des différences de détail, M. Rodier déduit les figures de la théorie toute métaphysique de la puissance et de l'acte ; sans doute ces points intéresseront spécialement le second livre, mais ils supposent une théorie générale du jugement, développée d'ailleurs par M. Lachelier à propos des inférences immédiates, dont il fallait tenir compte ici. — 2° Pour ce qui intéresse plus particulièrement cette doctrine du jugement, la grosse difficulté se trouve dans l'interprétation qu'il convient de donner de la modalité chez Aristote. M. M. traite le possible et le nécessaire comme de simples prédicats qui n'altèrent en rien l'application générale du principe de contradiction au verbe être et les lois ordinaires de l'opposition des jugements ; pour lui (p. 173-174) la formule « ceci peut être blanc » a pour contraire « ceci ne peut pas être blanc » au lieu de « ceci peut ne pas être blanc » ; mais dans ce cas que deviendront les règles spéciales des syllogismes modaux, et comment se fait-il que le syllogisme contingent n'ait pas de représentant dans la seconde figure, fondée précisément sur l'opposition du oui et du non, si cette opposition est la même dans le jugement contingent que dans le jugement catégorique? Par une interprétation contraire, M. Brunschwig, poursuivant d'ailleurs un but différent, donne un sens tout métaphysique à la catégorie des modales, dans laquelle il montre l'impuissance de l'esprit humain à concilier, dans un réel qui nous

échappe, l'antinomie des vérités naturelles qui sont perçues purement comme possibles, et des vérités morales qui sont perçues seulement comme nécessaires. — Nous croyons pour notre part, et nous l'avons montré notamment à propos de la quantification du prédicat et de la légitimation de la quatrième figure, qu'il y a lieu d'admettre une théorie purement formelle du syllogisme, indépendamment de toute théorie métaphysique qui pourrait venir à la suite, de la même manière qu'une philosophie des mathématiques peut couronner et non précéder une théorie purement mathématique des nombres. De même, en effet, que l'addition se suffit à elle-même pour prouver sa légitimité formelle, de même le syllogisme doit se suffire comme raisonnement légitime, à la seule condition que la conclusion sorte des prémisses indépendamment de toute considération métaphysique ultérieure ; mais ce point de vue n'est pas nécessairement celui d'Aristote ; les distinctions qui nous paraissent claires, entre les diverses étapes qui conduisent de la logique à la métaphysique, n'apparaissaient pas clairement à ses yeux : voilà pourquoi ses successeurs se sont divisés sur l'interprétation de ses doctrines et pourquoi il est trop simple aussi d'admettre, avec M. Maier, qu'aucune considération métaphysique n'est intervenue dans sa théorie logique des jugements.

E. Thouverez.

Sancti Aureli Augustini Confessionum libri tredecim, recensuit et commentario critico instruxit Pius Knœll (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Cæsareae Vindobonensis, Vol. XXXXIII, sectio I, pars I). Vindobonæ, Pragae, Tempsky; Lipsiæ, Freytag ; MDCCC LXXXXVI ; xxxiv-396 pp. in-8°.

M. Knœll a consulté, outre le Vaticanus d'Eugippius, quatorze manuscrits pour cette nouvelle édition des *Confessions*. Il les a décrits dans son introduction. Pour certains que j'ai étudiés, je ne serais pas d'accord avec lui sur quelques points. Le ms. B. N. 1911 me paraît avoir subi les corrections de plus de deux mains que M. K. date du ixe et du xi-xiie siècle ; j'ai cru distinguer : 1° un correcteur du ixe-xe siècle, qui a surtout écrit dans l'interligne et en marge et principalement des résumés et des sommaires, et qui se sert du monogramme de *Nota*, avec l'*a* en bas (mal figuré par M. Knœll, p. xi, qui omet l'*a*) ; 2° un annotateur et correcteur du xe siècle, qui a une écriture effilée, emploie la simple sigle *N* surmonté de *T*, et dont les traces sont plus rares à partir du fol. 55^a^ (voir par exemple fol. 10^a^ la note : *de flumine moris humani*, fol. 12^a^ la note : *pilula*) ; 3° un annotateur du xie-xiie siècle, qui se sert du monogramme de *Nota* avec l'*a* en haut et qui travaille à partir du fol. 108^b^ (X^e^ livre) ; 4° un correcteur du xiie siècle, surtout depuis le fol. 125^b^ (milieu du Xe livre) ; enfin l'addition du fol. 128^a^ (K. p. 226, 20-21), que M. K. attribue à son premier correcteur, pourrait

être aussi d'une main différente de toutes les autres [1]. Deux copistes, et peut-être trois, paraissent s'être échangés pour écrire le texte même. Le ms 1912, copié par deux scribes (premier : ff. 1-29^b, 33^a-141 ; deuxième : 29^b-33^a, 141^b à la fin), a été corrigé surtout au XIIIe siècle (non au IXe-Xe siècle); il eût fallu indiquer que la grande initiale de l'ouvrage et les premières lignes ont été écrites par ce reviseur. Le ms. B. N. 1913 n'a pas tout à fait le contenu indiqué par M. K. (p. XII) : « praeter Confessiones, sermones et epistulae Augustini, praeterea Hieronymi et Ambrosii nonnulli libri »; mais il présente un sermon de saint Augustin (n. 9 = V, 75 Migne, incomplet), des lettres de saint Jérôme et des traités de saint Ambroise. M. K. mentionne un seul correcteur presque contemporain du copiste (Xe siècle). Il faut lui attribuer quelques rares suppléments en marge (f. 52^a), des variantes indiquées par *l* barrée, des notes tironiennes (fol. 75a). Mais je crois pouvoir distinguer en outre un reviseur du XIe-XIIe siècle qui a corrigé sur grattage, changé la ponctuation et l'orthographe, et copié le sermon d'Augustin, fol. 98^b [2].

Sauf une exception, M. K. n'a pas, du reste, accordé une grande valeur à ses manuscrits. A la suite de chaque description, les mots : « nullius fere momenti est », « omni auctoritate caret », reviennent comme un refrain [3]. Il n'a eu de pensée que pour le plus ancien de tous, le Sessorianus, du VIIe ou du VIIIe siècle. Parce qu'il était le plus ancien, M. K. en a conclu qu'il était le meilleur. Cette erreur de jugement a été le principe de sa critique, de sorte qu'il a pris pour fondement ce qui pouvait être seulement une conclusion. D'autres fautes de méthode ont été la conséquence de ce raisonnement. Il ne s'est pas préoccupé de classer ses manuscrits ; à peine trouve-t-on, p. XXXII, une indication sommaire sur une famille dans laquelle il range trois de ses sources et celle de l'édition Amerbach. Préoccupé exclusivement du Sessorianus, la valeur relative des autres textes a résulté pour lui uniquement de leur conformité plus ou moins exacte avec cet étalon ; il en arrive à grouper des manuscrits d'après les bonnes leçons ou ce qu'il croit tel (p. XXII). Dès lors, il n'est pas de page où son texte ne présente quelque innovation inspirée par le Sessorianus. M. Weyman a montré, de manière définitive, que

---

1. Voici d'autres détails moins importants : la troisième ligne du titre est en miniscule allongée, mêlée de capitale ; d'ailleurs M. K. aurait dû renoncer à figurer par la typographie cet en-tête, puisqu'il n'a pu reproduire toutes les ligatures (*S* posé sur le jambage de *U*, 2e l.). — Fol. 24, verso, le chiffre du cahier est précédé de *q*. — K. p. 388, les deux dernières lignes de la finale du manuscrit sont en minuscule.

2. L'en-tête dans M. K. est disposé sur deux lignes, il l'est sur trois dans le manuscrit. Des indications de provenance ont été grattées au fol. 1. Il en est resté une, ff. 151^b-152^a : *est li ber sci ger ma ni epl Au tissi ode ren sis monas te ril et siquis illum abstra xe rit eternadamnatione sit damnatus. nisireddiderit. etadsatis fac.*

3. Deux mss. B. N. 1913 A (Xe siècle) et 12191 (X^e-XIe siècles) n'ont été collationnés que partiellement.

quelques-uns des passages les plus célèbres des *Confessions* avaient ainsi perdu toute leur signification [1]. M. K. a donné lui-même (p. IX) une liste de suppressions admises par S, dont l'origine paléographique lui parait impossible ; ces portions de texte, conservées par les autres manuscrits, sont pour lui autant d'interpolations. Or, l'une d'entre elles au moins a disparu de S par suite d'un bourdon ; la condition paléographique posée par M. K. n'est pas remplie. Dans l'histoire du jeune homme emmené malgré lui à l'amphithéâtre et qui ferme les yeux pour ne rien voir, Augustin prête au héros ces protestations : « si corpus meum in locum illum trahitis, *et ibi constituitis* (om. S), numquid et animum et oculos meos in illa spectacula potestis intendere ? (p. 127, 10) ». L'œil du copiste de S a passé du premier verbe à la finale du second. Il est clair que la phrase a plus de force avec les trois mots omis qui rétablissent la succession naturelle des actions. Nous trouvons du reste dans la suite du récit : « adduxerunt... *sedibus quibus potuerunt locati sunt.* » A la fin de cet épisode, M. K. supprime aussi (p. 127, 21) *oculos* dans « aperuit oculos » ; mais ce complément est nécessaire, car la mention des yeux est déjà assez éloignée, et, depuis, l'auteur a parlé de « fermer les oreilles » : « Ille clausis foribus oculorum interdixit animo ne in tanta mala procederet. Atque utinam et aures opturauisset ! Nam .. cum clamor ingens... eum pulsasset,... aperuit... ». L'équivoque est certainement impossible ; mais la suppression de *oculos* donne à toute la phrase une allure gauche et gâte ce beau récit. Des raisons de style me rendent également nécessaires les mots *pro te* dans : « fercula in quibus mihi esurienti *te* inferebatur pro *te* sol et luna (p. 51, 7) » : l'antithèse ne peut pas mieux être soulignée et la phrase s'achève dans la même note : « pulchra opera *tua*, sed tamen opera *tua*, non *tu* ». P. 25, 19, l'allusion à la parabole de l'enfant prodigue se trouve précisée dès le début, si l'on insère *minor* : « filius ille tuus minor » ; l'ordre différent donné par *MQ* prouve que le mot avait été omis dans certains manuscrits. Il faut ajouter que *minor* (Vulg. : *adulescentior*) est probablement conforme à l'habitude de saint Augustin (cp. *De Genesi ad litteram*, VIII, 4 ; p. 235, 15 Zycha : *minore* ou *minimo*). Ailleurs, le contexte demande impérieusement la conservation des mots omis dans S. Ainsi p. 123, 22 : « gaudebat mendicus ille uinolentia : tu *gaudere cupiebas* gloria » ; Augustin n'avait pas encore la gloire, il la cherchait : « nihil uellemus aliud nisi ad securam laetitiam peruenire quo nos mendicus ille iam praecessisset numquam illuc fortasse uenturos. » De même, je crois nécessaires *ad* devant *imitandum* (22, 14), *reatu* après *criminis* (56, 19). Ainsi les prétendues interpolations des manuscrits autres que S portent sur des mots indispensables, ou, dans certains cas, ces mots com-

---

1. *Literarisches Centralblatt*, 1896, col. 665-666. Il s'agit notamment du récit de la conversion d'Augustin VIII, 12, 29.

plètent si heureusement la phrase qu'on pourrait presque les deviner par conjecture, si la tradition ne nous les avait conservés.

L'édition de M. K. a pour principal mérite de nous faire connaître dans le détail les plus anciens manuscrits des *Confessions*. Son texte ne doit pas être considéré comme celui de saint Augustin, mais il représente plutôt l'un des manuscrits, le Sessorianus. On ne pourra l'alléguer comme autorité dans les études de grammaire ou de théologie que sous cette réserve. Pour retrouver avec quelques chances de succès le texte original, on devra, en s'aidant des matériaux fournis par M. Knœll, classer les manuscrits et déterminer les particularités de langue et de style de l'auteur. Alors on aura une base sérieuse pour des travaux scientifiques.

Paul Lejay.

Huldreich Zwingli, sein Leben und Wirken nach den Quellen dargestellt von Dr Rudolf Staehelin. Vol. II. Basel, Benno Schwabe, 1897, 540 p. in-8°. Prix : 12 fr.

Nous avons déjà parlé deux fois de cette biographie du réformateur suisse [1] et loué, comme il le méritait, le travail du professeur bâlois, dont les deux volumes fourniront tous les renseignements nécessaires à ceux qui voudraient s'orienter sur l'activité théologique et politique de Zwingle et se rendre compte de l'importance historique de son œuvre. Dans ce second volume aussi, M. Staehelin se montre appréciateur impartial des faits et des personnes qu'il présente successivement au lecteur, et dans le récit de la lutte ardente entre les partis hostiles, il ne songe pas plus à dissimuler ou à nier les violences des partisans de la Réforme, que celles de leurs adversaires. S'il analyse avec une lucidité complète les querelles dogmatiques entre Zwingle et Luther, qui furent si fatales à l'expansion politique du protestantisme allemand, il s'attache surtout au tableau détaillé de l'activité organisatrice de l'ancien curé d'Einsiedeln dans la République de Zurich où, selon le mot d'un adversaire, il fut bientôt magistrat, conseil et tout ensemble, et sembla diriger par moments non seulement l'Église et l'École, mais encore l'État. L'historien peu friand de discussions théologiques parcourra surtout avec intérêt les deux cents dernières pages de l'ouvrage, dans lesquelles l'auteur examine les relations politiques de Zwingle avec les princes et les États protestants du Saint-Empire, celles qu'il essaya de nouer avec la France, et le rôle qu'il joua dans le conflit de Zurich avec les cinq cantons catholiques, appuyés par la maison d'Autriche. Peut-être même aurait-il dû développer davantage ces derniers chapitres relatifs à la guerre civile entre les confédérés, et raconter surtout avec un peu plus

1. *Revue critique*, 11 mars 1895 et 10 février 1896.

de détails les derniers moments de Zwingle, tué sur le champ de bataille de Cappel, le 11 octobre 1531 [1]. Le jugement d'ensemble sur le rôle du réformateur, sur ses qualités et ses défauts, sur la place qui lui revient dans l'histoire de son pays et dans l'histoire religieuse universelle, nous semble en général exact et bien motivé, et si, sur certains points de détail, il y a peut-être des réserves à faire, si çà et là quelque erreur insignifiante pourrait être relevée, dans son ensemble l'ouvrage de M. Staehelin remet à jour, si je puis dire, un chapitre important et curieux de l'histoire générale du xvi[e] siècle [2].

R.

Joseph Reinach. **Une erreur judiciaire sous Louis XIV. Raphaël Lévy.** Paris, Delagrave, 1898, in-12; 205 pages.

Le 25 septembre 1669, on constata à Glatigny, village du pays messin, la disparition d'un enfant de trois ans, Didier Le Moine, fils du charron de l'endroit. Les parents apprirent qu'un Juif avait été vu à cheval avec un enfant de l'âge du leur, que ce Juif était un marchand de bestiaux de Boulay en Lorraine, du nom de Raphaël Lévy. Leur conviction fut aussitôt établie; le malheureux enfant avait été volé par Lévy, alors qu'il avait accompagné dans la journée sa mère, qui était allée laver à la fontaine; le ravisseur avait commis ce rapt pour égorger sa victime; ne disait-on pas partout que les Juifs se servaient du sang des enfants chrétiens pour préparer les pains azymes? Une instruction fut ouverte. Un témoin, un seul, reconnut Raphaël « pour être le Juif qui portait l'enfant »; plus tard, le témoignage de ce témoin unique, une bouchère de Metz qui habitait près la porte de la ville, perdit toute sa valeur, car la bouchère, suivant la propre déposition de son mari, se trouvait dans l'impossibilité d'avoir aperçu le marchand de Boulay au jour et au lieu dits. Du lieutenant criminel du bailliage, l'affaire passa au Parlement de Metz. L'accusé continua à protester de son innocence, à invoquer un alibi, à dire qu'il n'était pour rien dans la disparition de l'enfant. Deux mois s'étaient écoulés depuis la journée fatale du 25 septembre, quand on trouva dans le bois de Glatigny les débris du cadavre du petit Didier

1. M S. renvoie simplement, pour plus de détails, à la biographie de Zwingle de M. Moerikofer, « travail qu'il veut plutôt compléter que remplacer »; mais c'est là un procédé assez singulier pour un biographe, quelque flatteur qu'il soit pour son prédécesseur immédiat.

2. Ainsi, p. 393, la femme de Mathieu Zell ne s'appelait pas *Marguerite*, mais *Catherine*; p. 394, au lieu de *Herrstein* il faut lire *Herrenstein*; p. 157, lire *correspondance* au lieu de *correspondence*, etc. On ne peut pas non plus appeler le moine-médecin Othon *Brunfels Othon de* Brunfels, puisqu'il n'était pas originaire de Braunfels, mais de Mayence, et que, d'autre part, son père, loin d'être noble, était un pauvre artisan.

et ses vêtements. L'enfant, qui marchait derrière sa mère en allant à la fontaine, avait dû s'égarer dans le bois; il n'avait pu retrouver son chemin; il avait été dévoré par les bêtes. Ce ne fut pas l'avis des juges, qui firent arrêter un autre Juif, Gédéon Lévy, pour avoir contribué à la disparition des restes de l'enfant. Bref, le procès de Raphaël fut clos le 16 janvier 1670; l'accusé fut déclaré coupable du rapt de l'enfant et condamné à être brûlé vif; le supplice eut lieu à Metz le lendemain. Le malheureux, mis à la torture, avait continué à protester qu'il était innocent; il montra devant la mort autant d'énergie qu'au cours de son procès; « cet obstiné Juif » mourut « avec une intrépidité surprenante ».

Cependant les coreligionnaires du condamné, voyant que le Parlement de Metz était sur le point de les envelopper tous dans une enquête générale, déléguèrent à Paris quelques-uns des leurs; par l'intermédiaire du marquis de Berny, fils de Hugues de Lionne, qui les accueillit avec faveur, leur requête arriva jusqu'à Louis XIV. Le roi donna l'ordre aussitôt que le procès de Raphaël Lévy et les informations ouvertes contre d'autres Juifs de Metz lui fussent communiqués; ce ne fut pas, d'ailleurs, sans se faire répéter l'ordre royal d'évocation, que le Parlement de Metz consentit à se dessaisir de ces affaires. Sur ces entrefaites parurent deux écrits de circonstance : *Abrégé du procès fait aux Juifs de Metz...*, et *Factum servant de réponse au livre intitulé Abrégé...*, tous deux anonymes. Pour le premier, qui est un acte d'accusation très habilement construit en vue d'établir le crime reproché à Raphaël Lévy, on a prononcé, sans raisons suffisantes, ou plutôt à tort [1], le nom d'Amelot de la Houssaye; pour le second, qui est une réfutation et de l'accusation du meurtre rituel portée contre les Juifs en général et du fait spécial qui avait fait condamner au feu « un misérable Juif », il n'y a pas de doute : il est l'œuvre du célèbre hébraïsant Richard Simon, qui était encore à cette date de la congrégation de l'Oratoire, et qui avait été mis au courant de l'affaire de Metz par un personnage de son intimité, le Juif piémontais Jona Salvador. Quant à l'affaire évoquée, elle suivit son cours. Le Conseil d'État ne révisa pas le procès de Raphaël Lévy; mais, par deux arrêts du 18 avril et du 29 août 1670, le roi ordonna de surseoir aux poursuites contre les Juifs messins impliqués dans le drame de Glatigny, et la communauté israélite de Metz, qui avait été sous la menace d'un arrêt d'expulsion, continua, malgré le Parlement de Metz, à jouir de ses privilèges.

Telle est, en quelques lignes, la triste histoire, faite de calomnie et de

1. L'attribution de l'*Abrégé du procès* à Amelot de la Houssaye n'a d'autre cause qu'une interprétation erronée d'une notice d'Osmont dans son *Dictionnaire typographique, historique et critique des livres rares...* (Paris, 1768), t. I, p. 24. Ce bibliographe attribue à Amelot de la Houssaye non l'*Abrégé*, mais le *Factum servant de réponse*. Or ceci est une erreur manifeste, car le *Factum* est certainement de R. Simon. Il en résulte que l'auteur de l'*Abrégé* est et demeure inconnu.

fanatisme, que M. Joseph Reinach vient de raconter à nouveau dans un élégant volume dédié au prince Jean Borghèse. Son récit est sobre, clair, impartial; il laisse parler les faits eux-mêmes, aussi bien les faits relatifs à l'accusation qui avaient déjà été rapportés plusieurs fois, que les faits beaucoup moins connus qui suivirent la mort du malheureux Lévy. Il n'en interrompt l'exposé que trois ou quatre fois, soit pour donner quelques détails sur la communauté juive de Metz, soit pour rappeler les bulles pontificales où les papes défendirent les Juifs contre cette accusation calomnieuse de se servir du sang des petits enfants, soit pour tracer le portrait de Salvador et de Richard Simon, « l'Hébreu et l'hébraïsant », devenus des amis inséparables, soit encore pour expliquer en quelques mots le droit royal d'évocation. Sa narration occupe environ un tiers du volume. Le reste se compose de documents reproduits en entier : 1° l'*Abrégé du procès...*; 2° le *Factum servant de réponse...*; 3° le Journal du procès écrit par un Juif (cette traduction d'un texte en caractères rabbiniques et en langage judéo-allemand est empruntée aux *Archives israélites* de 1841 et 1842); 4° les deux arrêts du Conseil d'État, en date du 18 avril et du 29 août 1670. Tous ces documents ont un rapport direct avec le sujet; mais ils ne remplacent que d'une manière imparfaite les pièces elles-mêmes du procès de Metz, enquête, interrogatoires, débats, etc. Que sont-elles devenues? Existent-elles encore dans les archives de l'ancien Parlement de Metz ou autre part? Ont-elles disparu, comme il paraît probable? Faut-il renoncer à les retrouver? On aurait tenu à être fixé sur le sort de ces actes officiels par le dernier historien du procès de Raphaël Lévy [1].

G. LACOUR-GAYET.

---

1. P. 8. Le texte des lettres patentes de Louis XIII en faveur des « Juifs établis à Metz », que rappelle ici M. J. R., figure à la fin (p. 16-18) du *Factum servant de réponse*, édition de 1670 (Bibl. Nat. : Ld[184]5, ou Recueil Thoisy, 437). Nous signalons ce fait, parce que ce texte manque dans la réimpression du *Factum* faite plus tard dans la *Bibliothèque critique*, réimpression suivie par M. J. R. pour ses pièces justificatives.—P. 47, note. Au lieu de 1761, 1671.—P. 49. « L'évocation de tout le procès devant le Conseil d'État, dit M. J. R., c'était, en droit sinon en fait, l'annulation de l'arrêt qui avait condamné Raphaël... » Il ne nous semble pas, malgré ce que dit encore M. R. à la page 46, que telle soit la conséquence de l'évocation. Qu'elle ait, dans le cas présent, suspendu les effets des poursuites en cours contre les Juifs impliqués après coup dans le procès de Raphaël, cela est très vrai, et les arrêts du Conseil le disent nettement; mais ils ne disent pas autre chose. Sans doute, du moment où le Conseil refusa de donner suite aux requêtes du procureur général de Metz pour les affaires qui s'étaient greffées sur celle de Raphaël Lévy, c'est qu'il reconnaissait ou paraissait reconnaître implicitement le mal fondé de celle-ci; mais, à proprement parler, il n'y eut pas cassation de la sentence. — P. 52, note 1, et p. 56. Le nom de Bruzen de la Martinière a été écrit par erreur Bruzeu. — P. 55 et p. 119. Il n'eût pas été inutile de dire que M. de Sainjore, éditeur de la *Bibliothèque critique*, est un pseudonyme de Richard Simon. — P. 66. L'arrêt du Conseil est daté du 21 août; p. 205, il est daté du 29 août. — P. 85. L'omission de quelques mots rend obscure la déposition de l'un des porchers. D'après le texte de l'*Abrégé*

Die politischen Verhaeltnisse und Bewegungen in Strassburg im Elsass, im Jahre 1789, von Dr Manfred EIMER. Strassburg, Heitz und Mündel, 1897. VI, 183 p. in-8.

L'étude de M. Eimer, récemment couronnée par la Faculté de philosophie de Strasbourg, expose, d'une façon à la fois simple et lucide, la situation politique de la capitale alsacienne [1] pendant les neuf premiers mois de l'année 1789. Il explique les événements locaux et les influences générales qui ont amené, d'abord les désordres du 18 au 21 juillet, le sac de l'Hôtel de Ville, puis la disparition rapide de ce qui subsistait encore jusque là de l'ancienne Constitution strasbourgeoise. Rédigé d'après les documents contemporains [2], avec le visible désir d'être impartial [3], le travail de M. E. rectifie sur plusieurs points secondaires les

---

il faut lire : « l'un d'eux ajouta qu'il n'était pas possible que cet enfant eût été dévoré par les bêtes ». Le récit de M. Reinach (p. 27) corrige d'ailleurs à l'avance cette erreur de transcription. — P. 119, n. 1. Au lieu de 1660, 1670. — P. 133. Il manque ici, à propos de ces mots du texte : « La loi qui oblige les Juifs à prier Dieu pour leurs princes... », une note qui figure dans la *Bibliothèque critique* au tome I, p. 127 (soit de l'édition d'Amsterdam, 1708, soit de l'édition de Bâle, 1709 ; c'est d'ailleurs identiquement la même édition). Cette note de seize lignes est cependant intéressante, en ce sens qu'elle apporte au texte une correction digne de remarque. Réimprimant au bout de trente-huit ans son *Factum servant de réponse*, l'auteur — on a déjà dit que M. de Sainjore et Richard Simon ne font qu'une même personne — avait cru nécessaire, à propos de ce passage reproduit textuellement, de joindre en note une observation : « Quelque chose que disent ici les Juifs de Metz à l'avantage des princes, pour lesquels ils prient dans leurs synagogues, il est constant que de tout temps ils y font des imprécations contre les chrétiens.... La prière qu'ils font pour les princes est par rapport à eux-mêmes, pour qu'ils les protègent et les rétablissent dans Jérusalem. Si les Juifs ne font point paraître publiquement l'aversion qu'ils ont pour les chrétiens, c'est qu'ils n'oseraient le faire...» Cette addition fait partie de ces « quelques notes » mises par l'auteur lui-même aux pièces de sa *Bibliothèque critique ;* comme d'autre part elle modifie sensiblement le texte, il n'y avait pas de raisons de ne pas la faire figurer dans la reproduction des pages de la *Bibliothèque critique*.

1. Le soin qu'a mis l'auteur à expliquer dans son titre que c'est de Strasbourg *en Alsace* qu'il veut parler, paraîtra superflu en Alsace, en France et même au-delà du Rhin. Personne n'ignore, sans doute, que les modestes petites localités homonymes de l'Uckermark et de la Carinthie n'ont eu absolument rien à faire avec le grand mouvement de 1789.

2. M. E. a puisé surtout dans le premier tome de mon recueil de documents, *L'Alsace pendant la Révolution française* (Paris, 1881), qu'il a été le premier à exploiter scientifiquement; il a ajouté à ces pièces, tirées des archives de Strasbourg, d'autres de même provenance que j'avais dû négliger pour ne pas trop grossir mon volume; il y a joint quelques documents tirés des archives de Carlsruhe et quelques récits anonymes du temps, conservés actuellement à la Bibliothèque de l'Université. M. E. connaît de plus la littérature imprimée (journaux, brochures, affiches, etc.), d'une façon très satisfaisante.

3 Cela ne veut pas dire qu'il réussisse toujours à l'être et, par moments, il est injuste tour à tour à l'égard du gouvernement français, du magistrat strasbourgeois, des novateurs locaux, parce qu'il ne se rend pas suffisamment compte des forces *élémentaires* qui maîtrisaient alors toutes les volontés particulières et déroutaient la

plus détaillés des récits que nous possédions déjà sur cette période initiale de la Révolution à Strasbourg; il les complète sur d'autres, principalement à l'aide d'une correspondance inédite de Jean-Philippe Rühl, le futur conventionnel, avec le comte de Linange-Dabo, dont il était alors le conseiller et l'administrateur en Alsace. L'auteur n'a point échappé lui-même à quelques erreurs et surtout il n'a point encore *vécu* suffisamment dans l'atmosphère de la Révolution pour en comprendre l'évolution vertigineuse et tous les effets nécessaires [1]. Mais, jugé dans son ensemble, son volume est un travail de mérite et l'on peut le complimenter sur ce début dans la littérature historique.

R.

Chiappelli (Alessandro]. **Il socialismo e il pensiero moderno.** Florence, Le Monnier, 1897. Petit in-8 de xvi-342 pp. 4 fr.

« Toute âme qui n'est pas timide ou pusillanime, dit M. Chiappelli (p. 342), doit bannir la crainte des bouleversements qui peuvent se produire dans la société; car il est nécessaire que le scandale vienne, suivant le mot de l'Écriture, pour que la lumière de l'idéal se propage plus au loin. » Et l'objet de son ouvrage est de montrer que le patriotisme, l'art, la morale, la religion peuvent se concilier avec le socialisme. Certes, il n'a pas tort d'assurer qu'aucun cataclysme déchaîné par les hommes n'arrêtera la vie de l'humanité et que nos sentiments primitifs

---

logique ordinaire des faits. Sous ce rapport, l'ouvrage de Seinguerlet, *Strasbourg pendant la Révolution* (Paris, 1881), que l'auteur mentionne une seule fois, en passant, donne mieux, malgré ses défauts, la notation vraie de l'atmosphère politique strasbourgeoise, surchauffée dès 1789, que les placides déductions de M. E.

1. Notons en terminant quelques erreurs de détail. P. 4, l'auteur, copiant imprudemment M. Krug-Basse, attribue au duc de *Richelieu* une opinion émise par le duc de *Rohan*, le héros de la Valteline. — P. 17, il s'étonne que le gouvernement français ait forcé la ville de Strasbourg à bâtir huit casernes au cours du xviii[e] siècle, alors qu'avant 1681 elle était si pauvre qu'elle n'avait pu solder plus longtemps ses mercenaires suisses. M. E. n'oublie qu'une chose, c'est qu'en 1681 Strasbourg avait 25.000 âmes et presque plus de commerce, et qu'au milieu du xviii[e] siècle elle était florissante par son industrie et son commerce et comptait plus de 40.000 habitants. — P. 53, lire *Rayneval* au lieu de *Reyneval*. — P. 60, Jean-Philippe Rühl n'était pas député de la *Ville de Strasbourg* à la Législative, mais du département du *Bas-Rhin*; il n'est pas mort en *prison*, mais dans son *domicile*, rue Saint-Honoré, où il était gardé à vue; il ne s'est pas suicidé le *30*, mais le *29* mai. — P. 77, il faut lire sans doute *trumeaux* pour *hameaux*, qui ne signifie absolument rien ici. — P. 65, M. E. appelle le bon et honnête maître d'école Jean Friesé, le premier historien de la Révolution à Strasbourg, un « fanatique révolutionnaire », ce qui nous fournit une preuve bien convaincante de la tiédeur de son libéralisme politique. En Alsace, on n'a jamais vu, dans l'auteur de l'*Histoire patriotique de l'Alsace et de Strasbourg*, qu'un esprit très « modéré ». En voudrait-on, par hasard, au modeste tisserand de Franconie, immigré sur le sol français, d'avoir accueilli avec trop d'enthousiasme les principes de 1789 et de les avoir prêchés à la jeunesse confiée à ses soins?

sont éternels. Mais, de ce que le monde a survécu à l'invasion des barbares, s'ensuit-il que le devoir des citoyens romains fût d'encourager cette invasion par leur sympathie? M. C. n'en doute pas, dominé qu'il est par l'idée que le socialisme n'est au fond qu'une application nouvelle du christianisme ou plutôt (p. 321 sqq.) que ses principes formaient, à l'insu de l'univers, la moitié du christianisme primitif. L'Évangile mal compris ayant dès les premiers jours compensé largement le désordre qu'il causait dans le monde, M C. se promet de l'Évangile mieux entendu une félicité au moins égale. Sans doute, il ne lui échappe pas que les socialistes sont aujourd'hui, pour la plupart, indifférents à la morale ou se reposent de l'amélioration des mœurs sur la constitution sociale qu'ils élaborent (p. 226 sqq.), que les théoriciens actuels du parti s'inspirent de sentiments beaucoup moins élevés que ceux de la première partie du siècle (p 268) et que d'ordinaire ils détestent le christianisme (pp. 275-276); mais il montre, avec une rare sagacité, qu'ils ressemblent tout au moins à des croyants par la crédulité. Or, cette préoccupation l'empêche de démêler dans le socialisme deux éléments distincts dont l'un, qui ne lui appartient nullement en propre, est salutaire, dont l'autre, qui au contraire lui appartient exclusivement, est funeste : le premier est la volonté de travailler au bien de la foule, le deuxième est la conviction qu'un ordre social savamment réglé supprimerait la misère. M. C. ne distingue pas entre le vrai savant qui cherche le remède de telle maladie et le charlatan qui vend de la santé. Parce que les alchimistes ont, chemin faisant, découvert quelques vérités, il oublie que les sciences ne se sont développées qu'à partir du jour où l'on a abandonné l'alchimie.

Puis, ce livre est le fruit de vastes, j'allais dire d'effrayantes lectures, au milieu desquelles M. C. a trouvé le temps de penser par lui-même (et c'est la preuve d'une singulière force d'esprit), mais non le temps de donner à son style la concision, la simplicité, la clarté nécessaires ; il écrit, non dans la langue du grand public, mais dans le langage technique de ses auteurs. De plus, tout enfoncé dans les discussions contemporaines, il perd de vue ce qu'il importe par dessus tout d'avoir toujours devant les yeux, l'histoire générale et la nature humaine. Il ne se souvient pas que la propriété individuelle a toujours infiniment mieux résisté aux assauts que les constitutions politiques et qu'elle répond à un besoin invincible de l'âme; comme s'il n'y avait pas des guerres saintes et fécondes, comme si l'Italie moderne n'était pas née d'une de ces guerres, il réduit le vrai patriotisme à une émulation pacifique entre les peuples et compte notre défaite de Sedan comme *un bienfait pour la civilisation* [1]; il croit à l'hypocrisie, à l'égoïsme des classes

---

1. *Non fu senza beneficio della civiltà che la Francia sui campi di Sedan lasciasse gran parte della sua ambizione conquistatrice inculcatale dal primo Napoleone.* » Ainsi la Prusse, en prenant de vive force l'Alsace-Lorraine, comme elle avai

dirigeantes à l'heure présente ; sur la condition des ouvriers, il se contente de dire qu'elle n'est point pire actuellement que jadis (p. 230), comme si les chômages d'aujourd'hui pouvaient se comparer aux famines d'autrefois. Il admire (p. 309) l'abnégation des adeptes de la propagande par le fait, sans se demander par quoi ces adeptes avaient préludé à leur initiation.

Il resterait à chercher si la tendresse pour le socialisme n'est pas particulièrement dangereuse en Italie. Mais je me borne à soumettre cette considération à M. Chiappelli. Si j'ai montré le danger du livre en général, c'est par estime pour la science, le talent, la franchise de l'auteur. On ne craint pas les idées de tout le monde.

Charles DEJOB.

BULLETIN

— Sous la direction de M. E. de MARGERIE, a paru le tome Ier de la *Face de la terre,* traduit de l'ouvrage depuis longtemps classique de Ed. SUESS (Armand Colin, 1897, xv-835 p., préface par Marcel BERTRAND, avec deux cartes en couleurs et 122 figures, dont 76 exécutées spécialement pour l'édition française). C'est plus et mieux qu'une traduction, c'est une adaptation française. D'abord dans la forme : l'ouvrage de Suess, dans l'édition originale, a un aspect auguste comme un livre de travail. Ici deux tomes ont été condensés en un seul, les notes ont été placées au bas des pages, le format diminué. Quant à la pensée du maître, elle a été éclairée non par une exégèse, mais par la traduction même : résultat méritoire, car, selon la remarque ingénieuse de M. Bertrand, « chez M. Suess il existe un poète à côté du savant ». Or ce poète a créé, a *lancé* des images et des expressions qui ont fait fortune, mais qui restent souvent presque intraduisibles; tels *horst, blatt, schaarung.* Si le néologisme *serrée* rend assez bien ce dernier mot, il faut avouer que *décrochement horizontal* est moins significatif et moins élégant que *blatt*. Outre que les annotations ont été enrichies et rajeunies de toute l'érudition des collaborateurs, Suess a été complété par lui-même : ainsi au chapitre VI (*Les Fragments du continent indien*) a été annexée une étude sur les *Fractures de l'Afrique orientale*, insérée dans les Mémoires de l'Académie de Vienne. Dans sa préface, M. Marcel Bertrand, qui est en France le disciple et le continuateur le plus autorisé de Suess, a montré la portée de l'œuvre: comment, grâce à une méthode où concourent et la comparaison des faits et l'intuition, les traits essentiels et originaux du globe ressortent avec un relief inconnu jusqu'alors, si bien que la Face de la terre apparaît en quelque sorte renouvelée. M. Bertrand écrit que Suess est « le maître indiscuté d'une nouvelle génération de géologues ». Qu'on ajoute franchement — et c'est ce qui justifie le signalement du livre dans cette Revue — *et de géographes.* Nous n'en voulons pas de meilleure preuve que la collaboration de MM. Gallois, Schirmer et Raveneau. — B. A.

— Les fascicules 56 et 57 du *Dizionario epigrafico* de M. de RUGGIERO, qui

---

pris de vive force le Schleswig Holstein et l'Allemagne du Sud, a mis fin à l'ère des conquêtes!

viennent de paraître, contiennent une suite d'articles très intéressants sur Constantin et les princes de sa famille. On les trouvera aux mots *Constans, Constantinus, Constantius.*

— La librairie Otto Petter vient de faire paraître le sixième fascicule du *Obergermanisch-raetische Limes des Rœmereiches*, publié par MM. Von SARWEY et HETTNER. On y trouvera la description de trois *castellum*, celui de Hunzel, celui d'Oberscheidenthal et celui de Waldmœssingen. Suivant le plan adopté, chaque castellum forme un tout à part avec sa pagination spéciale et ses planches propres. — R. C.

— Le plus important peut-être des *Per nozze* qui aient paru en Italie est le recueil collectif intitulé *Miscellanea nuziale Rossi-Teiss* (imp. à Bergame, à 124 exemplaires, *Instituto ital. d'Arti grafiche*, 1897, in-8° de 550 p.). Il a été offert par ses amis à M. Vittorio Rossi, professeur à l'Université de Pavie, et contient des mémoires divers, dont il est utile de donner ici la liste : R. RENIER, Appunti sul contrasto fra la madre i la figlia bramosa di marito (étude de poésie populaire); C. CIPOLLA, Briciole di storia Scaligera; G. VOLPI, Un vocabolarietto di lingua furbesca; A. LUZIO, Un articolo cestinato di G Leopardi; V. CIAN, Giochi di sorte versificati del secolo XVI; FOFFANO, Capitolo inedito d'uno studente pavese del Cinquecento; G. MAZZONI, Il primo accenno alla *Divina Commedia?* C. MERKEL, I beni della famiglia di Puccio Pucci (inventaire annoté du XV° siècle); V. DE BARTHOLOMAEIS, *Antica leggenda verseggiata di S. Francesco d'Assisi*; M. Barbi, Due curiosità quattrocentiste; MOSCHETTI, Gius. Baretti nel suo nascondiglio; MEDIN, Vanto della Fortuna; V. LAZZARINI, Un rimatore padovano del Trecento; G. RUA, Poesie contro gli Spagnuoli e in loro favore (1610-1625); O. BACCI, Attorno al Farinata dantesco; E. SICARDI, L'autore dell' antica *Vita di Pietro Aretino*; M. PELAEZ, Per la storia degli studi provenzali (d'après la correspondance de G. Amati); E. LOVARINI, Canti popolari tarantini; PARODI et SALVIONI, Etimologie; FRACCAROLI, Le dieci bolgie e la graduatoria delle colpe e delle pene nella *Divina Commedia*; GORRA, Di un poemetto francese inedito del secolo XV; F. FLAMINI, Ballate e terzine di Ant. da Montalcino (sec. XIII); F. PELLEGRINI, Alcune rime toscane inedite del sec. XIII; F. NOVATI Due Sonetti alla Burchiellesca di Luigi Pulci; P. PAPA, La leggenda di S. Caterina d'Alessandria in decima rima; L.-G. PÉLISSIER, Lettres inédites de Lucas Holstenius aux frères Dupuy et à d'autres correspondants. — P. N.

— La littérature dantesque vient de s'enrichir d'un utile opuscule sur le symbolisme tant controversé du premier chant de l'*Inferno*. M. Vittorio CIAN, avec sa méthode ordinaire, expose à nouveau la question du *Veltro* et en propose la solution (*Sulle orme del Veltro, studio dantesco*, Messine, Principato, 1897 in-12° de 136 p. 2 fr.). Dans le fatras de publications sur Dante, qui se multiplient sans rien ajouter à la science, le lumineux travail de M. Cian mérite d'être signalé. — P. N.

— M. Francesco NOVATI a publié en volume, avec une annotation considérable une leçon d'ouverture de son cours à l'Académie de Milan sur *L'influsso del pensiero latino sopra la Civiltà italiana del medio evo* (Milan, Hœpli, 1897, in-8° de 178 p. 3 fr.). Cet important sujet a été esquissé pour la première fois dans son ensemble avec la méthode qu'il comporte, et les précieuses références accumulées pour chaque chapitre rendront service à beaucoup de travailleurs. — P. N.

— M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE a publié sous le titre : *Un Écossais ami de Peiresc* (Toulouse, Privat. In-8°, 16 p.), une lettre fort curieuse du comte de Buchan à Fauris de Saint-Vincens. David Stewart Erskine, comte de Buchan, président de l'Académie des antiquaires d'Edimbourg, avait élevé à la mémoire de Peiresc un cénotaphe dans l'ancienne abbaye de Dersby et y avait fait placer un buste

de « ce véritable grand homme » que Saint-Vincens lui avait envoyé. Sa lettre, du 15 avril 1802, est excellemment commentée et accompagnée d'appendices utiles, notamment d'une notice sur lady Hamilton et de l'article du « Dictionary of National Biography » sur le comte de Buchan. — A. C.

— Sous le titre : *Deux lettres historiques, V. Alfieri à Louis XVI, O. Feuillet à Napoléon III, 1789-1869*, M. Albert Lumbroso publie dans une plaquette de 38 pages — somptueusement éditée et imprimée à Rome par la typographie du sénat — outre la lettre d'Octave Feuillet à Napoléon III (parue dans les *Souvenirs et correspondance*), une lettre inédite, adressée le 14 mars 1789 par Alfieri à Louis XVI : « J'ose prier Louis XVI, écrit Alfieri, de saisir l'occasion d'aller au devant de tout ce que le peuple demandera pour sa juste liberté, de détruire tout le premier l'affreux despotisme que l'on a exercé sous son nom... » Cette lettre du poète italien a été trouvée par M. L. dans un manuscrit de l'émigré Arsène Thiébaud de Berneaud, et, à ce propos, M. L. transcrit tout le chapitre de Thiébaud sur ses rapports avec Alfieri. La lettre d'Alfieri et l'intéressant fragment de Thiébaud sont suivis d'un appendice de vingt-huit notes : note sur des lettres écrites en de semblables circonstances à des souverains ; note sur Thiébaud ; notes de Thiébaud sur les personnages cités dans le fragment, etc. — A. C.

— M. Léon Hennet, sous-chef aux archives de la guerre, a fait tirer à part l'étude qu'il avait publiée dans le fascicule de novembre 1897 du « Journal des sciences militaires » sur *Le général Bourbaki* (Baudoin. In-8°, 19 p.). On y trouvera de curieux détails inédits sur le grand-père du général, Constantin, sur son oncle Joseph qui devint vice-consul de France à Cephalonie et à Zante, sur son père Denis qui fut persécuté par la Restauration et périt à Athènes en 1825. Mais la partie du travail relative à Charles-Denis-Sauter Bourbaki n'est pas moins instructive; c'est une biographie complète du général, pleine de faits exacts et de dates précises, et on y lit avec intérêt des lettres de Rumigny qui éleva Bourbaki comme son fils, de Bugeaud qui le regarde comme « un de nos meilleurs auxiliaires pour la direction si délicate des affaires arabes », de Pélissier qui ne connaît personne de plus apte au commandement du beau régiment des zouaves, de Canrobert qui vante sa rare audace et son coup d'œil militaire à l'Alma, de Castellane, etc. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 février 1898 (*suite*).

M. Boissier donne lecture d'un mémoire de M. Philippe Fabia sur Julius Pælignus, préfet des vigiles et procurateur de Cappadoce. Les conclusions de ce travail sont qu'il faut identifier ce procurateur, dont parle assez longuement Tacite (*Ann.*, XII, 49), avec l'ancien préfet des vigiles Lælianus, mentionné dans un fragment de Dion Cassius (LXI, 6, 6) ; corriger dans le texte de Dion *Lailianos*, qui n'est qu'une erreur de copiste, en *Pailignos;* restituer au livre LX (règne de Claude) le fragment en question, indûment attribué jusqu'ici au livre LXI (règne de Néron). Enfin M. Fabia trouve dans la comparaison des deux textes un argument en faveur de l'indépendance de Dion Cassius par rapport à Tacite.

M. Ulysse Robert commence la lecture d'un mémoire sur Philibert de Chalon, prince d'Orange.

Séance du 18 février 1898.

M. Héron de Villefosse communique une lettre où le R. P. Delattre rend compte des nouvelles fouilles entreprises par lui à Carthage. Le P. Delattre a exploré une

nouvelle nécropole punique dont les tombeaux offrent des rapports très frappants avec ceux de Sidon. Ils se composent de chambres creusées dans le roc, auxquelles on accède par un puits rectangulaire. Le mobilier de ces tombes est surtout constitué par des urnes à double oreillon et à queue. Quatre terres cuites, rehaussées de couleurs, sont à signaler : un cavalier numide, un personnage à demi couché sur un bélier, une femme jouant de la double flûte et une déesse voilée. Le mobilier est complété par des œufs d'autruche peints, des colliers et des objets en métal. — Une découverte plus importante encore est celle d'une inscription punique, de belle époque, composée de neuf lignes en caractères très nets et très fins, gravés sur une pierre de calcaire blanc. Une partie du texte est malheureusement brisée. C'est la dédicace d'un sanctuaire consacré à Astarté et à Tanit. M. Héron de Villefosse en a remis les photographies et les estampages à MM. de Vogüé et Philippe Berger. — M. Babelon présente quelques observations. — M. de Vogüé insiste sur l'intérêt de l'inscription, qu'il étudiera de plus près.

M. Philippe Berger ajoute que M. Jules Rouvier a trouvé, dans ses fouilles de la nécropole de Beyrouth, des restes de sarcophages en bois qui ont de frappantes analogies avec les sépultures de Carthage découvertes par le R. P. Delattre et déjà rapprochées par lui des sarcophages de Sidon.

M. Senart annonce l'envoi qui vient d'être fait à M. Foucher, pour recevoir la destination qui paraîtra la meilleure, par M. Klobukowski, consul général à Calcutta, d'une sculpture intéressante. Il s'agit d'une pierre recueillie au Ladak, sur la route de Leh, et qui est un spécimen curieux et très rare d'art tibétain.

L'Académie déclare vacante la place de membre libre occupée par M. de Ruble, décédé. La discussion des titres des candidats est fixée au 18 mars.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Babelon annonce que M. Jules Rouyer a légué au Cabinet des Médailles une collection de jetons historiques, du XIIIe siècle à la fin de l'ancien régime, se composant de 4888 pièces.

M. Ulysse Robert continue la lecture de son travail sur Philibert de Chalon, prince d'Orange, vice-roi de Naples, né à Lons-le-Saulnier le 10 mars 1502, tué au siège de Florence le 15 août 1530. Ce personnage avait succédé, comme chef des troupes impériales en Italie, au connétable de Bourbon depuis le sac de Rome, où ce dernier avait été tué. Les documents mis à profit par M. Robert sont des manuscrits trouvés aux archives de Besançon, au château d'Arlay chez le prince d'Arenberg, à la Bibliothèque royale de Bruxelles et à la Bibliothèque nationale de Paris.

Séance du 25 février 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre où M. Cordier déclare poser sa candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. de Ruble.

M. Paul Meyer fait une communication sur un fragment, composé de dix feuillets doubles en papier, d'un livre commercial tenu par un certain Ugo Teralh, marchand de draps et notaire de Forcalquier, fragment qu'il a trouvé dans la reliure d'un vieux registre appartenant aux archives de Forcalquier. Toutes les opérations inscrites en ordre chronologique dans ce livre sont datées des années 1330 à 1332. On ne possédait aucun registre commercial de cette date : les comptes des frères Bonis, récemment publiés, sont postérieurs de quelques années et diffèrent d'ailleurs entièrement par les matières comme par la disposition. Des trois colonnes inégales de chaque page du livre de Forcalquier, la première est réservée uniquement au nom du lieu où habitait le client; dans la seconde, qui est plus large, est indiquée la nature de l'opération. Toutes ces mentions sont rédigées en provençal et dues à deux mains, celles d'Ugo Teralh et de son commis. En certains cas, l'obligation de payer est écrite de la main même du client, et quand ce client est un juif, il écrit en hébreu son obligation, le marchand écrivant au-dessous le résumé de l'obligation. Si ce client est un notaire, il rédige un véritable acte d'obligation et y joint son seing manuel. Dans une troisième colonne, la mention du paiement est inscrite par le marchand ou son commis. — Les sommes sont évaluées en sous et deniers renforcés (reffortsats); très souvent on donne la correspondance de cette monnaie avec le sou tournois à l'o rond, et il est aussi fait mention de sous du roi Robert de Naples. — Les étoffes vendues sont désignées par leur couleur et leur provenance : *blanquets* de Béziers ou de Limoux, *bleus* de Béziers, de Carcassonne, etc. — M. Paul Meyer se propose de publier ce registre, malgré son mauvais état de conservation.

M. Müntz annonce que Mme H. Taine vient d'offrir à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts une série de calques pris par son père, M. Denuelle, ancien architecte des monuments historiques, sur les fresques du palais des Papes à Avignon. Ces cinquante-six reproductions offrent le détail des peintures, la plupart inédites, exécutées vers 1343 dans la chapelle Saint-Jean, et complètent la collection des dessins originaux qui, après avoir été utilisés dans l'ouvrage de MM. Magne et Laffillée sur la peinture décorative en France du XIe au XVIe siècle, ont été acquis par l'École des Beaux-Arts il y a quelques années.

M. Léopold Delisle donne lecture d'une note adressée de Londres par M. W. H. James Weale, qui, à l'occasion d'une publication de M. Gilliodts, donne des détails très précis sur un certain Jehan Breton, bourgeois de Bruges, auquel on a voulu attribuer une part considérable dans l'invention de l'imprimerie. M. Weale établit que ce Jean Breton était originaire de Pipriac près de Redon en Bretagne, qu'il exerçait à Tournai, en 1446, la profession d'écrivain, qu'il acheta le droit de bourgeoisie à Bruges en 1454 ou 1455, et qu'il fit partie de la gilde de Saint-Jean l'évangéliste jusqu'en 1494 ou 1495. L'édition du Doctrinal de Jean Gerson, qui a été publiée par Jean Breton et dont le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque nationale, n'est vraisemblablement pas antérieure à l'année 1475. La souscription en vers par laquelle se termine le petit volume ne peut pas être invoquée pour prouver que l'art typographique a été découvert par Jean Breton. Ce qu'on en peut tirer, c'est que Jean Breton, bourgeois de Bruges, a imprimé le Doctrinal de Jean de Gerson sans avoir été initié par un maître aux secrets de l'art typographique.

M. Homolle communique un mémoire sur l'inscription de la statue de bronze découverte à Delphes et représentant un conducteur de chars.

Séance du 4 mars 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Christian Schéfer, annonçant la mort, après une courte maladie, de son père, M. Charles Schéfer, directeur de l'Ecole nationale des langues orientales vivantes, membre ordinaire de l'Académie.

La séance est levée en signe de deuil.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 11 mars 1898.

M. Longnon, président, prononce l'éloge funèbre de M. Ch. Schéfer, membre ordinaire, récemment décédé.

M. Boissier communique, au nom de M. l'abbé Duchesne, une reproduction photographique, en trois planches, des graffiti trouvés dans une salle de la maison de Tibère, au Palatin, dont on a tant parlé dans ces derniers temps. Ces photographies, publiées par la « Conférence d'archéologie chrétienne », sont accompagnées de quelques explications du R. P. Cozza-Luzi, président de la Conférence M Boissier y joint ses observations personnelles, et il résulte de l'étude minutieuse de ces débris que l'on s'est entièrement trompé quand on a cru y voir une grossière représentation du Christ mis en croix. Du reste, M. Marucchi lui-même, qui avait propagé cette opinion, reconnaît, dans une lettre annexée aux photographies, qu'elle est tout à fait erronée.

M. Barth communique une inscription gravée sur un coffret à reliques du Buddha, récemment trouvé dans un stupa sur la frontière du Népal, dans le district britannique de Basti. — Il donne ensuite des nouvelles de M. Sylvain Lévi, qui est en mission dans l'Inde et séjourne en ce moment au Népal.

M. Emile Picot présente un exemplaire de la médaille frappée à l'occasion de l'élection de M. Gaston Paris à l'Académie française. Cette médaille, œuvre de M. Chaplain, est d'une parfaite ressemblance. Elle sera déposée dans les collections de l'Institut « pour conserver à nos successeurs — dit M. Picot — l'image d'un des hommes qui, par leur enseignement et leurs écrits, ont le plus contribué au progrès de la science contemporaine ».

M. Philippe Berger présente, au nom de M. Dujardin, un exemplaire d'un portrait en héliogravure de M. Léon Gautier, membre ordinaire, décédé l'an dernier.

M. Berger communique une série de remarques sur l'inscription phénicienne découverte à Carthage par le R. P. Delattre et relative à un double sanctuaire dédié à Astarté et à Tanit. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — **28 mars** — **1898**

Ed. Pottier. **La peinture industrielle chez les Grecs** (Petite bibliothèque de vulgarisation artistique). Paris, L.-H. May, s. d. In-16, 64 p.

Ingentes animos angusto in corpore versant. Ce vers, où Virgile décrit l'activité des abeilles, s'applique au dernier opuscule de M. Pottier. Si court qu'il soit, il résume non seulement tout ce qu'il est essentiel de savoir des vases peints grecs, mais encore la philosophie de cette étude, et l'utilité qui peut en résulter pour les lecteurs de la collection dont ce volume fait partie : atténuer la séparation trop profonde des ouvriers d'art et des artistes. On ne saurait mieux louer ces pages charmantes qu'en disant qu'il y a une harmonie parfaite entre le sujet, l'illustration et le style : l'auteur a parlé en athénien de choses attiques. C'est exquis.

T. R.

Flauii Iosephi opera ex uersione latina antiqua ; edidit, commentario critico instruxit, prolegomena indicesque addidit Carolus Boysen ; pars VI, De Iudaeorum Vetustate suie contra Apionem libri II (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, vol. XXXVII) ; Vindobonae, Pragae, Tempsky ; Lipsiae, Freytag ; MDCCCLXXXXVIII. LIIII-142 pp. in-8 ; prix : 5 mk. 50.

M. Niese s'était chargé de publier dans le *Corpus* les anciennes traductions latines de Josèphe. Absorbé par l'édition du texte grec, il finit par transmettre à M. Carl Boysen son mandat et les matériaux qu'il avait déjà recueillis. Le présent fascicule s'est trouvé prêt et M. B. a cru pouvoir le publier sans attendre.

Il réserve pour l'introduction générale les questions de date et d'au-

teur ; mais il paraît adopter l'opinion commune, que cette version des livres contre Apion a été exécutée dans l'entourage de Cassiodore, lors de son séjour au monastère de Vivarium. Le manuscrit grec dont disposait le traducteur était, semble-t-il, plus voisin des extraits de Peiresc que du Laurentianus LXIX 22 qui nous a conservé le texte grec [1]. C'était déjà un manuscrit très altéré, de telle sorte que l'interprète a dû parfois traduire littéralement sans comprendre ou substituer quelque phrase intelligible à ce qui avait cessé d'être compréhensible dans l'original. De plus, le traducteur n'était pas à la hauteur de sa tâche et il lui est souvent arrivé de se tromper. Néanmoins, son œuvre nous est très précieuse. D'abord, elle est une source indirecte du grec, distincte du Laurentianus ; et surtout elle a été exécutée sur un manuscrit complet. Sans parler de suppléments de détail, le latin nous permet de combler la grande lacune du second livre, soit un dixième de l'ouvrage.

Les manuscrits se divisent en deux familles. Les plus importants sont dans la première : 1° le *L*(aurentianus) LXVI, 2 du XIe siècle ; 2° le *B*(odleianus Canonicianus) 148 de 1145 ; 3° le *V*(enetus Marcianus) X 60 de 1468, l'*H*(arleianus) 4962 et le Parisinus 5049 du XVe siècle (*R*); dans la seconde, le *C*(heltenhamensis) 12311 du XIIIe siècle, le P(arisinus) 1615 et le *Pa*(risinus) 5054 du XIVe siècle. M. B. a non seulement collationné et classé tous les manuscrits connus, mais aussi les éditions antérieures à celle de Gelenius [2]. Ainsi, l'on peut considérer son travail comme solide. Si l'on venait à retrouver quelque autre manuscrit, il viendrait naturellement se placer dans les séries établies par M. Boysen. Il est regrettable cependant, pour la sécurité absolue de son apparat critique, qu'il n'ait pas collationné complètement les manuscrits *HV* qui représentent une source distincte d'une sous-famille de sa première classe.

Il déclare n'avoir à apporter aucune lumière nouvelle sur la question du titre. Je crois qu'il aurait pu être plus net. Voici l'état de la question. Aucun incipit, en dehors des manuscrits de la Renaissance dont les en-tête développés dénoncent une main d'érudit ; même situation pour l'explicit du premier livre et, le cas échéant, pour la coupure du second livre au § 145, quand elle existe. Mais *B L* présentent à la fin de l'ouvrage : *Explicit liber secundus Flauii Iosephi (Ioseppi) de uetustate Iudeorum*. Voilà un indice sérieux. M. B. l'écarte, parce que le traducteur fait correspondre *uetus* à παλαιός, *antiquus* à ἀρχαῖος. D'abord je ne suis nullement convaincu de ce principe, que je vois souvent appliqué dans les recherches sur la littérature de traduc-

1. P. XXXIX, M. B. cite à tort p. 111, 6 *sicuti* comme témoin de l'accord des extraits (καί) et de la version latine contre Eusèbe et Λ (οἷον).

2. Toutes les éditions dépendent indirectement de *L*; elles ont toutes les lacunes de ce manuscrit. L'édition de M. B. est donc princeps pour I 272-318 et II 4-37. M. B. a oublié, p. 80, 19 de noter la fin de la lacune.

tion, que les interprètes ont une sorte de vocabulaire à équivalences fixes ; ensuite, M. B. cite lui-même un exemple de *uetus* correspondant à ἀρχαῖος. Il ne faut pas s'étonner de voir cette inscription seulement à la fin de l'ouvrage. Le fait n'est pas inouï. M. Boysen, qui à certaines hésitations laisse voir une éducation paléographique limitée, n'aurait pas dû s'en émouvoir. Très souvent les blancs laissés à l'intérieur d'un volume n'étaient pas remplis par le rubricateur qui se contentait de mettre l'explicit. Ce pourrait être le cas de l'archétype de nos manuscrits; nous allons y revenir. De plus, rien ne prouve que ce titre corresponde au titre réel de l'original. Ce sont là deux questions que M. B. a le tort de mélanger. Ce titre a pu être puisé dans la tradition chrétienne et non dans un manuscrit grec de Josèphe.

Sur la division en trois livres, M. B. n'est pas non plus très clair. Il faut le lire avec quelque attention pour s'apercevoir que *B*, l'un des bons manuscrits de sa première classe, a aussi cette division. *B* n'a pas de titre à cet endroit, mais il n'en a pas non plus ailleurs. La même coupure se trouve dans les manuscrits plus récents *C* et *H*. Il est vraiment fâcheux que M. B. ait traité cette question séparément de celles du titre et de la classification des manuscrits. Car : 1° cette division dans *B* infirme la valeur de l'explicit cité plus haut qui ne mentionne que deux livres; M. B. aurait pu trouver là une objection plus embarrassante que l'équivalence *uetustus* : ἀρχαῖος; il est plus facile d'ajouter un titre que d'introduire une division ; 2° *C* et *H* sont de deux familles différentes; M. B. admet que l'accord *RCH* représente plus ou moins fidèlement l'archétype, parce que *RH* font partie d'une famille et que *C* est d'une autre. Que dire de l'accord *CH?* qu'y avait-il dans l'archétype? D'après les renseignements de M. Boysen, dans *R*, la mention de la division tripartite est un fait postérieur à la copie du manuscrit [1], et il ajoute que en ce point *H* dépend de *R*; c'est dire que *H* a emprunté à *R* une division que *R* n'avait pas, et voici la première fois que M. B. parle d'une dépendance de *H* par rapport à *R*. Pour mon compte, j'admettrais volontiers que cette division, fondée ou non, remonte à l'archétype. Elle aura disparu par accident de l'original de *L* et de toute sa famille. Par suite, un certain nombre de manuscrits de la Renaissance, qui sont d'un type mélangé, n'ont plus que deux livres. Les rapports qui ont existé entre ces manuscrits récents sont vraisemblablement plus compliqués que ne le suppose M. Boysen. Il y a eu des croisements. Les humanistes qui ont rédigé les en-têtes de *CPD* n'ont pas dû se faire faute de collationner leurs exemplaires les uns sur les autres. Mais ces mélanges sont peut-être plus anciens. M. B. a été très frappé du caractère singulier de *B*, si

1. Aucune trace de cette division dans le texte de *R* copié au xve siècle; mais une main de cette époque a corrigé une note ancienne relative aux Antiquités judaïques copiées dans le même volume au xiiie siècle : « post antiquitatum libros uiginti *tres* ». Cette addition n'est pas nécessairement du même personnage que le copiste du *De uetustate* et a certainement une autre origine que le texte de cet ouvrage.

semblable à *L* et si différent. Ce caractère s'explique bien si l'on admet que *B* est dérivé d'un texte frère de *L*, mais corrigé d'après une autre source. L'existence de cette autre source n'est pas niable, car l'original de *LB* présentait lui-même des variantes inscrites en marge et transmises par *LB* dans la même forme. Ainsi la classification de M. B. se trouverait modifiée de la manière suivante : deux familles, 1° *L* et ses dérivés, 2° *B* et les manuscrits récents *VHR*, *CPaP*; la deuxième famille est issue d'un manuscrit semblable à *L* corrigé d'après une autre source; de l'original commun vient l'explicit de *B*, de la seconde source la division en trois livres; *VHR CPaP* sont les produits de contaminations multiples : la plupart ont en conséquence adopté la division de la famille *L*; à noter cependant que le plus ancien, *C*, a conservé la division primitive de son archétype; la parenté de *BRCP* s'accuse aussi par un certain nombre de fautes communes (p. XXVIII) [1].

Quoi qu'il en soit de ces points encore obscurs, les conclusions partielles de M. Boysen peuvent être acceptées. Son texte parait préparé avec soin; les corrections qu'il y a introduites sont généralement les plus probables.

Paul Lejay.

Études grammaticales sur les langues celtiques. Tome II. **Glossaire moyen-breton,** par E. Ernault. Paris, Bouillon, grand in-8 de XXVIII-833 pages. Première partie, 1895. Deuxième partie, 1896.

M. Émile Ernault avait déjà publié en 1888, à la suite d'une édition du Mystère breton de sainte Barbe, un *Dictionnaire étymologique du breton moyen* [2]. Son *Glossaire moyen-breton*, qui en est le complément, forme le tome II des *Études grammaticales sur les langues celtiques*, dont le tome I contient les *Phonétique et dérivation bretonnes* de M. d'Arbois de Jubainville [3]. A la suite du *Glossaire moyen-breton* ont été précisément insérés les index du tome I des *Études grammaticales*.

Le livre de M. Ernault a été couronné en 1897 par l'Institut de France, qui lui a décerné premier le prix Volney. Nous ne pou-

---

1. Dans les listes données par M. B., pp. XII-XIII, on trouve : 1° des cas où ses deux familles donnent également une faute, ainsi 6, 20; 38, 1; 2° dix cas où sa famille I (comprenant entre autres *LB*) donne la bonne leçon; 3° douze cas où cette famille contient une faute; 4° des cas où *L* manque et où les manuscrits restants s'opposent conformément à la classification de M. Boysen. Mais il n'y a rien à conclure du 1°; le 2° et le 4° prouvent seulement l'existence des sous familles établies par M. B. et que j'admets. Restent les cas du 3°. Ils prouvent à mon avis que la contamination des deux sources des classes *B*, *VHR*, *CPaP*, s'est produite à des degrés divers, l'original de *B* gardant plus de traits que les autres de la source commune à *L*.

2. Paris, ancienne librairie Thorin et fils, A. Fontemoing, éditeur, 4, rue Le Goff.

3. Paris, F. Vieweg, 67, rue de Richelieu, 1881.

vons qu'applaudir à une distinction si bien méritée. Le *Glossaire moyen-breton* rendra, en effet, les plus grands services à tous ceux qu'intéressent les études celtiques. L'auteur y a recueilli avec le plus grand soin les mots isolés ou non que fournissent les documents, du XII[e] au XVI[e] siècle inclusivement. Il y a fait entrer de plus « des termes du breton moderne que leurs étymologies — ou simplement leurs affinités avec d'autres langues celtiques dans le cas où il ne peut être question d'emprunt au français, — prouvent avoir existé à pareille époque, malgré l'absence de documents écrits ». Ces mots modernes sont distingués des autres, dans le corps de l'ouvrage, par les caractères typographiques.

M. E. n'a d'ailleurs utilisé qu'avec la plus grande circonspection certains documents du XVII[e], et même du XVI[e] siècle, qui semblaient à première vue devoir être pour lui d'une importance capitale. Il montre dans sa préface à quels genres d'erreurs il se serait exposé s'il avait accordé une trop grande confiance à des ouvrages comme le *Catholicon*, le *Dictionnaire de l'A...*, ou celui du P. Grégoire de Rostrenen, où certains mots, surtout parmi les dérivés, « ont dû être suggérés moins par l'observation directe du langage usuel que par le désir de mettre un équivalent breton, souvent d'ailleurs intelligible et bien frappé, en regard du mot français ou latin ».

Nous ne saurions trop louer M. E. de ce sens critique, qui a manqué avant lui à plus d'un auteur de dictionnaires bretons. M. E. a d'ailleurs pris soin d'indiquer toujours avec la plus grande précision les sources auxquelles il a puisé.

Mais son *Glossaire* n'est pas qu'une froide nomenclature des mots du breton moyen avec l'indication de leur sens et des textes auxquels ils ont été empruntés. L'auteur a eu l'heureuse idée, chaque fois que l'occasion s'en est offerte, de rapprocher les mots du breton des termes qui, dans les autres langues celtiques et en particulier dans le gallois et dans l'irlandais, offrent la même racine, et de donner, dans des dissertations souvent étendues et toujours très savantes, les raisons de ces rapprochements. Le *Glossaire moyen-breton* contient de nombreuses études de phonétique et de morphologie celtiques.

Ainsi, p. 7, au mot *ab* « fils », M. E. explique comment ce mot vient de *map*, ou plus exactement de la forme syntactique *vap*, *vab*, et cite d'intéressants exemples, d'abord du changement, en gallois et en breton, de *m* en *v*, puis de la chute complète, en breton, d'un *v* initial venant de *m* ou de *b*.

P. 24, au mot *amdere* « (peine) excessive », nous lisons une étude sur le préfixe négatif breton *am-*, que l'auteur identifie au gallois *am-*, bien que celui-ci renforce au contraire la signification du terme suivant; le préfixe breton *am-* est, en revanche, différent du gallois et cornique *af-*, et du vieil irlandais **am-*, moderne *amh-*.

P. 177, à propos du mot *discomboe*, dont le sens n'est pas très clair,

M. E. expose une théorie fort intéressante sur le suffixe *oe*, que l'on trouve dans un certain nombre de mots bretons, comme *Dosarboe*, *Riskiboe*, *Erispoe*, du *Cartulaire de Redon*, mentionnés par M. Loth dans sa *Chresthomathie bretonne*, p. 110. M. Loth avait proposé, sans d'ailleurs insister sur cette hypothèse, d'identifier la syllabe finale *boe* au gaulois *bogio*-. M. E. décompose autrement tous ces mots et y voit une terminaison *oe*, représentant régulièrement une celtique, et qu'on pourrait assimiler d'après lui au gaulois -*eio*- dans *Nammeius*, *Derceia*, etc.

P. 268, au mot *goaz* « pire » se trouve une longue et intéressante étude sur le suffixe exclamatif *et*, en breton, et le suffixe d'exclamation et d'utilité *et* en gallois. L'auteur expose et discute diverses théories que l'on a données pour expliquer l'origine de ce suffixe.

M. E. pose ainsi, presque à chaque page de son *Glossaire*, d'intéressants problèmes de phonétique et de morphologie celtiques. Il en a résolu beaucoup de la façon la plus heureuse.

Aussi ne pouvons-nous nous empêcher de regretter que l'auteur du *Glossaire moyen-breton* n'ait pas donné, à la fin de son ouvrage, un index qui eût permis de trouver facilement telle ou telle étude qu'on eût cherchée. Qui soupçonnera qu'au mot *goaz*, par exemple, on puisse découvrir cet excellent travail sur le suffixe d'égalité que nous signalions plus haut? Combien même iront chercher au mot *ab* la dissertation que M. E. y a placée sur le changement de *m* en *v* et la chute de *v* en breton?

Cette critique n'enlève rien à la valeur scientifique du *Glossaire moyen-breton*. Espérons d'ailleurs que M. Ernault pourra, dans une seconde édition, combler une lacune qui empêche les celtisants de tirer de sa science et de son travail tout le profit qu'ils auraient voulu.

P. Le Nestour.

Zichy Jenœ grof Kaukazusi és Kœzépazsiai utazasai (Comte Eugène Zichy, Voyages au Caucase et en Asie centrale). Texte hongrois et traduction française. Deux volumes in-4. L et 613 pages. 149 planches hors texte et 85 illustrations. — Budapest, G. Ranschburg, 1897.

Presque tous les voyageurs hongrois qui sont allés en Asie se sont proposé de retrouver les ancêtres des Hongrois ou de découvrir l'endroit exact d'où les tribus magyares sont parties pour faire invasion en Europe. Depuis le premier explorateur, Alexandre Körösi Csoma, qui a séjourné de 1820 jusqu'à sa mort (1842) dans le Tibet et croyait avoir trouvé les parents des Hongrois dans la peuplade de la province Kham, jusqu'à M. Zichy, le dernier en date, tous ont cherché à résoudre ce problème qui jusqu'ici semble vouloir se dérober. Il faudrait que les études linguistiques, ethnographiques et anthropologiques aboutissent

au même résultat pour avoir un semblant de certitude. Or, jusqu'ici les recherches philologiques seules ont une base d'opération sûre grâce aux travaux de Paul Hunfalvy, Budenz, Castrén et Ahlquist, et la jeune génération sortie de leur école à Budapest et à Helsingfors. D'après ces savants, la race hongroise est d'origine ougrienne et doit reconnaître ses parents dans les Finnois, les Ostiaks, les Vogouls et d'autres peuples qui habitent la Russie d'Europe et d'Asie. Mais les ethnographes et les anthropologues ne sont pas d'accord avec les philologues. M. Vámbéry plaidait longtemps la parenté turque; mais, peu à peu convaincu par les preuves irréfutables de la linguistique, il semble avoir abandonné la lutte. M. Zichy, de son côté, a cru pouvoir trouver les ancêtres dans une des tribus nombreuses qui habitent le Caucase. Avant d'entreprendre ses deux expéditions, où il fut accompagné d'un petit état-major de savants, il s'est adressé au doyen des études ethnographiques, M. Bastian, qui lui tint à peu près ce langage : « Les efforts des Hongrois tendant à chercher leurs ancêtres ont été mal dirigés ; il faudra dorénavant s'appuyer plutôt sur des preuves ethnographiques et anthropologiques que sur la philologie. Les Ougriens ne sont nullement les parents des Hongrois. Ceux-ci sont issus de la tribu des Hiou-Huns qui forment une race à part ni finnoise, ni turque. Ces Hiou-Huns firent des irruptions en Chine, mais la puissante muraille dont la construction commença en 213 avant J.-C., les força de se diriger vers l'Europe, en traversant la Bokharie et en contournant la mer Caspienne, pour occuper la plaine qui précède le Caucase. C'est là qu'ils vécurent en contact, au nord avec les Finnois, au sud avec les hordes turques ; ils leur empruntaient certaines idées et des mots pour les exprimer. »

M. Z. fit ses deux voyages d'après ces indications; s'il n'a pas été assez heureux pour découvrir les ancêtres, il a au moins rapporté une belle collection ethnographique et archéologique qu'il a cédée au Musée National, puis les deux beaux volumes que nous annonçons. Dédiés à sa majesté Nicolas II, qui s'est particulièrement intéressé à l'expédition, ils nous offrent les premiers résultats scientifiques de ces voyages.

L'introduction de cinquante pages, intitulée : *La migration de la race hongroise*, est due à M. Zichy. Il y développe ses opinions sur l'origine des Hongrois et se pose en adversaire des théories scientifiques généralement admises aujourd'hui. Après avoir relaté son entrevue avec M. Bastian, l'auteur cite presque tous les témoignages des écrivains grecs, gréco-romains, byzantins et arabes, qui attestent que la tribu des Hiou-Huns existait, sous différents noms, depuis le IIe siècle après J.-C., entre le Caucase, le Don et le Volga. Les Huns et les Avares, qui figurent dans l'histoire, ont été deux ramifications d'un seul et même peuple, et la race des Huns comprenait un peuple magyar que l'on désignait par le nom Tourks. On ne saurait donc contester le lien historique entre les Huns et les Magyars, bien affirmé et reconnu par Kuun, Thury et Munkácsi. Le peuple hunno-magyar s'est divisé, avec

le temps, en trois fractions : l'une s'est avancée vers l'ouest et a formé la nation hongroise; la deuxième s'est tournée vers le nord-est et s'est confondue avec les peuples du pays habité aujourd'hui par les Bachkires; la troisième enfin s'est retirée vers le Caucase. C'est là, selon M. Zichy, qu'il faut chercher les traces des anciens Magyars. Il se rend compte des difficultés du problème et, pour désarmer ses adversaires, il ajoute : « Je n'avais point la prétention de trancher la question d'un seul coup et de découvrir une à une les traces des Magyars. Je me proposais simplement de me rendre compte de la situation et des conditions des peuples du Caucase, de recueillir des impressions générales et de délimiter le terrain sur lequel on devra poursuivre les explorations systématiques. »

Après cette introduction nous trouvons la description scientifique de la collection, faite par deux attachés au Musée National. M. Janko s'est chargé de la partie ethnographique. Il ne s'est pas contenté d'un simple catalogue. La première partie de son travail (pp. 1-188) nous retrace, d'après les meilleurs ouvrages français, russes et allemands, l'ethnographie des quarante-neuf peuples du Caucase, accompagnée de belles photographies. Le catalogue est divisé en trois parties : vêtements et accessoires, la maison et son aménagement, armures et harnais.

M. Posta décrit la collection archéologique. Elle se compose non de trouvailles (M. Z. n'a pu procéder à des fouilles), mais d'objets achetés au cours du voyage et reconnus comme authentiques par les savants russes qui aidaient M. Z. dans ses recherches. Dans l'introduction, M. Posta rend hommage aux travaux de M. Virchow et surtout à ceux de M. E. Chantre, du Musée de Lyon, associé étranger de l'Académie hongroise. Le livre de M. Chantre, *Recherches anthropologiques dans le Caucase*, lui a été un guide sûr pour la description et le classement des objets; mais M. Posta a fait, de son côté, œuvre d'érudit en établissant les rapports qui existent entre les objets de la collection Zichy et les trouvailles préhistoriques faites en Hongrie.

Ce bel ouvrage présente un intérêt particulier pour la France. Tandis que le comte Béla Széchenyi donne, en hongrois et en allemand, les résultats scientifiques de son voyage au Tibet et en Chine, le comte Zichy présente le sien en hongrois et en français. Nous constatons avec plaisir qu'on tente enfin de faire participer la France aux travaux scientifiques hongrois. Ainsi, M. Réthy a publié un résumé de ses études sur l'origine des Roumains sous le titre : *Daco-roumains ou Italo-roumains*. La librairie *Athenaeum* projette une histoire de Hongrie et une histoire de la littérature hongroise en français. Nous regrettons seulement que M. Zichy n'ait pas fait revoir la traduction par un bon styliste qui aurait pu facilement corriger les nombreuses tournures gauches, les expressions impropres, voire les fautes grammaticales qui déparent son livre. En ce moment, les Hongrois écrivent moins bien le français qu'entre 1770 et 1815, lorsque Bessenyei et Péczeli faisaient

des vers français, lorsque Joseph Teleki de Szék composait son *Essai sur la faiblesse des esprits forts* dont J.-J. Rousseau voulait être l'éditeur et le commentateur, lorsque l'abbé Martinovics, le chef des Jacobins hongrois, publiait son *Testament politique de l'empereur Joseph II* en deux volumes, lorsque Bacsanyi, le traducteur de la proclamation de Napoléon I[er] aux Hongrois, révélait à la France dans le *Mercure étranger* (1813) la littérature hongroise. L'État fait pourtant actuellement beaucoup pour l'enseignement du français, mais cette langue est facultative pour l'élite qui fréquente les gymnases, et l'enseignement moderne, où elle est obligatoire, ne fournit guère d'écrivains. Nous n'applaudissons pas moins aux efforts tentés par les autorités et les corps savants. La France accueillera toujours avec joie leurs travaux qui sont le meilleur gage d'une entente cordiale entre les deux pays.

J. Kont.

Docteur Paul Guillon. **La mort de Louis XIII.** Étude d'histoire médicale, d'après de nouveaux documents. — Paris, Fontemoing, 1897, in-8, 181 pages.

Dans l'étude de M. le D[r] Paul Guillon, publiée d'abord sous la forme d'une thèse pour le doctorat en médecine, on peut distinguer trois parties : une partie historique, une partie archéologique, une partie médicale.

La partie médicale, qui forme le chapitre V[e] et dernier de ce livre, est la plus neuve et la plus intéressante, bien qu'elle ne nous paraisse pas absolument concluante, comme nous le dirons plus loin; car une donnée qui se rapporte directement au sujet et qui en est comme la condition première, est restée ignorée du médecin posthume de Louis XIII. L'auteur s'est proposé d'établir le diagnostic de la maladie à laquelle ce roi a succombé; pour cela, il a étudié les divers témoignages cliniques et anatomiques qu'il a pu trouver, soit dans le *Mémoire fidèle* du valet de chambre Dubois, soit dans la *Brevis dissertatio* où le médecin Lyonnet a rapporté les maladies de Louis XIII et le régime auquel il fut soumis par ses médecins, soit enfin dans les procès-verbaux d'autopsie. M. le D[r] Guillon a analysé en détail (ch. III) — et il a été, croyons-nous, le premier à le faire — la *Dissertatio* de Lyonnet pour y puiser les éléments de son enquête médicale. On pourrait appliquer à ce singulier traité le mot de Paul Lacroix sur le Journal des médecins du Grand Roi; c'est « le burlesque et grave memorandum des victoires et des flux de ventre » de Louis XIII. Au milieu du récit des voyages du roi et des événements militaires auxquels il a pris part, il n'y est question que de saignées, de clystères, de purgations, avec toutes leurs conséquences fidèlement rapportées et décrites. Il paraît que dans un an le roi fut saigné 47 fois, qu'il prit 215 médecines et 212 lavements. *Clysterium donare, postea seignare, ensuita purgare:* il semble

qu'on entende ce refrain à chacune de ces pages, où les mots de saignées, de purges et de lavements se retrouvent presque à toutes les lignes. On comprend l'horreur que le roi soumis à un pareil régime éprouvait à l'idée de ces médecines à jet continu dont ses médecins lui imposaient la douloureuse obligation; il était tout couvert de sueur et frissonnant avant de prendre les breuvages que Bouvard lui faisait préparer. Cinq jours avant sa mort, le 9 mai 1643, il oublia un moment la résignation chrétienne avec laquelle il supportait son mal pour adresser des paroles de colère à son premier médecin, qui, par son ignorance et par l'abus des remèdes, l'avait réduit au triste état où il se trouvait.

Voici les conclusions médicales de M. le Dr Guillon, telles qu'elles se dégagent pour lui de la comparaison des renseignements de l'époque sur les maladies et la mort de Louis XIII avec les données de la science actuelle; elles ressemblent fort peu à celles d'un de ses prédécesseurs [1], qui avait estimé, d'après des documents, il est vrai, moins complets, que Louis XIII avait succombé à une phtisie galopante. Il faut d'abord écarter toute idée d'empoisonnement. Ajoutons que rien n'est plus banal d'ailleurs, comme on le sait, et rien n'est plus vague que ces rumeurs criminelles qui couraient alors à propos de la mort des personnages célèbres. Le roi mourut naturellement d'une maladie essentiellement chronique. Le point de départ de son état morbide fut la dyspepsie, due à une prédisposition névropathique; elle produisit une gastro-entérite chronique, qui fut l'affection dominante de toute sa vie. Sur cette entérite se greffa beaucoup plus tard, à une époque qu'on ne peut préciser, une tuberculose, conséquence elle-même de l'irritation continuelle du tube digestif; elle attaqua d'abord les intestins, et ensuite les poumons. Quant à la crise finale qui emporta le roi, ce fut une péritonite aiguë par perforation, qui résulta très probablement des ulcérations tuberculeuses des intestins.

Il faudrait donc désormais enseigner, dans nos cours d'histoire, sur la foi du Dr Guillon, que Louis XIII souffrit pendant toute sa vie d'une affection intestinale et qu'une complication naturelle de cette affection amena rapidement sa mort. Cependant M. le Dr G. nous permettra, malgré notre qualité de profane, de faire quelques réserves, non pas sur les conclusions qu'il tire des pièces analysées, mais sur l'origine même du mal de Louis XIII. Pour lui, c'est une prédisposition névropathique. Névropathie, soit; mais le mot, dont on use beaucoup aujourd'hui, n'est-il pas un peu vague, aussi vague que l'état qu'il prétend qualifier? Cet état n'est-il pas le plus souvent un résultat de causes antérieures, qui peut sans doute engendrer lui-même certains effets, mais qui n'est pas un point de départ initial et qui par conséquent n'est pas vraiment une cause? Nous aurions voulu à l'enquête de M. le Dr G. une base

---

1. Dr A. Corlieu, *la Mort des rois de France depuis François Ier* (Paris, 1892), p. 140.

plus précise. Cette donnée première de caractère scientifique, nous croyons la trouver dans le témoignage très net d'un contemporain de Louis XIII. Voici ce curieux document, emprunté à un ouvrage où M. G. ne pouvait sans doute pas songer à aller le chercher, mais dont la connaissance lui aurait permis d'introduire dans sa discussion médicale un élément à l'ordre du jour et de saisir, selon nous, à sa source même, la vraie cause de l'état maladif du roi.

Louis XIII, dit notre observateur qui l'avait connu de très près [1], « pour avoir été nourri d'un sang maternel fort grossier et d'un lait fort épais, se trouva avec des conduits si faibles, si engagés et si peu disposés à toute espèce d'évaporation, ayant même la faculté éjective fort débile, en sorte que je ne l'ai vu cracher, suer ni moucher très rarement, cela étant les gouttières et les purgations les plus naturelles et de plus grand décharge, tant pour la santé que pour la liberté de la parole; de sorte que la vérité me contraint de dire qu'ayant cet honneur d'être auprès de lui, je remédiais incessamment à cela, contre l'avis de son premier médecin qui disait que ce phlegme épais et cette mucosité mal conditionnée se purgeaient par bas, en quoi il s'est fort trompé, car S. M. s'est trouvée à la fin submergée dans la quantité de cette matière vicieuse, qui s'est pourrie et a suffoqué la chaleur naturelle et empêché l'ordre et la fonction de toutes les parties, ayant été à la fin cause de sa mort, comme de celle du petit roi François, qui mourut de même maladie, mais non pas avancée comme celle-ci par le continuel et très dangereux usage des médecines fréquentes [2]. » Ceci devait servir de leçon aux personnes chargées de veiller sur la santé du jeune Louis XIV; bien que « par la liberté de la parole et par la facilité de sa prononciation », le tempérament du fils parût très différent de celui du père, il fallait avoir grand soin de le faire moucher, pour tenir le nez « en office » et l'empêcher de « recuire la matière ».

Que « ce phlegme épais et cette mucosité mal conditionnée » aient été « à la fin cause de la mort » d'un malade : cette affirmation de Vauquelin des Yveteaux, que la médecine de son temps aurait tournée en ridicule, est admise comme vérité par la médecine de nos jours Le paquet glaireux qui recouvre l'amygdale pharyngienne ne pouvant, en effet, être expulsé par le nez, tend à descendre dans le pharynx; il tombe dans l'estomac en entraînant avec lui tous les microbes dont il est chargé; de l'estomac passant dans les intestins, il exerce sur eux une intoxication continue; de telle sorte que la gastrite et l'entérite peuvent être souvent

1. Vauquelin des Yveteaux, *l'Institution du prince*, 1643 (à la suite de ses *Œuvres poétiques*, édition Blanchemain, 1854; p. 104-106).

2. On sait que la mort de François II a été l'objet d'une étude médicale de la part du Dr Potiquet : *les Végétations adénoïdes dans l'histoire. La maladie et la mort de François II, roi de France* (Paris, 1893, in-16). L'auteur de cette étude, aussi substantielle que spirituelle, n'a pas connu le texte ci-dessus, qui aurait été un argument de plus pour sa thèse médicale et historique.

une conséquence certaine, bien que lointaine, des végétations adénoïdes [1]. Il semble donc bien probable que l'état d'entérite chronique qui a caractérisé la santé de Louis XIII ait eu pour point de départ cette hypertrophie de l'amygdale pharyngienne, dont le texte de Vauquelin des Yveteaux témoigne d'une façon qui ne laisse pas d'équivoque.

Et si l'on regarde certains traits de la figure de Louis XIII, comme ce nez camus, « un peu enfoncé vers sa racine », suivant l'expression de son médecin Héroard, que l'on voit sur quelques-unes de ses médailles, au moins sur celles de son enfance et de sa jeunesse; si l'on fait attention à cette difficulté matérielle de parler dont il fut affligé toute sa vie (son valet de chambre Antoine rapporte qu'il « n'avait pas la parole fort libre naturellement ») ou à cette impossibilité de tenir la bouche fermée, qu'Antoine constate encore à sa manière lorsqu'il dit « qu'il avait la langue si longue et si épaisse quand elle était sortie de sa bouche qu'il avait peine à la retirer, ce qui le faisait quelquefois rougir, surtout devant les étrangers [2] »; si l'on se rappelle que l'éveil de la puberté fut tardif chez lui et que son tempérament amoureux ne rappela pas plus celui de son père qu'il ne fit pressentir celui de son fils; si l'on songe encore à sa disposition bien connue à l'humeur morose, on pourra être disposé à qualifier le fils aîné de Henri IV et de Marie de Médicis comme le fils aîné de Henri II et de Catherine de Médicis, en disant que, comme lui, bien qu'à un degré moindre, il fut, suivant le mot barbare des médecins de nos jours, un adénoïdien. En somme, l'explication première de son état maladif et de sa mort nous paraît être dans cette petite masse charnue qui devait obstruer son arrière-nez. M. le Dr G. sera d'avis avec nous que l'histoire morbide qu'il avait entrepris d'écrire doit avoir pour point de départ la discussion du témoignage de des Yveteaux, et la comparaison de ce témoignage avec différents traits de la nature physique et morale de Louis XIII. *Videant medici et chirurgi.*

La partie archéologique du travail de M. le Dr G. comprend un appendice (p. 160-168) sur le Château-Neuf de Saint-Germain-en-Laye. Il suffit de le mentionner; l'auteur s'est borné à y résumer, comme il le dit lui même, les études que M. Charles Normand a insérées sur ce

1. Dr Potiquet, *ibid.*, p. 17-22; cf. p. 43.

2. Un autre auteur du temps témoigne aussi, dans des termes presque identiques, de cette difformité physique de Louis XIII : « Il avait... la langue si longue et si épaisse que quand elle était sortie de sa bouche, ayant peine à la retirer, il était obligé de la repousser avec le doigt. Ainsi, il était bègue; et comme il parlait avec effort, il rougissait, et surtout devant les étrangers. » (J. R. de Prade, *Sommaire de l'histoire de France*, Paris, 1684, in-12; tome V, p. 297.) Prade a suivi certainement ici le *Journal* d'Antoine, qu'il a pu connaître par une copie manuscrite; mais, contemporain lui-même de Louis XIII et dédiant son *Sommaire* au cardinal de Bouillon, grand aumônier de France, il n'y aurait pas inséré ce détail peu flatteur, si ce détail n'avait pas été exact.

sujet dans *l'Ami des Monuments et des Arts* (t. IX-XI; 1895-1897). Il a reproduit trois des planches qui accompagnent les mémoires de M. Normand. En répétant, après lui, que Louis XIV est né et que Louis XIII est mort dans la partie du Château-Neuf occupée aujourd'hui par le pavillon Henri IV qu'un visiteur, entrant par la rue Thiers, trouve à sa gauche, il ajoute que la chambre mortuaire du roi faisait l'angle du corps de logis principal avec une fenêtre au nord et une autre à l'est sur la Seine; c'est par cette fenêtre que le roi mourant voyait de son lit l'église de Saint-Denis, « sa dernière maison, disait-il, où il se préparait pour aller gaiement ».

La partie historique est de beaucoup la plus étendue dans cette étude médicale; elle occupe les chapitres I, II, IV et la majeure partie de l'appendice. On pourra trouver qu'elle l'est trop, par rapport à l'enquête que poursuivait l'auteur. Les diverses maladies de Louis XIII et sa maladie finale auraient pu être racontées, semble-t-il, avec plus de concision, ne fût-ce que pour éviter la répétition fréquente de certains détails; plus d'une de ces digressions où M. le Dr G. se complaît, sans profit véritable pour son sujet médical, aurait pu avantageusement se supprimer : ainsi le passage (p. 37-38) sur les officiers de la chambre du roi; ainsi le long récit de la pompe funèbre et des obsèques (ch. II), qui n'a rien, pour ainsi dire, de spécial à Louis XIII; ainsi encore le chapitre IV sur les médecins du roi, série de notices bio-bibliographiques sans nouveauté et parfois sans beaucoup de précision, et qui, pas plus que le récit des funérailles, ne peut guère aider l'auteur dans la recherche du diagnostic qu'il s'est proposée [1].

1. Nous indiquons en note quelques observations de détail :

P. 7. Une chicane chronologique. Louis XIII, né le 27 septembre 1601, mort le 14 mai 1643, n'est pas mort âgé de 42 ans, mais dans sa quarante-deuxième année (cf. d'ailleurs p. 170). — P. 11. La bibliographie de M. le Dr G. qui, même au chap. IV consacré aux œuvres des médecins de Louis XIII, n'a pas dû être établie directement d'après les sources, a été ici l'occasion d'un lapsus amusant; parmi les mémoires qu'il cite pêle-mêle, il nomme ceux « du P. de la Porte »; il ne s'agit pas en réalité d'un père, jésuite ou autre, mais de Pierre de la Porte, premier valet de chambre de Louis XIV. — P. 13 et *passim*. M. G. cite, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Chantilly, le *Mémoire fidèle* de Dubois, publié d'ailleurs dans la Collection Michaud; en bonne critique, il aurait dû comparer son texte au texte imprimé, noter les différences s'il y en a (nous en indiquons ci-dessous une, importante pour son sujet), et donner les raisons de son choix. — P. 14. M. G. ne connaît pas *l'Idée d'une belle mort ou d'une mort chrétienne, dans le récit de la fin heureuse de Louis XIII... tiré de quelques mémoires du feu P. Jacques Dinet, son confesseur, de la Cie de Jésus, et dédié au roi, par le P. Ant. Girard, de la même Compagnie* (Paris, 1656; petit in-folio, 60 p.); le texte même de ces Mémoires du P. Dinet a été publié dans le *Cabinet historique* (t. XII, 1866). C'est un document tout aussi intéressant pour son sujet et plus directement informé que la *Gazette* de Renaudot dont il a donné de longs extraits. — P. 29. En quoi le baptême est-il « le premier sacre d'un roi? » — P. 31. Le nom de cabale des Importants ne s'applique pas aux intrigues des courtisans le 23 avril 1643. — P. 39, n. 1. La fameuse vision prophétique de Louis XIII est du 13 mai, « veille du jour de l'Ascension », et non du 10; il y avait à ce sujet d'autres sources

M. le Dr G. cite, au chapitre II ou dans l'appendice, cinq documents « inédits ». Un au moins ne mérite pas d'être qualifié ainsi, car il a été publié depuis longtemps : c'est la lettre (15 mai 1643) de l'ambassadeur vénitien, Giustinian, sur la mort du roi. Elle a été imprimée dans les *Relazioni.... lette al Senato dagli ambasciatori veneti*, 2e série, France, t. II (Venise, 1859), p. 383-388; il faut ajouter cependant que les deux derniers paragraphes publiés par M. G. (p. 175) manquent dans l'édition Barozzi et Berchet : il y s'agit de quelques lignes insignifiantes sur Casal et sur la cherté des habits de deuil.

Une autre dépêche de Giustinian, du 19 mai 1643 (p. 176-179), n'apprend rien sur la pompe funèbre ou les intrigues de cour qui ne soit parfaitement connu d'autre part. Nous en dirons autant de la « Forme que l'on observe pour servir le roi lorsqu'il est malade » (p. 158-160); inédit ou non, ce texte reproduit à peu près le cérémonial bien connu du service de la table du roi. M. G. aurait dû dire si cette « forme » s'observait déjà au temps de Louis XIII ou si elle n'était pas plutôt d'une époque postérieure. Un autre document inédit est le texte des lettres de noblesse accordées par le roi à son premier médecin Bouvard, en 1639, avec les phrases qui sont de style dans ces pièces de chancellerie. Enfin, M. G. a donné (p. 55-56) le texte du procès-verbal authentique, rédigé en français, de l'autopsie du roi faite le lendemain même de sa mort, le 15 mai; il porte les signatures des « médecins étant à

à citer que Henri Martin. — P. 42. Lire des Noyers et non les Noyers. — P. 43. M. G. écrit bicquiers, d'après le manuscrit de Chantilly, à propos du biberon qui servait à faire boire Louis XIII dans les derniers jours; le texte de la Collection Michaud donne biguiers; quelle est la vraie forme et le vrai sens de ce mot, qui ne se trouve pas dans les dictionnaires? — P. 45. M. G. lit dans le manuscrit de Chantilly : « Je vis dans le corps qu'il y venait encore un ulcère dans les reins ». Le texte de la Collection Michaud donne : « qu'il y venait encore un ver dans les reins. » Il y avait là, pour l'enquête médicale de M. G., une question de texte à résoudre. — P. 64 Il n'y a pas de Nicolas, duc d'Orléans, fils de Henri IV et de Marie de Médicis. M. G. a trop ingénieusement lu le nom de cet anonyme, N... de France, duc d'Orléans, qui mourut à quatre ans et demi « sans être nommé ». — P. 96. Lire *archiatrΩn comiti*, suivant la singulière orthographe du titre du pamphlet de Ch. Guillemeau. — P. 101. Un autre pamphlet de Guillemeau est inscrit au catalogue de la Bibliothèque Nationale sous un autre titre que celui donné par M. G. : *Cani Mivro*,... — P. 113-115. M. G. a cité coup sur coup trois lettres de Gui Patin, l'une d'après l'édition de 1692, l'autre d'après celle de 1718, la troisième d'après celle de 1707. Il aurait mieux valu les citer d'après une même édition, celle du docteur Reveillé-Parise, qui est loin d'ailleurs d'être parfaite, mais qui est la plus récente (1846). — P. 125. Puisque M. G. a cru devoir parler des médecins qui ont soigné Louis XIII, on peut s'étonner qu'il n'ait pas parlé de Chicot, « à qui le roi avait grande confiance », dit Antoine, et par qui il se faisait faire la lecture à la date du 5 mai. On possède de Jean Chicot un recueil, *Epistolæ et dissertationes medicæ* (Paris, 1656, in-4, 354 p.; et 1667, in-8), qui, comme son auteur, est resté à peu près inconnu des historiens de la médecine; Carrère est seul, croyons-nous, à l'avoir mentionné. — P. 173. Au lieu de « le président Talon (?), le duc d'Elbeuf », lire : le président Bailleul, l'évêque de Beauvais. — P. 178. « Fronticaglia? » est Louis d'Astarac, vicomte de Fontrailles, beau-frère de Cinq-Mars, rentré en effet en France en 1643.

l'ouverture du corps du roi ». Ce document, que M. le Dr G. publie pour la première fois, d'après un manuscrit de Chantilly, a été la raison déterminante du choix de son sujet. Plus précise et plus claire dans ses descriptions que le procès-verbal en latin inséré dans les Commentaires de la Faculté et déjà publié [1], cette pièce originale complète un document connu et introduit dans l'enquête médicale un élément de plus. Elle constitue, avec la *Brevis dissertatio* de Lyonnet, que les historiens de Louis XIII n'avaient pas encore utilisée, la partie la plus neuve de ce travail.

Outre les trois plans gravés qui se rapportent au Château-Neuf de Saint-Germain, l'ouvrage de M. le Dr Guillon est accompagné de six planches en phototypie : la naissance de Louis XIII, d'après Rubens; le baptême de Louis XIV, la mort de Louis XIII, Louis XIII sur son lit de parade, le médecin René Moreau, d'après des gravures du temps; trois médailles sur Louis XIII. Ces reproductions sont d'un intérêt artistique fort inégal, mais elles sont très bien venues; on a d'autant plus de plaisir à admirer la merveilleuse composition de Rubens qui sert de frontispice, que les « illustrations » de ce genre manquent d'ordinaire aux études d'histoire médicale. Le volume est bien imprimé ; il est recouvert d'un papier bleu de ciel fleurdelysé, sur lequel se détache la médaille où J. Roëttiers a gravé le buste de Louis-le-Juste.

G. Lacour-Gayet.

Die Kriegführung des Kurfürsten Max Emanuel von Bayern in den Jahren 1703 und 1704 von Generalmajor von Landmann. München, Beck, 1898, VI-92 p. in-8. Cartes et portrait

Le mémoire essentiellement stratégique de M. de Landmann a été inspiré par un sentiment de patriotisme bavarois très compréhensible; il voudrait déterminer « l'activité militaire de l'Électeur Max-Emmanuel d'une façon plus exacte et plus juste qu'elle n'est apparue jusqu'ici dans la littérature historique, trop influencée par la tradition française » (p. VI). Dans ce but, il examine en détail les opérations militaires du généralissime princier à la tête de son armée de près de 30,000 hommes, avant et après la jonction avec les alliés français, depuis la surprise d'Ulm et de Memmingen, en septembre 1702, jusqu'à la retraite forcée au delà du Rhin, opérée le 1er septembre 1704. Il essaie de montrer que l'Électeur, connu par ses succès brillants contre les Turcs, a continué de mériter sa réputation de chef militaire habile, par la surprise de Passau, par l'occupation d'Innsbruck, etc. S'il n'a pu exploiter le succès de la première bataille de Hoechstaedt, gagnée sur un des généraux

1. M. le Dr Guillon le donne de nouveau, en latin (texte du Dr Dupuy) et en français (traduction du Dr Corlieu) (p. 151-154).

impériaux, le comte de Styrum (20 septembre 1703), il en a été empêché par Villars qui, malgré ce succès, voulait reculer vers le Rhin, pour ne pas obéir plus longtemps à un rival dont il était jaloux; s'il a été battu au Schellenberg, le 2 juillet 1704, c'est qu'il n'était pas soutenu par Marsin, le successeur de Villars, et qu'il n'avait que 11,000 hommes à opposer aux 58,000 de Marlborough; si, enfin, la seconde bataille de Hoechstaedt (13 août 1704), fut une nouvelle défaite, c'est que Marsin laissa écraser Tallard et ne soutint pas l'aile commandée par Max-Emmanuel en personne, trop préoccupé qu'il était d'assurer sa propre retraite. C'est encore Marsin qui sut obtenir de Louis XIV l'ordre de revenir jusqu'au delà du Rhin, alors que l'Électeur, « qui fut presque le seul à qui la tête ne tourna point, proposait le seul bon parti à prendre, celui de se maintenir dans son pays [1] ». Peut-être était-il moins facile que ne s'imagine l'auteur, de résister au génie militaire combiné du prince Eugène et de Marlbourough; en tout cas, les défaites du Schellenberg et de Hoechstaedt furent très honorables pour les forces bavaroises, qui se battirent avec acharnement contre des adversaires bien supérieurs en nombre et supérieurement commandés. Il est douteux que l'Électeur, dont M. de Landmann exalte les capacités militaires, tout « *Turcorum terror* » qu'il ait été, au dire des chroniqueurs allemands, l'ait été au même degré que le vainqueur de Zenta. Néanmoins, les historiens de la guerre de la succession d'Espagne feront bien dorénavant de tenir compte des exposés techniques et de certaines considérations plus générales du présent mémoire.

R.

CHARLES SCHEFER

Nous avons le regret d'annoncer la mort le 3 mars de M. Charles Schefer, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, administrateur de l'École des Langues orientales, décédé dans sa soixante-dix-huitième année. La biographie de ce savant orientaliste sera publiée prochainement par l'un de ses amis, aussi nous bornons-nous à donner la liste de ses principaux ouvrages. M. Schefer n'avait donné qu'une courte traduction du turc de l'*Histoire de l'expédition de Dal-taban Mustafa Racha contre Basrah*, par Khairi, publiée en 1852 dans le *Journal asiatique de Constantinople*, lorsqu'en 1876, il commença dans la collection des *Publications de l'École des Langues Orientales Vivantes* une série de travaux qu'il continua sans interruption jusqu'à sa mort : *Histoire de l'Asie Centrale*, de 1153 à 1233 de l'hégire, par Mir Abdul Kerim Boukhari, 2 vol. in-8, 1876; *Relation de l'Ambassade au Kharezm* (Khìva), par Riza Qouly Khan, 2 vol. in-8, 1879; *Mémoires sur l'Ambassade de*

---

1. M. de Landmann, qui cite ce jugement de Saint-Simon, comme il fait autre part pour un passage des *Mémoires* fort défavorable à Villars et fort élogieux pour Max-Emmanuel (VII, p. 120), ne s'est pas suffisamment dit que l'admiration de l'écrivain pour l'Électeur provenait peut-être avant tout de son antipathie pour le maréchal, duc et pair de création récente. — L'auteur écrit constamment *Marçin*, alors que l'orthographe moderne est *Marsin*, et celle du XVII[e] siècle *Marchin*. — P. 23, lire *renfort* pour *renfont*.

France près la Porte Ottomane, par le comte de Saint-Priest, in-8, 1877; *Différents itinéraires dans l'Asie centrale*, in-8, 1878; *Sefer Nameh, relation du Voyage en Perse*, par Nassiri Khoshrau, in-8, 1881; *Chrestomathie persane*, 2 vol. in-8, 1883-1885; *Trois chapitres du Khitay Nameh* dans les *Mélanges Orientaux*, 1883; *Tableau du règne de Mouizz eddin-Aboul Harith, Sultan Sindjar, fils de Melikchâh*, dans les *Nouveaux Mélanges Orientaux*, 1886; *Quelques chapitres de l'abrégé du Seldjoug Nameh composé par l'émir Nassir eddin-Yahia* dans le *Recueil de textes et de traductions*, 1889; l'*Estat de la Perse* en 1660, par le P. Raphaël du Mans, in-8, 1890; *Siasset Naméh*, traité de Gouvernement, par Nîzam oul-Moulk, in-8, 1891-1893; *Description topographique et historique de Boukhara*, par Mohammed Nerchakhy, in-8, 1892; il avait sous presse dans cette collection une *Description de la Chine à la fin du* XVe *et au commencement du* XVIe *siècle*, par Ali Akhbar Khitay. Dans le Volume du Centenaire de l'École (1895), il avait donné une *Notice sur les relations des peuples musulmans avec les Chinois, depuis l'extension de l'islamisme jusqu'à la fin du* XVe *siècle*. — Dans la *Bibliothèque Orientale Elzévirienne : Iter Persicum ou Description du Voyage en Perse entrepris en 1602 par Étienne Kakasch de-Jalonkemeny, ambassadeur de l'empereur Rodolphe II à la cour du grand-duc de Moscovie et près de Chah Abbâs, roi de Perse*, in-12, 1877; *Petit Traicté de l'origine des Turcqz*, par Théodore Spandouyn Cantacasin, in-12, 1896. — A la Société de l'Histoire de France : *Relation de la Cour de France en 1690 par Ezéchiel Spanheim, envoyé extraordinaire de Brandebourg*, in-8, 1882; à la Société d'Histoire diplomatique, dont M. Schefer présidait le Comité de rédaction : *Mémoire historique sur l'Ambassade de France à Constantinople*, par le marquis de Bonnac, in-8, 1894. — En 1881, M. Schefer publiait le *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople* (1672-1673), 2 vol. in-8, c'est-à-dire pendant les deux années que le célèbre traducteur des *Mille et une Nuits* passa à Constantinople avec M. de Nointel, envoyé en Turquie pour renouer les négociations relatives au renouvellement des capitulations. A la mort du comte Riant (1889), qui était le fondateur et l'âme de la Société de l'Orient latin, on put craindre que l'œuvre ne sombrât, mais grâce à un Comité dirigé par M. le marquis de Vogüé et M. Schefer, avec un secrétaire actif, M. C. Kohler, et des collaborateurs tels que MM. A. de Barthélemy, J. Delaville Le Roulx, L. de Mas Latrie, G. Schlumberger, la *Revue de l'Orient latin* put continuer à maintenir la réputation de la Société. M. Schefer avait publié dans les Archives de l'Orient latin deux articles : *Aboul Hassan Aly ibn el Herewy*. Indications sur les lieux de Pèlerinage. Paris, 1881, I, pp. 587-609; et Étude sur la *Devise des Chemins de Babiloine*, Paris, 1884, II, pp. 89-101, qui est un mémoire militaire écrit sous le règne du Sultan Melik ed Dahir Beybars, après la conquête de Safed et avant la prise de Saint-Jean d'Acre. — En 1881, M. Schefer créa avec celui qui écrit ces lignes, un *Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'histoire de la Géographie depuis le* XIIIe *jusqu'à la fin du* XVIe *siècle*; dans cette collection qui forme déjà quinze volumes, M. Schefer a édité personnellement : le *Voyage de la Saincte Cyté de Hierusalem*, 1882; les *Navigations de Jean Parmentier*, 1883; le *Voyage et itinéraire d'Outremer*, fait par Jean Thénaud, 1884; les *Voyages de Ludovico di Varthema*, 1888; le *Voyage de la Terre Sainte*, par Messire Denis Possot, 1890; le *Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Brocquière*, 1892, et *Léon l'Africain*, dont le troisième volume devait paraître ces jours-ci. — Dans la *Bibliothèque de Voyages anciens : Relation des Voyages à la Côte occidentale d'Afrique*, d'Alvise de Ca 'da Mosto (1455-1457), pet. in-8, 1895, et *Nauigation de Vasque de Gamme* (1497).

Henri CORDIER.

BULLETIN

— Nos lecteurs connaissent, au moins de nom, le *Lexicon Livianum* du Dr F.

Fügner, dont huit fascicules ont paru depuis 1889. Le tome I (prix : 19 m. 50), se trouve en ce moment terminé. Nous comptons parler plus tard, à loisir, de cet ouvrage, quand l'expérience aura permis de le mieux connaître. Aujourd'hui indiquons seulement la situation où se trouve l'entreprise elle-même, situation critique, à ce qu'il semble; car, d'après une circulaire de la librairie, le lexique ne sera continué que si la librairie Teubner peut compter sur un nombre suffisant de souscripteurs; malgré l'état précaire de nos études (tametsi nostra quidem ætate studia antiquitatis *misere jacere et quasi sepulta atque cremata hinc deplorari, illinc irrideri* video), et aussi à cause de cela, sans doute, les éditeurs font appel à tous ceux qui s'intéressent aux études latines. Le plan primitif a été modifié, autant que cela a été possible, sans toucher au mérite essentiel de l'ouvrage; au lieu de sept à huit tomes, le lexique sera terminé avec trois ou quatre volumes nouveaux; le prix sera de 4 marcs par fascicule de cinq feuilles, pour ceux qui souscriront à la fin de l'ouvrage, *avant le 1er mai courant;* il sera relevé à 40 marcs environ, passé cette date. On a vu plus haut une allusion à l'une de nos misères; voici la contrepartie. M. Fügner avait eu, dans la préparation de ce lexique, un prédécesseur très instruit, très zélé : M. A. Hildebrand, directeur du gymnase de Dortmund, savant qui avait consacré toute une vie à ce travail qu'il n'a pu achever. Les fiches laissées par lui comprenaient les lettres jusqu'à S. Mais quelle que fût la conscience de M. Hildebrand, il avait travaillé comme on le faisait de son temps; après Wœlfflin et surtout après Meusel, il a paru impossible de contenter à aussi bon compte le public savant contemporain, et il a fallu tout reprendre : cela ne met-il pas en lumière le double aspect de notre situation, le recul et aussi les progrès incontestables des études latines en Europe? Voilà donc, à propos d'un lexique latin, ce qu'on appelle un signe des temps. — É. T.

— M. Alexandre Beljame a récemment publié à la librairie Hachette une édition critique du *Macbeth* de Shakspeare avec la traduction en regard (in-8°, xvi et 237 p.). La traduction est excellente de tout point, et elle était d'autant plus nécessaire que les cinq traductions principales que nous avions jusqu'ici, procèdent d'une connaissance insuffisante de la langue shakspearienne : Letourneur défigure entièrement son auteur; Guizot offre trop d'erreurs et d'absences de sens; Laroche, trop élégant ou trop banal, supprime les détails; F. V. Hugo et Montégut présentent un Shakspeare « hirsute et chargé de couleurs criantes »; on trouvera dans le Shakspeare de M. Beljame un Shakspeare simple, franc, vrai, sans atténuations classiques ni surcharges romantiques; le savant professeur a suivi le mouvement de la phrase anglaise et traduit le texte vers pour vers, en mettant même chaque vers à la ligne pour donner au moins l'impression du rejet et de la période. Il a, en même temps, dans le texte anglais qu'il donne en regard de sa prose, indiqué le rythme de chaque vers par une notation, marqué l'accent faible ou fort par des chiffres, etc. Le texte est imprimé d'après l'in-folio de 1623. Parfois, pour rétablir le vers ou un mot, M. Beljame recourt aux trois in-folios suivants, mais en ayant soin de signaler ces emprunts. Un Index alphabétique renferme des renseignements complémentaires sur l'accentuation de chaque mot, et certains articles de cet Index, comme *elision* et *slurring*, sont fort instructifs. Bref, cette publication est une très précieuse contribution aux études shakspeariennes. — A. C.

— On lira avec intérêt les *Lettres inédites du baron G. de Crassier, archéologue liégeois, à Bernard de Montfaucon*, publiées par M. Léon Halkin, docteur en philosophie et lettres, professeur à l'école des Cadets de Namur (Louvain, Charles Peeters, 1897, grand in-8° de 78 p. Extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, tome XXVI). Le soigneux éditeur a complété ainsi le recueil d'Ulysse capitaine, recueil

bien connu de tous les amis de l'érudition bénédictine : *Correspondance de Bernard de Montfaucon avec le baron G. de Crassier*, etc. (Liège, 1855). Les lettres retrouvées par M. Halkin dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale (17705 du fonds français, 11907 du fonds latin) vont du 10 septembre 1715 au 1er octobre 1741; Crassier y entretient son correspondant de livres, de manuscrits, de « médailles et pierreries antiques », de « diverses autres antiquités tant payennes que chrétiennes et des plus curieuses », de l'Académie des Inscriptions « composée des premiers sçavans de l'Europe », etc. On remarquera (p. 17) ce que l'archéologue liégeois dit, le 9 août 1716, au sujet du prospectus de l'*Antiquité expliquée* : « ce sera sans doute un chef-d'œuvre pour les sçavans et un trésor pour les curieux... ». Dans une autre lettre (20 novembre 1721, p. 32), Crassier, qui avait été un des plus généreux souscripteurs de Dom B. de Montfaucon, applique au monumental ouvrage le mot *incomparable*. M. Halkin a entouré les lettres de son docte compatriote d'excellentes annotations, et, soit par la fidélité de la reproduction du texte, soit par l'irréprochable exactitude du commentaire, il a bien mérité de tous ceux pour qui B. de Montfaucon est « le plus célèbre et le plus sympathique des moines érudits qui ont illustré l'ordre de Saint-Benoît, dans la première moitié du XVIIIe siècle » (p. 9). — T. de L.

— Dans son article *Les prêtres assermentés dans les Côtes-du-Nord* (tiré à part des *Annales de Bretagne*, juillet 1897), M. P. Hémon s'élève avec beaucoup de raison et de vigueur contre la façon dont ont été conçus et rédigés les deux volumes parus en 1894 et en 1896 sous le titre *Le diocèse de Saint-Brieuc pendant la période révolutionnaire, notes et documents*. Ces deux volumes reproduisent les conférences ecclésiastiques des diocèses de Saint-Brieuc et Tréguier pour l'année 1892. M. Hémon démontre, par de copieuses citations, qu'ils ne sont qu'une « compilation hasardeuse » : la plupart des conférenciers manquent de précision, abondent en contradictions ou en invraisemblances, et traitent les prêtres constitutionnels sans aucun esprit de charité chrétienne, sur « le ton de la facétie vulgaire ou de la plate injure ». — A. C.

— Le XVIIIe volume du *Gœthe-Jahrbuch* (année 1897) renferme : 1° parmi les *nouvelles communications* : sept lettres de Gœthe des années 1806, 1807 et 1810, publiées avec un abondant commentaire par M. Aug. Fresenius; — dix lettres échangées entre Gœthe et Lichtenberg ; — plusieurs lettres écrites de Wetzlar en 1778 et en 1779, par J. A. Günther, jeune Hambourgeois sentimental, enthousiaste de Gœthe, qui recherche passionnément les traces du poète et éprouve dans la ville de Werther un accès de fièvre werthérienne; — une lettre de P. Alex. Wolf à Rühle de Lilienstern sur le remaniement de *Roméo et Juliette* par Gœthe ; — trois lettres de Jean-Henri Voss et sept lettres de Guillaume Schlegel à Gœthe ; — un jugement du comte de Puttbus sur Weimar et Gœthe en 1776; — trois lettres de Gœthe, du 19 décembre 1782 à Oeser, du 24 décembre 1796 à Wieland, de 1824 à Klinger, et une lettre signée de Charles-Auguste, mais écrite par Gœthe le 29 octobre 1802, à un inconnu; — divers témoignages de contemporains (Gotter, Münter, Reinhard, etc.) sur le grand poète ; — une série de jugements fort intéressants de la spirituelle Thérèse Huber sur Gœthe (ces jugements, reproduits par M. L. Geiger, ne font qu'augmenter notre estime pour la veuve de Forster) ; — une lettre où Garve défend Manso contre Schiller ; — des extraits de la correspondance de Bœttiger et de Rochlitz; — une lettre qui nous apprend que Gœthe était membre de l'académie de Mâcon (ne pas lire *Maçon*) et de New-York ; — 2° parmi les articles de fond, une étude de M. Scheidemantel sur la genèse du *Tasse;* une autre, de M. Brass, sur la dissertation philosophique de Gœthe parue dans le XIIIe volume du *Jahrbuch*; quelques pages de M. Morris sur le poème *Flieh Tæubchen flieh;* un travail consciencieux

de M. Betz sur Gœthe et Gerard de Nerval; — un essai heureux de M. Sulger-Gebing de « reconstruire Rome telle que Gœthe la vit »; un article de M. R. F. Arnold, (*Gœthes Tod und Wien*) sur l'impression que fit à Vienne la mort de Gœthe, des mélanges, une chronique et une bibliographie; on remarquera parmi les mélanges la note « Huber sur les Xenies » due à l'infatigable directeur du *Jahrbuch*. — A. C.

— Si les manuels de géographie encombrent la librairie française, il est injuste que les bons pâtissent pour les autres. Aussi faut-il tirer hors de pair et saluer comme un modèle et comme une nouveauté féconde celui que M. Vidal de la Blache, en collaboration avec M. Camena d'Almeida, consacre à *la France* (tome IV du *Cours de géographie à l'usage de l'enseignement secondaire*, Armand Colin et Cie, 1897, xxx-542 pp.). C'est l'application de la méthode que M. V. de la B. avait formulée dans une étude intitulée *Des divisions fondamentales du sol français*, qu'avait publiée en 1888 un assez obscur recueil et qui mérite de figurer ici comme introduction. L'auteur y définit la conception, si délicate à saisir, de la région naturelle. Certains géologues s'imaginaient avoir tranché le problème en identifiant la région naturelle avec une aire ou un terroir géologique. M. V. de la B. embrasse la nature dans toute sa complexité lorsqu'il écrit que « l'expression de *pays* — et ceci se rapporte dans sa pensée aussi bien aux grandes provinces — a cela de caractéristique qu'elle s'applique aux habitants presque autant qu'au sol ». C'est par là que le géographe se distingue proprement du géologue. Cette idée maîtresse, il est impossible, sous peine de la déformer, de l'adapter aux cadres administratifs, aux rubriques traditionnelles des ouvrages didactiques : aussi ne craignons-nous pas de dire que le volume de M. V. de la B. ressemble plus à un guide qu'à un manuel; c'est une promenade à travers les provinces et pays de France; mais sous la conduite d'un maître qui apprend à regarder, à comprendre la raison des choses, formes du relief, variété du paysage, groupement et disposition des établissements humains. « Le livre devrait surtout servir à inspirer le désir de voir. » La manière est donc moins descriptive que suggestive : elle sollicite la réflexion, voire l'imagination. Mais cette sobriété tout attique donne plus de prix aux indications précises, empruntées aux travaux les plus récents (par exemple, carte des pluies d'après Angot, structure des Alpes, etc.). Les auteurs ne sacrifient à la nécessité pédagogique qu'en annexant à chacun des chapitres une courte *revision*, sans liste bibliographique, et en respectant certaines divisions malheureusement fondamentales des programmes officiels. — B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 mars 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret autorisant l'Académie à élever de 50 à 70 le nombre de ses correspondants nationaux et étrangers.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Cordier, Guimet, Hervieux, Joret, U. Robert, Thédenat et le duc de la Trémoïlle, présentent leur candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. de Ruble.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 4 avril — 1898

Evangelii secundum Lucam, sive Lucae ad Theophilum liber prior. Secundum formam quae videtur romanam edidit F. Blass. Leipzig, Teubner; in-8, LXXXIV-120 pages.

Der Codex D in der Apostelgeschichte. Textkritische Untersuchung von D. B. Weiss (*Texte und Untersuchungen*. N. F. I, 1), Leipzig, Hinrichs; in-8, 112 pages.

I. — M. Blass a eu des révélations spéciales touchant l'activité littéraire de saint Luc. Il sait que cet hagiographe a donné deux éditions des Actes des Apôtres, et il a publié celle que la tradition n'a pas retenue. Il sait également qu'il y a eu deux éditions originales du troisième Évangile et il publie maintenant la seconde (?) de ces éditions, l'édition romaine, à qui la tradition ecclésiastique s'est montrée aussi peu favorable qu'à l'édition romaine des Actes. La première édition fut composée à Jérusalem vers l'an 55, d'après plusieurs Évangiles déjà écrits, notamment l'Évangile *araméen* de *Marc*. Venu à Rome avec Paul, Luc réédita son Évangile pour les chrétiens de Rome, et le continua en publiant les Actes (première édition) d'après un livre araméen qui racontait ce que Pierre et les apôtres galiléens avaient fait depuis l'ascension du Sauveur : cela se passait vers 57-59. Et si quelqu'un dit que le troisième Évangile a été écrit après le siège de Jérusalem par Titus, attendu qu'il y est fait des allusions pas trop claires à cet événement, M. B. répond que Savonarole a prédit en 1496 le pillage auquel Rome fut en proie en 1527. « Major utique Christus propheta quam Savonarola; hujus autem vaticinium longe difficilius fuit quam illius; nam hostis romanus praevideri poterat, exercitus lutheranus non poterat. » Pour une perle apologétique, voilà une perle apologétique.

Par malheur, il ne s'agit pas de savoir si le Christ a pu ou non prédire la ruine de Jérusalem : M. B. avoue à peu près qu'on pouvait la prédire sans être aussi grand prophète que Savonarole. Il s'agit tout simplement de savoir si le même discours de Jésus, rapporté dans les deux premiers Évangiles sans allusion expresse au siège de Jérusalem par les Romains, et dans le troisième avec allusion directe à ce fait, n'accuse pas, dans le dernier cas, une rédaction postérieure à l'événement. La question est purement critique et facile à résoudre critiquement. Quant à l'hypothèse du Marc araméen, elle est fondée sur le fait que Luc, dans les endroits où il dépend de Marc, ne retient pas d'ordinaire les expressions les plus caractéristiques de notre second Évangile; d'autres concluent de là qu'il y a eu un proto-Marc grec dont Luc se serait servi: pour que de telles hypothèses fussent autorisées, il faudrait d'abord prouver que Luc écrivait son Évangile en copiant ses sources, et ne le composait pas d'après le souvenir qu'il avait de celles-ci ou la lecture qu'il venait d'en faire. Or le troisième Évangile n'est pas une simple compilation.

Mais ce ne sont pas, à notre avis, les hypothèses de M. B. qui constituent l'intérêt de sa publication. Il nous donne, par son édition « romaine » de Luc, une idée générale de ce qu'était le texte dit occidental du troisième Évangile. Le texte occidental est généralement en mauvaise odeur auprès des critiques, parce qu'on y reconnaît, ou croit y reconnaître, de grandes libertés de transcription. On préfère le texte oriental et surtout le texte prétendu neutre du manuscrit Vatican, parce qu'on les trouve plus corrects. A Dieu ne plaise que nous nous insurgions ici contre l'opinion la plus communément admise parmi les princes de la critique! Dire que le texte qu'ils préfèrent ne serait pas si pur s'il n'eût été altéré avec méthode, serait un affreux blasphème. Mais il est permis peut-être de penser qu'il a été un peu arrangé, tandis que le pauvre vieux texte occidental, avec son incorrection et son inconsistance, a bien l'air parfois d'avoir conservé certains traits primitifs que l'autre a perdus. La campagne de M. B. aura au moins pour effet d'attirer l'attention des critiques sur des témoins trop négligés, semble-t-il, jusqu'à ce jour, par les éditeurs et les commentateurs du Nouveau Testament.

Il est à noter que M. B. assigne comme place primitive et authentique à la section de la femme adultère (échouée dans le texte commun de saint Jean entre les cc. VII et VIII) l'édition romaine du troisième Évangile (entre XXI, 36 et 37). On admet volontiers que ce morceau se trouvait dans l'ancien cadre synoptique parmi les faits hiérosolymitains qui précèdent la passion; mais il ne vient pas très naturellement après le discours apocalyptique où les trois premiers Évangiles ont voulu marquer la fin du ministère de Jésus. Il venait plutôt, dans le protévangile, avant la question des sadducéens (*Marc*, XII, 18. Hypothèse de H. Holtzmann). *Luc*, XXI, 37-38 paraît supposer la connaissance et

l'omission de cette histoire, car il y est parlé des habitudes de Jésus conformément à ce récit, et néanmoins on y mentionne la montagne des Oliviers comme si l'on n'avait pas encore dit que c'était l'endroit où Jésus se retirait pendant la nuit. L'évangéliste lisait donc dans une de ses sources l'histoire de la femme adultère, mais il s'abstenait de la raconter. C'est la notice qu'il en avait extraite qui a attiré la péricope vagabonde après *Luc* xxi, 38, dans les quelques manuscrits grecs où on la trouve (groupe Ferrar). Il serait superflu de chicaner M. Blass sur la constitution de son texte, puisqu'il ne prétend qu'à une vérité approximative. Mais, pour ne signaler qu'un seul détail, peut-être aurait-il bien fait d'omettre le nom de Marie dans *Luc* i, 46. Quelques témoins nomment Élisabeth au lieu de Marie; d'autres n'ont aucun nom, et telle doit être la leçon primitive de l'édition romaine Le Magnificat a été d'abord introduit par la simple formule : « Et elle dit ». Puis on suppléa le sujet : quelques-uns mirent le nom d'Élisabeth, et ils ont chance d'avoir gardé le sens de l'auteur ; d'autres jugèrent que le cantique d'action de grâces allait mieux dans la bouche de Marie, et il est aisé de comprendre pourquoi ils l'ont emporté.

II. — La critique de M. Weiss suit une méthode plus classique et plus sévère que celle de M. Blass, dont il apprécie d'ailleurs les travaux, tout en déclarant que ses hypothèses vont bien au-delà de ce qu'on peut démontrer par des moyens scientifiques. M. W. s'attaque au prétendu texte romain des Actes dans son représentant principal, le manuscrit D. Il analyse minutieusement les traits caractéristiques de ce manuscrit, les incorrections des copistes, les altérations communes, telles que transpositions, échanges, omissions, additions de mots, enfin les changements et additions extraordinaires ; c'est une enquête scrupuleuse qui finit par tourner en réquisitoire complet. Une seule addition (dans *Act.* xx, 15), appuyée d'ailleurs par quantité d'autres témoins, a trouvé grâce devant M. Weiss, et tout le reste des variantes est expliqué par dérivation, explication, altération du texte des bons manuscrits. Il va sans dire que la démonstration n'est pas péremptoire pour tous les cas. Mais on ne peut se dissimuler que le manuscrit D sort de là fort abîmé. Il représente un texte mêlé, plus ou moins gâté ; mais on avoue qu'il contient sur beaucoup de points des altérations fort anciennes. Le dernier mot n'est pas dit encore sur ce document énigmatique, où il semble que le meilleur et le pire se coudoient. Le manuscrit D peut mériter à peu près tous les reproches qu'on lui fait : c'est le procès du texte occidental, pris dans l'ensemble de ses représentants, qui paraît avoir besoin d'être revisé.

J. S.

Philon le Juif, essai sur l'école juive d'Alexandrie, par Edouard Herriot. Paris, Hachette, 1898; in-8, xix-366 pages.

Cet ouvrage, couronné par l'Académie des sciences morales, ne veut pas être autre chose qu'un « précis dense, net, et, si possible, commode » de la philosophie de Philon; ainsi compris, il ne veut même pas être « provisoirement définitif ». La critique est un peu désarmée par une si grande modestie, qui paraît tout à fait sincère, et l'on regrette presque d'avoir à dire que l'auteur a rempli son programme, mais qu'il n'a pas donné plus qu'il ne promet. Son exposition de la philosophie de Philon est, en effet, un résumé suffisamment nourri, bien ordonné, clair, complet, des conceptions philoniennes. Cette exposition, qui remplit un tiers du volume, ne mérite que des éloges. Tout n'est pas admirable dans Philon, et il faut joindre une certaine patience à beaucoup de pénétration pour démêler parmi les artifices d'une exégèse fantaisiste la pensée un peu fuyante du philosophe juif. M. Herriot y a mis tout son courage, avec sa connaissance de la philosophie antique et sa finesse de dialecticien : le chapitre consacré aux idées de Philon se lit aisément, et si quelques-unes de ces idées n'arrivent pas à se bien définir, la faute en est à Philon, non à son interprète. Le chapitre qui a pour objet la méthode de Philon est bon aussi, mais la façon dont on y explique l'origine de l'allégorie n'a rien de réel. « L'idée, nous dit-on, qui, chez le Grec, tend à s'exprimer sous une forme précise, purement intellectuelle, et volontiers abstraite, reste souvent chez le Juif sous la forme d'une image. » Admettons le bien fondé de cette assertion, il ne s'ensuit pas que l'allégorie soit « le produit logique du génie juif ». M. H. aurait pu apprendre de Renan que l'interprétation allégorique est la ressource ordinaire du penseur religieux qui, dépourvu de sens historique et placé en face de textes sacrés dont la signification littérale ne se trouve plus en rapport avec les besoins intellectuels et moraux de son temps, recourt au symbolisme pour légitimer à la fois le respect des vieux textes et les nouvelles doctrines. L'école juive d'Alexandrie allégorisa la Bible à seule fin d'y retrouver l'enseignement des philosophes grecs, parce que, sans cela, il aurait fallu condamner la philosophie grecque au nom de la Bible, ou bien rejeter la Bible au nom de la philosophie, et que, d'une part, on pensait trouver beaucoup de vérité dans la philosophie, que, d'autre part, on vénérait trop la Bible pour n'être pas persuadé qu'elle contenait toute vérité, y compris les vérités perçues par les Grecs. Le cas n'est pas du tout isolé. Au lieu d'être le produit naturel du génie juif, l'allégorie plus ou moins consciente, plus ou moins perfectionnée, et sous les formes les plus diverses, est le procédé ordinaire, on peut dire nécessaire, de l'exégèse religieuse et théologique, tant que la critique en est absente. Si M. H. était un peu plus versé dans la critique biblique, il n'aurait pas manqué de voir que telle interprétation du premier chapitre de la Genèse, recommandée par certain manuel

biblique « très utile », où il a mis toute sa confiance, une confiance un peu naïve et vraiment exagérée, n'est pas autre chose qu'une allégorie. Sans doute M. H. ne croit pas aux jours-époques dont la géologie a suggéré l'idée aux théologiens modernes, mais c'est pour leur préférer l'interprétation de Philon, comme plus ingénieuse et plus philosophique : le nombre six est le symbole de la perfection ; voulant montrer la perfection de l'œuvre créatrice, l'hagiographe l'a répartie en six jours. Il serait bon, quand on veut faire la critique de Philon, de savoir d'abord très pertinemment que, pour l'historien, la Bible n'est pas un grimoire d'où l'on tire ce que l'on veut.

Le livre où il est traité de la vie de Philon, du classement de ses œuvres, est écrit avec prudence. Si l'on y rencontre peu d'aperçus nouveaux, l'état présent de la critique philonienne y est consciencieusement exposé. Mais il y aurait beaucoup à dire sur les préliminaires, l'introduction et les considérations sur le judéo-alexandrinisme avant Philon, aussi bien que sur la conclusion, notamment le chapitre sur Philon et la Bible, et les réflexions sur l'influence de Philon. L'inexpérience de M. H. en matière de critique biblique s'accuse dès les premières pages et se fait sentir jusqu'aux dernières. Il nous dit que le « monothéisme sémitique avait très fortement marqué la transcendance de Dieu par rapport au monde ». Qu'est-ce que le monothéisme sémitique? « Le nom d'Élohim lui-même, ce pluriel de quantité (?) indiquait déjà la grandeur illimitée que l'Ancien Testament attribuait à Dieu. » En vérité, la pauvre Rachel ne s'en doutait pas quand elle vola les *élohim* de son père Laban. « Dans la première phrase de la Genèse, c'est l'Esprit de Dieu qui plane sur les eaux. *Plus tard*, nous voyons une délégation, une apparition de l'Éternel se présenter à Hagar. » En fait, la première phrase de la Genèse est venue bien *plus tard* que le récit auquel M. H. fait allusion. Un peu plus loin, on trouve que M. H. place la composition de Daniel en 168 avant Jésus-Christ, et l'Ecclésiaste au temps de la domination grecque : une source contemporaine, qu'il indique avec beaucoup de reconnaissance, lui a permis de se mettre au courant de la critique sur ces deux points. La même source place la composition de l'Ecclésiastique en 280, ce qui est bien contestable ; M. H. qui a lu Reuss et Renan se prononce pour l'an 180. Ainsi donc il ne manque pas précisément de critique, mais il n'a pas, sur l'ensemble de la littérature, de la théologie et de l'exégèse bibliques, toutes les notions qui lui auraient été indispensables pour établir nettement le rapport de Philon avec la Bible. Ce qu'il dit de la version des Septante est passablement insuffisant et médiocrement exact : tout le monde sait aujourd'hui que les différentes parties de la Bible grecque ont été traduites en divers temps, par diverses personnes, et il n'est pas nécessaire que M. H. entreprenne une croisade pour faire cesser une « confusion » qui n'existe plus; mais beaucoup trouveront qu'il a été lui-même un peu trop crédule en ayant l'air d'admettre que le Penta-

teuque a été traduit par soixante-dix personnes. Il n'est pas sûr que tout l'Ancien Testament fût traduit en l'an 130 : la Loi, les Prophètes, une bonne partie des Hagiographes l'étaient certainement ; mais on ne saurait l'affirmer de tous les Hagiographes, par exemple, de l'Ecclésiaste. Les remarques de M. H. sur l'interprétation des Livres saints et sa critique de l'inspiration verbale auraient pu être écrites il y a deux siècles; elles l'ont même été en partie, car Bossuet est cité. Cependant, n'en déplaise aux professeurs de littérature, si l'on veut citer aujourd'hui en matière biblique une autorité du XVIIe siècle, ce n'est pas Bossuet qu'il faut prendre, mais Richard Simon. Toutes ces défectuosités, et d'autres semblables qu'on rencontre çà et là, font quelque tort à l'ensemble. M. H. nous a donné un livre très correct, qui paraît manquer de solidité en certains endroits. On se demande s'il ne vaudrait pas mieux passer entièrement sous silence le rapport du quatrième Évangile avec Philon que de l'indiquer dans cette simple phrase : « La question des ressemblances entre le Logos de Philon et celui du quatrième Évangile est bien délicate. » Il fallait dire au moins pourquoi. Si M. Herriot avait pris la peine de comparer le Logos de saint Jean avec celui de Philon, il aurait bien vu qu'il y a entre les deux autant de différences, sinon plus, que de ressemblances, et cette découverte l'eût aidé peut-être à trouver la question moins « délicate ».

A. L.

Altschwedische Grammatik mit Einschluss des Altgutnischen, von Adolf Noreen. Erste Lieferung (Einleitung, Sonanten). Halle, Max Niemeyer, 1897. In-8, (ij-) 173 pp. Prix : 3 mk 60.

Cet ouvrage, qui sera complet avant un an, formera le tome II de l'*Altnordische Grammatik* et le tome VIII de l'excellente *Sammlung* de M. Niemeyer. On doit aujourd'hui se borner à le signaler : le recommander serait superflu ; l'analyser, inutile. On sait bien ce que c'est qu'une phonétique vocalique, et l'on n'aura pas l'insoutenable prétention d'apprendre à M. Noreen le vieux-suédois ni même la façon de l'enseigner. Tout au plus observera-t-on que, malgré le talent d'exposition de l'auteur et à raison de son immense documentation, le vieux-suédois, avec ses mutations multiples, délicates et toujours croisées d'analogie, fait encore un peu par endroits l'effet d'une forêt vierge. Ce n'est sûrement point la faute du grammairien : il en serait de même de l'anglo-saxon, si nous possédions en grand nombre les manuscrits northumbriens et merciens; en revanche, la dialectologie anglaise et même l'histoire phonétique de l'anglais littéraire en seraient beaucoup facilitées. De toutes choses, eût dit Ésope le document est la pire et la meilleure.

L'ouvrage suppose connu l'*Abriss* du même auteur [1], c'est-à-dire le vocalisme prégermanique et prénordique. Partant de là, il étudie successivement les changements communs aux deux branches du nordique [2], puis les phénomènes spéciaux au nordique oriental ou vieux-suédois, y compris ceux du vocalisme de l'*altgutnisch* si remarquable de conservation (cf. p. 67). Une récapitulation finale (p. 167) permet à ceux qui connaissent pratiquement le suédois d'en rattacher le système vocalique au prénordique, et par conséquent au gotique et à l'indo-européen. Il y a en France quelques jeunes scandinavistes qui se diront plus que jamais les obligés de M. Noreen.

V. Henry.

Bidrag till Rigvedas Tolkning (Contribution à l'interprétation du R. V.), af K. F. Johansson. (Skrifter utgifna af K. Humanistika Vetenskapssamfundet i Upsala. V, 7.) Upsala, 1897. In-8, 35 pp.

Ce fascicule comprend la traduction et le commentaire approfondi de trois hymnes du Rig-Véda (V, 86; VI, 24; VII, 7), qui présentent tout à la fois ce double caractère d'être très faciles et d'offrir des difficultés inextricables. Je ne crois pas que l'auteur les ait toutes résolues : dans le premier (st. 1), le sens de *vânîr* est fort plausible, mais ne laisse pas de supposer un emploi métaphorique quelque peu forcé; dans le second (st. 8), *stavân* par syncope de **sta'vavân* est une conjecture fort ingénieuse, mais enfin une conjecture, contredite même par l'accentuation oxytonique; dans le troisième enfin (st. 4), l'étymologie proposée pour le mot *durônâ* mérite la plus sérieuse considération.

V. Henry.

Lettres inédites du baron G. de Crassier, archéologue liégois, à Bernard de Montfaucon, publiées par Léon Halkin. Louvain, Ch. Peeters, 1897, 78 pp. in-8.

M. L. Halkin, professeur à l'École des Cadets à Namur, nous donne sous ce titre 41 lettres, inédites en tout ou en partie, adressées à l'illustre Bernard de Montfaucon par le baron de Crassier, archéologue liégeois. Une partie de la correspondance qu'échangèrent ces deux personnages avait déjà vu le jour en 1855 par les soins de M. Ulysse Capitaine (*Bull. de l'Institut archéologique liégois*, II, pp. 347 à 424). M. H.

1. Cf. *Revue critique*, XXXVIII (1894), p. 174.
2. P. 36, le son de la voyelle *y* est étrangement figuré par *y* même, ce qui n'a de valeur que précisément pour les Scandinaves.

complète cette publication de la façon la plus heureuse, à la suite des recherches qu'il a faites à la Bibliothèque nationale de Paris. Les lettres de Crassier y figurent dans les mss. 17705 du fonds français et 11907 du fonds latin. Elles se placent entre le 10 septembre 1715 et le 1er octobre 1741, et sont écrites en un français du temps d'une saveur toute spéciale.

Riche et passionné pour toutes les choses du passé, le baron de Crassier avait formé à Liège une bibliothèque remarquable « aussi avantagée d'une collection de médailles et pierreries antiques, avec diverses autres antiquitez tant payennes que chrétiennes, et des plus curieuses ». Il ne cesse de parler à Montfaucon des objets qui composent son musée, et l'on est vraiment frappé de leur nombre et de leur valeur. Tantôt il lui décrit sa dernière acquisition, sa trouvaille la plus récente, en envoie des dessins, des empreintes, lui fait tenir même la pièce originale; tantôt il lui fournit pour ses ouvrages des documents inédits, des renseignements précieux. Aussi, Montfaucon, qui professait pour son correspondant la plus haute estime, mit-il largement à profit ses données dans la *Bibliotheca nova,* la *Series numismatum* et *l'Antiquité expliquée.* Il lui en témoigne publiquement sa reconnaissance dans la préface de ce dernier livre : « M. le baron de Crassier, demeurant à Liège, y lit-on, m'a envoié, outre ce qu'il a dans son cabinet, tout ce qu'il a pu trouver de desseins et d'antiques, et cela de la manière du monde la plus obligeante. ».

On comprend tout l'intérêt qui s'attache aux documents publiés par M. L. Halkin. Il a bien rempli sa tâche d'éditeur, et les notes nombreuses qu'il a jointes au texte sont pleines d'informations sûres. De plus, il nous fait espérer pour bientôt une autre contribution à l'histoire de l'érudition au XVIIIe siècle, la mise au jour de la correspondance entre Martène et Crassier.

Alphonse Roersch.

I. **A franczia forradalom tœrténeténeck tœrténetirasa hazankban** (Les historiens de la Révolution française en Hongrie), par R. Jászai. — Szeged, 1896, 174 pages.

II. **A franczia forradalom elsoe masfél esztendoejéroel szolo egykoru hirlapirodalmunk kritikai méltatasa** (Examen critique des articles de journaux hongrois parus pendant les dix-huit premiers mois de la Révolution française), par le même. Ibidem, 1897. 57 pages.

La Révolution française a exercé une influence très considérable sur la vie politique, sociale et littéraire de la Hongrie. Les historiens qui étudient cette influence à l'étranger croient souvent que la situation y était la même que dans le reste de la monarchie. Or, l'effet produit par le mouvement national français qui devait changer la face du monde, était sensiblement différent en deçà et au delà de la Leitha. C'est

ce que le regretté Sayous a vu dès le début de ses recherches sur l'histoire des Magyars. Dans son opuscule sur la littérature politique des Hongrois de 1790 à 1815 (1872), il a donné une esquisse très vivante qui montre suffisamment que le réveil national en Hongrie était beaucoup plus vif que dans le reste de l'Autriche. Depuis ce travail, les savants magyars se sont beaucoup occupés de cette période. Ainsi M. Géza Ballagi a analysé avec une grande minutie les trois cents et quelques brochures, pamphlets et livres que le règne de Joseph II et surtout celui de Léopold II (1790-1792) ont fait naître ; M. Fraknoi a établi, d'après les pièces de la procédure, la vraie marche de l'anodine « Conjuration » de Martinovics (1795), M. Beöthy et d'autres ont étudié le renouveau de la littérature nationale dû à cette garde royale que créa Marie-Thérèse, et dont les membres furent des disciples intelligents de Voltaire et de Montesquieu.

Malheureusement les idées libérales, prêchées avec tant de feu et de conviction par les écrivains, ne trouvaient qu'un faible écho dans la représentation nationale. La Diète de 1790-1791, qui frémissait encore des coups portés par Joseph II à la Constitution, demandait avant tout la sanction de ses prérogatives. Périsse plutôt le progrès que de renoncer aux droits des ancêtres! La liberté pour un noble magyar se résumait alors en trois points : maintien de la servitude des *jobbagyones*, accès exclusif aux fonctions du comitat, exemption absolue de l'impôt. De même que leurs ancêtres, cinquante ans auparavant, à la Diète de Presbourg, criaient avec enthousiasme : *Vitam et sanguinem*, et ajoutaient tout bas : *sed avenam non*, les descendants, à peu d'exceptions près, préféraient renoncer à tout progrès plutôt que de reconnaître l'égalité devant la loi et devant l'impôt.

D'autre part, si les douze années du règne de Joseph II et de son successeur favorisaient les adeptes des Encyclopédistes et des hommes de la Révolution, l'avènement de François Ier fut le signal du retour à un régime autocratique. La censure, assez clémente auparavant, devint très rigoureuse; la douane arrêta les livres et les journaux « dangereux ». Dans le procès Martinovics, où le tribunal montra tant de bassesse et d'indignité, on fit un crime aux inculpés d'avoir lu le *Moniteur* dans un café. Bref, les idées égalitaires furent étouffées, et il fallut combattre de 1825 à 1848 pour sortir, pas à pas, du moyen âge.

Les deux travaux de M. Jászai sont une contribution très intéressante à l'histoire du journalisme hongrois pendant la Révolution. L'auteur a compulsé les quatre ou cinq organes de l'époque — le premier fut fondé en 1780 — et nous montre de quelle façon ils tenaient le lecteur hongrois au courant des événements de France. Quoique primitifs, ces journaux ont un ton plus hardi et plus sympathique que la *Wiener Zeitung*. Fait curieux, presque tous étaient alors rédigés à Vienne, parce que la capitale autrichienne offrait beaucoup plus de ressources que n'importe quelle ville hongroise. Ils renseignaient leur public très

abondamment jusqu'à l'avènement de François Ier, pour les raisons que nous venons d'exposer. C'est la partie la plus intéressante du travail de M. J. Dans le reste du volume, il passe en revue les historiens hongrois qui se sont occupés de la Révolution et du premier empire. Peu d'entre eux ont été originaux, mais ils avaient une sûreté d'informations vraiment remarquable. De Thiers et Mignet jusqu'à Sorel, en passant par Lamartine, Taine, Carlyle, Lanfrey, Jung, Buckle, sans même oublier Freppel, tout a été traduit, étudié et mis à profit. M. J. caractérise bien les différentes tendances de ces écrivains du dehors et montre dans quelle mesure ils ont inspiré les historiens hongrois.

Puisque M. J. continue ses recherches dans cette direction, nous lui signalons d'abord qu'il y a, en Sorbonne, une chaire spéciale d'histoire de la Révolution française, puis les importants travaux de M. Aulard, les ouvrages publiés par la Société de l'histoire de la Révolution française et son organe, *La Révolution française*, qui existe depuis dix-sept ans, et — *last not least* — les onze volumes de M. Chuquet sur les guerres de la Révolution : M. Jászai verra quel jour nouveau ces publications ont jeté sur les questions qui l'occupent.

J. Kont.

William Lawrence. **Mémoires d'un grenadier anglais** (1791-1867), traduits par Henry Gauthier-Villars. Paris, Plon, 1897. In-8, xx et 296 p. 3 fr. 50.

On lit facilement et avec intérêt les mémoires de ce grenadier Lawrence, qui guerroie successivement dans l'Amérique du Sud, en Portugal, en Espagne, dans le midi de la France et à Waterloo. Il se bat sans trop savoir pourquoi, et l'essentiel, à ses yeux, c'est de trouver un morceau de bœuf et un verre de rhum. Toutefois, il est naïf, et au cours de ses marches et de ses maraudes, il raconte nombre d'anecdotes piquantes; il donne l'idée des qualités du soldat anglais « ferme comme un mur » (p. 167); son récit de Waterloo offre un certain intérêt dramatique. Mais le traducteur n'a-t-il pas été trop loin lorsqu'il écrit dans sa préface que Lawrence avait le sentiment de l'honneur et la « pudeur virile » représentée par Vigny; qu'il sert mieux son pays que Fricasse et Coignet; qu'il nous impressionne comme fait Callot; qu'une « portée philosophique » se dégage de ses notes? Pas un mot sur le texte original des *Mémoires*. Est-il manuscrit ou imprimé? Sous quel titre? On nous apprend seulement que Lawrence le dicta à un ami moins illettré. Et pourquoi dire *Corunna* au lieu de la Corogne, *Vimeira* au lieu de Vimeiro, et *Merk-Breine* au lieu de Merbraine (p. 48, 49, 58, 234)?

A. C.

Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur, par Edmond Biré. V. La chute de Robespierre (10 avril-28 juillet 1794). Paris, Perrin, in-8, 460 p. 3 fr. 50.

M. Biré a terminé ce *Journal*. Nous avons déjà dit ce que nous pensons de ce genre hybride et bâtard. Au lieu de nous donner ces « variétés révolutionnaires », cette suite d'articles et de feuilletons intéressants, mais presque toujours dépourvus de nouveauté — qui ne connaît les changements introduits par la Révolution dans les noms et les jeux de cartes, la fête de l'Être suprême, l'affaire des chemises rouges, etc? — M. B. eût mieux fait de creuser à fond plusieurs épisodes de cette époque ou de composer un récit suivi. Le *bourgeois* n'est pas, d'ailleurs, toujours au courant : il parle d'un général *Duhem* (lire Duhesme) et d'un colonel *Mérenvu* (lire Mérenveuë); il croit au suicide de Léchelle; il fait blesser à Gand (ce fut à Courtrai) Achille du Chastellet, dont il écrit le nom *du Châtelet;* il dit que le duc du Châtelet succéda à Lauzun (ce fut à l'oncle de Lauzun) dans le commandement des gardes-françaises; il donne Mme de Canisy pour *sœur* aux trois Loménie adoptés par les Brienne; il oublie de compter Mounier parmi les présidents de la Constituante. Le meilleur chapitre de ce dernier volume — qui, soit dit en passant, renferme une table analytique, — traite de Robespierre : le « bourgeois » juge avec raison que Maximilien n'est pas un médiocre, qu'il a, plus qu'on ne le croit, déployé talent et habileté. Il raconte en outre d'une façon très véridique l'histoire du bonnet rouge de La Harpe et, en reproduisant la fameuse strophe où est le vers *le fer, amis, le fer*! il justifie le poète qui n'eut jamais l'intention de prêcher le crime. Enfin, il a quelques pages dramatiques sur les prêtres qui disaient secrètement la messe pendant la Terreur, et sur les « aumôniers de la guillotine ».

A. C.

Pons de l'Hérault. **Souvenirs et anecdotes de l'île d'Elbe**, publiés d'après le manuscrit original, par Léon-G. Pelissier. Paris, Plon, 1897. In-8, XLIII et 406 p. 7 fr. 50.

Georges Firmin-Didot. **Royauté ou Empire, la France en 1814, d'après les rapports inédits du comte Anglès**. Paris, Didot, 1897. In-8, VIII et 295 p.

Pons de l'Hérault — dont nous accueillerons avec joie la biographie promise par M. Pelissier — était directeur des mines à l'île d'Elbe lorsque Napoléon vint s'y installer. Ses *Mémoires*, sur lesquels M. P. donne, dans une excellente introduction, tous les renseignements désirables, ont une grande valeur. Non seulement Pons a beaucoup vu et beaucoup entendu; mais il a consulté les relations des contemporains et invoqué leurs témoignages : il voulait être véridique et complet à la fois, et, en effet, ses souvenirs fourmillent de détails de toute sorte, et de détails très souvent curieux. Le tableau qu'il trace de l'île est fort

vivant : la mine et son petit peuple d'ouvriers, le maire Gualandi qui devient chambellan, le lieutenant Taillade, aussi effronté et impertinent qu'ignorant, le grincheux colonel Vincent, le vicaire-général Arrighi, le fin et insinuant Poggi, le solennel Tavella. Pons fait revivre le groupe des fidèles serviteurs de Napoléon : Mallet, Laborde, Combe, Noisot, le capitaine Raoul, le lieutenant Larabit, l'enseigne Richon, Cambronne, rude, soldatesque, rabrouant les étrangers, qu'il qualifie de suspects ; Bertrand, brisé par les événements et n'aimant plus que le repos et les joies de la famille ; Drouot, ce sage, cet « homme de Plutarque », « la perfection de l'homme moral » (p. 75), qui se laisse toucher par les charmes d'Henriette Vantini, qui veut l'épouser et qui rompt avec elle sur l'ordre de sa mère, la vieille Lorraine ; le trésorier Peyrusse, franc, vif, gai, obligeant, qui prétend suivre non pas Napoléon, mais la caisse. Enfin Pons nous présente Napoléon, qu'il a suivi pas à pas et n'a pas perdu de vue un seul moment (p. 189), Napoléon donnant ordres sur ordres et forgeant projets sur projets, Napoléon avec ses grandes qualités et ses petits côtés, Napoléon qui, malgré ses défauts, ses caprices, ses emportements, séduit tout le monde autour de lui. « Ce diable d'homme, disait le colonel Vincent, finira par me subjuguer », et Pons, quoiqu'il en ait, s'incline devant ce « génie complet » (p 292). La lettre que Pons reçut de Cambon et qui contenait le mot *cela ne peut pas durer*, a-t-elle déterminé chez Napoléon la première pensée de départ ? En tout cas, Pons ne croit pas que Fleury de Chaboulon ait décidé l'empereur : « Chaboulon ne pouvait lui apprendre que des vieilleries [1]. »

On trouvera dans les rapports que M. Georges Firmin-Didot a tirés des archives des affaires étrangères, et que le comte Anglès, directeur de la police, adressait à Louis XVIII en 1814, la confirmation de mainte anecdote de Pons (cf. p. 42, 94, 120, 128, 148, etc). Grâce aux relations qu'Anglès entretenait dans l'île, aux émissaires qu'il avait dans les ports d'Italie, aux espions qu'il payait dans l'entourage de Napoléon, aux voyageurs qu'il interrogeait lui-même, il transmettait au roi des détails précis sur les faits et gestes de l'empereur. Ses rapports offrent, d'ailleurs, un fidèle tableau de la première Restauration. On y voit les esprits divisés, l'empire exerçant toujours son prestige sur les imaginations, les regards tournés vers l'île d'Elbe, le parti des militaires qui a « le ton farouche, tranchant », et ne cesse de fermenter, les troupes qui s'agitent, s'exaltent et se répandent en mauvais propos contre les Bourbons, le soldat qui « montre un front hargneux et rechigné » (p. 134), les émeutes qui peu à peu éclatent dans les provinces, notamment dans l'Est — et, malgré tout cela, Anglès, en un style emphatique, flatte Louis XVIII, assure que tout va bien, que l'amour pour le roi domine

1. P. 198, lire Dessaix et non *Desaix*.

tous les autres sentiments (p. 110), que la popularité du monarque est immense (p. 181), jusqu'au jour où arrive la nouvelle du débarquement, de ce débarquement si souvent annoncé depuis quelques mois (cf. p. 104, 106, 137, 167, 195, 200, 249). « Tout ce qu'on peut redouter de danger réel, avait dit Anglès, est du côté de l'île d'Elbe, et il serait utile de mettre l'Océan entre l'Europe et la famille Bonaparte » (p. 53 et 97)[1].

A. C.

La formation de la Prusse contemporaine, par Godefroy CAVAIGNAC. Tome second. *Le ministère de Hardenberg. Le soulèvement, 1808-1813.* Paris, Hachette, 1898. In-8, VII et 517 p. 7 fr. 50.

M. Cavaignac avait étudié, dans le premier volume de sa *Formation de la Prusse contemporaine*, les réformes de Stein. Il étudie dans ce deuxième volume les réformes de Hardenberg, qui succède au pâle et médiocre ministère Altenstein-Dohna.

Il s'élève avec raison contre le jugement injuste que les historiens allemands ont porté sur Hardenberg. Chez Hardenberg, comme il dit très bien, la force du caractère était sans doute moindre que l'ouverture de l'esprit, et flattant à la fois les patriotes et la France, se pliant aux circonstances, le ministre n'a guère fait que suivre le cours des événements. Mais Hardenberg a vigoureusement lutté contre l'obstacle que lui opposait, à lui comme à Stein, la constitution séculaire de la société prussienne, et les « féodaux » le regardaient comme un jacobin. Sa politique financière a su créer des ressources. Inspirées de la législation française et surtout de la nouvelle législation westphalienne, dont elles sont un « décalque », ses lois fiscales commencèrent la transformation sociale de la Prusse. Sa politique agraire, bien que comprimée et réduite par la résistance de l'oligarchie, affranchit en somme les paysans de la corvée et des services gratuits qu'ils devaient aux seigneurs. Son édit de gendarmerie institua une administration d'État centralisée, et l'assemblée de 1812, si minuscule, si aristocratique qu'elle soit, et qui ne fut qu'une parodie du régime représentatif, inaugure néanmoins le parlementarisme. En quelques pages très solides, M. C. compare Hardenberg à Stein et fait voir que le premier, à la fois individualiste et partisan d'un organisme centralisé, par suite représentant des idées françaises et imitateur de notre Révolution, a été en principe et en fait plus loin que le second.

Sans doute, Hardenberg a, malgré les patriotes, signé en 1812 un traité d'alliance avec la France. Mais sa prudence, jointe à la pusillani-

---

1. P. 9, il s'agit de Bernadotte et non de son fils; p. 51 et 54, lire d'Aubignosc et non d'*Aubignore*; p. 81, Perregaux et non *Pérégaux;* p. 125, Cattaneo et non *Castaneo;* p. 128, Cambronne et non *Cambri*.

mité de Frédéric-Guillaume III, n'a-t elle pas préparé la revanche plus efficacement que n'aurait pu le faire la politique préconisée par le parti militaire? Et, tout en laissant partir Gneisenau et Boyen, ne les tenait-il pas liés au sort de la Prusse par une mission secrète? Ne gardait-il pas Scharnhorst qui, en réalité, eut presque le rôle d'un ministre dirigeant et poursuivit, malgré tout, l'œuvre de réorganisation militaire?

La deuxième partie du volume de M. C. est fort intéressante. L'auteur montre comment, après le désastre de Moscou, Frédéric-Guillaume, timide et défiant, n'osait s'associer à la lutte contre Napoléon. Il raconte d'une façon très vive et saisissante comment la capitulation de Tauroggen — que Yorck signe avec hésitation et moins résolument qu'on l'a cru — entraine le roi et détermine le soulèvement. Il retrace avec force et clarté les événements qui se précipitent et qui « poussent insensiblement, irrésistiblement, ce gouvernement misérable et incertain vers l'indépendance, vers l'alliance russe, vers ses destinées futures » : le missions de Knesebeck, de Boyen, de Natzmer, l'exode du monarque en Silésie, son éloignement pour le mouvement national qui se déchaîne autour de lui, les principaux épisodes de ce mouvement qui commence dans la Prusse orientale, Yorck ouvrant les hostilités contre la France que son roi traite encore en alliée, Stein muni des pleins pouvoirs du tsar et convoquant ces États-Généraux de Königsberg qui, pour se légitimer et ne pas faire acte révolutionnaire, s'appuient sur la volonté du plénipotentiaire de l'empereur de Russie.

La fin du livre (chapitres X-XIV) l'emporte sur le reste en originalité. Brusquement, à ce début de 1813, s'accomplit la réforme des institutions militaires de la Prusse. Proposé par Clausewitz, modifié par Yorck et Dohna, le projet d'une landwehr ou armée de seconde ligne, recrutée avec un certain arbitraire et avec faculté de remplacement, commandée par des officiers que choisit une commission des États de la province, et ne devant être employée que dans la province, ce projet est adopté par les États-Généraux de Königsberg. Le roi l'approuve. Il institue la landwehr sur le territoire entier. Tous les hommes de dix-sept à quarante ans sont assujettis au service de la landwehr. On appelle d'abord les volontaires; puis on complète par voie de tirage au sort le contingent fixé. Un comité de chaque cercle nomme les officiers jusqu'au grade de chef de bataillon. C'est l'ordonnance du 17 mars 1813; elle exclut le remplacement autorisé dans la Prusse orientale et — fait décisif dans l'histoire du développement de la Prusse — proclame le principe de l'obligation du service.

L'historien suit au-delà des textes législatifs ces efforts du patriotisme prussien. On a cru longtemps que Scharnhorst avait, par le système des *Krümper*, en appelant quelques mois sous les drapeaux un certain nombre de recrues, préparé des réserves considérables. Mais, comme le démontre M. C. d'après le travail de Willisen, ce fameux système des *Krümper* ne fut appliqué que fort tard, avec de très notables variations,

et en 1813 la Prusse n'avait guère que 40 000 hommes de réserve, qui doublaient son effectif de paix. M. C. a eu l'idée excellente de retracer la part des Prussiens à la campagne de printemps. Après Lützen, Weissig et Bautzen, l'armée régulière, qui comptait 35,000 hommes, a perdu la moitié de son effectif. Mais l'armistice laisse à la Prusse le temps d'organiser sa landwehr. M. C. analyse les divers caractères que prit le recrutement dans les diverses provinces. Il y eut partout des lenteurs, des difficultés, des résistances. Toutefois, l'effort fut fait : 120.000 hommes se rassemblèrent, et plus de la moitié d'entre eux combattirent au mois de septembre. En terminant, M. C. insiste sur le trait le plus caractéristique de cette landwehr, sur son corps d'officiers : les lieutenants et sous-lieutenants furent des civils et des roturiers ; les chefs de bataillons et de compagnies, des nobles et d'anciens officiers.

Il est impossible de reproduire ici tous les détails curieux et toutes les sagaces observations que renferme le volume. Au moins faut-il citer les pages consacrées aux deux ordonnances de février 1813, celle du 3 février qui crée les détachements de chasseurs volontaires où entrent tous les jeunes gens des classes éclairées, et celle du 9 février, qui supprime pour la durée de la guerre les anciennes exemptions du service militaire. Mentionnons aussi la comparaison entre les mesures militaires de la Révolution française et celles de la Prusse, et la différence si bien marquée par M. C. entre les deux races « habituées à compter davantage, l'une sur l'élan spontané librement consenti, l'autre sur la contrainte que l'État moderne impose aux citoyens pour l'accomplissement des fins sociales communes ». Et c'est du reste un des attraits de ce livre : il met en relief l'influence française qui se manifeste dans toute l'œuvre de Hardenberg et que la Prusse est, en dépit d'elle-même et malgré ses répugnances intimes, obligée d'accepter.

Cette étude fait grand honneur à l'historien qui n'a, au cours de ses recherches, rien négligé des documents et des ouvrages allemands, pas même les moindres suppléments du *Militär Wochenblatt*. On pourra lui reprocher de trop étaler ses sources, de reléguer dans les notes plus d'un détail qui serait mieux à sa place dans le texte. On trouvera qu'il se répète quelquefois, et par instants, il ne se décide pas assez résolument au milieu des témoignages qu'il a recueillis (cf. p. 33, où il use à diverses reprises du mot « il me semble que... » sans oser se prononcer). On aurait voulu qu'il dît, à propos d'un « faussaire » et « chevalier d'industrie », que cet Esménard est le chantre de la *Navigation* et le membre de l'Académie française (!). On regrettera que le volume n'offre pas un plus grand caractère d'unité, qu'il se compose trop évidemment de deux parties distinctes et comme indépendantes, que le récit de l'entreprise de Hardenberg cesse soudainement pour faire place au récit de la réforme militaire.

Mais l'ouvrage est si instructif, si plein de détails et de remarques suggestives, qu'il serait injuste de chicaner l'auteur. Remercions-le plutôt

de son œuvre si précise et si consciencieuse, vigoureuse et lucide tout ensemble, et félicitons-le de ce fécond labeur, de ce livre si soigné, si scrupuleux, si utile, où Français et Allemands trouveront tant à prendre et à apprendre.

A. C.

Commandant Margueron, de la section historique de l'état-major de l'armée: **Campagne de Russie.** Première partie. Préliminaires de la campagne, ses causes, sa préparation, organisation de l'armée, avec deux cartes en couleurs. Tome I. Paris, Lavauzelle, 1898, in-8, 333 p.

M. Margueron n'a pas voulu faire un récit. Il donne les matériaux de ce récit, mais il les donne tous et au complet. Son dessein, c'est d'instruire les militaires qui le liront et de leur fournir les pièces originales, écrites par ceux-là mêmes qui ont vu et préparé les événements, de leur fournir les ordres quotidiens de Napoléon et les rapports d'exécution de ses lieutenants. Il débute par un exposé de l'organisation de l'armée — où l'on remarquera de brèves et instructives notices sur les corps hors ligne qui prirent ou ne prirent pas part à la campagne — et par un résumé des choses qui se sont passées dans l'année 1810. Vient ensuite le détail, car tout ce volume n'est consacré qu'à l'année 1810: documents montrant que Napoléon ne songeait pas à reconstituer le royaume de Pologne, dissolution de l'armée d'Allemagne (celle qui vient de faire la campagne de 1809), réunion de la Hollande et des villes hanséatiques, application du blocus continental, relations diplomatiques avec la Russie, mesures militaires, modifications dans la composition de la garde, colonnes mobiles chargées d'arrêter les conscrits réfractaires (elles arrêtèrent, dans le cours de l'année 1811, plus de 66,000 hommes). Parmi tous ces documents, dont quelques-uns se trouvent déjà dans la *Correspondance* — mais l'auteur a voulu sans doute les reproduire pour ne pas rompre l'enchaînement des faits, — les plus curieux peut-être sont les rapports sur les préparatifs militaires de la Russie. D'autres montrent comment le seul corps qui ne soit pas dissous, le corps du maréchal Davout, qui occupait en Allemagne une position d'avant-garde, grossit insensiblement pour faire face à toute hostilité qui se produirait sur les frontières soit de la Prusse, soit du grand-duché de Varsovie. D'autres témoignent des projets que Napoléon méditait contre l'Angleterre. Cet utile volume se termine par des annexes dont profiteront les historiens : tableau des divisions militaires; état de l'armée russe (d'après Boutourlin); historique des troupes du camp de Boulogne depuis janvier 1810 jusqu'à l'incorporation dans la Grande Armée en janvier 1812; troupes dans les places de l'armée d'Allemagne; tableau indiquant la composition et l'emplacement de l'armée de Davout ou corps d'observation de l'Elbe, et résumé de la formation des différents

corps d'observation et de la cavalerie, d'avril 1811 à janvier 1812; tarif des monnaies étrangères, tel qu'il fut arrêté par Daru.

A. C.

G. Goyau. **L'Allemagne religieuse. Le protestantisme.** Paris, Perrin, 1898. In-8, xxxiii-360 p.

« Dans ce cycle de quatre siècles que la Réforme aura bientôt parcouru, elle a voulu demeurer fidèle, jusqu'à épuisement, au principe de la liberté d'examen ; et par le fait même de cette fidélité, la voilà parvenue, par une évolution grosse de surprises, à l'antipode de ses origines .. En observant aujourd'hui l'Église évangélique d'Allemagne, nous saisissons le point d'arrivée : d'une part, une vérité ésotérique, à l'usage des savants; d'autre part, une vérité exotérique, à l'usage du commun des fidèles; d'une part, une élite intellectuelle qui prétend, en matière de foi, tout dire, tout enseigner, tout ébranler; d'autre part, au-dessous d'elle, bien loin d'elle, la masse à laquelle on inculque, en bloc, autant que faire se peut, le contraire de ce que l'élite enseigne et le respect de ce que l'élite ébranle; et puis, entre ces deux groupes, les pasteurs; éduqués par l'élite, éducateurs de la masse, ils doivent avoir, si l'on ose dire, une conscience enseignée et une conscience enseignante, partiellement ou totalement inverses l'une de l'autre; et dans le pont qu'ils jettent entre l'élite et la masse, il y a des vices originels de construction, des ébranlements incessants, des dislocations fréquentes... Tandis que les Églises protestantes, par correction, protègent le dogme chrétien contre la pensée protestante, la pensée protestante, à son tour, par conviction, revendique, contre les timidités des Églises, l'application intégrale de la morale chrétienne à la vie des sociétés... Cette revendication... s'appelle le *Mouvement évangélique social.* »

C'est une rare bonne fortune de pouvoir condenser ainsi, dans quelques phrases écrites par l'auteur lui-même, la double pensée d'un livre où l'histoire et la controverse religieuse ont chacune leur part. Celle de l'histoire est la plus apparente; on pourrait dire, s'il n'y avait une préface, qu'elle est même seule avouée. C'est en historien, et en historien bien informé, travaillant d'après les sources ou, tout au moins, d'après ceux qui ont puisé aux sources, que M. Goyau nous expose d'abord comment s'est constituée « la carte religieuse de l'Allemagne », suivant le principe du xvie siècle *Cujus regio, ejus religio*, atténué, au xixe siècle, par le développement des minorités confessionnelles dans les divers pays. C'est en historien qu'il nous montre ensuite comment s'est accentué, depuis la fin du dernier siècle, le divorce entre le protestantisme de libre examen et l'orthodoxie qu'avaient cru créer les Réformateurs. Cette évolution doctrinale, d'origine toute savante, ne

pouvait manquer d'avoir sa répercussion dans la vie même de l'Église. Au principe libéral, représenté par les Universités, fait échec le principe d'autorité, qui s'appuie sur l'État et invoque même les décisions de l'Empereur. Mais voici un facteur nouveau qui intervient. Le socialisme, en se réclamant du christianisme, ou le christianisme, en se réclamant du socialisme, produisent, à la fin du XIXe siècle, un singulier renouveau de vie religieuse. Renouveau plus apparent peut-être que réel, car, après l'insuccès de l'agitation de M. Stöcker (1896) [1], l'évangélisme social, repoussé par l'Empereur et par l'oligarchie conservatrice, se laïcise et se rapproche du socialisme sans épithète; ce ne sont plus les « pasteurs politiques », mal vus en haut lieu, mais les « intellectuels » de toute profession qui semblent devoir élever le nouvel édifice, dont la « base chrétienne » sera peut-être bientôt oubliée.

M. G. paraît effrayé de cette lutte entre le principe d'autorité et le principe de liberté qu'il montre aux prises, avec plus ou moins de violence, dans toute l'histoire du protestantisme allemand. Que deviendra le principe d'autorité, se demande-t-il avec quelque angoisse, le jour où l'État cesserait de soutenir l'établissement de l'Église officielle? M. G. se console en pensant que « sur les ruines de cette fiction, planerait l'esprit de charité ». La perspective n'est vraiment pas inquiétante et il importe peu que Luther, initiateur d'une émancipation qu'il n'a pu soupçonner, accomplie au rebours de ses velléités tyranniques de théologien, eût ou non, s'il revenait à Wittenberg, sujet de s'en réjouir. « Qu'eût pensé Luther, demande M. G. (p. XXXIII), d'un triomphe aussi achevé? Et, s'il l'eût pu prévoir, au lieu de jeter son encrier à la face du diable, n'est-ce pas sur la traduction de la Bible que, dans un accès d'angoisse, parmi les prières et les invectives, ses mains vacillantes l'eussent laissé tomber? » Voilà une belle phrase, mais une phrase, et dont la seule excuse, à mes yeux, est qu'elle termine une brillante préface. Ce que Luther ferait aujourd'hui de son encrier nous est parfaitement égal. L'essentiel est que, de cet encrier, sont sorties deux grandes choses : l'exégèse biblique et la libre pensée religieuse. M. G. n'est certainement pas homme à regretter l'immense mouvement scientifique, né dans le sein du protestantisme, qui nous permet de voir plus clair qu'un Bossuet dans le trésor de la littérature sacrée. Il semble que l'auteur en veuille surtout à la Réforme de ses tendances aristocratiques. « La Réforme, dit-il, en admettant les âmes à élaborer leur christianisme, accentue, quoi qu'elle en ait et quoi qu'elle veuille, l'inégalité naturelle des intelligences... Que faire de ces petits enfants du Père céleste? Jésus vint pour eux comme pour les autres; c'est même pour eux, surtout, qu'il déclarait être venu. » Sans doute, mais Jésus n'apportait

---

1. M. G. a des trésors d'indulgence pour ce personnage, qui aurait créé l'antisémitisme « pour venger les attaques de la presse juive contre le christianisme ». Il faudrait qu'une assertion aussi grave fût démontrée.

pas un ensemble de dogmes ; il ne nous a laissé qu'un enseignement moral dont tous, grands et petits, s'assimilent aujourd'hui la substance par la première éducation qu'ils reçoivent auprès du foyer maternel ou à l'école. C'est jouer sur les mots, confondre le christianisme des Évangiles et le christianisme des théologiens, que de plaindre les humbles du protestantisme « incapables de traduire en dogmes personnels les consolations mystérieuses, les murmures berceurs, les silences apaisés, qui récompensent et fortifient toute conscience orientée vers le divin ». J'ai bien peur que ces mots, empruntés à la préface de M. G. (p. XVII), ne constituent encore un de ces péchés littéraires qu'on appelle des phrases. Au fond, et bien qu'il ne polémise jamais, M. G. n'oublie pas Bossuet et l'*Histoire des Variations* : on sent qu'en dénonçant les antinomies, les oscillations dogmatiques du protestantisme, il entend glorifier une autre forme du christianisme où le principe d'autorité est seul reconnu. Peut-être s'apercevra-t-il un jour, si ce n'est déjà fait, que, la mobilité étant partout, le changement étant la loi de toute existence, mieux vaut déchirer franchement le voile derrière lequel l'évolution de la pensée poursuit son œuvre que d'habiller la vie d'un linceul. Est-ce donc seulement dans le protestantisme que la religion prêchée par le pasteur de village diffère de celle qu'enseignent les théologiens en chaire ? Le diable et l'enfer, par exemple, occupent-ils autant de place dans l'enseignement des Facultés de théologie que dans les sermons à l'adresse des campagnards ? Il est permis de poser la question ; à d'autres d'y répondre.

Mais je ne veux pas faire à M. G. un procès de tendance. Il nous a donné un livre d'où la polémique est absente, bien que latente par endroits, et dont le ton est toujours impartial. L'on se plaira à reconnaître, en particulier, l'équité avec laquelle il a parlé des œuvres charitables du protestantisme, de ces hommes de cœur qui s'appelent Bodelschwingh et Massow. J'ai loin d'avoir la compétence nécessaire pour affirmer qu'il n'a rien oublié d'essentiel ; mais une lecture attentive me permet de dire que le tableau d'ensemble qu'il a tracé se tient dans toutes ses parties, qu'on trouve chez lui réponse à toutes les questions relatives à l'histoire du protestantisme allemand que peut poser une curiosité moyenne. J'ajoute que sa langue, par instants un peu touffue et compacte, séduit par l'air de santé robuste qui s'en dégage. C'est là même, je crois, l'impression dominante sous laquelle la lecture de ce livre m'a laissé. Il est l'œuvre d'un homme qui va droit aux sujets difficiles, les empoigne et s'en rend maître : *lacertos habet* [1].

Salomon REINACH.

1. Puisque je suis, de profession, archéologue, je veux reprocher à M. Goyau d'avoir écrit (p. XXII) : « Elle a la transparence obscure de ces voiles inquiétants qui couvrent les statues d'hermaphrodites. » Une seule statue connue (*Bull. comun.* 1897, p. 120) répondrait à cette formule, et elle n'y répond d'ailleurs que fort mal.

BULLETIN

— Vient de paraître le premier fascicule du second volume de la *Kirchengeschichte* de K. Müller (Fribourg i. B., Mohr, 1897; in-8, p. 1-176). Nous rendrons compte de cet ouvrage quand le volume entier aura paru.

— L'excellent dictionnaire hébreu de Gesenius-Robinson, réédité par les soins de F. Brown, S. R. Driver, C. A. Briggs, en est à son sixième fascicule (*Issacar-Lod*; pp. 441-528. *A hebrew and english Lexicon of the Old Testament*. Oxford, Clarendon Press, 1897).

— Nous avons reçu de la librairie Schulze d'Oldenbourg et de Leipzig un nouveau drame de *Gudrun* par George Ruseler (in-8°, 130 pp.) et la seconde édition de la tragédie en quatre actes *Die Malteser* que M. Henri Bulthaupt a composée « en utilisant librement l'esquisse de Schiller » (in-8°, v et 122 pp.)

— Le xxxv° fascicule (feuilles 40-49 du IV° volume) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache*, que MM. Bachmann, Schoch, Bruppacher et E. Hoffmann publient à la librairie Huber, de Frauenfeld, vient de paraître et contient de la p. 626 à la p. 724 les mots compris entre *metzg* et *narrlen*. A noter surtout les articles *nacht* (et ses composés, entre autres *fasnacht*), *nadle*, *nagel*, *name*, *narr*, etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 mars 1898.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. le baron de Ruble, décédé. Les votants sont au nombre de 44; la majorité absolue est de 23 voix. Ont obtenu :

	1er tour.	2e tour.	3e tour.	4e tour.	5e tour.
MM. Cordier	6	3	0	0	0
Guimet	1	2	3	1	0
Hervieux	4	1	0	0	0
Joret	7	8	8	8	3
le duc de la Trémoïlle	11	13	16	15	18
Robert	2	1	0	0	0
Thédenat	13	16	17	20	23

Le R. P. Thédenat, prêtre de l'Oratoire, ayant obtenu la majorité absolue des voix, est proclamé membre libre. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Babelon fait une communication sur les monnaies d'un certain Gétas, roi de la tribu thrace des Edoniens avant l'invasion de Xerxès en Grèce, en 480.

M. Senart présente plusieurs manuscrits ou fragments de manuscrits précieux, provenant de l'Asie centrale et de la Kashgarie. Ces manuscrits, offerts par M. le capitaine Godfrey, commissaire assistant au Cachemire, ont été transmis à M. Senart par M. Dauvergne, fixé depuis longtemps dans ce pays.

M. Bréal communique la traduction d'une inscription trouvée à Civitá d'Antino, dans l'ancien pays des Marses, et récemment acquise par M. Héron de Villefosse pour le Musée du Louvre.

M. Héron de Villefosse propose la publication, dans les Comptes rendus de l'Académie, des corrections faites par M. Dissard à sa copie de l'inscription de Coligny, et donne lecture d'une lettre de M. Thiers, membre de la commission archéologique de Narbonne, relative à cette même inscription.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — **11 avril** — **1898**

Péking (Histoire et description), par Alph. FAVIER, prêtre de la Congrégation de la Mission, dite de Saint-Lazare..... Péking. Imp. du Pé T'ang, 1897, gr. in-4, pl.

Mgr. Favier a raison de penser qu'une grande ville comme Peking méritait une étude spéciale au même titre que bien d'autres capitales du monde. Je crains toutefois, que dans l'énorme *Keepsake* qu'il publie aujourd'hui, il n'ait négligé la qualité pour la quantité. Ce qui ferait l'intérêt de son volume, seraient les illustrations, si elles n'étaient prises un peu à tort et à travers; ainsi il a fait regraver, par un artiste indigène, les photogravures que j'avais données dans mon *Odoric*, d'un marbre d'Udine, et d'une enluminure d'un manuscrit Arundel du British Museum (pp. 121-122), sans en indiquer d'ailleurs la provenance; au reste, Mgr F. a reproduit les cimetières de Péking, pp. 242 et 324, et il oublie de marquer que je les avais décrits col. 406 de ma *Bibliotheca Sinica*; il y a des modifications dans le cimetière français depuis ma publication, mais le cimetière de Cha-la-eul ne contient que les 88 tombes que j'ai indiquées.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première historique, la seconde descriptive. Je ne crois pas m'aventurer beaucoup en disant que la première est surtout du remplissage, grâce à des auteurs d'une valeur très inégale; par exemple, il y a mieux à choisir que le P. Kircher (p. 25), à propos des Religions de la Chine. Au surplus, entrons dans quelques détails : Mgr F. adopte une orthographe qui sera critiquée par la plupart des sinologues; elle ne donne satisfaction à personne : *h'*, que les Anglais écrivent parfois *hs*, est marqué *s*; il sera difficile de reconnaître en *Sien-foung* (p. 236) l'empereur H'ien-foung, le ministère *H'ing pou* dans *Sing-pou* (p. 235 et 394), le premier des Quatre Livres *Ta h'io* dans *Ta-sio*; le philosophe Tchou h'i devient naturellement Tchou-*si* et le premier des cinq souverains Fou h'i est *Fou-si*!

Il n'est plus permis d'écrire d s noms chinois : *Tang-t'ae-tsoung* (p. 57), *Li-houng-tchang* (p. 307), etc. T'ai Tsoung est le *nom de temple* du deuxième empereur de la grande dynastie T'ang (627) de même qu'il y a eu un T'ai Tsoung sous les dynasties des Soung, des Youen; il faut donc ne pas faire en quelque sorte un seul mot de la dynastie T'ang et du nom de temple T'ai Tsoung; pour le second cas, il faut se rappeler qu'un nom chinois se compose du nom de famille, dans l'espèce *Li*, et d'un post-nom (chez nous le prénom), dans l'espèce *Houng-tchang*, il faut donc écrire Li Houng-tchang; si au postnom on substitue le titre de la fonction, soit de grand secrétaire, soit de gouverneur général, soit même l'excellence, on dira Li Tchong-Tang, Li Tsong-tou, Li Ta-jan, marquant bien le nom patronymique; notre auteur n'écrirait pas en français : *Vénérable-françois-régis clet,* puisque le nom de ce martyr qui vient d'être béatifié est *Clet*, pourquoi le fait-il pour le chinois? La chose était permise aux sinologues qui n'avaient pas quitté l'Europe; elle ne l'est plus depuis que l'on demande à nos études une rigueur plus scientifique que je regrette de ne pas retrouver chez un vétéran de nos missions; je pourrais multiplier les exemples. — Aussi bien ne suis-je pas sûr que Mgr. Favier connaisse la signification des mots chinois qu'il emploie, car il les estropie singulièrement : Chang-hae-kouan pour Chan (Montagne) Hai Kouan (p. 305), etc. La tablette chinoise accompagnant la statue, p. 29, ne porte pas *K'ang Hi*, mais K'ien Long! — Les noms étrangers ne sont pas plus respectés; De Boym (p. 60) et Michel Boyme (p. 155) pour Michel Boym, Leonissa (p. 177) pour Leonessa, Van Baam (p. 230) pour Van Braam, Lagrenée (p 244) pour Lagrené (il tenait à l'orthographe de son nom), Guillaume de Salagna (p. 122) pour Guillaume de Solagna.

Erreurs bénignes sans doute, car la forme seule est en question; erreurs graves quand nous passons au fond même de l'histoire; je cueille au hasard dans la première partie : King saï (p. 381), la ville classique de Marco Polo, la célèbre Hang-tcheou, devient Tchen-kiang! les Portugais et les Hollandais arrivent à la fin du xve siècle (p. 134) : les Portugais arrivèrent à Canton en 1514 et les Hollandais n'arrivèrent avec Houtman à Bantam qu'en 1596; nous apprenons (p 116) que Timour est petit-fils de Chi tsou : or ce dernier, qui est K'ou-bilaï, était petit-fils de Gengis par Tou-li; pour trouver le cousinage de Témour il faut remonter par Kadjouli à Tuminaï (c'est-à-dire neuf générations) dont Gengis est descendant à la quatrième génération par Kaboul (frère aîné de Kadjouli), Bartan Behadour et Yesoukaï Behadour; je ne vois pas que par les femmes il descendît de K'ou-bi-laï; ce n'est pas à Hang-tcheou (p. 121), mais à Zeitoûn, qu'Odoric transporta les ossements des martyrs de Tana de Salsette; Gengis Khan est mort non en 1226 (p. 78), mais en 1227; les Hollandais n'occupèrent pas Taï ouan vers 1644 (p. 165), mais en 1625 (arrangement du 19 février de Martin Sonk), etc.

La seconde partie offre plus d'intérêt que la première, parce que l'au-

teur, tout en commettant encore des erreurs, moindres toutefois, parle de choses vues. En résumé, les photographies sont le seul mérite d'un ouvrage qui aurait gagné à être un simple album. Il n'est plus permis de publier un travail semblable lorsqu'on a des modèles comme les *Recherches archéologiques et historiques sur Pékin*, par le docteur E. Bretschneider, et certains volumes de la collection des *Variétés sinologiques*. L'impression fait d'ailleurs honneur à l'établissement typographique du Pe T'ang.

Henri Cordier.

R. Lanciani, **The ruins and excavations of ancient Rom**, Londres, 1897, in-8, 631 p., chez Macmillan.

L. Borsari, **Topografia di Roma antica**, Milan, 1897, in-12, 434 p. (Collection des manuels Hoepli).

H. Thédenat, **Le forum romain et les forums impériaux**. Paris, 1898, in-8, 403 p., chez Hachette.

Les découvertes archéologiques de toute nature que les embellissements de la ville de Rome ont amenées depuis 1870 ont donné un véritable renouveau aux études de topographie ; le *Bullettino comunale* en a vécu depuis vingt-cinq ans, comme aussi en partie le *Bulletino* de l'Institut allemand, comme d'autres périodiques encore. Puis, après les publications de détail nées au gré des trouvailles journalières, sont venus les travaux d'ensemble. J'ai déjà parlé dans cette Revue de deux livres de M. Lanciani, *Ancient Rom* et *Pagan and Christian Rom*. Aujourd'hui, je me fais un plaisir d'annoncer une nouvelle étude du même auteur sur les ruines de Rome. L'auteur connaît à fond toutes les pierres antiques de la ville, il a dépouillé les manuscrits et les albums de dessins inédits gardés dans les bibliothèques de l'Italie, il a suivi toutes les fouilles, quand il ne les a pas dirigées, il publie une carte à très grande échelle où chaque débris antique découvert à Rome depuis la Renaissance est indiqué à sa place. Que pouvait être son nouveau livre, sinon une mine de renseignements précieux? Voici, en deux mots, quel en est le plan. La première partie est consacrée aux questions générales : site de Rome et configuration du terrain ; carrière d'où ont été extraites les pierres utilisées pour les édifices ; différents modes de construction suivant les époques ; réseau des égouts, des aqueducs ; murs de Servius et d'Aurélien ; division de la ville en régions par Auguste, etc. Après quoi l'auteur nous conduit successivement sur le Palatin, sur la voie sacrée, au forum, au Capitole et dans chacune des régions à travers les palais, les casernes, les salles de spectacle, les jardins, les thermes, bref, tous les édifices ou toutes les localités dont on peut fixer ou seulement deviner la place antique. C'est donc une étude complète de la topographie antique de Rome, non point sous forme de table des matières, ainsi qu'a fait le docte et précis M. Hülsen dans un livre dont j'au-

rais aimé à parler ici, si l'éditeur n'avait obstinément refusé de nous l'envoyer, mais dans un texte courant et facile à lire. La bibliographie n'y perd pas pourtant ses droits. Chaque paragraphe, et par là j'entends la description de chaque monument et de chaque groupe, est suivi d'une énumération de livres où nous trouvons, moins les références aux auteurs anciens, que la mention des articles modernes les plus récents et les plus concluants. Aucune discussion n'est admise dans ce livre : M. L. expose son opinion, non celle de ses contradicteurs. Ainsi, on chercherait vainement le temple du soleil, d'Aurélien, ailleurs que sur le Quirinal, où M. L. veut qu'il soit, bien que M. Hülsen le place dans la plaine, à droite de la voie flaminienne, en face *l'ara Pacis Augustae*. Mais c'est cette personnalité même qui fait le prix du livre; l'auteur n'est pas un compilateur, c'est un maître; il n'expose pas l'état de la science, il tranche les questions litigieuses. Le volume est enrichi de nombreuses gravures, plans ou vues, obtenues généralement par *procédé direct* d'après des photographies et, ce qui est étonnant, fort bien réussies. Quelques unes sont faites, il faut bien le dire, surtout pour amuser l'œil : telles l'entrée des Français à Rome à la porte San Pancrazo en 1849, le tableau de Boticelli où l'on voit au fond l'Arc de Constantin, un groupe de pins aujourd'hui abattus dans la villa Ludovisi; la plus grande partie, cependant, est intimement liée au texte et met à notre disposition des documents, plans ou photographies, inédits et exécutés spécialement en vue des études topographiques. Les cartes ne sont pas moins précieuses; je citerai en particulier, à cause de leur nouveauté, celle qui montre l'emplacement où Rome a été fondée, avec les ruisseaux, les marais, les fontaines de la période antéhistorique, celle des parcs et des jardins de la ville et celle du Champ de Mars avec ses différentes constructions. Toutes ces cartes sont faites en deux couleurs, au moins, l'état actuel (places, rues, maisons), formant le fond, en rouge, et l'état ancien se détachant en noir : elles sont d'une clarté parfaite. M. L. intitulé son livre : A companion book for students and travellers. Je ne sais pas si les voyageurs en comprendront toute la valeur; mais je puis lui affirmer que les travailleurs l'apprécieront à son juste prix. De tous les travaux généraux consultés par moi depuis trois ans que j'étudie, dans mon cours du Collège de France, la topographie de Rome, c'est certainement celui qui donne, sur toutes les questions importantes, les réponses les plus complètes et les plus claires.

— Le guide de M. Borsari, sous une forme plus abrégée, ne sera pas non plus inutile aux voyageurs et aux étudiants. Les uns comme les autres y trouveront un excellent résumé de nos connaissances sur la topographie de Rome, dans un cadre tout à fait semblable à celui qu'a adopté M. Lanciani, plus méthodique même; car, après avoir exposé les faits généraux et montré l'accroissement successif de la cité, l'auteur décrit les différents monuments en suivant strictement l'ordre numérique des régions d'Auguste; ainsi le forum ne vient qu'en huitième lieu, et le

Palatin qu'en dixième. De même que M. L., il a fait suivre chaque paragraphe d'une bibliographie; mais chez lui les citations des auteurs anciens se mêlent aux références modernes, combinaison qu'approuveront sans doute ceux qui n'auront que ce manuel à leur disposition. Le volume ne contient point d'illustrations; on y trouve seulement quelques plans dans le texte et trois hors texte. On ne peut guère demander plus à un guide destiné à toutes les bourses. L'essentiel est que, tel qu'il est, il soit louable.

— Jusqu'à présent, les érudits français semblaient se désintéresser des études de topographie romaine. Parmi ceux qui s'en sont occupés, on trouve, à côté d'Italiens, beaucoup d'auteurs allemands et quelques anglais; chez nous je ne vois guère de noms à citer, sauf celui de M. Boissier — les recherches de MM. Duchesne et Müntz n'ont pas porté proprement sur la topographie. Le R. P. Thédenat a pensé qu'il y avait là une place à prendre et il a eu raison. Après nous avoir donné dans le dictionnaire de M. Saglio un grand article sur le forum, qui fait autorité, il a eu l'idée de développer le sujet et en a tiré la matière d'un livre. C'est encore, à sa manière, *a Companion book for travellers and students*. Aux premiers est destiné surtout l'appendice, intitulé : Une visite au forum; aux seconds, le reste de l'ouvrage. Il retrace tour à tour les origines du forum, ses accroissements et ses embellissements successifs, l'histoire de ses monuments depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et la destruction des forums impériaux. Il me paraît difficile de faire mieux dans ce genre. Le texte est savant, sans être touffu; les notes abondantes et pleines de choses. Le travail témoigne d'une vaste information, d'une grande sagesse dans les conclusions et aussi d'une érudition personnelle acquise par plusieurs mois de séjour à Rome. Nos professeurs et nos étudiants trouveront grand profit à le lire et à le consulter. Les illustrations, sans être originales, sont bien choisies; quelques vues rétrospectives du *Campo Vaccino* offrent de l'intérêt. Je regrette seulement que l'auteur, au lieu de prendre dans les publications antérieures de la maison Hachette deux restaurations sèches et sans valeur de Gautier et de Lesueur, et la restitution du côté sud du forum de Dutert, qui manque absolument de clarté pour le public, n'ait pas reproduit quelques-unes de ces restaurations, totales ou partielles, sous forme de vues cavalières, qui ont été éditées depuis quelques années, par exemple celle de M. L. Lévy pour l'ensemble du forum, celle de M. Auer pour le temple de Vesta, ou celles de M. Schneider pour les forums impériaux : une restauration bien faite est autrement instructive que la vue d'une ruine. Mais je regrette bien plus encore que pour son plan des forums impériaux, il n'ait pas, à l'exemple de M. Lanciani ou de M. Hülsen, fait usage de deux couleurs : malgré la différence des traits employés, les monuments actuels et les monuments anciens s'y confondent dans un ton uniforme, et c'est grand dommage. Par contre, je ne saurais qu'approuver la juxtaposition, sur la planche I,

d'un plan de l'état antique et d'un panorama de l'état actuel, les mêmes édifices étant marqués dans les deux cas des mêmes lettres. Ceci fait plus pour la clarté que les descriptions les plus développées. Je souhaite que le succès du livre épuise rapidement la première édition, et, en échange de ce souhait, je prie le R. P. Thédenat, quand il nous donnera la seconde, de soigner plus encore l'illustration. Pourquoi nos livres d'érudition resteraient-ils, à cet égard, inférieurs à ceux qui paraissent à l'étranger? Ce n'est honorable ni pour les auteurs, ni pour les éditeurs.

R. Cagnat.

Lucii Apulei Metamorphoseon libri XI. Recensuit J. van der Vliet. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCLXXXXVII. xxiii-292 pp. in-18 (Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum teubneriana). Prix : 3 mk.

La présente édition est exécutée d'après le plan adopté pour d'autres de la même collection. Elle est accompagnée d'un apparat critique sommaire. M. van der Vliet a collationné à nouveau le ms. φ (Laur. 29, 2; xiie siècle); pour *F* (Laur. 68, 2; xie siècle), il s'est référé en général aux variantes publiées par Eyssenhardt. L'opinion de Keil sur le rapport des deux mss. reste à ses yeux la vérité : φ est une copie de *F*. En lisant la préface, on a pourtant des doutes que l'on voudrait voir lever. Parmi les preuves alléguées en faveur de cette thèse, M. van der V. mentionne des fautes communes : *uit et alipsonis*, *retabar*, *huius di*, etc. Elles peuvent être aussi bien l'indice d'une descendance parallèle. Ce qui est plus convaincant, c'est l'existence de lacunes dans φ aux endroits où *F* a perdu quelques mots par accident (livre VIII: pp. 168, 24 et 169, 26). Il reste cependant à préciser la provenance des suppléments et de certaines corrections de φ. M. van der V. explique dans φ les suppléments du livre VIII, d'authenticité indéniable, par la date ancienne de la copie de φ, antérieure aux accidents survenus à *F*. Mais il faudrait étudier et discuter l'ensemble des suppléments et des corrections. Cette question est étroitement liée avec celle des différentes mains de *F* et de φ, que M. van der V. n'a pas voulu distinguer. Des recherches sur ce point ne peuvent avoir de sûreté qu'en présence des originaux.

Un autre manuscrit, collationné par le nouvel éditeur, est celui de J. Ph. d'Orville, δ, aujourd'hui à Leide, et que M. de Vries date du xve siècle. Il a été annoté à une date récente; dans une de ces annotations, que M. van der V. transcrit sans résoudre les abréviations ni identifier les noms, il faut lire : « Psiche sorores secundum *Bocacium de genealogia deorum*, quinto (libro), sunt Vegetatiua, etc. »[1]. La dis-

1. Sur Apulée au temps de la Renaissance, cf. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 296 et n. 7.

cussion des rapports de ce manuscrit avec les autres laisse encore une impression confuse. En tout cas, la première liste de variantes dressée par M. van der V. pour démontrer une parenté avec *F*, établit plutôt le contraire. Ce sont des passages qui manquent dans δ et se trouvent dans *F* et φ, mais ont été effacés dans *F*. Ils prouvent donc que l'un des correcteurs de *F* s'est servi d'un manuscrit semblable à δ et non pas le premier copiste. M. van der V. a donné la plupart des variantes de δ. Enfin, il a fait un choix des variantes de *g* (Wolfenbüttel Gud. 172), et, principalement dans la préface, nous renseigne sur *G* (Wolfenbüttel Gud. 30), le manuscrit de Paris B. N Lat. 8668 et le Vatic. 3384. Il signale sans insister trois autres manuscrits récents.

En résumé, le travail qui reste à faire sur Apulée paraît bien se dégager des lacunes mêmes de cette édition. Il faudrait refaire l'histoire du texte depuis le XIIIe siècle, retrouver les anciens propriétaires des manuscrits récents, démêler les travaux des humanistes, distinguer les mains des correcteurs de *F* et de φ et les rapports mutuels des copies du XIVe et du XVe siècle. Toutes ces recherches sont liées et dépendent les unes des autres. Alors seulement l'on pourra savoir si une autre source du texte a coulé jusqu'au temps de la Renaissance, et décider autrement que par des impressions subjectives la vraie nature des additions et des corrections de *F* et de φ.

Ce qui précède n'est pas une critique de l'édition nouvelle : M. van der Vliet ne pouvait pas la faire autre; on ne doit pas oublier qu'elle n'est pas une édition *maior*. Aussi faut-il lui être reconnaissant de mettre à notre disposition déjà tant de matériaux. Aux leçons des manuscrits, il a joint les conjectures des philologues. On trouvera donc réunies au bas des pages beaucoup de données jusqu'ici très dispersées. Le texte lui-même a été constitué avec hardiesse et contient une quantité considérable de corrections personnelles. Comme M. van der Vliet les a soigneusement distinguées typographiquement et a indiqué en note la leçon des manuscrits, il est toujours possible au lecteur de se faire à lui-même son texte. Deux tables alphabétiques terminent le volume : l'une, des noms propres; l'autre, des mots. Cette seconde table présente en neuf pages les principales particularités grammaticales. Il est inutile d'insister sur son importance, puisqu'il s'agit d'un livre dont l'influence s'est fait sentir sur toute la littérature postérieure, profane et sacrée.

P. L.

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur herausgegeben von O. von GEBHARDT u. Ad. HARNACK, XV Band, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, in-8 :

Der Process und die Acta S. Apollonii, von E. Theodor KLETTE; 136 pp. Prix : 4 Mk. 50.

Julian von Eclanum, sein Leben u. seine Lehre; ein Beitrag zur Geschichte des Pelagianismus von Albert BRUCKNER; x-180 pp.; — **Ueber den dritten Johannesbrief**, von Ad. HARNACK; 27 pp. Prix : 7 Mk.

Zur Frage nach dem Ursprung des Gnostizismus, ein religionsgeschichtlicher Versuch von Wilhelm Anz; 112 pp. Prix : 3 Mk. 50.

Eusèbe rapporte l'histoire d'un personnage riche et cultivé (saint Jérôme et Rufin le qualifient de sénateur) qui fut dénoncé comme chrétien au préfet du prétoire Perennis. Celui-ci condamna l'accusateur au *crurifragium* et tenta vainement de sauver l'accusé Apollonius, par une discussion philosophique et par une intervention du sénat. Perennis fut obligé de porter une sentence capitale. Ce récit présentait un certain nombre d'obscurités et l'on avait fait de vains efforts pour identifier l'apologie du christianisme présentée par Apollonius devant son juge, quand, en 1893, M. Conybeare retrouva une version arménienne des actes du martyr et en 1894 les Bollandistes identifièrent avec les mêmes actes une pièce donnée par un manuscrit grec de Paris pour les actes du compagnon de saint Paul, Apollo. M. Klette réunit aujourd'hui les deux textes, ou plutôt le texte grec et une traduction allemande du texte arménien et du texte grec. Cette publication est accompagnée d'un commentaire explicatif. L'introduction, qui forme près des deux tiers de la brochure, traite des rapports des sources (Eusèbe, Rufin, Jérôme, les actes) et de la marche du procès. Sur le premier point, M. K. juge autrement que les Bollandistes. Ils attribuaient plus de valeur à la version arménienne qu'à la rédaction grecque. Au contraire, les actes grecs sont pour M. K. le texte officiel lui-même augmenté par les chrétiens de quelques éclaircissements et de quelques réflexions édifiantes. Le procès a dû se dérouler à Rome en langue grecque; la seule partie qui a subi une traduction est le sénatus consulte; le jugement rendu en latin manque à notre récit. La marche du procès donnait lieu à des difficultés. M. K. paraît les avoir résolues. Voici brièvement ses conclusions principales. L'affaire est venue devant le tribunal impérial qui avait reçu l'accusation. Le dénonciateur était un esclave d'Apollonius; il fut en conséquence condamné au *crurifragium* en vertu de la loi qui interdissait à l'esclave de déposer contre son maître. Cette mesure ne clôturait pas nécessairement la procédure. Perennis l'ayant continuée recourut au sénat, après un premier interrogatoire, pendant une interruption de trois jours. Le sénat n'intervint pas comme tribunal, mais comme pouvoir législatif. Il rendit le décret auquel fait allusion Tertullien dans l'Apologétique (c. 4) : « Christianos non licet esse ». A la reprise des débats, Apollonius refusa d'abjurer et prononça un long discours apologétique. C'est l'œuvre d'un homme instruit, et qui rappelle surtout l'apologie d'Aristide. L'exécution eut lieu aussitôt après le prononcé de la condamnation. La date se trouve déterminée par le rôle de Perennis; elle se place entre 180 et 185. On voit que cette pièce est très importante et l'on ne saurait trop remercier M. Klette de l'avoir entourée de tous les éclaircissements désirables.

Le livre de M. Bruckner nous transporte plusieurs siècles plus tard.

La personnalité de Julien d'Eclane est fort intéressante, parce qu'elle montre comment le pélagianisme a trouvé un terrain préparé dans le vieil esprit classique. Il semble que Pélage était surtout un théologien. Mais le partisan qu'il se fit dans l'évêque d'Eclane en Apulie était une intelligence toute pénétrée de philosophie et de culture antiques. Il se réclame des philosophes païens, surtout d'Aristote et de Zénon; il place à la base de la théologie les catégories d'Aristote et réclame, comme les stoïciens, que toute étude procède de définitions. La première des autorités, c'est la raison, *ratio*: le mot revient à chaque instant dans sa bouche; l'Écriture n'a de valeur qu'autant qu'elle est conforme à la raison. M. B. pouvait donc difficilement choisir un sujet plus intéressant. Malheureusement, nous n'avons plus des œuvres de Julien que les citations faites par ses adversaires, en première ligne par saint Augustin. Il est fâcheux que le travail de M. B. n'ait pas été accompagné d'un recueil des fragments. Dans les limites où il est conçu, il rendra néanmoins service aux historiens et aux théologiens.

Dans la courte dissertation jointe au livre de M. Bruckner, M. Harnack cherche à déterminer à quelle situation correspond la troisième lettre de saint Jean. Il la trouve dans la période qui servit de transition entre la constitution patriarcale des communautés dépeinte par les lettres de saint Paul et leur organisation administrative qui aboutit à l'épicopat unitaire.

M. Anz essaie de restituer la genèse du gnosticisme. Il considère comme l'enseignement essentiel, comme le noyau de la doctrine, l'ascension de l'âme à travers les mondes jusqu'au Dieu suprême. Tout l'effort de la gnose tend à délivrer l'homme de la tyrannie des sept archontes, esprits des planètes, et, par suite, à connaître les puissances favorables ou hostiles, à combattre les unes, à se servir des autres. M. A. a sans doute tort de voir dans cette idée, l'idée maîtresse du gnosticisme. Le gnosticisme s'est formé à l'aide d'éléments d'origine bien diverse. Non seulement on ne devrait pas parler de gnosticisme au singulier, mais chacun des systèmes est loin d'avoir présenté l'unité à laquelle M. A. cherche à ramener leur ensemble. Peut-être M. A. n'est-il pas très éloigné de cette opinion, puisqu'il reconnaît que « l'idée maîtresse » n'a été conservée nettement que dans le groupe des sectes ophites et a cédé, dans les milieux judéo-chrétiens, à d'autres préoccupations. Cette réserve faite, on ne peut nier que les influences orientales, babyloniennes, eurent une part importante dans l'élaboration de ces divers syncrétismes. Il était utile de la déterminer et nul n'était mieux préparé à cette tâche que M. A. Ses connaissances en assyriologie lui permettent de faire rentrer dans le cadre de nos études des renseignements précieux. Le travail de M. A. intéressera d'ailleurs tous ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse des derniers siècles de l'antiquité classique; ainsi, l'on y trouvera des rapprochements entre certaines particularités du mythriacisme et la religion babylonienne. Une critique de pure forme

doit cependant être faite. M. Anz aurait dû répéter dans le texte les titres et sous-titres qui forment sa table. Son livre est très clair et bien disposé. Mais il est incommode de se reporter à la première page pour se rendre compte de la marche de l'exposition.

Ces trois brochures terminent la première série des *Texte und Untersuchungen*. L'entreprise a rendu à l'histoire des services inappréciables et ces quinze volumes forment une véritable bibliothèque des antiquités chrétiennes. Les fascicules parus de la nouvelle série nous sont une preuve qu'elle ne sera pas inférieure à son aînée.

Paul Lejay.

Histoire générale de Paris. — **Topographie historique du vieux Paris**, ouvrage commencé par feu A. Berty, continué par L.-M. Tisserand, avec la collaboration de Camille Platon, attaché au service historique. [Tome VI]. Région centrale de l'Université. Paris, Imprimerie nationale, 1897. VIII-591 p. gr. in-4, avec 28 planches hors texte et une feuille de plan.

Le volume relatif à la région centrale de l'Université excite le plus vif intérêt et sera un des plus consultés. La mort de Tisserand, survenue le 15 janvier 1893, en a retardé la publication, et c'est le dernier des trois collaborateurs qui doit endosser la responsabilité de l'ouvrage. Nous apprenons, dans l'Avant-Propos, que « M. Camille Platon a pu compléter, sur bien des points, les notes précieuses laissées par Berty, et que, pour d'autres points, dont Berty ne s'est pas occupé, il les a entièrement traités lui-même. Les églises, couvents, collèges, hôtels de la noblesse, ont été particulièrement étudiés par lui. Il a consigné, dans des appendices très développés, les documents qui n'ont pu trouver place dans le corps de l'ouvrage. Enfin, il a revu et relu avec le plus grand soin l'ensemble du travail et a fait les efforts les plus louables pour ne laisser échapper aucune inexactitude ». Malgré ces louables efforts, auxquels nous rendons volontiers hommage, le volume donne parfois l'impression d'un ouvrage arriéré, tel qu'on eût pu l'écrire il y a trente ou quarante ans. On y trouve, par exemple, des renseignements comme celui-ci (p. 389) : « Archives de l'Université conservées au ministère de l'Instruction publique », alors que, depuis 1865, ces Archives ont été transférées à la Sorbonne, dans la Bibliothèque de l'Université. A l'exception du beau livre de M. Gréard, *Nos adieux à la vieille Sorbonne* (1893), les documents relatifs à l'Université sont puisés dans le recueil de Du Boulay ou dans la publication de Jourdain (1862). Il a paru sur ce sujet, à Paris même, de 1889 à 1897, six gros volumes[1]

1. *Chartularium Univertitatis Parisiensis...*, collegit H. Denifle, auxiliante Aem. Chatelain. Paris, Delalain, I (1889), II (1891), III (1894), IV (1897); — *Auctarium Chartularii Univ. Paris. Liber procuratorum nationis Anglicanae*, ed. Denifle et Chatelain, Paris, Delalain, I (1894), II (1897).

in-4, dont quatre au moins auraient pu être consultés avec profit. La Direction de l'Enseignement supérieur a distribué généreusement plus de quatre cents exemplaires du *Chartularium Universitatis Parisiensis*, dont plusieurs doivent se trouver à l'Hôtel de Ville. Voici quelques-unes des observations que m'a suggérées une lecture sommaire du nouveau volume de la *Topographie du vieux Paris*.

P. 120. « Saint Louis donne à Robert de Sorbonne, pour la commodité des théologiens [1], une maison à Jehan d'Orléans, avec les écuries qui estoient à P. Pointan — ou Pointin [2] — joignantes, rue Coupe-Gueule, devant l'*Hostel des Bains*. » Dans les pièces justificatives (p. 582), le nom se trouve plus correctement transcrit : Poinlane, c'est celui qu'on nommait en latin « Pungens asinum ». On lit ensuite : « Cet *Hostel des Bains* n'est pas facile à identifier : on le localise approximativement en le plaçant sur le côté occidental de la rue, en face de l'une des cinq maisons construites sur l'emplacement de l'Hostel d'Harcourt. » Mais cet Hostel des Bains est évidemment le *palais des Thermes (palatium Thermarum)*, si l'on prend la peine de se reporter au texte original publié dans le *Chartularium*, d'après Arch. nat. S, 6213, tandis que les pièces justificatives citées p. 582 sont une simple traduction française conservée dans un carton voisin, S. 6211.

P. 119 est reproduite la téméraire assertion de Félibien, déjà réfutée par Jaillot, attribuant à la reine Blanche une donation de maisons à Robert de Sorbon pendant l'absence de saint Louis, et, p. 420, la fondation de la Sorbonne reportée à l'an 1250, alors que la pièce originale, que n'avaient pas vue Félibien ni Jaillot, mais retrouvée et publiée par Denifle, [3] est datée « 1256, mense februario », c'est-à-dire de février 1257. Il n'y a plus besoin de faire intervenir la reine Blanche. On ne doit pas s'étonner alors de voir la future rue de la Sorbonne nommée encore *vicus Guidonis de Argentolio* en 1254.

P. 421. La permission accordée à Robert de fermer la rue Coupe-Gueule et l'autre opposée (celle de la Sorbonne), doit être datée plus exactement de février 1259 (*Chart.*, I, p. 377).

P. 149. La fermeture de la rue du Fouarre ne date pas de 1362, comme on lit dans Sauval, mais de mai 1358 (*Chart.*, III, p. 53).

P. 151. Le Guibert « fisicien » qui possédait les écoles de la nation normande en 1380 n'est autre que Guibert de Celsoy, médecin du roi Charles V. Au bout de la rue du Fouarre, « in cono versus sequanam », la nation d'Angleterre occupait des écoles qui ne figurent pas sur le

1. La pièce originale porte *scolarium;* la traduction est donc inexacte (cf. *Chartul.*, I, p. 349).

2. Cette forme est une conjecture pour retrouver le nom cité immédiatement après « depuis la maison de Guillaume *Pointin*... jusques au bout de la rue ». La pièce justificative nº CXI donne le vrai nom : Guill. Pannetier. L'original latin porte *Panetarii*.

3. *Mémoires de la Soc. de l'histoire de Paris*, X, 252 et *Chart.*, I, p. 349, nº 302.

plan de Berty, ni dans le texte de la Topographie. Guibert en était aussi propriétaire; en construisant une maison pour lui (sans doute l'hôtel Celsoy, dont il est question à propos de la rue de la Bûcherie, p. 26), il avait masqué les fenêtres du derrière de ces écoles; mais il se mit à la disposition de la nation d'Angleterre, en 1378, pour transformer la construction en trois bonnes écoles superposées [1].

P. 21. On aurait pu dire que la rue de la Bûcherie avait été désignée aux XIIIe et XIVe siècles par l'expression *vicus lignorum* [2], ce qui réfute péremptoirement la vieille opinion qui permettait d'hésiter entre « boucherie » et « bûcherie ».

P. 193. Parmi les anciens noms de la rue de la Huchette, il conviendrait d'ajouter *vicus Sutorum*, alias *Husie* [3], employé en 1374; et une taverne « à l'image Notre Dame », fréquentée par la nation anglaise, se trouvait dans cette rue, près du Petit pont, *in vico Husseti prope parvum pontem*; une fois même on trouve qu'elle est située *in platea Sutorum* [4]. On doit en conclure que cette taverne occupait la « Maison du grand ouvrouer » marquée sur le plan de Berty, et que le carrefour situé entre la rue de la Bûcherie et la rue de la Huchette s'est appelé, au moins à la fin du XIVe siècle, place des Sueurs (cordonniers).

P. 379. Le collège des Dix-huit, « fondé au XIe ou XIIe siècle », comme on répète d'après Félibien, remonte en réalité à l'an 1180 (*Chart.*, I, p. 49).

Les nombreuses tavernes dans lesquelles les maîtres anglais, allemands, hollandais, suédois, etc., célébraient la bienvenue d'un compatriote, l'élection d'un procureur, la fête de leur patron saint Edmond, etc., fournissent des renseignements inconnus et servent parfois à résoudre, plus souvent à poser, des problèmes de la topographie parisienne.

P. 174. « La singulière enseigne » Maison de la Housse Gilet, prend un sens quand on voit une taverne de la fin du XIVe siècle « ad husiam Egidii », nommée ailleurs « ad epitogium Gilleti », ou encore « al le hoeze, ad quam pendet signum ad modum epitogii magistrorum [5] ». L'enseigne représentait l'épitoge d'un maître nommé Gille. Il est en outre intéressant d'apprendre que le niais Gille, type fameux du théâtre de la foire au XVIe siècle, a eu un précurseur au moyen âge.

P. 10. On cherche vainement dans la rue des Anglais l'hospice de la *Lune*, cité en 1369.

P. 359. L'enseigne du *Faucon* appartenait peut-être à un marchand de ces oiseaux de chasse, mais en 1357 c'était un cabaret.

---

1. Cf. *Auctar*, I, p. XXVII.
2. En 1286, *Chart. Univ.*, II, p. 28; en 1329-1336, II, p. 663.
3. *Auctar.*, I, 453, 36.
4. Ibid., I, 306, 7.
5. *Auctar.*, I, p. LIX.

P. 295. On ne retrouve pas, rue Saint-Julien-le-Pauvre, une célèbre taverne, à l'enseigne du *Turbot*, où divers examinateurs, en 1384, avaient accepté des candidats un bon repas, dont l'addition n'aurait pas dépassé trois francs, « parce que c'était en carême [1] ».

P. 361. La maison du *Gros-Tournois*, ainsi nommée en 1542, est probablement le *magnus turonensis* (ante Parvum Pontem) cité dans l'*Auctarium* (I, p. LX) dès 1359.

On ne trouve pas mentionnée la place Saint-Jacques; or, en 1369, la nation anglaise fit un banquet *in hospicio Salmonis, in platea Sancti Jacobi* [2].

P. 171. Dans la rue de la Harpe, la maison de la *Seraine* (c'est-à-dire de la *Sirène*), dont l'existence est attestée dès 1399, mériterait plus qu'une simple mention; elle a joué, en l'octave de Noël 1412, un rôle dans un événement parisien rapporté sommairement par Cousinot [3], mais avec force détails dans l'*Auctarium*. Le propriétaire de la *domus Chirene* ayant refusé d'enlever son cheval crevé devant la porte du collège d'Harcourt, les écoliers de cette maison traînèrent le cadavre jusqu'au bas de la rue et échangèrent avec le maître du logis de telles injures que le collège, envahi la nuit par des bourgeois en armes, fut mis au pillage. Le prévôt de Paris, Pierre des Essarts, dut intervenir, et cette émeute ne fut peut-être pas étrangère à sa révocation.

P. 91 et suiv. La rue du Clos-Bruneau ou de Jean-de-Beauvais est décrite d'après des documents assez récents qui ne permettent pas de reconstituer exactement la topographie de cette rue au moyen âge. On sait que la Faculté de droit a conservé les registres de la Faculté de décret, dont le plus ancien commence à l'an 1415, et il a paru, dans la collection même de l'Histoire de Paris, en 1895, un premier volume de *La Faculté de décret de l'Université de Paris au* XVe *siècle*, bien utile pour ceux qui n'ont pas le loisir de recourir au texte original. On ne peut plus se contenter aujourd'hui de reproduire les notes de Cocheris sur Lébeuf cherchant à distinguer trois écoles de décret dans le clos Bruneau. Il faut avouer que le clos à peu près tout entier était rempli par les écoles de décret ou droit canon, pendant la première moitié du XVe siècle. Les maisons mentionnées comme la Fleur de Lys (en 1489), l'Ymaige sainct Jehan (1373), le Croissant (1457), le Cheval rouge (1327), Saint Andry (1427), la Couronne (1403, sans autre désignation), l'Ymaige saint Michel (XVIe siècle), la Maison des Connins (1407), doivent avoir servi aux lectures des bacheliers en décret au XVe siècle, puisque nous connaissons des écoles (la plupart comprenant, outre le rez-de-chaussée, un premier et parfois un second étage), intitulées « ad

1. *Chart. Univ.*, III, p. 379.
2. *Auctar.*, I, p. LX.
3. *La geste des nobles françois*, éd. Vallet de Viriville, p. 145. Cf. Coville, *Les Cabochiens*, p. 182; Bouquet, *L'ancien collège d'Harcourt*, p. 113. — *Auctar.*, II, p. 137-139.

intersignium lilii coronati; ad imaginem S. Johannis; ad intersignium crescentis, equi rubei; S. Andreae, coronae; ad imaginem S. Michaelis; cuniculorum [1] »; mais on chercherait en vain, soit dans le volume, soit sur la carte, mention des écoles « *ad intersignium cathedrae, ad castrum* ou *ad intersignium castri; ad imaginem S. Christophori, S. Georgii, S Hilarii, S. Nicolai, S. Petri Celestini, S. Thomae, S Jacobi, ad scutum Franciae, ad scutum Sabaudiae*, etc.

L'emplacement du collège de Tonnerre (*de Tornodoro*), qui ne figure pas même sur la carte de Berty, n'a pas encore été fixé. « C'est peut-être dans la maison de l'Ymaige Sainct Jehan, du Croissant ou du Cocq, qu'il avait été installé », disent les éditeurs (p. 94). Je crois plutôt que ce collège occupait l'emplacement du logis nommé le Chesne verd (en 1575), puisqu'il était situé « ante capellam collegii Belvacensis [2] ».

Quant à la maison de l'Ymaige Sainct Michel (p. 100), on en doit faire remonter l'histoire plus haut que 1530. Boemundus Theoderici de Lutrea, qui fut pendant plus de soixante ans le principal bedeau de la nation d'Angleterre, avait acheté le 12 juillet 1415, à un des quatre grands libraires de l'Université de Paris nommé Olivier de l'Empire, cette maison « tenant d'une part à l'ostel du Chastel, et d'autre à Boemont du Lutre, aboutissant par devers à l'ostel de la Longue alée », avec tous les objets « pertinans à fait d'escolage, comme chaires, bancs, fourmes et letrins [3] ». L'hôtel du Chastel, oublié sur la carte de Berty, est peut-être la maison *ad intersignium castri*, dont je signalais ci-dessus l'absence; et la propriété de Boemont est sans doute la maison *ad imaginem Nostrae Dominae*, appartenant jadis aux écoliers suédois (ecclesiae Scarensis), puis à la nation d'Allemagne, et dont la jouissance avait été concédée à Boemont pour sa vie durante, en reconnaissance des services pécuniaires qu'il avait rendus à sa nation [4]. Du reste, la maison de Sainct Michel semble celle qui fut appelée dans la suite « les petites écoles de décrets [5] ».

Émile CHATELAIN.

DEL BALZO (Carlo). **Poesie di mille autori intorno a Dante Alighieri raccolte ed ordinate cronologicamente con nota storiche, bibliografiche e storiche.** Les cinq premiers vol. Rome, Forzani, 1889-1897. In-8 et xv-569, 568, 552, 608, 598 pp. Prix de chaque vol., 12 fr.

M Del Balzo a courageusement entrepris de réunir toutes les poésies

1. Je pense qu'il faut lire « scolis superioribus *Cuniculorum* » et « scolis inferioribus *Cuniculorum* » (au lieu de *Curriculorum*) dans *La Fac. de décret*, etc., p. 229 et 404.
2. *La Fac. de décret*, p. 159. Le même local est désigné ailleurs « domus abbacia S. Johannis in Valleya, ante collegium Belvacense » (*Chart. Univ.*, IV, p. 304).
3. *Chart. Univ.*, IV, p. 299, n° 2042.
4. *Auctar.*, I, p. LXV.
5. *Revue des Bibliothèques*, I, 1891, p. 69.

adressées à Dante ou composées en son honneur, tous les passages où des poètes le citent ; et, comme il puise dans toutes les littératures, on voit assez l'étendue de sa tâche et l'utilité de son travail pour l'histoire et la réputation de l'illustre Florentin. Il a même inutilement compliqué sa peine en s'imposant de donner une biographie assez étendue de chacun des auteurs cités, et il a grossi ses volumes en insérant des traductions anglaises, allemandes, françaises des passages de Dante, qu'il eût suffi de mentionner. En revanche, il eût été bon de ne pas s'interdire les commentaires grammaticaux qu'il a de parti pris sacrifiés aux commentaires historiques. Mais il faut en somme lui souhaiter le loisir d'achever bientôt son utile recueil qui, à la fin du 5e volume, n'en est encore qu'au milieu du XVIIe siècle.

Charles Dejob.

La carrière du maréchal Suchet, duc d'Albuféra; documents inédits, par François Rousseau. Paris, Didot. 1 vol in-18, XVIII et 528 pages. 3 fr. 50.

Il est des sujets arides qui pourtant doivent être traités. M. F. Rousseau n'a pas reculé devant la tâche ingrate qui se présentait à lui ; et il n'a pas dédaigné de débuter dans l'étude de l'histoire par la biographie militaire d'un homme qui, malgré tout, n'a pas joué un grand rôle dans les guerres du premier Empire. En somme, le plus beau titre de gloire du duc d'Albuféra est ce jugement de Napoléon : « Suchet était quelqu'un chez qui l'esprit et le caractère s'étaient accrus à surprendre. » Et M. R. s'est attaché, non sans succès, à développer cette phrase du *Mémorial de Sainte-Hélène*.

M. F. R. a trouvé beaucoup de documents inédits sur le maréchal Suchet, dans différentes archives et dans les papiers conservés par ses descendants. La pièce la plus intéressante est sans contredit la lettre écrite par le futur duc d'Albuféra en 1793 (p. 3 et 4). On ne s'attendait guère à trouver dans celui qui fut un des zélés serviteurs de l'Empire et de la monarchie, un bourreau révolutionnaire.

M. F. R. dit (p. 63) que Joseph Bonaparte reçut de la noblesse espagnole un accueil empressé. C'est une affirmation que détruit un intéressant passage des Mémoires du général Chlopicki, publié pour la première fois en français dans le *Bulletin Polonais* (n° 111), quand le livre de M. R. était déjà imprimé. Voici ce fait, dont le général est le premier narrateur : « Les Cortès s'attendaient à rencontrer à Bayonne le roi Ferdinand... ils trouvèrent Joseph, que l'empereur leur ordonna de reconnaître comme leur roi et auquel ils devaient prêter serment. On disposa à l'Hôtel de ville un trône dans une grande salle. L'empereur vint quand les députés étaient déjà réunis..., (il) s'arrêta dans l'antichambre... recommandant de laisser entr'ouverte la porte de la salle, afin d'écouter le discours adressé à Joseph par le président Infantado...

Comme l'empereur entendait le prince prononcer ces paroles : « Alors, « quand la nation espagnole se convaincra de ces qualités de Votre Ma- « jesté, elle éprouvera pour Elle des sentiments qui nous amèneront à « lui prêter serment de fidélité », il se mit en colère, ouvrit toute grande la porte, s'élança vivement au milieu de la salle entre le trône et les Cortès, et, criant un vilain mot français, interpella Infantado en ces termes : « Pourquoi êtes-vous venu ici? Il fallait réfléchir et ne pas « venir ; mais, puisque vous vous êtes réunis pour reconnaître mon frère « comme roi, parlez-lui comme à votre roi ; vous lui devez le serment de « fidélité. » Dès que l'empereur eut pénétré dans la salle, tous les grands avaient retiré vivement leurs chapeaux, qu'ils gardaient sur la tête en présence du roi suivant leur privilège. Infantado lut le serment, dont la formule avait été préparée, et tous le répétèrent la main levée. »

On voit qu'il n'y eut aucun empressement de la part des Espagnols à accepter Joseph comme roi. Les nouveaux sujets se soumirent, mais non sans avoir essayé de faire prévaloir leurs sentiments d'hostilité.

Les conclusions auxquelles arrive M. Rousseau sont fort justes; le maréchal Suchet fut surtout un excellent administrateur, très probe et très honnête, mais il n'eut pas la dignité que donnent les principes politiques, et en cela il ressembla à beaucoup de ses collègues.

Casimir Stryienski.

BULLETIN

— La *Bibliographie d'Eure-et-Loir* de M. l'abbé Langlois est une tentative nouvelle, des plus intéressantes et qui mérite tous les encouragements. C'est une bibliographie par fiches, chaque fiche ne portant que la mention d'un seul ouvrage, de l'histoire du département d'Eure-et-Loir. La revue est mensuelle et chaque numéro se compose de vingt-quatre fiches environ. Le numéro de janvier 1898 donne la bibliographie de la cathédrale de Chartres, le numéro de février celle de l'église Saint-Aignan, le numéro de mars comprend la bibliographie de Marceau. Ces fiches, mobiles, peuvent être classées, soit au nom de l'auteur de l'ouvrage, soit au nom du sujet dont il est question. En outre, la Revue paraît en fascicules in-8°, en papier — les fiches sont en carton — n'offrant que cette seule différence avec les revues ordinaires que les feuilles ne sont imprimées qu'au recto. M. l'abbé Langlois ajoute à ses notices les chiffres du classement décimal de l'américain Melvil Dewey, adopté par l'*Office international* de Bruxelles. On sait combien nous sommes adversaires de ce système de classement ; il faut néanmoins avouer que, tel qu'il est mis en usage par M. l'abbé Langlois, c'est-à-dire en simple accessoire, la fiche étant imprimée de façon à permettre tout autre classement, il ne présente aucun inconvénient. L'entreprise de M. l'abbé Langlois aura-t-elle du succès et des imitateurs? — nous le souhaitons. Le principal obstacle viendra, peut-être, du format adopté pour les fiches. — Fr. F.-B.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 18 avril — 1898

The Currency of the Far East from the earliest Times up to the present Day by J. H. Stewart LOCKHART... Vol. I. A Description of the Glover Collection of Chinese, Annamese,... Coins ; etc. Noronha, Hongkong. 1895, in-8. — The Plates... Ibid., 1895, in-4, oblong.

Le regretté Geo. B. Glover, arrivé en Chine des États-Unis en août 1859, avait, pendant ses longs services en qualité de commissaire des douanes impériales chinoises, réuni une collection précieuse de monnaies, de médailles et d'amulettes, lorsque la mort l'enleva. Il avait fait tailler lui-même par des artistes indigènes les bois destinés à reproduire les pièces de son médaillier et il m'avait même demandé s'il y aurait possibilité de faire la publication à Paris : les circonstances firent avorter ce plan et retarder l'impression. M. J. H. Stewart Lockhart, secrétaire colonial à Hongkong, a enfin entrepris cette publication et il nous donne dans un volume le catalogue de près de deux mille pièces formant la collection Glover et dans un album la reproduction des bois, appartenant aujourd'hui à Mrs. Glover. A en juger par la bibliographie qui se trouve pp. 217-223, M. L. a consulté la plupart des autorités sur la matière ; il aurait pu compléter sa liste avec la *Bibliotheca Sinica*, col. 1607-1610 et 2156, car il omet l'article de James Kirkwood (*China Review*, VII, pp. 162-167, 265-269, 284), complément de celui d'A. Wylie, plusieurs mémoires de S. W. Bushell, etc. Somme toute, M. Lockhart nous donne un intéressant manuel de numismatique chinoise.

Henri CORDIER.

Grundriss der indo-arischen Philologie und Alterthumskunde... herausgegeben von Dr Georg Bühler. — Indian coins by E. J. Rapson with five plates. Strassburg, Trübner, 1898, in-8, 41 p., 5 pl. Prix 5 marks.

M. E. J. Rapson, attaché au British Museum, est connu par d'importants travaux sur la numismatique et l'archéologie indienne : nul mieux que lui n'était compétent pour tracer un tableau d'ensemble, pour débrouiller et classer les nombreux matériaux, médailles, monographies et mémoires qui constituent aujourd'hui le fonds de la numismatique de l'Inde ancienne. Ce travail de coordination était considérable, aussi, dès le début, M. R. a-t-il eu le soin de limiter son sujet qui ne dépasse pas le xiiie siècle, et de poser les bases de sa classification. Il traite successivement des points suivants : le plus ancien monnayage indigène, — la monnaie étrangère qui circulait dans l'Inde avant Alexandre, — l'époque gréco-bactrienne, — les invasions touraniennes (Sakas, Kshatrapas du Nord), — les monnaies des villes et États antérieurement au 1er siècle de notre ère. — les Indo-Parthes, les Kouchans et Indo-Scythes, — les dynasties indigènes contemporaines (le Saurashtra, les Kshatrapas du Sud, les Abhiras, les Andhras), — les Gouptas et leurs contemporains les Valabhis, — les Hounas et les monnaies indo-pehlvies, — les rois du Kashmir, du Népal, les Shahis du Gandhara, etc., — et enfin les anciennes dynasties du sud de l'Inde : Pandyas, Pallavas, Calukyas, etc.

Le mémoire de M. R. fait partie du Recueil de philologie indo-arienne dont il a été déjà parlé ici [1] à propos de l'*Indische Paleographie* de Bühler, et qui est destiné à nous donner d'excellentes monographies sur la grammaire, la littérature, les sciences et l'histoire dans l'Inde ancienne. La numismatique devait prendre place dans cette série de travaux, car, avec l'épigraphie, elle représente toute l'histoire dans un pays qui avant Kalhana, n'a pas eu d'historien. L'étude du monnayage primitif de l'Inde, par exemple, se rattache à la question de l'origine de l'écriture dans cette contrée. Est-il indigène, ou bien n'est-il connu que depuis la conquête perse en 500, ou tout au moins depuis l'arrivée d'Alexandre, vers 330 avant J.-C.? Les plus anciens textes épigraphiques connus sont de l'époque d'Asoka, et il y a des monnaies avec légendes qui sont certainement antérieures, sans pour cela remonter plus haut que la conquête macédonienne. M. R. croit cependant qu'il a été frappé dans l'Inde, avant cette époque, des monnaies sur le type de la sigle perse et même de la drachme d'Athènes. Le déchiffrement et le classement des monnaies des premiers siècles de notre ère soulèvent bien d'autres problèmes qui ne peuvent pas encore être résolus, les études d'épigraphie monétaire et lapidaire étant encore trop récentes. M. R. se contente d'énoncer sommairement les opinions des divers savants qui se sont occupés de ces questions; par la forme même de son livre, il s'interdisait

1. V. *Revue critique* du 21 décembre 1896.

toute discussion dont quelques-unes seraient du reste prématurées, car les découvertes fréquentes que l'on fait dans le sol de la péninsule introduisent des éléments nouveaux dont il faut tenir compte. Telle lecture admise jusqu'ici pour certaines pièces bilingues, par exemple pour la belle monnaie de Shahi Tigin, et pour des monnaies frappées par les Hounas, avec légendes devanâgari, devra certainement être modifiée un jour. Le travail de M. Rapson, fait avec conscience et avec méthode, rendra de grands services à l'épigraphiste et à l'historien et leur fournira des points de repère pour se reconnaître au milieu de la confusion des premiers siècles. Les indications bibliographiques sont nombreuses et très exactes. L'ouvrage est accompagné de planches photographiques renfermant les dessins de près de cent monnaies des différentes époques, d'après les originaux qui sont au British Museum — et dont presque pas un, hélas, ne se trouverait au Cabinet de France, — avec l'explication des légendes.

E. Drouin.

Entwickelungsgeschichte des Reiches Gottes unter dem Alten und Neuen Bunde, von H. J. Bestmann. I Das Alte Testament. Berlin, Wiegandt, 1896; gr. in-8, 421 pp.

De la place faite aux légendes locales par les livres historiques de la Bible, par Maurice Vernes. Paris, Leroux, 1897; gr. in-8, 51 pp.

Christenthum und Entwickelungsgedanke, von Max Reischle. Leipzig, Mohr, 1898; in-8, 39 pp.

I. — Le livre de M. Bestmann est très gros et d'une lecture difficile. La critique de l'Ancien Testament y est traitée avec une pieuse originalité qui, par malheur, ne se traduit pas en idées claires. Ce qu'il y a de plus intelligible, ce sont les propos désagréables que l'auteur adresse assez souvent à Wellhausen et aux exégètes qui ont adopté ses conclusions sur l'origine de l'Hexateuque. M. B. tient pour le Pentateuque. Autant qu'il m'est donné de le comprendre, il admet l'authenticité des psaumes de David et part de là pour remettre sur ses pieds la tradition mosaïque. L'artifice n'est pas nouveau, car il est employé couramment par les apologistes catholiques. Tout comme eux, M. B. professe le plus grand mépris à l'égard de la critique littéraire, et il prétend faire usage de la critique vraiment historique, laquelle consiste à ne pas tant regarder aux mots, mais à contempler les choses. Cette critique-là, nous la connaissons également : elle consiste à trouver dans les textes mille considérations admirables qu'on a tirées de son propre cerveau. Que les critiques soient parfois trop prompts dans leurs conclusions, il n'y a pas lieu de le contester, et M. B. peut avoir de temps en temps raison contre eux ; mais sa thèse à lui n'en est pas plus solidement démontrée. L'idée de la création, nous dit-il, est le fondement de toutes les traditions religieuses d'Israël. On la retrouve même au fond du Cantique des

Cantiques, où l'on voit Salomon, las de l'étiquette qui gouverne les ménages princiers, se retirer à la campagne avec sa bien aimée, pour y filer le pur amour dont Adam a marqué la théorie quand Iahvé lui présenta la femme qu'il venait de créer. Cet échantillon d'exégèse suffira sans doute à l'édification de mes lecteurs. Il est inutile d'insister. M. B. veut que les prophètes soient venus après la philosophie morale des Proverbes, que les Proverbes soient venus après les Psaumes, et que David suppose la Loi. Ce n'est pas qu'il soit brouillé tout à fait avec la critique. Il fait composer la seconde partie d'Isaïe vers la fin de la captivité. Il admet la distinction des sources du Pentateuque ; mais le document E lui semble porter la marque sensible des premiers temps qui ont suivi l'établissement des Israélites en Canaan ; le document J a une saveur davidique très prononcée ; le document P est tout salomonien. Les preuves de ces assertions doivent être contenues dans le volume ; mais j'avoue humblement ne les avoir pas toujours bien saisies. Il m'a semblé voir que P avait été écrit comme complément de E-J, J n'étant pas autre chose qu'un complément de E. Cette restauration de l'hypothèse des compléments était réfutée d'avance par le travail critique des dernières années.

II. — La brochure de M. Vernes est dominée par une idée juste, dont les diverses applications pourraient donner lieu à des contestations interminables. L'idée, moins nouvelle peut-être que le savant auteur ne paraît disposé à le croire, consiste à reconnaître dans les récits des Juges, auxquels M. V joint les livres de Samuel dans leur entier et les livres des Rois, des légendes locales qui se rattachaient à tel ou tel monument, arbre antique, rocher de forme particulière, etc. Aucun critique sérieux ne conteste que les anciens récits de l'Hexateuque, des Juges, et certaines parties des livres de Samuel aient été rédigés ainsi d'après des traditions qui avaient pour témoins avant d'être écrites les monuments dont l'existence est mentionnée dans les récits mêmes. Mais ce que tous les critiques n'admettent pas, et ce qu'ils ont sans doute raison de ne pas admettre, c'est que toutes ces traditions n'aient été recueillies qu'au temps de la domination persane ou même de la domination grecque, et qu'elles soient toutes dépourvues de valeur historique. Par exemple, en ce qui regarde le personnage que M. V. croit devoir appeler « le Juge Samson », il est inconcevable qu'une telle légende ait été rédigée d'abord dans les temps postexilins, et il est très facile de voir que cette légende, avant d'être encadrée dans le schéma deutéronomiste qui relie maintenant les vieux récits, ne présentait pas Samson comme un juge. On ne croira pas facilement que les exploits de Samson contre les Philistins aient été imaginés parce que son tombeau prétendu n'était pas loin de la frontière philistine. Il ne s'agit pas de savoir si tous les traits des vieux récits, que l'on suppose à priori non historiques, peuvent s'expliquer par une interprétation populaire et fictive des monuments. Il s'agit d'abord de voir en quel état sont les textes,

et s'il est permis d'interpréter un livre comme celui des Juges sans tenir compte du travail rédactionnel dont il porte visiblement les traces, en attribuant à l'ensemble une date qui conviendrait tout au plus aux derniers glossateurs et compilateurs des anciens textes. De même, il faut quelque bonne volonté pour trouver dans le discours de Jephté au roi d'Ammon (lisez Moab) des notions de « droit des gens » qui n'ont pu se rencontrer chez les Juifs qu'après Alexandre. Le commun des critiques trouve que Jephté disant à son adversaire : « Garde ce que ton dieu Camos t'a donné, et laisse-nous ce que nous a donné Iahvé notre dieu », ne fait pas ici un cours de droit international, mais de la théologie, et une théologie qu'Esdras et ses contemporains n'auraient pas admise ; on ne croit pas non plus que les Juifs postexilins eussent pris soin de recueillir une tradition pareille à celle qui regarde la fille de Jephté. La méthode critique suivie par M. V. semble décidément trop libre et trop facile. Il pense que la méthode ordinaire des exégètes, pour être plus compliquée, ne donne pas des résultats plus certains. Ce serait à voir. En tout cas, il y a chance pour que la méthode la plus minutieuse réduise l'amplitude des erreurs.

III. — La dissertation de M. Reischle est écrite dans un esprit modéré. L'auteur croit l'idée de l'évolution conciliable avec les principes du christianisme, avec l'idée de la création et l'idée de la révélation. D'après M. R., le développement existe, mais il ne porte pas en lui-même son explication adéquate ; chaque degré se trouve coordonné à celui qui le suit, le prépare, sans en être la cause unique ; c'est dire qu'il y a une cause transcendante à tout le développement de l'univers et de la religion. B. C.

Lionel Horton-Smith. **Two papers on the oscan word « Anasaket »**. Londres. Nutt. 1897.

Une brochure de 80 pages pour expliquer le mot osque *anasaket,* c'est peut-être beaucoup. Mais nous n'avons pas le droit de nous en plaindre, puisqu'en définitive, M. Lionel Horton-Smith, après avoir consciencieusement argumenté contre M. Conway, qui voulait lire *anafaket,* proclame l'exactitude de la lecture que nous avions proposée d'abord. Quant à l'étymologie du mot, nous ne croyons pas qu'il y faille voir, comme le suppose l'auteur, un emprunt ou une appropriation du grec ἀνέθηκε. Quoique M. H. S. cite de nombreux exemples de verbes ayant passé d'une langue à une autre, l'hypothèse de l'emprunt nous paraît superflue, puisque le verbe *sacrare* existait en osque. La disparition d'un *r* après le *c* est prouvée par *sakahiter,* pour *sakrahiter.*

Les exemples cités par M. Horton-Smith sont d'ailleurs curieux et la polémique est menée avec toute la courtoisie désirable.

M. B.

Collection Auguste Dutuit. Bronzes antiques, or et argent, ivoires, verres et sculptures en pierre. Paris, 1897. 1 vol. gr. in-8°, 111 p. cxxiv pl.

Je crois utile de signaler aux archéologues ce bel ouvrage excellemment imprimé sur papier de Hollande par la Société typographique de Châteaudun, tiré à 150 exemplaires numérotés à la presse et qui ne doit pas être mis dans le commerce. Il faut savoir gré aux amateurs qui, par des publications coûteuses entreprises sans espoir de profit, mettent à la disposition des travailleurs des objets souvent précieux pour les faire entrer à leur place dans la vaste enquête que nous poursuivons sur l'art antique.

La collection de M. Dutuit ne comprend pas de longues séries, mais des pièces de choix qui ont la prétention de représenter différentes époques et différentes branches de l'art. Elle est d'un dilettante qui n'oublie pas l'intérêt scientifique des choses. Beaucoup des objets qui la composent ont déjà une histoire et des chevrons; ils ont passé par des collections et par des ventes célèbres; ils ont pris contact avec le public soit par des publications antérieures, soit par l'Exposition du Trocadéro. Il en est un certain nombre pour lesquels on peut remonter jusqu'à la trouvaille originale.

Les phototypies qui sont la partie vivante de l'ouvrage pour les yeux n'ont pas toutes la même valeur. Il en est d'excellentes, quelques-unes sont moins distinctes. Cela tient à la difficulté de reproduction photographique pour certains objets qui s'y prêtent moins que d'autres. En ce qui concerne les statuettes, je regrette qu'on ait enlevé le fond primitif de la photographie par le procédé du contournage. On se rendra compte des défauts du procédé en regardant la statuette des Fins d'Annecy, pl 1, 2 et 3; tandis que les parties intérieures, le torse par exemple, apparaissent à l'œil avec toute la plénitude de leur modelé savoureux, les contours durs et secs (voyez en particulier les jambes) donnent l'impression d'une silhouette découpée avec des ciseaux. Pour éviter cet inconvénient, il faudrait obtenir des fonds très légers, qu'on pourrait laisser subsister; il est vrai qu'alors on a à lutter contre d'autres dangers: le *flou*, les empâtements, etc... La perfection n'est pas de ce monde.

Le texte qui accompagne les planches est de M. Froehner. Si l'on songe au nombre considérable de collections que M. Froehner a décrites, de catalogues de ventes qu'il a signés, on pensera que nul n'était mieux qualifié que lui pour un travail de ce genre. Parmi les objets dont il parle, nombre sont pour lui de vieilles connaissances, dont il suit depuis longtemps les destinées. On trouve comme toujours dans son texte des renseignements précieux. M. Froehner possède assez d'autorité et il a toujours conservé, vis-à-vis des amateurs, assez d'indépendance pour dire ce qu'il pense dans ses catalogues et pour leur donner un caractère scientifique; il ne se prive pas, lorsqu'il le peut, de prendre ses confrères en faute : c'est l'usage entre archéologues.

A. Cartault.

Les Arts à la cour des papes Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III (1484-1503), Recueil de documents inédits ou peu connus, publié, sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par M. Eugène Müntz, membre de l'Institut. Paris, Leroux, 1898, 1 vol. gr. in-8°, avec 10 planches hors texte et 94 figures dans le texte.

Le livre que M. Müntz vient de publier était attendu depuis plusieurs années par tous ceux qui portent intérêt aux arts et à leur histoire. On sait comment, il y a vingt ans, l'auteur se trouva à l'École de Rome pour assister à l'ouverture des Archives pontificales, due à la libéralité du pape Léon XIII, et comment il fut le premier à tirer de cette inépuisable mine le trésor des documents relatifs aux artistes et aux œuvres d'art. M. M. publia dans la Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome trois volumes de documents et d'études sur les arts à la cour des papes pendant le xve siècle ; le dernier volume de cette série porte la date de 1882 et s'arrête à l'année 1484. L'ouvrage qui vient de paraître dans la collection des mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions avec l'aide de la fondation Piot, comprend les pontificats d'Innocent VIII, d'Alexandre VI et de Pie III. Ces trois pontificats, comme l'auteur l'a fait remarquer lui-même, sont moins riches en grandes créations que le règne d'un Sixte IV. D'autre part, le sejour de Pinturicchio à Rome, dont le souvenir se perpétue encore par tant d'œuvres charmantes, a déjà été très savamment étudié par M. Schmarsow et le merveilleux « Appartement Borgia » du Vatican, qui vient d'être rouvert au public, a été le sujet d'une monographie récente, rédigée par le P. Ehrlé et M. Stevenson avec une érudition magistrale. Pour ce qui était suffisamment connu dans la période qu'il parcourait, M. M. s'est borné à de très brèves indications ; mais, tout en donnant un inventaire net et complet des résultats déjà fixés, il a apporté une ample collection de documents et de faits nouveaux.

Le dépouillement attentif des archives religieuses et civiles de Rome, des registres ou des liasses conservés au Vatican ou au Campo di Marzo a été complété par une exploration minutieuse des bibliothèques princières, comme la Barberini. On sait combien vaste et précise est l'érudition de M. M. en matière de bibliographie artistique : il a montré mieux que personne que l'inédit se trouve aussi bien dans une brochure oubliée que dans un carton d'archives, et que parfois tel livre célèbre recèle encore des détails inaperçus. En même temps que les auteurs de l'*Appartamento Borgia*, l'auteur des Arts à la cour des papes a su glaner, dans le fameux Diarium de Burkhard, nombre d'indications nouvelles sur la topographie et la décoration du Vatican. Les bibliothèques ont encore donné à M. Müntz, avec des descriptions inédites, des reproductions anciennes de monuments perdus, dont il a composé une illustration des plus curieuses. Parmi les dessins qu'il a retrouvés et publiés ici, le plus précieux est sans doute un croquis du recueil Grimani, à la bibliothèque Barberini, qui conserve la silhouette

du tabernacle de la Sainte-Lance, élevé par Innocent VIII, avec son retable de Pinturicchio. Ces documents nombreux et variés apportent à l'histoire des arts et des artistes une contribution dont je ne puis qu'indiquer l'importance. M. M. établit avec précision des séries jusqu'ici mal connues, comme celle des roses d'or et des estocs bénis, qui étaient périodiquement commandés par les papes pour être offerts à des princes. Il présente des documents nouveaux sur les architectes d'Innocent VIII et d'Alexandre VI dont lui-même avait l'un des premiers remis en lumière les noms oubliés, un Cola de Caprarola, un Bartolomeo Gargioli de Florence. Il publie le texte d'une série de paiements faits par Alexandre VI à ce peintre mystérieux, Pier Matteo d'Amelia, dont aucune œuvre n'a survécu et qui pourtant fut un artiste célèbre, puisqu'en 1482 on pensa à lui pour terminer la décoration de la grande chapelle d'Orvieto, laissée inachevée par Fra Angelico; M. M. fait connaître de plus que ce peintre fut un personnage influent, auquel le pape confia la charge de gouverneur dans sa ville de Fano. Deux faits importants surtout me semblent ressortir des documents cités. D'abord la place prise à Rome, vers la fin du xve siècle, par l'école ombrienne de peinture et d'orfèvrerie, aux dépens de l'école florentine. Alexandre VI a employé deux orfèvres de Foligno; ses peintres ont été Pinturicchio et Pérugin. Quant au seul artiste romain qui se soit fait un nom dans l'histoire du xve siècle, Antoniazzo Romano, il a été l'élève de Pinturicchio et l'associé du Pérugin. M. M. a fait connaître plusieurs documents relatifs à cet artiste et il cite un petit panneau qui lui est attribué et qui a été exposé à Londres en 1893. On y voit le pape Léon IX à genoux devant la Vierge. J'aurais aimé à trouver également l'indication d'un remarquable tableau que j'ai pu voir au Lycée de Rieti, en Ombrie : une Résurrection dans le style de Pinturicchio, signée Antonatius Romanus. Le second fait sur lequel je voudrais insister est la présence à Rome d'une foule d'architectes et de sculpteurs lombards. M. Bertolotti avait déjà dressé une liste de ces artistes du Nord; M. M. l'a considérablement enrichie. On lira avec intérêt les textes où sont nommés Luigi di Pietro Capponi et Pietro Marracano de Milan, Francesco Graziadei de Côme, Antonio de Pavie, les nombreux *scarpellini*, maîtres ou manœuvres, venus de Caravage. De même, vers la fin du xve siècle, Naples, aussi stérile alors que Rome en artistes, appelait des peintres ombriens et des sculpteurs lombards, dont le plus important fut Tommaso Malvito de Côme.

On trouvera dans ce volume bien d'autres détails qui, dépassant l'histoire des artistes, intéressent l'histoire de la civilisation tout entière. Des textes comme la description du palais élevé par Innocent VIII à côté de la façade de Saint-Pierre et détruit en 1610, des documents comme ceux qui décrivent l'aménagement du palais de César Borgia au Vatican, des dessins comme les vues de Rome à la fin du xve siècle tirées de la bibliothèque de l'Escurial, aident à reconstituer l'image de

la Ville des papes au temps des Borgia. On ne trouvera rien de plus frappant, pour caractériser l'éphémère pontificat de Pie III, que les comptes pour les cérémonies du couronnement et des funérailles, séparées à peine par quatre semaines. Et quelle considération éloquente ou ironique vaudra ce fragment de cérémonial? Le jour des Morts de l'année 1512, les cardinaux vont à la chapelle Sixtine donner l'absoute aux sarcophages de Sixte IV et de ses successeurs : le tombeau provisoire d'Alexandre VI était déjà abandonné de tous, et en ce jour il n'y brûlait pas même une chandelle : *nec hodie una candela apposita ad sepulchrum fuit.*

Il faut se féliciter que la générosité d'Eugène Piot permette à l'Institut de multiplier des publications de cette importance et d'enrichir rapidement une collection qui comprend déjà, avec l'œuvre savante de M. Müntz, les précieux catalogues de MM. Babelon et Pottier.

Émile BERTAUX.

B. von BILBASSOFF. **Katharina II, Kaiserin von Russland, im Urtheile der Weltliteratur,** autorisirte Uebersetzüng aùs dem rüssischen von Dr Th. Schiemann. Berlin (J. Raede). 1897, 2 v. in-8; 706 et 739 p.

L'éminent professeur russe, M. B. de Bilbassoff, à Saint-Pétersbourg, consacre sa vie à une monumentale étude de la grande Catherine. Les deux premiers volumes, parus en 1893 en allemand, s'arrêtent à l'année 1764. La suite de cette capitale publication a été suspendue par ordre de la censure russe [1].

Aujourd'hui, M. B. fait paraître, dans une traduction allemande, due à la plume de M. le Dr Théodore Schiemann, professeur à l'Université royale de Berlin, deux forts volumes, comprenant la bibliographie du sujet, et intitulés *Catherine II, jugée par la littérature universelle.*

L'ouvrage renferme 1281 notices, qui sont les comptes rendus critiques des ouvrages relatifs à Catherine, écrits dans toutes les langues, le russe excepté. Le premier volume se rapporte aux publications contemporaines de la vie de l'impératrice, de 1744 à 1796; le second, à celles qui ont suivi sa mort, de 1797 à 1896. Il ne s'agit point d'une sèche bibliographie, mais bien d'analyses savoureuses, dues à un homme qui connaît en outre les livres russes relatifs au sujet, mais laissés pour le moment de côté, et qui a consulté toutes les collections d'archives accessibles en Europe.

Ce n'est pas sans sévérité que M. B. apprécie les travaux de ce siècle, ainsi, en Allemagne, ceux de Raumer, d'Hermann et de Brückner. Très favorable à l'œuvre de M. Rambaud et au livre plus récent encore

---

1. Bilbassoff, *Geschichte Katharina's II*, übersetzt von M. von Pezold ùnd P. von R., Berlin (Cronbach), 1893; 2 vol. en 4 fascicules in-8. Voir *Revue critique,* nouvelle série, t. XXXVI, p. 86 (août 1893).

de M. de Larivière, il attaque avec vivacité le *Roman* de M. Waliszewski, auquel il reproche, entre autres défauts, son manque de critique historique et ses préjugés contre Catherine, ravalée par le brillant historien polonais au rang d'une aventurière.

On pourrait, en revanche, reprocher à M Bilbassoff lui-même son exclusivisme russe; il n'est pas toujours maître de sa passion. Son admiration pour Catherine ne va pourtant pas jusqu'à l'empêcher de la juger impartialement. Il admet l'authenticité de ces fameux *Mémoires*, publiés par Herzen à Londres en 1859; et cependant ne doit-il pas persister un doute contre la publication d'un livre dont on ne connaît ni le manuscrit, ni même l'histoire? J'irais jusqu'à solliciter une expertise en écriture pour établir l'authenticité du texte original, si jamais il était permis de le consulter.

Dans cette série de 1281 comptes rendus critiques concernant l'histoire de Catherine, il se rencontre fort peu d'erreurs. On ne peut que s'incliner devant le savoir immense, la conscience scrupuleuse, la sûreté de critique d'un auteur qui a donné d'avance, dans cette publication, les garanties les plus solides du mérite de son histoire, encore inachevée, de la grande autocrate de Russie.

De Crue.

Mémoires et notes de Choudieu, avec une préface et des remarques, par Victor Barrucand. Paris, Plon, 1897. In-8, xv et 484 p. 7 fr. 50.

Les papiers de Choudieu, que la ville d'Angers a récemment acquis pour cent francs et que M. Barrucand publie aujourd'hui, offrent quelque intérêt, bien que le conventionnel soit souvent inexact, très partial, intransigeant, et qu'il ait tort de réfuter trop souvent Thiers, Dulaure, Peltier, Ferrières, etc., au lieu de dire simplement ce qu'il a vu et ce qu'il pense. Nous n'avons là, du reste, que des chapitres détachés ou fragments de chapitres sans lien entre eux. On nous permettra de les énumérer rapidement. Influences révolutionnaires : réflexions et anecdotes sur le clergé, la noblesse et la magistrature de l'Anjou; on comprend, après les avoir lues, que Choudieu embrasse le parti de la Révolution avec enthousiasme, parce qu'il a été dégoûté, rebuté par l'arrogance des nobles et la morgue des magistrats (p. 46). Débuts de la Révolution à Angers. Rôle de Choudieu à la Législative (il répond à des accusations portées contre lui dans certains articles biographiques). Le 10 août (il raconte que Roux-Fazillac savait par une dame de la cour, sa maîtresse, tout ce qui se passait au château et le redisait à Choudieu, qui le rapportait à d'autres; il retrace ce qu'il a fait au 10 août, les conseils qu'il a donnés à Santerre, l'accueil qu'il fit à Bachmann, etc.; il nous apprend qu'il refusa d'être nommé commissaire avec Antonelle et Kersaint et que, sur son refus, Peraldi lui fut substitué; mais il se

trompe lorsqu'il déclare que Petion tenta d'empêcher le 10 août, et qui le croira lorsqu'il prétend que Rohan-Chabot était l'amant de Mme Élisabeth?). Les journées de septembre (il soutient que les royalistes ont fait massacrer les prisonniers d'Orléans, dont les révélations pouvaient les compromettre !). Montagne et Gironde (il y a là quelques portraits assez ressemblants dont l'historien pourra tirer profit). Du fédéralisme (il s'imagine que les Girondins étaient fédéralistes et assure sérieusement qu'ils excitaient Paoli à livrer la Corse aux Anglais). Le procès du roi (on peut croire désormais, sur son témoignage, que Berruyer, et non Santerre, ordonna le roulement des tambours, et on lit avec curiosité l'histoire du rendez-vous qu'une jeune dame lui donna pour le retenir prisonnier le jour où se décida le jugement du roi). Le recrutement. La réaction thermidorienne (détails sur Fréron et la jeunesse dorée, et sur le 12 germinal). On remarquera dans le dernier tiers du volume — la partie la plus instructive — l'article *Proconsul montagnard* (de bonnes pages sur le rôle des représentants), les pièces qui se rapportent à l'attitude de Choudieu en 1815, où il fut lieutenant extraordinaire de police à Dunkerque, les importantes *Notes sur la Vendée* (p. 359-447), et les *Notes sur la Révolution*, où l'on trouve des jugements qui ont leur prix, et notamment une suite de notices qui méritent d'être consultées, sur les femmes de cette époque. Il faut donc remercier M. Barrucand de nous donner ces fragments de Choudieu, tout en regrettant qu'il n'ait pas mis un peu plus de soin à la correction des épreuves, et surtout à l'orthographe des noms propres [1]. A. C.

Briefwechsel zwischen Karoline von Humboldt, Rachel und Varnhagen, par A. Leitzmann. Weimar, Bœhlau, in-8, x et 222 p., 4 mark 50.

Il y a là 83 lettres qui forment deux parties. Dans la première, Caroline de Humboldt et Rachel Levin, qui se sont connues à Berlin, s'écrivent des lettres sentimentales, passionnées, parfois très singulières, où chacune s'enthousiasme pour un homme, Caroline pour Burgsdorff, et Rachel pour Finckenstein. Les lettres de Caroline, durant cette première partie de la correspondance (1795-1801), retracent ses relations de société à Iéna, où elle fréquenta Schiller et Gœthe, et son séjour à Paris, où elle voit Schlabrendorf et Lombard (à noter, en passant, son aventure avec le précepteur Gropius qu'elle est obligée de renvoyer, et son

1. On peut chicaner de ci de là l'éditeur : p. VII, Choudieu n'a pas été « élève à l'École militaire de Metz »; il suivait, comme aspirant, les cours de l'École d'artillerie pour se présenter à l'examen d'élève. P. 35, lire Moreton et non *Morton;* p. 51, Marchangy et non *Marchangies*; p. 71, Desjardin et non *Desjardins;* p. 72 et 99, d'Obterre et non *Dopterre*, et Daverhoult et non *Daveyrhoult*; p. 85, Malouet et non *Malhouet;* p. 192, Sicard et non *Siccard*; p. 284, Fernig et non *Ferny;* p. 476, Simond et non *Simon;* p. 187, le personnage cité par Choudieu et l'éditeur se nommait, non *Dufraise*, mais Dufresse.

enthousiasme pour Paris et sa « liberté infinie »). — Dans la seconde partie (1811-1815), Varnhagen, qui ne sera le mari de Rachel qu'en 1814, mais qui possède son cœur depuis 1808, correspond avec Caroline. Ses lettres sont fort spirituelles et très habilement tournées, mais souvent d'un tour trop élégant et recherché ; il flatte Caroline, il l'encense, car il a besoin d'elle, il a besoin du crédit de l'ambassadeur de Prusse pour se pousser dans le monde. Aussi aimons-nous mieux les lettres de Rachel, qui s'est faite infirmière et qui quête des secours pour les blessés de la guerre, pour les « pauvres braves Prussiens ». Plus naïves, plus franches et sincères, ces lettres nous renseignent en outre sur Marwitz, sur Gentz, et nous décrivent parfois d'une façon saisissante les élans du patriotisme allemand, ses découragements momentanés, ses fiévreux espoirs. On regrettera que l'éditeur, M. Leitzmann, n'ait pas résumé dans un tableau d'ensemble la curieuse liaison des trois personnages dont il publie les lettres ; mais de courtes notes, rejetées à la fin du volume, donnent, sur les hommes et les choses que mentionne cette correspondance, de précieux éclaircissements.

A. C.

Die Litteratur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptstrœmungen, tome III, par George Brandes, Leipzig, in-8, 347 pages.

Ce nouveau livre de M. Brandes est le troisième volume de son ouvrage sur les principaux courants de la littérature du xixe siècle : il a pour titre : *La Réaction en France.* Il nous montre le principe d'autorité, ruiné à la fin du xviiie siècle par la Révolution, rétabli au commencement du xixe par les écrivains religieux et monarchistes de l'Empire et de la Restauration,

Il n'est pas besoin d'insister sur la valeur de l'œuvre de M. Brandes. Il n'est personne qui ne reconnaisse en ce critique un des esprits les plus puissants de l'époque actuelle, un de ceux qui savent s'élever au-dessus de la simple constatation des faits et en dégager les idées générales qu'ils renferment. A ce titre ce nouveau volume est égal aux précédents. La méthode critique de M. B. est particulièrement intéressante en ce qu'il ne sépare pas l'étude de la littérature de celle de la société, et qu'il recherche attentivement l'action réciproque qu'elles exercent l'une sur l'autre. A ce titre, ses ouvrages relèvent de la philosophie et de l'histoire de l'humanité tout autant et plus que de la critique littéraire proprement dite.

Voici les titres des principaux chapitres de ce nouveau livre : la *Révolution ;* le *Concordat* ; le *Principe d'autorité* ; le *Génie du Christianisme* ; *Joseph de Maistre ; Bonald ; Chateaubriand* ; *Mme de Krüdener ; Lamartine et Hugo*, etc. Ce sont comme les différentes étapes de la démonstration d'une seule et même idée : la restauration du principe d'autorité.

Qu'est-ce que M. B. entend par ce mot? Il le définit dans son introduction: le principe qui considère que le respect des idées léguées par les ancêtres est la base de la vie individuelle et sociale. Nous admettons cette définition, en faisant observer toutefois à M. B. qu'elle ne convient pas de tout point à l'œuvre de Napoléon, qui est dans sa plus grande partie issue de la Révolution et porte l'empreinte de ses idées. Aussi n'a-t-il pas beaucoup insisté sur l'influence napoléonienne, sauf sur le Concordat, qui rentre en effet dans sa démonstration.

C'est avec raison que M. B. distingue dans la Révolution l'influence de Voltaire qui est destructive, de celle de Rousseau qui est créatrice et féconde ; l'un détruit le principe d'autorité, l'autre le remplace par le sentiment plus large de la fraternité et de la solidarité humaine. Mais à bien des égards, la Révolution française fut prématurée; elle en usa trop violemment avec l'esprit et l'âme du peuple, avec les idées des ancêtres. Les persécutions religieuses en particulier n'arrachèrent pas du cœur de la nation le respect de la religion, qui y avait jeté de trop profondes racines. M. B. a écrit sur ce point une page charmante, pleine de verve et de sentiment, sur l'attachement du paysan aux pratiques du catholicisme. Il montre aussi qu'en croyant affaiblir le clergé par la confiscation de ses biens, la Révolution lui donna une force nouvelle : désormais, le prêtre n'a plus qu'à compter sur son autorité morale ; il est ramené de vive force à la pauvreté que recommande l'Évangile.

Le Concordat donne le premier signal, et le plus décisif, de la rupture avec les idées de la Révolution. Cette reconnaissance officielle de l'idée religieuse et de ses représentants attitrés servait sans doute les plans de Bonaparte; il rêvait une sorte de main-mise sur le clergé dont il voulait faire un instrument de son despotisme. Mais par la cérémonie de Notre-Dame et la restauration religieuse, il relève une puissance plus forte que la sienne et qui devait lui survivre. Il s'en est aperçu plus tard quand il a dit que le Concordat avait été la « grande faute » de son règne. En ceci, d'ailleurs, il fut merveilleusement aidé par ce que M. B, appelle la « littérature d'émigrants », en particulier par Chateaubriand et le *Génie du Christianisme*. Cette littérature nouvelle, toute inspirée de Rousseau, va servir à combattre Rousseau lui-même et est en opposition avec l'œuvre du XVIIIe siècle : elle remplace la froideur, la sécheresse. le respect des règles et des traditions mortes, par l'appel au sentiment, à l'âme, à la passion, à la poésie. De là sortira tout le romantisme ; et grâce à la résurrection de l'idée chrétienne, le principe d'autorité va reprendre une vigueur nouvelle.

La théorie est curieuse assurément, et M. B. est le premier, à notre connaissance, qui ait montré avec une telle puissance logique que l'œuvre de Voltaire avait été détruite toute entière, ou peu s'en faut, par celle de Jean-Jacques, et que Rousseau, tant maudit par la Restauration et le parti catholique, avait été l'auxiliaire le plus puissant de la Restauration et du catholicisme. Chateaubriand, disciple de Rousseau en

littérature, a réhabilité le principe d'autorité par l'appel au sentiment : le résultat en est le triomphe momentané des vues monarchiques et chrétiennes. De là viennent le merveilleux chrétien des *Martyrs*, l'imitation de la Bible et de Milton, les théories de J. de Maistre, le mysticisme de Mme de Krüdener ; de là aussi, les poésies chrétiennes et royalistes de Lamartine et de Victor Hugo ; de là enfin, ce singulier mélange de la religion et de l'amour dans des œuvres telles qu'*Éloa, le Lac* et les *Méditations*. Ce christianisme d'ailleurs est purement esthétique, et M B. ne craint pas de prononcer à ce propos le mot d'*hypocrisie* ; soit, mais en admettant que les hypocrites ont été les premières dupes de leur sensibilité et de leur exaltation poétique. Il y a des degrés dans la sincérité et dans la croyance. Chateaubriand a reconnu plus tard qu'il s'était abusé lui-même. Il est certain cependant que jamais temps ne fut moins sincère, plus préoccupé de faire servir l'idée religieuse à la police des nations, que celui qui vit éclore la Sainte-Alliance. Mais bientôt, avec Lamennais, la théorie de la souveraineté de la raison et de la souveraineté du peuple allait reprendre une vigueur nouvelle et faire tomber de nouveau le principe d'autorité qu'avaient ressuscité les premières années du XIXe siècle.

Tel est le livre de M. Brandes, singulièrement vigoureux, écrit parfois avec une ardeur de polémiste et une absence de sympathie fort évidente pour le principe d'autorité, politique ou religieux, — mais plein d'idées nouvelles exprimées en une langue excellente, toute d'éloquence et de verve.

Mais pourquoi manque-t-il une table des matières qui serait si commode pour les recherches ?

Paul GAUTIER.

BULLETIN

— Les musicologues et les esprits curieux d'histoire musicale ne liront pas sans intérêt l'article de M. Albert THIERFELDER, de Rostock, inséré dans le *Philologus*, t. LVI, p. 492-524, et intitulé : *System der altgriechischen Instrumentalnotenschrift* (Leipzig, Weicher. 1 franc). On sait que la clef de l'ancienne notation instrumentale grecque est un problème dont F. Bellermann, puis R. Westphal ont cru avoir trouvé la vraie solution. M. Th. n'entreprend pas de les réfuter ; il les condamne sans considérants, et nous donne, à son dire, le mot de l'énigme. Son « System » est très ingénieux ; il repose sur le roulement des lettres des alphabets archaïques (phénicien, chalcidien, etc.) qui de neuf en neuf lettres lui procurent des notes distantes d'une octave ; mais ce résultat est obtenu au prix de conjectures hardies, téméraires, dont plus d'une même semblera suspecte. Pour n'en citer qu'un exemple, il est obligé d'admettre, sans souci de l'anachronisme, que le double sigma lunaire représente dans la plus ancienne notation l'epsilonn carré, arrondi (ε) signe qui jusqu'ici passait pour appartenir à l'onciale. Il veut bien convenir toutefois que la présence de l'epsilonn carré (E), situé à la quarte supérieure, est troublante (stœrend).... Pour que

l'on pût discuter utilement les hypothèses de M. Thierfelder, il faudrait qu'un savant de bonne volonté jetât un peu de jour dans les broussailles de son argumentation. Nous n'en avons pas le courage. — C.-E. R.

— M. l'abbé L. Jérome, professeur au grand séminaire de Nancy, vient de publier dans la *Revue canonique* et de faire tirer à part (Paris, Lamulle et Poisson, 1897, 15 pp. in-8°) une étude d'histoire et de droit ecclésiastique, *La question métropolitaine dans l'Église franque au temps de Charlemagne*; l'auteur y établit que le pouvoir des métropolitains dans l'Église gauloise et franque, à peu près disparu du VIe au VIIIe siècle, a été restauré, dans une certaine mesure, soit dès avant Charlemagne, soit sous le règne même de ce dernier, sans que ce dernier ait pris une part bien active, ni surtout prépondérante, à cette restauration poursuivie par le Saint-Siège, et terminée, en fait, à la mort du vieil empereur. Cependant le pouvoir des métropolitains reste moins étendu, moins considérable que précédemment, Charlemagne jugeant sans doute « ce rouage sinon tout à fait inutile, du moins superflu ». — R.

— Dans une plaquette intitulée : *Delle relazioni trà Urbano VI e la repubblica di Genova* » (18 pp. in-8°, extrait du *Giornale ligustico*, année 1897), M. G. Cogo étudie le séjour d'Urbain VI à Gênes (23 septembre 1385-16 décembre 1386). Ce petit travail est très bien fait, et le lecteur trouvera dans les notes quelques documents inédits intéressants, tels que le contrat conclu par la commune de Gênes avec le représentant du pape pour la délivrance d'Urbain, assiégé par Charles III de Naples, une lettre du roi Wenzel aux Génois, concernant le pape, etc. — N. J.

— M. Charles Haskins, de l'Université du Visconsin, aux États-Unis, a fait faire un tirage à part d'un article rédigé par lui pour l'*American Historical Review* (janvier 1898) et relatif à *la vie des étudiants au moyen âge, d'après leur correspondance* (26 pp., in-8°). — Cette courte mais consciencieuse étude est basée sur les recueils épistolaires et les formulaires déjà connus, pour ce temps, et sur quelques autres étudiés par l'auteur à Paris, Munich, Londres et Oxford ; il n'apprendra pas des faits bien nouveaux à ceux qui ont étudié de près la matière, mais il résume avec esprit, et en énonçant des principes de méthode critique très louables, ce que ces recueils permettent d'affirmer avec certitude, sur les habitudes et les études des *escholiers* du moyen âge. Pour nous, ce qui nous a le plus intéressé dans ce travail, c'est de voir l'existence des étudiants de Paris, d'Orléans ou de Bologne au XIIIe siècle, étudiée avec tant de finesse sur ces territoires entre le Michigan et le Mississipi, dont les Peaux-Rouges troublaient seuls les forêts vierges, il y a cent ans. Un détail de ce genre, c'est tout un chapitre glorieux de l'histoire générale de la civilisation. — R.

— Le 137e volume des *Sitzungsberichte* de l'Académie impériale des sciences de Vienne (section historique et philosophique) contient un volumineux mémoire de M. Henri de Zeissberg, rédigé en bonne partie sur des documents recueillis dans les Archives générales d'Aragon à Barcelone par l'ancien administrateur de ce dépôt, Don Manuel de Boffarul, et complété par des pièces tirées des archives de Vienne et des textes des chroniqueurs allemands contemporains. C'est l'histoire de la princesse Élisabeth d'Aragon, fille du roi Jayme II, qui épousa l'archiduc Frédéric le Beau d'Autriche, en 1314, et survécut de quelques mois à peine à son époux, le rival, puis le collègue de Louis de Bavière, roi d'Allemagne. L'auteur ne parle pas seulement de la reine, décédée en 1330, mais encore de ses ascendants, collatéraux et descendants avec tous les détails possibles. Aussi son travail (*Elisabeth von Aragonien*, Vien, Gerolds Sohn, 1898, 204 pp., in-8°) intéresse-t-il par ses débuts l'histoire de la péninsule ibérique, et s'il n'apporte pas beaucoup de faits nouveaux à l'histoire générale de l'Allemagne, il est plus important pour celle, plus spéciale, de la maison d'Au-

triche et l'on y trouvera nombre d'indications sur la généalogie des familles régnantes du premier tiers du XIVe siècle. On y pourra glaner aussi, çà et là, quelques traits curieux pour l'histoire de la civilisation à cette époque. — R.

— M. Cheylud, après avoir étudié les médecins-chirurgiens-apothicaires de Murat, nous fait connaître les *Apothicaires de Bordeaux* (Bordeaux, Mollat, et Paris, Picard, 1897, in-8°). Statuts insérés dans le *Livre des statuts* en 1542, mais sans doute rédigés antérieurement et modifiés, en février 1514, par arrêt du Parlement. Le rédacteur de 1542 n'a pas tenu compte de ces modifications, pas plus que les auteurs des statuts revisés de 1693. Pourtant (fait négligé par M. C.), nous avons la preuve que l'arrêt a été exécuté en 1534 et en 1610 (*Invent. de la Jurade,* vol. 1er, p. 172-174). La revision de 1693 est conçue dans un sens oligarchique et capitaliste. Les apothicaires furent en lutte contre les chirurgiens et les moines (exercice illégal de la pharmacie), et contre la Jurade qui finit (1657) par leur enlever le droit de bourgeoisie. Détails intéressants sur l'enseignement et la pratique de la pharmacie du XVIe au XVIIIe siècle. — H.

— Sous le titre, *Un héros de la défense nationale*, M. Lucien Delabrousse vient de publier, chez Berger-Levrault (Paris et Nancy, 1898, 357 pp., in-8°) une biographie d'Edmond Valentin, le dernier préfet du Bas-Rhin, qui se rendit si vaillamment à son poste, à travers les obus prusssiens, durant les derniers jours du siège de Strasbourg. Rédigé d'après des renseignements provenant du futur sénateur du Rhône lui-même, et d'après les communications d'autres témoins oculaires ou d'acteurs dans l'aventureuse odyssée de Valentin, le récit de M. Delabrousse nous apporte une série de détails nouveaux sur cet épisode du bombardement de la forteresse alsacienne, qu'il ne songe pas, naturellement, à retracer en son entier et par lequel il ne semble pas d'ailleurs qu'il ait passé lui-même. Ceux-là même parmi les « bombardés » qui se trouveraient en désaccord avec l'auteur sur tel ou tel point de détail historique, ou sur l'appréciation de certains des personnages qui paraissent dans son récit, parcourront son livre avec tout l'intérêt des souvenirs si lointains déjà, si vivants toujours, qu'il ressuscite devant leurs yeux. Ils seront reconnaissants à M. D. de l'hommage qu'il rend à la résignation courageuse de ce Strasbourg, abandonné de tous, écrasé pendant quarante jours par les projectiles ennemis, et qui, dans cette guerre néfaste, fut, parmi toutes les cités de France, celle qui a le plus durement et le plus cruellement payé pour l'incroyable et pour la folie criminelle des gouvernants d'alors. On aurait désiré quelques détails supplémentaires sur la carrière de Valentin, soit comme préfet du Rhône, soit comme homme politique dans les diverses sssemblées où il a siégé. L'auteur aurait aisément trouvé toute la place nécessaires pour ces développements en supprimant la majeure partie de ses *Pièces Justificatives* qui figurent presques toutes déjà, du moins en extraits, dans la première moitié du volume, et il aurait, de la sorte, rendue plus complète la biographie du courageux patriote, qu'on ne récrira pas, sans doute, de sitôt. — R.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 25 avril — 1898

Αἰσχύλου δράματα σωζόμενα καὶ ἀπολωλότων ἀποσπάσματα μετὰ ἐξηγητικῶν καὶ κριτικῶν σημειώσεων, τῇ συνεργασίᾳ E. Ζωμαρίδου ἐκδιδόμενα ὑπὸ N. Wecklein; t. II : *Prométhée, les Suppliantes, Fragments*; t. III, fasc. 1 : *Fragments* (Ζωγραφείου ἑλληνικῆς βιβλιοθήκης τόμος 6, τόμου 7 τεῦχος 1). Athènes, impr. Perris frères, 1896 et 1897; η + 1-648 p., et 649-798 p. En vente Leipzig, Otto Harrassowitz.

Je ne me crois pas obligé de m'étendre longuement sur cette seconde partie de la publication de MM. Wecklein et Zômaridis. Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée : l'une des raisons pour lesquelles on estime devoir être bref dans la recension d'un ouvrage est quelquefois sa valeur médiocre ou sincèrement jugée telle; ici, au contraire, l'intérêt et l'importance de l'édition ne sauraient échapper à personne; et ce serait manquer au devoir de la critique que de l'apprécier seulement du bout de la plume. Mais mon opinion sur ce second volume d'Eschyle ne diffère pas de celle que j'ai eu l'occasion d'exprimer à propos du premier, paru en 1891 (*Revue* du 27 mars 1893) : les introductions au *Prométhée* et aux *Suppliantes* sont aussi complètes qu'on peut le désirer; les notes critiques renferment tout, ou presque tout ce qui est indispensable à connaître pour l'histoire du texte, et le texte lui-même est publié avec la même rigueur, la même science et le même soin que celui des deux drames déjà parus. Quant aux notes, elles sembleront peut-être entachées parfois de prolixité ; mais il convient de ne pas oublier que l'édition s'adresse aux Grecs et aux professeurs grecs, qui ne sont pas gâtés jusqu'ici sous le rapport des bonnes éditions en leur langue, et qui ne se plaindront pas sans doute de trouver dans ces notes de trop nombreux secours. Je me bornerai donc à quelques observations. *Prométhée*, 6 : ἀδαμαντίνων δεσμῶν ἐν ἀρρήκτοις πέδαις, la note dit qu'on peut admettre la césure hephthémimère (après ἐν) « parce que ἐν est étroitement uni au génitif qui le précède ». Outre que ἐν n'est pas plus

spécialement uni à δεσμῶν qu'à ἀρρήκτοις πέδαις, c'est imaginer une bizarre explication pour trouver une césure dans ce vers, qui est coupé en deux parties égales comme tant d'autres vers où Eschyle veut produire une impression de difficulté ou de rudesse. Aux vers 64-65, M. Wecklein admet toujours, comme tous les interprètes, qu'un coin de fer est enfoncé dans la poitrine de Prométhée. Je ne puis discuter ici cette opinion qui, comme on le sait, est grosse de conséquences; mais je ne crois pas devoir m'y ranger, et je proposerai prochainement une autre explication du passage. V. 479 σάγμασιν est une correction de Pauw, généralement adoptée, pour σώμασιν des manuscrits. On a déjà fait remarquer avec raison que cette conjecture ne cadre guère avec le vers précédent κἄζευξα... ἐν ζυγοῖσι, et j'ai des doutes sur sa nécessité; c'est une de ces restitutions qui à première vue semblent évidentes, mais qu'une plus ample réflexion ébranle sérieusement; il est toujours bien délicat de corriger Eschyle. *Suppliantes*, 9-10 : γάμον Αἰγύπτου παίδων ἀσεβῆ τ' ὀνοταζόμεναι est peu explicable sous cette forme, si l'on n'admet pas une lacune après le participe avec Weil; les exemples invoqués pour justifier la place de τε ne sont pas de même nature, et le passage de Sophocle, *Phil.* 1451 où γάρ est après cinq mots a été corrigé avec raison par Fr. Schubert. V. 33 et sv., la note recommande une construction qui me semble forcée, sous prétexte que ἄνεμοι ἁλός est inadmissible. V. 615 je ne vois aucune raison de corriger πανδημίᾳ en πανδημίας avec H. Voss, pour en faire le complément de χερσί; et la comparaison de Platon, *Leg.* 829 *b* πανδημίαν ἐξάγειν est d'autant moins exacte que le mot y est précédé de ὡς, *pour ainsi dire*[1]. — Les fragments sont disposés, par suite des nécessités de la composition, de la manière suivante : 1-120 à la fin du tome II, 121-495 dans le 1er fascicule du tome III.

My.

A. Manual of Sanskrit Phonetics, in comparison with the Indogermanic Mother-language, for Students of Germanic and Classical Philology, by Dr. C. C. Uhlenbeck. — London, Luzac, 1898. In-8°, xij-115 pp.

Ce mince et élégant volume, adaptation de l'édition hollandaise de 1894, est un excellent résumé de phonétique sanscrite : rigoureusement exact, il est à peine besoin de le dire, et le nom de l'auteur nous en est garant; pour complet, c'est une autre affaire; il s'en faut quelque peu, même au simple point de vue pédagogique. C'était une trop grosse entreprise, que de faire tenir en une centaine de pages toute la phonétique du sanscrit, deux fois rapportée — successivement par méthode déductive et inductive — à celle de l'indo-européen, surtout en multipliant comme l'a fait M. Uhlenbeck les exemples de chaque loi. L'abon-

1. *Prom.* 489, au lieu de δι' lire δ'.

dance même de la documentation sur la plupart des points entraînait sur d'autres d'inévitables lacunes. Un seul exemple : p. 17, on apprend que le changement de *e* âryen en sk. *a* est postérieur à la palatalisation de *q* devant *e*, et en tournant la page on trouve comme preuve sk. *vrka* vocatif; là-dessus, comme l'indo-européen était **wrqe*, on se demande pourquoi le sk. a *vrka* et non pas **vrca*, et l'on se reporte à la loi de palatalisation (p. 64) pour éclaircir le mystère; mais on n'y trouve point *vrka*, et, bien plus, on y trouve sk. *ôjas*, qui ne peut être que * *augos* avec palatalisation inexplicable de *g* devant *o*. Ces énigmes élémentaires eussent dû être résolues. Et qu'on ne dise pas qu'un débutant ne se les posera pas : s'il ne se les pose, c'est tant pis pour lui, et il fallait les prévoir de sa part ou, à défaut, y appeler son attention. Le pire savoir, c'est l'acceptation machinale des enseignements du maître ou du livre.

Encore quelques menues querelles. Pourquoi lui apprendre — il n'y est que trop enclin — à ne pas prononcer le visarga (p. 8)? Tous les vers qu'il récitera seront faussés. Désigner les racines disyllabiques par le terme technique *udâtta* (p. 36), c'est ne rien lui dire, s'il ne sait pas ce que c'est; et, s'il le sait, c'est l'embrouiller; car il ne comprendra pas comment une racine peut porter l'accent aigu. L'*r* long de l'acc. pl. *pitrn mâtrs* (p. 41) est trop évidemment analogique de *agnîn gatîs* pour offrir la moindre difficulté. L'équivalence sk. *l* pour *r* primitif n'est pas relevée (p. 53) : *lumpati* = lat. *rumpit*. Ce n'est pas seulement lit. *koseti* « tousser », mais peut-être ag. *hwôsta*, qui atteste le vocalisme primitif *â* (p. 65) : s'il eût été *ô*, l'*h* germanique serait délabialisé [1]. Il n'y a aucune raison pour restituer sk. **amugzdhvam*, en d'autres termes pour expliquer la forme *amugdhvam* par l'aoriste sigmatique plutôt que par l'aoriste radical.

Il eût été bon enfin, dans l'intérêt des étudiants, que les mots cités fussent traduits; car les plus superficiels seront sujets à s'imaginer que got. *gaggan* signifie « jambe » (p. 38), que all. *chamb* signifie « mâchoire » (p. 58), et que ῥέζω à la p. 51 est le verbe « faire ». Ce n'est pas pour ceux-là, apparemment, que M. Uhlenbeck a écrit. Il faut lui souhaiter beaucoup de lecteurs dignes de lui.

V. Henry.

Zur Sprachgeschichte des Veda. Das Verbalsystem des Atharva-Veda sprachwissenschaftlich geordnet und dargestellt, von Julius von Negelein. — Berlin, Mayer u. Müller, 1898. In-8, (viij-) 104 pp. Prix : 3 mk.

Les travaux estimables du genre de celui-ci supposent une préparation linguistique approfondie et une assidue fréquentation des index de

1. La thèse inverse a été soutenue, mais non pas définitivement démontrée, je crois, par M. Zupitza.

Grassmann et de Whitney, mais non pas nécessairement une familiarité directe avec les textes eux-mêmes. Jusqu'à quel point, toutefois, ils y pourraient gagner, on en jugera par un ou deux exemples : p. 91, dans le relevé des infinitifs, on cherche en vain le plus simple, le plus curieux, le plus précieux en ce qu'il manque au Rig et n'appartient qu'à l'Atharva, le type en *-m* tout court * *dhâm* de *pratidhâm* A. V. VIII. 8. 20; au bas de la p. 79, on se heurte au barbarisme *çâkaçîti* (lire *câkaçîti*), qu'on accepterait volontiers pour une coquille, — elle ne serait pas la seule omise aux errata, — s'il ne revenait répété à satiété sous diverses formes à la page suivante. On se demande aussi ce que vient faire parmi les parfaits (p. 76) une forme visiblement aoristique *ârat*, et par la même occasion on est pris de la curiosité de savoir ce que l'auteur pense de la forme *arshat* ou *ârshat*, qui se lit au même vers (A. V. X. 4. 1) ; mais on ne la trouve pas à l'index final, et de la chercher ligne à ligne à travers l'ouvrage, il n'y faut pas songer. D'une façon générale, d'ailleurs, la discussion des formes énigmatiques ou douteuses manque d'ampleur : sur *ásthan* (p. 32) de A. V. XIII. 1. 5 [1], M. v. Negelein renvoie à p. 30, n. 2, où il n'en est pas question, au lieu de p. 18, n. 1, qu'on retrouve grâce à l'index; mais là même on n'est pas entièrement édifié. M. v. Negelein ne paraît pas avoir vu que la question de savoir si *ásthan* existe ou non est inséparable de celle de l'existence de *ástam,* dont il traite en un tout autre endroit (p. 8); il ne paraît pas avoir vu non plus que, dans cette dernière forme, la grosse difficulté, c'est l'accent aigu de la syllabe initiale ; car le mot doit être atone, si, comme tout l'indique et comme lui-même l'entend, c'est un verbe fini. Ainsi toute cette famille de mots est véhémentement suspecte de corruptions de tout genre [2].

Avec cela, l'ouvrage est une *gekrönte Preisschrift*, et nul ne songera à s'en étonner. Alors même qu'on y relèverait bien d'autres lacunes, de telles statistiques méritent tous les encouragements, de par le consciencieux effort qu'elles supposent et le profit que la science en tirera. Somme toute, l'auteur a atteint son but : le *Verbe védique* de M. Delbrück est désormais complété et remis au point.

V. Henry.

The Çatapatha-Brâhmana, according to the text of the Mâdhyandina School, translated by Julius Eggeling. Part IV : books VIII-X. (Sacred Books of the East, t. XLIII). Oxford, Clarendon Press, 1897. In-8 cartonné, xxvii-410 pp. Prix : 12 sh.

Avec le tome III de sa merveilleuse traduction, M. Eggeling en est

1. Pour lequel j'ai proposé la correction *ásyan* = *ásyat* « il a dispersé » : *Rohitas*, p. 24, et cf. *Livre VII de l'A.-V.*, p. 98. Mais l'auteur ne me cite pas : il pense sans doute, avec quelque raison, que trancher le nœud n'est pas le résoudre.

2. J'avoue ne pouvoir absolument pas comprendre (p. 43, n. 5) comment *gup* serait un dénominatif (?) de *gô*.

resté à la disposition de la première couche de briques de l'autel [1]. Le livre VIII achève l'exposé de la construction de ce bizarre monument, symbole massif du fougueux oiseau solaire, dont chaque brique, chaque joint, chaque interstice est à son tour un dédale de symboles. Dès le début, un sobre résumé permet de se guider à travers cette effroyable complication, et, de place en place, une figure géométrique suit et fixe les progrès du travail. L'autel achevé, le livre IX décrit en détail la scène qui s'y joue : cérémonies préliminaires, installation et consécration d'Agni, sacrifice enfin du Sôma, qui est le but et l'aboutissant suprême de toutes ces prescriptions liturgiques. La longue section du Brâhma*n*a consacrée à l'autel de briques se clôt, avec le livre X, par un ensemble de spéculations théosophiques et cosmogoniques empreintes de ce mysticisme confus et diffus que seule, si je ne me trompe, la littérature sacerdotale de l'Inde a su porter à ce degré de chaotique perfection. Ainsi nous apprenons (p. 381) que l'autel de briques est le monde terrestre, l'atmosphère, le ciel, le soleil, les astres, les mètres poétiques, l'année, le corps humain, l'ensemble des êtres et l'ensemble des dieux : le tout déduit avec un luxe de détails, d'identifications partielles et de raisonnements dans la déraison, à faire tourner la cervelle la plus solide. C'est toujours un étonnement de se replonger dans un tel milieu intellectuel; mais c'en est un autre, en sens inverse, si l'on vient à songer que de ces incohérences est sortie la philosophie parfois sublime des Upanishads. En vérité, il ne faudrait jamais désespérer de l'esprit humain.

A ceux qui sont dispensés de pénétrer ces puérils arcanes, j'en voudrais du moins donner quelque idée, par la citation d'un des fragments les plus anodins que j'aie pu choisir : il s'agit d'un certain chaudron rituel (p. 187).

« C'est dans une île qu'il faut le disposer; car, lorsqu'on le chauffe, il souffre; alors, si on le disposait sur la terre, sa souffrance pénétrerait dans la terre; et, si on le disposait sur l'eau, sa souffrance pénétrerait dans l'eau. Que si au contraire il est disposé dans une île, il ne fait pas de mal à l'eau ni à la terre : comme il n'est pas plongé dans l'eau, il ne fait point de mal à l'eau; et, comme l'eau en fait tout le tour et que l'eau est un élément d'apaisement, il ne fait point de mal à la terre. En conséquence c'est dans une île qu'il faut le disposer. »

Mais tous les sacrificateurs n'ont pas l'enviable privilège d'habiter le quartier Notre-Dame. Qu'à cela ne tienne : le symbolisme offre ici ses accommodements.

« En fin de compte, mieux vaut le disposer sur l'autel du feu; car l'autel du feu, c'est tous les mondes terrestres, et les pierres qui l'enclosent sont les eaux. C'est pourquoi, en le disposant sur l'autel du feu, on le dispose effectivement dans une île. »

1. Cf. *Revue critique*, XLIII (1897), p. 358.

Et le subtil écrivain continue en donnant deux autres raisons, non moins décisives, de placer le chaudron sur le feu [1].

V. H.

Laut- und Formenlehre der Altgermanischen Dialekte. Zum Gebrauch für Studierende dargestellt von R. Bethge, O. Bremer, F. Dieter, F. Hartmann und W. Schlüter, herausgegeben von Ferdinand Dieter. I. Lautlehre. — Leipzig, Reisland, 1898. In-8, xxxv-343 pp. Prix : 7 mk.

Les auteurs ne disent pas, mais on a le droit et le devoir de dire pour eux, que l'ouvrage dû à leur savante collaboration est destiné à remplacer, dans toutes les bibliothèques de germanistes et d'indogermanistes, la *Grammaire comparée* de Grimm, comme le *Grundriss* de M. Brugmann a éliminé sans les faire oublier les œuvres de Bopp et de Schleicher. Le présent volume, qui forme environ la moitié de la publication totale, comprend, à la suite d'une introduction due à la plume de chacun des cinq auteurs selon sa spécialité, la phonétique du germanique primitif et de cinq de ses principaux dialectes, ainsi répartie : prégermanique, gotique et vieux-norrois, par M. Bethge ; anglo-saxon, par M. Dieter ; vieux-saxon, par M. Schlüter ; vieux-haut-allemand, par M. Hartmann. La phonétique du vieux-frison, par M. Bremer, paraîtra en même temps que la partie morphologique du livre, à très bref délai, nous dit-on. Celle de l'anglo-saxon est complétée par un exposé sommaire du vocalisme des dialectes de Northumbrie, de Mercie et de Kent. A la fin de chaque section, d'excellents tableaux de référence présentent en abrégé toutes les mutations phonétiques qui y ont figuré, avec renvoi aux paragraphes afférents. Rien enfin n'a été ménagé pour rendre cet ouvrage aussi commode à la consultation qu'il est instructif et attrayant à la lecture.

Les divergences éventuelles de vues entre les auteurs et la critique ne pouvant évidemment porter que sur les questions controversées entre les germanistes eux-mêmes, — questions traitées en détail dans nombre d'autres ouvrages, recensions et monographies et où la consciencieuse bibliographie établie par les auteurs suffira amplement pour s'orienter, — on doit ici se borner à suivre pas à pas leur exposition, en relevant les points sur lesquels on souhaiterait, pour le public studieux à qui elle s'adresse, un supplément d'information.

---

1. Il va sans dire que tous ces raffinements d'exégèse, de ritualistique et d'architecture, sont le produit d'un développement postérieur et sans doute très tardif qui s'est superposé à la simplicité relative du sacrifice des premiers âges. M. Eggeling insiste avec raison sur cette idée fondamentale dans son excellente introduction, où il a su condenser en quelques pages toute la moelle et la substance des spéculations éparses à travers les trois livres qu'il publie. La V[e] partie de son œuvre est annoncée comme sous presse.

Introduction (historique et bibliographique). — P. XIV, le *Svéthiódh* [1] n'est pas simplement « le peuple des *Suiones* », mais littéralement « notre propre peuple, le peuple des nôtres », si, comme tout le fait présumer, la première syllabe est une forme du pronom réfléchi [2]. Comparer, en sanscrit védique, le mot *svá* constamment employé par le poète pour désigner les gens de sa nation. — P. XVIII, l. 20, lire « Bayeux ».

I. Le vocalisme. — Le plan général consiste, ainsi que pour le consonnantisme, non pas à analyser chacun des phonèmes pris à part, mais à grouper sous une seule rubrique toutes les mutations similaires qui les atteignent; en d'autres termes, il n'y a point de section de l'*a*, de l'*e*, de l'*i*, etc. [3], mais une section de la métaphonie, de la fracture, etc., envisagées d'ensemble.

1. Prégermanique. — Ce n'est pas seulement après son sujet ou un adverbe (p. 3) que le verbe primitif est enclitique, mais aussi après son régime : bref, en toute position autre qu'initiale, comme l'indique bien, d'ailleurs, le développement qui fait suite, auquel toutefois manque la restriction « en proposition principale ». Le verbe en hypotaxe était orthotonique. — L'idée de voir dans les deux *ê* germaniques les représentants respectifs d'une longue ordinaire et d'une longue de trois temps (p. 6) est extrêmement ingénieuse et mérite ici une mention, malgré les objections phonétiques et historiques qu'elle soulève et qui ne manqueront pas de se présenter en foule à l'esprit du lecteur.

2. Gotique.

3. Vieux-norrois. — On ne voit pas trop bien (p. 50) comment la chute d'un *n* final peut entraîner allongement compensatoire de la voyelle précédente. Mieux vaudrait maintenir avec plus de décision (p. 51) la vieille doctrine suivant laquelle l'islandais allongerait toute brève devenue finale.

4. Anglo-saxon. — Je note en passant (p. 66) une bien jolie explication physiologique d'un des changements les plus mystérieux en apparence que jamais la phonétique ait enregistrés en aucune langue : le passage de germ. *au* à ags. *éa*. Le timbre des deux composantes s'est élevé simultanément d'un degré : *a* passe donc à *e* ouvert ; *u* à *o*. Une gradation harmonique de plus : *e* ouvert passe à *e* fermé ; *o* à *a*. La longueur de l'*e* s'explique sans doute comme dans *eo* devenu *éo* [4]. — L'équivalent moderne de l'ags. *cetel* est, très régulièrement, *kettle* « bouilloire » et non **chettle* (p. 68) : le *c* ne pouvait se palataliser devant un *e* de métaphonie (lat. *catillus*). — Le mot qui signifie « étoupe »

1. Il est entendu que je n'ai pas à ma disposition de caractères islandais ni autres. Je transcris comme je puis et j'évite de citer les formes trop compliquées.

2. Noreen, *Abriss*, p. 36 et 218.

3. Ceci est l'affaire des tableaux synoptiques.

4. C'est ainsi du moins que j'interprète la pensée de M. D., qui est beaucoup plus sobre de détails.

(p. 89) est *âcumba*, dont la longue initiale subsiste dans la forme actuelle *oakum*.

5. Vieux-saxon. — Il y a quelque défectuosité de rédaction à constater que l'*u* se change en *o* si la syllabe suivante contient un *a*, puis, à titre d'exception, qu'il subsiste si elle contient un *i* ou un *u* (p. 102-103); car l'exception rentre visiblement dans la règle.

6. Vieux-haut-allemand. — Germ. *ê* (p. 133) ne se confond nullement avec germ. *a*, puisque celui-ci reste bref, tandis que celui-là devient *â*. — Je ne sais que penser de l'*ê* de *ʒwêne* et *bêde*, mais c'est à tort que l'auteur croirait l'avoir expliqué (p. 145) : il renvoie à la p. 135, où on lit que cette voyelle est analogique, et non phonétique. Analogique de quoi?

II. Le consonantisme.

1. Prégermanique. — Les inductions et les conclusions chronologiques sur l'âge et la durée des diverses mutations, et notamment le report des premiers débuts de ce phénomène à une période voisine de l'an 1000 avant notre ère (p. 177), me paraissent irréprochables de netteté et de justesse. — Sous la chute du *g* initial (p. 179), il y avait lieu de citer avant tout **warmoʒ* = lat. *formus*. Ou M. B. rejette-t-il cette équation? — Si, dans got. *aúrti-gard-s* (pour **waúrti-*), ags. *ort-geard* « jardin de plantes », aujourd'hui *orchard*, la chute du *w* initial est en effet due à l'influence du lat. *hortus* (p. 188), ce mot nous fournit un second exemple d'une corruption fort rare, celle du fr. *choucroute*, où le sujet parlant a cherché dans le premier terme d'un composé le sens qui se dissimulait à lui dans le second.

2. Gotique. — La prononciation du type *triggws*, mentionnée, il est vrai, à la p. 207, devait venir en ligne dès la p. 194. — P. 200, l. 26-27, lire « zufällig ». — Autant je suis convaincu que le *-ne* interrogatif latin est primitivement la particule négative [1], autant j'ai peine à croire que tel soit aussi le cas pour le got. *-u* (p. 207). Il y a une difficulté de chronologie : si ** ne* était déjà réduit dans la phase indo-européenne, comment apparaîtrait-il en latin sous l'aspect normal ? et, si l'atonie ne l'a réduit qu'en prégermanique, comment y affecte-t-il le vocalisme d'une nasale-voyelle proethnique? Je sais bien qu'il y a la ressource d'un doublet indo-européen. Mais pourquoi *-u* ne serait-il pas tout simplement la particule anaphorique, emphatique et atone du sanscrit védique, comme le *num* latin est sûrement le *nú* sanscrit qui n'a par lui-même aucune valeur interrogative? — La graphie *freijhals* (p. 209), puisque l'*h* n'est pas une voyelle, ne s'explique que par l'observation de la page suivante, à laquelle il eût fallu renvoyer.

3. Vieux-norrois. — P. 227, l. 16, lire « anlautendes *w* ».

4. Anglo-saxon. — J'ai vainement cherché dans six dictionnaires modernes le mot **whoost* (p. 248), qui serait le représentant actuel de

1. Cf. *Revue critique*, XLV (1898), pp. 49-50.

l'ags. *hwôsta*. — P. 254, il eût été à propos de citer les graphies, si communes en moyen-anglais, *yaf* « donna », *yaven* « donnèrent », et similaires. — La concordance si frappante *raedels* (devenu *riddle*) = all. *rätsel* n'aurait pas dû être omise (p. 261) par un écrivain allemand.

5. Vieux-saxon. — Le rapport de *is* à *ist* (p. 277) me paraît être, comme partout, celui des désinences conjointes aux désinences absolues.

6. Vieux-haut-allemand. — Il ne semble pas qu'il y ait grand avantage à compliquer le tableau du consonantisme (p. 293), en y admettant jusqu'à trois *s*, dont la distinction est douteuse, et en tout cas le départ dans la pratique impossible. — La mention de l'*f* initial « aus *pj* » (p. 306, l. 12) eût gagné à être moins sommaire. — P. 309, l. 5, lire *ih frâgên*. — Au sujet de l'alternance graphique de *v* et *f* (p. 318), on attendrait l'indication de la règle observée par Williram. — P. 321, l. 24, « anlautendes *und* intervokalisches », je suppose. — Par une défectuosité de rédaction, l'*r* des types *hôren*, *lêren*, etc., a l'air de passer pour un problème, en regard de l'*s* du got. *hausjan* et *laisjan* (p. 334) : cet *r* est la régularité même; le gotique n'a fait que propager par voie d'analogie l'*s* des formes plus radicales. — Il est très bien de consacrer toute une page (336) à l'intéressant « canon de Notker »; mais il eût été mieux encore d'en citer quelques exemples d'application. Un seul contraste tel que *tes koldes* et *und demo golde* parlera mieux à l'œil et à l'esprit d'un débutant que la formule de règle la plus détaillée.

Pour finir, une observation qui ne s'adresse qu'à l'éditeur. Le système de brochage qui laisse tomber un livre en lambeaux à première lecture manque d'agrément; mais on a la ressource de faire relier aussitôt. Il est presque intolérable, quand cette ressource fait défaut, c'est-à-dire quand le volume doit attendre son complément. Nous avons donc double raison de souhaiter le prompt achèvement de ce précieux et remarquable ouvrage.

V. HENRY.

H. TOLRA, **Saint Pierre Orseolo, sa vie et son temps.** Paris, Fontemoing, 1897, XXXVI-439 pp. in-8.

M. l'avocat Tolra, un « hagiographe chrétien », s'est proposé de combattre pour sa part « les affreux désordres moraux des temps actuels » en écrivant la vie de saint Pierre Orseolo.

Orseolo fut un doge vénitien du xe siècle, sur lequel on connaît quelque chose grâce à deux chroniques utilisables, celles de Jean le Diacre et de Dandolo, à la vie de saint Romuald par saint Pierre Damien et à quelques documents. Il succéda à un prince assassiné d'une manière affreuse et ne fut pas étranger à cet acte de sang : il mit le feu à sa propre maison, voisine du palais ducal, pour faire sortir par les flammes le tyran, bien gardé par ses mercenaires lombards. Il conclut

comme doge un traité avec Capodistria, apaisa la veuve du doge mort et le fils de ce dernier, patriarche de Grade, et s'occupa d'œuvres pieuses. Puis, un beau jour, il disparut, à l'insu de sa femme et de son fils même, et vint s'ensevelir dans un monastère des Pyrénées, où il mourut de la mort d'un saint.

Il y a donc un problème psychologique intéressant dans cette vie obscure d'ancien doge à la figure vague. Ce problème a tenté l'esprit subtil de Gfrörer, l'historien de Grégoire VII, et il a cru en trouver la solution [1]. Orseolo remplaçait un fidèle de l'empire germanique ; soutenu par la plupart des Vénitiens, par le clergé surtout, qui ne lui ménagea pas la canonisation historique, il avait cependant des ennemis, et l'empereur ne lui pardonna jamais. Pour échapper à la mort, il dut s'enfuir et le clergé lui trouva cette admirable retraite, où personne n'aurait pensé à le chercher.

Les pages de Gfrörer méritent d'être lues ; peut-être l'explication est-elle trop recherchée, mais il y a de la clarté, de la logique, de la distinction. M. Tolra, lui, est un « hagiographe chrétien » : il ne voit que le saint et le défend avec ardeur. Il prend un peu partout ses sources et ne choisit guère ses arguments et ses armes. Un érudit n'aurait pas signé ce livre, et les érudits ne le reliront pas souvent. Avec l'enthousiasme dont témoigne l'auteur, on aurait pu avoir au moins un bel ouvrage de sentiment, si les intentions, les excellentes intentions de M. Tolra avaient été mieux servies. Malheureusement, ce n'est guère le cas : cet ouvrage de dilettante est, disons le mot, très banal. Il y a là dedans, dans un style prétentieux, des attaques contre les sceptiques, les rationnalistes et autres, qui rappellent certains articles des journaux politiques. Ce sont des rancunes qui ne feront, certainement, plaisir à personne. L'histoire, celle des saints surtout, doit être écrite dans un tout autre esprit, et il faut se faire une autre âme pour l'écrire.

N. Jorga.

Geschichte der rheinischen Staedtekultur von ihren Anfaengen bis zur Gegenwart mit besonderer Berücksichtigung der Stadt Worms, von Heinrich Boos. Zweiter Teil. Berlin, Stargardt, 1897, xi, 549 p. in-4° (illustrée par J. Sattler).

Nous avons parlé, il y a quelques mois, du premier volume de cet ouvrage où l'auteur, M. le professeur Boos, de Bâle, met lui-même en œuvre, pour le grand public, les documents réunis autrefois par lui dans son *Cartulaire de Worms*. Il embrassait l'histoire de la civilisation des villes rhénanes (ou du moins de celles du Rhin moyen), depuis

---

1. *Byzantinische Geschichten* von dr. Aug. Fr. Gfrœrer, éd. Weiss ; I *Geschichte Venedigs* (=1084). Gratz, 1872, in-8.

les origines jusqu'à la fin de la dynastie des Hohenstaufen. Ce nouveau tome s'étend du grand interrègne jusqu'aux guerres de Charles le Téméraire, et se basant sur des faits historiques plus nombreux et mieux établis, présente le même intérêt narratif que son prédécesseur, sans appeler d'aussi nombreuses observations critiques pour l'usage des matériaux disponibles. M. B. nous y raconte les ligues des villes rhénanes pour le maintien de la paix publique et du libre trafic, leurs luttes contre leurs évêques, leurs querelles intérieures entre le patriciat et les corporations de métiers; l'organisation municipale et son développement pendant le xive et le xve siècles, la vie économique et intellectuelle des grandes villes (il n'est guère question que de Worms, de Spire et de Mayence) sont exposées d'une façon lucide et sans prétentions érudites. Tous les renvois aux sources sont rejetés à la fin du volume et sont tirés, en majeure partie, du Cartulaire mentionné plus haut. C'est un livre composé par un vrai savant pour des lecteurs qui n'ont ni le loisir ni sans doute aussi grande envie de le devenir, et il dépasse en valeur, de beaucoup, les travaux de vulgarisation historique ordinaires, rédigés sans compétence spéciale. Nous persistons à regretter que la recherche d'un « cachet artistique » ait induit l'éditeur, l'auteur et sans doute avant tout le Mécène de cette publication de luxe, M. le baron de Heyl, à employer les vieux caractères gothiques. C'est peut-être plus beau (et encore !), mais c'est positivement désastreux pour les yeux. Si elle ne devait déchiffrer que des volumes imprimés de la sorte, la critique serait bientôt aveugle.

Çà et là M. Boos se laisse aller encore à la dérive, entraîné par sa très vivace mais un peu compromettante imagination [1], et surtout nous voudrions que son style fût un peu nettoyé des mots latins et français qui y pullulent et qu'on remarque doublement dans ses volumes, parce qu'ils font trop bizarre figure, travestis par ces types ultra-gothiques [2].

R.

---

1. M. B. aurait quelque peine, j'imagine, à démontrer que son bourgeois « aspirant à des jouissances solides et se livrant au vieux péché national de l'ivrognerie » ait été *ein halbes Kind, im Traumleben befangen* (p. 10). — Je me permets de douter que, dès le moyen âge, les nobles pillards aient appelé les marchands des villes *Pfeffersaecke* (p. 87); cette expression appartient au xve siècle à son déclin. — Je me demande comment un savant, connaissant la valeur des mots qu'il emploie, peut dire du pape Boniface VIII qu'il fut *vom Caesarenwahnsinn übermannt* (p. 105) ou écrire que les habitants de la France mouraient de misère et de faim *par milliers, après* avoir écrit que le royaume avait été changé en désert *sans habitants* (*eine menschenleere Wüste* (p. 107). — Comment un auteur peut-il écrire d'abord : *von einem nationalen Gemeingefühl war in Deutschland vollends keine Rede* (p. 107) et l'instant d'après : *Da wallte das Nationalgefühl in Deutschland hoch auf* (p. 114) ? — Comment l'empereur Charles IV peut-il représenter « l'idéal de l'État moderne » (p. 173) quand, *sur la même page*, on affirme que « son règne est la banqueroute absolue du pouvoir monarchique » ?

2. Il y a dans le riche lexique de la langue allemande des mots *allemands* pour *Operation, Korporation, Institution, Situation, Position, Organisation, Tradition,*

Paul Viollet. **Histoire des institutions politiques et administratives de la France.** Tome I, Période gauloise, période gallo-romaine, période franque. — Tome II, Période française, moyen âge (Royauté, Église, Noblesse). Paris, librairie Larose et Forcel, 1890-1898, 2 vol. in-8, viii, 468 et 470 pp. 16 fr.

Une œuvre vaste et remplie de faits et d'idées comme celle de M. Viollet ne peut être analysée par le détail. Un numéro de la *Revue critique* serait nécessaire. De sa pensée pénétrante et attentive, l'auteur fouille chacune des questions qui se présentent à lui. Et ces questions combien sont-elles ? — en nombre infini. Souvent il convainc, parfois les conclusions soulèvent des objections. Chaque page mériterait d'être signalée pour la méthode suivie. Avant de parvenir au but, la pensée de M. V. prend des chemins nombreux et chacun d'entre eux mériterait d'être indiqué.

L'œuvre de M. V. est avant tout une œuvre consciencieuse. Ce n'en est pas le mérite unique, ni même le mérite principal ; mais le trait dominant, persistant, celui qui, après lecture, laisse l'impression la plus forte, une impression large, qui se place devant toutes les autres.

Puis — et l'on voit immédiatement que cette qualité sort de la première, qu'elle en est le produit, bien qu'elle lui soit supérieure — c'est une œuvre personnelle. On y trouve assurément des idées qui se rencontrent ailleurs, mais si on les lit dans le livre de M. V., ce n'est pas parce qu'elles se sont déjà présentées à d'autres esprits, c'est parce qu'elles lui ont été directement inspirées par les faits et les documents.

Peut-être même, dira-t-on qu'il y a fort peu d'idées dans le livre de M. V. qui n'aient déjà été émises avant lui. Ce ne saurait être un grief. M. V. n'a pas voulu être neuf. Il a voulu être vrai. Et c'est ainsi que ce livre, l'un des plus personnels que nous connaissions, paraît au premier abord un asssemblage d'idées empruntées.

La préface indique avec force les principes qui ont guidé l'auteur, ou, plutôt, ceux auxquels il a abouti. « Je considère, dit M. Viollet, le développement du droit public comme un phénomène soumis à des lois. » M. V. insiste : «... évolution constante soumise à des lois, et l'intérêt supérieur d'une histoire du droit public, c'est-à-dire d'une histoire des institutions politiques, c'est précisément la recherche de ces lois. » Et plus loin, il dit en termes parfaits : « L'histoire du droit public est une science, mais elle n'est une science qu'en tant qu'elle constate des lois. Un ouvrage consacré à ce sujet n'est lui-même un essai scientifique qu'en tant qu'il aspire à constater des lois. Autrement entendue, l'histoire du droit public serait tout simplement un répertoire, un inventaire de débris politiques et sociaux. » Ces lignes mériteraient d'être tracées en lettres d'or. Quelques-uns parmi nos contemporains qui s'occupent

---

Combination, *Speculation*, comme pour *Lethargie*, *Karavane*, *Bagatelle*, *Periode*, *Defizit*, comme aussi pour *skandalös*, *raffinirt*, *exceptionnell*, *fatal*, *brusk*, *reaktionnaer*, etc., etc. Nous négligeons les verbes et beaucoup d'autres substantifs.

d'histoire ont toujours la bouche pleine du mot « science. L'histoire est une science, science exacte, science rigoureuse, etc. Mais ces messieurs ne paraissent pas s'être jamais demandé ce qu'était une science. Et l'histoire telle qu'ils l'entendent n'a précisément rien de commun avec la science. Une cantatrice qui chante une mélodie de Mozart doit également chanter d'une manière exacte, et rigoureuse et précise, et le peintre qui fait un portrait doit également peindre d'une manière exacte et rigoureuse et précise.

M. V. ne s'en tient d'ailleurs pas à la simple théorie : il donne immédiatement l'exemple de deux des lois qui régissent le développement des sociétés, la loi de division progressive du travail et des fonctions, la loi de centralisation progressive. La première de ces deux lois avait déjà été developpée avec beaucoup de précision et de force dans un hors d'œuvre inséré par Taine dans son volume sur Napoléon. D'après les théories de Milne Edwards il fait un parallèle vigoureux et convaincant entre les lois qui régissent le développement du règne animal et celles qui président au développement des sociétés humaines.

Comme tous les grands historiens français, comme Le Play, comme Fustel de Coulanges, M. V. a compris que, dans le développement des nations, les individus étaient sans action, c'est la nation elle-même qui, dans ses masses profondes, détermine sa propre évolution et est réellement à elle-même son gouvernement et sa constitution. « Le roi ne fait pas la nation, dit très bien M. Viollet, c'est la nation qui fait le roi. » Ces idées ont d'ailleurs été exposées avec la plus grande puissance dans une des œuvres historiques les plus admirables de ce temps, *l'Histoire et les Historiens* par M. Louis Bourdeau.

Le seul reproche que l'on puisse faire à M. V. est d'oublier parfois ses principes si justes. Il tombe en admiration, à son tour, devant la constitution anglaise. La véritable constitution de l'Angleterre a toujours été le sens politique de son aristocratie, aussi bien foncière qu'industrielle et commerciale, qui lui fit garder contact avec les classes laborieuses. Si l'on avait eu en Frane la constitution politique anglaise, les choses auraient marché encore un peu plus mal qu'elles l'ont fait, car on aurait eu une constitution politique sans aucun rapport avec la constitution sociale.

Parmi les nombreuses observations de détail que nous a inspirées la lecture des deux volumes de M. V. nous n'en citerons qu'une, parce qu'elle se rattache elle-même à des considérations générales.

M. V. fait grand usage de la *Chronographia regum Francorum* publiée par M. Moranvillé. Cette chronique est sans valeur pour le commencement du XIVe siècle. M. V. ne s'aperçoit pas que la *Chronographia* et la chronique latine publiée par Kervyn de Lettenhove à la suite de *l'Istore et Croniques de Flandre* sont une seule et même chose. Mais laissons cela, c'est un détail. M. V. s'autorise de la *Chronographia* pour écrire qu'au lendemain de la mort de Louis X, Philippe

le Long prit violemment possession du palais de la Cité occupé par les troupes de Charles de Valois. Le fait est démenti par le continuateur français de Nangis, qui rapporte que Philippe le Long fut *paisiblement* reçu par les barons. M.V découvre sous ce « paisiblement » des arrière-pensées machiavéliques; tandis que la chose est la plus paisible du monde. Entre les deux témoignages on ne peut pas hésiter. De ceci il ressort une fois de plus combien il serait urgent qu'un érudit — ou bien un groupe d'érudits — rédigeât une historiographie de l'histoire de France, indiquant la valeur respective des chroniqueurs; en second lieu que, lorsqu'un érudit publie une chronique nouvelle, son premier devoir est de s'enquérir de la valeur historique du texte et d'en faire part au lecteur. M. Moranvillé, qui nous a donné une édition très méritoire de la *Chronographia*, a été pris pour elle de la tendresse la plus aveugle, et comme c'est, pour la plus grande partie du texte, une source plus que sujette à caution, son édition, loin de rendre service à la science, sera la cause d'une quantité innombrable d'erreurs. Nous n'en pouvions choisir de meilleur exemple que celui de M. Viollet.

Nous signalerons enfin dans l'ouvrage de M. V. sa belle et tranquille impartialité. Quoi de plus beau et de plus vrai que les lignes suivantes?

« Il est rare qu'un progrès politique ne coïncide pas avec quelque appauvrissement ou quelque déchéance. Les progrès de l'autorité royale assurèrent l'ordre et la paix, mais diminuèrent les libertés et amoindrirent le citoyen. La France obtint, en 1789, des garanties précieuses et retrouva certaines libertés; mais elle perdit d'autres libertés à peu près épargnées par le pouvoir royal. Depuis 1789, notre pays a fait preuve, en propageant des idées « nouvelles », d'une force d'expansion vraiment merveilleuse; par contre il a perdu, depuis la Révolution, une grande force, celle qui naît de la fidélité aux traditions nationales. »

Ainsi les deux volumes de M. Viollet sont l'œuvre d'un grand savant et d'un noble esprit.

Frantz Funck-Brentano.

Les grands écrivains de la France, etc. Mémoires de Saint-Simon. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices, par A. de Boislisle, membre de l'Institut, et suivie d'un lexique des mots et locutions remarquables. Tome XIII. Paris, librairie Hachette et Cie, 1897. Grand in-8° de 675 p.

Le tome XIII des *Mémoires de Saint-Simon* s'étend de la fin de l'année 1705 (mariage du comte d'Harcourt avec Mlle de Montjeu), jusqu'au mois de juillet de l'année suivante (légitimation du fils qu'avait eu du duc d'Orléans Mlle de Sézy, appelée désormais Mme la comtesse d'Argenton). Le bien que je me suis plu à dire ici douze fois de suite du si soigneux et si savant éditeur, me permet de ne lui donner aujour-

d'hui que ce seul mot d'éloge, qui résume tout, il est vrai : M. de Boislisle reste égal à lui-même. Cette déclaration faite, ce devoir rempli, je me contenterai de signaler les plus intéressantes notes mises sous le texte. Ce sont les suivantes : sur Charlotte Jeannin, femme de Pierre de Castille (p. 3), sur Pierre Jeannin, « ce ministre d'État si connu sous Henri IV » (p. 4) [1], sur Bernard Renau d'Éliçagaray (p. 27-31), sur Charles Colbert, seigneur de Terron (p. 28), sur le port de Rochefort (p. 29), sur la princesse de Condé, Claire-Clémence de Maillé-Brezé (p. 32), sur l'empereur Léopold (p. 34), sur les d'Hocquincourt (p. 46), sur la marquise de Florensac, « la plus belle femme qui fut peut-être en France » (p. 47) [2], sur Mme de Grignan (p. 50), sur l'abbé, depuis cardinal de la Trémoïlle (p. 68 et suiv.), sur la belle campagne faite en 1705 par Villars, campagne « digne des plus grands généraux » (p. 76 et suiv.) [3], sur Jean-Antoine Riquetti, second marquis de Mirabeau (p. 97), sur la connétable Colonne (p. 104 et suiv.), sur le régiment du Roi (p. 119), sur Pompone II de Bellièvre, le premier président du Parlement de Paris (p. 133) [4], sur son successeur Lamoignon (p. 133 et suiv.), sur Anne de Lanclos et non de Lenclos (p. 140 et suiv.) [5], sur le déchiffreur Antoine Rossignol (p. 149), sur les Roquelaure (p. 182), sur le cardinal de Polignac (p. 211 et suiv.), sur le comte de Ximenez (p. 231), sur le cardinal de Coislin (p. 250 et suiv.), sur le chevalier de Gesvres (p. 267), sur le duc de Vendôme (p. 279 et suiv.), sur le comte et la comtesse de la Fayette (p. 313), sur les deux Langalerie (p. 334-335), sur le comte de Bonneval (p. 336 et suiv.), sur la bataille de Ramillies (p. 371 et suiv.), sur la trop célèbre « Marie-Sidonie de Lenoncourt », cette Manon Lescaut du XVIIe siècle, comme la qualifie Sainte-Beuve (p. 416), sur l'abbé Testu (p. 420 et suiv.), etc.

A la suite des *Additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau*, qui

---

1. Comme je ne trouverai jamais l'occasion d'adresser même les plus légers reproches à l'annotateur, je m'empresse de signaler ici quelques petites lacunes : M. de B. n'a pas dit que Jeannin mourut à *Chaillot*, et il n'a pas cité la meilleure des études biographiques qui aient été consacrées à ce personnage : celle de M. Harold de Fontenay dans les *Mémoires* de la Société académique d'Autun. Plus loin, il a omis de citer le volume de Charles Asselineau sur la vie de la femme du grand Condé (Techener, 1872, in-12) ; plus loin encore (p. 264, note 6), il a omis de rappeler que la *Vie manuscrite* de la duchesse de Luynes, laissée par l'abbé J. J. Boileau, a vu le jour en 1873, à Bordeaux.

2. M. de B., qui multiplie les rapprochements pour notre plaisir et notre instruction, ne manque pas de rappeler (note 4) que les *Mémoires* de Sourches disent qu'elle mourut du pourpre, « étant dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté ».

3. Dans la note 6 de la page 76 sont indiquées toutes les sources connues. Heureux les historiens qui viennent après des travailleurs comme M. de B. !

4. Notice complète en une demi-douzaine de lignes, avec les dates les plus précises pour tout le *cursus honorum*.

5. L'annotation, en toutes ces pages, est aussi piquante qu'abondante. Signalons-y bon nombre de rectifications d'erreurs des anecdotiers, parmi lesquels nous ne citerons que Voltaire.

forment la première partie de l'*Appendice* (p. 465-514), on trouve les notices et pièces diverses que voici, comprises sous XX n^os^ entre la page 515 et la page 588 : procédure en cassation de l'arrêt concernant Cluny; le duc de Vendôme et le grand prieur à Cassano; donation de Ninon de Lenclos à son fils, du 10 juillet 1655; lettre de Ninon de Lenclos à la marquise de Villette (des environs de 1672); le président Rossignol et son père (notes du P. Léonard de Sainte-Catherine, aux Archives nationales); Courtenvaux et les Cent-Suisses (fragment inédit de Saint-Simon); six lettres (1704-1706) du duc de Beauvilliers à l'évêque d'Alet (Charles-Nicolas Taffoureau de Fontaine); lettre du maréchal de Tessé au roi (du 4 février 1706); le procès contre les héritiers Brissac; le cardinal de Polignac (fragment inédit de Saint-Simon); lettre du roi au cardinal de Jansen; les Sourches et leur famille (fragment inédit de Saint-Simon); mémoire concernant la préséance du duc de Vendôme sur les maréchaux de France (juillet 1707); portrait du duc de Vendôme; portrait du Grand Prieur; transmission de la Grandesse de Tessé à son fils (fragment inédit de Saint-Simon); mémoires d'économie politique et de philosophie de M. de Bélébat; les ballets de Louis XIV; les Pot de Rhodes (fragment inédit de Saint-Simon); arrêts et pièces concernant Saint-Simon (années 1705 et 1706) [1].

Au moment où j'achève cet article, longtemps retardé par la maladie, je reçois la bonne nouvelle que le tome XIV va bientôt paraître, et je le salue d'avance avec la plus vive sympathie et la plus vive joie.

T. de L.

BULLETIN

— C'est une page d'histoire, mais tout à fait contemporaine, que nous présente la brochure de M. Karel Baxa, renfermant le discours que ce député tchèque a prononcé, le 18 janvier 1898, à la diète de Bohême (Discours de M. le Dr Karel Baxa. Prague, imprimerie Beaufort, 1898, 35 pp., in-8°), au sujet des violences commises lors des manifestations provoquées à Prague, en novembre 1897, par la question de l'égalité des deux langues, égalité refusée d'une façon si hautaine aux Tchèques par la fraction allemande dans le royaume. Si la moitié seulement des faits énumérés par l'orateur sont approximativement exacts — et nous n'avons aucune raison d'en douter — il faut dire que la police impériale a des procédés bien sommaires pour trancher les discussions linguistiques.

1. Les *Additions et corrections* occupent les pages 589 à 626. On y remarque d'intéressants documents inédits, notamment une lettre écrite de Marseille sur la mort de Mme de Grignan, mort arrivée le 13 août et non le 16, et deux lettres du duc de Gramont à Mme des Ursins, extraites des archives de la maison de Gramont. Revenons à la fille de Mme de Sévigné pour constater que M. de B. n'a pas mentionné une piquante brochure intitulée : *Les défauts de la comtesse de Grignan; Mémoire lu à l'Académie de Marseille* par Mgr A. Ricard, directeur de l'Académie (Marseille, 1895, grand in-8).

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 2 mai — 1898

Albert Gaudry. **Essai de paléontologie philosophique** Paris, Masson, 1896. In-8, 230 p., avec 204 gravures dans le texte.

Nous sommes bien en retard avec ce livre, qui fait suite aux *Enchaînements du monde animal* du même auteur. Mais les ouvrages de M. Gaudry n'ont guère besoin qu'on les recommande; ils sont lus avant d'être loués. Contentons-nous d'indiquer en quelques mots les idées essentielles qui donnent à l'*Essai de paléontologie philosophique* l'importance d'un manifeste doctrinal.

Les espèces fossiles sont de simples phases de développement de types qui poursuivent leur évolution à travers les âges; cette évolution du monde animé peut être suivie comme celle d'un individu. Entre les êtres qui existent autour de nous et ceux qui ont existé avant nous, la tradition est ininterrompue ; le monde fossile n'est donc pas distinct du monde actuel ; le changement des êtres a été lent et continu. Peut-on discerner, dans l'histoire du monde animal, quelque chose qui ressemble à un plan? M. G. le croit, il parle même du « plan de la Création » (p. 3). Cette expression prête à l'équivoque; mais il est certain que M. G. a mis en lumière quelques ensembles de faits concordants qui ressemblent à des lois. D'abord, en ce qui concerne la multiplication des êtres, il est avéré que les plus anciens, relativement peu nombreux, ont été aussi les plus protégés contre les causes éventuelles de destruction. C'est seulement à l'époque du lias qu'il y a des céphalopodes à corps complètement nu ; au début, le type du crustacé domine ; on rencontre même, dans les terrains primaires, des reptiles protégés par des écailles. Les anciens êtres ont été non seulement mieux défendus, mais moins attaqués, parce que les carnivores étaient rares. Même à l'époque

tertiaire, les mammifères les plus puissants étaient des herbivores inoffensifs. C'est à partir du pliocène seulement, alors qu'il y a pléthore d'herbivores, que les félidés les plus redoutables se multiplient [1]. En somme, si beaucoup d'espèces ont disparu, il semble que la quantité de vie n'ait cessé, depuis l'origine, de s'accroître à la surface du globe.

En ce qui touche la différenciation des êtres, il faut d'abord constater que les changements des animaux inférieurs sont beaucoup moins rapides que ceux des animaux supérieurs. Mais, dès le cambrien, le plus ancien terrain dont la faune soit bien connue, nous trouvons des variétés nombreuses, si nombreuses que M. G. n'hésite pas à repousser l'idée d'un tronçon unique, d'une série linéaire commençant à la monade, pour y substituer celle de tiges multiples. La diversité des êtres a toujours été en s'accentuant pendant la succession des âges géologiques. En même temps, les corps des animaux ont grandi, du moins jusqu'à l'époque tertiaire; alors les animaux à sang-froid diminuent pour faire place aux vertébrés à sang chaud, moins grands, mais plus parfaits. « Le règne du beau, dit M. Gaudry, a succédé au règne du grand » et il ajoute en note : « L'humanité n'a fait que reproduire la marche que le Créateur a suivie en façonnant le monde animé; car elle a fait du grand en Égypte et en Babylonie, avant de faire du beau dans la Grèce et en Italie. » Ces façons de parler sont quelque peu singulières. Le Créateur de M. G. n'est donc pas une intelligence suprême, mais une intelligence dans le devenir ; il n'est pas extérieur au monde, comme le Dieu des théologiens, mais immanent. M. Gaudry, pour la phrase que nous avons citée et quelques autres, aurait jadis risqué le bûcher; aujourd'hui, nous lui reprocherons seulement d'entretenir une certaine équivoque en empruntant à la théologie des termes qu'il détourne de leur sens. Mieux vaudrait en choisir de nouveaux. — L'époque miocène, qui est celle de l'apogée des mammifères, est voisine de celle qui vit paraître l'homme ; après la grandeur, la beauté; après la beauté, l'intelligence. Chose singulière ! Tandis que les mammifères actuels sont plus petits que ceux des temps tertiaires et quaternaires, les mammifères marins sont les plus grands qui aient encore existé. Plusieurs des invertébrés, par exemple des oursins et des étoiles de mer, sont aussi plus gros que dans les temps géologiques. M. G. est tenté d'expliquer la décadence des mammifères par la guerre que leur ont faite les sociétés humaines ; mais comment rendre compte du développement des mammifères marins ?

Si le progrès en grandeur n'est pas continu, parce que « le développement de la matière n'est pas la condition essentielle du progrès », l'expansion des facultés propres aux êtres animés, sensibilité, intelli-

1. P. 29, M. G. paraît croire que cette multiplication des carnivores est providentielle : la nature aurait voulu empêcher les herbivores de ravager toute la végétation. P. 67, il dit que l'accroissement des carnivores a été favorisé par la multiplication des herbivores dont ils faisaient leur nourriture. Il y a là, semble-t-il, une contradiction. Inutile d'ajouter que la seconde opinion est seule vraisemblable.

gence, activité, a suivi une marche toujours ascendante. Les fonctions de locomotion ont pris plus d'importance à mesure que le monde a vieilli ; les êtres enchaînés et immobiles ont été remplacés par des créatures mobiles et libres. C'est ici surtout que se vivifie le parallélisme entre le développement du monde animal et celui de l'individu. Les fonctions de préhension, non moins importantes que celles de locomotion, ont également progressé d'une manière continue ; on n'a qu'à mesurer la distance des tentacules des échinodermes à la trompe de l'éléphant et à la main de l'homme. Mêmes progrès dans la sensibilité. A l'époque cambrienne et silurienne, la plupart des êtres animés sont aveugles ; aucun d'eux ne pousse un cri, ne module un chant. Les « grands concerts » des mammifères et des oiseaux ne commencent qu'à l'époque tertiaire. Le sens du toucher s'est développé à mesure que les animaux se sont dépouillés de leurs plastrons protecteurs ; l'homme seul, en haut de l'échelle, a un corps tout nu avec une peau très fine. L'évolution des sentiments affectifs comporte la même conclusion et il est presque superflu d'insister sur les progrès de l'intelligence, liés au développement du système nerveux et du cerveau. Rappelons seulement que, d'après les recherches de Cope, il est certain que les premiers mammifères tertiaires de l'Amérique ont eu un cerveau beaucoup plus petit que leurs successeurs ; c'est seulement à l'époque miocène, peu de temps avant l'apparition de l'homme, que les cerveaux des divers mammifères ont pris leur complet développement.

M. G. a montré, dans un chapitre spécial, les « applications géologiques » des idées qui précèdent, c'est-à-dire la possibilité de dater les terrains par l'étude du degré d'évolution des fossiles qui s'y rencontrent. Le philosophe reprend la parole dans la *Conclusion* (p. 200-212). M. G. n'admet pas les modifications des êtres par les croisements des espèces, mais par l'accouplement d'êtres d'une même espèce *modifiés simultanément en passant d'une époque géologique à une autre*, c'est-à-dire par l'action du milieu. Quant aux causes alléguées pour expliquer la transformation des êtres (sélection sexuelle, concurrence vitale, etc.), M. G. les élimine comme hypothétiques ; il est évolutionniste sans être darwiniste et constate le progrès sans en chercher la formule. Cette réserve prudente est quelque peu en contradiction avec ce qui est dit dans l'avant-propos (p. 3) sur « la recherche du plan de la Création », car la connaissance d'un plan implique celle des moyens d'exécution. Mais l'auteur, en terminant son livre, cède de nouveau à des visées ambitieuses. Dieu, dit-il, est le créateur de la force vitale et l'activité divine se manifeste d'une manière continue dans la nature. M.G. incline donc vers le panthéisme. Ce qui l'en éloigne, c'est la considération de l'homme, qui croit fermement à sa personnalité et ne peut, par suite, se confondre avec Dieu, sous peine d'être un « malheureux dépourvu de sens ». Singulière logomachie ! Le Dieu de la page 209 n'est que la force vitale, *spiritus intus alens;* celui de la page 210 est une personne, dont la

personne humaine se distingue. A la page 211, c'est pis encore : Dieu est devenu l'organisateur immuable d'une nature sans cesse en transformation. M. G. se résigne à une pareille hypothèse alors que les faits eux-mêmes, qu'il a si clairement exposés, accusent nettement les tâtonnements d'une force interne, créatrice mais non toute-puissante et impeccable, pour réaliser l'idéal de l'incarnation, c'est-à-dire de la vie animale. Tels sont, pour la science la mieux armée, les dangers des conceptions *a priori*, legs des tentatives puériles d'un passé qui, avant de connaître le monde, a prétendu en expliquer l'origine. Mais le livre de M. Gaudry n'en reste pas moins un beau livre, bien composé, supérieurement écrit, et l'une des tentatives les plus honorables qui aient été faites pour vérifier, dans la succession des êtres, la loi du progrès qui en domine l'évolution.

Salomon Reinach.

De Valerio Flacco Apollonii Rhodii imitatore, thèse de doctorat par René Harmand, professeur au Lycée de Nancy. Nanceii, typis Berger-Levrault et sodalium, 1898, in-8°, pp. 138.

Cette thèse de doctorat élégamment imprimée est écrite dans un latin qui, sans être exempt d'impropriétés, témoigne pourtant d'un maniement facile de la langue : c'est un mérite, surtout à une époque où l'*éreintement* de la culture classique paraît devenir le passe-temps des journalistes à bout de verve. L'auteur s'est proposé, en comparant soigneusement les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes à celles de Valerius Flaccus, non seulement de faire ressortir la diversité de tempérament et de talent des deux écrivains, mais de montrer quelle conception différente ils avaient du poème épique. Le poète grec de l'époque des Ptolémées considère l'expédition des Argonautes comme un beau roman d'aventures et fait de Jason une sorte de Christophe Colomb à la recherche de terres inconnues; en sa qualité d'Hellène, il s'intéresse à la navigation et à la géographie; en sa qualité d'Alexandrin, il relève minutieusement toutes les vieilles traditions attachées aux pays, aux cultes, à la mythologie, aux usages; touché plus ou moins directement par les progrès de la philosophie grecque, il épure la conception du Zeus homérique si profondément humain, il imagine un dieu suprême plus spiritualisé, plus idéal, plus éloigné du monde et il restreint la part d'action des divinités secondaires dans la marche des choses; chez lui la peinture des sentiments et des caractères conserve, malgré le raffinement hellénistique, quelque chose de la simplicité native du génie grec. Le poète latin se rattache de bien plus près au type de l'épopée artificielle tel qu'il est constitué par l'*Énéide;* il s'intéresse peu aux voyages, aux curiosités géographiques et archéologiques qu'il réduit ou qu'il supprime; il remplace tout cela par des batailles qu'il développe

suivant le modèle connu; Jason, dont la supériorité sur ses compagnons est plus incontestée et plus solidement assise, se distingue surtout dans les combats. Il y a plus de psychologie, plus de complication dramatique dans le caractère de Médée, qui cède moins facilement à l'amour, dont la pudeur hésite plus longtemps, qui ressemble par certains côtés à une jeune fille romaine; les dieux favorables ou défavorables aux héros se groupent, s'agitent, interviennent davantage dans l'action ; nous sommes ramenés aux colères et aux injustices des dieux épiques. Élève des déclamateurs, Valerius Flaccus recherche les traits brillants, les pensées fortes, les expressions contournées et obscures ; il y a chez lui beaucoup de rhétorique et une poésie colorée et ambitieuse qui lui est particulière. En somme, l'étude de M. Harmand est intéressante et ses conclusions en général acceptables. Quelques remarques méritent d'attirer l'attention, celle-ci par exemple, sur la peinture des peuplades barbares dans Apollonius et dans Valerius Flaccus. Chez le premier les barbares opposés aux Grecs ne diffèrent pas beaucoup des hommes primitifs représentés par Homère. Valerius Flaccus, qui écrivait sous Vespasien, a connu, soit par les historiens soit par des renseignements oraux, des barbares véritables, ceux auxquels les légions romaines faisaient la guerre; de là la physionomie très spéciale de ses Scythes et des traits de mœurs conformes soit à la réalité, soit à ce qu'on acceptait de son temps pour la réalité.

Le travail de M. Harmand offre quelques points faibles. Ainsi, lorsqu'à la p. 64 et suiv. il essaie de mettre en rapport certaines descriptions de Valerius Flaccus avec les œuvres de la plastique ou de la peinture, il n'arrive à aucun résultat concluant. Mais la principale critique qu'on puisse lui adresser c'est de n'avoir pas rattaché scientifiquement ses recherches à celles de ses prédécesseurs ; il n'est pas le premier à aborder la question qu'il traite ; il fallait de toute nécessité rappeler ce qui avait été fait avant lui, les points acquis, les mérites, les défauts, les lacunes des ouvrages antérieurs, dire pourquoi il reprenait à son tour cette étude et ce qu'il prétendait apporter de nouveau, car il s'en faut que tout soit nouveau dans sa thèse. Il est particulièrement regrettable qu'il n'ait point fait usage au moins du 1er vol. de la nouvelle édition de Valerius Flaccus par P. Langen, volume qui porte le millésime de 1896.

A. CARTAULT.

Georg STUHLFAUTH. **Die altchristliche Elfenbeinplastik**, Freiburg i. B. und Leipzig, Mohr, 1896, in-8° de IV-211 pages, avec gravures.

Du même auteur, **Die Engel in der altchristlichen Kunst**, même librairie, 1897, in-8° de VIII-264 pages.

Les deux ouvrages que M. Stuhlfauth a publiés dans la collection d'Études archéologiques dirigée par M. le professeur Ficker, sont des

modèles de méthode et de critique. L'histoire de l'art ferait des progrès plus rapides si nous possédions sur les origines quelques monographies aussi sûrement conduites que celles-là. Il est très vrai que jamais encore les premiers ivoires chrétiens n'avaient été l'objet d'une étude scientifique, aucun des archéologues qui les ont décrits, de Labarte, Garrucci et Aus'm Weerth jusqu'à E. Molinier, n'ayant essayé le seul classement utile, par dates et par localités. Les diptyques consulaires, les rares morceaux provenant des catacombes, la pyxide de Berlin, celles de Bologne et de l'Ermitage, les deux feuillets de la collection Carrand, la lipsanothèque de Brescia (dont M. Stuhlfauth, par une minutieuse et pénétrante investigation, établit la provenance romaine), l'admirable ivoire de Munich avec sa Résurrection du Christ, de style si classique, que l'on peut hésiter pour sa date entre le IV[e] siècle et l'époque carolingienne (M. S. l'attribue nettement au IV[e] siècle), les plaques de reliure de Milan, les œuvres ravennates, parmi lesquelles le plus considérable des ivoires primitifs, la chaire de l'évêque Maximien, les précieux monuments d'Etschmiadzin, ceux de Monza, les ivoires carolingiens (au nombre desquels il faut classer décidément la plaque de Trèves représentant une Translation de reliques), enfin quelques plaques byzantines antérieures au X[e] siècle, voilà tout un musée dont le catalogue descriptif sera désormais de consultation indispensable. Dans un appendice intéressant, l'auteur se prononce avec force pour l'origine romaine des célèbres portes de Sainte Sabine. Quelques bonnes phototypies, que l'on souhaiterait plus nombreuses, sont jointes à ce volume.

La seconde monographie, non moins complète que la première (elle n'est pas illustrée), traite des Anges dans l'art chrétien primitif. Elle se divise en deux parties, une étude générale sur la conception du type de l'Ange en Judée et en Occident, d'après les données littéraires, et une iconographie, qui ne néglige aucune des scènes figurées, bibliques ou légendaires, où apparaissent les Anges.

Une bibliographie analytique, d'une richesse merveilleuse, remplit, dans les deux volumes, les notes courantes. La seule lacune à signaler est l'absence d'index d'aucune sorte.

André PÉRATÉ.

V. DE CHALAMBERT. **Histoire de la Ligue sous les règnes de Henri III et de Henri IV, ou quinze années de l'histoire de France**. Avant-propos, notes, dessins d'en-têtes et de fins de chapitres par A. de Chalambert. Paris, Didot, 1898. in-8° de LXVIII-504 p.

Il est, pour ainsi dire, impossible de porter un jugement sur un livre qui a paru pour la première fois en 1854 (Paris, 2 vol. in-8°), et qui reparaît aujourd'hui sans changements, corrections ni additions. Une

main pieuse (et ceci achève de désarmer la critique) a dirigé la réédition de cette œuvre, et l'a enrichie (?) de dessins et de notes également dépourvus de tout caractère historique [1]. — Que l'on songe un instant à la masse énorme de documents sur la Ligue à Paris et dans les provinces, sur les guerres de religion, sur les Guise, sur Henri IV, qui ont été publiés depuis 1854, à tous les ouvrages sur ces mêmes questions qui ont paru depuis lors, et l'on se rendra compte que l'œuvre de V. de Chalambert a terriblement vieilli. C'était, en son temps, une tentative courageuse pour retracer dans son ensemble non pas, comme le titre semble le promettre, toute l'histoire de la Ligue, mais la période 1584-1598.

Ce qui a changé depuis 1854, ce n'est pas seulement notre connaissance des faits, c'est notre conception de la méthode. Dans ce livre, publié à une époque où l'on possédait déjà sur la Ligue nombre de documents originaux, il n'y a pas une discussion de textes; l'auteur ne se pose jamais une question ; qu'il s'agisse des origines de la Ligue, de la conversion d'Henri IV, de la préparation de l'Édit de Nantes, des menées des jésuites ou de Philippe II, il semble toujours sûr d'avoir atteint, du premier coup et sans effort, la réalité historique. Tant de sérénité effraie. Les seuls textes qu'il cite, sans les discuter, sont empruntés aux *Mémoires de la Ligue*, à Palma Cayet, à Lestoile, aux Mémoires de Nevers et de Castelnau, et surtout à Lezeau : cet écrivain, très postérieur aux événements (il est né en 1580), est traité comme une source originale en ce qui concerne la naissance même de la Ligue (p. LIV et 12). Nous sommes médiocrement consolés de cette absence de critique par la lecture d'une introduction de soixante pages sur le rôle de la religion dans l'histoire, et particulièrement sur le rôle du catholicisme dans l'histoire de France depuis Clovis jusqu'à Henri III. J'en détacherai simplement ce jugement sur l'Hospital (p. LVIII, n. 1) : « Nous ne chargeons pas ici la mémoire de l'Hospital...; mais l'opinion générale de son temps était que, sans professer ouvertement l'hérésie, il y était secrètement attaché... On voit ce que valait cette tolérance dont ses panégyristes lui ont fait tant d'honneur ; il était tolérant parce qu'il était complice. Ne pourrait-on pas en dire autant de beaucoup d'autres? »

La *Revue critique* n'a pas coutume de se préoccuper des opinions religieuses et politiques des auteurs dont elle juge les œuvres : encore faut-il que ces opinions n'aillent pas jusqu'à fausser la conception même de l'histoire. — Ceux de nos contemporains qui ont été élevés sur les bancs des lycées et des universités croient naïvement que les passions de la Ligue sont des passions d'un autre âge; fidèles à la tra-

---

1. Voy. p. 233 une note sur « une dame du meilleur monde et très élégamment vêtue », qui, en 1870, rue Bellechasse, retournait « de la pointe d'une ombrelle une carcasse de poulet »!

dition nationale, ils voient dans les ligueurs les complices de l'Espagnol ; ni huguenots ni ligueurs, ils sont du parti des *politiques*, du parti du Béarnais, ils se rallient à son panache blanc ; ils considèrent l'Édit de Nantes comme une œuvre de justice, de liberté, de patriotisme et de paix ; et ils se figurent que la France entière pense comme eux. Ils se se trompent. La publication, en 1854, du livre de V. de Chalambert ; réédition, sans changements, sans atténuations [1], en 1898, prouve que trois cents ans après l'Édit de Nantes, « l'esprit de la Ligue » est encore vivant dans notre pays. Qu'on lise plutôt ces quelques phrases, que nous citons sans prétendre les juger :

P. 415 : « Ces misères [celles que peint la *Ménippée*] n'étaient que trop réelles, mais devait-on en rendre responsables les catholiques de l'Union, lesquels ne faisaient que défendre leur religion ; ou les Protestants et leur chef, le roi de Navarre, qui menaçaient de la détruire ? »

P. 487 : « Cet Édit [celui de Nantes], qui n'était dans son ensemble que la reproduction de celui de 1577, excita dans toute la France le plus vif et le plus légitime mécontentement. »

P. 489 : « Ainsi, à l'exception de quelques Politiques, indifférents, sinon hostiles à la cause de l'Église, il n'y eut qu'une voix en France et dans la chrétienté, pour protester contre une mesure qui accordait à l'hérésie, non pas seulement la tolérance, mais une position officielle et privilégiée, meilleure, à certains égards, que celle faite à la religion catholique. »

P. 490 : « Plus tard les funestes principes déposés dans l'Édit portèrent leurs fruits, et l'expérience ne montra que trop que, si Henri IV avait pacifié le présent, il ne l'avait fait qu'en léguant à l'avenir la discorde et la guerre. »

P. 497 : « On a parlé des excès de la Ligue ;... si on a entendu qu'il y eut désordre, injustice, ou cruauté dans les actes, rien n'est moins fondé qu'une telle allégation [2]. »

P. 502 : « L'Édit de Nantes... ne fit pas à la religion catholique la juste part qui lui était due... Outre qu'il faisait aux Protestants des avantages excessifs, il leur concédait non pas seulement la tolérance, mais la liberté, et introduisait ainsi dans la législation un principe faux et dangereux... »

---

1. Une seule (p. 385 n. 1). V. de C., entre 1589 et 1593, appelait Henri IV *le roi de Navarre*. M. A. de C. n'a pas osé l'appeler — cet hérétique ! — *le roi de France*, mais il a eu le courage « d'appeler Henri IV simplement *le Roi*, sans prendre parti contre la dénomination de *roi de Navarre* ». Cela ferait sourire, si cela n'était pas écrit de notre temps. On comprend qu'Aug. Thierry ait, en 1854, écrit à l'auteur : « Vous avez senti les grandes difficultés du point de vue où vous vouliez vous placer, vous n'en avez dissimulé aucune et, si vous ne les avez pas toutes surmontées, *c'est que la chose était impossible*. »

2. Pour l'auteur, les attentats de Jacques Clément et de Jean Châtel ne sont que des actes « de fanatisme individuel ».

Il peut se faire que V. de Chalambert ait eu raison de voir dans la Ligue « un spectacle admirable » (p. 495) et de s'écrier que : « Jamais peut-être on n'avait vu un grand peuple entreprendre avec un droit si manifeste, poursuivre avec tant de résolution et de sagesse une œuvre si difficile, et pour une fin si désintéressée [1]. » Mais s'il a eu raison, ce sont tous les historiens français depuis soixante ans qui sont dans l'erreur, et c'est notre éducation nationale tout entière qui repose sur un mensonge.

H. Hauser.

Dimitri Kobeko. **La jeunesse d'un Tsar** (Paul Ier et Catherine II), tiré du russe par Dimitri de Benckendorff. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-12.

Il est un peu tard pour parler de ce petit volume écrit sans aucun apparat critique, mais d'après de curieux mémoires et des correspondances authentiques (Porochine, prince Bariatinski, Mme d'Oberkirch, Engelhard, Krapovitski, etc.).

L'auteur prend Paul à sa naissance, raconte son premier mariage, qui fut malheureux, puis le second avec l'intéressante princesse Marie Fédorovna de Wurtemberg, le brillant voyage du comte et de la comtesse du Nord en Europe, leur séjour à Paris, l'hostilité de Catherine pour son fils, le refroidissement entre les deux époux, enfin l'avènement.

L'auteur insiste sur la valeur de la future impératrice Marie et sur le changement qui se produisit, à un moment donné, dans le caractère et l'esprit de Paul Ier, sans doute pour fournir une explication à la tragédie funeste de la fin du règne.

L'ouvrage est agréable à lire et se recommande comme lecture d'un passe temps instructif [2].

De Crue.

Schultz-Gora. **Un testament littéraire de J.-J. Rousseau, publié avec une introduction et des notes**, in-12. Halle, 1897.

Il existe à la Bibliothèque de Berlin une plaquette de 62 pages, datée de 1771 et intitulée : *Testament de Jean-Jacques Rousseau*. M. Albert Jansen l'avait déjà signalée et citée ; M. Schultz-Gora aujourd'hui la publie.

---

1. La Ligue, dit-il, combattait « pour défendre sa foi religieuse ». Mais les huguenots ne défendaient-ils pas aussi leur foi ? J'entends bien : on a le droit de défendre « la vérité », on est criminel de défendre « l'erreur ». — Il va sans dire que, sur des points de détail, M. de C. a raison de laver les ligueurs des accusations qu'on a lancées contre eux à la légère.

2. L'expression *petit neveu* est appliquée à tort pour désigner *un neveu à la mode de Bretagne.*

Ce Testament est-il bien de Rousseau ? Pour ma part, j'hésite fort à le croire. Quelques phrases d'une construction assez pénible me mettent sur mes gardes. Je demeure perplexe devant certaines assertions qui s'accordent si mal avec les opinions habituelles du philosophe de Genève que l'éditeur lui-même s'en étonne dans ses notes. Rousseau y use envers son *Émile* d'une sévérité bien extraordinaire chez un auteur. Je suis déconcerté de le voir si peu au courant des détails de la condamnation de ce livre par le sénat de Genève et nous parler du *Contrat social* comme s'il ne se souvenait plus que ce traité n'était que le fragment d'un ouvrage de plus longue haleine. Une chose me semble plus invraisemblable encore, c'est, d'un bout à l'autre de l'opuscule, ce ton de bonhomie et d'aimable enjouement dont je persiste à croire l'auteur des *Confessions* incapable : pour la première fois nous aurions affaire à un Rousseau gai et content. En général, je l'accorde, ce style est assez le sien, mais on sait que le XVIIIe siècle excellait en ce genre de pastiche et que nous possédons aussi plusieurs prétendus *Testaments* de Voltaire. J'aime mieux, jusqu'à preuve du contraire, considérer ces quelques pages comme une fine satire écrite par quelque lettré désireux de préciser avec justesse les qualités et les défauts d'un écrivain qu'il admirait.

Mais si ce *Testament* était authentique ? — Eh bien, peu importerait, en somme. Il ne nous apprend rien que nous ne sachions et je cherche en vain quelle contribution nouvelle il apporterait à l'étude de Jean-Jacques. C'est un court résumé de tout le bien et de tout le mal qu'on peut dire sur ses livres publiés avant 1772, une petite notice littéraire comme tout préfacier pourrait en écrire une en tête d'une édition d'*Œuvres complètes*, mais bien sommaire, bien superficielle, et, pour tout dire, bien banale.

Raoul Rosières.

Eugène Mottaz, professeur au collège d'Iverdon. **Stanislas Poniatovski et Maurice Glayre**, correspondance relative aux partages de la Pologne. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12.

Le Vaudois Maurice Glayre, qui devait figurer au Directoire exécutif de la République helvétique, comme son compatriote Laharpe, chercha d'abord fortune, non pas en Russie, ainsi que ce dernier, mais en Pologne. Secrétaire, puis conseiller du roi Stanislas Poniatovski, il fut envoyé par lui en France. Il a échangé avec son maître une correspondance fort curieuse, qu'un professeur d'Iverdon, M. Mottaz, a eu la bonne idée de publier, en l'augmentant des dépêches des autres agents du roi, qui étaient tombées aux mains de Glayre.

Cette correspondance s'étend de 1772 à 1795, du premier au dernier partage de la Pologne. Elle découvre une fois de plus l'indécision du

prince, que son attachement inébranlable à la personne de Catherine rendit suspect aux cours d'Europe, notamment à celle de Versailles, et que sa faiblesse de caractère faisait peu propre à régner durant la crise lamentable de son pays. La France de Choiseul, d'Aiguillon et de Vergennes restait en somme indifférente au sort de la Pologne et bientôt la Révolution l'absorba entièrement. Nul secours à attendre de ce côté, non plus que de l'anarchique noblesse polonaise, en faveur de ce pauvre roi que Catherine opprima jusqu'au bout malgré sa fidélité de caniche.

La lettre où le roi raconte la belle constitution du 3 mai 1791, destinée à faire enfin de la Pologne une nation forte, est la pièce la plus importante du volume, dont la lecture présente un très vif intérêt. L'éditeur a publié cette œuvre sans commentaire inutile; dans ses rares notes à peine y-a-t-il çà et là quelque erreur à relever [1].

De Crue.

Les médailleurs français depuis 1789, par M. Roger Marx (Paris, *Société de propagation des livres d'art*, 117, boulevard Saint-Germain, 1898), Lahure, éditeur. Un vol. in-8 illustré.

Les chefs-d'œuvre de la glyptique au xixe siècle n'avaient jusqu'ici suscité que des études éparses et des monographies dont beaucoup étaient rares, ignorées ou dénuées de valeur critique. En publiant son étude sur les *Médailleurs français depuis 1789*, sans dédaigner d'y joindre, en annexe, quelques chapitres de vulgarisation, M. Roger Marx nous a donné, sous la forme la plus complète qu'on pût souhaiter, à l'heure pour ainsi dire historique où elle devenait nécessaire, — la monnaie française n'est-elle pas en voie de complet renouvellement? — une œuvre désormais indispensable. L'excellente organisation de la section centenale de glyptique à l'exposition universelle de 1889, des campagnes en faveur de l'abandon des vieux coins monétaires, de la création d'empreintes nationales en meilleur accord avec notre temps, sa revendication de la liberté de la frappe étaient déjà des titres à notre reconnaissance. L'intéressante *Société de propagation des livres d'art*, par la beauté typographique du livre et la copieuse documentation qui l'illustre, ne la mérite pas moins.

Dès 1789, alors que tout art s'étant fait politique tombe dans une prompte déchéance, celui des médailleurs, seul, y échappe. Contraints à exprimer des idées nouvelles, à glorifier des réformes, des événements imprévus, des proclamations officielles et des revendications populaires, les graveurs, confondant les symboles révolutionnaires et les attributs royaux, tenteront d'obéir encore à l'ordonnance gracieuse des ci-devant

1. Le titre de *duc* est appliqué à faux à Rohan et à Vergennes.

allégories sentimentales. Ni Duvivier, ni N.-M. Gatteaux, ni Droz, ni Dumarest n'osent abandonner la tradition et créer l'école que peut-être la médaille de l'*Abandon des privilèges* avait pu faire espérer. Seul Dupré, qui s'était préparé au régime nouveau en célébrant la jeune liberté américaine, Dupré, portraitiste non moins habile que Duvivier, excelle aux groupements pittoresques et clairs, à « l'agencement de scènes microscopiques » — « gracilise l'antique, antique la grâce », et satisfait aux exigences des Assemblées. Nommé graveur général des monnaies, il donne à la République le profil de Mme Récamier, signe l'écu à l'Hercule, l'élégante pièce d'or du Génie de la constitution et ce délicieux jeton : la Minerve à la devise *Mente manuque*. Bonaparte qui triomphe le révoque. C'en est fini du style aimable où s'était complu le xviiie siècle. Au revers de l'immuable profil du César « Italicus » comme le glorifie déjà en 1797 le *système idéal*, on ne saurait dire que l'antiquité revit parmi tant de pénibles compositions et même de copies où se lisent les noms de Brenet, Tiolier, Jeuffroy, Jaley, et, plus souvent ceux de l'ingénieux Andrieu et de l'impeccable Galle. L'attribution aux médailleurs de deux sièges à l'Institut (1803), la fondation d'un grand prix de Rome en leur faveur (1805) ne peuvent que stimuler une activité désormais bien vaine. La mort de Jeuffroy (1826) est l'occasion du retrait d'un de ces sièges que M. Roty réoccupera soixante-deux ans plus tard. Que d'hésitations, de tentatives, de progrès timides dès l'abord, puis, un jour, soudains et rapides, durant ce long intervalle ! C'est d'aventure que, sous la Restauration, le retour qu'on affecte vers les institutions abolies permet à l'art de renouer une tradition rompue, comme fait Michaut dans l'élégante effigie de Louis XVIII. Domard et Barre rivalisent à animer le profil de Louis Philippe, l'un de majesté, l'autre de bonhomie. La nouvelle République qui commande ses coins à Gayrard et à Merley n'eût guère mieux illustré l'histoire de la glyptique sans le concours précieux d'Oudiné. Une école du paysage se formait alors, et la sculpture française, d'autre part, affranchie par Barye, David, Rude, Carpeaux, après les médaillons du sculpteur angevin, proposait aux graveurs l'incomparable modèle de ceux de Chapu. « C'est à lui que nous devons la dernière évolution de la glyptique », a dit M. Roty. L'enseignement plus direct et si patient d'Oudiné ne fut pas moins heureux. Il subit avec une énergie admirable le rôle fâcheux d'artiste de transition et se mit lui-même à l'école de ses disciples. Désormais la voie est ouverte aux novateurs. « Suivant une composition surannée, sur le champ poli comme un miroir, émergeait en une masse terne, la composition, et c'était entre le sujet et le fond une absence de lien illogique... L'ambition vint à M. Ponscarme de les assujettir à la loi d'une enveloppe commune, et, avec plein succès, il s'essaya dans le portrait aujourd'hui historique de Naudet... Le graveur ne s'était pas borné à *mater* le fond pour obtenir l'unité, l'harmonie ; la délicate souplesse du modelé y protestait contre l'exagération habituelle des

saillies et la sûreté des contours. Bien plus, M. Ponscarme s'aventurait à s'affranchir du cadre d'un listel inutile ; puis, renonçant à l'emploi des caractères typographiques... il contraignait la légende, par le style approprié des lettres et la variabilité de leur disposition, à prendre le rôle ornemental de l'écriture arabe ou japonaise, à participer pour l'effet au pittoresque de l'ensemble. » Tout événement dès lors suscitera un chef-d'œuvre. Degeorge, Chaplain, Daniel Dupuis, Roty sont les maîtres d'une école où l'on voit tour à tour s'enrôler des peintres comme MM. Raffaëlli, Guérard, Chéret, un émailleur, M. Grandhomme, des sculpteurs, MM. Frémiet, Dampt, Gardet, Peter, Nocq, Carabin, Alexandre Charpentier qui, comme M. Pierre Roche, gaufre le papier et rehausse le cuir. La médaille joint désormais à sa valeur documentaire le charme du bijou. M. Roger Marx a commenté l'une et l'autre avec le talent original d'un historien expert aux plus substantielles généralisations et d'un artiste soucieux des plus délicates analyses.

Jules RAIS.

P. DE LA GORCE. **Histoire du second Empire**, t. III, Paris, Plon, 1896, in-8, 485 p.

Ce tome III est composé suivant la même méthode et écrit dans le même style que les précédents. Ce n'est pas un simple ouvrage de vulgarisation puisqu'il y a des notes et même quelques renvois à des documents inédits (des archives de la guerre). Ce n'est pas une histoire scientifique, car il n'y a ni appareil bibliographique (sauf quelques renvois) ni indications critiques et — sans parler du ton passionnément conservateur et anti-italien – le style en est beaucoup trop académique et prolixe pour exprimer aucune pensée scientifique. C'est un de ces « ouvrages de bibliothèque » qu'on achète parce qu'ils ont un aspect savant et une belle apparence typographique, mais qu'on ne peut ni lire parce qu'ils ne sont pas agréables, ni consulter parce qu'ils ne sont ni clairs ni sûrs.

Ce volume, consacré à la période 1859-1861, se divise en sept livres : *Guerre d'Italie, Invasions italiennes, Traité de commerce, Expédition de Chine, Massacre de Syrie, Marsala et Castelfidardo, Décret du 24 novembre*. Il est donc occupé presque tout entier par l'histoire extérieure. C'est un récit de guerres et de négociations fait surtout avec des documents français et italiens. L'auteur paraît peu au courant des publications allemandes, il ne dit presque rien du rôle de la Prusse dans la campagne de 1859.

L'histoire des annexions italiennes, écrite dans un esprit anti-italien, reproduit la tradition catholique, l'auteur ne semble pas avoir connu la grande histoire allemande de Reuchlin. Il semble connaître incomplètement les publications anglaises. Dans le court récit du *Traité de commerce* (22 pages seulement contre 56 aux *Massacres de Syrie*)

il ne mentionne pas les biographies de Cobden, et il ne semble pas que le côté anglais de la question l'ait occupé. Il n'a fait aucun usage des *Conversations* de Nassau Senior qui auraient pu lui fournir des détails sur les années 1859 et 1860.

L'expédition de Chine commence par des considérations malencontreuses sur la *grande muraille*, l'auteur paraît en être resté à la conception traditionnelle de l'immobilité de la civilisation chinoise, il aurait eu avantage à lire l'ouvrage de Williams qu'il paraît ne pas avoir connu.

La religion des Druses est présentée comme « un mélange de l'ancien paganisme oriental » avec « quelques croyances musulmanes »; (le récit de l'expédition de Syrie est d'ailleurs la meilleure partie de cet ouvrage). — Le récit de la campagne de Sicile ne laisse pas voir le rôle des Suisses au service du roi, l'auteur n'a pas pensé à expliquer l'action du gouvernement suisse dans la désorganisation de l'armée napolitaine.

Malgré son titre, le livre *Décret du 24 novembre* est consacré surtout à l'histoire extérieure; la politique intérieure y est exposée sommairement, sauf la question romaine qui visiblement absorbe presque tout l'intérêt de l'auteur.

Ch. Seignobos.

René Doumic. **Études sur la littérature française.** 2e série. In-12. Perrin et Cie. Paris, 1898.

Il en est un peu des études littéraires de M. Doumic, comme de nos jolis boudoirs à la mode dont les sièges laqués, bien que dits anglais, et les guéridons d'acajou aux rebords de cuivre, si neufs qu'ils soient, font toujours penser à des boudoirs du temps de Louis XVI ou de l'Empire: elles sont très modernes mais avec mainte allure d'autrefois. On est stupéfait de trouver encore aujourd'hui un lettré qui vous déclare sans broncher que l'œuvre de M. Zola est dénuée de toute autre valeur « qu'une valeur exclusivement commerciale ». A la fin du volume est un article sur les *Statues de Paris* qui semblerait avoir été écrit sous Louis XVIII, par quelque émigré chagrin. Çà et là des opinions qu'on croyait mortes depuis longtemps ressuscitent et des analyses se mettent à élucider des faits qui n'ont plus de mystères pour personne. Ajoutez que cette critique qui consiste simplement, comme au bon vieux temps, à exprimer l'impression laissée par la lecture d'un livre, diffère étrangement de notre critique actuelle qui disserte, dissèque, compare, éclaire le sujet traité par de nouveaux documents, et recommence sur chaque point offert à ses appréciations une enquête complète. Malgré cela — ou peut être à cause même de cela — la lecture de ce recueil d'articles parus dans la *Revue des Deux-Mondes* a beaucoup de charme. On est tout aise d'y retrouver tant d'aimables qualités disparues de notre critique

savante, l'aisance, la simplicité, l'émotion, l'esprit. A ces qualités du vieux genre, l'auteur en joint d'autres encore qui lui sont toutes personnelles et nous séduit aussi bien souvent par la finesse de son observation, la franchise de ses jugements ou l'agilité de sa manière. C'est un livre à recommander — non peut-être à ceux qui veulent s'instruire exactement, — mais à tous ceux qui aiment à savourer de jolies choses.

Raoul Rosières.

Haeufigkeitswoerterbuch der deutschen Sprache. Festgestellt durch einen Arbeitsausschuss der deutschen Stenographiesysteme. Herausgegeben von F. W. Kaeding. — Steglitz bei Berlin 1897. Selbstverlag des Herausgebers und auch E. S. Mittler und Sohn, Berlin. Livr. 1-12. (L'ouvrage paraît en livraisons doubles à 3 marks et coûtera complet m. 22, 50.)

Voici un extrait d'un travail de statistique colossal, auquel ont participé 1,320 personnes pendant cinq ans, sous la haute direction de M. F. W. Kaeding, assisté d'un comité de trente-trois collaborateurs ou codirecteurs. Cette statistique générale des mots, avec leurs formes diverses, et des éléments de mots de la langue allemande contiendra : une introduction générale sur la nécessité d'une pareille œuvre et les conditions dans lesquelles elle peut et doit être entreprise ; les titres des ouvrages contenant les 20 millions de syllabes qui ont servi de base au travail ; l'organisation de ce travail, la liste alphabétique de tous les mots qui se sont rencontrés au moins quatre fois, des radicaux simples, des préfixes, suffixes et désinences, des voyelles et des consonnes, et enfin divers tableaux.

Comme nous venons de le dire, M. Kaeding ne nous offre en attendant que des extraits de l'ouvrage complet. Le manuscrit de ce dernier sera déposé à la Bibliothèque royale de Berlin, jusqu'au moment où l'on aura trouvé les fonds nécessaires. Espérons que ce moment n'est pas trop éloigné : la linguistique en profitera autant que la sténographie [1].

Alfred Bauer.

BULLETIN

— A la réunion annuelle de l'Association des bibliothécaires anglais (Londres, 1897, 20-22 octobre), le président, M. Henry R. Tedder, a prononcé un discours que nous recevons tiré à part du t. IX de la revue *The Library*. D'un ton simple et précis, l'orateur aborde successivement plusieurs points. Il parle de la fondation de l'Associa-

---

1. Il y aura probablement aussi lieu de compléter le travail. C'est ainsi qu'on trouve par exemple la seule forme *Dampfdrucks*, au génitif, lorsqu'il est certain que la forme du nominatif et de l'accusatif *Dampfdruck* est employée infiniment plus souvent. Il faudra donc dépouiller quelques nouveaux textes sur les machines à vapeur.

tion en 1877 et de ses progrès depuis cette date, puis des divers congrès bibliographiques des années 1896 et 1897. Le plus important a été le congrès réuni à Londres, en juillet 1896, sous les auspices de la Royal Society où ont été jetés les fondements d'un répertoire bibliographique international pour les sciences pures, puis le congrès international de Bruxelles, d'août 1897, où a été discuté et adopté le principe des bibliographies critiques. Passant en revue les récentes publications bibliographiques les plus importantes, M. Tedder accorde le premier rang à deux publications françaises, le premier volume du Catalogue général des imprimés de la Bibliothèque nationale publié sous la direction de M. Léopold Delisle, puis le Catalogue des Incunables de Mlle Pellechet. Dans le domaine de la Bibliothéconomie — l'affreux néologisme ! — l'orateur parle du Manuel de M. Albert Maire qu'il juge assez sévèrement et considère la traduction par M. Jules Laude du livre du docteur Graesel comme une nouvelle édition sensiblement améliorée. — Fr. F.-B.

— L'Académie de Bordeaux met au concours, pour l'année 1898 et les années suivantes : — I° Fondation Lagrange : *a*. étude grammaticale de la langue gasconne, dans un ou plusieurs de ses dialectes (400 fr.) ; *b*. un livre ou mémoire sur la numismatique des provinces méridionales (400 fr.); c. une monographie d'un des anciens monuments ou d'une ancienne ville de la Guyenne (400 fr.) — II° Fondation Brives-Cazes : mémoire ou livre relatif à l'histoire de la région du Sud-Ouest (500 fr.). — III° Prix Armand Lalande (2400 fr.) : ouvrage qui tendrait directement ou indirectement à la démonstration de l'existence de Dieu. — IV° Prix de l'Académie (médailles) : mémoire sur un des sujets suivants : 1° Notice biographique sur un des hommes remarquables qui ont appartenu à cette province; 2° Chronologie de la vie de Monluc; 3° Monographie de l'ancienne paroisse Saint-Remi de Bordeaux, d'après les titres originaux et les monuments ; 4° Histoire de l'amirauté de Guyenne; 5° Étude sur la situation des personnes du Sud-Ouest et des terres dans une paroisse rurale aux XVII° et XVIII° siècles, surtout d'après les minutes des notaires ; 9° Étudier, d'après les documents originaux, l'administration et le rôle d'un archevêque de Bordeaux au moyen âge, Pey Berland excepté; 7° Étude littéraire sur un ou plusieurs membres du barreau de Bordeaux de 1750 à 1850 ; 8° Dresser un état des documents sur l'histoire de Bordeaux et de la province, gardés en dehors de la Gironde, notamment dans les dépôts de Paris, Londres et Rome ; 9° Étude sur les modifications éprouvées, depuis les temps anciens, par les rives et par les passes de la Gironde jusqu'aux limites où se fait sentir la marée; 10° Étude sur les modifications éprouvées depuis les temps anciens par les côtes des Landes, les dunes et les étangs du littoral ; 11° Étude sur le port de Bordeaux et ses mouillages avant et depuis la construction des ponts ; 12° Monographie de l'initiative privée bordelaise en matière charitable de saint Paulin à nos jours; 13° Esquisse d'une histoire du romantisme dans une province française ».

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 9 mai — **1898**

J. Kublinski, **De Sapphus vita et poesi.** Pars prior Premisliæ, ex libello C. R. Gymnasii Premisliensis I. typis expressit J. Styfi, 1897 : 30 p.

Cette première partie d'une étude sur la vie et l'œuvre de Sapho est consacrée exclusivement à rechercher et à discuter les témoignages des auteurs anciens. Ils se réduisent en somme à peu de chose ; quelques passages d'Aristote, un certain nombre de citations dans Athénée, un mot d'Hérodote. M. Kublinski fait preuve de beaucoup d'ingéniosité, par exemple en ce qui concerne l'invention de l'instrument de musique appelé *magadis* ou *sambyké*, et l'histoire de la courtisane Rhodopis ; mais il faut bien reconnaître qu'il se laisse parfois entraîner, en un sujet si mince, à quelques digressions; ce qu'il dit de certains logographes, Hellanikos, Damastès et autres n'a qu'un rapport très éloigné, si même on ne veut pas dire aucun rapport, avec Sapho ; et plusieurs de ses conclusions de détail sont bien quelque peu hasardées; si Alcidamas, par exemple, parlant à la fois d'Archiloque et de Sapho (Aristote, *Rhét.*, II, chap. xxiii), reproche au premier son intempérance de langage, et s'abstient d'ajouter une épithète au nom de Sapho, cela ne signifie pas nécessairement qu'il ne trouve rien à dire sur les mœurs de cette dernière. L'ensemble de cet opuscule se lit cependant avec intérêt, et M. Kublinski a au moins le mérite d'avoir réuni et convenablement apprécié tout ce qui nous est connu par l'antiquité sur la célèbre Lesbienne. — Les *corrigenda* ne rectifient qu'une faible partie des fautes d'impression.

My.

Platon E. Drakoulès. **Neohellenic language and literature.** Three lectures delivered at Oxford, in June 1897. Oxford, Blackwell; Londres, Simpkin, 1897; VIII-70 pp.

C'est un très vaste sujet que M. Drakoulis traite en trois leçons seulement; aussi n'est-ce que dans ses lignes générales qu'il nous expose le développement de la langue et de la littérature néohelléniques depuis le moment où l'on peut en surprendre les premiers indices jusqu'à son dernier épanouissement. Il groupe les traits principaux de cette esquisse autour de trois grands événements historiques, la chute de Rome, la prise de Constantinople, la Révolution française, qui sont pour lui comme le centre de trois périodes distinctes du néohellénisme : la période byzantine, la période turque, la période néogrecque. La première leçon explique les origines et la continuité, à travers toutes ses vicissitudes, de la langue grecque commune, destinée à devenir de nouveau une langue littéraire digne de ce nom, et indique fort bien les raisons principales de cette persistante vitalité ; c'est que l'élément hellénique ne s'est jamais laissé absorber par les races conquérantes et n'a jamais cessé de vivre de sa vie propre même sous la pire servitude ; en outre, l'hellénisme resta toujours en étroite union avec le christianisme, qui en réalité préserva la langue sinon de l'abâtardissement, au moins de la disparition. La seconde leçon sort de ces considérations d'ordre général et quelque peu vagues ; M. D. s'y montre bien plus maître de son sujet et beaucoup plus précis. L'église grecque se fait le représentant de la nation grecque, les aspirations, encore peu conscientes, des populations helléniques vers la liberté donnent naissance à une littérature déjà nationale, dont les chants klephtiques sont l'expression populaire, et les poèmes crétois, l'*Érotocritos* par exemple, des productions moins naïves et d'un ordre plus élevé. Ce chapitre est de beaucoup le meilleur : ce que dit M. D. des chants klephtiques est bien compris, et il en cite des spécimens pleins de grâce et de sentiment. La troisième leçon, enfin, est consacrée presque tout entière à la littérature, surtout à la poésie de notre siècle ; mais le sujet est écourté, et comment ne le serait-il pas, étant trop vaste pour une seule leçon ? Le rôle de Koraïs est indiqué superficiellement, cependant non sans exactitude ; mais l'énumération, sans sérieuse appréciation littéraire, des poètes néogrecs ne donne qu'une idée imparfaite du vaste mouvement de renaissance qui dota d'une littérature déjà riche la Grèce régénérée. D'ailleurs, M. Drakoulis ne semble pas prévoir que la langue vraiment populaire est appelée à de plus hautes destinées ; quand il nous donne une demi-page de Rhigopoulos comme l'image de la langue actuelle universellement employée, je crains qu'il ne s'égare, et je voudrais croire, sans trop l'espérer pourtant, que cette sorte de compromis où se trouvent si étrangement mêlées les formes anciennes et les constructions modernes, ne tardera pas à mourir de sa belle mort, dès qu'un écrivain de génie comprendra que la vraie langue nationale doit être la langue

du peuple, et non l'idiome bâtard des journalistes et de quelques savants [1].

My.

Herbert Weir Smyth, **Notes on the Anapaests of Aischylos** (Extrait des *Harvard Studies in classical Philology*, vol. VII, 1896, p. 139-165).

Le même : **Mute and Liquid in Greek melic Poetry** (Extrait des *Transactions of the American Philological Association*, vol. XXVIII, 1897, p. 111-143).

Le savant auteur de l'étude bien connue sur le dialecte ionien ne cesse pas de contribuer par des recherches de détail à nous initier aux procédés de technique des poètes grecs. Voici deux de ses articles qui ont leur importance; mais je ne puis qu'en faire connaître le contenu, leur nature étant purement statistique, et par là même ne se prêtant ni à une analyse de détail ni à une critique d'ensemble. Le premier étudie les anapestes d'Eschyle suivant la place qu'occupe le système dans la tragédie : 1) anapestes de la *parodos*; 2) au commencement des épisodes; 3) à la fin des épisodes et de la pièce; 4) entre les chœurs. Cette subdivision tout empirique a au moins l'avantage de ne rien préjuger sur les mouvements du chœur ou d'un acteur qui pouvaient accompagner la récitation des anapestes; une classification d'après ces mouvements se heurte en effet à l'impossibilité de les connaître dans tous les cas. M. Smyth s'attache notamment à montrer que le dialecte est l'attique pur, sauf dans les noms propres, et dans le cas de la *parodos*, où sont admises des formes avec l'α long non-attique (selon d'autres de l'ancien attique) lorsqu'elles se rencontrent également dans les trimètres.

Le second article traite de la quantité devant muette + liquide dans la poésie mélique. Le relevé est fait d'après le troisième volume de Bergk et quelques fragments contenus dans le second; on verra que l'abrègement devient de plus en plus fréquent avec le temps. Toutefois M. Smyth ne dissimule pas que ses recherches ne peuvent pas donner de résultats définitifs, car la nature des morceaux ne peut pas être toujours exactement déterminée; quant à tirer de ces constatations des arguments pour ou contre l'authenticité de certains fragments, je crois que c'est aller trop loin [2].

My.

---

1. M. Bréal ne sera pas peu surpris de se voir attribuer (p. 6) par M. Drakoulis les deux vers si connus d'A. Chénier :

Ce langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.

L'erreur de M D. provient de ce que M. Bréal cite ces vers sans prononcer le nom du poète.

2. Il n'est pas nécessaire de signaler les rares oublis de M. Smyth, par exemple τεθνάκην, *Sapho*, 2, 15. 'Εδάκρυσαν est placé par erreur parmi les exemples du κρ médial précédé de l'augment.

E. **Demolins. A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons.** Didot, Paris (s. d.), in-12. iv-412.

P. de Rousiers. **Le Trade Unionisme en Angleterre,** avec la collaboration de MM. de Carbonnel, Festy, Fleury, Wilhelm (Bibl. du Musée social). Paris, A. Colin, 1897, in-18°. xi-356 p.

Voici deux ouvrages issus d'une même école, celle des disciples de Le Play; le meilleur des deux n'est pas celui qui a fait le plus de bruit.

I

M. Demolins a réuni une série d'articles de *la Science sociale,* sa revue, sous une couverture très voyante, ornée d'un petit planisphère où se détachent en rouge les pays occupés par des peuples de langue anglaise (l'Argentine y figure en rose pour indiquer l'influence des capitaux anglais). Les articles ont été rangés en trois livres : 1° *Le Français et l'Anglo-Saxon dans l'École ;* 2° *Le Français et l'Anglo-Saxon dans la vie privée ;* 3° *Le Français et l'Anglo-Saxon dans la vie publique.* Cette ordonnance rationnelle n'est, d'ailleurs, que dans les titres : le livre I contient un article sur le régime scolaire *allemand ;* le livre II traite de l'éducation et de la natalité ; le livre III parle du socialisme *allemand* et discute la question « Quel est l'état social le plus favorable au bonheur » ? Il ne faut donc voir dans cet ouvrage qu'un recueil d'essais isolés ; toute l'unité est dans une intention maîtresse et une théorie favorite de l'auteur.

L'intention est évidente : M. D. prêche à la France la conversion sociale. Les Français ont des habitudes dangereuses : ils ont trop de fonctionnaires et trop peu d'enfants, la bourgeoisie française s'occupe trop de la dot de ses filles et de la carrière de ses fils et pas assez de mettre ses fils et ses filles en état de gagner leur vie ; l'État encourage trop la vie routinière et improductive des carrières dites libérales et détourne les forces des carrières actives et utiles. Il faut que les Français changent leurs mœurs, leur système d'éducation, leur conception de la vie, leur organisation politique et ils doivent prendre modèle sur les peuples anglais. — L'intention, on le voit, est excellente. Comme la thèse fondamentale contient une forte part de vérité (d'ailleurs banale), le livre est plein de remarques de détail justes [1] (aucune d'ailleurs n'est neuve) et de sages conseils (tous d'ailleurs des lieux communs). Comme ces vérités salutaires et évidentes sont présentées avec une bonhomie naïve et une ardeur de prophète (dans un style incorrect et sans précision, d'ailleurs), le livre laisse une impression de sympathie pour l'auteur et il faut un effort pour se décider à appliquer la critique régulière à un si brave homme. Mais il y a une telle immoralité intellectuelle dans

1. Sur la vanité de la bourgeoisie, la vie stupide des officiers français, l'impuissance de la religion chrétienne à rendre un peuple actif et prospère, la supériorité du bonheur trouvé dans l'effort sur le « bonheur stagnant et croupissant » du repos.

le succès de presse fait à une production si puérile, si dépourvue de réflexion, de critique et de connaissances que la *Revue critique* remplira son office en signalant ce scandale aux lecteurs éclairés.

Je ne m'arrête pas à discuter le tableau de la société française, M. D. l'a poussé au noir suivant l'usage des prédicateurs, il fallait effrayer le pécheur pour le convertir. Je m'en tiens aux faits qu'il apporte à l'appui de sa thèse et de la théorie sociale et historique qu'il prétend en tirer. — Le régime scolaire est mauvais en France, dit M. D., il ne forme pas des hommes. Pour le prouver, il décrit le lycée d'il y a vingt ans, sans dire un mot des réformes qui ont en partie transformé la discipline claustrale et militaire; évidemment il les ignore. — Le régime scolaire est mauvais en Allemagne, M. D. ne le décrit pas et probablement ne le connait pas, il lui suffit que l'empereur Guillaume II ait déclaré n'être pas content de l'école allemande. Pas d'autre preuve; M. D. cite naïvement ce discours sans se demander ce que vaut l'opinion de Guillaume, sans même voir que ce qu'il reproche à l'école, c'est justement de ne pas rendre les élèves assez militaires et assez conservateurs. — Le régime scolaire est bon en Angleterre. La preuve, c'est un prospectus d'un établissement anglais créé pour préparer des colons, « afin de compléter les lacunes de l'éducation du collège » (du collège *anglais*); c'est aussi une visite faite par l'auteur à l'école d'Abbotsholme, créée en 1889, accompagnée d'attestations de parents qui marquent très nettement le caractère *exceptionnel* de cette institution. Et sur « cette expérience » pédagogique (le mot est de lui-même), M. D. construit une généralisation qui embrasse tout le régime scolaire anglais [1] ! « Le Français, a-t-il dit (p. 13), brille surtout dans les travaux d'imagination, *dans les généralisations rapides et par conséquent hasardées*. » M. D. est bien français.

En punition de son mauvais système d'éducation, la France a une mauvaise situation financière; son agriculture languit. L'Angleterre est récompensée de son bon régime scolaire par sa prospérité agricole. « Chez les Anglo-saxons l'agriculture n'a été abandonnée ni par la classe supérieure ni par la masse de la nation... » A l'appui, deux références à L. de Lavergne et à Taine, c'est-à-dire à deux descriptions d'un état de choses disparu. De la crise agricole qui inquiète tant les Anglais depuis plus de dix ans, M. D. ne sait rien. N'a-t il donc lu aucune revue anglaise contemporaine ?

L'Allemagne, organisée au mépris de la doctrine de M. D. (on verra plus bas comment), doit en être punie par la déchéance économique. Aussi M. D. tient-il à ignorer les progrès de son industrie, le développement de son commerce, la concurrence redoutable dont se décla-

1. M. D. a découvert aussi que l'Anglais voyage plus facilement en troisième que les autres peuples, étant exempt de sotte vanité (p. 207). Il ne sait donc rien des usages de l'Allemagne.

rent menacés les Anglais, moins persuadés que M. D. de la supériorité commerciale des produits anglo-saxons sur l'article « made ni Germany ». « Le grand péril, le grand danger (*sic*), le grand adversaire ne sont pas... de l'autre côté du Rhin : le militarisme et le socialisme se chargent de nous débarrasser de cet ennemi-là et cela ne traînera pas. » Pour lui, l'Allemand c'est l'homme qui « arrive avec de gros bataillons et avec des armes perfectionnées », au contraire de l'Anglais qui « arrive isolément et avec une charrue ». Évidemment, il ignore aussi le colon, l'ingénieur, le voyageur de commerce allemands.

M. D. ne semble pas être beaucoup mieux informé ni sur le militarisme ni sur le socialisme allemands qui doivent « nous débarrasser » de l'Allemagne. — Le peuple prussien « à moitié oriental » est « resté en retard de deux siècles sur l'horloge de l'Occident. Sur les bords de la Sprée on joue encore avec le plus grand sérieux aux Philippe II et aux Louis XIV... ». — Le socialisme allemand, M. D. l'étudie dans Winterer et peut-être dans Laveleye ; il ignore ses origines françaises et anglaises ;« le socialisme, dit-il, est essentiellement un produit d'origine et de fabrication allemande ». La réfutation sommaire du *Kapital* (p. 254) montre que M. D. n'en a jamais lu même une analyse. — Il croit que « ces théories furent formulées en programme par les socialistes révolutionnaires en 1877 (1875 ?) au Congrès de Gotha » ; il ignore évidemment le programme de Eisenach de 1869. — Enfin, il connaît si mal le socialisme contemporain, qu'il le confond avec la communauté primitive, d'ailleurs hypothétique, des tribus barbares.

Lo doctrine de M. D. ne permet pas aux Anglo-Saxons d'être socialistes. Il déclare donc tout naturellement qu'il n'y a pas de socialisme en Angleterre ni aux États-Unis. « Les historiens du socialisme, lorsqu'ils en arrivent à l'Angleterre... n'ont rien ou presque rien à raconter. » Et il le prouve par une citation : « L'Annuaire du socialisme (*Jahrbuch der Sozialwissenschaft*) du docteur Ludvig Richter, qui passe en revue les progrès du socialisme dans tous les pays, ne mentionne même pas l'Angleterre et la bonne raison qu'il en donne, c'est qu'il n'a rien à dire. » Le « Jahrbuch *für* Sozialwissenschaft und Sozialpolitik » (que M. D. semble citer ici de seconde main) a cessé de paraître en 1880 ! M. D. aurait pu prendre des informations plus fraîches sur l'Angleterre (ne fût-ce que dans le *Wœrterbuch der Staatswissenschaften* qu'il paraît ne pas connaître), il aurait appris qu'il y a pourtant quelque chose à dire du socialisme anglais et même américain, il aurait du moins hésité à écrire que la race anglo-saxonne aux États-Unis résiste au socialisme « comme la vigne américaine résiste au phylloxéra ».

Voici maintenant la doctrine [1], fondement de la *Science sociale*. Il y

1. Certaines erreurs de détail sont les signes d'une instruction historique rudimentaire. P. 301. Les jeux de Sybaris et Crotone « lointaine origine des honteux combats de gladiateurs ». P. 380. L'oppression de l' « époque des Césars » (*sic*, il

a dans le monde deux espèces de sociétés : 1° les *sociétés à formation communautaire*, où l'individu est encadré par une communauté qui le soutient, lui évite l'effort, mais aussi l'entrave et le déprime, elles se subdivisent en deux types, « communautaires de famille, communautaire d'État » ; 2° les *sociétés à formation particulariste* où l'individu, livré à lui-même, obligé à l'initiative et à l'effort, est amené à se créer une vie indépendante. — De cette seconde espèce, « les races scandinaves et anglo-saxonnes fournissent le spécimen le plus pur » (p. 84) et, en fait, M. D. n'en connaît que trois cas : Angleterre, États-Unis, Norvège. Dans la première espèce rentrent toutes les autres sociétés connues. — La formation communautaire favorise les « politiciens » semblables à des « frêlons » et la masse des « retardataires, des incapables, des impuissants » ; elle mène au « socialisme qui n'est qu'une résurrection plus ou moins modifiée du communisme oriental ». La formation particulariste aboutit à une société démocratique, d'agriculteurs et d'industriels instruits et prospères.

C'est un caractère qui tient à la « race ». Le « Celte est communautaire; le Saxon est particulariste ». Il serait inutile de demander à M. D. ce qu'il entend par une « race », et, s'il y a des « races » spéciales à chacun des pays d'Europe; c'est une question qu'il n'a pas examinée, il ignore même que d'autres l'ont posée (et résolue[1] en sens inverse de sa théorie). Il n'a même pas songé que s'il y a une race saxonne, les représentants les plus authentiques en sont les gens du vieux duché de Saxe qui vivent en régime communautaire sous un Empire militariste et socialiste. Il s'est pourtant avisé que la société anglaise, contrairement à sa théorie, nourrit une nombreuse aristocratie de « frêlons » communautaires et qu'elle est pleine de *snobs*; mais il l'explique : « L'aristocratie héréditaire a été importée du continent par les Normands avec Guillaume. Nous savons aujourd'hui que les conquérants normands appartenaient à la formation communautaire. » De même « le snobisme... en Angleterre est un état factice et importé ». « Le gentleman est la forme saxonne de la classe supérieure,... le lord en est la forme normande. »

Et comme on pourrait se demander à quoi sert de prêcher les Français qui, par leur race celtique, doivent être condamnés au régime communautaire, on nous apprend que le mal n'est pas sans remède ; car en Angleterre « par un phénomène de distillation sociale continue, les Celtes se saxonisent de proche en proche » (p. 184).

Il resterait à chercher quelle raison extérieure a produit le succès d'un pareil livre, mais la question n'est pas du ressort de la *Revue critique*.

---

s'agit peut-être du Bas-Empire), prouvée par les déclamations de Lactance et de Salvien.

1. Voir entre autres Lacombe, *L'histoire considérée comme science*, et J. M. Robertson, *The Saxon and the Celt*.

II.

De Le Play, leur maître commun, M. Demolins a gardé l'habitude des doctrines sans fondement débitées sur un ton prophétique, M. de Rousiers et ses collaborateurs lui ont pris seulement sa méthode d'observation patiente et consciencieuse. Chargés par le Musée social d'une mission en Angleterre pour étudier les syndicats ouvriers sur les lieux, ils se sont partagé l'enquête. Le chef de la mission M. de R. a pris les *Unions* les plus faiblement constituées, celles des ouvriers du bâtiment et des ouvriers agricoles, M. Festy les *Unions* des travailleurs des docks, M. J. Wilhelm les *Unions* de mineurs, M. A. Fleury les *Unions* des mécaniciens et des ouvriers de construction navale, M. de Carbonnel les *Unions* des industries textiles; chacun a opéré avec une méthode commune, mais d'une façon indépendante. L'ouvrage se compose de sept monographies encadrées dans trois chapitres généraux, deux en tête (*1. La nécessité du groupement syndicales, 2. Causes général de succès du Trade-Unionisme en Angleterre*), un à la fin (*L'avenir du trade-unionisme*), tous trois écrits par M. de Rousiers.

Ce n'est pas du tout une simple compilation de règlements de syndicats, et de statistiques de membres et de budgets. Les enquêteurs ont observé et décrit le genre de vie des ouvriers et le caractère spécial de leur union dans chaque métier. Ils ont même cherché à se rendre compte des causes de faiblesse ou de force de l'*union*, des avantages qu'elle procure, des motifs qui l'on fait créer et la maintiennent. Ils n'ont pas eu la prétention de donner un tableau complet du Trade-Unionisme; l'entreprise eût été au-dessus de leurs moyens d'information et d'ailleurs inutile depuis l'admirable *Histoire du Trade-Unionisme* de M. et Mme Webb. Mais ils ont choisi avec discernement plusieurs types représentatifs de chacune des principales régions.

Comme on doit s'y attendre dans une collaboration, on sent entre les diverses parties de l'ouvrage des inégalités suivant la portée d'intelligence, l'expérience, l'habileté d'exposition de chaque auteur ; et les collaborateurs de M. de R. ne s'étonneront pas si je trouve plus de maturité et plus de pensée dans ses chapitres. Il me semble aussi qu'il y a plus d'enquête personnelle dans le travail de M. Festy, que les autres collaborateurs se sont parfois laissé tyranniser par les statistiques et les documents officiels, et que M. de C. a donné trop de raisonnements sociaux et pas assez d'observations. Mais l'ensemble n'en fournit pas moins un tableau suffisant pour orienter les lecteurs français.

La pensée maîtresse exprimée par M. de R. est que les *trade unions* sont le résultat des conditions du travail salarié au XIXe siècle. Le « phénomène social » des syndicats d'ouvriers qui a pris des formes si désordonnées est « la manifestation d'une force existante; la science sociale a pour objet d'étudier cette force ». La *Science sociale*, qui se manifeste chez M. Demolins par de si étranges ignorances, a

donné à M. de R. une méthode solide non seulement pour l'observation des détails, mais pour l'étude des rapports entre les faits sociaux. Pour étudier le trade-unionisme, il a essayé d'analyser les besoins qui l'ont fait naître et les forces qui l'ont fait réussir en Angleterre. Le besoin résulte des conditions du métier, le succès tient à la valeur personnelle des membres de l'*union*. Ainsi il a été amené à étudier systématiquement : 1° les conditions du *métier ;* 2° les habitudes et l'éducation du *personnel*.

Les métiers ont été inégalement transformés par la grande évolution industrielle et commerciale du siècle, aussi le besoin du syndicat s'est-il fait sentir inégalement aux ouvriers des différents métiers. Il est au maximum dans les industries à machines et à grandes usines (textiles, fers, usines) où les ouvriers ont besoin d'une représentation permanente pour discuter avec le patron le marché collectif de travail : très fort encore dans les métiers qui subissent l'évolution commerciale directement parce que les travailleurs ne sont pas spécialisés (ouvriers des docks, ouvriers agricoles); il est au minimum dans les métiers que l'évolution commerciale atteint indirectement et où les ouvriers spécialisés sont protégés contre la concurrence par leurs connaissances spéciales (ouvriers du bâtiment). L'ordre d'exposition de l'ouvrage a été de commencer par les métiers où le besoin d'union est le plus faible.

Le succès tient non pas seulement au nombre des membres, mais à leur valeur; les *unions* renferment les meilleurs ouvriers, ceux qui obtiennent les meilleures conditions de travail, qui sont les vrais représentants de la classe ouvrière et ses chefs politiques. M. de R. insiste sur la situation conquise par les *Trade-unionistes* dans l'opinion même de la bourgeoisie anglaise et montre qu'elle tient à la valeur exceptionnelle des chefs, leur force de caractère, leur désintéressement, leur sagesse, et il en donne des exemples. (Cette situation est d'ailleurs récente, jusqu'à 1867 les classes cultivées d'Angleterre traitaient les unions avec plus de mépris encore que les nôtres ne parlent aujourd'hui des syndicats.)

Par la nature même de sa mission, M. de Rousiers était obligé de défendre les *Trade-Unions* contre le reproche de socialisme, il lui fallait donc atténuer la portée des déclarations socialistes du Congrès des *Trade-Unions* à Cardiff. Il l'a fait très correctement, sans fausser les faits, en expliquant les conditions spéciales qui ont amené le vote du Congrès et il a apprécié très loyalement « l'escamotage parlementaire » par lequel l'état major du « vieux Trade-Unionisme » s'est débarrassé de ses adversaires.

Cet ouvrage est incontestablement le meilleur fruit scientifique produit jusqu'ici par le *Musée social*.

Ch. SEIGNOBOS.

BULLETIN

— L'année dernière, s'est fondée en Italie une société pour la diffusion et pour l'encouragement des études classiques. Le siège social est à Florence et le président actuel est M. Vitelli. Elle vient de commencer la publication d'un bulletin : *Atene e Roma, Bulletino della Società italiana per la diffusione e l'incoraggiamento degli studi classici* : six numéros par an ; prix : 8 lires. Le premier numéro contient : Ai nostri lettori ; E. Piccolomini, Le Odi di Bacchilide; F. d'Ovidio, Non soltante lo bello stile tolse da lui ; E. Pistelli, La Filologia classica in Ungheria nel 1896 ; des comptes rendus et les actes de la Société. Nous souhaitons à la Société nouvelle de voir ses efforts récompensés. Le nom de M. Vitelli est au reste la meilleure assurance de succès. — P. L.

Le volume XXVIII des *Transactions and Proceedings of the American philological Association, 1897* (Boston, Ginn and C°) contient les articles suivants : C. L. Brownson, *Reasons for Plato's hostility to the Poets* : étude et discussion de tous les textes d'où il résulte que Platon voyait dans les poètes les ennemis de la raison et de l'abstraction ; E. G. Sihler, *Lucretius and Cicero* : rappelle les témoignages incertains (*Ad. Q. fr.*, 2, 11, 3 et Jérôme, *Chr.* 1923) relatifs au sujet et les débats qu'ils ont soulevés ; M. Bloomfield, *Indo-european notes* : sur le vocalisme et l'accent du participe moyen, ion. ἔσκε=ἔστε, *salus* et *saluos*, les fractions dans l'Avesta ; T. Peck, *Cicero's Hexameters* : étudie quelques-unes des particularités des fragments qui nous restent et rassemble les témoignages des anciens sur l'œuvre poétique de Cicéron ; A. Fairbanks, *On Plutarch's Quotations from the early Greek philosophers* : tableau des citations d'Héraclite, Xénophane, Parménide, Anaxagore et Empédocle ; habitudes de Plutarque dans l'usage qu'il en fait; F. A. March, *The Enlargement of English dictionary* ; H. Collitz, *Traces of Indo-European accentuation in Latin* : développe une hypothèse de Wharton ; H. W. Smyth, *Mute and liquid in Greek melic poetry* : statistique détaillée de tous les cas; — *Proceedings* Ch. Knapp, *Archaism in Aulus Gellius* : continue la série précieuse des études de M. K. sur la langue d'A. G. ; S. G. Ashmore, *Faxo with the future indicative in Plautus* ; W. A. Hammond, *Aristotle's Doctrine of the Central Sense* : surtout d'après le *De Anima* et le *De Sensu et Sensili* ; Earle, *Antistrophic verbal responsion in Attic tragedy* ; Perrin, *The Ethics and amenities of Greek historiography*, publié in extenso dans l'*American Journal of Philology*, n° 71 ; Elmer, *The supposed May-potential use of the Latin subjonctive* : sera publié dans les *Studies* de Cornell ; E. Case, *A neglected aspect of Roman character* : il s'agit de la faculté de créer des symboles ; Ch. Peabody, *A Gnostic inscription from Athens*, n° 3413 du Musée national ; P. Harrington, *The purpose-accusative in Propertius* : 15 ex. de *ad* et 22 de *in*, l'emploi est beaucoup plus libre qu'à l'époque classique ; Ch. Knapp, *Brief notes* : Hor. *S.* 1, 9, 6 et Cic. *Cat.* 1, 23 ; Th. Fitz-Hugh, *A questionable tradition in Latin historical syntax* : la préposition *de* n'est pas employée dans Cicéron pour éviter l'ambiguité de l'emploi du génitif (cette doctrine n'est pas aussi généralement admise que le croit l'auteur) ; Elmer, *The distinction between the Latin present and perfect-tenses in expression of contingent futurity* ; W. N. Bates, *The date of Tyrtaeus* : le poète était connu en 635 ; W. N. Bates, *Some readings of a fifteenth cent ms. of De Amicitia* : manuscrit d'origine italienne, principales var.; A. Gudeman, *The Vita*

Agricolae of Tacitus : c'est une biographie, rien autre; G. Hale, *A new ms. of Catullus* : ms. de Rome à mettre à côté de *G* et de *O*; H. P. Linscott, *The syncretism of the locative and instrumental in Latin* : s'explique par la possibilité des deux contructions dans certains cas; J. L. Margrander, *Two passages of Sophocle's Antigone*, 1-3 et 1095-7; W. P. Mustard, *The Delphin classics;* W. Warren, *A study of conjunctional temporal clauses in Thucydides* : mode, temps, conjonctions, place relative des propositions. Ce qui frappe le plus, si on compare ce volume à ses aînés, c'est l'accroissement du nombre des études de syntaxe, surtout de syntaxe latine. Il est possible que l'influence de M. Gardner Hale ne soit pas étrangère à cette tendance qui se révèle dans les études de philologie classique en Amérique. — P. L.

— Il y a parfois plus de nouveauté dans une petite plaquette que dans un gros volume. Sous ce titre, *Une oraison funèbre inconnue de Bossuet* (Vitry-le-François, 1897; in-8, 26 pages, un franc), M. Ernest Jovy vient de publier une communication qu'il a faite à la Société des Sciences et Arts de Vitry-le-François le 6 mai 1897, et qui a enrichi d'un fait nouveau et précis l'histoire des œuvres de Bossuet. Il établit dans cet opuscule, grâce à un manuscrit de la Bibliothèque nationale, que Bossuet prononça, le 16 juillet 1686, dans l'abbaye de Faremoutiers, l'oraison funèbre de Marie-Constance du Blé d'Uxelles, abbesse de ce monastère. M. l'abbé Lebarq et M. Rébelliau avaient émis des hypothèses au sujet d'une oraison funèbre prononcée à Faremoutiers dont il est question dans une lettre de l'évêque de Meaux. M. Jovy a mis hors de doute le nom de l'abbesse à la mémoire de laquelle fut consacré ce discours et la date à laquelle il fut prononcé. Il paraît que le fait avait déjà été signalé incidemment en 1863 dans une monographie sur l'abbaye royale de Faremoutiers; il faut espérer que, après la communication de M. Jovy et la publicité de la *Revue critique* y aidant, cette mention, maintenant bien établie, sera introduite dans la liste des oraisons funèbres de Bossuet. M. Jovy a joint à l'exposé de sa découverte quelques renseignements sur Mme du Blé d'Uxelles et sur les relations de l'évêque de Meaux avec Faremoutiers. Souhaitons que M. Jovy, qui a augmenté d'un fait précis et incontestable l'histoire de la prédication de Bossuet, puisse un jour, grâce à une découverte encore plus heureuse, augmenter les œuvres de Bossuet du texte même de l'oraison funèbre de l'abbesse de Faremoutiers. — G. L.-G.

— Les écrivains hongrois réunissaient rarement leurs études parues dans différents recueils. C'étaient quelquefois les sociétés littéraires qui, après la mort d'un éminent écrivain, s'acquittaient de cette tâche. Mais de nos jours quelques auteurs, imitant ce qui se fait à l'étranger, réunissent les études qui leur semblent mériter cet honneur. Ainsi M. Charles Széchy, professeur de littérature hongroise à l'Université de Kolozsvár, vient de donner deux volumes d'articles qui méritent toute notre attention. Le premier intitulé : *Petites Études* (*Kisebb tanulmányok*, Budapest, 1897, 404 pages) se compose de quatre portraits littéraires et de plusieurs dissertations : 1° Juliette Arany, la fille du grand poète national qui l'a immortalisée dans son épopée *Toldi*, est caractérisée par quelques lettres à ses amies; 2° Stéphanie Wohl dont le salon tout français servait de réunion aux sommités littéraires et politiques des vingt dernières années, nous est représentée comme une romancière distinguée; ses articles français parus dans la « Revue internationale » de Gubernatis nous renseignaient sur le mouvement littéraire en Hongrie; 3° l'étude sur François Kœlcsey est un tableau de la Diète de 1832 où ce poète sentimental, qui fut en même temps un grand orateur, représentait le comitat Abauj. La collection Szemere, encore inédite et qui appartient au lycée réformé de Budapest, a été utilisée par Széchy qui a pu ainsi jeter un jour nouveau sur la candidature de Kœlcsey aux fonctions de secré-

taire perpétuel de l'Académie hongroise. On croyait que le poète avait été écarté à cause de ses opinions trop libérales et nettement opposées à celles des magnats fondateurs de l'Académie ; d'après ses lettres on voit que son idéalisme et son extrême sensibilité l'ont empêché de faire les démarches nécessaires — Le 4e portrait est celui du poète et pasteur Szasz Gerœ, âme haute et cœur noble, dont un conte épique a pour héroïne Charlotte Corday et une pièce de théâtre Madame Roland; il rappelle par plusieurs traits Lamartine. — Parmi les neuf articles, quatre se rapportent à l'ancienne littérature hongroise. Dans le cinquième, l'auteur fait ressortir le grand intérêt que présente la publication de Széll : *A bihari remete* (L'ermite de Bihar), ouvrage philosophique que Bessenyei avait écrit au commencement de notre siècle et qui était resté inédit à cause de la censure. Bessenyei y attachait une grande importance et, en effet, nous y voyons, encore mieux, que dans ses tragédies et dans ses pièces lyriques, l'influence de Voltaire et des encyclopédistes. Les autres études traitent d'Anyos, le talent lyrique le plus original de la fin du XVIIIe siècle ; de l'épopée d'André Horvath sur Zircz, la maison-mère des Cisterciens hongrois ; d'André Horvath et de Blumauer ; et finalement, nous trouvons un morceau achevé sur la poésie lyrique après la Révolution avec des caractéristiques très originales de Lisznyai, Toth, Gyulai, Szasz (Charles), Lévay et Vajda. — Dans le second volume intitulé : *Impressions et souvenirs* (*Benyomasok és emlékek* (Ibid, 367 pages), nous relevons surtout l'étude sur Bacsanyi, le poète de la Révolution française, qui le premier sonna le tocsin dans sa Revue *Magyar Muzeum* éditée à Kassa. Destitué, il fut bientôt impliqué dans la conspiration de Martinovics. Condamné sans preuves à un an de prison, amené à Kufstein où il eut comme compagnon Maret, le futur duc de Bassano, relâché, Bacsanyi se retira à Vienne où il vécut longtemps comme copiste aux gages d'un florin 20 kreuzers par jour. Il devient enfin rédacteur au ministère des finances et épousa Gabrielle Baumberg connue par ses poésies délicates. Son bonheur ne devait pas durer longtemps. Lorsque Napoléon fit son entrée à Vienne (1809), on dit que Bacsanyi traduisit sa proclamation aux Hongrois. Il quitta Vienne avec les troupes françaises et s'établit à Paris où Napoléon lui accorda une pension de 2,000 francs. Lorsque les alliés entrèrent à Paris, Bacsanyi fut fait prisonnier et traîné, par Fontainebleau et Dijon, à Brunn et de là, toujours sans preuves, interné à Linz. Le gouvernement autrichien lui permit de toucher sa pension jusqu'à sa mort (1845). Il serait intéressant de savoir si cette récompense lui fut accordée pour avoir traduit la proclamation et perdu ainsi sa position à Vienne, ou bien, comme Bacsanyi et sa femme l'ont toujours prétendu, comme subsides sur le fonds institué pour des hommes de lettres exilés. La plupart des savants hongrois, M. Széchy également, acceptent la première version accréditée depuis Kazinczy qui était l'ennemi personnel de Bacsanyi ; d'autres, comme l'auteur de l'étude la plus récente sur Bacsanyi, François Szinnyei (*Revue d'histoire littéraire de la Hongrie*, 1898, fasc. 1 et 2) croient que Bacsanyi est innocent. Les archives nationales de Paris ne possèdent aucun acte relatif à cette pension, et le doute subsistera tant qu'on n'aura pas trouvé un document qui établisse le fait. En tout cas il nous semble bien étrange de voir Metternich réclamer à plusieurs reprises la pension au gouvernement français, s'il avait su pertinemment que Bacsanyi était coupable ; d'autre part, la générosité de Napoléon serait-elle allée si loin, si Bacsanyi n'avait pas rendu un service signalé ? — Les autres *Impressions* sont des études sur les artistes hongrois établis à Munich et quelques descriptions de Naples, de Capri, de la Spezzia et de la vie monacale en Italie. — J. K.

— Le dernier *Bulletin de l'Académie hongroise* (avril) nous apporte la nouvelle d'une découverte littéraire très intéressante due à l'historien Guillaume Fraknoi qui,

installé depuis des années à Rome, fait des recherches dans la Bibliothèque du Vatican. Les historiens de la littérature hongroise ont cru jusqu'ici que le prieur de Bude, qui avait appelé l'imprimeur Hess en Hongrie et auquel est dédié le premier livre imprimé dans ce pays, le *Chronicon Budense* (1473), était Ladislas Geréb, parent du roi Mathias Corvin. Or, M. Fraknoi a trouvé dans les archives du Vatican quatre lettres que ce Ladislas, envoyé du roi Mathias à Rome, avait adressées au pape Paul II. Dans une de ces lettres il met après son nom de baptême, son nom de famille : *de Kara*. Un bref du pape Paul II, un document de la bibliothèque Czartoryski à Cracovie et une charte du chapitre de Presbourg nomment également Ladislas Karai, prieur de Bude entre 1469 et 1473. Il n'est donc pas douteux que dans toutes les histoires de la littérature le nom de Ladislas Geréb, qui ne fut d'ailleurs jamais prieur de Bude, mais bien évêque de Transylvanie, est à remplacer par celui de *Ladislas Karai*. — J. K

— En 1893, le secrétaire perpétuel de l'Académie hongroise, M. Koloman Szily, appela l'attention de ses confrères sur un fragment d'un Dictionnaire latin-hongrois provenant de la bibliothèque des Franciscains de Gyœngyœs et qui se trouve relié avec une exemplaire du *Catholicon* de Joannes Balbus de Janua (1487) à la bibliothèque de l'Académie. Le directeur Ignace Veress en fit une copie et l'Académie chargea M. Jean Melich de donner une édition critique de ce manuscrit. Elle vient de paraître sous le titre : *Le Fragment du Dictionnaire latin-hongrois* de Gyœngyœs (*A gyoengyoesi latin-magyar szotartœredék*, Budapest, Académie, xxxvi-242 pages), et forme avec les ouvrages analogues édités par Finaly et Szamota (cf. *Revue critique*, 1896, n° 42) le quatrième monument linguistique qui paraît depuis quelques années. Ce fragment est fait d'après le *Catholicon* de Joannes Balbus de Janua qui, de 1460 à 1520, eut une vingtaine d'éditions, le Dictionnaire de Calepinus (1516) et le *Vocabulista* de Papias (1476). M. Melich croit avec M. Szily que le fragment hongrois dont l'auteur est inconnu, date de la première moitié du xvi° siècle. Il contient 4671 mots et va depuis la lettre A jusqu'au mot *Cilones*. Le savant éditeur a fait précéder ce Dictionnaire d'une Introduction philologique et a ajouté un Index de tous les mots hongrois contenus dans ces pages qui intéresseront vivement les philologues. — J. K.

— L'Université de Budapest et celle de Kolozsvar, en Transylvanie, ont une chaire de langue et littérature roumaines. Devant cette dernière Faculté M. Charles Nagy vient de soutenir une thèse sur le poète roumain Demeter Bolintinean, 1826-72 (*Bolintinean Demeter Kœltészete*. Kolozsvar, 1898, 70 pages). C'est une étude fort sympathique sur le poète des « Brises d'Orient » que B. avait traduites lui-même en français et auxquelles Philarète Chasles avait écrit une préface. M. Nagy retrace d'abord le mouvement politique et littéraire de la Roumanie entre 1840 et 1860, et ensuite la vie du poète qui fut longtemps l'hôte de la France. Dans ses poésies lyriques, Bolintinean imite souvent André Chénier. Une de ses pièces les plus connues : « Une jeune fille sur son lit de mort » rappelle la *Jeune Captive*. Les *Orientales* de Victor Hugo et les Poésies de Lamartine ont exercé également une grande influence sur lui, — sans compter Anacréon, Tibulle, Horace, Ovide et Properce. Mais Bolintinean est vraiment original dans les contes et légendes tirés de l'histoire de son pays dont l'ancienne grandeur sous Michel le Brave l'a particulièrement bien inspiré. M. Nagy, en caractérisant la langue et le rythme du poète roumain, remarque qu'il appartenait à une époque où l'on *francisait* à outrance ; les termes étrangers, les gallicismes, foisonnent dans son œuvre ; ce qui lui ôte un peu de sa valeur. En somme, si Bolintinean n'est pas un poète de l'envergure d'Alexandri, d'Eminescu ou de Cosbuc, il tient encore une place honorable dans la pleiade des poètes roumains. — J. K.

— L'Annuaire de la Société littéraire israélite de Budapest pour 1898, publié sous la direction de MM. Bacher et Banoczi (*Evkœnyv, Kiadja az izr. magyar irodalmi társulat*. Budapest, Lampel, 372 pages), contient vingt-six articles dont plusieurs pourront intéresser nos lecteurs. M. Bacher rend compte de l'importante découverte faite en Égypte du fragment de l'Ecclésiastique que Cowley en Angleterre, et tout récemment M. Israël Lévi, en France, ont publié. M. Guillaume Rado retrace la carrière du pédagogue hongrois, Maurice Karman, le fondateur de l'École pratique de l'enseignement secondaire dont on a fêté le jubilé en 1897 (cf. *Revue internationale de l'enseignement*, janvier, 1898). M. Kayserling, le savant rabbin de Budapest, parle de Noa Mordechaï, juif américain qui, le premier dans notre siècle, eut l'idée de fonder un État juif. M. Büchler communique des notes intéressantes sur le costume des juifs hongrois à la fin du xviiie siècle. M. Venetianer retrace avec beaucoup de savoir les tentatives des philologues hongrois du xviie et du xviiie siècles dans le domaine des études comparées des langues hébraïque et magyare; M. Waldapfel donne, d'après le livre de M. Banoczi, l'histoire de l'unique École normale d'instituteurs israélites hongrois (1857-1897); M. Samu communique ses impressions de voyage à Jérusalem; M. Peisner énumère les juifs hongrois qui durent émigrer à la suite de la Révolution de 1848 et M. Bernstein parle de la réforme du culte israélite que cette Révolution a fait naître. Une nouvelle de Mlle Irène Cserhalmi, des vers inspirés par la « Salle Judaïque » du Louvre de Rona, d'autres poésies de Rado, Sebestyén, Klein, traitant de légendes juives, complètent cet ensemble.

— La même Société s'est chargée de donner enfin une traduction hongroise de la Bible qui réponde aux exigences de l'exégèse moderne et au progrès de la langue hongroise. Certes, ces traductions n'auront plus l'importance littéraire de celles de Károli, d'Albert Molnár, de Káldi ou de Georges Csipkés parues au moment des luttes religieuses entre catholiques et protestants; mais, quand on songe que Ballagi qui, il y a cinquante ans, commença une traduction de la Bible, n'a trouvé nul encouragement de la part du Consistoire de Pest, nous ne pouvons qu'applaudir à cette entreprise dont le premier volume, renfermant le Pentateuque (*Szentiras. La Bible.* Tome I. *A Tora. Mozes œt Kœnyve*, Budapest, Lampel, 410 pages) vient de paraître. La traduction est due au rabbin Bela Bernstein. Elle a été revue par Louis Blau, professeur au Séminaire de Budapest. Elle rendra de bons services dans les Écoles primaires israélites où la traduction de la Bible fait partie du programme et sera, en outre, d'une lecture agréable pour les adultes. Comme œuvre littéraire, cette traduction imite, autant que possible, le style archaïque, sans toutefois y sacrifier la clarté. — J.-K.

— L'Académie d'Agram continue à faire preuve de la plus louable activité. Outre la suite de ses *mémoires*, elle fait paraître le deuxième fascicule de sa *Revue archéologique*, le deuxième volume du *Recueil de foklore des pays slaves* (ce volume est accompagné d'un sommaire en français), le dernier fascicule du cinquième volume du *Dictionnaire serbo-croate*, rédigé par M. Budmani (ce fascicule termine la lettre K Enfin, l'Académie commence une bibliothèque de haute vulgarisation scientifique. Le premier volume paru est un ouvrage de M. Noctils, professeur à l'Université d'Agram, sur *Rome et les Barbares*.

— M. Jagic, qui avait déjà donné, en 1885, la *Correspondance* de Dobrowsky et de Kopitar, vient de publier (Berlin, librairie Weidmann), un recueil de nouvelles lettres de Dobrowsky, Kopitar et autres Slaves du Sud et de l'Ouest (*Neue Briefe von Dobrowsky, Kopitar und anderen Süd=und Westslaven*). Comme le précédent,

ce volume est imprimé à Pétersbourg, pour le compte de l'Académie russe, et se vend à Berlin, chez Weidmann. Il renferme des lettres de Dobrowsky, Kopitar, Hanka, Schlœtzer, Engel, Mauchitzky, Kœppen, le prince de Liven, Metelkos, Vouk Kavadjich, etc. Il est fort intéressant pour l'histoire des études slaves et notamment pour l'histoire des rapports de la Russie officielle avec les Slavistes occidentaux. M. Jagic l'a fait précéder d'une longue introduction (en langue russe) où il a apprécié le caractère des divers correspondants. Un copieux index termine ce volume de plus de 900 pages. — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er avril 1898.

Le R. P. Thédenat, élu membre libre en remplacement de M. de Ruble, est introduit en séance.

M. Larroumet fait connaître que ses nouvelles fonctions de secrétaire perpétuel ne lui permettent pas de prendre part aux travaux de la commission du prix Fould ; l'Académie des beaux-arts l'a remplacé par M. Corroyer.

M. Barth annonce à l'Académie que M. le professeur Maurice Blomfield, de l'Université John Hopkins, à Baltimore, se propose de donner une édition photographique du manuscrit de l'Atharva-veda, possédé par l'Université de Tubingue.

M. Bréal, au nom de M. Senart, donne de bonnes nouvelles sur les résultats de la mission de M. Sylvain Lévi dans l'Inde et propose d'exprimer au gouvernement du Népal sa gratitude pour l'accueil bienveillant que le missionnaire a reçu de lui.

M. le capitaine Baulet a adressé à M. le secrétaire perpétuel un mémoire sur la bataille de Fontanet, du 25 juin 841. M. Longnon est chargé de l'examiner.

M. d'Arbois de Jubainville communique les premières observations qu'il a reçues de ses collègues au sujet de l'inscription de Coligny, dont il leur avait soumis le texte. Ces observations sont loin d'être concordantes. On n'est pas d'accord même sur le point de savoir si la langue de l'inscription est ou non celtique. — M. d'Arbois de Jubainville donne ensuite lecture d'un mémoire de M. Seymour de Ricci, élève de M. S. Reinach. L'auteur de ce mémoire croit que l'inscription est ligure, et que le chiffre de 385 est celui du nombre de jours compris dans l'année lunaire quand aux douze mois on en ajoutait un intercalaire.

M. Giry étudie un diplôme concédé par Charles le Chauve, le 29 décembre 843, à l'abbaye de Marmoutier. Il démontre que ce diplôme est authentique, mais qu'il a subi, à la fin du dixième siècle ou au commencement du onzième, une interpolation destinée à justifier par un titre la façon de procéder de l'abbaye à l'égard de ceux de ses serfs qu'elle affranchissait pour les élever aux ordres sacrés et recruter aussi le clergé rural des nombreuses églises de ses domaines.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 6 avril 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Homolle, directeur de l'École d'Athènes, annonçant que le cinquantenaire de cette École sera célébré le 18 avril, et exprimant le désir que l'Académie se fasse représenter à cette solennité.— Sur la proposition de MM. G. Perrot et Heuzey, M. Collignon est chargé officiellement de représenter l'Académie.

M. Babelon analyse un mémoire de M. le docteur Jules Rouvier sur huit séries monétaires alexandrines sorties de l'atelier d'Aradus, dont il précise la chronologie.

M. Héron de Villefosse rend compte des fouilles du R. P. Delattre à Carthage. L'exploration de la nouvelle nécropole punique a donné de bons résultats. Parmi les objets trouvés dans les tombes, on doit signaler un sarcophage en marbre blanc, avec son couvercle, orné de peintures dont les couleurs, encore très vives, se sont malheureusement un peu altérées au contact de l'air ; des bijoux d'or et d'argent, un très beau collier en pâtes de verre de différentes couleurs, des scarabées, des amulettes de collier de style égyptien, et enfin une série de remarquables figurines en terre cuite. L'une d'elles représente une vieille femme tenant un enfant sur ses genoux. Un

des puits funéraires, fouillé à une époque ancienne, avait été comblé avec des débris d'architecture et de sculpture de l'époque romaine. — Le R. P. Delattre a retrouvé la tête d'une statue d'Esculape dont on possédait depuis longtemps le torse au musée de Carthage, et une statuette de Telesphore qui, à l'origine, était groupée avec cet Esculape.

M. de Mély lit une note sur l'inscription d'un anneau trouvé dans le tombeau de l'évêque d'Angers, Ulger. Cette bague porte une inscription indéchiffrable, très certainement cabalistique et ne pouvant être expliquée qu'à l'aide d'une clef qu'il faudrait trouver. Au XVIIe siècle, elle n'était pas encore perdue, car M. de Mély vient de retrouver dans un inventaire de cette époque une bague ayant appartenu à saint Blaise, évêque de Sébaste, qui porte la même inscription et dont un savant cabaliste de ce siècle avait donné l'explication. Quant à la formule elle-même, elle paraît d'origine anglo-saxonne.

M. Bréal donne lecture d'une lettre de M. Sylvain Lévi, qui séjourne en ce moment dans le Népal.

Le R. P. Scheil fait une communication sur deux rois babyloniens antédiluviens, Adoros et Adaparos, retrouvés par lui dans un texte cunéiforme de la bibliothèque d'Asurbanipal à Ninive. — M. Oppert présente quelques observations.

M. Théodore Reinach fait une communication sur la tête d'Elché, récemment entrée au musée du Louvre. Il établit que cette belle sculpture, trouvée en Espagne, est l'œuvre d'un artiste ionien, probablement un Phocéen d'Héméroscopion, qui l'a exécutée pour le compte d'une riche famille d'Herna. Elle est grecque par l'art, tartessienne par le costume, phénicienne par les bijoux. — M. Heuzey présente quelques observations.

Séance du 15 avril 1898.

L'Académie déclare la vacance de la place de membre ordinaire occupée par M. Ch. Schéfer, récemment décédé. — La discussion des titres des candidats à cette place est fixée au 20 mai.

M. Clermont-Ganneau fait une série de remarques sur l'inscription phénicienne découverte à Carthage par le R. P. Delattre. — MM. Babelon et Oppert présentent quelques observations.

M. le Dr Hamy annonce que M. E. Masini, de Florence, a découvert, dans le registre de S. Giovanni Battista, qui va de 1450 à 1460, la date exacte de la naissance d'Amerigo Vespucci. A la date du lundi 18 mars 1453 se lit la mention suivante : « Amerigho ed Matteo di ser Nastagio di ser Amerigho Vespucci p. Sta Lucia d'Ognissanti. »

M. Barbier de Meynard est nommé membre de la commission Stanislas Julien, en remplacement de M. Ch. Schéfer, décédé.

M. Senart donne lecture d'une note où M. Grenard identifie avec le monastère appelé Gosringa par le pèlerin bouddhique Hiouen Thsang, la localité où a été découvert le très ancien manuscrit en caractères kharoshthi que la mission Dutreuil de Rhins a rapporté des environs de Khotan. Cette note fixe en même temps l'emplacement ancien, antérieur à l'islamisme, de la ville de Khotan. — M. Senart annonce, d'autre part, que M. Sylvain Lévi a obtenu, grâce au gouvernement népalais, un texte beaucoup plus complet de la stèle de Changu Narayana.

M. Barth complète sa communication du 11 mars dernier sur l'inscription du reliquaire bouddhique récemment trouvé sur la frontière du Népal, à l'aide d'une copie exacte et de photographies qu'il a reçues de M. le Dr Führer et qui permettent d'établir un texte définitif.

M. Amélineau fait une communication sur les résultats de ses fouilles récentes à Abydos. — M. Maspero présente quelques observations.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 16 mai — 1898

Hller von Gaertringen. **Die archaische Kultur der Insel Thera.** Vortrag gehalten am 30 September 1897 auf der 44 Versammlung deutscher Philologen und Schulmænner zu Dresden. Berlin, Reimer, 1897; 33 p.

Au cours d'une mission épigraphique, M. Hiller von Gaertringen fut chargé de revoir sur place les inscriptions antiques de Santorin ; ce fut pour lui l'occasion de dégager les restes d'anciens monuments, de faire quelques fouilles, et de dresser, avec le concours de M. P. Wilski, un plan général de l'ancienne ville et de ses environs. Il pénétra ainsi, autant qu'on peut le faire, le degré de civilisation qu'avait atteint cette île, si curieuse à tant d'égards, et fit à ce sujet, en septembre dernier, au quarante-quatrième congrès des philologues allemands, à Dresde, une lecture documentée qu'il publia aussitôt après. Le sol même de l'île, les ruines, les inscriptions, les vases et terres cuites, sont la source où il puise pour dépeindre à son auditoire la culture des anciens habitants de Théra dans ses traits essentiels. Les divinités et leurs sanctuaires, le temple d'Apollon Karnéen, les fêtes et leur emplacement, l'éducation des jeunes gens dans le gymnase, leurs exercices corporels, l'art et les travaux en honneur dans le pays, c'est-à-dire l'agriculture et l'élevage, tout cela est étudié un peu rapidement sans doute, mais avec d'intéressants détails, par M. H. von G., qui conclut que, malgré l'immixtion d'éléments étrangers, la population de Théra, à l'examen de ces traits, se révèle comme d'origine dorienne. On se laisse entraîner, même sans cartes, sans plans et sans vues, au plaisir de cette agréable lecture, en même temps instructive au plus haut point ; et les auditeurs, plus favorisés, devaient certainement écouter encore M. Hiller von Gaertringen même après qu'il eut fini de parler.

My.

Franz Xaver KRAUS. **Geschichte der christlichen Kunst**, Freiburg i. B., Herder, 2 vol. gr. in-8 de xix-621 pages (tome I, 1896) et xi-512 pages (première partie du tome II, 1897). Très nombreuses illustrations.

Il serait mieux sans doute, pour juger le nouveau travail de M. le professeur Kraus, d'en attendre la fin; mais un plus long silence risquerait de paraître injurieux, devant un effort aussi considérable. M. K. est sorti d'un domaine où il semblait s'être enfermé, l'archéologie chrétienne, pour entreprendre, le premier en Allemagne, une histoire générale de l'art chrétien. Le premier, car l'excellent ouvrage du Dr Frantz, également publié à Fribourg [1], est uniquement consacré à la peinture; et, jusqu'en ces derniers temps du moins, les histoires générales de l'art paraissaient œuvres bien sommaires. C'est l'éditeur, apprenons-nous par la Préface, qui a imposé à l'auteur les limites un peu étroites de son travail; faut-il lui reprocher une certaine disproportion, très visible, entre les deux volumes, ou devons-nous en féliciter l'auteur? Il était trop naturel que le chef incontesté de l'école catholique allemande d'archéologie se laissât entraîner à ne rien sacrifier d'essentiel de l'histoire de l'art aux premiers siècles chrétiens, quitte à étudier plus brièvement la Renaissance et les temps modernes. Aussi bien ce premier volume, de 620 pages en grand format, qui nous conduit seulement jusqu'à l'époque carolingienne, abonde en renseignements précieux et logiquement classés.

L'érudit protestant M. Schultze, dans un récent traité d'archéologie chrétienne [2], plein de fines observations et bien illustré, fait passer l'étude des basiliques avant celle des catacombes, dont l'architecture pourtant et surtout le décor devraient être analysés en premier lieu, tant pour la chronologie que pour la logique de l'évolution des formes. M. le professeur Kraus, plus justement, après une ample introduction où il définit son sujet et en apprécie les sources, va droit aux catacombes comme au « berceau de l'art chrétien [3] ». L'étude qu'il fait de la peinture chrétienne primitive ne saurait avoir d'autre mérite que d'être un bon résumé des travaux antérieurs; elle est un excellent résumé. J'y relèverai toutefois quelque incohérence dans l'énumération des types symboliques (p. 91 et suiv.), où le décor funéraire spécial aux catacombes se complique de figures étrangères et d'invention plus tardive; de même dans l'étude des figures historiques, et particulièrement de la figure du Christ (p. 176 et suiv.), où certains des monuments analysés ou reproduits appartiennent au moyen âge. Mais, en revenant tout à l'heure sur l'illustration de l'ouvrage, nous aurons occasion de

1. E. Frantz, *Geschichte der christlichen Malerei*, 3 vol. in-8, 1887-1894.

2. *Archæologie der altchristlichen Kunst*, von D. Victor Schultze, München, Oscar Beck, 1895, in-8 de xi-382 pages, avec 120 gravures.

3. Il néglige, et c'est dommage, le grand profit qu'il eût pu tirer du récent ouvrage du P. Germano, *La casa celimontana dei SS. MM. Giovanni e Paolo*, Rome, tip. della Pace, 1894.

signaler quelques points faibles que nous pouvons laisser en ce moment.

Trente pages sont données à la sculpture, cent cinquante à l'architecture, une centaine à la mosaïque et à la miniature (je n'y ai point vu citées les illustrations si curieuses des manuscrits de Prudence, une des sources de l'imagerie au moyen âge [1]; enfin, les arts mineurs et le mobilier liturgique nous sont racontés en soixante pages. On pourra trouver insuffisante la part faite à l'art byzantin (p. 550-591); elle n'est pas en rapport avec l'importance donnée à des préliminaires d'ailleurs utiles, la discussion des théories diverses qui, de Rumohr et Labarte jusqu'à Wickhoff et Strzygowski, nous ont résumé la « question byzantine » (p. 538-550). Le dixième chapitre est consacré aux premières manifestations artistiques du Nord, aux œuvres lombardes, gallo-franques, allemandes, irlandaises (douze pages très intéressantes), enfin à l'influence de l'ordre bénédictin sur l'art occidental.

La première partie (seule publiée) du tome II, qui doit nous conduire jusqu'au XIXe siècle, embrasse toute la période du moyen âge A elle seule, on le comprend aisément, elle est presque aussi étendue que le tome I (512 pages); encore n'essaie-t-elle point de nous présenter par groupements chronologiques, même élémentaires, les grandes écoles de sculpture ou de peinture; les œuvres y sont étudiées de préférence au point de vue de l'iconographie (notons que l'histoire du vitrail est condensée en cinq pages à peine). Deux livres assez amplement développés et documentés (p. 1-77) sur la Renaissance carolingienne, une rapide étude des influences byzantines en Occident (p. 77-98) nous mènent aux époques romane et gothique, dont l'architecture est minutieusement analysée (p. 98-210); mais ne faut-il pas regretter que, tout en rendant pleine justice à l'initiative française dans la formation du style gothique, M. le professeur K. ait cru devoir tirer la plupart de ses exemples de monuments allemands? Viennent ensuite les études de la sculpture (p. 210-235) — pour l'Italie, cette étude s'arrête à l'avènement de Nicolas Pisano, alors que, pour l'Allemagne, elle va jusqu'au XVe siècle; — de la miniature, de la peinture murale (à l'exclusion de l'Italie), de la mosaïque (à Rome), de la peinture de chevalet (écoles de Prague et de Cologne seulement), du vitrail, enfin des arts mineurs : orfèvrerie, émaillerie, broderie et tapisserie ont six pages à peine! En revanche, de la p. 263 à la p. 512, voici, en deux livres de belles proportions, deux traités, l'un de l'iconographie et de la symbolique au moyen âge, l'autre du mobilier et des vêtements liturgiques. Peut-être était-ce l'unique moyen de condenser, en un espace relativement aussi restreint, une si grande quantité de renseignements utiles; il n'en reste pas moins que ces disproportions surprennent à une première lecture.

Ce dont il faut, et sans aucune restriction, féliciter l'éminent auteur,

---

1. Cf. Richard Stettiner, *Die illustrierten Prudentiushandschriften*, Berlin, Preust 1895, in-8 de VIII-400 pages.

c'est de l'abondance et du choix parfait de ses notes. Elles sont en quelque sorte un répertoire des innombrables travaux publiés depuis deux siècles sur l'art chrétien (j'aurais aimé y voir figurer, aux sources de l'iconographie, le rare et considérable traité espagnol du xvii[e] siècle, le *Pictor christianus eruditus* d'Ayala). Ces notes précieuses permettront, comme il convient, aux lecteurs exigeants de pousser leur érudition jusqu'aux dernières limites.

L'illustration, nombreuse et conçue à un point de vue très pratique, est malheureusement trop inégale. Un ouvrage d'allure érudite comme celui-là, et que son prix assez élevé (32 mk.) ne permet pas de qualifier de populaire, ne devrait point se permettre de rééditer, pour la vingtième ou trentième fois, de vieux clichés issus du Dictionnaire de Martigny. C'était déjà trop qu'ils eussent formé le principal appoint de l'illustration de la *Real-Encyklopaedie* publiée, chez le même éditeur, par M. le professeur Kraus. On est las de revoir ces misérables imitations de gravures du xvii[e] siècle, qu'il faudrait au moins reproduire fidèlement d'après Aringhi, Bottari, Gori et tant d'autres, en indiquant les provenances. On sait que Martigny (c'était excusable il y a trente ans) a puisé même, sans trop y regarder, dans la grande publication des Catacombes de Perret, qui est bien le plus somptueux recueil de faux et d'apocryphes que l'on puisse rencontrer. Il faut, une fois pour toutes, que l'on nous délivre des gravures de Martigny. Que l'on compare la fidèle reproduction donnée par M. Schultze (p. 355 de son *Archäologie*) de la médaille Vaticane de saint Pierre et de saint Paul avec le bois ridicule qui figure ici, p. 195 (et même sur le titre) du tome I, et l'on sera édifié.

Pour le moyen âge, Viollet-le-Duc n'est pas moins dangereux. M. K. reproduit, à la p. 467 de son tome II, une suspension eucharistique qui est une fantaisie archéologique à l'usage de la maison Poussielgue, et, p. 477, un reliquaire de Saint Germain-des-Prés qui est une reconstitution ingénieuse de l'architecte archéologue, d'après une ancienne description. Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, suffiront. Mieux vaut, en pareille matière, moins de générosité et plus de critique. Un certain nombre de gravures plus fidèles, et qui ont enfin le caractère de documents, se mêlent à cet ensemble incertain ; elles ne servent peut-être qu'à en accentuer les disparates. Mais ces observations de forme, si sérieuses qu'elles puissent être, n'atteignent pas dans son essence l'excellent travail de M. le professeur Kraus; parvenue à son achèvement, cette histoire de l'art chrétien tiendra une place des plus honorables parmi la légion de manuels et de traités et de sommaires qui se lèvent aujourd'hui de toutes parts; et nous espérons avoir bientôt le plaisir d'en analyser la dernière partie.

André Pératé.

Specimens of the Pre-shaksperian Drama, with an introduction by John Matthews Manly, vol. II, Boston (The Athenaeum Press), 1897. In-8, VII-590 pages.

Ce second volume des spécimens du drame préshakespearien comprend huit pièces : *Roister Doister* de Nicolas Udall, *Gammer Gurtons Nedle*, *Cambises* par Preston, *Gorboduc*, par Sackville et Norton, *Campaspe*, par John Lyly, *James the Fourh*, par Robert Greene. *David and Bethsabe*, par George Peele, *The Spanish Tragedie*, par Thomas Kyde.

L'orthographe des éditions originales est scrupuleusement respectée et c'est là un des principaux mérites de ce recueil. Le texte est conforme au texte primitif, — les variantes ou corrections sont indiquées dans les notes. Ce volume offre donc tout l'intérêt philologique qu'il comporte, il rendra d'inappréciables services aux anglicisants.

Il serait à souhaiter que quelque érudit anglais ou américain nous donnât une édition analogue de Shakespeare, dont le texte est le plus souvent modernisé et toujours encombré des corrections faites successivement par les trop nombreux commentateurs du poète.

C. S.

Zagoni Mikes Kelemen élete (Étude sur la vie et les œuvres de Clément Mikes de Zagon) par Gustave Toncs. Budapest, Lampel, 1897. 250 p.in-8.

Le dernier « gentilhomme de la Chambre » du prince François II Rakoczy est une des figures les plus sympathiques de la littérature hongroise. Né en 1690, parmi les Sicules en Transylvanie, il entra très jeune comme page au service de Rakoczy, quitta avec lui la Hongrie, après la paix de Szathmár (1711), et partagea son exil, d'abord en France, puis en Turquie. Mikes n'était pas soldat et rien ne l'eût empêché de profiter de l'amnistie, mais, comme il le dit dans ses Lettres, seul l'attachement infini à son prince le retint auprès de lui. Il vit donc la société brillante de Paris entre 1713 et 1716, assista, à Versailles, à Marly et à Fontainebleau, aux réjouissances de la Cour. En effet, Rakoczy — nous le savons par ses mémoires écrits en français et par Saint-Simon — fut très bien accueilli par Louis XIV, son allié dans des jours plus heureux ; Dangeau et sa femme, proches parents du prince hongrois, le présentaient à la meilleure société ; Mme de Maintenon, Philippe d'Orléans, le comte de Toulouse, Condé, Tessé, Luxembourg lui rendaient l'exil supportable. Et lorsqu'en 1717 Rakoczy, sur l'invitation du Sultan, quitte la France et s'installe en Turquie, Mikes eut la bonne fortune d'y trouver dans la femme de l'ambassadeur de France, la marquise de Bonnac, une amie éprouvée dont il dit dans ses Lettres qu'elle est « comme le miel des roseaux ». Rakoczy mourut en 1735 à Rodosto ; alors il était trop tard pour rentrer en Hongrie. Mikes vit donc mourir

l'un après l'autre ses compagnons d'exil et, en 1758, il est nommé *basbug*, c'est-à-dire préposé aux émigrés magyars, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort (1761).

Mikes a beaucoup écrit et traduit, mais il n'a rien publié. Son nom était depuis longtemps oublié lorsque parurent, en 1794, les *Lettres de Turquie*, dont le manuscrit fut remis à l'écrivain Kulcsar par un officier français d'origine hongroise, le baron de Toth qui avait quitté la France au moment de la Révolution. Cet ouvrage fut une révélation et la génération suivante y a reconnu le chef-d'œuvre de la prose hongroise au xviiie siècle. Les autres manuscrits de Mikes qui ne sont entrés au musée national de Budapest qu'en 1873 et qui, à l'exception d'un recueil de Nouvelles, sont encore inédits, n'ajoutent rien à la gloire littéraire de Mikes ; mais ils nous permettent de marquer quelques traits de sa physionomie littéraire.

L'étude de M. Toncs a le mérite de résumer d'une façon claire et précise les recherches minutieuses qu'Abafi, Thaly, l'historien de la période de Rakoczy, Gyulai, Alexandre et Étienne Szilagyi, Pulszky et d'autres ont fait sur la personne et l'œuvre de Mikes. Il a surtout bien montré ce que les *Lettres* nous apprennent sur l'homme et l'écrivain et il est entré dans le détail des questions de langue et de style. Mais M. T. n'a pas assez insisté sur ce fait que Mikes est le premier et non le moindre représentant de l'influence française en Hongrie Nous sommes persuadé que si ses *Lettres* et ses nombreuses traductions eussent paru à temps, on ne daterait pas l'école dite *française* de 1772 lorsque Bessenyei, le disciple ingénieux de Voltaire, fit paraître sa tragédie *Agis*, mais bien de 1740 ou de 1750. Il y aurait ainsi une certaine continuité dans les rapports franco-hongrois qui commencent par le règne de Rakoczy, se manifestent dans les œuvres de Mikes qui s'inspire de la littérature du xviie siècle finissant, et régénèrent la littérature hongroise par l'effort du groupe de Bessenyei. Nous aurions également désiré voir nettement établi ce que Mikes doit à la France. Car l'éducation de ce gentilhomme sicule est toute française. Né en Transylvanie où l'esprit de Descartes et de Ramus pénétra dès le xviie siècle, il est fier de son origine et de sa culture ; il jette un regard de mépris sur la noblesse de la Hongrie proprement dite, plus accessible à l'influence autrichienne. Puis il passe cinq années en France où il lit beaucoup. De ces lectures sortent les œuvres tant originales que traduites [1] ; en Turquie, séparé du monde civilisé, il a, comme son prince, les yeux tournés vers la France et, faute de secours, il lit au moins tout ce qui peut parvenir jusqu'aux bords de la mer Marmara. Il n'est donc pas étonnant de

1. M. Toncs a raison de dire (p. 30) qu'il est peu probable qu'il existe des manuscrits de Mikes à la Bibliothèque nationale de Paris. Nous n'y avons rien trouvé ; même le *Manifeste de Rakoczy* (mscrits français n° 20,158) est détaché d'un imprimé et se rapporte à Georges Rákoczy et son alliance avec les Suédois.

trouver les modèles des *Lettres de Turquie* dans les Lettres de Mme de Sévigné. Quoique publiées seulement en 1726, Mikes en a pu voir plusieurs pendant son séjour à Paris. D'ailleurs, à notre avis, le nom de Mme de Sévigné ne devait pas être inconnu en Transylvanie dont le gouverneur militaire — du côté des Autrichiens — à l'époque de Rakoczy était justement Rabutin, cousin-germain de la spirituelle marquise. M. T. aurait pu comparer quelques lettres en détail et il aurait vu qu'il s'agit en parlant de Mikes — tout en lui reconnaissant un grand savoir-faire, des idées originales et une langue forte et bien magyare — non seulement de *connaissance*, mais d'une *influence* réelle.

Quant aux écrits moraux, religieux et didactiques qui sont encore inédits, on sait que ce ne sont que des traductions ou des adaptations des œuvres du cardinal Fleury. Mikes, comme son maître, dans la tristesse de leur exil, furent vite gagnés par l'air ambiant de la cour de Versailles. Rakoczy fit des retraites fréquentes chez les Camaldules de Grosbois. « Il est parmi ces moines, comme s'il était l'un d'eux, assiste à leurs prières, à leurs veilles et jeûne souvent », écrit Madame, duchesse d'Orléans. Mikes, âme pieuse, recommande à sa cousine d'apprendre le français, car dans cette langue elle pourra trouver de nombreux ouvrages moraux et religieux. Outre Mme de Sévigné et le cardinal Fleury, Mikes a beaucoup goûté un recueil de nouvelles aujourd'hui peu connues en France, mais qui devaient avoir une certaine vogue au moment de leur apparition. Ce sont les *Journées amusantes* de Madeleine Gomez née Poisson, en huit volumes (1722-1731) dédiées au roi. Ce dernier écho des romans chevaleresques dut plaire à Mikes qui reconnaissait dans ces héros, tous nobles, qui agissent, aiment et meurent « noblement » certains traits de son caractère. Parmi les dix-huit *Journées*, il en a choisi six et les a traduites [1], sans aucun changement. Il a seulement transporté le lieu du rendez-vous de cette belle société aux bords du Szamos, en Transylvanie. M. Toncs, avec les autres savants hongrois, accepte l'opinion d'Étienne Szilàgyi qui a découvert la source française, disant que c'était la marquise de Bonnac qui avait prêté ce recueil à Mikes. Mais cette opinion nous semble erronée. Les nouveautés françaises n'arrivaient pas bien vite au commencement du XVIIIe siècle à Constantinople. Or, le marquis de Bonnac a demandé son rappel l'année même où parut le premier volume des *Journées amusantes* (cf. *Mémoires sur l'Ambassade de France en Turquie par le comte de Saint-Priest*, édit. Ch. Schefer, p. 257); puis, la nouvelle intitulée « Histoire de Donna Elvire de Zuares » que Mikes a traduite, ne se trouve que dans le dernier volume du Recueil et date de 1731. Il est donc très probable que Mikes, qui a traduit ces nouvelles — d'après les recherches d'Abafi — vers 1745, ne les a pas connues

1. La première et unique édition fut donnée par Abafi en 1879.

beaucoup plus tôt, malgré les dates fictives de ses lettres qui en font mention dès 1724.

L'ouvrage de M. Toncs se lit très agréablement; c'est une étude consciencieuse dont le mérite principal est l'analyse esthétique et historique des *Lettres de Turquie* et une bonne bibliographie.

J. Kont.

H. Druon, docteur ès lettres. **Histoire de l'éducation des princes dans la maison des Bourbons de France.** Paris, Lethielleux, [1897], in-8°, 2 vol. (lxxix-364 p.; 508 p.). — Prix : 16 fr.

M. Druon a entrepris de raconter l'éducation des princes français de la maison de Bourbon, depuis Henri IV jusqu'à Louis-Philippe. Le sujet n'est pas nouveau à proprement parler, en ce sens qu'il a déjà été entamé ou traité même sur un certain nombre de points particuliers. Quiconque s'est préoccupé de raconter la vie de nos rois, a commencé par se demander dans quelles circonstances et sous quelles influences s'étaient formées les qualités intellectuelles et morales de l'enfant ou du jeune homme que sa naissance destinait un jour à la royauté. Qui dira, en effet, jusqu'à quel point les esprits qui paraissent les plus originaux reflètent souvent, dans leur originalité même, l'influence de leurs parents, de leurs maîtres, de leurs familiers, de tous ces êtres et de toutes ces circonstances des premières années de la vie qui se gravent, parfois en traits ineffaçables, sur le cerveau ou dans le cœur d'un enfant? Aussi on ne remettra jamais trop les personnages historiques dans ce réseau de conditions domestiques où s'est écoulée la première partie de leur vie; c'est là presque toujours qu'il faut revenir pour avoir l'explication de ce qu'il y a d'essentiel et de caractéristique dans leur histoire personnelle ou dans leur rôle politique. La question de l'éducation de nos rois n'a donc pu être étrangère à aucun de ceux qui ont entrepris de raconter leur histoire.

Cependant le sujet de M. D., esquissé avant lui de bien des côtés, n'en est pas moins neuf à la manière dont il l'a compris. Personne n'avait encore songé à suivre pendant deux siècles continus, du fils d'Antoine de Bourbon au fils de Philippe-Égalité, l'histoire de ces éducations royales, de l'étudier en elle-même, en la détachant, autant qu'on peut le faire sans danger, de l'histoire des princes et de celle de leur temps. L'époque choisie est intéressante; elle correspond à la période la plus brillante de l'ancienne monarchie; elle abonde en documents. On comprend d'autre part qu'un ancien éducateur — l'auteur est un proviseur honoraire — qui, au cours de sa carrière, a dû appliquer bien des « programmes », ait tenu à se rendre compte des méthodes pédagogiques qu'on suivait pour les princes d'autrefois. Quant à l'historien — M. D. a publié des *Études sur la vie et les œuvres de Synésius*, — il a été

attiré par l'originalité du caractère de quelques-uns de ces enfants royaux, ou par le contraste entre leurs maîtres, entre Vauquelin des Yveteaux et Péréfixe, entre Montausier et Beauvillier, entre Bossuet et Fénelon, entre l'abject cordonnier Simon et la comtesse de Genlis, qui fut certainement le « gouverneur » à l'esprit le plus inventif et le plus ingénieux ayant jamais dirigé une éducation princière.

M. D. a été amené à apprécier bien des hommes, gouverneurs, précepteurs, élèves, et bien des systèmes d'éducation au cours de cette enquête qui porte sur plus de deux cents ans. On louera l'esprit de saine critique et de vraie impartialité avec lequel il a parlé des hommes et des choses. On louera la justesse avec laquelle il a présenté les défauts inhérents à ce genre d'éducation, l'élévation de pensées et de style avec laquelle il a exposé et critiqué l'œuvre pédagogique de Bossuet et de Fénelon. On louera encore le talent d'exposition qui lui a permis de maintenir une vraie unité dans un sujet qu'il n'est pas toujours aisé de définir et où les parenthèses s'ouvrent, pour ainsi dire, toutes seules. Toutes les parties de cette étude, un peu disparates en elles-mêmes, se tiennent bien; cette *Histoire* n'est pas un recueil de notes, c'est un livre. Ajoutons que ces deux volumes se lisent avec plaisir; le lecteur aime à se promener à travers cette longue galerie dont les personnages sont dessinés presque toujours d'une manière vivante et d'un trait précis.

Cependant nous adresserons à l'auteur, au sujet de la composition de son ouvrage, un double reproche. L'un, qui pourrait presque se répéter à chaque partie de cette *Histoire*, c'est que les princes et leurs maîtres sont trop souvent étudiés en eux-mêmes, sans qu'on ait toujours tenu un compte suffisant des circonstances extérieures où ils ont pu se trouver. Il est certain que l'éducation de Henri IV ou de Louis XIV se fit dans des conditions qui ne ressemblaient en rien à celles de l'éducation de Monseigneur ou du duc de Bourgogne, que l'éducation de Louis XV et celle de Louis-Philippe devaient nécessairement différer l'une de l'autre, sans parler de la valeur des éducateurs ou des élèves, par la différence même des circonstances historiques où se firent ces deux éducations. Gouverneurs, précepteurs, méthodes, livres et élèves, sont en général fidèlement représentés et clairement analysés dans ces pages; mais on ne voit pas toujours assez, selon nous, comment les circonstances extérieures ont pu influer sur l'éducation et sur les idées de tel prince. La Fronde a fourni à Louis XIV des leçons qui se sont gravées pour toujours dans son esprit et qui ont certainement contribué à faire éclore ou à développer en lui certaines idées. Dans ce domaine des influences venues du dehors on aurait pu recueillir plus d'une observation intéressante, en rapport direct avec cette étude de pédagogie princière.

Notre second reproche vise l'exposé des idées qui eurent cours, dans l'entourage de nos rois, sur l'origine et la nature du pouvoir, sur les droits et les devoirs du souverain et sur d'autres questions de ce genre.

L'éducation d'un prince étant avant tout une éducation politique, ces idées qui n'ont pas toujours été les mêmes, qui ont varié suivant les époques et les hommes, méritaient sinon d'être analysées en détail, au moins d'être résumées avec précision. Il est arrivé à M. D. de toucher à plusieurs reprises à cet ordre de questions, ainsi dans les chapitres consacrés à Monseigneur ou au duc de Bourgogne; mais cette partie de son sujet méritait une étude spéciale, car elle renferme le véritable esprit de ces éducations royales. Résumer en quelques lignes (I, p. 187) les théories de Louis XIV et rappeler simplement qu'il se regardait comme le vicaire de Dieu, ce n'est pas dire grand'chose, si l'on n'explique pas en quoi consistait à ses yeux ce vicariat, et surtout en quoi cette idée fondamentale fut pour lui et pour les autres rois le résultat de leur éducation et des théories régnantes. L'auteur a eu raison de faire précéder son *Histoire* d'une longue introduction où il a réuni les renseignements généraux qui s'appliquent à l'éducation de tous les princes bourbons; mais à ces généralités d'ordre purement matériel, il aurait pu ajouter quelques pages sur les idées politiques et religieuses qui ont inspiré, au cours de deux siècles, les gouverneurs et les précepteurs. Il dira peut-être que c'eût été singulièrement élargir le domaine qu'il s'était tracé; c'est possible, car c'est un ordre d'idées sur lequel il y a beaucoup à dire et plus d'une erreur courante à rectifier. On ne regrettera pas moins de ne pas trouver dans ces deux volumes un exposé, même sommaire, des théories politiques dont les éducateurs de l'ancien régime furent les représentants auprès des princes leurs élèves.

Il y a peu d'erreurs de fait dans l'*Histoire de l'éducation des princes* (l'exécution typographique des deux volumes est à peu près irréprochable); nous le constatons à l'éloge de l'auteur, car son livre touche à un très grand nombre de personnes et de questions. Mais, si ses renseignements sont rarement inexacts, ils ne sont pas toujours complets. A plusieurs reprises on peut constater l'absence d'un fait ou d'une indication que le texte semblait devoir amener, et par endroits le sujet pourra paraître effleuré plutôt qu'épuisé. Ce qui se trouve dans ces pages est, nous le répétons, exact en général et toujours bien présenté; M. D. sait intéresser son lecteur; mais plusieurs parties de ses études auraient pu être plus approfondies. Aussi, en analysant le contenu de ces deux volumes, nous trouverons à lui signaler plus d'omissions que d'inexactitudes.

Tome I. — Introduction. Neuf chapitres : la naissance, fêtes pour la naissance, titres des princes, la première enfance, la gouvernante, la maison du prince, le gouverneur et le précepteur, les études, réflexions sur cette éducation. — P. xxiii. Le statut delphinal par lequel Humbert II cédait ses États au roi de France ne renfermait pas, malgré l'opinion contraire que répète ici M. D., la condition expresse que le titre de dauphin serait porté par le fils aîné du roi. — P. xxiii-xxvii. A propos des titres et qualifications des princes, la « digression sur les

noms singuliers », dans les *Mémoires* de Saint-Simon (t. VI, 1873, p. 348 et suiv.), aurait fourni de curieux renseignements; on y voit que Montausier n'appelait jamais son élève que Monsieur, et non Monseigneur, quand il lui adressait la parole. — P. XXX. Aux privilèges de la nourrice de Sa Majesté, ajouter celui de faire partie de « l'entrée familière », la première qui pénétrait le matin dans la chambre royale, le roi étant encore couché. La nourrice de Louis XIV a joui de cette faveur tant qu'elle a vécu, et chaque matin, ajoute Saint-Simon, « elle allait le baiser » dans son lit. — P. XLV. « Un barbier (pour un enfant de sept ans!) », dit l'auteur, qui s'étonne de relever ce titre parmi les officiers qui composaient la maison du fils de Louis XV. En réalité, le barbier n'était pas là pour faire la barbe, mais pour opérer la saignée, à laquelle les enfants de l'époque n'échappaient pas plus que les vieillards. — P. L. Il n'y eut pas toujours un sous-gouverneur pour chaque frère, quand il y avait en même temps à la cour plusieurs princes frères. Lorsque le duc d'Anjou (Philippe d'Orléans) sortit des mains des femmes, il n'eut d'abord d'autres sous-gouverneurs que ceux de Louis XIV.

Henri IV. Quatre chapitres. — Portrait pittoresque et fidèle des premières années du Béarnais; l'auteur rend pleine justice, à plusieurs reprises, à l'heureuse influence de Jeanne d'Albret. « Le jeune prince trouva dans Jeanne tout à la fois la prévoyante sollicitude d'une mère et la fermeté éclairée d'un père » (p. 17; cf. p. 38).

Louis XIII. Cinq chapitres. — P. 61-62. M. D. a parlé des leçons données par Vauquelin des Yveteaux au jeune Louis XIII, uniquement d'après le *Journal* d'Héroard, dont il a su extraire d'ailleurs, ici et autre part, de curieux renseignements; mais pour la valeur de des Yveteaux comme éducateur royal, le mieux eût été de s'adresser à des Yveteaux lui-même. Son *Institution du prince* contient des principes d'éducation qui méritent d'être signalés; nous parlons du traité en prose composé en 1643 en vue de l'éducation du jeune Louis XIV, à laquelle il faillit être appelé, et non du traité homonyme en vers de 1603, composé pour son premier élève César de Vendôme. — P. 71. La monographie de l'abbé Anis (*David Rivault, sieur de Fleurance, et les autres précepteurs de Louis XIII*; Paris, 1893), n'a pas été connue de M. D. Nous lui signalerons encore, de Rivault lui-même, les *Discours faits au roi en forme de catéchèses sur le sujet du quatrième commandement de Dieu* (Paris, 1614); ces six *Discours* sont une preuve, éloquente à sa manière, de la pauvreté de cet enseignement.

Gaston d'Orléans. Quatre chapitres. — *L'Institution de Monseigneur, frère unique du roi* (Paris, 1619), aurait dû être rappelée à propos de l'éducation de Gaston, soit à cause des idées qui s'y trouvent, soit à cause surtout du nom de l'auteur, qui n'est autre que Mlle de Gournay.

Louis XIV. Quatre chapitres. — Nous aurions à présenter un assez grand nombre d'observations sur cette partie du travail de M. D.; mais, comme nous comptons faire paraître dans quelque temps une étude

d'ensemble sur l'éducation de Louis XIV, nous nous bornerons à quelques remarques de détail. — M. D. dit à plusieurs reprises (p. LXXIX, p. 156, p. 178, p. 192) que jamais éducation royale ne fut plus négligée que celle de Louis XIV, qu'il ne plaisait pas à Mazarin que le roi fût trop instruit, qu'on doit regretter que Louis XIV n'ait pas été mieux élevé ou plutôt n'ait pas été du tout élevé. C'est là, en effet, l'opinion ordinaire, que Saint-Simon a contribué à accréditer; il ne nous paraît pas qu'elle soit prouvée. Volontiers nous concéderons que cette éducation ne fut pas « livresque », bien qu'on ait lieu de s'étonner du grand nombre et de la variété des ouvrages de tout genre composés par les contemporains dans cette intention spéciale, et qu'on ait lieu aussi de louer la valeur réelle de quelques-uns d'entre eux; mais, en invoquant l'histoire des relations quotidiennes de Mazarin et du jeune roi, à partir du jour où celui-ci commença à entrer dans sa première jeunesse, en invoquant les témoignages si probants à cet égard que fournit la correspondance du premier ministre, nous affirmons que Louis XIV reçut une éducation politique et pratique qui répondait parfaitement aux nécessités futures de son rôle et dont l'impression se grava profondément en lui. Nous ne pouvons que constater ici notre divergence d'opinion avec M. D. sur cette question importante; mais nous croyons pouvoir dire que les faits et les textes sont décisifs en notre faveur. — Le P. Chérot a publié une étude intéressante et en grande partie nouvelle, *la Première jeunesse de Louis XIV* (Paris, 1894); elle n'a pas été utilisée dans ces pages. — P. 143. L'église du Val-de-Grâce n'est pas le seul témoignage de la reconnaissance d'Anne d'Autriche envers Dieu pour sa maternité tardive. Quatre mois avant la naissance de son premier enfant, sa piété reconnaissante s'était déjà manifestée par la fondation du couvent des Annonciades de Meulan. — P. 153. Le renseignement emprunté à Saint-Simon n'est pas exact. La Bourlie (Georges de Guiscard, sieur de la Bourlie) ne fut pas le successeur de du Mont dans la charge de sous-gouverneur; ils exercèrent simultanément cette fonction, comme on le voit dans l'*État général des officiers de la maison du roi, année 1648*. La Bourlie fut le successeur de Saint-Étienne. — P. 155. Le P. Faure ne fut pas le sous-précepteur de Louis XIV. L'*État général des officiers*... ne mentionne jamais ce titre pour personne à l'époque du jeune Louis XIV, et nous ne croyons pas qu'aucun document le donne au P. Faure. Le personnage, sans parler ici de sa carrière épiscopale, ne porta jamais d'autres titres à la cour que ceux de prédicateur de la reine-mère, de maître de la chapelle du roi (1657), de prédicateur du roi lors du voyage de Saint-Jean-de-Luz (1660). Ce qui ne l'empêcha pas, comme nous le montrerons autre part, d'avoir pu jouer un certain rôle dans l'éducation du jeune roi, mais pas comme sous-précepteur. — P. 160-163. En suivant une indication erronée du valet de chambre P. de la Porte, M. D. a attribué à Godeau le *Catéchisme royal*, qui est en réalité, sans qu'il y ait de doute possible, de P. Fortin de la Hoguette.

Si M. D. avait remarqué les derniers mots du *Catéchisme royal*, où l'auteur s'excuse, lui « vétéran », de « s'ériger en auteur », il aurait vu que cette manière de parler ne pouvait s'appliquer à l'évêque de Vence. Le Gouverneur, qui est l'un des interlocuteurs de ce dialogue, n'est pas Villeroy, comme le croit M. D., mais bien l'auteur lui même, qui aspirait à ce poste. Quant à Godeau, il a bien composé une sorte de catéchisme à l'usage du jeune roi : c'est un recueil de quatrains et autres pièces de vers, sous le titre de *l'Institution du prince chrétien*. — P. 167. Sur les sentiments de Louis XIV à l'égard de Henri IV, les textes contredisent l'opinion de M. D., que le roi ne paraissait pas aimer son aïeul, ou que tout au moins il ne le prit pas pour modèle. — P. 189. Quand de Luynes mourut, Louis XIII avait à peine vingt ans et non vingt-trois ans.

Philippe d'Orléans (Monsieur). Un chapitre. — P. 198. Les premiers sous gouverneurs de Philippe d'Orléans furent, *diebus alternis*, ceux de son frère, les sieurs du Mont et de la Bourlie (Dubuisson-Aubenay, *Journal*, t. I, p. 18). — P. 200. Aux ouvrages pédagogiques de La Mothe Le Vayer, il fallait ajouter un petit précis historique, qui n'a pas été compris dans l'édition générale de ses *Œuvres;* c'est l'*Introduction chronologique à l'histoire de France pour Monsieur* (1670). — P. 207. « Mme Henriette, sa femme », est une manière de dire et d'écrire qui n'est pas en harmonie avec l'étiquette ; il s'agit de Madame, Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur. — Ce chapitre se termine par un portrait sévère, mais juste, de ce prince qui, à bien des égards, ne fut qu'un triste personnage.

Le Grand Dauphin. Dix chapitres. — Cette partie et la suivante, qui est consacrée au duc de Bourgogne, sont les plus développées de cette enquête pédagogique. Montausier et Beauvillier, Bossuet et Fénelon, ceux-ci surtout, avaient déjà été l'objet de maintes études ; celle de M. D. restera l'une des plus complètes, des plus précises et des plus impartiales. On sent que l'auteur a traité *con amore* cette partie de son sujet. Signalons seulement quelques vétilles, qui n'enlèvent rien à la valeur réelle de ces pages. — P. 221. Cl. Oronce Finé de Brianville a composé, outre le *Projet de l'histoire de France en tableaux*, un *Abrégé méthodique de l'histoire de France dédié à Mgr le Dauphin* (Paris, 1664). — P. 232 (cf. p. 178, p. 243). Lire Nicolas Le Petit au lieu de Nicolas Petit. — P. 239. L'épître dédicatoire de La Fontaine au dauphin n'est pas de 1661, mais de 1668; la vraie date est d'ailleurs donnée au t. II, p. 28. — P. 261. M. D. loue Bossuet, avec raison, d'avoir repris l'idée de Périgny et d'avoir écrit en français une grammaire latine; il aurait pu rappeler que les promoteurs de cette idée si simple et si utile avaient été les pédagogues de Port-Royal et de l'Oratoire. — P. 273 et suiv. M. D. a discuté longuement la valeur scientifique des ouvrages d'histoire composés par Bossuet pour son royal élève. Le beau livre de M. Rébelliau, *Bossuet, historien du protestantisme* (Paris, 1891), aurait pu lui fournir

(liv. I, ch. II) d'utiles renseignements sur les méthodes de travail de l'auteur de l'*Histoire de France* et du *Discours sur l'histoire universelle*. — Les jugements portés par M. D. sur le *Discours*, sur la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, sur la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, pourraient appeler quelques réserves ; mais il ne s'agirait ici que d'opinions personnelles et par conséquent de choses très discutables. Nous nous bornerons à citer et à approuver ces paroles découragées (p. 340), qui forment comme la conclusion de cette étude approfondie : « Pauvre grand homme qui a donné en vain dix ans de sa vie et dépensé son génie pour cet enfant qui devait vieillir sans jamais sortir véritablement de l'enfance! »

Tome II. — Le duc de Bourgogne et ses frères. Onze chapitres. — Ces cent cinquante pages sont encore parmi les meilleures de l'ouvrage. Le caractère du duc de Bourgogne, l'œuvre pédagogique de Fénelon, l'exposé de ses idées politiques, le parallèle entre l'auteur du *Télémaque* et l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle*, la part à faire entre le possible et le chimérique dans les idées prêtées à « l'incomparable dauphin » qui a inspiré à Saint-Simon les lignes les plus émues de ses *Mémoires* : tous ces points ont été traités d'une manière personnelle et intéressante. — P. 99. A propos des fameux mémoires des intendants, l'auteur, qui a rappelé la publication de Boulainvilliers, aurait dû mentionner celle de M. de Boislisle.

Philippe d'Orléans, régent. Trois chapitres. — On remarquera (p. 189) le jugement élevé par lequel M. D. termine une comparaison entre le duc de Bourgogne et le régent : « Il y a quelque chose de plus triste encore que le spectacle d'une fin aussi prématurée, c'est d'assister à la déchéance d'une nature d'élite. Cette tristesse, Philippe d'Orléans nous la fait éprouver : il a manqué à sa destinée. » — P. 155. A propos de Cl. Nonnay de Fontenay, l'un des sous-gouverneurs du régent, M. D. a omis de parler de ses lettres au duc de Chartres (depuis duc d'Orléans et régent), qui sont comme le code du parfait gouverneur ; elles ont été publiées, sans nom d'auteur, sous le titre : *Lettres sur l'éducation des princes* (Édimbourg, 1746).

Louis XV. Cinq chapitres. — M. D. rappelle plusieurs anecdotes pour prouver la nature foncièrement mauvaise de Louis XV enfant ; mais il attribue une grande part de responsabilité dans les misères et les hontes de ce règne à un éducateur comme Fleury ; il tient l'évêque de Fréjus pour le type du « précepteur courtisan ». — P. 194-196. Il y a ici une méprise, qui se trouve un peu partout, au sujet de jeunes femmes, du nom de La Mothe ou La Motte, contemporaines de la jeunesse de Louis XIV, méprise qui consiste à attribuer à l'une d'elles les aventures qui intéressent les deux autres. Il y en a trois, en effet, ayant joué un certain rôle à la cour. Quand M. D. a écrit que Louis XIV avait eu jadis un caprice passager pour la seconde des filles de la maréchale de la Mothe, qu'elle avait vivement repoussé ses entreprises, et qu'elle était devenue

ensuite, sous le nom de duchesse Vde entadour, la gouvernante du jeune Louis XV, il a confondu d'abord les deux cousines et ensuite l'une des deux avec une quasi-homonyme qui est d'une autre famille. Il faut avoir soin de distinguer : 1° M[lle] de la Motte d'Argencourt, jeune fille au service d'Anne d'Autriche, sur qui le jeune roi jeta un moment les yeux avec complaisance, dans le court intervalle qui sépara ses amourettes avec Olympe Mancini et sa passion pour Marie Mancini ; elle resta insensible à ses avances, auxquelles d'ailleurs Mazarin coupa court dès leur naissance ; 2° Anne-Lucie de la Mothe-Houdencourt, fille d'Antoine de la Mothe, marquis d'Houdencourt, gouverneur de Corbie et de Marsal. Fille d'honneur de la reine Marie-Thérèse, elle fut l'instrument de ces singulières intrigues de l'année 1662 dirigées par la comtesse de Soissons contre Louise de la Vallière et auxquelles le volage amant de celle-ci fut sur le point de se laisser prendre; car c'est pour faire la cour à cette belle que Louis s'amusait à grimper sur les toits du Château-Neuf de Saint Germain. Elle épousa plus tard le marquis de la Viéville et mourut à Versailles le 22 février 1689 ; 3° Charlotte-Éléonore-Madeleine de la Mothe-Houdencourt, cousine de la précédente, sœur puînée de Françoise-Angélique duchesse d'Aumont, sœur aînée de Marie-Gabrielle-Angélique duchesse de la Ferté, fille de Philippe de la Mothe-Houdencourt, duc de Cardone, maréchal de France, et de Louise de Prie (la maréchale de la Mothe). Elle-même, mariée à Charles de Lévis, duc de Ventadour, resta en dehors de toutes les galanteries du début du règne ; en 1661, c'était une petite fille d'une dizaine d'années. Gouvernante, comme sa mère, des enfants de France, elle mourut en 1744 à quatre-vingt-treize ans.

Louis, dauphin, fils de Louis XV. Quatre chapitres. — Éducation intéressante et peu banale, en ce sens que de tous les princes bourbons ce fut certainement celui qui travailla le plus à se former lui-même ; quand ses éducateurs eurent fini leur tâche, il entreprit la sienne, désireux avant tout d'acquérir les connaissances utiles à un roi.

Louis XVI et ses frères. Sept chapitres. — M. D. a rendu justement hommage au dévouement et à l'intelligence avec lesquels la dauphine essaya de prolonger auprès de ses fils l'action de son époux ; mais en moins de quinze mois, ces petits-fils de Louis XV, encore bien jeunes, avaient perdu leur père et leur mère. Dès lors les seuls exemples domestiques qu'ils purent recevoir, dans cette cour oú ils vivaient comme isolés, furent ceux de leur grand-père ! L'auteur a fait pour les trois derniers rois de la branche aînée ce qu'il a fait pour les autres princes dont il s'est occupé ; il a étudié leur caractère d'homme et de souverain, pour retrouver dans certains traits de leur nature l'influence des leçons et des souvenirs de leur enfance. Ces portraits ne peuvent pas être bien nouveaux ; du moins ils sont précis, ressemblants et dessinés d'une plume indépendante.

Les fils de Louis XVI. Deux chapitres. — Triste histoire que celle de

l'éducation du second dauphin, où l'on voit passer en quelques années Mme de Tourzel, M. de Fleurieu, le cordonnier Simon.

Louis-Philippe. Trois chapitres. — Mme de Genlis remplit ces dernières pages et les anime de sa personnalité si originale. Que n'a-t-elle pas deviné ou inventé? Elle a créé des méthodes d'éducation physique, elle a mis la science en roman, elle a donné le pas aux langues vivantes sur les langues mortes, elle a imaginé les leçons de choses et jusqu'à l'enseignement au moyen des projections : c'est ce qu'elle appelait la « lanterne magique historique ». M. Druon a fait une analyse judicieuse des théories exposées dans *Adèle et Théodore*, dans les *Veillées du château*, ou dans les autres ouvrages de la comtesse de Genlis; mais il n'a pas oublié de rappeler les services de premier ordre que cette éducation variée, pratique et féconde, devait rendre un jour au prince exilé et même beaucoup plus tard au roi des Français.

L'*Histoire de l'éducation des princes*... se termine par une courte conclusion, où l'auteur a raison de parler de sa bonne foi et de son impartialité, par un index des sources, auquel on pourrait souhaiter plus de précision bibliographique, et par une table analytique dressée avec soin et commode à consulter.

G. Lacour-Gayet.

Les origines de l'influence allemande dans la littérature française du XIXe siècle, par Joseph Texte. (Extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France*. — Armand Colin, gr. in-8, 55 pages).

M. Joseph Texte vient de publier à part cet article déjà paru dans la *Revue d'histoire littéraire*. L'auteur est, à l'heure actuelle, un des critiques les mieux renseignés sur les rapports de la littérature française avec les littératures étrangères au XVIIIe et au XIXe siècle. Cette nouvelle étude est une heureuse contribution à l'histoire des rapports de la France et de l'Allemagne au temps de Mme de Staël et avant elle. L'idée générale en est qu' « aucun livre, plus que l'*Allemagne*, ne procède directement, pour l'inspiration générale, du XVIIIe siècle, pour la curiosité et l'information, de l'émigration ». A ce propos, M. T. a remis fort justement en lumière la figure de Ch. de Villers, ce curieux personnage d'âme toute allemande, qui fut le plus sûr initiateur de Mme de Staël à la littérature et aux mœurs de l'Allemagne. Cette partie est peut-être la plus neuve de l'étude de M. T., à coup sûr pour des lecteurs français qui ne connaissent Villers que par l'article de Stapfer dans la *Biographie universelle* de Michaud, et par le livre de Bégin. Assurément sans Mme de Staël, la littérature et la philosophie allemande n'auraient pas pénétré aussi facilement en France; mais sans Villers, Mme de Staël aurait bien moins connu l'Allemagne.

Sur cette dernière question, « Mme de Staël a-t-elle connu la véritable

Allemagne? », M. T. a écrit ce que l'on peut écrire, à l'heure présente, de plus juste et de plus modéré. La question est fort difficile à résoudre, puisque les Allemands eux-mêmes ne sont pas d'accord sur ce point. La vérité est que Mme de Staël a vu l'Allemagne alors que ce pays était en pleine évolution, de 1804 à 1808, et que la besogne de l'auteur a été aussi difficile que l'eût été celle d'un étranger vivant en France de 1789 à 1800, par exemple, et prétendant écrire un livre sur la France. Il est très exact que le livre de Mme de Staël *date*, comme on dit; il *datait* déjà, suivant Gœthe, en 1814!

Il n'en est pas moins vrai que, « si elle a manqué le portrait de l'Allemagne du jour ou du lendemain, elle a très bien réussi celui de l'Allemagne de la veille ». C'est là le fait important, et toute la question est de savoir si cette Allemagne valait la peine d'être étudiée et quel profit en a retiré la France. Or, il est impossible de nier d'une part la grandeur de la philosophie et de la littérature allemande, et d'autre part, l'enthousiasme véritable pour l'Allemagne qui s'est emparé des esprits français jusque vers 1840. Tout ce qu'on peut ajouter, c'est que, si on a mal connu l'Allemagne, on l'a beaucoup aimée, sinon telle qu'elle était, du moins telle qu'on se la figurait être. C'est la conclusion de l'étude de M. T., et il n'en est pas de plus juste.

Sur d'autres points, nous ferions quelques réserves.

1° Il faut reconnaître avec M. T. que l'Allemagne n'était pas ignorée en France avant Mme de Staël, et que les articles de journaux littéraires, tels que le *Journal étranger*, *l'Année littéraire*, le *Journal encyclopédique*, ou le petit livre de Dorat intitulé *Idée de la poésie allemande*, préparaient assez bien les esprits à comprendre le livre de Mme de Staël. Mais c'est tout ce que nous pouvons accorder. Et il est bien probable que, malgré Charles de Villers, sans Mme de Staël, sa merveilleuse curiosité d'esprit, son cosmopolitisme, et, ajoutons-le, son goût très français qui lui a fait choisir dans la littérature allemande ce qui pouvait s'adapter à notre esprit et à nos mœurs, on aurait perdu, pendant la période de réaction politique et littéraire de l'Empire, à peu près tout le bénéfice des précédentes découvertes.

2° M. Texte se demande pourquoi la période révolutionnaire en France a été à ce point stérile en littérature; il en croit voir la cause dans « le complet isolement de l'esprit national » et l'abandon de l'imitation étrangère. Nous croyons qu'il exagère. Il est rare qu'une grande littérature surgisse au milieu d'une époque aussi troublée; voyez la poésie de Virgile s'épanouir au siècle d'Auguste, dans le monde pacifié, et l'art de Racine dans les années glorieuses du règne de Louis XIV. Nous pensons que la période révolutionnaire a été *une des plus fécondes, mais à distance*, s'il est vrai qu'elle a produit un état d'esprit tout nouveau, changé la face des idées, nourri l'œuvre d'un V. Hugo, par exemple, ou d'un Michelet.

3° Quant à l'abandon des influences étrangères sous le Consulat et sous

l'Empire, tout au moins pour ce qui concerne la littérature *officielle*, il faut en chercher la raison dans cet esprit de réaction qui anima alors la France (M. Brandes l'a montré dans son dernier volume), et non seulement l'empereur : attaqué de toutes parts quelques années avant, par les monarchies étrangères, le pays éprouve le besoin de s'unifier fortement et de repousser toute invasion, quelle qu'elle soit, même dans le domaine de l'esprit. Que l'on juge Napoléon comme on voudra, il représente l'ennemi pour l'étranger, non seulement à cause de son ardeur de conquêtes, mais aussi parce qu'il est la Révolution incarnée par son origine, par la nature de son esprit, par ses tendances, qui ne sont pas celles des vieilles monarchies; et de son côté, il traite l'étranger en ennemi, durement. Il exalte le patriotisme et l'esprit national; il fait de la France une véritable citadelle fermée, qui n'ouvre qu'avec méfiance aux idées du dehors. En somme, comme le dit M. Brandes, il a été le vrai et seul poète de son temps. Peut-on nier que toute une littérature soit sortie de l'Empire? Non, assurément.

Comme la Révolution, il a agi *à distance*.

Paul Gautier.

Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies, par M. Paul Joanne. — Lettres L, M, N, O, et commencement de P. — Paris, librairie Hachette, livraisons in-4.

Il y a quelque temps que nous n'avons parlé à nos lecteurs du grand dictionnaire de la France, poursuivi depuis de longues années déjà par M. Paul Joanne. C'est qu'il chemine régulièrement et sûrement dans la même voie qu'il s'était tracée dès le début, c'est que chaque mois apporte sa livraison nouvelle, copieuse et documentée, souvent ornée de cartes, toujours agrémentée de gravures et surtout de reproductions photographiques; — et que ceci bien et dûment constaté, on cherche vainement qu'ajouter aux observations, aux éloges précédemment formulés. Les éloges dominent, cela va sans dire, ou plutôt, et chaque fois davantage, ils s'affirment et retiennent seuls l'esprit. C'est le résultat certain et l'avantage escompté d'avance du procédé de publication par livraisons.

Peut-être est-il plus long, et qui niera que tant d'années entassées l'une après l'autre avant l'achèvement d'une œuvre telle qu'un dictionnaire, où la dernière page a autant de titres que la première à rendre un service immédiat, ne soient préjudiciables aux justes proportions, à l'exactitude réciproque de toutes les parties, etc.? Quelque parfait que soit le plan primitif, comme on avance pas à pas, on se rend compte de telle amélioration, de tel développement possible... Et c'est bien le côté utile de cette façon de procéder, c'est l'amélioration continuelle, qui ne laisse accès qu'au regret que ce qui précède n'en ait pas aussi bénéficié. C'est ainsi que devant la belle et abondante illustration de tel article

du dictionnaire, on retrouvera avec quelque désappointement l'indigence graphique de tel autre; ou bien celui-ci paraîtra bien développé, pour cet autre qui l'a été si peu.

Plus d'un fera sans doute cette réflexion, rétrospective en quelque sorte, devant l'article *Paris*, qui vient de prendre fin dans le dictionnaire, et dont les proportions, avouons-le, sont hors de toute mesure relativement au reste de la France. Ah ! ce n'est pas le mot de décentralisation qui viendra aux lèvres ici! Bordeaux avait 13 colonnes (il y en a 3 par page), un beau plan, 5 gravures; Lyon a 33 colonnes, un plan, 14 gravures ou photographies; Marseille a 34 colonnes, un plan, une carte, 6 gravures; et Lyon, Marseille, même Bordeaux, sont suffisamment étudiés. — Paris, lui, occupe ici 744 colonnes (ou 248 pages), où se succèdent, avec 2 planches hors texte, 35 cartes ou graphiques, et 143 gravures et reproductions diverses. C'est énorme, c'est monumental, et sous cette forme concise malgré tout, dans le détail de son information, jamais on n'a fait aussi complet. Histoire, société, administration, économie, monuments, mœurs, etc., etc., tout y est, et l'on s'est mis treize collaborateurs au moins pour achever cette monographie exceptionnelle en 33 chapitres... Personne ne s'en plaindra, à coup sûr. Mais c'est tout de même un peu envahissant dans un dictionnaire général.

Notons à part, comme plus particulièrement intéressant pour nos lecteurs, l'Historique des édifices religieux (par M. Anthyme Saint-Paul) et civils (par M. Edmond Beaurepaire) ainsi que les maisons historiques ou curieuses (par le même), les musées, œuvres d'art, collections (par M. Chevillard), et le plan des transformations de Paris depuis les époques géologiques.

Nous sommes ici dans le Ve tome de l'ensemble (ne pas oublier que les colonies sont à part et réservées pour la fin). Le IVe (L-M) contient plusieurs choses qu'il convient de signaler tout particulièrement pour ce qu'elles ont de neuf et d'original. Telle cette excellente et si parlante, si adroite vue panoramique (graphique) de la chaîne du Mont-Blanc, dessinée par Fr. Schrader d'après la série de photographies de M. J. Vallot (80 cent. de long), ou les monographies substantielles du lac Léman, de la Loire (37 colonnes), du Massif-Central (avec carte géographique excellente), de la chaîne des Maures (un peu bien développée), du Mont-Blanc ..; sans compter les notices d'ensemble pour chaque département, avec une carte très nette et mise au courant. Et comment ne pas louer la perfection d'un grand nombre de reproductions, particulièrement les vues alpestres et pyrénéennes? On le voit, le dictionnaire Joanne, si commode, si souvent consulté, est en bonne, en très bonne voie d'achèvement. Avec quelques années de patience encore, nous en verrons la fin. Il n'y a pas lieu de croire qu'il dépasse 7 volumes.

Henri de CURZON.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELDES-LETTRES

Séance du 22 avril 1898.

M. Longnon, président, annonce la mort de M. Bühler, de Vienne, correspondant de l'Académie.

M. Foucher rend compte de la mission qui lui a été confiée par le Ministère de l'Instruction publique et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans les Indes anglaises et notamment dans les régions du Cachemire et de la frontière afghane. Il donne la liste des pièces rapportées par lui : sculptures et reproductions de monuments gréco-bouddhiques provenant des bords de l'Indus, monnaies indiennes, manuscrits sanscrits et documents importants pour l' « histoire de l'influence de l'art gréco-romain dans l'Inde », qu'il se propose d'écrire. — M. Senart déclare qu'il éprouve une satisfaction particulière à voir sous les yeux de l'Académie les résultats matériels du voyage de M. Foucher. Il propose d'attribuer les monuments figurés au musée du Louvre, les manuscrits et les médailles à la Bibliothèque nationale. — L'Académie accepte cette proposition. — M. Heuzey remercie M. Foucher et l'Académie, au nom du musée du Louvre.

M. Héron de Villefosse signale un fragment d'inscription sur plaque de bronze, trouvé en 1802 dans le lac d'Autre, près de Moirans (Jura), et qui appartient sans aucun doute à un calendrier semblable à celui qui a été récemment découvert à Coligny. Le calendrier d'Autre était rédigé dans la même langue, avec les mêmes abréviations que le calendrier de Coligny, et la même division du temps y était adoptée. Les deux documents sont certainement contemporains, et tous deux, gravés sur des plaques de bronze, ont été brisés intentionnellement en petits morceaux.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Maspero présente une série de remarques sur la communication faite par M. Amélineau à la dernière séance. M. Maspero déclare que M. Amélineau a découvert un tombeau royal très important, parce qu'il a été transformé plus tard en chapelle d'Osiris; mais il ne peut croire qu'Osiris ait été réellement un roi et qu'il ait été enseveli dans le tombeau découvert par M. Amélineau. — M. d'Arbois de Jubainville présente quelques observations. — M. Amélineau répond à M. Maspero

Séance du 29 avril 1898.

M. Héron de Villefosse lit une note de M. P. Gauckler, directeur des antiquités et arts en Tunisie. Cette note contient le texte et le commentaire d'une inscription découverte par le capitaine Toussaint dans les ruines de la citadelle byzantine de Ksar bou Fetha. L'inscription contient le *cursus honorum* d'un personnage de l'ordre sénatorial qui était curateur des colonies de Mactaris et de Zama Regia.

M. Devéria est nommé membre de la commission de la fondation Garnier, en remplacement de M. Ch. Schéfer, décédé.

M. Philippe Berger commence la lecture d'un mémoire sur une inscription néo-punique, trouvée par M. Bordier dans les ruines de Maktar, en Tunisie. Cette inscription, gravée sur le linteau d'une porte et longue de deux mètres, est la dédicace d'un temple consacré au dieu Hathor-Miskar. Des fouilles pratiquées à l'endroit où cette inscription avait été trouvée, ont amené la découverte d'un temple à ciel découvert, auquel on accédait par un large escalier et qui se terminait en arrière par une *cella* en forme de transept. Outre la grande inscription, on a découvert deux autres inscriptions néo-puniques, dont l'une relative à la dédicace du temple. Enfin, dans la cella même, une dédicace latine à Neptune

M. Devéria dépose le rapport de la commission du prix Stanislas Julien. La commission a prélevé sur les arrérages de ce prix une somme de 500 francs qui lui a permis de décerner deux prix de 1.000 francs, l'un à M. Herbert Giles, de Cambridge, pour son Dictionnaire biographique chinois; l'autre, à M. S. Groot, pour son ouvrage sur le système religieux de la Chine.

M. Émile Picot dépose le rapport de la commission du prix Delalande-Guérineau. Ce prix est décerné à M. Antoine Thomas pour ses *Essais de philologie française*. La commission a, en outre, obtenu de l'Académie qu'un prix exceptionnel de 500 francs fût décerné, sur les ressources ordinaires de l'Académie, au *Lexique Saint-Polois* de M. Edmont.

M. Amélineau répond aux objections faites par M. Maspero à sa récente communication. — M. Maspero présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 21 — 23 mai — 1898

L'abrégé des merveilles traduit de l'arabe d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, par le baron Carra de Vaux; tome XXVI des Actes de la Société philologique, année 1897. Paris, Klincksieck, 1898, in-8, p. xxxvi et 413.

L'introduction que M. le Bon Carra de Vaux a mise en tête de son livre est, sous quelques réserves, le meilleur commentaire de ce livre et pourrait servir de compte rendu pour cette *Revue*. On ne saurait décrire en termes plus heureux et avec une érudition aussi sûre et étendue, le caractère de cette compilation arabe qui a la prétention de faire revivre les temps primitifs. Les Arabes accueillaient avec une crédulité que leur amour du merveilleux explique, les légendes qui circulaient sur la création, les patriarches bibliques et les anciens empires, légendes qui avaient pris leur essor du grand mouvement religieux du commencement de notre ère. Le Coran est le plus ancien témoin de l'influence que ces légendes exercèrent sur la littérature arabe. Les mythes des apocryphes juifs et chrétiens, des livres des Jubilés et d'Hénoch, du Testament d'Adam et de la Caverne des trésors, se propageaient en pays musulman avec la même facilité que le Roman d'Alexandre [1], les aventures de

1. Au sujet d'Alexandre, rappelons que l'épithète de *l'homme aux deux cornes* s'explique bien par la filiation qui, dans le Pseudo-Callisthène, rattache le roi de Macédoine au dieu égyptien Ammon. L'explication arabe de *possesseur des deux empires*, p. xxi, est aussi peu fondée que beaucoup d'autres du même genre.

Sindbad et les origines fabuleuses de l'Égypte, dont les Coptes semblent avoir transmis la tradition aux Arabes.

La littérature arabe est riche en œuvres de ce genre, dans lesquelles la fiction, comme une plante parasite, croît et se développe sur la vérité historique au point de l'étouffer. Cette littérature nous permet de mesurer le chemin que la fable a parcouru depuis le Coran jusqu'au x[e] siècle de notre ère, où elle atteignit son apogée. C'est à ce siècle que semble appartenir la rédaction primitive de *L'abrégé des merveilles*, dont l'auteur ne peut malheureusement être indiqué d'une manière certaine.

Cet auteur écrivait certainement en Égypte. La deuxième partie de son livre, la plus longue (elle comprend deux cent cinquante pages), est consacrée tout entière à l'histoire merveilleuse de l'Égypte, tandis que la première partie (cent cinquante pages), traite de la création, de la description des pays, des patriarches jusqu'à la mort de Noé. Ici, comme dans les livres apocryphes de l'Ancien Testament, c'est la Bible qui fournit une partie du canevas que l'imagination populaire orne de ses broderies. Là, c'est le Coran qui est la source des récits développés et amplifiés sur le séjour en Égypte de Joseph et de Moïse, récits qui terminent le livre. Mais l'histoire des prêtres et des anciennes dynasties égyptiennes ne se rattache à rien de connu ; un certain nombre de noms trahit une origine copte ; d'autres noms ont été arabisés. L'auteur lui-même déclare que, pour cette partie, il suit les traditions coptes. Si cette histoire rentre dans le domaine de la fiction, elle trace cependant un tableau assez fidèle de la grandeur de l'Égypte ancienne, des sciences occultes qui y étaient cultivées, de la religion et des mœurs des habitants.

Les orientalistes sauront gré à M. Carra de Vaux de leur avoir fait connaître une œuvre littéraire qui méritait d'être tirée de l'oubli. La traduction littérale, mais élégante, qu'il publie, est accompagnée de notes qui reproduisent des passages du texte arabe et donnent les principales variantes du manuscrit. Le savant traducteur ne s'est pas borné à la collation des manuscrits de *L'abrégé des merveilles ;* les écrivains arabes, traditionnistes et historiens, cosmographes et géographes, lui ont fourni d'utiles rapprochements.

Le folkloriste, de son côté, recueillera dans cet ouvrage de charmantes anecdotes, des contes variés que les auteurs arabes empruntaient souvent à leurs voisins, mais en les revêtissant d'une forme originale.

Ces contes font de ce livre un livre amusant, et les amateurs de littérature étrangère trouveront dans sa lecture une agréable distraction.

Un index historique et géographique complète la table des matières.

R. D.

Callimachi Hymni et Epigrammata iterum edidit U. DE WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. Berlin, Weidmann, 1897; 68 p.

Après quinze ans, M. von Wilamowitz donne une seconde édition des *Hymnes et Épigrammes* de Callimaque. Elle ne diffère pas sensiblement de la première ; M. v. W. n'a pas jugé à propos d'en modifier le premier dessein, dédaignant ce qu'il appelle la *matéoponie*, c'est-à-dire le vain étalage d'érudition dont parfois les éditions sont surchargées. Il est vrai de dire qu'il n'a pas besoin de souligner sa science, et qu'il a le droit, largement conquis, de ne dire que juste ce qu'il veut et qu'il estime nécessaire ; d'autres seraient peut-être obligés de faire voir qu'ils savent quelque chose, car en maintes occasions une certaine critique ne se fait pas faute d'accuser durement d'ignorance ceux qui s'abstiennent de citer telle édition insignifiante ou tel ouvrage de dixième ordre. M. v. W. a laissé de côté toute érudition indigeste ; et néanmoins, tout en se bornant, il sait dire ce qu'il faut sur la tradition du texte des *Hymnes*, sur les quatre manuscrits grâce auxquels on peut restituer l'archétype désigné par E, et sur les autres familles ; les dérivés de la source F notamment sont précieux en ce qui concerne les hymnes V et VI. Le texte des hymnes, aujourd'hui, n'a plus besoin de beaucoup d'émendations; voici celles qui sont propres à M. v. W. et qui subsistent dans cette seconde édition. I, 79 ἐπὶ χθονός pour ἐπεὶ Διός, dans un passage presque désespéré ; correction faible et arbitraire. I, 93 : τίς καὶ Διὸς ἔργματ' ἀείσει, καὶ pour κεν ; M. v. W. tient évidemment à conserver la leçon ἀείσει de F (ἀείσοι les autres sources) ; mais ἀείδοι me semble d'autant préférable que le vers précédent se termine par τεὰ δ' ἔργματα τίς κεν ἀείδοι, et que Callimaque ne recule pas devant la répétition des mêmes termes dans deux vers qui se suivent (I, 87-88, II, 26-27, III 33 34, 154-155 où la correction ἠέ pour ἠδέ n'a rien de nécessaire) ; cf. d'ailleurs II, 31 : τίς ἂν οὐ ῥέα Φοῖβον ἀείδοι. III, 204 κείνην pour κείνης, excellente correction ; de même IV, 36 et 39 τοί pour σοί, 73 γε pour τε. IV, 321 : μεγάλη pour μέγαν ἢ est discutable. V, 131 ᾧ κ' ἔπι νεύσῃ ; mais la correction de Kaibel ὅττι κε νεύσῃ est bien supérieure. VI, 12 οὐδ' pour οὔτ' s'impose ; 57 εἴσατο pour γείνατο est certainement meilleur sous tous rapports. — L'appareil critique, très sobre, contient les leçons principales des manuscrits ; on y regrettera peut-être l'absence de quelques séduisantes conjectures faites récemment, et utiles pour la lecture et l'intelligence du poète ; car il est bien sûr que cette seconde édition, aussi maniable que bien faite, doit venir *in plurium manus*, comme le désirait M. von Wilamowitz pour la première [1].

MY.

---

1. Lire : I, 24 Καρνίωνος ; II, 89 πυκινὴν ; III, 257 ἅμαξαι ; IV, 218 τιμήεσσα. Le double *ρρ* initial, avec l'esprit rude sur le second, a quelque chose d'insolite pour l'œil ; en tout cas, il devrait se trouver également I, 16 et III, 243.

Jan Walzes Bierma. **Quæstiones de Plautino Pseudolo.** Groningue, Scholtens. Thèse, nov. 1897, gr. in-8° 153 p.

L'université de Groningue doit conseiller à ses futurs docteurs le choix de sujets bien déterminés qu'ils traitent à fond. Nous avons parlé [1] d'une édition de la vie de Claude par Suétone, illustrée d'un excellent commentaire. Voici une thèse sur le Pseudolus avec la discussion de toutes les questions qui touchent au texte et à la composition de la pièce.

La thèse est écrite dans un latin facile et élégant, tout à fait digne des meilleures traditions de l'école hollandaise. Une table développée et un index des vers discutés permet de trouver rapidement ce qu'on cherche. La bibliographie est bonne; M. B. connaît et discute avec soin les derniers travaux de Leo et de Langen. Les lecteurs français aimeront à constater que dans ce travail d'un de nos voisins les remarques ou discussions techniques ne sont pas séparées des appréciations littéraires qui viennent d'abord à l'esprit. L'os philologique qu'il nous faut ronger, n'est pas ici sans moelle et nous le sentons [2].

Voici le fond de la thèse de M. Bierma. Le Pseudolus contient de très belles parties; l'agencement général est manqué; il y a à côté des plus belles scènes et parfois dans ces scènes mêmes des contradictions et des répétitions, et çà et là des inégalités, des lenteurs et des faiblesses. M. B. en donne d'abord la liste [3]. Pour excuser ces défauts, se rabattre sur l'étourderie du poète, sur les négligences de copistes ou les interpolations, c'est sans doute se payer de mots. On a tenté d'expliquer les répétitions en supposant, non sans quelque vraisemblance, que les acteurs et chefs de troupes avaient conservé pour certains passages des rédactions doubles et distinctes, l'une courte et l'autre plus longue, entre lesquelles ils se réservaient de choisir. Que décider pour les contradictions? Elles ne manquent pas dans le Pseudolus. Comment s'expliquer que tel personnage (Calidorus) aux scènes 2 et 3 de l'acte I, paraisse ignorer ce qu'on lui a raconté à lui-même dans la première scène? Pour résoudre la difficulté M. B. recourt à l'hypothèse assez commode d'une *contaminatio*. Plaute aurait mêlé deux pièces distinctes : l'une où un esclave habile (Pseudolus) trompait la défiance du vieux Simon, et une autre où il dupait le leno Ballio. Plaute aurait soudé l'une à l'autre des scènes tirées de ces deux comédies, en changeant à son aise, en ajoutant au tout ici et là (IV, 5 et 6) des scènes de son invention (par exemple, IV,

1. *Revue* du 15 février 1897.

2. Ainsi M. B. signale p. 9, les parties de la pièce qui lui semblent mériter surtout l'admiration.

3. M. B. remarque lui-même (p. 48) que le relevé qu'il a fait des contradictions intrinsèques du Pseudolus, ne s'accorde pas avec les pages des *Plautinische Studien* de Langen sur le même sujet. Le point de vue de celui-ci, « plus moderne », est autre. M. B. est-il si sûr de s'être placé au point de vue des anciens? L'erreur n'est-elle pas des plus faciles dans ce genre de critique?

5 et 6) et même tel nouveau personnage, sans se soucier que la soudure fût par endroits visible et maladroite.

L'hypothèse de M. B. n'est pas originale. Son mérite est d'avoir essayé d'en préciser le détail. Il n'a pas craint d'être téméraire en reconstituant sous leur forme première plusieurs scènes des deux pièces que Plaute aurait réunies et remaniées. Étant donné un tel sujet, on devait, ce me semble, beaucoup permettre au critique qui se risquait à le traiter.

Je relève dans cette thèse plus d'une remarque spirituelle [1] ou très juste : ainsi celle-ci : nous ne voyons pas comment le troisième acte tient à l'action de la pièce; il a dû être imaginé tel, tout simplement pour permettre à l'acteur qui jouait Pseudolus de prendre un peu de repos (p. 41 au milieu et p. 44 au milieu). M. B. ne s'est pas borné à une étude consciencieuse du Pseudolus ; de cette pièce il rayonne sur tout le théâtre de Plaute, et ses remarques générales et ses digressions apparentes sont souvent instructives et intéressantes.

Sur d'autres points je ne serais pas d'accord avec M. Bierma. N'est-ce pas une forte exagération que toute la page 45 sur les prétendus rapports d'amitié *(consuetudo, familiaritas)* qui existent, d'après M. B., entre Simo et le *leno*? Un emprunt d'argent n'implique pas nécessairement de tels rapports. Y a-t-il une contradiction (p. 47 et suiv.) dans le fait que Simo, après avoir promis de l'argent à Pseudolus, fait tout ce qu'il peut pour ne pas le donner? Quoi de plus humain ? On reconnaît surtout l'inexpérience d'un débutant à la forme verbeuse, parfois incorrecte, surtout toute parsemée de fautes d'impression ; à l'entassement d'arguments qui ne portent pas; surtout à la candeur avec laquelle M. Bierma enfonce mainte porte ouverte. A cause du reste soyons indulgents à toutes ces juvénilités.

Émile THOMAS.

P. Terenti Afri, Comoediæ, Iterum recensuit Alfr. FLECKEISEN Bibl. Teubner, 1898, 1 vol. 310 p., 2 m. 10.

L'ancien volume du Térence dans la Bibliothèque Teubner a été souvent réimprimé, mais l'édition restait la même, et partout la préface porte la date de 1857. D'aspect extérieur, ce Térence avait une grande simplicité; tel novice pouvait n'y voir qu'une recension quelconque du poète; mais il suffisait d'un peu d'attention pour reconnaitre combien il contenait de bonnes indications métriques et avec quelle conscience le texte avait été établi

Cependant il date en somme de quarante ans et se trouve dépassé pas

---

1. Ainsi sur la méthode de Lorenz, p. 37, note : qui prædatoris hostilium agrorum instar in Plauto grassatur, cum damnando, delendo, excidendo per totam fabulam omnes offensiones tollere conetur.

maint volume de la Bibliothèque. Après l'édition de Dziatsko dans les Tauchnitz in-8°, il fallait donner autant et plus. Le but, suivant moi, était tout indiqué ; il n'y avait qu'à suivre pour Térence le plan ou à très peu près le plan suivi pour Plaute par Gœtz et Schoell. De l'apparat critique on aurait gardé l'essentiel, distingué pour les cas importants la recension du Bembinus et celle de Calliopius, rappelé les principaux témoignages ; bref on eût donné une édition qui se suffise. Je ne sais si tel est le but que s'est proposé M. Fleckeisen ; mais s'il s'est mis en route, il est resté à mi-chemin. On nous donne ici au bas des pages des variantes, c'est la nouveauté dans cette réédition, mais bien souvent pour les comprendre et même pour distinguer ce qui vient des manuscrits des leçons que nous ont conservées les auteurs anciens, il faut avoir sous la main l'Umpfenbach (1870) [1], et, pour ce qui est de date ultérieure, il faut de plus consulter les éditions spéciales. On sent tout ce qu'a de fâcheux une telle combinaison.

Quoique le texte ait été dans le présent volume très consciencieusement revu, je crains fort que cette nouvelle édition ne reçoive pas l'accueil qu'elle mérite à d'autres égards. Entre l'ancien système où le texte seul était donné et le système contemporain où l'on veut avoir tout au moins l'essentiel, M. Fl. a choisi un terme moyen qui sûrement ne contentera personne. Cela sera d'autant plus regrettable que personne n'aurait pu mieux que M. Fleckeisen nous donner ce que nous pouvions attendre.

Naturellement, le texte n'est plus, tant s'en faut, celui de l'édition précédente ; ici des crochets sont supprimés ; tels vers ont été refaits autrement, telles conjectures reçues dans le texte, pas toujours avec assez de prudence suivant moi [2].

A la fin de chaque comédie, liste des mètres de la pièce, conformément à la méthode adoptée dans l'édition précédente [3]. De plus, à la fin du volume, un *Onomasticon Terentianum*, autrement dit une liste des noms propres, historiques, géographiques, mythologiques, etc., avec références aux vers. C'est un appendice commode.

A cause des travaux antérieurs de M. Fleckeisen sur l'orthographe, et de sa compétence en cette matière, l'attention du lecteur se portera sur

1. J'ai renoncé à faire la distinction de ce que M. Fl. nous apporte ici pour la première fois ; il eût fallu pour cela tout un travail. On ne peut même sans recherches comprendre que *Andr*. 167 : *id.* manque dans les manuscrits, mais se trouve dans une citation de Priscien. En vérité, l'éditeur a compté un peu trop sur la collaboration de son lecteur — Le sens des leçons entre parenthèses qu'on lit au bas des pages n'est pas expliqué ; entendez qu'il s'agit de variantes d'autres manuscrits.

2. Par exemple, on lit : *Andr*. 117 : ecfertur *intus :* conjecture de Bæhrens. Outre l'obscurité du sens, la contradiction avec le témoignage de Cicéron, qui croira que Térence ait écrit dans un vers : *intus interea inter?*

3. Mais, dans ces tableaux, pourquoi entre deux numéros de vers, le trait qui est équivoque, et non pas comme ailleurs *et* qui, par contraste avec *ad*, indique non la continuité, mais un rapprochement?

les formes qu'il a adoptées dans le texte : notons qu'il écrit ***hiquidem, necessus, hau dubium*** [1].

E. T.

C. Julii Cæsaris Commentarii ex recensione Bernardi Kuebleri. Vol. III, pars altera. Commentarius de bello Hispaniensi. C. Julii Cæsaris et A Hirtii fragmenta. Bib. Teubner, 1897, 266 p.

Voici la suite et fin d'un César dont nous avons signalé à leur date les tomes précédents [2]. Ce dernier volume contient le *Bellum Hispaniense* et les fragments.

Pour le texte si souvent suspect du *Bellum Hispaniense*, M. Kuebler a pris le parti de donner avec des croix la leçon des manuscrits, en renvoyant pour les conjectures à l'appendice critique. Cette sincérité aura certainement l'approbation des philologues qui seuls liront ce commentaire. Il s'agissait avant tout, pour cet ouvrage, de tâcher de reconstituer le texte de l'archétype (β). Pour cela M. K. a pu utiliser d'excellentes collations qu'il a fait vérifier en cas de conflit ou de doute. M. Th. Mommsen, dont la compétence est irrécusable en ce sujet, a revu les épreuves, et ses notes ont été insérées dans l'apparat critique.

Les fragments sont disposés par ordre d'ouvrages, dans la suite chronologique, autant qu'elle peut être déterminée. Toute cette disposition me paraît plus claire que dans le volume précédent de Dinter et le recueil est beaucoup plus complet. Dans la grande édition de Nipperdey, les fragments remplissaient une quarantaine de pages ; ici ils en occupent quatre-vingt-dix d'un texte très serré. Aux œuvres de César M. Kuebler a ajouté très sagement une table des fastes Juliens et une liste des *leges Juliæ*. A la fin, un index des noms propres composé par M. Guil. Nachstædt.

Souhaitons en terminant la bienvenue à ce César très commode, tout à fait mis au courant et par plus d'un côté original [3].

E. T.

Dr Ludwig Gurlitt, Oberl. am Gymn. zu Steglitz. **Textkritisches zu Ciceros Briefen.** Progr. Steglitz, 1898, in-4° 16 p.

On sait si les croix manquent dans le texte de nos lettres à Atticus. M. Gurlitt s'est proposé d'en supprimer quelques-unes. Il a consigné

---

1. P. 19, au vers 377, la première syllabe de *habet* est accentuée à tort.
2. Voir la *Revue* du 16 avril et du 24 septembre 1894 et celle du 2 août 1897.
3. Quelques petites fautes d'impression ; je cite : p. 149, 3e ligne avant la fin : lire : *amplectar*, et, à la ligne suivante : *meis* ; p. 151, l. 17, lire : τοῦτ' ἔστι ; p. 203 au milieu : Cæs. B. G. II, 35.

dans ce programme une poignée de corrections qui toutes portent sur la correspondance avec Atticus; d'autres ont été ou seront publiées dans le *Philologus* et dans la *Wochenschrift* de Berlin.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler les excellents travaux de M. G. sur les lettres de Cicéron. Il a pu, l'an dernier, les poursuivre avec fruit dans un voyage en Italie. Il y a vu les manuscrits indépendants du Mediceus que recommandait M. Lehmann [1] dans son étude sur les lettres à Atticus; M. G. ne croit pas qu'en somme ces manuscrits plus ou moins divergents enrichissent beaucoup notre apparat; le fond utile sera toujours pour nous avec le Mediceus, les leçons du Tornesianus et les notes marginales de Cratander, soit, en d'autres termes, la tradition du manuscrit italien de Florence, contrôlée par celle d'un manuscrit allemand de Lorsch.

Ai-je besoin de dire que M. G. est parfaitement au courant de tout ce qu'on a publié dans ces dernières années sur les passages difficiles de la correspondance, et qu'ici reviennent tour à tour les noms de Lehmann, Schmidt, Tyrrell-Purser, Ellis, etc.?

M. G. s'attaque à des passages très difficiles (ainsi p. 5, IX, 13, 4) sur lesquels s'étaient inutilement exercés Madvig, Lehmann, Schmidt, et il résout la difficulté d'une manière très vraisemblable en changeant très peu aux données traditionnelles. Son principal mérite est, à mes yeux, de s'attacher partout très étroitement à la tradition en ne changeant des caractères qui sont conservés dans les manuscrits et particulièrement dans le Mediceus, que le moins de traits possible. Parmi les corrections proposées, quelques-unes me paraissent à la fois très simples et très bonnes [2]. Il arrive bien à M. G., comme à tous les savants en pareil cas, de forcer le sens de tel mot pour appuyer une de ses conjectures [3]; mais mes objections porteraient sur d'autres points [4] et surtout sur celui-ci : une bonne partie des conjectures de M. G. porte sur les mots grecs de la correspondance, très souvent mal transmis par les copistes. Ils forment une langue particulière qui, suivant moi, devrait être étudiée à part, les corrections s'appuyant avant tout sur les habitudes de l'auteur. Ce n'est pas tout à fait ce qu'a entrepris M. Gurlitt. Il s'appuie ici presque uniquement sur les ressemblances paléographiques; on peut trouver même que sa critique, fondée sur ce principe, est conservatrice à l'excès, et je me demande si les échanges de lettres grecques qu'il s'efforce de

---

1. Une note de la première page nous apprend que M. Lehmann vient de mourir à Davos.

2. IV, 12, permanebo; dans maints passages *Asturæ* ou *Astura* au lieu de *astute, in hac cura*, ou de mots indéchiffrables.

3. P. 9 : il est bien sûr que *modestiora* ne peut signifier des reproches trop doux, trop atténués; peut-on dire sans adjectif (p. 14 en haut) : *non quidem pompa?* Tout le passage sur IV, 18, 4 me paraît surtout manqué.

4. Il eût fallu, pour que le programme se suffise, donner l'interprétation de tous les sigles dont devait se servir M. G. Il n'y a rien p. 1, sur ω, G, R, O.

réduire en système, ne constituent pas simplement un jeu assez trompeur.

E. T.

Luigi Cantarelli. **Cecilia Attica**, Roma, tip. della r. Accademia dei Lincei, 1898, in-12, 24 p.

Que savons-nous sur la fille d'Atticus ? Voilà l'un des sujets qui viennent à l'esprit dans la lecture de ces lettres à Atticus qui ne nous plaisent pas moins par elles-mêmes que par les problèmes qu'elles posent au lecteur. La fille d'Atticus est certainement l'une des personnes les plus sympathiques parmi toutes celles dont il est question dans les lettres, et tel est le beau côté du sujet qui frappe d'abord : le revers sera que la matière manquant, le critique se trouve vite réduit aux conjectures. Comment fera-t-il pour ne pas voir tout en beau [1] ? Pourra-t-il ne pas donner trop d'importance aux mots de tendresse, aux formules de politesse qui émaillent les lettres ? M. Cantarelli [2] a été séduit par le sujet dont nous parlions ; il l'a traité avec amour et en somme fort joliment. Il nous donne de la fille d'Atticus un brillant pastel tout éclairé de blanc et de rose. Ne nous demandons pas trop jusqu'à quel point le portrait est vrai, et, dans ce qu'on nous donne, n'allons pas vouloir à toute force démêler ce qui n'a d'autre appui que la fantaisie du critique. On lit avec plaisir cette jolie plaquette. Ne soyons pas délibérément ennemis de notre plaisir. On relèverait plutôt ici mainte appréciation juste et fine. La forme de cette petite brochure est partout soignée, élégante dans le bon sens, ce qui n'empêche nullement l'auteur d'être très au courant de tout ce qui a été publié récemment sur les lettres de Cicéron. Comme preuve, citons ceci que sur tel point douteux M. C. s'est renseigné par lettre (p. 18 note) près du savant qui connaît le mieux de nos jours cette correspondance et sa chronologie, près de M. Schmidt. Étude solide, élégante, d'une lecture agréable, voilà plus qu'il n'en faut pour qu'elle soit bien reçue en tout pays et surtout dans le nôtre [3].

E. T.

---

1. M. C. écarte soigneusement une phrase gênante du *De Grammaticis*.

2. Si je ne me trompe, M. Cantarelli enseignait récemment l'histoire ancienne à Rome comme privat-docent. Je suppose que notre brochure est la suite d'une lecture faite à l'Académie des Lincei.

3. Naturellement, la rédaction est faite au point de vue et dans le goût italien. La brochure se termine par une prosopopée à la jeune fille : en français cela eût fait sourire : comment ne pas penser à la « grande âme de Fabricius » ? — Lapsus : p. 12, n. et p. 23 n. 2 : au lieu de *De viris ill.*, lire *De Grammaticis*. — P. 15, n. 4 : Nisard peut être cité à la rigueur pour telle note, mais non pour telle variante ; il ne compte pas comme éditeur. — A cause même de l'excellente correction de cet opuscule, je relève p. 15, n. 2 : lire : *crebro*.

G. M. Columba. **Un codice interpolato di Tibullo nella bibl. com. di Palermo.** Estratto dalla Rassegna di antichita classica.

Voici une étude faite avec méthode et présentée comme suite des derniers travaux sur Tibulle que connaît bien l'auteur. Elle porte sur un manuscrit de la fin du xve siècle qui a été signalé pour la première fois à propos de Catulle par M. Giri.

Je ne vois pas trop malheureusement ce qu'on en peut tirer. Le ms. de Palerme est apparenté avec l'*Ambrosianus*, celui de nos manuscrits auquel (en dehors des Extraits) on est disposé à donner la préférence. Mais ce manuscrit a aussi des leçons dérivées des deux autres sources; il est plein de fautes et même d'interpolations (le mot du titre : codice *interpolato* est des plus vrais et doit se fixer dans l'esprit du lecteur), de sorte qu'il ne restera, ce me semble, de ce travail consciencieux qu'un résultat tout négatif.

La brochure contient un relevé des leçons que le ms. de Palerme a en commun avec ceux de Milan (A), de Rome, de Wölfenbüttel, avec les mss. de Lachmann, avec les Excerpta ; enfin les leçons propres au ms. de Palerme. En tête, on trouvera des préliminaires qui contiennent comme une mise en œuvre de ces éléments ; pour mon compte, j'y vois bien de la subtilité et, en conclusion, un jugement bien trop optimiste sur la valeur du manuscrit nouveau. Pour essayer de classer son manuscrit, M. C. est réduit à se rabattre sur des minuties d'orthographe [1], ou il s'attache à des variantes qui n'ont pas d'importance véritable, c'est dire qu'en fait nous ne sommes pas plus avancés.

L'an dernier, dans les *Studi di filog. class*, M. Malagoli avait donné déjà la collation d'un manuscrit incomplet de Tibulle de Lovere, manuscrit qui, par le texte, ressemble beaucoup à celui-ci. Dans ces travaux, les Italiens suivent l'exemple que leur donne l'Allemagne, où, depuis Baehrens, on a collationné de nouveaux manuscrits reconnus comme interpolés [2]. Je doute fort que, par cette méthode, on puisse aboutir, ou plutôt nous pouvons nous demander si, au sujet du texte de Tibulle, la critique sait encore s'orienter. Il semble bien qu'on aille à la dérive et qu'on ne s'accorde même plus sur les principes. Naguère, nous avions ce spectacle que, parmi les principaux manuscrits, la priorité donnée à l'un était réclamée pour d'autres, ce semble, avec tout autant ou presque autant de raison. En partant d'idées toute subjectives, en contestant l'authenticité de tel ou tel hémistiche, on rêve maintenant d'un archétype qui n'est pas le même pour deux critiques; sur deux leçons opposées, les défenseurs de chacune d'elle soutiennent que celle de l'adversaire est suspecte d'interpolation, tandis que la leur aurait pour elle l'évidence.

---

1. Ici p. 69 et p. 74 en haut.
2. Ainsi le ms. de Munich collationné par M. Leonhard (1882).

Voici que l'on conçoit maintenant [1] l'altération du texte comme s'étant produite autrement. Elle aurait eu lieu dès l'antiquité, vers le IIIe ou le IVe siècle; des grammairiens de ce temps auraient substitué des formes vulgaires aux mots, aux constructions qu'ils ne comprenaient plus; ils auraient remanié tous les poèmes pour les rendre lisibles à leurs élèves et pour ne pas contredire leurs prétendues règles. L'altération s'est sûrement faite en ce sens; mais a-t-elle été si durable, si voulue, surtout s'est-elle produite à cette date? Voilà qui est fort douteux. A cause de la substitution de synonymes de même quantité, (comme I, 1, 2 : *magna* au lieu de *multa*), d'autres savants, par exemple M. Ilimann, dataient, ce semble, avec raison, ces interpolations du XIIe ou du XIIIe siècle [2]. Espérons qu'un jour ou l'autre il nous sera enfin permis de voir clair dans la question des manuscrits de Tibulle.

E. T.

Felice Ramorino, prof. nel R. Istituto di Studi Superiori in Firenze. **Cornelio Tacito**, nella storia della coltura. Discorso letto per la solenne Inaugurazione degli Studi nel R. Istituto superiore a Fizenze addi 18 novembre 1897. Seconda edizione corretta. Ulrico Hœpli, Milan, 1898, in-8, 111 p.

M. Zielinski fait école; dans le Tacite qui nous est ici donné, comment ne pas voir un pendant [3] à son Cicéron? M. Ramorino fait lui-même le rapprochement; mais qui pourrait se plaindre de telles entreprises? Mieux vaut louer l'essai de réunir, sous une forme élégante, les souvenirs d'une éloquente leçon, aux réflexions que fait le professeur, en complétant à tête reposée son premier travail. Tout au plus, le lecteur aura-t-il occasion de sourire quand, après nombre de pages toutes semblables à celles d'un livre, surgit un *Signori* pour nous avertir que ce que nous pouvions prendre pour une étude, avait été primitivement débité. Mais Villemain n'a-t-il fait pas la même chose, et bien d'autres en son temps?

M. R. a publié, chez Hœpli, toute une série de classiques latins et notamment une mythologie classique illustrée et une histoire de la littérature latine arrivée à la cinquième édition. D'après l'exemple de M. Zielinski, il a voulu parler, puis écrire pour le grand public, et particulièrement pour les personnes qui ne sont pas familières avec les recherches de philologie et d'histoire. Il a choisi, à dessein, pour sujet

---

1. M. Maurenbrecher, *Philol.*, 1896, surtout p. 454 au bas.
2. Il est surtout telle leçon (I, 10, 49, p.453 et p. 455, note 1) qui a conduit M. Maurenbrecher aux conséquences les plus risquées.— De plus, remarquez combien souvent est impropre l'emploi qu'on fait dans la polémique du mot interpolation; ici même M. C. appelle ainsi des erreurs qui viennent de l'influence de mots voisins, répétition à faux, changements de temps par assimilation, etc., comme s'il y avait là de véritables interpolations.
3. Voir la *Revue* du 2-9 août 1897.

de la présente étude, l'un des plus grands noms de la latinité classique ; il expose ici tout ce que nous savons de la vie de Tacite, de la composition de ses ouvrages ; il suit sa réputation jusqu'aux temps les plus récents, en distinguant trois époques principales : le temps des monarchies absolues, le siècle des philosophes et de la révolution, enfin l'époque moderne ; il est clair que d'une époque à l'autre a changé l'idée qu'on se faisait de l'historien et la manière dont on l'admirait. M. R. s'est donné la tâche de passer en revue toute la série des éditions, traductions et commentaires des œuvres de Tacite, publiées en Italie (les publications faites à Florence sont mises en pleine lumière), et de plus celles qu'on a faites en Espagne, en France, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre. Vingt-huit pages de notes rejetées à la fin prouvent la parfaite compétence de l'auteur et visent plutôt les étudiants et ceux des lecteurs qui sont du métier.

L'auteur remarque lui-même p. 25 (au bas) qu'il devait se borner à des esquisses légères et rapides de peur d'ennuyer ses auditeurs [1]; il passe vite, brûle des périodes entières, tandis que sur tel autre point, ainsi sur l'appréciation qu'on faisait de Tacite au XVIIe siècle, on peut trouver qu'il s'attarde un peu trop. De telles critiques sont, il est vrai, toute subjectives. Quoique M. R. écrive dans la *Rivista storica Italiana* et dans la *Biblioteca delle Scuole Italiane* et quoiqu'il y ait publié des articles touchant à des points particuliers de notre sujet, il n'avait pas ici et ne pouvait avoir de prétention à l'originalité ; il suffisait que son exposé fût clair, intéressant ; ces qualités il les a certainement et, si je ne me trompe, il a le mérite aussi d'être complet. Notons cependant que certaines pages ont une originalité relative. Ainsi pour tout ce qui concerne les vicissitudes de la réputation de Tacite en Italie, avant la renaissance, et de même pour la découverte du second *Mediceus*, puis celle du manuscrit de Corvey (le premier Mediceus qui seul a conservé les cinq premiers livres des Annales), et aussi pour la publication des premières éditions, on trouvera ici un exposé plus précis et plus complet que partout ailleurs. M. R. s'est fait renseigner sur les points douteux par les savants de son pays, notamment par M. Sabbadini, dont on connaît la compétence en ce sujet.

Je ne ferai à l'auteur qu'une critique qui porte sur la forme de son discours. M. Ramorino emprunte à toute sorte d'auteurs nombre de mots et de traits ; son choix n'est pas très sévère, Passe pour une phrase de Joseph Chénier (p. 23 bas) ; je n'aime pas beaucoup (p. 20) l'application à Tacite d'une phrase de Gœthe *sur Shakspeare* [2]; comment ce qui convient à l'un peut-il convenir de même à l'autre ? Singulière manie qu'ont nos littérateurs de transporter et de déprécier ainsi leurs jugements ! |Mais emprunter au Thomas des Éloges (p. 24 au bas) une

1. P. 49 : temo di riuscir tedioso con questa enumerazione...
2. « Les caractères chez lui sont comme des cadrans de pur cristal qui laissent voir tout le mécanisme... »

appréciation sur le style de Tacite et la phrase où il appelle l'historien le « Michel-Ange des écrivains », voilà qui est nouveau et qui nous instruit! Suit encore (p. 25) un jugement de Ciriacus Lentulus, un professeur d'Herborn au XVII[e] siècle : pourquoi s'arrêter en si beau chemin? Les fautes d'impression sont nombreuses, surtout dans les citations françaises. Je ne relève le fait que parce que le titre nous promettait une édition corrigée.

Émile THOMAS.

Joannes SEGEBADE et Ernestus LOMMATZSCH. **Lexicon Petronianum.** Teubner, 1898, in-4°, 274 p.

Tarracina-Anxur und Kaiser **Galba** im Romane des PETRONIUS ARBITER von D[r] phil. RICHARD FISCH, Professor am Andreas-Realgymnasium zu Berlin. Berlin, 1898 Gaertner, in-8°, 43 p.

Commençons par le lexique. Pour retrouver un mot, un détail dans la suite hachée et fragmentaire du Satyricon, on n'avait jusqu'ici que l'Index de Burman, commode sans doute, mais qui ne répond plus à nos besoins, surtout après les modifications assez nombreuses apportées au texte de la vulgate. MM. Segebade et Lommatzsch nous donnent un lexique tel que nous pouvions le désirer.

L'un des deux auteurs, M. J. Segebade, avait publié, il y a quelque quinze ans, une thèse fort estimée sur Pétrone [2], et, à la suite de ce premier travail, il avait entrepris le présent lexique; il est mort avant de l'avoir achevé. M. Lommatzsch s'est chargé de le mener à bonne fin; il me semble qu'il y a parfaitement réussi M. le d[r] L. ne s'était pas, que je sache, attaqué jusqu'ici à Pétrone. Sa thèse, publiée, il y a deux ans, porte sur les gloses du Pithoeanus [3]. Mais M. L. est élève de M. Bücheler; comment ne serait-il pas très au courant de ce qui concerne notre auteur? La préface est tout entière de M. E. Lommatzsch.

Le texte pris pour base est naturellement celui de Bücheler; à la troisième édition se rapporte le texte et l'orthographe; à la première les renvois aux manuscrits. Les classes de mss. (L O H) sont indiquées, quand cela est nécessaire. Quant aux conjectures des savants modernes, elles sont presque toutes relevées. Je crois d'une manière générale cet index très complet et très exact. Je l'ai tâté sur bien des points sans le trouver jamais en défaut. Les philologues seront particulièrement

1. Notons qu'il faut écrire Corvey comme écrit M. R , p. 97, à la fin de la n. 56, et non Corwey comme on lit p. 32 et p. 36; p. 41 en haut : lire : Cateau-Cambrésis ; l'auteur des éloges s'appelait Léonard et non Léon (p. 69). Qu'il y ait « bien des choses bonnes » dans le livre de Dubois-Guchan sur Tacite (p. 169), voilà ce que personne ne croira de ce côté des Alpes. Les bibliographies sont ici plutôt trop complètes et par trop mêlées.

2. *Observationes grammaticæ et criticæ in Petronium*, Halle, 1880.

3. *Quæstiones Juvenalianæ*, Suppl. XXII au Jahrb. Philol.

reconnaissants à M. L. d'avoir inséré dans sa préface plusieurs listes très commodes : d'abord celle des mots latins qui ne se trouvent que chez Pétrone, celle des mots qui paraissent cnez lui pour la première fois ou qui ne se rencontrent plus après lui; liste des formes grecques que Pétrone emprunte; liste des termes populaires et aussi des mots qu'il paraît avoir évités [1].

Venons à la seconde brochure. Je ne crois pas que jusqu'ici M. Fisch ait rien publié sur Pétrone A la fin (p. 42-43) et aussi au dos de sa brochure, je vois indiquées unc étude sur le latin vulgaire (1890, Nomina personalia auf o-onis); une autre sur l'industrie des foulons dans la vie ancienne (1891); enfin, de cette année même, un mémoire sur les ruines d'Ostie. J'ai reproduit ces indications, afin que le lecteur excuse M. Fisch s'il ne s'est pas méfié des pièges que cache à chaque page le Satyricon.

Je ne pense pas que la présente brochure cause de déception ; car le titre ou tout au moins la seconde partie du titre suffira à édifier ceux qui ne sont pas tout à fait neufs sur la question. Qui ne sait, du moins par ouï-dire, ce que valent les prétendues clefs du roman de Pétrone? M. F. croit l'énigme résolue par le nom de Galba dont il s'est avisé ; douce illusion d'inventeur! Mais comment ne pas nous dire, à part nous, que ce malheureux Trimalcion se trouve avoir été plus énigmatique encore que grotesque? Un lecteur ancien eût-il jamais deviné tous les personnages que l'ingéniosité des modernes a découverts sous ce nom : on avait parlé de Tibère, de Néron, de Claude : voici Galba; quand serons-nous au bout de la série? Chacun, M. F. comme les autres, critique fort bien ses devanciers et démontre la fragilité de leurs hypothèses; la dernière invention se donne, cela va sans dire, comme la meilleure. Celle-ci, à coup-sûr, est la plus imprévue et la moins modeste : Trimalcion ne serait autre que Galba ! Ce qui frappe l'esprit devant un tel rapprochement, ce sont les difficultés qu'on aperçoit aussitôt du côté de la date et de la personne. Pour la date, M. F. s'en tire en admettant (p. 23 au bas et suiv.) que le roman a été écrit en 60 ; Galba, nous dit-il, était alors assez en vue pour pouvoir être ainsi visé et raillé : combien cela paraît douteux ! Mais que dire de la personne? Ainsi Trimalcion, l'ancien esclave, qui conte lui-même les prouesses de son enfance, Trimalcion le parvenu par excellence, ce serait l'em-

1. Voici les seules critiques que je trouve à faire : on verra combien elles sont peu graves. J'admets que tous les exemples du mot soient placés à *holus;* mais il eût fallu un renvoi à *olus*, alors surtout que telle est l'orthographe dans de très bons manuscrits. M. L. est ici illogique puisqu'on trouve dans le lexique de tels renvois à *arena*, à *pene*, etc. — Pourquoi p. 229, au mot *sententia* mettre *fracta* entre deux astérisques alors que la conjecture consiste uniquement à supprimer l'*m* final à ce mot et au précédent? Signalons encore dans la préface, p. III, le lapsus de rédaction : facile *impetratus sum ut...*

pereur de vieille souche dont Tacite (H., I, 49) vante, avant tout, l'antique noblesse (*vetus in familia nobilitas*), et dont Suétone dit, dès le début de sa biographie, que son origine est au-dessus de tous les soupçons (2, ***haud dubie nobilissimus magnaque et vetere prosapia***) : première impossibilité qu'il faut digérer d'abord. M. F. n'a même pas prévu l'objection ; disons, pour son excuse, qu'il aurait eu quelque peine à l'écarter.

Tout occupé de sa découverte, M. F. en trouve partout des preuves, et quelles preuves? Admirable ressemblance : Trimalcion a la goutte, comme Galba (p. 34) ; il ne marche plus, on le porte. Suétone a décrit, de la manière la plus crue, les vices répugnants de Galba ; or, sans compter ses autres écarts, Trimalcion a un mignon qui joue un rôle dans le festin (et Giton donc et les autres ?)! Galba, avant de monter sur le trône, était très riche, tout comme le parvenu qui ne peut mesurer sa richesse. M. F. va jusqu'à reconnaître (p. 38 au bas) dans le prénom de Galba (*Servius*) une allusion à l'ancienne condition (*servus*) du parvenu. La question que fait Trimalcion au rhéteur sur sa dernière déclamation, est une allusion aux connaissances juridiques de Galba (p. 39). Tout le reste à l'avenant. Fortunata, la femme de Trimalcion, représente la Fortune, cette déesse dont Galba a recueilli l'image qu'il entoure d'un culte superstitieux (p. 32 et suiv.). Les railleries du romancier sur les manies superstitieuses de Trimalcion et de ses convives viseraient en fait les scrupules religieux de Galba. Trimalcion-Galba faisant le mort au milieu des trompettes qui sonnent la musique des funérailles, voilà, assure M. F. (p. 31 en haut), une imagination qui dut faire bien rire Néron! Pourquoi? et de quelle prétendue allusion satirique ne pourrait-on pas dire la même chose? M. F. rapproche (p. 36 au bas) la calvitie de Trimalcion de celle de Galba ; mais le lecteur du roman rencontrera plus loin (ch. 109 fin) toute une poignée de railleries sur les chauves, à un moment où l'on en a fini depuis longtemps avec Trimalcion : preuve que ces plaisanteries étaient traditionnelles et et qu'elles ne sont nullement personnelles.

Voilà des objections bien graves à la seconde partie de la brochure ; elles rendent singulièrement douteuse la solidité de la première partie. M. F. y aborde un problème ancien, bien connu, qu'on énoncerait ainsi : dans quelle ville d'Italie se passent les événements qui remplissent les deux premiers tiers de notre Satyricon? Mommsen [1] s'est décidé pour Cumes. M. Fisch objecte que Mommsen suivait la bonne méthode, mais qu'il n'a pas examiné tous les passages qui touchent à ce sujet ni même les plus importants, et qu'il a pris trop à la lettre quelques mots d'autres passages. D'après M. F. *Tarracina*, l'ancienne Anxur, serait la ville qu'habitait Trimalcion. M. F. ne manque pas de renvoyer à l'étude de

1. Hermès, XIII (1878), p. 106.

M. de la Blanchère sur Terracine. Quant à l'identification, voici quelques-unes de ses preuves : il est question dans le Satyricon d'une basilique et d'une pinacothèque; or, nous savons que dans la ville très florissante de Terracine, il y a eu une sorte de renaissance (notons qu'elle n'eut lieu que sous Trajan); les arts y ont fleuri ; on croit trouver l'emplacement d'une belle basilique, et la ville « a pu » se donner le luxe d'avoir une galerie de tableaux de grand prix. Ajoutons à cela les mots de Ganymède (ch. 44) sur les processions que faisaient autrefois les femmes en se rendant au temple de Jupiter; leurs prières obtenaient aussitôt toute la pluie qu'elles voulaient; il y avait donc dans le pays de Trimalcion un culte particulier de Jupiter; or cela convient parfaitement à l'ancienne Anxur, tandis que les autres villes grecques du littoral avaient d'autres dieux; Antium réservait les honneurs de son culte à la Fortune et Cumes à sa Sibylle. Il est vrai que nous ne trouvons nulle part ailleurs la mention d'un Capitole situé à Terracine; mais la situation de la ville avec ces blancs rochers (*saxa late candentia*) dont a parlé Horace, rend très vraisemblable l'hypothèse que, comme beaucoup d'autres villes italiennes, Terracine avait aussi son Capitole; là était adorée la trinité de Jupiter Axoranus, Feronia et Apollon Soranus.

Tels sont les principaux arguments par lesquels M. F. appuie son hypothèse. Il est vrai que toutes sortes d'objections ne tardent pas à se présenter à notre esprit : comment Trimalcion, parlant de Terracine, au ch. 48, ne dit-il pas *notre* Terracine ou quelque chose d'approchant? Vouloir (p. 22) que les petits scandales rapportés par Echion, que les personnages secondaires qui nous sont dépeints, l'entrepreneur de monuments funèbres, Habinnos, le marchand de bois, Diogène, etc., aient été empruntés à la vie réelle de Terracine, n'est-ce pas une supposition toute gratuite? Et surtout nous ne voyons que trop les rapports de cette première moitié de la brochure avec la seconde. Si l'on nous a indiqué comme lieu du festin Anxur-Terracine, comment ne pas nous dire que l'auteur songeait dès lors à nous conduire à l'autre thèse, et que Terracine doit vraisemblablement l'honneur d'avoir été choisie à ce fait qu'elle a donné naissance à Galba et qu'il y est venu souvent? Il est trop clair que Galba-Trimalcion a été le but; la ville de Tarracina-Anxur, le moyen.

Dans un ensemble si contestable, les erreurs de détail peuvent ne pas compter. Ainsi, p. 34 au bas : M. F. croit que si Trimalcion essuie ses mains dans les cheveux de ses esclaves, si on lui verse sur les mains du vin, c'est parce que goutteux il craint l'eau froide. P. 36 : le sens de *inaudito more* du chapitre 70 me paraît mal saisi; il suffit de lire la phrase suivante pour s'en convaincre. Quel rapport entre la goutte de Trimalcion et ces parfums qu'on met dans les vases à vin et qu'on mêle à l'huile des lampes? M. F. dit (p. 9 au milieu) : « un *Grec* comme Encolpe » : est-ce si sûr? Suffit-il pour cela que le nom ait une forme

grecque? Je pourrais citer d'autres erreurs [1]. J'aime mieux ne pas insister.

Je crains fort que M. F. ne connaisse bien ni Pétrone, ni la littérature de son temps, ni surtout le véritable caractère des biographies de Suétone. Il applique généralement à faux tout ce qu'il a tiré de la vie de Galba. Nous avons donc ici, suivant moi, un essai entièrement manqué; mais reconnaissons que cette petite brochure est de forme élégante et très correcte, et que l'auteur habitué aux travaux archéologiques se sert fort habilement du Corpus. M. Fisch (s'en est-il douté) vient de fournir une excellente excuse à tous les anciens critiques et à leurs partisans. Les prétendues découvertes des savants des derniers siècles nous semblaient jadis autant de divagations par lesquelles nous n'avions que du dédain. Il nous faudra désormais être moins sévères puisque notre temps, si fier de ses méthodes, vient de produite des fruits tout semblables.

Émile THOMAS.

Documents sur la négociation du Concordat et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siège en 1800 et 1801, publiés par le comte BOULAY DE LA MEURTHE, t. IV et V supplémentaires (Société d'histoire diplomatique), Paris, Leroux, 1895-1897, 2 vol. gr. in-8 de 608 et 695 pages.

Les deux volumes supplémentaires que publie M. le comte Boulay de la Meurthe sont consacrés à la période qui suit immédiatement la signature du concordat et qui précède l'adoption de ce traité par le Tribunat et par le Corps législatif. La désignation d'un assez grand nombre de constitutionnels comme titulaires des nouveaux sièges épiscopaux, la promulgation des fameux Articles organiques, sont, à cette date, avec la dotation du clergé, les principales questions à l'ordre du jour. L'éditeur, dans une préface substantielle et solide qu'il appelle *Avertissement*, étudie la situation et s'efforce d'établir que les diverses mesures prises par Bonaparte lui étaient dictées par une prudente et prévoyante politique. En appelant à l'épiscopat un groupe important de constitutionnels, en préparant les articles organiques, en rétribuant

---

1. M. F. veut retrouver le nom de Tarracine dans le mot corrompu du début du chapitre 41 : *pataracina* où il lit : pa <tera majore> Tarracina poposcisset : entendez : un verre plus grand que <notre> Tarracine; mais *patera* est une ancienne conjecture, écartée avec raison puisqu'il est question là de boire, et non de sacrifier, et la leçon proposée n'a d'autre avantage que de rappeler à M. F. le vers d'un Lied fameux. M. F. veut que la colonie cherchée *ne soit pas située trop loin* de Crotone (p. 6 : nicht allzuweit von Croton entfernte; où a-t-il relevé cette indication? les mêmes mots sont répétés p. 12). — Suivant M. F. (p. 21 au bas) maint passage du roman contiendrait des parodies de pensées de Sénèque : est-ce si sûr? M. F. pour les allusions contenues dans le *de bello civili*, et la *Trojae halosis* (p. 21), se réfère sûrement à des travaux trop anciens. P. 15, l. 10; lire : thesaurum. Pourquoi p. 29, p. 40 et passim, la reproduction de ces longs extraits qui ne prouvent rien?

pour commencer le clergé avec des ressources exceptionnelles, Bonaparte désarmait l'opposition, dans quelque direction qu'elle se réfugiât : les articles organiques, en particulier, écrit M. Boulay de la Meurthe, étaient le passeport du concordat.

Le recueil lui-même est aussi riche, aussi complet, aussi soigné qu'on pouvait l'attendre de M. Boulay de la Meurthe. Les dépôts publics, les archives privées, ont été mis à contribution. Toutes les sources d'information semblent épuisées. Nous n'essayerons pas de désigner, parmi tant de documents importants, ceux qui nous ont plus particulièrement frappé : au nombre des pièces qui peuvent conserver aujourd'hui un intérêt pratique, nous signalons le texte du serment des évêques au pape et les différences de ce serment avec celui du pontifical romain (t. IV supplém., p. 79). Quel est, en fait, le texte actuel ?

Les index sont extrêmement soignés. Les *tables analytiques* ont vraiment la valeur d'une histoire sommaire du concordat.

Paul Viollet.

Giulio Simon, Discorso di G. Barzellotti e scritti e parole di M. Tabarrini, M. Garibaldi, L. Trarieux, F. Cavalloti, P. Lazzarini ed altri con prefazione di G. Biancheri. Rome, librairie Alighieri, 1898. Petit in-8 de 119 p.

Le Comité franco-italien de propagande conciliatrice a réuni tous les discours prononcés à Rome le 10 mai 1897 à la commémoration de M. J. Simon et au banquet qui la suivit ; et le premier exemplaire de la brochure a été offert par MM. Trarieux et Lockroy au président de la République. Mais l'importance de ce recueil n'est pas tout entière dans l'objet politique auquel elle se rattache ; elle rentre dans la compétence de la *Revue critique* par le mérite littéraire de plusieurs des morceaux qui la composent. L'éminent professeur de philosophie de l'Université de Rome, M. Barzellotti, exposant après tant d'autres la vie et l'œuvre de M. J. Simon, a su être original en en montrant l'unité. Il a fait sentir que longtemps avant de se renfermer dans une active, mais pacifique coopération aux entreprises philanthropiques, M. J. Simon était déjà un philosophe préoccupé d'appliquer son amour du bien à des réformes pratiques. Dans le détail, on notera un jugement remarquable sur la critique de Max Nordau (p. 44, en note), une excellente page sur le courage de M. J. Simon (p. 46), de judicieuses observations sur le cartésianisme et sur nos dramaturges du XVIIe siècle (p. 65) ; mais l'ensemble n'est pas moins intéressant et montre ce qu'on pourra se promettre des savants italiens pour le bon renom de la France et pour la science en général le jour où quelques-uns d'entre eux suivront l'exemple que M. Barzellotti leur avait déjà donné par sa belle étude sur Taine et où l'Italie aura enfin, dans la critique et dans les Universités, des hommes spécialement voués à l'étude de notre litté-

rature. Car après tout, sans remonter à Ménage, la France a depuis un siècle tout un groupe d'italianisants : pourquoi l'Italie continuerait-t-elle à n'avoir point de *francisants ?*

La brochure en question appartient encore à la *Revue critique* par l'éloquence du discours de M. Cavallotti. Quelques-uns des mouvements de cette brillante improvisation sont d'une réelle beauté, par exemple celui où il montre que le deuil de l'Italie pour le vaincu de Mentana fit pleurer la France sur les morts de Dijon, et surtout celui où il s'écrie : « Simon, en disciple de Socrate, montait aussi facilement des aises du premier étage aux inconvénients d'un cinquième qu'il s'élevait des cimes superbes du pouvoir aux cimes plus superbes encore et plus hautes, aux régions sereines, limpides, d'où il apercevait tout en bas le fourmillement de l'égoïsme humain et où son œil se consolait par la contemplation de l'idéal » (p. 101).

Et comme, après tout, la politique contemporaine fait partie de l'histoire, il y a peut-être plus d'un de nos lecteurs qui ne sera pas fâché d'apprendre par suite de quels efforts le comité franco-italien et son actif secrétaire, M. P. Lazzarini, ont mené à bien leur imposante manifestation.

Charles DEJOB

BULLETIN

— Nous recevons de M. Emm. de MARGERIE la lettre suivante : « Dans le bienveillant compte rendu que la *Revue critique* a récemment consacré à la traduction française de l'ouvrage de M. SUESS, *Das Antlitz der Erde* (n° 12, p. 236), il y a deux points, de bien peu d'importance, d'ailleurs, que je vous demande la permission de rectifier. D'abord, on aurait « plus et mieux qu'une traduction », dit votre collaborateur, « une adaptation française ». Or, rien n'a été plus éloigné de notre pensée que de modifier, en quoi que ce soit, le texte même de l'ouvrage original; l' « adaptation », quand il s'agit de science tout au moins, constitue un genre faux et dangereux : c'est souvent le moyen de transformer en compilations médiocres et sans autorité des œuvres de valeur. Si nous avons introduit dans les notes un certain nombre d'additions, pour compléter les références bibliographiques, ces indications nouvelles ont toujours été mises en vedette par l'emploi de crochets, permettant de les distinguer à première vue de celles qui appartiennent à l'auteur. Cette consigne a été également observée dans le corps du texte, pour la transformation en mesures françaises des pouces, pieds et milles. — En second lieu, « deux tomes » auraient été « condensés en un seul ». La vérité est que le tome I de l'édition allemande a paru en deux parties, publiées successivement en 1883 et en 1885, mais qui ne forment qu'un seul volume, dont les pages se suivent de 1 à 779, tandis que le volume qu'a fait paraître la maison Colin en compte 835. »

— Le professeur C. A. NALLINO de Naples vient de publier un mémoire intitulé : *Le Tabelle geografiche d'Al-Battânî* (Turin, 1898. — Estratto dal *Cosmos di Guido Cora;* ser. II, vol. XII, fasc. VI). C'est une bonne étude dans laquelle il a résumé les

travaux antérieurs et proposé bien des améliorations sans être cependant parvenu à élucider toutes les difficultés que présente le texte, qui ne nous est connu que par un manuscrit unique et très défectueux de l'Escurial. — J.-B. C.

— M. Clinton E S. Headlam, qui a déjà publié, dans la collection The Pitt Press Series, à Cambridge, une édition d'*Iphigénie à Aulis*, donne aujourd'hui dans la même collection une édition de *Médée* (Cambridge, 1897, un vol. in-16 de xxvi-122 p.). Tout est très soigné dans ce petit volume : l'impression est excellente ; il contient trois indices, un tableau chronologique des événements littéraires et politiques les plus importants du v[e] siècle ; le commentaire est très suffisant pour les classes : il sera certainement utile aux écoliers anglais. L'auteur suit le texte de Kirchoff et de Prinz ; il donne, à la fin du volume, la liste des passages dans lesquels il a cru devoir changer ce texte en adoptant les conjectures des critiques. Nous regrettons de ne pas voir le nom de M. H. Weil figurer plus souvent dans cette liste. Nous signalons, en particulier, les corrections proposées par ce savant pour les vers 158, 160 ; 1026, (1021 de l'éd. Headlam) ; la correction au v 1026 a été publiée dans la *Revue de Philologie*, t. XVIII, 1894, p. 204. Nous voyons que M. H. n'a pas accepté une seule des corrections si nombreuses proposées par son compatriote M. Verrall dans son édition de 1881 ; nous nous contentons de noter le fait, tout commentaire est inutile. — Albert Martin

— L'auteur de l'*Index Andocideus, Lycurgeus, Dinarcheus*, M. L. Leaming Forman (Oxonii, e prelo Clarendoniano, 1897. Un vol. in-8° de vi-91 pages) s'est servi, pour composer ce triple index, de la deuxième édition d'Andocide donnée par F. Blass, à Leipzig, en 1880, de la deuxième édition de Dinarque donnée par le même éditeur en 1888 ; quant à Lycurgue, l'édition Blass n'ayant pas encore paru dans la collection Teubner, l'auteur a choisi avec raison l'édition procurée par Thalheim à Berlin, en 1880. L'index de M. Forman paraît très exact : nous avons examiné un certain nombre de renvois sans trouver d'erreurs à signaler. On peut cependant regretter que l'auteur n'ait pas donné plus d'étendue à ses notices ; il distribue les mots variables d'après les désinences, cas, temps, modes, etc. ; mais il ne s'occupe pas du sens des mots, ni de la façon dont ils sont construits, avec des prépositions, des adverbes, etc. On n'a qu'à comparer cet index avec celui que Preuss a composé pour l'Eschine de Blass, on verra la différence. Il faut nous contenter de ce qu'on nous donne : sans doute le travail a été fait d'une façon trop abrégée, mais tel qu'il est, il est bien fait, c'est là l'important. — Albert Martin.

— Nous avons reçu parmi les nouvelles éditions des Pitt Press Series : 1° *Gai Juli Cæsaris De bello Gallico, lib. II; The war with the Belgæ, by* Shuckburg. Ce petit volume répond à un livre précédent : *the Helvetian War lib. I*. Il contient tout ce qui peut aider un commençant dans la lecture du César : petit index ; introduction historique ; notes sur la grammaire et sur le sens ; gravures représentant une tour, l'agger, un camp, etc. ; 2° *Cornelius Nepos, Timotheus etc., ed. by* Shuckburgh. Neuf biographies qui complètent les trois petits volumes publiés précédemment par le même auteur, et qui sont ici éditées sur le même plan : très courte introduction, notes, vocabulaire, le tout uniquement destiné à des commençants. — E. T.

— Un mémoire a été naguère présenté à l'Académie d'Upsal (41 p. en suédois, avec un résumé en allemand de 10 p.) par M. P. Persson sur le fragment de loi municipale trouvé à Tarente en 1894 et commenté par M. Scialoja dans les comptes rendus de l'Académie des Lincei de 1896. M. P. Perrson est un professeur d'Upsal dont nous connaissions des travaux sur la linguistique européenne : *Studien zur Lehre von der Wurzelerweiterung und Wurzelvariation; Studia etymologica* (voir la *Revue* de 1887,

II, p. 236), et une étude sur l'inscription de Gortyne (en 1888 dans l'*Upsala Univ. Arsskrift*). Il étudie successivement avec clarté et méthode les différentes parties de la loi de Tarente; il la commente surtout en la rapprochant des autres lois communales que nous possédons (*lex Rubria*, *lex Malacitana* et *lex coloniæ Genetivæ*) M. P. discute les additions et corrections proposées par le commentateur qui l'a précédé. Il relève soigneusement ce qui, dans cette loi communale, infirme ou confirme les hypothèses de Mommsen dans le *Staatsrecht*. Suivent quelques remarques sur la forme des mots et la syntaxe des phrases de l'inscription — E. T.

— Les Bollandistes nous envoient une étude du plus haut intérêt sur *Les Saints du cimetière de Commodille* (extrait des *Analecta Bollandiana*, Bruxelles, 1897, 43 pp. in-8°). Il s'agit des deux groupes Félix et Adauctus, Digna et Emerita. On verra comment d'un contresens fait sur une inscription damasienne est sortie la notion de deux frères Félix, martyrs *sub Diocletiano et Maximiano;* comment on crée au deuxième Félix, celui du contresens, une légende à l'aide de la vie du premier et de celle de saint Félix de Nole ; comment l'église du Pincio consacrée au Félix de Nole devient l'église de ce deuxième Félix ; comment, grâceà cette attribution, le Félix imaginaire se distingue des deux autres par le titre *Felix in Pincis* ; comment, par une juste réciprocité, la vie de *Felix in Pincis* enrichit la biographie indigente du Félix de Nole ; comment un troisième Félix réel, Félix de Thibiuca, confond sa légende avec les précédentes ; etc. L'histoire des saintes Digna et Merita n'est pas moins édifiante. Notons seulement le rôle qu'y joue la formule épigraphique *digna et merita*. Il vaut mieux renvoyer à la dissertation elle-même, qui devrait être mise en tête de toute *Introduction à l'étude de l'histoire religieuse;* nulle part on ne saisit mieux et l'on n'a mieux démêlé le développement multiple de ces légendes qui naissent de textes mal compris et se ramifient à la faveur de confusions de toutes sortes, littéraires, chronologiques, topographiques. Il ne manque même pas à ces légendes un Hilduin pour les coordonner et les rédiger d'après « les Chroniques » ; un prêtre Benoît, qui devait écrire vers le commencement du x[e] siècle, est l'auteur de la vie des saintes Digna et Merita. Ajoutons, pour la consolation des âmes pieuses, qu'on honorait réellement dans le cimetière de Commodille, sur la voie d'Ostie, trois saints, Félix, Adauctus, Emerita. Après les multiples analyses du critique, on est surpris de retrouver au fond du creuset un peu de réalité. — P. L.

— M. Sakellaropoulos, dont nous avons signalé déjà des corrections de textes classiques, nous en donne une nouvelle série : *Κριτικὰ καὶ ἑρμηνευτικὰ εἰς Ἕλληνας καὶ Λατίνους συγγραφεῖς* (Ἀπόσπασμα ἐκ τῆς Ἐπετηρίδος τοῦ Παρνασσοῦ), ἐν Ἀθήναις, Μαϊσνερ καὶ Καργαδούρη, 1898, 8 pp. in-8. Je ne dirai rien des corrections aux auteurs grecs, dont je ne puis juger. Les voici. Soph., O. R. 17-18 : *ὃς δὲ σὺν γήρᾳ βαρύς,... οἱ δ' ἀπ' ἠθέων*. Thuc. 2, 40, 4 : *οὐκ ἐς ἀρετήν, ἀλλ' ἐς ὀφείλημα τὴν χάριν ἀποδώσων*. 2, 41, 4 : *τῶν δ' ἔργων τὴν ἀλήθειαν ἡ ὑπόνοια*. Dion Cas. 55, 23 : *καὶ τὰ τρία τρίτα* (sans deuxième article). Eurip. Iph. Taur. 588-9 : *οὐδένα γὰρ εἶχον, ὅστις ἀγγεῖλαί τί μοι | εἰς Ἄργος ἐλθών, τάς τ' ἐμὰς ἐπιστολάς*. Dans Euanthius, de com., 10 Reiff., M. S. suppose une lacune : « *ἐπιτιμητικὸς* <uel *ἀναφορικός*, inuectiuus uel> relatiuus » ; le supplément : <inuectiuus, uel *ἀναφορικός*> rendrait le bourdon plus explicable. Il a aussi risqué sa conjecture, au passage discuté et difficile de Virgile, *Buc.* 3, 109-110 : « Et uitula tu dignus et hic. *U*t quisquis amores | *h*aut metu*a*t dulces, *h*aut experi*a*tur amaros ! » M. S. comprend *metuat dulces,* comme Servius : « timeat pro dulcibus ne eos amittat », ce qui paraît être une explication de Byzantin aux abois. Je préfère de beaucoup le texte proposé par M. Cartault et que M. S. ne connaît pas : « *s*et quisquis *amaros* | aut metuet, dulces aut experietur *amores* » ; cf. *Rev. cr.*, 1897, II, 339, et

Cartault, *Étude sur les Bucoliques*, p. 125, n. 2. Térence, *Ad.* 127, M. S propose « Tun consilii quicquam? » Cette forme en *-ii* est-elle possible? Au v. 262, il veut lire : *iam omnia* (*omnia* mss du moyen âge), au lieu de *ignominias* (*ignominia* A) et *putarit* avec A : mais il y a *transtulit* au v. suivant. Hor., *Odes*, 1, 7, 19 : *molli* est une épithète qui vise l'effet du vin (*dura mollit*); j'irais plus loin et je verrais dans ce passage, ce que M. S. n'a peut-être pas dit très clairement, un série d'expressions à double entente : dans *albus Notus*, l'épithète de nature convient à tous les vents, mais, pour le lecteur qui entre dans la pensée du poète, elle indique l'effet : « le vent qui purifie »; de même *mollis* est une épithète générale, et l'on a raison de citer les *mollissima uina* de Virgile, mais c'est aussi un mot de valeur toute spéciale. Cf. *Rev. cr.*, 1894, II, 257. Ces observations doivent surtout prouver que notre attention à lire les notes intéressantes de M. Sakellaropoulos est égale à celle qu'il veut bien nous accorder et dont nous le remercions. — P. L.

— L'Allemagne protestante nous a fait tenir un certain nombre de conférences, quelques-unes signées des noms les plus considérables, qui permettent d'apprécier le mouvement de la pensée contemporaine chez les théologiens de la Réforme. Ce sont des œuvres soignées, d'une forme distinguée; mais quant à des idées nouvelles, nous n'en avons point noté. Il semble, tout au contraire, que ces conférenciers se soient proposé de rassurer leur public contre les hardiesses de la critique. Celle-ci continue sans doute de jouir d'incontestables franchises dans les cercles universitaires; mais quand on aborde les non-théologiens, les non-initiés, on sent le besoin d'affirmer qu'on partage leur foi et que le piétisme biblique répond à tous les besoins du cœur et de la raison : M. Harnack, dans sa conférence sur le *Christianisme et l'histoire* (Leipzig, 1895), tient à rassurer son auditoire sur un divorce possible entre les données essentielles de la foi « évangélique » et les résultats de la critique historique. — C'est dans le même esprit que M. Kaftan a traité du *Christianisme et de la philosophie* (1895) et M. Riehm du *Christianisme et des sciences naturelles* (1896). Comment ne pas se sentir tranquille sur l'issue des conflits engagés entre la foi chrétienne et les représentants de l'histoire critique, de la libre philosophie, des recherches scientifiques, quand de pareils maîtres nous prodiguent à cet égard les assurances les plus réconfortantes? — M. Dalman, sous ce titre : l'*Ancien Testament est la parole de Dieu* (Leipzig, 1896), discute une question un peu plus spéciale, à savoir si les théologiens protestants doivent tenir l'Ancien Testament pour un livre révélé, possédant les caractères d'une autorité divine, ou simplement pour un document appartenant au domaine de « l'histoire des religions ». On a vu par son titre en quel sens il se prononce; mais cette seule circonstance, qu'il proteste contre la proposition de traiter les livres sacrés du judaïsme, adoptés par l'Église chrétienne, comme des documents humains, indique jusqu'à quel point les théologiens se sentent menacés malgré leur feinte assurance. — M. Otto Ritschl disserte d'une façon solide dans sa brochure intitulée *Ueber Werthurtheile* (Freiburg i. B. und Leipzig, 1895); il conclut, à son tour, que « tous les résultats scientifiques doivent être appréciés par le chrétien comme des moyens qu'il doit employer pour venir à bout des tâches morales que lui impose sa religion ». — M. B. Duhm expose *le Mystère dans la religion* (Freiburg, i. B. und Leipzig, 1896). Quelles que soient les précautions dont il use, nous avons cru comprendre que les solutions du passé ne lui semblaient pas devoir triompher des objections de la science moderne aussi aisément que le prétendent les théologiens doucement assoupis sur l'oreiller traditionnel; mais il se réfugie dans une sorte de mysticisme. — L'impression qui se dégage de ces différentes publications n'est pas bonne. La théologie protestante fait comme la théologie

catholique : elle triomphe bruyamment devant ses adeptes, qu'elle rassure contre les symptômes trop visibles d'une décadence menaçante. Tout ce qui se produit dans le monde en fait de philosophie, de recherches historiques ou scientifiques, elle prétend en user pour ses propres fins Nous ne voudrions pas dire qu'elle soit dépourvue de sincérité; mais, quand il s'agit d'hommes d'une intelligence aussi haute que M. Harnack, nous nous demanderons s'il n'y a pas chez eux un parti-pris de ne porter les regards que du côté où ils n'apercevront pas la contradiction entre leur profession et le mouvement du siècle. — Une dernière conférence sur les *Missions chez les païens* (*Der deutsche Protestantismus und die Heidenmission im 19. Jahrhundert*, par C. Mirbt, Giessen, 1896) est d'une nature un peu différente. Elle contient un grand nombre d'indications précises, de faits et de dates dont les historiens du protestantisme au xixe siècle feront leur profit. — M. Vernes.

— Le professeur Paolo Luotto est mort récemment à Faenza. C'était un travailleur assidu et consciencieux, au mérite et à la mémoire duquel il convient de rendre hommage. Il avait consacré de longues années à étudier la vie de Savonarole et il venait de publier un grand ouvrage intitulé : *Il vero Savonarola e il Savonarola di L. Pastor* (Firenze, Le Monnier, 1897 ; in-8°, pp. x-620). Persuadé, avec raison, qu'il fallait chercher dans les écrits mêmes du célèbre dominicain l'expression véritable de ses sentiments, il en avait fait une étude approfondie, et c'est en s'appuyant principalement sur les œuvres de Savonarole qu'il essaie, dans ce volume, de défendre le moine de Florence contre le jugement porté par Pastor dans le troisième volume de son *Histoire des papes*. Le livre est une apologie, mais une apologie appuyée sur des arguments si bien fondés et si bien présentés qu'ils paraissent devoir entraîner, sinon toujours, du moins le plus souvent, la conviction d'un lecteur impartial. — C.

— M. Alfred Franklin continue la série de ses études sur la vie privée d'autrefois. Les deux derniers volumes qui viennent de paraître ont trait, l'un aux *Magasins de nouveautés*, l'autre, à *la Vie privée de Paris sous Louis XV* (Paris, Plon, xvi et 339 pp.; xix et 356 pp., 3 fr. 50). Dans l'un, plein de détails curieux et de traits piquants, M. Franklin nous entretient de la lingerie, des chaussures, des fourrures, des cannes et parapluies ; dans l'autre, il reproduit deux ouvrages qui nous exposent les règles qui, vers la fin du règne de Louis XIV, présidaient à la direction des domestiques et à la tenue d'une maison : *La maison réglée* par le chef d'office Audiger (ce volume, publié en 1692, eut une seconde édition en 1700), et *Les devoirs des maîtres et des domestiques* de Claude Fleury. — A.-C.

— Les *Mémoires* de l'abbé Millot que M. Léonce Pingaud avait publiés dans la *Nouvelle Revue rétrospective*, paraissent en un tirage à part et forment 115 pages. M. Pingaud les a trouvés dans les papiers de l'ancien conservateur de la bibliothèque de Besançon, Charles Weiss, qui a rédigé l'article *Millot* dans la *Biographie universelle* de Michaud. L'abbé les avait intitulés : *Examen de ma vie*. Il s'attribue parmi les écrivains de son époque une place qu'il ne mérite pas, et, comme dit très bien M. Pingaud, s'il haïssait le *moi* dans la conversation, il l'a orné dans son autobiographie des plus flatteuses épithètes. Mais il nous offre le type complet de l'ecclésiastique littérateur du xviiie siècle ; jésuite, grand-vicaire de l'archevêque de Lyon, prédicateur de Louis XV et de Stanislas, traducteur d'auteurs grecs, latins, et anglais, couronné par les académies, se piquant d'introduire dans l'histoire la philosophie du jour, professant à la cour de Parme avec Keralio et sous les auspices de du Tillot, composant les *Mémoires* de Noailles, collaborant à l'ouvrage que Saint-Germain avait commandé à Batteux pour les écoles royales militaires; présidant à l'éducation du duc d'Enghien, entrant à l'Académie française, Millot eut de brillants succès dans

le monde de son temps, et son nom est à peine connu des lettrés d'aujourd'hui. M. Pingaud joint à l'*Examen de ma vie* plusieurs lettres de et à Millot; elles sont intéressantes et font revivre l'abbé avec ses petites passions et ses réels mérites; on y remarquera les lettres de Turgot. — A. C.

— On lit avec intérêt les *Souvenirs* de Mrs. Abell ou Betzy Balcombe sur *Napoléon à Sainte-Hélène* (Paris, Plon, in-8°, 271 p.). Fille du pourvoyeur de l'île, Betzy avait quatorze ans lorsque l'empereur arriva; elle le prit d'abord pour un ogre et le regardait comme le pire des hommes; mais peu à peu elle aima *Bony*, le taquina et, un jour, lui prit son épée dont elle s'amusa à le menacer (p. 45); son récit nous montre donc un Napoléon bien différent du Napoléon que représentaient les gazettes anglaises, un Napoléon qui aime les enfants et joue avec eux, un Napoléon humain, affectueux, plein de condescendance et de bonhomie. Les *Souvenirs* de Betzy, publiés pour la première fois en 1843 dans le *New Century Magazine* qui ne reproduisit, il est vrai, que les onze premiers chapitres, parus depuis en 1848, en 1853 et en 1873, étaient inconnus du public français, bien qu'ils eussent été mentionnés à plusieurs reprises et que la *Revue britannique* en eût donné quelques fragments en 1843, d'après le *New Century Magazine*. M. Léonce Grasilier les a traduits aussi fidèlement que possible en s'efforçant de rendre la naïveté du style de Betzy et en respectant le décousu de la narration. Il a ajouté des notes soignées et instructives qui confirment les assertions de la jeune Anglaise, les expliquent ou les rectifient (on remarquera surtout la note qui concerne Mme de Genlis et les larmes que versa Bonaparte en lisant le roman de *Mademoiselle de La Vallière*). L'introduction de M. Grasilier renferme non seulement une notice biographique sur Betzy, mais quelques pages sur la valeur de ces *Souvenirs* : il montre justement que Betzy a consulté, pour rafraîchir sa mémoire, O' Meara, Las Cases, Warden, et néanmoins qu'elle a droit de revendiquer pour elle-même les trois quarts de l'ouvrage. — A. C.

— M. Leskien vient de publier à Weimar, chez Bœhlau, une troisième édition de son manuel classique, *Handbuch der Altbulgarischen* (Altkirchlichen Slavischen) *Sprache*. Elle ne renferme que quelques modifications de détail. L'éloge du livre n'est plus à faire. L'impression fait grand honneur à la maison Breitkopf et Hærtel de Leipzig. — L.

— Le roi Alexandre de Serbie publie à ses frais une magnifique édition fac-simile de l'Evangéliaire du prince Miroslav. Cette édition exécutée par la maison Angerer de Vienne est un véritable chef-d'œuvre d'héliogravure. Le manuscrit qui date du XIIe siècle renferme un certain nombre de figures et de lettres ornées qui sont fort intéressantes pour l'histoire de l'art. Ce manuscrit était conservé au mont Athos, dans un monastère serbe. Le roi Alexandre visita ce couvent en 1896 et les moines eurent l'heureuse idée de lui faire présent du précieux document qui, grâce à la libéralité du jeune souverain, devient maintenant accessible aux érudits du monde entier. L'édition est accompagnée d'un commentaire historique et philologique par M. Ljubomir Stojanovic. On ne saurait trop remercier S. M. le roi Alexandre du service signalé que sa libéralité a rendu aux slavistes et aux historiens de l'art. — L. Leger.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 30 mai — 1898

Holm (Adolf), **The history of Greece**, vol. IV, translated from the german by Fr. Clarke, London, Macmillan, 1898, xiii-636 p. in-8.

Avec ce volume s'achève la traduction anglaise de l'*Histoire grecque* de Holm. Comme les tomes précédents, celui-ci se recommande par sa correction typographique, en même temps que par l'élégance du style. Sous cette forme nouvelle, les qualités littéraires de l'original semblent mieux ressortir encore : je ne doute pas que le public anglais ne fasse le meilleur accueil à cette excellente traduction d'un bon livre.

Am. H.

Schmid (Wilhelm), **Der Atticismus. Registerband**. Stuttgart, Kohlhammer, 1897, 234 p. gr. in-8.

La *Revue* a rendu compte, avec éloges, des quatre volumes auxquels vient s'ajouter aujourd'hui un précieux index. Ce complément indispensable d'un travail immense rendra les plus grands services à tous les philologues. Comme il fallait s'y attendre, l'*Index des mots* occupe naturellement la plus grande place dans ce volume ; mais la *Table des matières* proprement dite ne sera pas moins appréciée des savants : elle facilitera l'usage d'un livre destiné, par sa nature même, à être consulté plutôt que lu.

Am. H.

Bruns (Ivo), **Das literarische Portræt der Griechen**, im fünften und vierten Jahrhundert vor Christi Geburt. Berlin, W. Hertz, 1896, x-594 p. in-8.

Dans quelle mesure les écrivains grecs de la période classique, au v[e] et au iv[e] siècles avant notre ère, ont-ils essayé de rendre dans leurs ouvrages la physionomie propre, individuelle, des personnages qu'ils mettaient en scène? L'auteur de ce livre a tenté de répondre à cette question difficile, en étudiant successivement les historiens, les poètes comiques, les philosophes et les orateurs. Chacune de ces études contient des observations justes, délicates et souvent nouvelles; mais l'ensemble de l'ouvrage me paraît manquer d'une suite rigoureuse et d'une conclusion claire.

A vrai dire, la conclusion est à peine indiquée, et M. Bruns échappe ainsi au reproche d'avoir altéré les faits par une interprétation systématique. Mais, en dépit de son silence, l'ordre même de ses analyses littéraires permet d'entrevoir l'idée maîtresse qui l'inspire : le volume s'ouvre par Thucydide et se termine par Démosthène; à l'écrivain sévère qui s'abstient, par principe, de tout jugement personnel sur les hommes et reste indifférent aux détails de la vie privée, aux traits de caractère individuels, s'oppose l'orateur qui peint sous des couleurs si vives et si particulières le portrait d'un Midias ou d'un Eschine. Comment ne pas conclure de là que la littérature grecque a suivi une marche analogue à celle de la sculpture, et que le portrait individuel, inconnu encore des contemporains de Thucydide, s'est développé seulement au iv[e] siècle ? Il s'en faut pourtant de beaucoup que les faits se présentent avec cette simplicité, et ce n'est pas là d'ailleurs ce qui ressort des études mêmes de M. Bruns. En réalité, cette gradation apparente, de Thucydide à Eschine, tient plutôt à la différence des genres qu'à une transformation de l'esprit grec. C'est dans le même genre littéraire qu'il serait curieux de saisir une telle gradation. Mais cette démonstration n'est pas faite.

Sans doute, dans le développement de l'éloquence, on constate, entre Antiphon et les orateurs contemporains d'Alexandre, une tendance à marquer plus fortement les traits individuels. Mais combien d'orateurs politiques, aujourd'hui perdus, ont pu, longtemps avant Démosthène et dès le temps de la guerre du Péloponnèse, donner l'exemple de l'invective et de la satire personnelles! Dans le genre du dialogue philosophique, est-ce que les écrits de Platon et de Xénophon nous suggèrent l'idée d'un progrès constant dans la peinture du portrait littéraire? Trop de données chronologiques nous échappent, pour que M. B. ait pu tenter de prouver cette hypothèse, et les deux cents pages qu'il consacre à cette étude renferment une foule de remarques pénétrantes, mais de démonstration, point. Quant à la comédie, elle offrirait plutôt, ce semble, une marche contraire à celle que nous avons supposée tout à l'heure : elle a commencé par le portrait réaliste, pour arriver ensuite à une peinture moins individuelle des types et des caractères.

Reste l'histoire. Mais M. B. lui-même rappelle que la société athénienne du vᵉ siècle, avant Thucydide, a connu l'art du portrait : témoins les mémoires d'Ion de Chios et les écrits politiques de Stésimbrotos de Thasos. Si Thucydide n'a pas suivi cette voie, c'est qu'il a entrevu pour l'histoire un autre but, c'est qu'il a eu pour elle des visées plus hautes. Et comment nier qu'Hérodote lui-même n'ait parfois composé de véritables portraits littéraires ? Je sais bien que ces portraits d'Hérodote, d'un dessin parfois un peu lâche, n'ont ni la force ni le relief de certaines esquisses que Thucydide trace souvent d'un seul trait. Mais il ne faut pas non plus exagérer la dépendance où l'on dit qu'Hérodote est à l'égard de ses sources. Sans doute, entre beaucoup de traditions diverses relatives à un seul homme, il n'a pas su toujours discerner la vérité intime, le fond du caractère d'un Thémistocle ou d'un Cléomène ; mais est-ce pourtant le hasard qui fait que tant de traits épars nous offrent, en fin de compte, un ensemble aussi vivant, aussi complexe, aussi saisissant, qu'est, par exemple, la figure de Xerxès dans les *Histoires* ? M. B. insiste sur cette remarque, que les historiens modernes trouvent dans Hérodote tous les éléments d'un jugement sur les personnages historiques, mais qu'Hérodote lui-même n'a pas formulé ce jugement. C'est vrai ; mais qui nous dit que l'historien n'a pas eu cependant le sentiment de l'œuvre d'art qu'il composait ? Je n'oserais pas affirmer qu'il n'a pas à dessein réservé pour la fin de son livre le récit des désordres qui déshonorent la vie privée de Xerxès après sa défaite : cette conclusion, qui convient si bien à l'idée morale de l'historien, achève aussi, et de la façon la plus heureuse, le portrait complexe du tyran oriental, à la fois généreux et lâche, sensible et cruel. Il n'y avait donc pas lieu peut-être, pour M. B., de commencer par Thucydide l'étude du portrait littéraire chez les historiens grecs du vᵉ siècle, et, ici encore, la conclusion apparente du livre se trouve en défaut.

Mais j'ai hâte d'ajouter que le chapitre de M. B. sur les historiens se recommande d'ailleurs par des vues originales et neuves, du plus haut intérêt : je signalerai notamment, dans l'étude sur Thucydide, les subtiles analyses par lesquelles M. B. relève, dans les discours de Cléon, d'Alcibiade et de Nicias, les traits destinés par l'historien lui-même à faire ressortir la physionomie propre du personnage. Les pages de M. Bruns sur les dialogues de Platon ne méritent pas moins d'éloges, malgré des digressions et des longueurs.

Am. HAUVETTE.

Scaenicae Romanorum poesis fragmenta tertiis curis recognovit OTTO RIBBECK. Vol. II. Comicorum fragmenta. Teubner, 1898. in-12 392 p.

En signalant le tome I qui contenait les fragments des tragiques [1],

1. *Revue* du 29 août 1897.

j'ai indiqué quelle était l'intention de l'auteur et quelle méthode il suivait. L'intention et la méthode sont naturellement restées ici les mêmes, quoiqu'entre les deux tomes on puisse signaler quelques différences. La plus importante vient du fond; le second volume a les meilleures chances d'intéresser plus vivement le lecteur. La *togata*, cette forme originale de la comédie à Rome, attire notre curiosité; dans la *palliata*, la comparaison s'établit tout naturellement avec les fragments de la nouvelle comédie, et nous nous efforçons de dégager des fragments le caractère de tels personnages ou quelques lignes générales de tels sujets. Enfin, les Romains prétendaient avoir et goûter un genre de plaisanterie que ne connaissaient pas les Grecs. Nous espérons en découvrir la trace dans les vers qui nous sont conservés.

M. Ribbeck a très sagement laissé tel quel le plan et les numéros de la grande édition in-8 (1873). Beaucoup de vers ont été remaniés, et sont ici lus ou scandés autrement; le cadre n'a pas changé. Des crochets et une note indiquent au besoin que tel vers (Cæcilius, 275) aurait dû plutôt être classé parmi les fragments des tragiques.

M. R. a adopté ici les signes nouveaux conventionnels qui rendent plus facile la lecture des fragments : crochets (< >) pour les mots qu'on ajoute; astérisques près des titres de pièces non attestés, etc.

Le texte des vers a été très consciencieusement revisé. Ce qui n'empêche pas qu'on soit sûr de ne pas rencontrer ces bouleversements fantaisistes qui préparent à un prompt oubli tel recueil analogue. M. R. n'a modifié qu'en cas de nécessité les données traditionnelles. L'apparat critique contient en général tout l'essentiel. M. R. a même pris soin de relever, dans les manuscrits de Charisius et dans ceux d'Aulu-Gelle, tel signe qui paraît indiquer une lacune ou un changement d'interlocuteur.

Pour les fragments si nombreux tirés de Nonius, nous avons ici un supplément précieux. M. R. a pu, grâce à l'intervention de M. Lindsay, avoir à sa disposition l'apparat critique de Nonius préparé pour les livres IV-XX par feu M. Onions, et il nous en fait profiter. Une nouveauté de cette troisième édition, sera encore le relevé de tout ce que pouvait fournir pour l'établissement du texte le *Corpus glossarum*.

M. R. emprunte beaucoup et avec raison à ceux qui ont étudié les mêmes textes : au bas des pages reviennent avec le nom de Bücheler ceux de Bothe, Beck, Spengel, Grautoff, etc. Les emprunts à l'édition de Nonius de L Müller (indiqués par *x*) sont ici beaucoup plus rares que dans le tome Ier.

Presque partout la scansion est indiquée d'une manière suffisante. Cependant j'aurais voulu quelques éclaircissements de plus dans tels passages où elle est plus difficile. Mais en général, pour la forme extérieure, pour l'impression partout correcte, pour la clarté de l'apparat, etc., je ne vois pas ce qu'on pourrait ici reprendre et à ce point de vue le livre est certes excellent.

On comprend que je ne puisse ici entrer, comme je le voudrais, dans

le détail, citer telle conjecture ingénieuse; critiquer telle autre que M. R. a introduite dans son texte [1]. Qu'il me suffise de dire que pour l'ensemble le volume répond entièrement à ce que promettait le talent de l'auteur. J'ajoute seulement quelques desiderata. M. R. aurait dû songer à ceux qui n'auront pas sous la main le tome I des tragiques; il n'eut pas beaucoup coûté de rappeler dans une note, à côté des sigles de Nonius, le sens des sigles : ω (omnes libros manuscriptos), ψ (bonos plerosque), χ (deteriores), φ (reliquos omnes). — N'eût-il pas fallu rappeler aussi dans quels recueils Spengel a publié les conjectures nombreuses qui lui sont ici empruntées? Et de même où se trouve la dissertation de l'auteur sur l'Agrœcius? D'après la forme des variantes indiquées p. 113, il semblerait que la scolie visée n'est que dans un Bernensis (172), mais elle est aussi dans un autre Bernensis (165) indépendant du premier et qui peut servir à le contrôler. — M. Ribbeck, qui est sur toute chose parfaitement au courant, ne paraît pas connaître et n'a pas utilisé (p. 97) l'édition du commentaire de Donat qu'a donnée M. Sabbadini pour les deux premiers actes de l'*Eunuque* [2]. Je ne m'explique pas bien pourquoi. Toutes ces critiques sont sans importance. Me trompé-je? Ce volume des comiques paraît plus intéressant, plus soigné, mieux réussi que le volume des tragiques. Ce n'est pas peu dire.

Émile Thomas.

Catenen; Mitteilungen über ihre Geschichte und handschriftliche Ueberlieferung, von Hans Lietzmann. Mit einem Beitrag von H. Usener. Freiburg i. B., Mohr, 1897. 85 pp. in-8.

Les théologiens byzantins, animés du goût de compilations et de résumés qui caractérise les maîtres de toutes les décadences, ont extrait des écrivains antérieurs de nombreux passages plus ou moins longs relatifs aux textes bibliques, et les ont disposés en commentaires suivis des écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. De ce travail sont sorties les Chaînes, compilations exégétiques formées à l'aide des matériaux les plus divers. L'étroitesse dogmatique des excepteurs, attachés à ne rien insérer qui ne cadrât avec la doctrine des sept conciles, et la sottise inhérente à cette sorte de gens, ont sans doute assez mal guidé leur main. Cependant il est des auteurs et des ouvrages que nous ne connaissons que par les Chaînes. Sans elles, une histoire sérieuse de l'exégèse

1. Au bas de la p. 6, quatre conjectures successives pour un mot corrompu : c'est beaucoup.

2. *Studi italiani di filologia classica*, II. Voir la *Revue* du 24 juin 1895. — Préface, p. VII, l. 5 avant la fin, lire : *Gazette archéol.*, III (et non XIII); p. 190 vers le haut, lire : Macrobe, Sat. I, 16, 21. Pourquoi deux formes de crochets différents ([ ] <>) pour désigner (par exemple, p. 55, v. 76 et 77), des mots que l'auteur croit nécessaire de suppléer? Que veut dire p. 47 en haut dans l'apparat : *thes.* 107 et *thes.* 142?

des Pères est impossible. Malheureusement elles n'ont pas encore été l'objet d'un inventaire méthodique, à plus forte raison d'une publication complète qui serait considérable. Un certain nombre sont publiées [1]. D'autres, non peut-être les moins intéressantes, ne sont connues que par les extraits qu'en ont fait les chercheurs d'inédit, comme Mai et Pitra, et sont semblables à des sépultures exploitées par des marchands de curiosités. M. Lietzmann a compris que le premier travail à faire était un catalogue et nous donne aujourd'hui un spécimen du catalogue des Chaînes de la Bibliothèque nationale; elles n'étaient pas inconnues, et il en trouvera sans doute de plus importantes au Vatican. On doit le remercier de ces premières indications et surtout le féliciter du long et aride travail qu'il s'impose. Il en sortira sans doute de grands fruits pour l'histoire littéraire du christianisme.

M. Usener étudie, en appendice, un commentaire sur Job d'après deux manuscrits : B. N. gr. 454, et Berlin Philipps gr. 1406. C'est l'œuvre de Julien d'Halicarnasse, écrivain monophysite du VIe siècle.

P. L.

Charles de Ribbe. **La société provençale à la fin du moyen âge.** In-8. Paris, Perrin et Cie, 1898.

De 1477 à 1521 vivait à Ollioules, près de Toulon, un brave bourgeois nommé Jaume Deydier, qui rédigeait chaque jour son *livre de raison* avec une exactitude imperturbable. Transmis de pères en fils, scellé pendant la Révolution dans un mur, son précieux registre est encore aujourd'hui entre les mains de ses descendants. M. de Ribbe a eu la bonne fortune de pouvoir l'étudier et, séduit par la multitude de petits faits intéressants qu'il y notait la plume à la main, a eu bientôt fait d'en tirer les matériaux de tout un livre qu'il publie sous ce titre : *La Société provençale à la fin du moyen âge*.

Une question se pose de suite : intitulerions-nous *La France à la fin du* XIXe *siècle* une étude dont les éléments seraient tirés exclusivement d'un journal intime rédigé par un paisible bourgeois de Falaise ou de Saint-Quentin? Évidemment non, car maintes circonstances qui, dans ce cas tout contemporain, seraient encore aisément discernables, nous prémuniraient contre la tentation de trop conclure du particulier au général. Or, il semble bien que M. de Ribbe n'a pas suffisamment résisté à l'illusion de voir dans Ollioules la Provence tout entière. De ce que son Jaume Deydier, en calme et patriarcal bourgeois qu'il était,

---

1. On en trouvera la liste, avec l'exposé de l'état de nos connaissances sur les Chaînes, dans l'article *Catenen* de M. Heinrici, *Real-Encyklopædie für prot. Theologie*, 3. A., III, notamment p. 764.

ne notait que faits simples et paisibles, le monde provençal lui est apparu de suite comme une manière de région idyllique. On dirait, dans son livre, un pays de roman, tant les gens y sont tous bons, indulgents et justes. Ce n'est pas là, à beaucoup près, l'impression générale que nous donne l'histoire de la Provence à la fin du moyen âge, et il y aurait certainement à compliquer beaucoup et à assombrir quelque peu le tableau que nous peint l'auteur, pour le rendre tout à fait exact.

En revanche, un livre de raison qui, comme celui-ci, nous apporte la notation exacte des moindres incidents d'une vie privée, est une mine singulièrement précieuse de petits faits d'une importance capitale pour la reconstitution de l'histoire générale. Peut-être une édition pure et simple du registre de Jaume Deydier, avec toutes les notes au bas des pages et toutes les dissertations à la fin du volume qu'il aurait plu à l'auteur de lui adjoindre pour le commenter, nous aurait été plus utile encore en nous mettant à même d'en extraire, selon nos besoins et nos goûts, tous les détails susceptibles d'être employés. Mais le résumé que nous en donne M. de Ribbe n'en est pas moins très instructif. On pourrait regretter que, plus soucieux de justifier son titre qui semblait promettre un tableau complet du monde provençal, il n'ait pas accordé plus d'attention aux mœurs, aux usages, aux coutumes, et se soit presque exclusivement renfermé dans l'étude de la condition des personnes et des terres. Mais c'est déjà beaucoup que d'avoir, grâce à lui, de nouvelles notions sur deux problèmes de cette importance, et son livre restera pour les historiens un très utile répertoire de renseignements.

Raoul Rosières.

Francesco Petrarca. — **I Trionfi** secondo il codice Parmense 1636 collazionato su autografi perduti edito da Flaminio Pellegrini. — Con le varianti tratte da un ms. della Biblioteca Beriana di Genova per cura del Dott. D. Gravina. — Cremona. Battistelli, 1897. In-fol., xix-65 p.

Le manuscrit 1636 de la Bibliothèque Palatine de Parme, qui vient d'être publié pour la première fois par M. Flaminio Pellegrini, est d'une grande importance pour l'établissement du texte des *Trionfi* de Pétrarque, et il faut louer l'éditeur de l'avoir compris. Ce manuscrit est de la première moitié du xvie siècle, mais on reconnaît, en étudiant ses nombreuses variantes marginales, qu'il reproduit un nouveau fragment de ces documents inestimables, connus jadis par Beccadelli, et dont le dernier reste authentique se trouve au Vatican (Vaticanus latin 3196) : les Cahiers de Brouillons de Pétrarque. Le Parm. 1636, doit donc s'ajouter à l'autographe Vat. lat. 3196 et aux collations anciennes Casanat A III 31 et Laurenz. Plut. XLI N 14 que Carl Appel a si heureusement publiées et commentées.

Le manuscrit de Parme ne contient pas uniquement les *Trionfi*. Il

reproduit aussi trente-six pièces du *Canzoniere*. Mais les variantes de toutes ces pièces nous étaient connues par le Vat. lat. 3196, sauf une *(Aspro core e selvaggio)*, que nous connaissions par le *Casanatensis*. Nous n'apprenons donc rien de nouveau, sauf un ou deux détails, pour le texte du *Canzoniere*. Mais il n'en est pas de même pour le texte des *Trionfi*. Le manuscrit découvert par Pellegrini a d'abord l'avantage général de confirmer l'authenticité du manuscrit de la Laurenziana. De plus, il complète si exactement le *Casanatensis*, que nous avons maintenant la certitude de posséder tous les textes vus jadis par Beccadelli. Malheureusement, par la faute non de l'éditeur, mais de l'auteur inconnu de la collation de Parme, le manuscrit ne nous apprendra pas quelles étaient, parmi les variantes, celles que Pétrarque tenait pour bonnes et celles qu'il voulait au contraire rejeter. Le manuscrit a donc seulement le mérite de nous apporter une abondante moisson de variantes nouvelles. Pellegrini a évité de se prononcer sur la valeur relative de ces variantes; en quoi il a prudemment agi, et en effet il était impossible de porter sur ces questions délicates un jugement de quelque valeur, sans la comparaison d'un très grand nombre de manuscrits. D'ailleurs, il a très minutieusement reproduit le document qu'il avait eu le bonheur de découvrir; il l'a illustré de réflexions justes et érudites, et il y a ajouté les variantes abondantes et intéressantes d'un manuscrit de la Beriana de Gênes.

La parole reste maintenant à l'ingénieux et sagace érudit qui a entrepris de nous donner un texte critique des *Trionfi*. Carl Appel trouvera assurément dans le manuscrit publié par Pellegrini de nouvelles difficultés, mais de nouvelles lumières. Il est dès à présent certain que le texte définitif qu'il établira différera en bien des points de celui que Mestica a publié à la suite de son excellente et unique édition du *Canzoniere*.

Tous ces travaux sont pleins d'espoir pour les érudits : nous avions, grâce à Mestica, un bon texte du *Canzoniere;* nous aurons, par Carl Appel, un bon texte des *Trionfi;* Pellegrini y aura grandement contribué. Quant au texte des œuvres latines, nous n'y songeons même pas, et tout espoir à ce sujet ne pourrait être, hélas! que chimérique.

Henry Cochin.

Crozals (J. de). L'unité italienne (1815-1870). Paris, May, 1898. Gr. in-8 de 284 p.

Ce volume fait partie d'une *Bibliothèque d'histoire illustrée* publiée sous la direction de MM. J. Zeller et H. Vast, et qui comprend déjà une douzaine d'ouvrages. Le livre de M. de Crozals y tiendra brillamment sa place, non seulement par la méthode d'investigation et par la solidité des jugements, mais par l'excellence de la composition, qui

dans un pareil sujet est particulièrement méritoire ; car la question à traiter se mêle ici, d'une part, à toute l'histoire d'un grand peuple pendant cinquante-cinq ans, et pourtant, d'autre part, n'est pas cette histoire tout entière. Il fallait en voir à chaque instant les rapports, par exemple, avec la vie littéraire et parlementaire de l'Italie, et toutefois ne jamais tomber dans les digressions. L'auteur a su le faire et il ne pouvait pas mériter un plus bel éloge. Sa justesse de coup d'œil, sa décision, donnent à sa marche une allure rapide et sûre. Il n'omet rien, dans quelque ordre d'idées que ce soit, qui ait retardé ou hâté l'émancipation de l'Italie, il dessine les caractères, relève les anecdotes instructives, mais ne sacrifie jamais l'intérêt historique à l'intérêt sentimental. Il ne s'arrête pas à compter toutes les gouttes de sang des martyrs : son héros n'est ni Cavour, ni Garibaldi, ni Victor-Emmanuel, c'est l'Italie elle-même. Ajoutons que sa méthode d'exposition est très vivante : on y reconnaît le professeur qui a une longue habitude de l'enseignement. Ainsi il peint la mauvaise administration des petits gouvernements, non seulement par les faits, mais par les cris de colère ou les paroles de pitié qu'ils arrachaient aux patriotes. Enfin l'œuvre des différents hommes qui concoururent à l'unité de l'Italie est souvent appréciée avec une pénétrante finesse. Il est impossible de mieux définir les services réciproques que se rendirent Cavour et Garibaldi : « L'œuvre de Cavour fut de faire accepter la tentative garibaldienne par la diplomatie comme un dérivatif aux passions révolutionnaires..... En précipitant l'action, Garibaldi rendit à Cavour le service de l'obliger à resserrer en quelques mois cette œuvre de l'unité... En revanche, Cavour fut la providence de Garibaldi; s'il avait retiré sa main puissante, s'il n'était pas intervenu discrètement et sans cesse dans l'action, pour laisser faire, favoriser, calmer, plaider enfin devant l'Europe la cause de la folie, l'entreprise garibaldienne, au lieu de servir de prologue à un mouvement national admirable, se fût peut-être perdue dans le sang des guerres civiles et la plus honteuse anarchie » (p. 192-193). De même, il explique à merveille comment Cavour tira des projets de Garibaldi sur Rome un argument pour annexer au Piémont non seulement les Deux-Siciles, mais la moitié des États pontificaux, l'occupation des Marches devenant nécessaire pour couvrir la Ville Éternelle.

Quelques portraits sont peut-être tracés avec trop d'indulgence, ceux de Guerrazzi notamment (p. 19), de Charles-Albert (p. 37 sqq.), et, dirai-je même, de Cavour : un mot sur les menées de Cavour contre Massimo D'Azeglio n'eût pas été inutile; et aucun Italien ne se fût offensé que l'on rappelât que l'éditeur même de la correspondance de Cavour qualifie sévèrement sa duplicité envers le roi de Naples ; à la p. 139, M. de C. dit : « Il semble même qu'il y ait eu dans cette tête toujours si froide une heure de vertige. » Ce n'est pas assez dire : à partir de Magenta et de Solferino les heures de vertige, ou du moins les crises de fièvre, sont assez fréquentes chez Cavour et je ne suis pas sûr

que, s'il avait vécu quelques années de plus, il n'eût pas commis quelques grosses imprudences. Peut être aussi l'auteur cède-t-il trop à l'honorable crainte de paraître vouloir imposer la conduite de la France à l'admiration ou à la reconnaissance de l'Italie. Certes, le chauvinisme ne serait nulle part plus déplacé que dans un livre qui sera beaucoup lu hors de France. Toutefois, tant de personnes s'appliquent encore aujourd'hui à brouiller les Italiens avec la France, qu'il faut réfuter à l'occasion leurs sophismes avec discrétion mais avec netteté. En analysant le *Primato* de Gioberti, il eût été bon d'en constater d'un mot ce qu'un Italien même en a appelé l'*antifranceseria;* j'aurais appuyé un peu plus sur le fait qu'en 1849 tous les gouvernements d'Italie étaient prêts à faire cette expédition de Rome qu'on nous a tant reprochée; j'aurais noté que l'annexion de Nice et de la Savoie, comme celle de l'Italie centrale et méridionale, a été précédée d'une libre consultation des peuples; M. de Crozals montre en somme fort bien que l'Angleterre et la Prusse ont desservi l'Italie tant qu'elle a été faible, mais avant d'arriver aux pages 158-159, où il prouve que la France ne s'était arrêtée à Villafranca que devant la nécessité de protéger sa frontière de l'Est, il nous laisse croire, dans les p. 160 et sqq., qu'un caprice seul de Napoléon III avait brusquement mis fin à la guerre. Assurément l'histoire doit être écrite avec sérénité, mais, comme elle n'est pas en fait toujours lue dans cet esprit-là, l'historien doit penser aux lecteurs prévenus.

Le volume est orné d'illustrations : les libraires, on le sait, croient rehausser beaucoup par là les ouvrages qu'ils éditent. Je dois dire cependant que les portraits, du moins, sont en général assez réussis, à part celui de Mazzini (p. 33), si peu ressemblant à l'image qu'on a dans la mémoire, que je me demande si, comme il est arrivé récemment pour une autre publication relative aussi à l'Italie, les typographes n'auraient pas pris une figure pour une autre.

Charles Dejob.

Jarro. **Vittorio Alfieri a Firenze.** Florence, Bemporad, 1896, in-8 de 36 p., 1 fr. —**L'epistolario d'Arlecchino (Tristano Martinelli, 1556-1631).** Ibid., 1896. In-8 de 61 p., 1 fr. — **L'origine della maschera di Stenterello (Luigi del Buono, 1751-1832).** Ibid., 1898. In-8 de 126 p., 1 fr. 50.

Le spirituel fureteur qui signe de ce pseudonyme les trois présentes brochures, est bien connu des personnes qui s'intéressent aux curiosités de l'art dramatique italien. Dans la première, où il montre peut-être trop d'indulgence pour les acteurs italiens de la fin du siècle dernier, qu'en général les auteurs du temps méprisaient fort, il donne quelques détails instructifs sur le goût des grands seigneurs pour la comédie de salon et sur la peine que le public avait à se faire à la manière d'Alfieri. Dans la seconde, on verra le ton de familiarité bouffonne que les princes

autorisaient chez les comédiens à la mode. Mais la plus intéressante est la troisième : d'abord l'acteur Del Buono paraît avoir eu en effet une réelle originalité, puisque les pièces qu'il composait, bonnes ou mauvaises, ont été jouées pendant cent ans et puisqu'il a inventé le type du Stenterello (l'auteur aurait même pu, *ad uso dei non toscani*, définir plus précisément ce type et montrer en quoi il se rapproche ou diffère de types analogues). Puis, c'est ici surtout qu'on trouvera des documents d'une portée générale. Nous signalons notamment des spécimens de contrats passés pour la location des salles de théâtre (p. 27-28), 32 sqq.), des manifestes facétieux par lesquels les acteurs invitaient le public à venir les entendre et qu'ils déposaient eux-mêmes chez les personnages de marque (p. 39 sqq., et 82), des harangues qu'ils adressaient de la scène au public dans certaines circonstances (p. 91 sqq). Aux p. 66 sqq., on verra la verte correction qu'un frère de Del Buono appliqua à une maîtresse acariâtre de celui-ci.

Charles Dejob.

Carducci (Giosuè). **Le tre canzoni patriotiche di Giacomo Leopardi.** Rome, librairie Dante Alighieri, 1898. In-8 de 47 p.

L'illustre professeur et poète ramène dans cette brochure à leur juste valeur les observations de Fr. De Sanctis sur les poésies patriotiques de Leopardi. Sans nier que Leopardi n'y est pas encore en possession de sa vraie originalité, il soutient qu'on y trouve un sincère accent et prouve, par des citations d'hommes politiques et de lettrés, que les contemporains en jugèrent ainsi (v. notamment, à la fin, un touchant épisode du passage des volontaires de 1848 à Recanati). Il prouve par un épisode émouvant de la campagne des Mille, que la tombe d'un patriote peut fort bien être qualifiée d'autel (p. 19-20). Mais surtout il donne avec une anxieuse éloquence, si js puis m'exprimer ainsi, un salutaire avertissement aux jeunes professeurs : « Aujourd'hui, critiques et théoriciens, affectent de déprécier, faute de pouvoir l'éliminer, le sentiment patriotique en poésie » (p. 3). Et il démontre que c'est se condamner à ne pas comprendre tout écrivain italien un peu distingué du temps de Leopardi, que de lui refuser l'amour de sa patrie. Il rappelle d'éloquentes paroles par lesquelles M. Pasq. Villari dénonçait naguère le dessèchement de cœur, le rétrécissement d'esprit produit par une sorte de fanatisme scientifique qui chasse de la critique le sentiment, les idées générales, et la réduit à la découverte des petits faits. « Ah! Messieurs, les prêtres vous accusent d'avoir chassé Dieu des écoles; d'autres pourraient avec plus de raison se plaindre que, sans le vouloir et sans le savoir, vous en avez les premiers chassé la patrie! » (p. 7).

Charles Dejob.

J. C. Broussolle. **La vie esthétique.** In-12. Paris, Perrin et Cie, s. d.
Maurice Pujo. **La crise morale.** In-12. Paris, Perrin et Cie, 1898.
Bridgman. **L'anarchie dans l'art.** In-12. Paris, May, 1898.

Voici trois hymnes à l'idéal.

Je préférerai de beaucoup celui de M. l'abbé Broussolle : *La vie esthétique.* L'auteur n'entend aucunement tenter quelque révolution dans l'esthétique. Il se contente d'exhorter au culte du Beau comme en chaire il exhorterait au culte de la Vertu, parce que le goût de la Beauté lui semble une des conditions essentielles de la bonne santé morale. On voudrait sans doute un peu plus d'idées originales et de faits nouveaux en ses effusions, car, en tout le volume, peut-être n'y a-t-il que l'article *A propos de quelques vieilles peintures de Spolète*, où nous trouvions à apprendre quelque chose. Mais, en somme, son livre peut être lu agréablement, car il est l'œuvre d'un esprit délicat et très cultivé.

Je goûte moins la *Crise morale* de M. Maurice Pujo. C'est l'étude d'un jeune qui, comme beaucoup de jeunes en ce moment, est atteint de cette influenza intellectuelle qui fait tout voir en noir. Son époque lui paraissant l'abomination de la désolation, il s'efforce de chercher un monde plus pur où se réfugier. Par malheur il ne l'a pas trouvé encore, et c'est plutôt à assister aux douleurs de son cauchemar qu'il nous convie. On ne saurait, en de telles circonstances, émettre des opinions qui s'accordent toujours exactement avec celles des gens moins incommodés. Aussi celles de M. P. nous déconcertent-elles parfois. S'il parle de Renan, d'après M. Séailles qui — nous avons dit ici même pourquoi — ne l'avait pas suffisamment pénétré, il arrive de suite à le rendre méconnaissable. Alexandre Dumas fils sort de ses jugements à peu près dépourvu de tout mérite dramatique. Ainsi du reste. Je ferme le livre avec une folle envie de m'écrier, comme Théophile Gautier à la fin d'*Albertus* : « Dites qu'on m'apporte un tome de *Pantagruel.* » Comme ce n'est assurément pas ce que souhaitait l'auteur, je crois fort qu'il a manqué son but. C'est dommage, car son style, pour un peu tendu et apocalyptique qu'il soit, a parfois une vraie saveur littéraire.

Quant au livre de M. Bridgman, j'en parlerai peu parce que je ne vois pas bien à quoi il tend. Si c'est à prouver que quand on est à la fois un mauvais dessinateur et un mauvais coloriste, on ne peut faire un bon peintre, il y a longtemps que l'on s'en doutait. Si, au contraire, l'auteur veut démontrer que les impressionnistes ne sauraient être que des barbares en fait de dessin et de coloris, cela n'est pas de toute évidence, car rien ne les oblige à être dénués de tout talent. Ajoutez que M. Bridgman, que nous connaissons pour un bon peintre, n'apporte pas toujours en sa prose la même élégance de style qu'en ses tableaux.

Raoul Rosières.

BULLETIN

— M. Hanns Oertel, de Yale University, honorablement connu déjà comme brâhmaniste et védisant, publie dans l'*American Journal of Philology* (XVIII, p. 416-438) une étude approfondie, de laquelle il résulte que la restitution d'un langage préhistorique ne saurait être qu'idéale, et qu'il ne faut donc point nous flatter de jamais parler l'indo-européen. Il n'appartient guère qu'à un mathématicien de profession d'apprécier la méthode déductive de l'auteur, toute hérissée de formules. Les profanes ne sauraient s'empêcher de penser que la conclusion pouvait être atteinte, quoique peut-être moins sûrement, par des voies moins laborieuses. Mais, telle quelle, ils y souscriront sans difficulté, en dépit des maîtres éminents qui dépensent leur encre et leurs veilles à chercher si l'*n*- voyelle proethnique était une véritable nasale-voyelle, ou simplement une consonne nasale précédée d'un minimum de voyelle. Lorsque Cuvier reconstruisait un paléothérium, au moins en possédait-il quelques ossements à peu près intacts ; et il n'avait pas la prétention de lui rendre la chair, le sang, le système nerveux, ni surtout de le douer de vie, comme firent au lion les trois brâhmanes du conte indien. Quand ils eurent fait, le lion les mangea, et ce fut dommage, car ils étaient bien habiles. Profitons de leur expérience : le jour où par impossible on saurait l'indo-européen, les indogermanistes auraient vécu, puisqu'il ne resterait plus rien à trouver. Et ce serait grand dommage aussi ! — V. H.

— Le 25e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, rédigé sous la direction de Ch. Daremberg et E. Saglio, avec le concours de E. Pottier (*Ima-Io*; Paris, Hachette, 1898; t. V. pp. 409-568; prix : 5 fr.), comprend les articles suivants; *Imago* (fin; Courbaud) ; *Immunis, Immunitas* (Jullian) ; *Impedimenta, Inscriptiones* (Cagnat) ; *Imperator, Imperium* (Toutain et Cagnat) ; *Impilia, Infundibulum, Infurnibulum, Instita, Institor* (Saglio) ; *Impubes* (F. Baudry) ; *Inachia* (Couve); *Inauguratio, Indigetes, Indigitamenta* (Bouché-Leclercq) ; *Inaures, Incitega* (Pottier); *Incendium, Incestum, Infanticidium* (Glotz); *Incendium, Incestum, Incola, Index, Indictio, Infamia, Inquilinus, Institoria actio, Insula, Interdictum, Interregnum* (G. Humbert); *Incubatio* (Lechat) ; *Incus* (Couvreur); *Incusa signa, Incusi nummi* (Babelon) ; *Indulgentia, Infans, Infanticidium, Ingenuus, Iniuria, Intercessio* (Cuq); *Infamia, Institoria actio, Insula, Interdictum, Interpres* (Lécrivain) ; *Inferi, Io* (Durrbach) ; *Infula* (Forgères) ; *Ino-Leucothea* (Decharme) ; *Intestinum opus* (Thédenat).

— M. Pio Rajna, dans une étude sur *Jacopo Corbinelli e la strage di S. Bartolommeo* (Florence, typ. Cellini, 1898), nous apprend que les lettres de Corbinelli à G. V. Pinelli, dont M. V, Crescini avait seul jusqu'à présent fait usage, vont enfin être publiées, et il tire de cette correspondance, notamment des lettres du 27 août et du 8 octobre 1572, une confirmation de l'opinion que Catherine de Médicis avait seulement prémédité l'assassinat de Coligny et que c'est l'échec partiel de sa tentative qui la détermina à arracher de Charles IX l'ordre du massacre. On goûtera la finesse de l'argumentation, tout en n'accordant pas que, si un historien français impute à Tosinghi l'arquebusade de Maurevel, ce soit parce qu'*on incline en France à voir dans tout assassin un Italien et presque dans tout Italien un assassin*. — Ch. D.

— Ce qui fait la grande portée du mémoire de M. Ben. Croce, *Fr. de Sanctis e i suoi critici recenti* (Naples, typ. de l'Université, 1898), ce n'est pas encore tant la

défense qu'il présente de quelques jugements du célèbre critique; c'est l'assertion, fort opportune en Italie, que l'étude des faits généraux est aussi légitime, aussi scientifique que celle des faits particuliers. Certes, on n'accusera pas la génération qui nous a donné les beaux travaux que tout le monde connaît sur les origines de l'épopée et du théâtre italien, de ne savoir pas s'élever, quand elle le veut, au-dessus des menues recherches de détails. Pourtant il est manifeste qu'à l'heure présente, les jeunes savants italiens nourrissent, en général, une dangereuse défiance, un injuste dédain à l'endroit des travaux d'ensemble et de la poursuite des idées générales. Ils tiennent à ne pas se tromper et y réussissent; mais, par crainte d'erreurs qui seraient peut-être fécondes et certainement intéressantes, ils s'enferment d'ordinaire dans des monographies. M. Croce, qui a fait ses preuves d'érudit dans son *Histoire des théâtres de Naples* et dans une foule d'autres publications et qui sait ce qu'on peut attendre des jeunes savants italiens, a raison de leur rendre confiance en eux-mêmes et d'affirmer que, pour un esprit bien fait, l'érudition ne doit être que l'apprentissage du métier et l'initiation aux vérités générales. — Ch. D.

— Le 17 avril dernier, l'Université de Pise a perdu son bibliothécaire, M. Félice Tribolati, âgé seulement de soixante-quatre ans; les savants français lui doivent un souvenir parce qu'il était un des rares critiques italiens à qui l'histoire de notre littérature moderne ait des obligations : les italianisants de France connaissent tous ses études sur Voltaire, aussi doctes que bienveillantes. Il avait, de plus, composé des travaux sur lord Byron à Pise, sur Batacchi, sur le *Décaméron*, sur G. Rosini, et une Grammaire du blason qu'on a réimprimée deux fois. — Charles Dejob.

— Le professeur P. Pavesi a publié dans les *Memorie del R. Istituto lombardo di scienze e lettere* (classe lettere, vol. XX, fasc. VI), un mémoire intitulé : *Il bordello di Pavia dal* xiv *al* xvii *secolo*. Assurément il n'y a pas de sots sujets; M. P. a traité le sien avec toute la conscience imaginable et a fait suivre l'exposé historique de la question, de vingt-six documents inédits qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire des mœurs Mais l'histoire locale n'offrirait-elle pas des objets d'étude un peu moins spéciaux ? — H.

— Deux nouvelles communications de M. Tamizey de Larroque : 1° *Une page inédite de l'histoire anecdotique de Provence* (tiré à part à soixante exemplaires du tome X des « Annales du midi »); cette page a été écrite par le futur premier président baron d'Oppède en août 1618; d'Oppède retrace au garde des sceaux Du Vair, en un récit curieux et amusant, sa querelle avec l'archevêque d'Aix qui a toujours tâché de « déprimer » le Parlement et, si ce plaisant conflit entre les deux représentants du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique n'a pas beaucoup d'importance, le document a une grande valeur à cause des quatre noms qui s'y trouvent inscrits : Du Vair, d'Oppède, l'archevêque Hurault de l'Hospital et Peiresc;—2° *Une lettre inédite de Th. de Cohorn à Peiresc* : la lettre est du 25 mai 1627 et datée de Carpentras; ce qui la rehausse surtout et la rend instructive et piquante tout ensemble, c'est, outre la notice généalogique sur les Cohorn, l'hommage ému que M. Tamizey de Larroque rend au marquis de Seguins (qui lui a communiqué tant de choses sur Carpentras et les Cohorn) et l'éloge de la bonne ville de Carpentras, une des cités les plus agréables du Midi, et, malgré les plaisanteries et épigrammes qu'on lui adresse, une des plus intelligentes et des plus fécondes en talents de tout genre. — A. C.

— Sous le titre *Christian Weise, ein sæchsischer Gymnasialrektor aus der Reformzeit des XVII Jahrhunderts* (Leipzig, Teubner, 1897. In-8°, 85 p.), M. O. Kaemmel a consacré un très soigné et très bon travail à Weise, un des représentants du grand mouvement de réforme pédagogique du xvii° siècle. Après Palm et Wünsch-

mann, il a étudié Weise « comme homme pratique dans la pleine vie de son école ». Il s'est surtout servi des papiers conservés à la bibliothèque de la ville de Zittau. D'abord, le *Bildungsgang* de Weise (1642-1670); puis son séjour à Weissenfels où il fut professeur au Gymnasium Augusteum, sorte d'académie qui préparait de jeunes nobles à l'Université ou au service de l'armée et de l'État; puis le rectorat de Zittau (1678-1708); enfin les réformes (*Reformgedanken und Reformen*) et les détails personnels (*Hæusliches und Persœnliches*). Il y a dans ces cinq chapitres une foule de renseignements instructifs et d'attachants détails, notamment sur l'organisation de l'école de Zittau, ses professeurs, ses élèves, ses classes, ses usages, son théâtre; sur les réformes de l'excellent recteur, la *Deutsche Oratorie*, la logique qu'il débarrassa de ses subtilités; sur le genre de vie que menait Weise, sa vaste correspondance, sa tolérance religieuse. Citons aussi les notes qui terminent la plaquette et dont plusieurs contiennent d'utiles citations et indications. — A. C.

— On recueille aujourd'hui avec curiosité les documents qui touchent de près ou de loin les personnages, même les moindres, des Assemblées de la Révolution, et il n'est pas toujours facile de trouver ces documents. Guidée par son flair d'heureux chercheur et convaincu qu'il faut diriger son enquête non seulement dans le département que le député a représenté, mais dans les départements voisins, M. P. Hémon a pu reconstituer la vie d'un membre obscur de la Législative, *François Delaizire* (Saint-Brieuc, Guyon. In-8, 54 p.). Il ne s'est pas contenté de puiser dans les archives départementales des Côtes-du-Nord que Delaizire représentait; il a fouillé l'état civil de Pontivy, et il a découvert que Delaizire s'était marié à Pontivy et mourut à Pontivy. Il nous le montre maître de forges au Vaublanc, dans la paroisse de Plémet, et à La Harduinaye, dans la paroisse de Saint-Launeuc, maire de Plémet, administrateur du département; il nous raconte comment Delaizire fut arrêté en 1793, puis relâché, et vécut alors au milieu de grandes difficultés, abandonné de ses ouvriers, manquant de bois et de charbon, finissant par céder ses forges à son neveu Carré, et allant mourir à Pontivy (18 janvier 1796). Signalons à la fin de ce solide et intéressant travail deux notices sur Allain de Launay, député du Finistère à la Législative, et sur Abgrall, député du même département au Conseil des Cinq Cents. — A. C.

— M. Albert Soubies a publié tout récemment une *Histoire de la musique en Portugal* (Paris, Flammarion, petit in-8°, 102 p.) et une *Histoire de la musique en Russie* (Paris, May, in-8°, 303 p.). On trouvera, dans le dernier de ces deux ouvrages sur l'époque antérieure à Verstovsky et à Glinka, ainsi que sur la musique au temps de Catherine II, sur la musique polonaise, sur l'évolution du goût et la façon dont s'est développée en Russie la virtuosité vocale et instrumentale, d'intéressants renseignements qu'on chercherait vainement dans aucun ouvrage écrit en français. L'*Histoire de la musique en Portugal* se compose de quatre chapitres : origines (Lusitano), XVIIe siècle (Duarta Lobo et le roi Jean IV), XVIIIe siècle (Porto-Gallo et la Todi), XIXe siècle (Bontempo, les modinhas, Guinaraes et Marques, etc.); c'est un travail personnel, neuf, qui se lit avec intérêt. — C.

— La librairie Schulze (Oldenburg et Leipzig) continue la série de récits de voyages en Italie, dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs, par un petit volume (181 pages in-8°) d'Émile Roland (Emmi Lewald), intitulé : *Italienische Landschaftsbilder*. Il conduit ses lecteurs du lac d'Orta à Ravenne, puis à Rome, en traversant l'Ombrie, enfin, à Sorrente et à Paestum. — H.

— La jeune littérature bulgare commence à s'essayer à la critique littéraire. M. D. Krotev vient de publier à Philippoli (librairie Ignatov) un recueil d'*Études littéraires et philosophiques* qui comprend des essais sur l'esthétique considérée comme

science, sur la science sociale, sur Ibsen, sur Swift et sur quatre écrivains bulgares Natchov, Mikhaïlowski, Pentcho Slaveïkov et Aleko Konstantinov.

— Le dernier volume (XIV) du *Sbornik* (recueil), publié par le Ministère de l'instruction publique bulgare, renferme un compte rendu détaillé du dernier volume de M. Schlumberger, l'*Épopée byzantine*, et un important travail de M. Dobruski, conservateur du Musée de Sofia, sur *la numismatique des rois thraces*.

— M. Henri Hantich, professeur à l'Académie commerciale de Prague, vient de publier dans cette ville et à Paris (librairie Leroux) une *grammaire tchèque* en français. C'est la première grammaire de la langue tchèque écrite dans notre langue. Elle est précédé d'une préface de M. Louis Leger.

— M. Constantin Grote a entrepris la publication des œuvres complètes de son père le regretté académicien. Il a déjà donné trois volumes de correspondance. Il publie maintenant les œuvres littéraires. Le premier volume comprend des études *sur le monde scandinave et finnois* (Saint-Pétersbourg, Glasounov), des essais originaux, des traductions, etc. — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 mai 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Edmond Pottier et Ulysse Robert posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Charles Schéfer.

L'Académie désigne M. Bertaux, ancien membre de l'École française de Rome, pour la médaille d'or annuelle de la Société centrale des architectes français.

M. Hamy dépose les conclusions du rapport de la commission du prix Loubat. Ce prix est décerné à M. Raoul de La Grasserie, pour ses travaux sur la linguistique américaine et en particulier pour sa *Grammaire de la langue auca*.

M. Berger continue la lecture de son mémoire sur les inscriptions phéniciennes du temple d'Hathor-Miskar à Maktar.

M. Max van Berchem lit une note sur l'emplacement et les fondations du phare d'Alexandrie. A l'entrée du port oriental de cette ville, s'élève un château-fort arabe, bâti par le sultan mamlouk Kait-bai, en 1479. Or, un auteur arabe du xvi[e] siècle, Ibn Iyâs, affirme que ce château s'élève sur les fondations du phare antique, et divers indices tendent à confirmer cette opinion, d'ailleurs fort plausible, puisque le phare antique ne s'est effondré qu'au milieu du xiv[e] siècle. Selon une tradition conservée par des auteurs latins et arabes du moyen âge, le phare reposait sur quatre « écrevisses » de verre, c'est-à-dire sur des fondations d'un genre particulier où J. Quicherat a cru reconnaître une vaste croisée d'ogives, reposant sur quatre piles sous-marines. La croisée d'ogives, considérée généralement comme une invention française du xii[e] siècle, aurait alors une origine antique et orientale. En recherchant les fondations du phare antique, on pourrait vérifier l'hypothèse hardie de Quicherat, que plusieurs faits semblent contredire. — M. Dieulafoy présente quelques observations.

M. Giry commence la lecture d'une étude critique sur des documents angevins de l'époque carolingienne.

M. Chabot fait une communication sur deux inscriptions palmyréniennes copiées à Palmyre même par M. E. Bertone, architecte. Elles sont relatives à l'érection de tombeaux de famille; la première est datée de l'an 33 p. C.; la seconde, de l'an 83. Celle-ci est bilingue, gréco-palmyrénienne. Le texte grec seul en avait été publié assez imparfaitement par Waddington (n° 2612). Le texte palmyrénien permet de le restituer d'une façon satisfaisante. Ces deux inscriptions, qui comptent parmi les plus anciennes de Palmyre, contiennent des noms propres nouveaux.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — **6 juin** — **1898**

Il « **Fetha Nagast** » o « **Legislazione dei Re** », codice ecclesiastico e civile di Abissinia, publicato da Ignazio Guidi ; Roma, tipogr. della Casa editrice italiana, 1897, gr. in-8 ; pp. IX-339. Prix : 30 lire.

Le *Fetha Nagast* ou *Législation des rois* forme aujourd'hui encore le code civil et religieux de l'Abyssinie, et plutôt religieux que civil puisque les règles appliquées aux affaires temporelles sont surtout envisagées au point de vue de la conscience religieuse. L'ouvrage n'est pas d'origine éthiopienne. En réalité, il est venu de la Syrie en Abyssinie par l'intermédiaire de l'arabe.

Après la division, au ve siècle, des églises syriennes en deux grandes fractions : nestorienne et monophysite, chacune de ces fractions se composa une sorte de recueil de droit canonique formé des décisions des conciles et des écrits des Pères regardés comme orthodoxes ; ce n'était qu'une suite de documents, sans autre lien que l'ordre chronologique. Plus tard, on sentit le besoin de coordonner ces documents : on en fit des recueils méthodiques dans lesquels on classa les règles disciplinaires par ordre des matières. Ce travail a été fait, pour l'Église nestorienne, par 'Ebedjésus, métropolitain de Nisibe, mort en 1318. Sa compilation, intitulée : *Collection des canons synodaux*, a été publiée par Maï [1], avec une traduction latine d'Assémani [2].

1. *Script. vet. nova Collect.*, t. X.
2. La principale source de 'Ebedjésus est la grande collection canonique dite « orientale » ou Recueil des conciles nestoriens, dont je publie actuellement le texte et la traduction française dans les *Notices et extraits des manuscrits* (t. XXXVII).

Le même besoin s'était fait sentir dans l'Église jacobite ou monophysite. En Syrie, où la langue liturgique s'était conservée, Bar-Hébréus (mort en 1286) se chargea du travail et compila son *Nomocanon* ou *Livre des Directions*, dont la traduction a été également publiée par Maï. (Le texte est inédit.) Mais d'autres pays où la langue syriaque n'était pas en usage professaient la doctrine monophysite: particulièrement l'Égyte. C'est pour l'Église copte d'Alexandrie qu'un célèbre écrivain ecclésiastique, Abou Ishaq al-Safî Ibn al-'Assâl [1], fit en arabe un recueil analogue à celui de 'Ebedjésus pour les Nestoriens, et de Bar-Hébréus pour les monophysites de Syrie. Nos bibliothèques d'Europe, et la Nationale en particulier, possèdent de nombreux manuscrits de cet ouvrage.

De l'arabe, l'ouvrage a été traduit en éthiopien; et c'est cette traduction que M. Guidi vient d'éditer avec sa compétence exceptionnelle et le soin minutieux qu'il apporte en tout ce qu'il publie. L'édition est faite d'après les trois meilleurs manuscrits connus en Europe. M. Guidi annonce qu'il en donnera prochainement une traduction, précédée d'une étude sur l'ouvrage.

L'œuvre d'Ibn al-'Assâl se compose d'une *Introduction* en deux parties et de 51 livres divisés en *deux sections*.

La première partie de l'introduction indique les bases fondamentales du droit canonique, à savoir l'Écriture sainte, les Canons de l'Église et l'analogie, c'est-à-dire les principes déduits des indications fournies par l'Écriture et les Canons.—La seconde partie donné la liste des ouvrages dont l'auteur s'est servi : l'Ancien et le Nouveau Testament, les Canons du Concile de Jérusalem, les Canons des Apôtres publiés par S. Clément, la *Didascalia*, l'Épître de saint Pierre à saint Clément, les Canons d'Ancyre, de Néocésarée, de Carthage, de Gangres, d'Antioche, de Nicée, de Laodicée, de Sardique, les douze Canons « du pape Hyppolyte de Porto », les treize canons de saint Basile, et enfin les Canons des rois, qui forment quatre collections au sujet desquelles il donne des détails intéressants. L'auteur consultait ces sources, comme j'ai dit plus haut, dans les versions syriaques ou arabes faites sur le syriaque, et il est inutile de faire observer que plusieurs de ces documents sont apocryphes.

La première section de l'ouvrage renferme 22 livres qui ont tous pour sujet le culte et le clergé. La seconde (livres 23-51) est consacrée aux affaires séculières et renferme les lois relatives aux individus, à la famille, à la cité. Des règlements et des conseils ecclésiastiques sur la nourriture, l'habillement, etc., se trouvent mêlés aux lois du code civil et pénal. La question des successions y est traitée avec de grands développements.

1. « Abu Isaac Benassalus, patria Ægyptus, secta Jacobita, claruit sæculo Christi XIII ineunte, sub Cyrillo Lachlacho Alexandrino, Jacobitarum patriarcha septuagesimo quinto. Eam doctrinae famam apud orientales omnes merito adeptus est, ut Abu Alphadaiel, id est *Pater Virtutum*, ad hoc usque tempus cognominetur. » (Et. Ev. Assemani, *Bibl. Medic. catalog.*, p. 100.)

On voit par ce court sommaire que le livre n'a pas seulement un intérêt d'actualité en nous faisant connaître la législation d'un pays qui a appelé sur lui l'attention de l'Europe, mais qu'il peut aussi fournir de précieux renseignements sur les mœurs et les usages de la population chrétienne de l'Égypte à l'époque où il a été rédigé, c'est-à-dire au commencement du XIII[e] siècle.

Le volume est imprimé avec soin aux frais de l'Institut royal oriental de Naples. Le papier seul laisse un peu à désirer.

J.-B. CHABOT.

Vida do Abba Daniel do mosteiro de Sceté. Versão ethiopica publicada por Lazarus GOLDSCHMIDT e F. M. ESTEVES PEREIRA. Lisboa, Imprensa Nacional; 1897; in-8° pp. XXII-58 (texte avec traduction portugaise).

La Vie de l'abbé Daniel n'est pas, à proprement parler, une biographie ; mais bien une homélie qu'on lisait au jour de la fête du saint, célébrée le 8 du mois de *genbôt* dans l'église éthiopienne. Cette homélie rapporte quelques pieuses anecdotes dans lesquelles Daniel joue le principal rôle. Il semble qu'on ait attribué à un même personnage des récits qui s'appliquent à deux moines homonymes. La mention de l'empereur Anastase (491-518) et une allusion manifeste aux persécutions de Justinien (527-565) contre les monophysites, probablement sous le patriarcat de Théodose d'Alexandrie (535-550) nous fixent d'une manière approximative sur la date à laquelle il convient de rapporter les faits racontés dans ce document.

Notre abbé Daniel paraît inconnu des hagiographes grecs. Il est mentionné dans les synaxares copte et éthiopien. Sa vie a été rédigée primitivement en copte, puis traduite en arabe. La version éthiopienne dérive de l'arabe. Elle nous est parvenue dans un manuscrit unique, qui est passé du couvent abyssin de Jérusalem à la Bibliothèque royale de Berlin ; Ludolf avait déjà signalé cette vie et Winckler en avait donné l'analyse (*Keimelia Bibl. Reg. Berol. Ethiopica descripta*, XXVI). La publication de MM. Goldschmidt et Pereira ne nous offre donc pas une contribution à l'histoire religieuse de l'Abyssinie, dont les origines demeurent toujours si obscures, malgré les efforts des érudits pour démêler le peu de vérité historique qui se cache sous les légendes ; mais c'est une excellente contribution à l'histoire littéraire. L'homélie est écrite dans le pur ge'ez sans mélange de mots ou de constructions amhariques. Cette traduction est probablement l'œuvre d'un moine éthiopien vivant en Égypte au XIII[e] ou au XIV[e] siècle. — La réputation que les éditeurs se sont acquise par leur publication antérieure est une garantie que la traduction portugaise qui accompagne le texte est faite avec tout le soin désirable. Ce serait téméraire de notre part que de la juger [1].

J.-B. CH.

1. P. 55, n. 1, lire : « le *quatrieme* concile œcuménique. »

ספר ישעיה. Jesaia, Unpunktirte Ausgabe des Masorethischen Jesaiatextes für den akademischen Gebrauch, besorgt von R. Kraetzschmar. Freiburg i. B. und Leipzig, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1894, in-8, II et 48 p.

Die Psalmen, uebersetzt von E. Kautzsch. Freiburg i. B. und Leipzig, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1893. In-12, IV et 213 p.

Studien zum Buch Tobit, von M. Rosenmann. Berlin, Mayer und Müller, 1894. In-8, VI et 41 p.

Die Einheitlichkeit des Buches Daniel, eine Untersuchung, von A. Freiherrn von Gall. Giessen, J. Ricker'sche Buchhandlung, 1895. In-8, 126 p.[1].

I. — M. Kraetzschmar fait très justement valoir, en tête de son édition *non-ponctuée* du texte hébreu d'*Isaïe*, l'utilité d'une semblable publication. En effet, le texte, muni de son apparatus complet, supprime une grande partie de l'effort chez le lecteur, dûment et clairement averti tant de la nature des points-voyelles qui conviennent aux consonnes traditionnelles que de la relation de dépendance et de subordination des mots et des membres de phrase entre eux. En second lieu, un texte réduit aux consonnes et débarrassé des signes de ponctuation, ramené, si l'on peut s'exprimer ainsi, à la condition sous laquelle se présentent à nous les textes épigraphiques, se prête à une série de corrections ou de modifications, consistant dans le choix et le changement des voyelles, dans la modification de la ponctuation, dans la coupure des mots, enfin dans les lettres elles-mêmes (consonnes) dont on peut proposer le changement. La publication du ספר ישעיה est donc de nature à rendre des services soit dans des conférences d'exégèse, soit pour le travail de cabinet. Il ne faudrait cependant pas s'en exagérer la portée.

Un travail d'une beaucoup plus grande utilité consisterait à substituer à nos éditions hébraïques ordinaires, — qui sont des « éditions ecclésiastiques juives » accommodées aux besoins du culte, — des éditions de la Bible conçues au point de vue de l'étude littéraire. Nous entendons par là un texte, — auquel, bien entendu, la *Vulgate masoréthique* servirait de base, — où les consonnes seraient uniquement accompagnées des voyelles nécessaires à la lecture avec exclusion de tous les signes de rattachement et de ponctuation, auxquels on substituerait quelques-uns de nos signes modernes, le point, le point et virgule, la virgule, les deux points, les points d'interrogation et d'exclamation. Il va sans dire qu'on écarterait les enfantillages et les superstitions de la lecture, comme on les a conservés pour יהוה le nom divin usuel et pour quelques autres termes. *L'apparitus criticus*, très succinct, placé au bas des pages, devrait indiquer : 1° les variantes de l'hébreu (corrections masoréthiques); 2° les variantes ou modifications du texte, additions, suppressions, que suggère l'examen comparatif des

1. Nous nous excusons sur un mauvais état de santé pour le retard apporté au compte rendu d'ouvrages qui étaient depuis quelque temps entre nos mains.

plus anciennes traductions, notamment des Septante et de la version de saint Jérôme ; 3° les corrections du texte (conjectures) proposées par les exégètes modernes. Une édition de cette nature serait vraiment une édition *in usum academicum*. Nous savons fort bon gré à la synagogue de nous avoir transmis la collection des livres sacrés du judaïsme en une édition, somme toute, digne de foi ; mais s'astreindre, à la fin du xixe siècle, à ne connaître le texte biblique que sous la forme qu'elle nous en présente, est un contre-sens, dont l'étude de l'hébreu est la première à souffrir.

II. — Nous saluons avec plaisir la nouvelle traduction des Psaumes de M. Kautzsch, destinée à prendre sa place dans une traduction générale des livres de l'Ancien Testament, aujourd'hui et heureusement venue à terme. Nous sommes en grand progrès sous ce rapport et ce qui semblait hardi ou imprudent il y a vingt années seulement, est aujourd'hui accepté de tous, sinon avec enthousiasme, au moins avec résignation. La nouvelle traduction repose sur l'interprétation rigoureuse du texte; en second lieu, elle vise à le rendre en un allemand moderne intelligible. La première condition est relativement facile à réaliser ; elle demande avant tout beaucoup de soin et de conscience. La seconde est beaucoup plus délicate, parce qu'on hésite trop fréquemment entre une paraphrase qui affaiblit le sens et le délaie, et une sorte de calque, laissant à la phrase son tour abrupt et sa brusquerie, mais la rendant ou la laissant obscure. C'est ce second inconvénient que le traducteur s'est avant tout efforcé d'éviter et nous estimons qu'il a eu raison, du moment où il nous prévient lui-même des obstacles qu'il a rencontrés sur sa route. « Dans tous les cas, dit-il, où, d'après des passages parallèles de l'Ancien Testament ou d'après les plus anciennes traductions, ou encore d'après d'autres motifs solides, le texte original nous paraît avoir été transmis avec plus ou moins de sûreté, c'est ce texte que nous rendons dans la traduction. » Dans les cas, relativement nombreux, où il est amené à corriger le texte, M. K. justifie sa traduction par des explications précises. Il ne s'en est pas moins trouvé dans l'obligation de laisser subsister pas mal de lacunes. Les « éclaircissements » sur les corrections apportées au texte traditionnel n'occupent pas moins de vingt-cinq pages.

Cependant, malgré tant de progrès, sensibles en cette édition des Psaumes, nous hésitons à dire que ce spécimen de traduction biblique nous donne pleine satisfaction. On sent bien qu'il s'agit là d'une sorte de texte hiératique, auquel on hésite à appliquer les règles communes. En définitive, à quel public les nouveaux traducteurs allemands s'adressent-ils ? Est-ce à un groupe restreint d'érudits ? En ce cas, on ne leur donne pas assez. Est-ce au public lettré ? Mais ce public, à moins d'une préparation toute spéciale que vous ne sauriez exiger de lui, ne pourra pas saisir la valeur de vos corrections de texte d'après l'hébreu. Ce même public s'inquiétera aussi de ces signes qui coupent trop fré-

quemment la phrase, crochets de différente nature, emploi de types différents. J'aurais voulu, pour ma part : 1° un texte débarrassé de toute espèce d'impedimenta, d'où l'on aurait exclu les titres et notations dites musicales et n'offrant que les lacunes strictement nécessaires; 2° un appareil de notes justificatives et explicatives, suffisamment complet, courant au bas des pages ; 3° les corrections de texte, exigeant l'emploi de l'hébreu, renvoyées comme on l'a fait ici, au talon du volume, bien qu'on puisse soutenir qu'il y aurait place pour elles sous la rubrique n° 2 si on ne leur donne pas un développement excessif, la discussion critique du texte étant plutôt du domaine du Commentaire proprement dit.

En somme et malgré ses très réels mérites, la traduction des *Psaumes* de M. Kautzsch nous semble porter les marques d'une époque de transition; elle nous paraît à mi-distance entre les traductions ecclésiastiques et édifiantes du passé et les traductions purement scientifiques et littéraires de l'avenir.

III. — M. Rosenmann s'est proposé de tirer au clair un certain nombre de passages caractéristiques du livre deutéro-canonique de *Tobit*. Sa monographie est un modèle de sobriété et de précision. L'auteur, s'appuyant sur les résultats de sa recherche, insiste très vivement pour qu'on fixe la composition du livre au IIe siècle avant l'ère chrétienne, date relativement reculée et à laquelle se sont rangés nombre de critiques, tandis que d'autres descendent jusqu'à l'époque chrétienne ou post-chrétienne. L'hypothèse traditionnelle, qui rapprochait la composition du livre des événements qui ont servi à l'auteur de cadre, a été abandonnée par tous ceux qui ont reconnu le caractère artificiel et moral de cet intéressant écrit. Nous ne nous engagerons pas, à notre tour, dans cette discussion de date, qui continuera de rester ouverte malgré les efforts de M. Rosenmann. Quiconque s'occupe de la littérature deutéro-canonique de l'Ancien Testament ne manquera pas de consulter sa dissertation, aussi ingénieuse qu'érudite, et mettra à profit ses indications.

IV. — M. von Gall défend l'unité du livre de *Daniel* contre des attaques qui se sont déjà produites lors des discussions qui ont mis au jour ce qu'on peut appeler la non-authenticité et la non-historicité générales de cet écrit. En ce temps-là, c'étaient plutôt les conservateurs avisés qui tentaient de faire la part du feu en entreprenant de plaider l'antiquité des chapitres où les marques de modernité étaient moins apparentes. Aujourd'hui, la critique, devenue très méfiante à l'endroit de l'intégrité des livres apocalyptiques et pseudépigraphes de la Bible et encouragée par les récentes hypothèses sur l'origine de l'*Apocalypse de S. Jean*, s'attache à relever les incohérences, les discordances, les hétérogénéités de différente nature qui peuvent se signaler au livre de *Daniel* et ne répugne pas à admettre que, à un noyau primitif datant de

l'insurrection des Macchabées, seraient venues se joindre des additions de date plus moderne.

M. von Gall, dans une argumentation nourrie, s'est proposé d'établir que les deux éléments principaux du livre de *Daniel*, les récits, d'une part, les prophéties de l'autre, se commandent et s'appellent réciproquement. Il n'y a donc pas lieu de supposer plusieurs plumes, plusieurs auteurs et plusieurs dates, sauf en ce qui concerne la prière de confession (IX, 4-20), qui s'ajuste mal au contexte.

Maurice VERNES.

Histoire du peuple d'Israël, par Ernest RENAN. Tome V, Paris, Calmann Lévy, 1894, in-8, 427 pp.

La chronologie des livres d'Esdras et de Néhémie, par Ch. HUYGHE, S. J.; Paris, Bureaux de la *Revue des questions historiques*, 1893, in-8, 46 pp.

L'empereur Claude et les Antisémites Alexandrins d'après un nouveau papyrus, par Théodore REINACH; Paris, Durlacher, 1896, in-8, 18 pp.

Juifs, par Théodore REINACH (extrait de la *Grande Encyclopédie*), Paris, Lamirault, 1894; in-18, 95 pp.

I. — La famille de M. Renan a veillé avec un soin pieux à la publication du manuscrit, entièrement achevé par l'auteur, qui était destiné à former le tome V^e^ et dernier de l'*Histoire du peuple d'Israël*. En y joignant les sept volumes de l'*Histoire des origines du christianisme*, nous nous trouvons en face d'une maîtresse œuvre, qui embrasse l'évolution du système religieux et moral conçu en Palestine par les Hébreux, puis mené à la conquête du monde gréco-romain par les disciples de Jésus de Nazareth.

Selon le tempérament et l'éducation de chacun, les parties successives de cet admirable tableau ont été jugées assez diversement. Les uns ont relevé ce que la critique des faits et des textes pouvait laisser à désirer en rigueur et en précision ; les autres ont protesté contre l'esprit d'un travail, qu'aucune des confessions religieuses du présent ne pouvait avouer comme sien; quelques-uns ont fait une chose plus singulière, qui a été de dénoncer l'immoralité de la doctrine historique professée par l'auteur.

Aujourd'hui que l'œuvre, dans ses majestueuses proportions, s'est imposée au respect de tous, on comprend que Renan a opéré dans les études d'histoire religieuses une véritable révolution, en répudiant l'esprit théologique auquel il substitue l'esprit purement laïque de la recherche à la fois passionnée et désintéressée. Dans son *Histoire du peuple d'Israël* comme dans son *Histoire des origines du christianisme*, Renan a mis tout son cœur, toute sa foi — et elle était singulièrement robuste — dans les libertés intellectuelles et morales qui constituent la dignité de l'homme; mais il s'était, dès le premier jour, débarrassé de ce préjugé, commun aux croyants de toute dénomination, que sa des-

tinée personnelle était intéressée à la mise-en évidence, dans les écrits sacrés du judaïsme et du christianisme, de « la vérité religieuse ». Esprit foncièrement émancipé, il a parlé de Moïse, d'Isaïe, de Jésus, de saint Paul et de saint Pierre avec l'exquise supériorité d'un homme qui n'est pas lié par les modes de penser et de sentir du passé, — ce passé eût-il déterminé l'évolution de la civilisation dans le monde occidental.

Là est le mérite incomparable d'une œuvre qui, par sa valeur philosophique, dépasse singulièrement le niveau des idées courantes et qui, en présence de la réaction intellectuelle et religieuse de plus en plus sensible en ce moment, ne peut qu'être appelée à grandir.

Après avoir rendu un nouvel hommage à l'inspiration de l'*Histoire du peuple d'Israël*, nous n'avons pas grand goût à nous engager dans des critiques de détail. On a remarqué avec raison que ce volume, qui traite de l'*Autonomie juive* après les victoires remportées par les Macchabées et du *Peuple juif sous la domination romaine*, n'apportait point de résultats inédits. M. R. a pris acte de la situation des questions relatives à l'état politique, social, religieux du judaïsme aux environs de l'ère chrétienne, sans entreprendre de la modifier dans ses termes généraux. C'était l'attitude qu'il avait adoptée dans les volumes précédents, mariant, non sans quelque goût du paradoxe, sa vieille théorie du monothéisme primitif des Hébreux aux résultats littéraires de Reuss et de Kuenen.

En vérité, du moment où l'on sait franchir les limites étroites des préoccupations purement archéologiques ou philologiques, quelles hautes jouissances en un tel ouvrage pour tout homme épris des idées de liberté, d'indépendance, de dignité humaines! Quelle noble confiance dans le progrès, quel ferme jugement sur des aberrations qui ont causé le plus grand dommage et entravé la marche des sociétés civilisées vers la lumière! Je citerai, à titre d'exemple, quelques lignes sur les chances d'avenir de la vérité, empruntées à la conclusion du livre, et une ferme déclaration sur l' « Exégèse messianique ».

« L'avenir immédiat est obscur, dit Renan dans ses dernières pages, — qu'il a spirituellement fait précéder de la clausule en honneur au moyen âge « finito libro, sit laus et gloria Christo »..., — mais l'avenir ultérieur est sûr. L'avenir, en définitive, ne croira plus au surnaturel; car le surnaturel n'est pas vrai et tout ce qui n'est pas vrai est condamné à mourir. Rien ne dure que la vérité; cette pauvre vérité paraît bien abandonnée, servie qu'elle est par une minorité imperceptible! Soyez tranquilles; elle triomphera... Le faux ne fonde pas, tandis que le petit édifice de la vérité est d'acier et monte toujours. »

Quant à cette exégèse allégorique, typique, prophétique, qui dénaturait déjà les livres sacrés du judaïsme dans les écoles des docteurs d'Israël contemporains d'Hérode et de Philon, mais dont les inconvénients devaient grossir démesurément lorsque l'Église imposa à l'enseignement l'explication messianique de l'Ancien Testament, M. R. la qualifie

avec une juste sévérité : « Le texte sacré était un grimoire, qu'on prenait en soi même, indépendamment de l'intention de l'auteur et où l'on cherchait toutes les combinaisons possibles. De là, l'étrangeté inouïe de toute l'exégèse du Nouveau Testament, qui semble un défi au bon sens, soit qu'elle joue sur l'hébreu, soit qu'elle ait pour base la version grecque ou les Targums araméens... Le texte sacré n'était plus qu'une matière à jeux d'esprit, où chacun taillait à sa fantaisie. Les mots bibliques, pris comme les boules d'un jongleur, pouvaient servir aux thèses les plus opposées, les règles les plus simples du raisonnement étant, dans ce jeu de bilboquet, totalement négligées. »

C'est pourtant ce « jeu de bilboquet » qui, entre les mains des auteurs des Évangiles, des Actes des apôtres et de l'Épître aux Hébreux, sous la plume fiévreuse et spécieusement logique d'un saint Paul, a donné naissance à toute la théorie apologétique du christianisme, enseignée encore à la fin du xixe siècle dans les différentes églises qui se réclament de Jésus: battue en brèche depuis quelques années par l'application des méthodes critiques aux textes hébreux, c'est à peine si elle est ébranlée chez un tout petit nombre. C'est faire œuvre d'assainissement que d'en dénoncer la fausseté et les dangers.

C'est seulement quand on a rejeté cette mensongère exégèse messianique qu'on peut commencer à s'intéresser à cette littérature religieuse du judaïsme, dont M. R. a vigoureusement dénoncé les faiblesses ou les périls, mais dont il loue la haute inspiration en ces termes magnifiques : « La trace d'Israël sera éternelle. Israël a le premier donné une forme au cri du peuple, à la plainte du pauvre, à la réclamation obstinée de ceux qui ont soif de justice. Israël a tant aimé la justice que, ne trouvant pas le monde juste, il le condamne à finir. »

Quand, à force de défendre la Bible d'une certaine manière, on aura achevé de la discréditer pour les esprits qui sont soucieux de vérité, les personnes qui blâment le plus amèrement Renan d'avoir traité un Isaïe, un Jérémie ou un Amos de «socialistes fougueux», seront trop heureuses d'invoquer l'autorité de l'*Histoire du peuple d'Israël* contre ceux qui, arguant assez habilement des excès de l' « exégèse messianique », se refuseraient à comprendre désormais les livres sacrés du judaïsme dans les matières constituant l'éducation humaine et libérale.

Pour notre part, nous savons un gré infini à Ernest Renan d'avoir terminé sa belle carrière de savant et de philosophe par des vues si amples et si nettes jetées tant sur le passé que sur l'avenir des sociétés.

II. — M. Huyghe s'applique, à son tour, au curieux problème de chronologie soulevé à l'occasion des restaurateurs de l'état juif au ve siècle avant notre ère, le *sofer* Esdras et le gouverneur Néhémie. M. van Hoonacker a proposé d'intervertir l'ordre de ces deux personnages en supposant qu'un grave désordre s'est introduit dans les feuillets des deux livres bibliques auxquels leurs noms sont attachés. Le nouveau

critique discute avec un très grand soin cette hypothèse et aboutit à maintenir la relation chronologique généralement admise.

III et IV. — M. Théodore Reinach a discuté avec une incontestable compétence et une grande virtuosité un fragment, récemment découvert, d'un papyrus grec, qui s'ajuste à un fragment de papyrus appartenant au Musée de Berlin, lequel M. Wilcken avait étudié. Ces fragments sont relatifs à un procès qui se déroula devant l'Empereur Claude à Alexandrie, sans doute en l'an 41 de notre ère, et où certains personnages hostiles à la colonie juive de cette ville portent une accusation contre le roi Agrippa, dans lequel M. Reinach reconnaît Hérode Agrippa Ier.

Dans un article intitulé *Juifs*, M. Reinach a résumé d'une façon très précise ce qui concerne le judaïsme depuis la destruction de Jérusalem par Titus. On ne saurait trop recommander ce substantiel écrit aux historiens, aux littérateurs et aux publicistes.

Je saisis l'occasion qui s'offre à moi de rendre compte de publications relatives au judaïsme, pour dire deux mots de questions auxquelles je suis personnellement mêlé.

Dans le compte rendu, récemment paru à cette même place (*Revue* du 18 avril 1898), de mon mémoire sur *les Légendes locales dans les livres historiques de la Bible*, il me paraît que l'auteur n'a pas saisi exactement mon point de vue. La question de rédaction, ou de *date de rédaction* des livres bibliques, est ici secondaire; ce qui est de plus grande importance, c'est de savoir si un certain nombre de récits recueillis aux livres bibliques, doivent être tenus pour le remaniement de rédactions très anciennes, contemporaines, ou peu s'en faut, des événements rapportés, ou s'il est préférable de les considérer comme éclos auprès de monuments, tombeaux, autels, stèles, arbres et fontaines consacrés en tant que légendes locales, attachées aux dits monuments. En ce cas, les récits en question, notamment ceux qui se rapportent à la période dite des Juges, antérieurement à David, pourraient être tenus pour contemporains de l'époque pour laquelle nous supposerons les monuments encore existants, soit l'époque de David, soit celle d'Ézéchias ou de Josias, soit l'époque de Néhémie ou ve siècle avant notre ère, soit peut-être le ive siècle.

Mais il est absolument licite, il est même à propos, de distinguer la question de la « date d'existence du monument » de la question antérieure du « rattachement de la légende à un monument ».

Je sais que, sur le premier de ces points — la question de la date des monuments, — l'on s'incline à croire que les sanctuaires et monuments d'un caractère religieux existant en dehors de Jérusalem ont été systématiquement détruits par les réformateurs tels qu'un Ézéchias et un Josias. Admettons le fait dans toute son extension, admettons que ces monuments n'ont pas été restaurés après la tourmente, j'ai peine à comprendre que les tombeaux et les monuments d'un caractère privé ou civil aient été englobés dans cette proscription.

En somme, des monuments de divers caractère, auxquels s'attachaient traditionnellement des récits et des légendes, et la persistance de ces monuments jusqu'aux environs de la destruction de Jérusalem ou jusqu'à l'époque de Néhémie, ou même jusqu'aux environs de la conquête d'Alexandre, voilà, ce me semble, des éléments dont il importera de tenir sérieusement compte à l'avenir dans la discussion des sources qui ont été à la disposition des écrivains des livres historiques de la Bible.

Je reviendrai également en quelques mots sur la question de l'authenticité des livres prophétiques; j'ai proposé à différentes reprises de considérer ces livres comme composés de toutes pièces à une époque postérieure à leurs auteurs prétendus, comme des écrits franchement pseudépigraphes. J'ai émis l'opinion que, si l'on reculait devant cette conclusion hardie, on se verrait néanmoins dans l'obligation d'éliminer comme interpolations les portions de ces livres qui portent visiblement la marque de préoccupations contemporaines de la Restauration, de façons de penser post-exiliennes. J'avais résumé ma thèse dans ce dilemme : ou composition libre, ou remaniements tendanciels.

J'ai eu la satisfaction de constater dans les dernières Introductions à l'Ancien Testament parues en Allemagne, que la liste des morceaux, des fragments plus ou moins étendus, que l'on tient pour introduits après coup dans les prophéties bibliques, s'allonge très rapidement. Mais voici à ce sujet quelques indications d'une haute portée, contresignées par un théologien de langue française qui a manifesté le plus vivement contre mes propositions sur l'inauthenticité des livres hébreux de prophétie. Je les emprunte au compte rendu d'un récent commentaire allemand consacré au recueil des « douze petits prophètes » (*Revue de l'histoire des Religions*, nº de janvier-février, 1898, p. 89 et suiv.).

« L'auteur, dit M. Piepenbring, partage les vues qui prévalent de plus en plus parmi les critiques, depuis une vingtaine d'années, et d'après lesquelles nos livres prophétiques ne nous sont nullement parvenus dans leur teneur primitive, mais ont été soumis comme les livres historiques de l'Ancien Testament à bien des remaniements, avant d'atteindre leur forme actuelle. Il s'applique donc à mettre en relief les additions postérieures en les faisant imprimer en italique, pour qu'on puisse les distinguer à première vue du texte authentique. — Relativement au livre de Michée, dont l'unité a été défendue jusque dans ces derniers temps, M. Nowack (l'auteur du commentaire) accepte le point de vue opposé, *qui nous paraît mieux fondé* [dit M. Piepenbring] *et qui n'attribue à Michée autre chose, ou à peu près, que les trois premiers chapitres du livre qui porte son nom* [c'est-à-dire les deux cinquièmes seulement]. » M. Piepenbring continue en exposant avec quelle désinvolture les scribes de l'époque de Néhémie (vᵉ siècle avant notre ère) traitaient les vieux écrits du VIIIᵉ siècle : « Ici, comme ailleurs, des rédacteurs postérieurs ont cru devoir compléter les anciens oracles... Les scribes qui se sont mis à former nos livres prophétiques

ont trouvé que le ton de réprimande à peu près exclusive qu'on y rencontre ne répondait pas bien aux nouveaux besoins de la communauté juive.. Ils les ont donc complétés en y ajoutant des promesses de salut, des promesses messianiques. C'est ce que l'on constate chez Amos, chez Isaïe et aussi dans le livre de Michée. — Au sujet des trois prophètes contemporains de Jérémie, Sophonie, Nahum et Habacuc, la critique moderne a également reconnu qu'il fallait renoncer à l'idée de l'unité absolue de ces livres, généralement admise autrefois. Mais on est loin d'être d'accord sur les textes à éliminer ou à conserver. » En ce qui touche les six derniers chapitres de Zacharie (ix-xiv), que l'école critique faisait remonter avant l'exil, M. Piepenbring déclare être d'accord avec l'auteur du commentaire « quand il assigne à tous ces morceaux une origine post exilienne ».

Voilà de sérieuses concessions. Nous attendons avec confiance le moment où Ézéchiel et le Deutéro-Isaïe seront à leur tour entrepris. Quant au livre de Jérémie, il formera le morceau de résistance à cause de la question connexe du Deutéronome, qui domine en ce moment les études bibliques et nous paraît l'obstacle décisif à une conception véritablement moderne et rationnelle du développement religieux et littéraire du peuple d'Israël.

Maurice VERNES.

L. GAUTIER. **Bibliographie des Chansons de geste** (complément des *Épopées françaises*). Paris, Welter, 1897, in-8 de IV-316 p. Prix : 20 francs.

Heureux l'érudit qui réussit, avant de disparaître, à achever, je ne dirai pas tous les travaux qu'il avait projetés — ce bonheur se rencontra-t-il jamais? — mais du moins à mener à bonne fin l'œuvre capitale, l'œuvre favorite à laquelle il avait consacré le meilleur de lui-même! Le très regretté L. Gautier n'a pas eu cette joie : son grand ouvrage sur notre vieille poésie épique reste incomplet, et il s'était résigné lui-même, dans les derniers temps de sa vie, à le laisser tel [1]. Il a du moins pu voir imprimé ce beau volume, auquel il a dû consacrer ses derniers instants de travail. Il aura compris sans doute que, de tout son livre, c'est cette partie qui rendra les services les plus durables et ç'aura été là une singulière consolation pour cette âme de savant si noblement désintéressée.

Il semble que rien ne soit plus impersonnel qu'une bibliographie. Mais la personnalité de L. Gautier était si accentuée, si exubérante, qu'elle a mis sa marque même sur cette liste de noms et de titres. On y retrouvera ses qualités ordinaires, dont l'excès se tournait parfois en défauts, sensibles aux yeux des plus indulgents : sur ce sujet qui lui tenait tant au

1. Il y manque l'étude d'une partie du cycle de Guillaume, de celui de Doon tout entier, des cycles provinciaux et de l'épopée provençale.

cœur, il ne croyait jamais en avoir assez dit et ne s'apercevait point que parfois il lassait; passionné de clarté, il ne croyait jamais avoir assez fait pour épargner la peine du lecteur, et il préférait une répétition à un renvoi. Ces deux préoccupations ont abouti, comme nous le verrons, à lui faire grossir à l'excès ce volume : l'éditeur ne s'en plaindra peut-être pas; mais le travailleur trouvera certainement un peu lourd le prix de cet indispensable instrument de recherches [1].

Avant d'insister sur ce défaut, il n'est que juste de louer l'ordonnance simple et claire du livre : il se divise, à l'image de la partie correspondante du célèbre ouvrage de Nyrop, en deux sections : Bibliographie générale ; Bibliographie spéciale. La première se subdivise en huit chapitres (dont il n'eût pas été inutile de reproduire les titres à la table) qui épuisent vraiment la matière [2]; la seconde se compose d'une série de notices, disposées selon l'ordre alphabétique des chansons, et dans chacune desquelles les ouvrages sont mentionnés d'après la date de leur publication; le livre est complété par une table alphabétique comprenant les noms des chansons, des poètes, des ouvrages de critique, de leurs auteurs, etc [3].

Ce plan est excellent et il faut reconnaître qu'il a été en général fort bien rempli. Nous n'étonnerons personne en disant que les mieux informés trouveront à s'instruire, notamment dans la première partie : l'auteur s'est imposé le fastidieux travail de dépouiller tout ce qui a été écrit sur notre épopée depuis Fauchet ; il y a là tous les matériaux pour une histoire de la critique, de ses incertitudes et de ses aberrations, de 1581 aux environs de 1830. Ce sujet sera traité un jour et il sera fécond en détails piquants : la richesse ici déployée n'est donc point surabondance. En revanche, était-il nécessaire de suivre, dans ses plus infimes manifestations, l'opinion contemporaine? Y avait-il lieu de citer jusqu'à des articles de journaux, émanant de plumes souvent plus brillantes qu'autorisées [4]? Était-il nécessaire, à propos de la versification des chansons de geste, de citer tout un lot d'ouvrages généraux sur la versification française (voy. n° 440 ss.)? Si les bibliographes forcenés nous donnent tort, nous ferons du moins remarquer que certains articles dépassent incontestablement le cadre de l'ouvrage : telles des dissertations

1. Il est bien fâcheux que le livre n'ait pu être mis à jour. Cette bibliographie s'arrête, à proprement parler, à 1890; l'auteur a bien essayé de mentionner les publications « les plus importantes » qui ont paru depuis, mais son choix est fort restreint et souvent bien arbitraire.

2. Tout au plus peut-on trouver qu'au chapitre IV un tableau des manuscrits, accompagné d'une description très sommaire, eût été à sa place ; les notices qui leur sont consacrées au cours des *Épopées françaises* sont à la fois prolixes et insuffisantes.

3. Toutes ces catégories eussent pu être distinguées plus nettement par la typographie.

4. Voy. par exemple les n[os] 153, 156, 163, 2422.

sur « l'honneur dans les chansons des troubadours » (612), les chansons de croisade des trouvères (615), et même le sentiment de la nature au moyen âge (479).

La même surabondance se retrouve dans la seconde partie, où l'auteur a jugé utile de reproduire in extenso ou peu s'en faut le titre des ouvrages mentionnés dans la première : il suffisait d'une très brève indication ou même d'un renvoi pur et simple. Il y a là un véritable gaspillage de place et de temps [1]. Mais ce sont en somme de très légers défauts que ces excès d'un zèle louable et touchant [2].

A. JEANROY.

Speculum perfectionis, seu S. Francisci Assisiensis Legenda antiquissima auctore fratre Leone, nunc primum edidit Paul SABATIER. Paris, Fischbacher, 1898. In-8 de ccxiv-376 p. 12 fr.

Peu d'hommes ont plus fait que M. P. Sabatier pour le bon renom de la science française. Non seulement sa Vie de saint François d'Assise, qui en est à son vingtième tirage, a rencontré l'accueil le plus flatteur, mais la manière même dont il l'a préparée et dont il en réunit les compléments nécessaires offre un modèle de constance et d'abnégation. Depuis de longues années il passe une partie de sa vie dans la petite ville d'Assise où il transporte sa famille, et où il vit littéralement dans une salle de la mairie mise à sa disposition par une municipalité qui le regarde avec raison comme un de ses plus dévoués, un de ses plus illustres concitoyens. Il connaît sur le bout du doigt la topographie comme la bibliographie de l'histoire du Poverello; de même qu'il revoit en imagination les sanctuaires disparus, de même il sait expliquer au touriste par un jour sombre la teinte que prend au soleil chacune des ruines qui rappellent son héros.

L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui est une biographie de saint François écrite, moins d'un an après sa mort, par un homme qui avait été son

---

1. De même dans la première partie, M. L. G. renvoie, à propos de chaque chanson, au passage correspondant de Nyrop. Cela peut avoir quelque utilité, mais ce qui n'en a aucune, c'est de reproduire chaque fois le titre de l'original et celui de la traduction italienne. Voilà une indication qui aura été donnée en tout de cent à cent vingt fois. On pourrait faire la même observation à propos du livre de Jonckbloet dans le chapitre consacré à la geste de Guillaume.

2. Comme dans tous les ouvrages de ce genre, on pourra relever dans celui-ci, cela va sans dire, quelques erreurs de date ou de classement et un certain nombre de distractions. N° 473, la dissertation indiquée est sans rapport avec le sujet du chapitre; les n°s 479 et 620, 737 et 1195 font double emploi; n° 731, la dernière édition indiquée du *Willehalm* est de 1833; il en a paru plusieurs depuis; n° 1973, il eût été utile d'indiquer que cette publication est un extrait de la *Revue des langues romanes*. — P. 281, à l'article *Nimphe*, le renvoi a été oublié; p. 283, à la fin de l'article *Ogier de Danemarche*, au lieu de *Rome*, lire *Reims*; p. 311, à *Vincenzo* ajoutez *Crescini*.

secrétaire, son ami, son confesseur, son garde-malade. L'objet du biographe est de faire échec à frère Élie, alors tout-puissant parmi les Franciscains, qui tendait à transformer subrepticement, avec l'appui de Rome, l'œuvre du fondateur, à éliminer l'esprit de pauvreté, le soin des lépreux, à tout ramener à la prédication. Frère Léon se déclarait courageusement contre cette tentative et brisait le tronc de marbre disposé pour recevoir les offrandes destinées à élever une somptueuse église en l'honneur de l'apôtre de la pauvreté. M. Sabatier, que d'ingénieuses inductions avaient amené à conclure que le *Speculum Vitae S. Francisci* de 1509 contenait une partie d'une très ancienne biographie de saint François (p. XXIII-XXIV), prouve l'authenticité du récit de frère Léon par la conformité qu'il offre avec le testament du saint, par l'abondance des détails qu'il fournit sur ses souffrances physiques, sur ses rapports de pieuse tendresse avec sainte Claire, par la sobriété observée touchant les miracles de saint François et par les citations de la Règle de 1221 plus fréquentes encore que celles de la règle de 1223. M. Sabatier étudie, d'ailleurs, de très près les rapports de cette biographie avec toutes celles qu'on a déjà publiées et donne une ample description des manuscrits qu'il a consultés.

Charles DEJOB.

Arth. ENGEL et R. SERRURE. **Traité de numismatique moderne et contemporaine**; 1e partie, époque moderne (XVIe-XVIIIe siècle). E. Leroux, 1897. In-8° de 611 pp., 363 illustrations, 20 fr.

MM. Engel et Serrure continuent avec une louable persévérance le traité général de numismatique qu'ils ont entrepris il y a neuf ans. En effet, en 1891, ils offraient au public un volume consacré aux monnaies émises dans les pays de civilisation latine et grecque durant l'Empire d'Occident jusqu'à sa chute et durant l'Empire d'Orient jusqu'au milieu du VIIIe siècle; trois ans plus tard, paraissait un second volume traitant de la numismatique du moyen âge, dans le même cadre géographique, jusqu'à l'apparition du gros d'argent. Le volume que j'ai sous les yeux concerne la numismatique moderne depuis le commencement du XVIe siècle jusqu'à l'adoption du système décimal. La lacune qui, par le fait existe entre le XIIIe et le XVIe siècle, sera prochainement comblée car le tome dans lequel sera étudiée cette période de trois siècles est déjà en partie imprimée. Tous ces volumes ne portent pas une tomaison suivie, les auteurs ayant voulu laisser à chacun la liberté d'acquérir celui qui lui conviendrait, mais ils forment un tout qui dans son ensemble sera d'un très grand secours aux numismatistes. Les commençants, ceux qui, dans leurs pérégrinations, veulent emporter un *vade-mecum* commode à mettre en poche, se muniront du *Manuel Roret* de M. Blanchet; mais quand il s'agira de travailler à tête reposée, ils auront sur leur

bureau et sous la main le *Traité* plus détaillé, plus complet, mais aussi plus encombrant, de MM. E. et S.

Le premier chapitre traite des monnaies royales de France depuis Louis XII jusqu'en 1793, en y comprenant quelques pièces obsidionales; les terres souveraines ou de franc-alleu enclavées dans le royaume forment le sujet du second chapitre : c'est *Henrichemont*, en Berry, aux Béthune Sully; *les Dombes* aux Bourbons-Montpensier; *Orange* aux Nassau qui, dépossédés en 1714, firent revivre le titre de la principauté à l'attribuant à une partie de la Gueldre; le *Comtat Venaissin* au Saint-Siège.

Ensuite (chap. III), viennent les Pays-Bas depuis Charles-Quint jusqu'à Napoléon Ier; on y remarque les monnaies frappées pendant le règne éphémère de François d'Anjou, le numéraire municipal de Gand, celui des États de Brabant et de Flandre révoltés contre l'Espagne: celui de la Révolution brabanconne (1789), etc. — Les Iles Britanniques (chap. IV) forment six paragraphes relatifs à l'Angleterre depuis Edmond VI jusqu'à Jacques Ier; l'Écosse depuis Marie Stuart jusqu'à sa réunion à l'Angleterre; la Grande Bretagne de 1603 à 1800. — Le chapitre V consacré à l'Allemagne, depuis Maximilien Ier jusqu'en 1800, forme un travail considérable qui remplit deux-cent-soixante-quatre pages du volume. On y trouve une riche collection de renseignements de toute sorte qui, jusqu'à ce jour, étaient peu ou point connus en France, sur les deux cent cinquante-deux ateliers répartis entre les dix cercles établis par Maximilien Ier. On ne saurait être trop reconnaissant envers MM. E. et S. des patientes recherches faites par eux dans une foule de publications plus ou moins importantes, disséminées un peu partout. Grâce à eux on peut se rendre compte d'un certain nombre de monnaies souvent rencontrées et dont on ne peut connaître l'attribution et, encore quand on la découvre, qu'après avoir cherché pendant plusieurs heures. — A la suite de l'Allemagne proprement dit, MM. E. et S. ont placé le royaume de Bohême, la Moravie, la Silésie et la Prusse. Dans le chapitre VI, se trouve le royaume de Hongrie, la Transylvanie, les monnaies des princes Batthyani, Eszterhazy et du cardinal Pazmann, archevêque de Gran.

La Suisse avec ses treize cantons et ses quatorze pays associés ou confédérés occupe le chapitre VII. — L'Italie (chap. VIII) est représentée par soixante-treize paragraphes auxquels il faut ajouter six sous-chapitres relatifs aux possessions insulaires et coloniales : Malte, la Sardaigne, la Corse, Raguse et les possessions des républiques de Venise et de Gênes.

On passe ensuite à l'Espagne (chap. IX), au Portugal (chap. X), au Danemark, à la Norvège et à la Suède (chap. XI), à la Pologne (chap. XII), à la Russie (chap. XIII). Le dernier chapitre traite des monnaies des colonies européennes d'outre mer, espagnoles, portugaises, anglaises, françaises, hollandaises, danoises, suédoises et prussiennes.

On comprend qu'il est difficile de présenter le compte rendu d'un ouvrage comprenant une telle masse de matières et de détails sans être forcé de faire une sorte de table. C'est une description analytique et méthodique, mais non pas un traité posant des questions sur lesquelles il y a lieu de discuter. Cette réflexion n'est pas pour diminuer le mérite du livre qui est d'une utilité incontestable pour le numismatiste, pour le chercheur, pour le collectionneur et même pour le curieux. MM. Engel et Serrure ont rendu un véritable service en présentant, les premiers, un aussi vaste ouvrage de vulgarisation qui manquait.

A. de Barthélemy.

G. Hanotaux, **Tableau de la France en 1614. La France et la royauté avant Richelieu.** Paris, Didot, 1898, in-18, IV-406 pp.

Ce volume est la reproduction des pages 157 à 551 (livre IIe, *Le royaume et la royauté en 1614*) du tome Ier de l'*Histoire de Richelieu*. L'auteur s'est contenté de faire une préface, de modifier la conclusion en écartant ce qui avait trop directement trait à Richelieu [1], et de restreindre le nombre et l'étendue des références, — ce qui est souvent regrettable, car ces références (surtout celles de *La France en 1614*) étaient en général très intéressantes.

« Le présent volume, dit la préface, forme un tout. » C'est un éloge, mais c'est aussi une critique. Ces quatre cents pages se détachent si aisément de l'*Histoire de Richelieu*, elles se suffisent si bien à elles-mêmes, qu'on se demande, non sans inquiétude, si elles sont autre chose qu'un brillant hors-d'œuvre. Mais elles ont déjà été examinées ici-même en tant qu'elles font partie d'un plus vaste ensemble [2]; je veux étudier aujourd'hui ce volume tel qu'il se présente, c'est-à-dire comme un *Tableau de la France en 1614*, sans me soucier de savoir quels rapports l'unissent à une autre œuvre.

Ce volume tient-il ce qu'il promet ? Est-ce vraiment un tableau de « la France et la royauté avant Richelieu » ? C'est plus et moins, c'est (après tant d'autres) une philosophie de l'histoire de France. On espérait de M. Hanotaux une forte étude sur l'œuvre de Henri IV et sur la situation du pays après sa mort. Cette étude nous ne l'avons pas. A sa place, nous avons un résumé de toute l'histoire de France, depuis le temps des Ibères jusqu'à Richelieu — et même parfois après Richelieu, jusqu'à la nuit du 4 août — résumé très brillant, d'une lecture très agréable, parfois charmante, mais vague comme toutes les généralités de ce genre, et couronné par une conclusion plus ambitieuse et plus

---

1. Et de supprimer (voy. p. 85) une phrase malencontreuse qui avait été signalée en 1893 par M. Fagniez (*Revue hist.*, t. LIII, p. 383 n. 1).
2. Par M. Farges, t. XXXVI, p. 335.

vague encore. Ces généralités ne sont pas neuves, elles traînaient à terre depuis Thierry et Guizot; M. H. les a ramassées, et les a groupées autour d'une idée centrale, qui paraît bien être le fond de sa philosophie de l'histoire : le sentiment profond, le respect, c'est trop peu dire, l'adoration de l'autorité [1]. Il salue avec une sorte de joie tous les triomphes de la monarchie centralisatrice, toutes les défaites de l'esprit d'indépendance; pas un mot de pitié pour les vaincus, pas un mot de regret pour les privilèges des classes, les franchises et les libertés locales. La notion d'*État* est pour lui la notion fondamentale, elle lui cache tout le reste et c'est à la *raison d'État* qu'il demande le secret de notre histoire. Il y a en lui du légiste du XIVe siècle et de l'intendant du XVIIe. Sa politique (je parle, est-il besoin de le dire? de M. Hanotaux *historien*) est une politique exclusivement continentale et, en dépit de son admiration pour Henri IV et pour Richelieu, qui aimèrent les entreprises lointaines, il regrette (p. 85) que « le prestige de la mer et le chant des sirènes nous aient plus d'une fois séduits ».

S'il se sépare, sur plus d'un point, de ses devanciers les historiens de l'école libérale, il partage avec eux l'illusion, bizarre et quelque peu naïve, qui consiste à croire que l'évolution de l'histoire de France est achevée, ou du moins fixée, au moment même où l'on prend la plume pour la décrire : « Le voyage, dit-il, est accompli. Nous savons, nous; mais nos pères ne savaient pas. » Assurément les Français de 1614 ne prévoyaient ni la royauté selon la charte ni la république parlementaire; mais savons-nous beaucoup mieux ce que demain nous réserve, et de quel droit pourrions-nous nous imaginer que l'histoire va s'arrêter parce qu'il nous plaît de l'écrire ?

Ces réserves n'atteignent en rien le premier chapitre du livre, la description des provinces, de la ville et de la cour. A la lire en 1893, nous avions éprouvé une impression délicieuse : c'était la fraîcheur, la grâce et aussi le grouillement à la vie. Cette impression, on la retrouve encore tout entière, et cependant ces pages ont déjà vieilli. Le style, incisif et pittoresque, n'est pas exempt d'afféterie ; la phrase, bien faite, est souvent trop bien faite : voyez, par exemple, pages 12 et 13, la Bretagne qui « se berce de ses légendes mélancoliques, de ses chansons monotones, et s'endort, parmi les genêts, dans un sommeil qui mêle les lassitudes de l'indolence à la crapule de l'ivrognerie ». Malgré soi, on pense à un autre *Tableau de la France*, celui de Michelet : comparaison redoutable. Ce voyage en France est bien rapide; l'auteur y fait, à la vérité, vivre nos provinces, mais quelquefois en ajoutant à sa peinture des traits postérieurs à 1614; et toujours il se croit obligé de dire sur chacune d'elles un mot d'une concision spirituelle. Il supprime

---

1. Voy. déjà Farges. *art. cité*, et G. Monod, *Revue hist.*, LIII, p. 74, et aussi n° de mai 1898. Comparez avec la philosophie de l'histoire de France de Quinet, ou même avec celle de Taine.

les réserves nécessaires, il nous présente une Bretagne toute ligueuse, un Lyon tout dévoré par la « passion catholique », oubliant qu'il y eut en Bretagne un parti royaliste et à Lyon un parti huguenot. Il nous donne pour le Béarn (sans indiquer nettement ses sources, p. 22) des traits qui conviennent mieux au pays basque : comment le langage béarnais pourrait-il paraître « fort singulier » à qui vient de Gascogne ?

Dans les chapitres suivants, on trouve trop de ces passages qui pourraient aussi bien servir de préface à une étude sur n'importe quel sujet d'histoire de France. Ce que dit M. H. de l'influence respective des Celtes, des Romains, des Germains, « blonds, bruns et roux » (p. 389), ce qu'il dit du régime féodal est vrai et faux comme tout ce qui est trop général et trop vague. Il critique assez bien (p. 282) la notion que Taine se faisait du privilège, mais à le lire on pourrait croire que l'exemption des tailles directes n'a été que le prix dont la royauté a payé la soumission de la noblesse.

En comparant la France actuelle avec la vieille France, M. H. paraît plus frappé des différences que des ressemblances. P. 313, il signale l'extrême timidité des capitaux français avant la Révolution ; l'argent, dit-il, n'a pas chez nous cette « grande allure qu'il a prise, de bonne heure, chez la plupart de nos voisins ». Mais lui-même n'a-t-il pas infirmé d'avance la valeur de ce jugement, lorsqu'il écrivait, p. 31, à propos de la banque de Lyon : « c'était dans cette ville que se faisait le commerce de l'argent. Sa *place* était peut-être la plus importante du monde...[1] » ?

Pour nier l'existence, en 1614, de « la question sociale » et de « la jalousie des classes », M. H. s'appuie sur des textes de la fin du XVIIIe siècle. La question serait déjà très controversable pour 1789 ; mais en 1614, entre la décadence du système corporatif du moyen âge et l'inauguration du colbertisme, la distance qui sépare le travailleur manuel du capitaliste est beaucoup plus grande qu'on ne se le figure. Écrire que « la ligne de démarcation entre les patrons et les ouvriers était pour ainsi dire imperceptible », qu' « on devenait d'apprenti compagnon, et de compagnon maître, avec une facilité qu'explique surtout le peu d'importance de l'outillage », que « l'intervention du capital pour frais de premier établissement était, pour ainsi dire, nulle », c'est dessiner une idylle rétrospective, ce n'est pas faire de l'histoire. Le chef-d'œuvre, les droits d'entrée, la quasi-hérédité des maîtrises, etc., constituaient, pour le compagnon qui rêvait de devenir maître, des « barrières » que M. H. n'hésite pas, un peu plus loin (p. 324), à qualifier de « *presque insurmontables* [2] ». Elles n'étaient donc pas « pour ainsi dire imperceptibles ».

1. Voy. Fagniez, *Économie sociale de Henri IV*, p. 238 et suiv.

2. L'auteur du chef-d'œuvre fournissait « une preuve de capacité appréciée par ses pairs ». Il faudrait dire « par ses pairs *futurs* ».

A propos des compagnonnages, confréries, etc., M. H. écrit p. 321 : « D'ailleurs l'habitude de l'association était tellement entrée dans les mœurs qu'il eût été difficile de la combattre... » La royauté n'a cependant pas craint de la combattre par la célèbre ordonnance de Villers-Cotterets (1539), qui défend aux patrons et ouvriers « de ne faire aucunes congrégations ou assemblées grandes ou petites... ni faire aucuns monopoles et n'avoir ou prendre aucune intelligence les uns avec les autres du fait de leur métier... » S'il a négligé ce texte considérable, M. H. cite lui-même (p. 323) toute une série de mesures prises contre les confréries.

Dans le chapitre intitulé — un peu pompeusement — *Les Deux Glaives*, et où se trouvent trop de généralités philosophico-politiques sur l'Église et l'État, M. H. démêle avec finesse les causes qui ont empêché le triomphe de la Réforme en France. Mais comme tout cela encore reste vague et même superficiel, comme tout cela aurait besoin d'être atténué, corrigé! P. 349, « les femmes restent presque partout en dehors du mouvement ». Il suffit de parcourir les listes des premières églises pour se persuader du contraire. — De même : « le paysan français s'abstint presque partout ». Cela est à peu près vrai d'une vérité très générale; M. H. a raison de noter (p. 320) « la rapidité avec laquelle les classes ouvrières du XVIe siècle ont adhéré à la Réforme » et de considérer le mouvement réformé populaire surtout comme un mouvement urbain. Il ne faudrait pas cependant négliger les faits qui contredisent cette théorie : sous François Ier et sous Henri II, c'est dans les campagnes que la Réforme se répand en Normandie, en Champagne, en Saintonge et dans les Iles; d'une façon générale, le protestantisme du Midi sera autant rural que citadin; en Auvergne, à la veille même de l'Édit de Nantes, c'était presque exclusivement une religion de laboureurs. Ce qui est vrai, c'est que la question religieuse ne se doublait pas pour nos paysans, comme pour nos ouvriers (et comme pour les paysans allemands), d'une question sociale.

Comme presque tous ses prédécesseurs depuis Bossuet, M. Hanotaux confond l'évolution religieuse du protestantisme, terminée en 1560, avec le rôle politique du parti protestant, qui commence vers eette date. « *Dès 1560* (p. 350), le protestantisme apparaît, en France, avec tous les caractères d'un parti politique aristocratique. » Mais *en 1560*, et non pas *dès 1560*, il y a 30 ou 40 ans que le protestantisme est apparu en France, et c'est alors seulement qu'il *devient* un parti politique, et un parti aristocratique. Même alors n'est il pas exagéré de dire (p. 384): « La question religieuse prit immédiatement un caractère politique.... Sauf quelques ministres farouches, personne ne songeait à la grâce ou à la présence réelle » ? Personne, pas même les victimes de 1685 [1]?

1. M. Farges notait déjà, en 1893, comme quoi M. Hanotaux, amoureux d'unité et d'autorité, était trop disposé à ne voir dans les protestants que des rebelles et à oublier leurs mérites. P. 120 : « on les avait vus maintes fois, au moment d'une guerre

Je ne reviendrai pas sur le reproche — déjà fait ici même à l'auteur [1] — de juger l'Édit de Nantes un peu trop avec nos idées modernes, à un point de vûe absolu, et sans tenir compte de la situation respective des partis en 1598. Il oublie également de parler des violations de l'Édit commises par les catholiques dès la mort d'Henri IV, violations qui expliquent, sans les excuser, les décisions des assemblées de Saumur, de Nîmes, de la Rochelle.

Ce livre a le sort de tous ceux qui sont pleins de trop d'idées trop générales : il appelle une infinité de critiques de détail. C'est d'autre part un ouvrage trop considérable, appelé à un trop grand et à un trop légitime succès, pour qu'on ne se croie pas tenu de le soumettre à un examen minutieux.

H. Hauser.

Bouvy (Eugène). **Voltaire et l'Italie** Paris, Hachette, 1898. In-8° de VII-368 p.

Dans le groupe déjà nombreux de nos jeunes italianisants, M. Bouvy est un des mieux informés et des plus compétents, non seulement parce qu'il est un des plus laborieux, mais parce qu'il est un des plus méthodiques et des plus judicieux. Il a, dès la première heure, bien choisi et bien délimité son champ d'études : les relations intellectuelles de la France et de l'Italie au siècle dernier. De là ses thèses sur *Le comte P. Verri, ses idées et son temps, De Vico Cartesii adversario* (1889), de là sa publication sur *Paris et la société philosophique en 1766, d'après la correspondance d'un voyageur italien* (1891), de là le présent livre préparé avec une sage lenteur et par la publication anticipée de quelques chapitres.

Le volume que nous annonçons aujourd'hui intéresse d'ailleurs au moins autant l'histoire de la littérature française que celle des relations de la France avec ses voisins; car la lecture en fait singulièrement ressortir la curiosité, la souplesse, l'activité d'esprit de Voltaire. L'impression qui en reste n'est pas seulement que M. B. connaît à merveille toutes les polémiques franco-italiennes du siècle dernier, c'est que Voltaire, au milieu de ses bévues, de ses préjugés, de ses calculs intéressés, confond l'imagination par l'étendue de ses goûts et par le don de faire penser. Quand on songe qu'il n'a point vécu en Italie comme en Angleterre, que l'Italie de son temps n'offrait rien qui pût le séduire, que tout au contraire le séparait d'elle, et qu'on le voit discuter passionnément les mérites comparatifs de l'italien et du français, le génie de Dante, raf-

---

extérieure, prendre les troupes royales à revers et prêter main-forte à l'ennemi ». Cela est-il arrivé « maintes fois » *avant 1614*?

1. Farges, *ibid*.

foler d'Arioste et du Tasse, composer la *Pucelle* en partie pour rivaliser avec le *Roland Furieux,* écrire la *Henriade,* les yeux sur la *Jérusalem délivrée,* chercher son bien dans Maffei et dans Métastase, d'autre part, quand on le voit échanger des politesses, des épigrammes, des idées avec d'innombrables correspondants italiens, soutenir Goldoni, susciter Alfieri qui le surpasse en le maudissant, mettre en verve Baretti, soulever d'interminables disputes, le tout même avant de faire école au-delà des Alpes en philosophie et en politique, et qu'on songe que l'Italie n'est après tout pour lui qu'une des provinces de cet immense empire de la pensée qu'il parcourt incessamment, on se demande de quelle trempe devait être l'intelligence qui vivifiait le corps chétif du philosophe de Ferney.

Il va de soi que le livre de M. B. est curieux et même amusant dans le détail (voyez par exemple le récit de la querelle soulevée par les *Lettere Virgiliane* de Bettinelli, les inquiétudes du libraire Zatta pour son édition somptueuse de Dante, les alternatives de hardiesse et de timidité de G. Gozzi ; voyez aussi, l'histoire de l'admiration progressive de Voltaire pour le *Roland Furieux* et p. 78 sqq., la décision patriotique avec laquelle les détracteurs italiens de la *Divine Comédie* refusent aux étrangers le droit d'imiter leur irrévérence). L'ouvrage est de plus très clair, très commode à consulter, grâce non seulement à des sommaires bien faits, mais à l'index qui le termine. Les jugements sont d'ordinaire justes et fins (voyez par exemple, la discussion sur les prétendus emprunts de Voltaire à l'*Enrico* de Malmignati, et, p. 176-177, les réflexions sur la ressemblance inévitable qu'offrent entre eux les poèmes épiques ; voyez encore la très juste remarque que, malgré l'opinion de Voltaire, le théâtre de Goldoni sort de la *Commedia dell' arte* et non de la comédie régulière, p. 222-224, et l'assertion très fondée que pour se passer de confidents, il faut à peu près nécessairement renoncer au cadre de la tragédie classique, p. 278). A peine trouvé-je à signaler quelques expressions inexactes (p. 8, on croirait que M. B. fait de Baretti un admirateur de Dante, tandis qu'aux p. 87-88, M. B. prouve qu'il sait à quoi s'en tenir sur ce point ; p. 276, l'expression de *sa femme* ne convient pas à la comtesse d'Albany par rapport à Alfieri ; il n'est pas absolument vrai que *Parini détestât de toute son âme cette noblesse opulente dont Voltaire se fait le courtisan,* p. 326).

Le seul regret que ce livre m'inspire est que l'auteur n'ait pas suffisamment défini, à mon sens, la nature de la révolution morale que Voltaire a faite en Italie. Sans doute, les pages consacrées à l'influence philosophique de Voltaire témoignent d'un long travail et d'un jugement exercé : M. B. nous donne une savante liste des ouvrages écrits pour ou contre Voltaire, et, approfondissant une des observations les plus sagaces de son livre sur P. Verri, signale fort bien la réserve, l'éloignement même, qui se mêlent à l'approbation chez les plus éclairés des voltairiens d'Italie. Mais j'aurais voulu un chapitre où l'on comparât

la vieille antipathie des conteurs, des publicistes, des poètes italiens pour la cour de Rome et pour l'institution monastique avec le ton, les griefs, les réclamations des sectateurs de Voltaire, et où l'on montrât par suite quelle forme nouvelle Voltaire avait pu faire prendre au débat. M. Bouvy devrait nous donner ce chapitre ; il n'en a pas encore fini avec son sujet puisqu'il nous promet une bibliographie raisonnée des traductions italiennes des œuvres de Voltaire, et il fait fort bien de ne pas abandonner encore une enquête dont il possède tous les tenants et aboutissants ; la réponse à la question que je lui pose formerait la plus intéressante des préfaces pour sa bibliographie. Peut-être aussi pourrait-il développer une remarque que suggère son intéressant, mais trop court résumé de l'esquisse tracée par Voltaire de l'histoire de l'Italie au moyen âge; il serait très utile, pour l'étude des sympathies politiques de Voltaire, d'expliquer pourquoi il ne voit dans cette période que Rome et Venise, en attendant la Florence des Médicis, et pourquoi les communes lombardes et la Florence de ce temps, malgré l'énergie dont elles surabondent, l'intéressent fort peu.

Charles Dejob.

Études sur les patois du midi de la France (Recherches étymologiques, etc.), par F.-N. Nicollet, agrégé de l'Université, professeur au lycée de Grenoble. — Gap, Jean et Peyrot, 1897 ; un vol. gr. in-8 de 83 pages.

La thèse qui perce dans cet opuscule n'est pas neuve : elle n'en est point meilleure pour cela. M. Nicollet est de ceux (ils se font rares heureusement) qui ne veulent pas admettre « que les Gaulois, après la conquête romaine, abandonnèrent rapidement et facilement leur langue maternelle, pour adopter celle de leurs vainqueurs ». On peut aller très loin, en partant de semblables prémisses ; on croit trouver partout des mots celtiques, ibériens, ligures, voire des mots grecs entrés par Marseille. Quand ces étymologies seraient vraies, il va de soi qu'on n'aurait rien démontré, et il faudrait prouver ensuite que, par leur structure et leurs formes (ce qui a une toute autre importance), le français ou le provençal ne sont pas de simples transformations du latin. D'ailleurs, elles ne sont point vraies. A qui M. N. fera-t-il croire que les mots méridionaux *serro* et *peno* ne sont pas latins? Que *gant* n'est pas d'origine germanique? Et surtout que *ban* vient du mot celtique *bana,* signifiant corne, « parce que les proclamations se faisaient à son de corne »? Ce sont là des fantaisies[1]. Tout en rendant hommage à la science allemande

---

1. Tout au plus pourrait-on lui concéder que dans *clapier* se cache une racine celtique : cela n'est pas impossible, quoique peu sûr. Mais il faudrait connaître et discuter le très long article que Koerting a consacré à cette racine *klap-* dans son *Lat.-Rom. Woerterbuch*, n° 4543.

M N. met en doute la valeur de ses conclusions : au fond, je crois qu'il la connaît peu, et ce qu'il en dit me paraît essentiellement puisé dans le dictionnaire de Littré. Ses recherches ethnologiques sont assez confuses; les rapprochements qu'il établit hardiment entre certains mots sont plus contestables encore et montrent qu'il n'a qu'une idée un peu vague de la phonétique romane. Bref, tout cela sent le travail d'amateur. A défaut de la science allemande, pourquoi M. N. ne s'est-il pas appuyé davantage sur la science française? Il eût profité à une lecture un peu assidue de la *Romania* ou de la *Revue de philologie française et provençale.* Il aurait dû aussi consulter les articles parus du *Dictionnaire Général*, et être au courant de certains travaux linguistiques qui se rapprochent de sa région et qu'il n'a pas l'air de soupçonner, — notamment l'*Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné* de M. l'abbé Devaux. M. Nicollet annonce comme devant paraître prochainement une *Phonétique du patois alpin :* je ne laisse pas de concevoir quelques inquiétudes sur la façon dont cet ouvrage sera exécuté. D'après le présent opuscule, je ne le crois point mieux qualifié pour nous donner le *Dictionnaire étymologique des Patois du midi*, qui est « en préparation ».

E. Bourciez.

BULLETIN

Nous venons de perdre un de nos plus anciens et plus fidèles collaborateurs, M. Ph. Tamizey de Larroque, décédé le 24 mai dans sa 70e année. Depuis la fondation de notre recueil, en 1866, jusqu'à ces derniers temps, il nous a donné des centaines de comptes rendus ayant le plus souvent pour objet des livres relatifs à l'histoire de France pendant les trois derniers siècles. En même temps il collaborait activement à la *Revue des questions historiques*, à l'*Intermédiaire*, au *Bulletin critique* et à maintes revues provinciales; notamment à la *Revue* de Gascogne. C'était un érudit et un curieux plutôt qu'un critique. Il négligeait un peu les vues générales et les questions de méthode, chères aux fondateurs de notre revue, pour s'attacher aux menus détails, aux rectifications de faits ou de dates, qui intéressaient particulièrement sa curiosité, mais ses comptes rendus étaient toujours sincères autant que bienveillants.

Il faut ajouter aussitôt qu'il s'était formé lui-même et qu'il vivait dans un village de Lot-et-Garonne, loin de tout centre littéraire. Malgré ces conditions défavorables, il put, au prix d'un labeur incessant, accomplir une œuvre considérable et dont certaines parties garderont une valeur permanente. Au commencement de sa carrière d'érudit, entre 1860 et 1870, il avait fait à Paris de fréquents séjours, copiant dans les bibliothèques et les dépôts d'archives les nombreux documents qui, pendant longtemps, lui fournirent la matière des publications variées qu'il dissémina entre maints recueils de Paris et de la province. Ces publications, tirées à part, forment plus de cent brochures. On y distinguera surtout la série (une vingtaine de plaquettes tirées de recueils divers) des *Correspondants de Peiresc* qui forme en quelque sorte le complément des *Lettres de Peiresc* dont il a publié *six volumes*

dans les *Documents inédits* (1888 à 1896). Il avait aussi commencé une *Bibliothèque méridionale* dont il publia six volumes (Paris et Bordeaux, 1869 à 1875) et qui renferme, entre autres, les Mémoires de Bertrand de Vignolles, les sonnets de G.-M. Imbert, des lettres inédites du cardinal d'Armagnac, etc. On lui doit enfin une édition des lettres de Chapelain (*Documents inédits*, 1880-1883, deux vol.). Les dernières années de sa vie furent attristées par des infirmités qui lui rendirent les déplacements difficiles et bientôt impossibles, au grand détriment de ses recherches. Pour comble de malheur, en 1895, la bibliothèque qu'il s'était formée et la plupart des notes qu'il avait recueillies en vue des travaux à venir, furent détruites par un incendie. Il supporta ce coup terrible avec résignation et ne cessa de travailler jusqu'à son dernier jour. Il possédait, depuis 1875, le titre de correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Là s'était bornée son ambition. Il laissera la réputation d'un homme bienveillant et serviable, d'un travailleur modeste et consciencieux.

— Le fascicule d'avril du *Journal de la Société asiatique de Londres* nous a apporté la troisième partie des *Notes on Alankârâ Literature* du colonel J. A. Jacob (pour la première et la deuxième parties, voir la chronique des numéros du 19 juillet et du 6 décembre 1897). Cette troisième partie traite du *Kâvyâaprakâça* et se rattache ainsi immédiatement à la première, qui avait pour objet les ouvrages de rhétorique antérieurs au traité de Mammata. Le travail est fait dans le même esprit, et j'ajoute aussitôt, avec le même soin que dans les précédentes parties. Il comprend : 1° l'énumération des *kârikâs* rapprochées, s'il y a lieu, des passages parallèles des traités antérieurs et avec des remarques occasionnelles sur la *vritti* qui accompagne les *kârikâs ;* 2° l'énumération, sous chaque *kârikâ*, des exemples cités, avec l'indication de leur source, quand celle-ci a pu être identifiée : le tout sous la forme la plus concise. Un double index alphabétique des exemples et des auteurs et ouvrages cités termine ce mémoire qui rendra d'excellents services et où beaucoup de travail est condensé sous un petit volume. Pourquoi faut-il qu'en exprimant à l'auteur nos remerciements, nous ayons à y joindre nos condoléances ? M. Jacob nous annonce, en effet, qu'une affection chronique des yeux l'oblige désormais à renoncer à des études qui ont fait la joie de sa vie et il nous quitte en prenant congé cette fois d'une façon définitive. Nons espérons bien qu'il n'en sera rien et que nous le reverrons encore sur un domaine où, sans bruit, il a fait tant d'utile besogne. Nous en sommes si persuadé que, dès maintenant, de même que naguère nous lui demandions la publication du commentaire d'Indurâja, nous n'hésitons pas à lui demander une édition critique du *Kâvyaprakâça*, qui fait toujours encore défaut et que nul mieux que lui n'est capable de nous donner. — A. B.

— M. Émile Ermatinger vient de publier *Die attische Autochthonensage bis auf Euripides* (Berlin, Mayer et Müller, 1897. Un vol. in-8° de 148 pages). Dans une longue introduction, il fait le relevé de tous les passages, relatifs aux légendes attiques, qui se trouvent dans Homère, les poètes cycliques, les lyriques, les logographes, Hérodote, Thucydide et les comiques; il examine ensuite les œuvres d'art dans lesquelles une de ces légendes était représentée; il arrive enfin à la tragédie, qui est, pour ce sujet, la source de renseignements la plus féconde; il note, dans les œuvres des trois tragiques, les passages qui contiennent des indications sur les légendes de l'Attique. Cette partie se termine par une comparaison entre Sophocle et Euripide. M. E. prétend qu'Euripide se montre plus original que Sophocle en traitant des mythes de l'Attique. Il s'agit de savoir si cette originalité d'Euripide ne consiste pas à déformer ces légendes que Sophocle, au contraire, accepte et respecte. Après cette introduction, l'auteur aborde son sujet. Par légendes sur l'autochthonie, M. E. entend les légendes

qui se rattachent à Érichthonios-Érechthée. Le résultat essentiel consiste à montrer que primitivement Érichtonios et Érechthée se confondent et ne forment qu'un même personnage; Euripide, au contraire, les distingue et fait d'Érichthonios le père d'Érechthée. Le dernier chapitre est consacré à une analyse détaillée et intéressante de l'*Ion* d'Euripide. Le travail de M. Ermatinger, sans être bien original, est fait avec beaucoup de soin et de patience. Une observation de détail pour finir. M. E. cite assez souvent les *Catasterismoi*; il aurait dû dire que l'attribution de cet ouvrage à Ératosthène est aujourd'hui vivement contestée, cf. l'édition que M. A. Olivieri vient de donner dans les *Mythographi Graeci* de la collection Teubner, t. III, fasc. 1. — Albert Martin.

— Nous avons reçu : *Schulwœrterbuch zu Ovids Metamorphosen sowie zu einer Auswahl aus den elegischen Dichtungen*, von Hugo Jurenka; mit 82 in den Text gedruckten Abbildungen; Leipzig, G. Freytag, 1898; viii-336 pp. in-8, prix : 3 Mk. 40. Ce lexique a été composé principalement en vue du choix de Zingerle et Schwertassek; cependant il peut convenir à d'autres recueils. Pour éviter de guider trop directement l'élève et par suite pour l'obliger à réfléchir, l'indication des références n'est pas donnée pour tous les passages, comme dans le lexique de Siebelis-Polle; elle l'est seulement pour les cas où une méprise était à craindre. Plus pratique à l'école ce livre rendra par suite peu de services au philologue. Les sens paraissent avoir été classés soigneusement et de façon à répondre aux exigences pédagogiques. — L.

— M. Al. Goldbacher nous a donné il y a trois ans l'édition de trente lettres de saint Augustin dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* de l'Académie de Vienne (*Revue critique*, 1895, II, 184). Aujourd'hui, un gros volume contient les lettres XXXI-CXXIII : *S. Aureli Augustini Hipponensis episcopi Epistulae* recensuit Al. Goldbacher; pars II, ep. xxxi-cxxiii; Pragae et Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, Freytag; 746 pp. in-8; prix : 21 Mk. 60. Il n'y a toujours pas d'introduction. Elle sera sans doute considérable, l'apparat critique changeant presque à chaque lettre. Si on la joint à la première partie, l'équilibre entre les volumes sera rétabli. Mentionnons seulement pour aujourd'hui une singularité bibliographique de ce volume. Il porte le n° XXXIIII de la collection, comme le précédent. Autrefois ces numéros correspondaient à un auteur, non à un tome. Ainsi les trois tomes du Cyprien de Hartel sont inscrits *uolumen III*. Puis, depuis plusieurs années, les numéros des volumes ont servi à indiquer la succession des tomes isolés dans l'ordre fortuit de leur publication. On pourrait croire que l'on revient à l'ancien système ; mais on se tromperait, car deux tomes de la section V de saint Augustin sont annoncés respectivement comme *uolumen XXXX* et *uolumen XXXXI*. N'y a-t-il donc pas de bibliographe à l'Académie de Vienne? — P. L.

— Le volume VIII des *Harvard Studies in Classical philology* (Boston, Ginn and C°; London, Arnold; Leipzig, O. Harrassowitz; 1897, 190 p. in-8) contient les quatre articles suivants : 1° G. W. Botsford, *The trial of the Alcmeonidae and the Cleisthenean constitutional reforms*. M. B. soutient que le procès des Alcméonides se place après l'adoption de la réforme de Clisthènes. — 2° F. W. Nicolson, *The saliva superstition in Classical literature.* Cette étude est divisée en deux parties : propriétés physiques de la salive (nuisibles, curatives), propriétés symboliques. Dans cette seconde partie, M. N. groupe les textes classiques sous les rubriques suivantes : usages en médecine et en thérapeutique; usage pour détourner les mauvaises influences, pour écarter la Némésis; usage dans les charmes et les incantations. On trouvera dans cette dissertation groupés et expliqués un grand nombre de passages

d'auteurs. Je n'ai pas vu les vers de *Ciris*, 372-373 : « Ter in gremium mecum, inquit, despue uirgo, | despue ter uirgo »; ils sont intéressants parce qu'ils nous montrent la *sputatio in gremium*, employée dans une incantation. Un index de tous les passages étudiés et cités eût été joint utilement à ce chapitre de l'histoire de la superstition antique. — 3° R. Norton, *Greek grave-reliefs*. La plupart des bas-reliefs funéraires attiques se réfère à la vie du mort sur la terre et un très petit nombre seulement suggérent des indications sur son existence dans l'autre monde. 4° G. D. Chase, *The origin of Roman praenomina*. Étude développée qui donne plus que n'annonce le titre, car M. Ch. commence par classer les diverses espèces de noms, surnoms et gentilices. C'est en réalité une théorie complète des noms romains. Les étymologies que propose M. Ch. des prénoms sont généralement probables et il les entoure de rapprochements intéressants. Un paragraphe spécial est consacré aux noms de femmes. — P. L.

— M. Antoine Hodinka vient de publier dans les Mémoires de l'Académie hongroise une étude sur quelques points obscurs de l'histoire de l'évêché bosniaque de Djakovar (*Tanulmanyok a bosnyak-djakovari püspœkség tœrtènetébœl*. Budapest, Académie, 1898, 119 pages). La fondation de ce diocèse remonte à la fin du XII° siècle. Aucun évêché hongrois, dit l'auteur, n'a une histoire aussi embrouillée, aucun diocèse n'est aussi mal défini que celui-ci. M. Hodinka s'attache surtout à démontrer, d'après les documents hongrois et croates, les nombreuses irrégularités commises dès la fondation : l'évêque, en effet, fut nommé trente ou quarante ans avant la constitution du diocèse. Puis il cherche à établir les revenus de ce diocèse et parle longuement (p. 24-84) du rôle de l'évêque Nicolas Ogramic Plumbensis. Ce prélat belliqueux, qui a géré l'évêché de 1669 à 1701, présente quelque ressemblance avec l'évêque actuel, Mgr Strossmayer, qui fêtera l'année prochaine le cinquantenaire de son installation. Ogramic ne put jamais s'entendre avec le gouverneur de la province, Ladislas Nagy. Il assiégea la chancellerie de Vienne de ses plaintes où nous lisons, entre autres, que le gouverneur lui a indiqué comme habitation une maison sans porte ni fenêtre, lui refuse le chauffage et le maltraite de toutes les façons. C'était en tout cas un homme énergique qui réorganisa son diocèse. Il mourut assassiné par les brigands. Dans l'appendice nous relevons la liste complète des évêques bosniaques de 1195 jusqu'à nos jours. Parmi eux nous voyons Guiscard évêque de Troyes, que le pape avait nommé en 1314 et qui administra ce diocèse pendant trois ans. Nous trouvons d'ailleurs en Croatie un monastère de Franciscains originaires de France dès le XIII° siècle. — J. K.

— La dissertation de M. Schœnherr sur Ladislas de Naples, prétendant au trône de Hongrie, est un chapitre intéressant de l'histoire des Anjou. On sait la vive affection que les Hongrois montrèrent à la veuve de Louis-le-Grand (1342-1382) et à sa fille Marie, femme du roi Sigismond de Luxembourg. Mais ce dernier avait plongé le pays dans de telles misères que les prélats et les nobles durent prononcer à diverses reprises sa déchéance et même, à un moment donné, l'emprisonner à Visegrad. Après la mort de Marie, on fit plusieurs tentatives pour mettre sur le trône Ladislas de Naples dont le père Charles n'avait pu gouverner que trente-neuf jours, au bout desquels la veuve de Louis-le-Grand, Élisabeth, l'avait fait assassiner. M. Schœnherr étudie dans sa brochure (*Napolyi Laszlo tronkœvetelésének külfœldi vonatkozàsai*, Budapest, 1898, 32 pages) les causes qui ont empêché Louis de se rendre en Hongrie et de répondre à l'invitation des Magyars. Ce n'était pas uniquement la peur de subir le sort de son père, mais aussi le rôle joué par le pape Boniface IX à cette occasion. Le pape n'osait pas soutenir ouvertement Ladislas, parce

qu'il avait besoin de l'appui de Sigismond et surtout de Venceslas, empereur d'Allemagne. Cependant, en 1403 lorsque Sigismond, sorti de sa prison, mécontenta de nouveau les nobles et que la Hongrie tout entière fut troublée, Ladislas se décida à venir jusqu'à Zara et à s'y faire couronner. Mais il n'alla pas bien loin. On l'avertit que son trône à Naples serait menacé s'il restait plus longtemps à l'étranger. Il renonça définitivement à la Hongrie. M. Schœnherr voit dans cet événement la main de Sigismond qui se serait ainsi débarrassé d'un prétendant fort gênant. Tout son récit prouve le profond attachement que les Anjou avaient inspiré en Hongrie pendant le règne glorieux de Charles-Robert et de son fils Louis. Aucune maison étrangère ne sut se faire tant aimer que cette branche de la maison de France. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 mai 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Bouché-Leclercq, Derenbourg et Vidal de La Blache, posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Ch. Schéfer.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la commission du prix Volney. M. d'Arbois de Jubainville est élu.

M. Babelon dépose les conclusions du rapport de la commission du prix Duchalais. Ce prix est partagé entre MM. Léon Maxe-Werly, pour son *Histoire numismatique du Barrois*, et Maurice Prou, pour son *Catalogue des monnaies carolingiennes de la Bibliothèque nationale*.

M. Gaston Paris dépose les conclusions du rapport de la commission du prix La Grange. Ce prix est décerné à M. Ferdinand Lot pour ses travaux sur l'histoire de l'ancienne poésie épique française. Un reliquat de mille francs est attribué à la Société des anciens textes français pour ses diverses publications.

M. Schlumberger lit une note sur un feuillet de triptyque byzantin d'ivoire de la plus belle époque et d'un admirable travail, qui a passé en vente à l'hôtel Drouot l'an dernier. Ce monument, de la fin du x° siècle ou du commencement du xi° siècle, en outre de sa parfaite exécution, se distingue par des détails très remarquables. Au-dessous du Christ crucifié, entre les deux superbes figures de la Vierge et de saint Jean, on aperçoit la scène du tirage au sort des vêtements du Christ entre les soldats romains. Le pied de la croix repose sur le corps d'un vieillard géant couché, demi-nu, portant la barbe et les cheveux longs. Une inscription gravée tout auprès indique que c'est là une représentation chrétienne, très rare, de l'Hadès.

M. Philippe Berger expose une nouvelle série de remarques sur l'inscription de Maktar. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

Par 32 voix sur 34 votants, l'Académie décerne le prix Berger, de la valeur de 12,000 francs, au R. P. Henri Denifle et à M. Emile Chatelain, pour les six volumes de leur *Chartularium Universitatis Parisiensis*.

M. Senart donne lecture d'un mémoire de M. Adhémar Leclerc, résident au Cambodge, sur les antiquités de ce pays.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 13 juin — 1898

Le Mahométisme. Le génie sémitique et le génie arien dans l'Islam, par Carra de Vaux. Paris, Champion, 1898, petit in-8 carré; pp. 232.

Dans cette étude s'adressant principalement aux gens qui ne sont pas orientalistes de profession, l'auteur a voulu « montrer le mahométisme formé dans le milieu sémitique, puis soumis aux influences grecques, indiennes, persanes; et faire voir comment, malgré ses efforts pour rester fidèle à son génie original, ces influences sont parvenues à détacher de lui des hérésies nombreuses et à altérer presque son orthodoxie » (p. 4). — De là deux parties dans l'ouvrage : la première expose les origines sémitiques de l'Islam; elle nous montre ce qu'était l'Arabie avant Mahomet, comment celui-ci jeta à La Mecque les premières bases de sa religion, puis, poussé par les circonstances, émigra à Médine et fit de l'islamisme une religion armée, une sorte de théocratie dont l'expansion temporelle est racontée peut être trop brièvement, mais dont le développement religieux au triple point de vue de la législation, du dogme et de la mystique, est résumé avec clarté et précision. — Dans la seconde partie, M. de Vaux fait voir comment l'expansion rapide et colossale de l'islamisme, en englobant dans son empire des peuples aryens (dont le génie était si différent de celui des sémites au milieu desquels la religion nouvelle avait pris naissance), se trouva incapable de répondre aux aspirations intellectuelles et morales des vaincus. De là une réaction sourde, et parfois ouverte, du génie arien contre le génie sémitique, réaction qui finit par créer à côté de l'islamisme orthodoxe de puissantes sectes hérétiques: les Chiites, les Ismaëliens, les Druses, le Sou-

fisme et, presque de nos jours, le Babisme. Les origines et la doctrine de chacune de ces sectes sont exposées en peu de mots. M. de Vaux s'est borné le plus souvent à raconter les faits : il s'abstient en général de les commenter [1]; son livre est un résumé d'histoire et bien plus de l'histoire philosophique que de l'histoire politique de l'Islam. Il est écrit avec clarté, dans un style sobre et élégant : il sera lu avec plaisir même par ceux auxquels il ne s'adresse point et qui n'ont rien à y apprendre.

J.-B. Chabot.

Jannaris. **An historical greek grammar**, chiefly of the attic dialect, as written and spoken from classical antiquity down to the present time; founded upon the ancient texts, inscriptions, papyri and present popular greek. Londres, Macmillan, 1897; xxxviii-737 pp.

Il est vrai de dire, avec l'auteur de ce livre, qu'une grammaire historique de la langue grecque n'est pas encore écrite; malgré un nombre déjà considérable de travaux de détail composés dans cette direction, une histoire du grec telle qu'il convient de la comprendre ne se trouve à la disposition de l'helléniste que s'il sait lui-même se créer un fil conducteur qui puisse le diriger depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; il ne peut donc, nécessairement, soit en étudiant les ouvrages publiés, soit par ses propres recherches, coordonner que des théories indépendantes, se faire une opinion que sur des questions isolées, au lieu d'embrasser d'un seul coup l'évolution générale de la langue et la succession de ses différentes phases. Il ne manque pas de recherches sur l'histoire du grec classique, sur l'histoire du grec byzantin, sur l'histoire même du grec moderne; ce qui manquait jusqu'ici, c'était une œuvre d'ensemble comprenant à la fois le grec de toutes les époques, et suivant la langue pas à pas pour ainsi dire depuis sa naissance jusqu'à la période contemporaine; et cela non

---

1. Par là même il prête peu à la critique. P. 23 (cf. p. 87), l'auteur paraît accorder quelque crédit à la légende qui rattache l'ordre des Carmes au prophète Élie : cette tradition n'a aucun fondement. — La substitution (à l'origine de l'Islam) des minarets « aux clochers », et de la voix grêle de l'homme « aux fracas du bronze » (p. 45), est une figure poétique : il n'y avait pas de clochers, ni surtout de cloches chez les chrétiens orientaux. — Il est permis de douter « que le sentiment d'égalité et de fraternité entre les membres de la communauté musulmane s'appliquait même au prophète » (p. 63), car il s'octroya lui-même de nombreuses dispenses aux règles du Coran, par exemple relativement au nombre des épouses légitimes : 4 pour les autres et 14 pour lui ! — P. 72, il y a confusion entre les noms de Zeid et Yézid. — J'ignore si « El-Khidr est parfois identifié avec le prophète Élie » (p. 88), mais il répond à la légende orientale de saint Georges. — La légende de El-Djilani (p. 95) se retrouve un peu partout; on la rencontre dans plusieurs vies de saints tant en Orient qu'en Occident. Voir en particulier la vie de saint Jean de Kenty (20 octobre). — Voilà quelques observations de détail bien insignifiantes. Encore une plus générale : il est regrettable que dans un volume imprimé avec une élégance recherchée, le prote ait laissé subsister un grand nombre de fautes typographiques.

pas dans quelques phénomènes étudiés isolément, mais dans la totalité de ses manifestations. C'est cette œuvre qu'a voulu faire M. Jannaris, et qu'il présente au public. Il ne remonte pas, néanmoins, sauf exceptions, au-delà de la langue attique; son intention, nettement indiquée dans la préface, a été « non pas de prouver ou d'essayer de prouver que le grec ancien survit dans le grec moderne, mais de montrer ce qui subsiste encore aujourd'hui et ce qui s'est perdu, en marquant autant que possible la cause, l'époque, et autres circonstances relatives à ces pertes et à ces modifications ». Je ne dirai pas qu'il n'a pas réussi; l'ouvrage est le fruit de longues et laborieuses recherches, et les résultats obtenus sont exposés, la plupart du temps, avec une sûreté et une compétence que personne ne contestera à M. Jannaris, principalement en ce qui concerne le grec moderne. L'enchaînement des périodes est en général présenté avec précision, et l'on assiste bien à l'évolution de la langue en suivant les phénomènes grammaticaux dans le détail ininterrompu de leurs transformations. Il n'est pas toujours possible de retrouver tous les anneaux de la chaîne, car toutes les périodes du néo-grec, par exemple, ne nous sont pas connues au même degré, et pour le grec médiéval nous sommes loin de posséder tous les documents qui pourraient apporter quelque lumière. Mais M. J. a su se servir avec habileté des matériaux qu'il avait à sa disposition, et l'ensemble du livre sera d'une incontestable utilité. Il s'en faut pourtant qu'il soit à l'abri de toute critique. A part d'assez nombreuses imperfections de détail, dont je relèverai quelques-unes tout à l'heure, je ferai à l'ouvrage de M. J. deux reproches, tous deux d'ordre pratique, et que le lecteur impatient de s'instruire ne manquera pas de lui adresser. Le premier est que les diverses parties de son ouvrage, sauf quelques-unes, manquent de conclusion. M. J. a conçu son plan de la manière suivante : il a composé, pour ainsi dire, une grammaire de la langue ancienne, en faisant suivre chaque règle posée, une par une, des modifications successives qu'elle a subies jusqu'à nos jours; il en est de même pour la morphologie et la phonologie (phonétique), où les phénomènes anciens sont pris à part et examinés dans leurs représentations byzantine, médiévale, etc. Un tableau d'ensemble, une généralisation des faits constatés, une théorie fondamentale n'apparaissent à la suite de ces analyses que par exception ; et c'est bien là, pourtant, que doit aboutir, à son dernier terme, la grammaire historique d'une langue. Nous avons là d'excellents et solides matériaux, bien disposés à côté les uns des autres, je dis même dans un bon ordre, à pied d'œuvre; il y manque la coordination dernière, que M. J. laisse à faire au lecteur. M. J. a cependant senti que cette synthèse, indispensable à une grammaire historique, ne pouvait être négligée, puisque dans le corps même de l'ouvrage l'histoire du participe est esquissée, et que trois des six appendices y sont consacrés, chacun pour un point particulier : appendice 4, l'indicatif futur; appendice 5, les modes; appendice 6, l'infinitif. Ces trois chapitres sont vraiment de

l'histoire; mais on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'en soit pas partout de même, et que pour le substantif, par exemple, rien de tel ne vienne éclairer l'évolution historique de ses formes et de leur usage. L'autre critique est qu'au milieu de cet enchevêtrement de grammaires d'époques différentes l'orientation est rendue encore plus difficile par une multitude de renvois qui ne font qu'embrouiller les recherches, parfois sans profit pour l'étude historique. L'exemple suivant, entre autres, servira de type; il s'agit de la construction du terme surpassé après un comparatif, en néogrec. On lit § 1188 : en moderne, *παρά* est la manière régulière d'introduire le second membre de la comparaison (1615 sv., 1734); en effet 1616 : *παρά* en grec moderne après les comparatifs; mais 1617 : le comparatif suivi de *ἀπό* a déjà été expliqué 1311 sv., 1504 sv; on va alors à 1312 : usage moderne d'exprimer régulièrement par *ἀπό* + accusatif le génitif partitif et son parent le génitif de comparaison (pas d'exemples); 1505 : en moderne, le partitif est exprimé régulièrement par *ἀπό* avec les comparatifs et les superlatifs, surtout précédés de l'article (pas d'exemples); renvoi à 1329, 1617, cf. 1571; or 1617 ne nous apprend rien; reste 1329 : pour le génitif de comparaison, le moderne a substitué *παρά* et *ἀπό* avec l'accusatif (pas d'exemples, et renvoi à 1188, 1311 sv., déjà vus); enfin 1571 et 1734 n'ont pas rapport à cette question. Où en sommes-nous, après ce feuilletage fastidieux? Ni règle certaine, ni exemple d'aucune sorte, pour enseigner qu'en néogrec, après le comparatif, le terme surpassé se construit à l'accusatif précédé de *ἀπό*; et cependant l'usage de *ἀπό* est au moins aussi fréquent, pour ne pas dire plus, que celui de *παρά*. — Dans le détail, beaucoup de bonnes choses que le lecteur rencontrera avec satisfaction; mais aussi beaucoup d'omissions et d'inexactitudes; en noter quelques-unes suffira. M. J. ne signale pas, que je sache, la prononciation dialectale de σχ devant *e*, *i* comme *sh* (*ch* français), et il n'enregistre celle de κ comme *tch* devant les mêmes sons que dans les dialectes de l'Italie méridionale; de même ζ prononcé *dz* dans quelques Sporades est un fait assez intéressant dans l'histoire de la langue pour qu'on ne le néglige pas. Un certain nombre de phénomènes dialectaux modernes semblent d'ailleurs avoir échappé à M. Jannaris, et autant que possible il eût mieux valu les consigner dans une grammaire historique. Après avoir dit 155[c] qu'en moderne γ et par extension κ et χ (je voudrais bien avoir un exemple pour κ, et pour χ le cas ne se présente qu'en deux ou trois formes isolées) disparaissent souvent entre voyelles, il ajoute 155[d] : dans le dialecte d'Otrante cette expulsion est souvent étendue à τ δ β ν; pourquoi ne pas dire que la chute de β γ δ intervocaliques est la règle à Chypre, à Rhodes, en d'autres îles encore? Je n'ai rien trouvé sur l'emploi remarquable de καί = ὅτι = *que*; de même je ne vois mentionnées nulle part les formes verbales en — ουμε, — ουμαι des verbes en ω non contractes. C'est, d'ailleurs, plutôt par omission que pèche M. Jannaris; mais je ne veux pas accumuler les exemples; on ne saurait d'ailleurs se mon-

trer trop surpris de constater quelques oublis dans un ouvrage si volumineux et si rempli de menus faits. Sa valeur d'ensemble reste intacte; les hellénistes sauront gré à M. Jannaris d'avoir tenté de retracer les vicissitudes de la langue grecque, et d'avoir réussi, au moins partiellement, à nous représenter son histoire[1].

My.

Danielsson. **Zur metrischen Dehnung** im ælteren griechischen Epos. Upsal, librairie académique (Lundstrœm); Leipzig, O. Harrassowitz, 1897; 74 p.

Y a-t-il dans la poésie homérique, et en général dans l'ancienne poésie héroïque grecque, des cas d'allongement d'une syllabe brève sans autre raison qu'une nécessité métrique? Il semble, pour beaucoup de cas, qu'on ne puisse se dispenser de cette explication, et les savants ont cherché à l'envi à rendre compte de cette licence. Mais ils ne sont pas tous d'accord : les uns s'efforcent, en invoquant des raisons de linguistique ou autres, de réduire le plus possible ces cas d'allongement exclusivement métriques; les autres les admettent purement et simplement comme des licences poétiques, qui ne peuvent et ne doivent être expliquées que par les nécessités du mètre. M. Danielsson est de ces derniers, et le présent opuscule est précisément une étude de toutes les formes homériques présentant un tel allongement, restreintes cependant aux cas suivants : I Allongement à l'arsis : mots et formes de trois syllabes constituant un tribraque devenant dactyle, 1) tribraque pur, type ἱερά; 2) tribraque à dernière syllabe pouvant devenir longue par position, type ἱερόν; 3) tribraque accidentel, c'est-à-dire anapeste dont la dernière est abrégée devant voyelle, type ἱεροῦ; II Allongement à l'arsis devant une thésis longue, 1) formes antispastiques du type Ὀλύμποιο > Οὐλύμποιο; 2) formes bacchiaques comme Ὀλύμπου; 3) au dernier pied comme ὕδωρ; III Allongement à la thésis dans un crétique devenant molosse. L'ensemble de l'ouvrage est en quelque sorte une discussion des règles posées par Schulze; la conclusion de M. D. est d'ailleurs (p. 73) que dans la poésie homérique l'allongement métrique, sans être cependant en dehors de toute règle, était néanmoins soumis à des lois beaucoup plus libres que ne le pense l'auteur des *Quæstiones epicæ*. Je ne crois guère, pour ma part, à l'allongement purement métrique; je veux dire que là où nous constatons une semblable licence, elle n'est pas justifiée uniquement par une nécessité prosodique; une

---

1. A rectifier dans la liste des auteurs cités p. XXIII et sv. : *Berthelot* et non *Bertholet* (aussi p. XXXIII), *Gleditsch* et non *Gleditch*, *du Mesnil* au lieu de *Mesnil*, *Muller* (H C) et non *Müller* et *Leiden* pour le lieu de publication de son ouvrage, au lieu de *Brill*, qui est le nom de l'imprimeur; *Sievers* et non *Sivers*, *Zarncke* et non *Zarnke*.

autre cause, connue ou non de la science actuelle, a autorisé l'allongement d'une syllabe brève par nature, et c'est précisément parce que cet allongement était autorisé d'ailleurs que la licence s'est inconsciemment produite là où il en était besoin ; et je ne crois pas qu'elle ait eu lieu en dehors des cas où cette autre cause a pu agir. Il ne m'appartient pas de rechercher ici quelles peuvent être ces causes, d'ailleurs vraisemblablement fort diverses; mais rien n'empêche de supposer, par exemple, que dans une forme dactylique comme ἱερά l'allongement de l'ι n'est qu'une répercussion de l'ι long de ἱρά (ἱρεύς), et qu'ainsi une contamination analogique préalable a permis cette mesure dans l'hexamètre. M. D. admet avec raison que l'allongement de ὕδωρ à la thésis (*Hymn.* IV, 382) est dû à ce qu'il était déjà solidement établi à l'arsis, et aussi que la mesure spondaïque de ce mot n'a pu être introduite au quatrième pied que par suite de son usage fréquent au sixième. Mais que l'allongement se soit manifesté d'abord dans ὕδωρ ou dans un cas oblique est en soi indifférent, car il reste toujours à trouver la cause de ce premier allongement. Il n'avance à rien, comme le remarque justement M D. (p. 8, n. 2), de supposer avec M. van Leeuwen l'ambiguïté prosodique primitive des syllabes en question; mais je ne saurais accorder qu'il n'y eut pas, en dehors du mètre, un phénomène quelconque qui ait sollicité l'allongement. C'est en somme dans cette voie que Schulze a dirigé une partie de ses recherches (p. ex. QE, 222 sv.), et c'est, je crois, de ce côté qu'il faut continuer à chercher. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Danielsson est des plus suggestifs, et pour les mots dont il s'occupe il sera toujours précieux à consulter [1].

My.

Aristophanis Equites recensuit Adolphus von Velsen. Editio altera quam curavit Konradus Zacher. Leipzig, Teubner, 1897. Un vol. in-8° de xxii-110 pages.

Ἀριστοφάνους Εἰρήνη cum scholiorum antiquorum excerptis passim emendatis. Recognovit et adnotavit Henricus van Herwerden. Deux volumes in-8°, le premier de xl-112 pages, le second de 245 p. Leydes, chez A. W. Sijthoff, 1897.

I. Nous annoncions dans cette *Revue*, le 15 janvier 1894, que M. Konrad Zacher avait été chargé par la librairie Teubner de continuer la publication de l'édition d'Aristophane entreprise par M. Ad. von Velsen et interrompue par la mort de ce regretté savant. M. Z. était certainement l'homme le mieux désigné pour prendre cette succession. L'édition Velsen est exclusivement critique; elle ne traite que de la constitution du texte; M. Zacher, qui s'est fait connaître par d'excellents travaux sur les manuscrits et sur les scholies d'Aristophane, avait la préparation nécessaire pour la tâche qu'il a acceptée.

1. Je mets à part la théorie de la diectase (p. 64 sv.), que je considère comme une tentative ingénieuse, mais infructueuse, d'explication de ce phénomène barbare.

Il débute aujourd'hui, non pas en publiant une pièce nouvelle, mais en donnant une deuxième édition de la pièce des *Equites*, éditée la première par Velsen, en 1868, il y a déjà trente ans. Hâtons-nous de dire que cette seconde édition est, en réalité une édition nouvelle, qui appartient bien en propre à M. Zacher; elle présente des différences considérables avec l'ouvrage de Velsen.

Pour ce qui regarde les sources du texte, M. Z. rejette la première main du ms. Δ (Laurent. 31, 16); mais, en revanche, il donne les leçons de l'Aldine, qui a pour nous la valeur d'un manuscrit; il donne aussi les leçons de Suidas, pour la même raison; enfin, il fait connaître quelques leçons du Vaticanus 1294. Les notices sur les manuscrits ont été considérablement remaniées et augmentées; on n'a qu'à comparer, par exemple, les notices données par les deux éditions, sur le ms. A (Parisinus 2712) et sur le ms. Γ (Laurent. 31, 15). Nous demandons à nous arrêter un instant sur le manuscrit de Ravenne. Jusqu'ici M. Z. admettait avec moi deux mains seulement pour le manuscrit : une première main qui avait écrit le texte entier du poète et les scholies du *Plutus*, des *Nuées*, des *Grenouilles*, des *Oiseaux*, de la *Paix*; une seconde main qui avait écrit les scholies des autres pièces. Aujourd'hui M. Z. se range à l'avis de M. Allen et croit que la main qui a écrit le texte est distincte de la main qui a écrit les scholies des premières pièces; cela ferait donc trois mains pour le manuscrit au lieu de deux. J'ai fait comme M. Zacher; j'ai examiné, en ayant sous les yeux l'article de M. Allen, les photographies que je possède de quelques feuilles du manuscrit de Ravenne, et je dois déclarer en toute conscience que ma conviction n'est pas faite. Je reconnais que quelques-uns des arguments avancés par M. Allen paraissent très sérieux; mais il me semble qu'on ne peut pas se prononcer sur de telles questions, si l'on n'a pas sous les yeux l'objet même du débat, le manuscrit; si l'on ne peut comparer à loisir les écritures; si l'on ne peut surtout porter son examen sur un très grand nombre de points.

M. Zacher n'a pas jugé utile de reproduire, dans l'appareil critique, les variantes relatives à l'accentuation, à l'orthographe, du moins quand ces variantes ne donnent pas un sens différent, comme ἀλλά γ'ἔστι et ἄλλα γ' ἐστί. Il a préféré indiquer dans sa préface, d'un façon générale, les habitudes que, sur ces divers points, avaient les copistes de nos manuscrits. On ne peut que le louer d'avoir procédé ainsi. Comme il le dit lui-même, quand dans une édition, l'appareil critique est plein de détails inutiles, les bonnes choses disparaissent au milieu de ce fratras.

M. Z. a essayé, lui aussi, d'améliorer le texte de la pièce. Parmi les conjectures qu'il propose, nous citerons celles du v. 442 : φεύξει γραφὰς δωροδοκίας τρεῖς, δειλίας τε τέτταρας, — celle du v. 935 ἤ 'ς ἐκκλησίαν.

Par tout ce que nous venons de dire on voit que la valeur de cette édition Velsen, qui était déjà considérable, s'est encore accrue grâce aux soins de M. Zacher. Plus que jamais c'est l'édition qui fait loi pour

toutes les questions concernant la tradition du texte. Nous n'avons qu'à souhaiter que M. Zacher mène promptement à bonne fin l'œuvre qu'il a si bien commencée

L'édition de la *Paix* par M. H. van Herwerden marque sûrement un progrès; elle est composée à l'aide de deux collations nouvelles, l'une du manuscrit de Ravenne, qui a été faite par l'auteur lui-même, en 1856; l'autre du manuscrit de Venise, qui est l'œuvre de Cobet; enfin M. H. a pu mettre à profit des notes laissées par cet illustre helléniste sur la pièce; ces notes contiennent surtout des conjectures; citons celle du v. 83 σοβαρός pour σοβαρῶς et celle du v. 233, ἔνδον pour ἔνδοθεν. Cette dernière correction se trouve déjà dans le manuscrit de Venise et dans l'édition Blaydes qui est de 1883. M. Herwerden a publié dans les notes et dans le commentaire bon nombre de scholies afin d'en corriger le texte. Les corrections qu'il a faites au texte même du poète sont en somme assez peu nombreuses. L'auteur rappelle, non sans quelque mélancolie des corrections qu'il a proposées autrefois; la phrase « olim tentabam » revient assez souvent dans les notes critiques Mais ces corrections anciennes, le plus souvent l'auteur en a reconnu l'inutilité (cf. par exemple, le commentaire au v. 146); ou bien il les croit encore bonnes; mais il n'ose pas les introduire dans le texte; ainsi, au v. 166, il avait proposé autrefois de supprimer le pronom μ'; il le laisse aujourd'hui, tout en disant : « Licet hodieque abesse malim, nihil novavi. » Le commentaire est très étendu, il contient de nombreuses remarques sur la langue des comiques. Il nous semble que c'est surtout dans les corrections faites au texte des scholies que réside la valeur de cette édition; cf. par exemple, les scholies aux vers 144, 180, 346, 758, 891, etc.; la correction αὐτούς dans l'hypothesis I, l. 37 est très jolie; mais elle prête peut-être trop d'esprit et de savoir au grammairien qui a composé ce morceau. Au v. 1047, on aurait désirait que l'auteur, en parlant du devin Hiéroclès, rappelât que c'est le même personnage dont il est question dans la grande inscription de Chalcis, *Corp. incr. Attic.* IV, 27 a, l. 66; recueil de Dittenberger, nº 10.

Albert Martin.

A. Pætzold. **Die individuellen Eigentümlichkeiten einiger hervorragender Trobadors im Minneliede.** Marburg, 1897, in-8 de 144 p. (*Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie*, nº 95).

La consciencieuse Allemagne, fatiguée des études de micrographie qu'elle poursuit avec tant d'ardeur et de fruit, reviendrait-elle aux traditions « littéraires » de notre vieille Université? Voilà ce qu'on est tenté de se demander en lisant ce titre, qui eût merveilleusement fait, il y a quelque quarante ans, sur la couverture d'une de nos thèses de doctorat Que semble-t-il annoncer, en effet, sinon une suite d'études tout

esthétiques, une série de reconstitutions fondées sur l'analyse littéraire et psychologique [1] ? Ce n'est point pourtant ce qu'a voulu faire M. Pätzold, qui a pris soin de définir lui-même l'objet de son travail : après avoir cité (p. 7) quelques lignes où M. P. Meyer insiste sur l'utilité qu'il y aurait à rechercher l'origine des idées dominantes de la poésie courtoise, lesquelles sont vite devenues des lieux communs, mais ne l'ont pas toujours été, il déclare renoncer à cette recherche, que la pénurie de documents remontant à la plus ancienne période lyrique rendrait trop difficile, et vouloir s'appliquer surtout à montrer le développement progressif de ces lieux communs. Ce but même, comme on l'a déjà remarqué [2], n'a pas été atteint, car on ne voit vraiment rien, dans l'œuvre de M. P., qui donne l'idée d'une évolution ; il semble du reste l'avoir lui-même perdu de vue de bonne heure et avoir borné son ambition à signaler ce que lui paraissent avoir de plus caractéristique, dans leur façon de sentir et d'exprimer, quelques-uns des troubadours, choisis parmi les plus importants [3]. M. P. est retombé tout de suite — est-ce par une tendance naturelle de son esprit ou par l'influence du milieu où il écrivait? — dans le genre énumératif cher à l'école d'où est sortie la collection des *Ausgaben*. Ces énumérations ne sont, du reste, nullement à dédaigner : quiconque voudra connaître exactement la dose de sentiment ou de sensualité, d'émotion ou d'imagination, de convention ou d'originalité propre aux principaux lyriques méridionaux, la place que tiennent chez eux les allusions historiques, épiques, personnelles, ou encore la description, l'hyperbole et autres figures de rhétorique, voire même leurs jurons ou invocations préférées, trouvera tout cela réuni, en un ordre assez arbitraire, il est vrai, dans les commodes statistiques de M. P. — On peut donc dire qu'il fait faire à notre connaissance de l'ancienne poésie provençale quelque progrès. Il a déployé, dans cette tâche assez modeste, des qualités non seulement de précision, mais aussi de tact critique et de finesse littéraire qui nous font espérer de lui des travaux non moins utiles et plus originaux. Je signalerai

1. Les « portraits » ne manquent pas dans l'œuvre de M. P., qui a essayé de fixer dans un tableau final les traits caractéristiques de ses héros, lesquels ne se dégageaient guère, il l'a bien senti, de l'œuvre elle-même. Ces portraits sont tracés avec goût et finesse. On n'y trouvera sans doute que peu de nouveau, mais il ne faut pas en faire un reproche à M. P. : si Diez et Fauriel, avec leur merveilleux sens littéraire, avaient parfaitement caractérisé les troubadours, ne valait-il point mieux se borner à reproduire leur jugement, en le précisant un peu, que de chercher dans la contradiction une fâcheuse originalité?

2. Voy. le compte rendu de M. Anitzchkow dans *Literaturblatt*, 1898, col. 69.

3. Le choix est judicieux sans être de tous points excellent. M. P. eût pu supprimer avantageusement Arnaut de Mareuil, dont le seul mérite est de développer élégamment les idées les plus banales, et Guillaume de Cabestanh, qui dut sa notoriété, dès le moyen âge, beaucoup moins à ses poésies qu'à la légende qui lui tint lieu de biographie. Il eût pu ajouter en revanche Jaufré Rudel, Arnaut Daniel, et peut-être Gaucelm Faidit. S'il a préféré Peire d'Auvergne à son maître Marcabrun, c'est évidemment à cause de la difficulté un peu moindre de ses poésies.

particulièrement quelques remarques sur l'attribution de diverses pièces contestées ou douteuses. M. P. propose par exemple (p. 58, n. 1) d'attribuer à Bernard de Ventadour la pièce qui porte dans Bartsch le numéro 30, 9 (*Bel m'es lo dous tems amoros*); bien qu'aucun manuscrit n'appuie cette attribution, je me rallierais volontiers à l'hypothèse de M. P. : aux bonnes raisons dont il l'a appuyée, on pourrait ajouter que l'idée exprimée à la fin de cette pièce se retrouve plusieurs fois dans B. de Ventadour (voy. notamment I, couplet 3; cf. Mahn, *Werke*, 1, 39). — P. 73, n. 2, il propose, d'accord avec quatre manuscrits, d'attribuer la pièce 155, 17, non à Folquet de Marseille, mais à Peirol : cette hypothèse est appuyée par diverses raisons métriques qu'il eût été bon de faire valoir : : cette chanson est à *coblas doblas*, système qui, sauf erreur, ne se rencontre jamais chez Folquet; enfin, la disposition des rimes se retrouve dans deux pièces de Peirol [1].

Quelques remarques de détail pour terminer. Il y a plusieurs passages, rares il est vrai, où l'interprétation de l'auteur me paraît douteuse ou fausse. P. 16, l. 18, le début de la strophe prouve que *sia* est à la troisième personne et non à la première. — P. 25, l. 3, M. P. ne paraît pas avoir vu l'ironie du passage cité : il suffisait pour la sentir de relire toute la pièce. — P. 102, l. 9 (du bas), la suppression de *per* au v. 3 rend le texte inintelligible, et la traduction citée (celle de Heyse) renferme un véritable contre-sens. — P. 74, l. 5 (du bas), le passage cité (*Farai o doncs aissi col joglars fai — Qu'aissi cum mou mon chan, lo fenirai*) n'est point obscur et il est fort intéressant pour l'histoire musicale des troubadours : il prouve que les jongleurs avaient l'habitude de clore la récitation d'une pièce sur les notes par lesquelles ils l'avaient ouverte. — P. 97, l. 11, à propos de *l'escudier que a la taula mori*, il eût été utile de rappeler les intéressantes hypothèses de M. Chabaneau (*Revue des langues romanes*, XXXII, 214) et, si on adoptait la seconde, l'article de M. G. Paris (*Romania*, XVIII, 591). — M. P. ne paraît point aussi familier avec la toponymie médiévale qu'avec le formulaire courtois : p. 57, l. 30, il ne semble pas avoir su que *Beders* doit être traduit par Béziers; p. 79, l. 17, *Sardenha* ne doit pas être traduit par Sardaigne, comme l'avait fait Bartsch (éd. de Peire Vidal, p. LXI), mais par Cerdagne comme l'a montré M. Chabaneau (*Histoire de Languedoc*, X, 273, n. 6).

A. JEANROY.

---

1. Nos 28 et 5. Dans cette dernière (publiée *Revue des langues romanes*, XXXII, 570), les trois derniers vers de chaque strophe sont plus courts. Cf. Maus, *Strophenbau*, p. 57 et 89 (no 34).

G. Fagniez. **Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France. I. Depuis le Ier siècle avant J.-C. jusqu'à la fin du XIIIe siècle.** Paris, Picard (*Collect. de textes pour servir à l'enseignement de l'hist.*) 1898, in-8° de LXIV-349 p.

M. Fagniez était tout désigné pour donner, dans la *Collection de textes*, un recueil de cette nature. Le premier fascicule, qui va jusqu'à la fin du XIIIe siècle, est précédé d'une introduction qui permet de s'orienter au milieu de documents d'origine très diverse : recueils de statuts, coutumiers, traités de commerce, tarifs, etc [1]. Le second sera suivi d'un glossaire.

L'écueil d'une publication de ce genre (comme de tout recueil de textes qui ne porte pas sur l'histoire d'une institution déterminée) était double : si l'on voulait tout citer (cela devient impossible dès qu'on sort du haut moyen âge) on grossissait démesurément ce volume; si l'on faisait un choix, comme l'a fait M. F. (voy. p. LIII), on risquait de verser dans l'arbitraire. M. F. a réussi à peu près à nous « offrir les types les plus caractéristiques » des documents de cette nature. On pourrait évidemment le chicaner au sujet de l'omission de tel ou tel texte important; mais un choix différent l'eût exposé aux mêmes reproches. Je me bornerai à regretter l'absence, dans les extraits du *Livre des Métiers* (nos 196-221), de l'exposé des motifs de la rédaction de ce livre : il y a là un tableau des difficultés que rencontrait, dès le XIIIe siècle, le fonctionnement du régime corporatif. On s'étonne aussi de ne retrouver aucun des documents carolingiens sur les Juifs, cités cependant dans l'introduction [2] (p. XXVIII). Par contre, il y a peut-être un peu trop de textes qui seraient mieux à leur place dans un recueil sur l'histoire de l'art (nos 97, 72, 73, 111-113 [3]). Peut-être aussi, dans un recueil qui ne compte que 280 numéros en tout, est-ce un peu trop de 80 numéros sur l'époque romaine. Il y a également trop de textes empruntés au *Livre des métiers*, c'est-à-dire à un document très connu et d'un accès très facile; sans faire de cette collection un choix de *pièces curieuses*, il serait peut-être bon d'y donner aux étudiants surtout ce qu'ils ne peuvent pas trouver aisément ailleurs.

M. F. a rangé ses documents dans l'ordre chronologique. Il y aurait peut-être eu quelquefois avantage à donner une légère entorse à cette règle, et à rapprocher des documents de même nature, à peu près con-

---

1. Il aurait peut-être fallu recourir aussi aux sources littéraires. Dans la bibliographie (p. LIX), je m'étonne de ne pas rencontrer l'indispensable *Bibliographie des corporations* de H. Blanc. On aurait pu indiquer aussi Du Bourg, *Corporations ouvrières de Toulouse* (Toulouse 1884, in-4° de 100 p.) et Imbart de la Tour, *Évolution des idées sociales au M.-A.* (*Mém. Acad. sc. mor.* 1896, n° 9-10).

2. M. F. cite les lois des Burgondes; mais pourquoi pas la *Lex salica*, XI, 5 ? Et le *decretum Childeberti* de 595 sur les jours fériés ?

3. Je ne blâme pas l'introduction de ces textes relatifs à la technique; je les trouve un peu longs pour un recueil si court.

temporains. D'autant plus que la chronologie de M. F. est quelque peu arbitraire. Exemples : n° 123, *1197. Histoire d'une construction*; n° 126, *seconde moitié du* XII° *siècle. Histoire d'une construction*; pourquoi séparer ces deux textes? De même le 128 et le 132, etc.

Il y a aussi un certain arbitraire géographique. Quelles régions industrielles doit-on, au moyen âge, considérer comme françaises? Celles qui sont contenues dans les limites de la France actuelle, ou celles qui relevaient de la France à l'époque d'un document donné? La question est particulièrement délicate pour la Flandre. M. F. semble avoir hésité entre les deux solutions. Car nous n'avons rien sur les *Keures* des métiers flamands, et pourtant le n° 95 est sur Bruges, les 124 et 180 sur les Flamands. Aucune distinction n'est indiquée entre les diverses régions (p. ex. le Languedoc, où le régime corporatif n'est que peu organisé avant la réunion à la couronne). Sans abuser des notes, on aimerait à être fixé sur la sphère d'application de certains textes, par exemple du *Livre des métiers*. Peu de textes sur le travail libre, peu de chose sur les salaires. D'une façon générale, il y a plus de textes sur le commerce que sur l'industrie et — proportionnellement — plus sur la technique que sur l'organisation du travail.

Passons aux menues querelles. M. F. a reculé devant l'interprétation d'un certain nombre de mots dont Du Cange lui eût indiqué le sens. N° 130 : « waram vel corrigia »; Du Cange nous dit : « *wara*, modus agri apud Anglos » et « *corrigia*, modus agri ». Il faudrait étudier ce passage de très près avant d'admettre la correction proposée par M. F., p. 105 n. 1. A mon tour, je proposerai de lire, dans le même document, art. 1 : « in gildam nostram intrare *n*oluerit », au lieu de *v*oluerit. — N° 142 : « de cullo hominis ». Si on lisait *de culla* (genus vestis monachi), cela deviendrait intelligible. — N° 135 : « navis incoriata »; ne s'agit-il pas d'un navire garni de cuir? Ce même document (du 15 fév. 1200) mérite-t-il bien le nom de « lettre de change »? Il me semble que c'est seulement une reconnaissance de prêt à la grosse aventure, « in fortuna Dei et maris », avec hypothèque prise sur les marchandises. Le n° 167 (du 16 mars 1248) est au contraire une véritable lettre de change : « promitto... solvere tibi vel consociis tuis, vel cui mandaveris... » Ou plutôt, c'est presque un billet à ordre, car c'est une promesse de payer faite par le débiteur, tandis que la lettre de change est une injonction de payer faite par le créancier.

N° 142, j'interprèterais l'art. 3 de la société bayonnaise de navigation, contrairement à l'opinion de M. Fagniez, de la façon suivante : quand un navire à destination de la Flandre chargera une partie de son frêt à la Rochelle, les autres (*relique* naves) ne participeront pas aux bénéfices sur cette partie de la cargaison. De même (art. 4), s'il s'agit d'un navire qui a pris tout son frêt à la Rochelle.

N° 245 : sur le rôle des corporations ouvrières dans les élections municipales à Amiens vers 1280. Il s'agirait de savoir si c'est un usage

ancien, ou le résultat d'une révolution démocratique analogue à celles qui se produisent alors dans les villes flamandes (voy. Fr. Funck-Brentano, *les Origines de la guerre de Cent ans*).

N° 311 « qui estoit Agace », lisez : « à agace ».

Quelques faits ressortent avec netteté de la lecture des textes réunis dans ce volume : de nombreux statuts ont été redigés avant la compilation d'Étienne Boileau; dès le XIIIe siècle les coalitions (n° 179), les grèves même (n° 195) n'étaient pas rares, etc. Une fois terminé, ce recueil sera, malgré des lacunes évidentes et pour ainsi dire nécessaires, un manuel indispensable à quiconque voudra étudier ces questions.

H. HAUSER.

Histoire de la Langue et de la Littérature françaises, des origines à 1900, ornée de planches hors texte en noir et en couleur, publiée sous la direction de L. PETIT DE JULLEVILLE, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Tomes IV et V : Dix-septième siècle. Paris, A. Colin, 1897-1898; 2 vol. gr. in-8, de 798 et 822 pages, avec 23 et 20 planches (fascicules 25 à 44).

Ces deux gros volumes de la publication qui se poursuit sous la direction de M. Petit de Julleville [1], sont consacrés à l'étude littéraire de notre XVIIe siècle. Le tome IV va jusqu'aux environs de l'an 1660, le tome V comprend les quarante dernières années du siècle. La coupure est bonne, elle s'imposait d'ailleurs en quelque sorte : quoique Corneille et Pascal soient des classiques dans toute la force du terme, il est certain que la littérature prit des allures en partie nouvelles à partir du moment où Louis XIV gouverna par lui-même. Dans le cadre ainsi divisé en deux grandes sections, les matières ont été judicieusement groupées, en tenant compte autant que possible à la fois de l'ordre chronologique et de l'histoire des genres. Je ne dis pas qu'il n'y ait çà et là quelques petites défectuosités dans le plan, mais je reconnais qu'il était difficile de les éviter complètement. C'est ainsi que Malebranche (de qui date en réalité la diffusion du cartésianisme), arrive un peu trop tôt dans le tome IV; il est regrettable aussi qu'au tome V Saint-Simon précède Mme de la Fayette et Mme de Sévigné. La vue d'ensemble en est quelque peu faussée. Mais est-ce bien une vue d'ensemble qu'il faut chercher dans ces seize cents pages, écrites par dix-neuf collaborateurs différents? Il serait plus équitable d'y envisager chaque étude séparément : toutes ces études sont intéressantes, quelques-unes vraiment bien faites. Le difficile est de n'omettre aucune mention essentielle dans le petit espace dont je dispose ici.

Commençons par le théâtre. Le *Corneille* de M. Lemaître (t. IV, ch. v) est un spirituel et rétrospectif feuilleton théâtral, écrit par un moderne, quelquefois avec des mots techniques de coulisses. Les pièces

---

1. Voir la *Revue critique* du 14 décembre 1896 et celle du 14 juin 1897.

y sont prises à la file et viennent à leur date : ce n'est là qu'une négligence apparente, d'où ressort très fortement le progrès de la pensée de Corneille. M. Lemaître (est-il besoin de le dire?) donne sur certaines pièces des jugements très personnels, vraiment neufs : en somme, avec une légèreté d'allure, il raisonne tout le temps, il analyse des personnages et scrute les motifs qui les font agir. Cette agréable étude se trouve encadrée entre deux chapitres très savants : l'un sur le *Théâtre avant Corneille* (t. IV, ch. IV), où M. Rigal a résumé d'une façon substantielle, peut-être un peu longuement, son étude connue sur Hardy ; l'autre sur le *Théâtre au temps de Corneille* (t. IV, ch. VI), où M. Reynier a parlé en fort bons termes de l'œuvre de Rotrou, tout en dépouillant l'homme de son auréole de légende héroïque. Dans le ch. II du t. V, M. Bernardin a, de son côté, démonté d'une façon subtile la tragédie de Racine ; il a montré l'action et la réaction que les passions y exercent. Ce travail est semé de remarques ingénieuses : dirai-je qu'à mon sens les comparaisons « mécaniques » y abondent un peu trop? Je ne puis goûter des phrases telles que celle-ci : « *Ce fait extérieur est comme le* « *bouton électrique sur lequel il suffit d'appuyer pour donner le branle* « *à toutes les roues dont se compose le mécanisme* » (t. V, p. 97). En lisant cela, je ne songe plus qu'à une pièce d'horlogerie infiniment délicate, et le théâtre de Racine s'en trouve un peu rapetissé. Quant au *Molière* de M. Le Breton (t. V, ch. I), c'est une étude très fouillée : elle procure bien la sensation de la complexité qu'il y a dans cette œuvre ; elle en fait heureusement ressortir le sens humain, large, universel, — si étroitement français par ailleurs, — et par-dessus tout ce grand art qu'a eu Molière de créer des êtres et de leur donner, de quelques traits rapides, un état-civil. — Restent enfin les poètes qui ne se sont pas exercés dans le genre dramatique. Dans le ch. I du t. IV, M. Petit de Julleville a réduit Malherbe à la portion congrue, en ne lui accordant que quatorze pages (quatre de moins qu'à Théophile, qui en occupe dix-huit) : c'est un peu la tendance actuelle, et M. Brunetière n'a pas procédé autrement dans son récent *Manuel*. Qu'eût dit Boileau? Et précisément le *Boileau* de M. Bourgoin (t. V, ch. III), me paraît d'un traditionalisme un peu timide, qui se reflète jusque dans les formules du style (*l'arène littéraire*, etc. [1]). En revanche, M. Doumic nous donne un *La Fontaine* bref, mais assez plein (t. V, ch. IV) : il nous fait bien pénétrer dans l'esprit du « bonhomme », quoiqu'il refuse (en apparence surtout) de voir autre chose en lui que « l'auteur des Fables ».

Passons maintenant des poètes aux philosophes et aux orateurs, — orateurs chrétiens, bien entendu, puisque l'éloquence de la chaire était

1. Sur quoi s'appuie M. Bourgoin pour ranger A. d'Aubigné parmi « les devanciers de Mathurin Régnier dans la satire » (t. V, p. 200)? Il me semble que Régnier est mort en 1613, et que les *Tragiques* n'ont paru qu'en 1616.

la seule qui pût fleurir au XVIIe siècle. MM. Hannequin et Thamin ont écrit sur Descartes un bon chapitre (t. IV, ch. VIII), et qui serait presque à sa place dans une Histoire de la Philosophie : peut-être le trouvera-t-on un peu abstrait, figurant dans une Histoire littéraire. Ils ne se sont occupés qu'incidemment d'une question très débattue, mais qui était ici capitale, celle de l'influence qu'a eue la doctrine de Descartes sur la littérature du siècle, — de la concordance tout au moins qu'on peut noter entre elles. M. Gazier a parlé de Port-Royal et de Pascal (t. IV, ch. IX). Son étude est précise : je lui reprocherai seulement de n'avoir fait ressortir que d'une façon un peu sèche la beauté littéraire des *Pensées;* peut-être a-t-il été trop poursuivi par la crainte de faire de Pascal « une sorte de René ou de Werther ». M. Rébelliau nous a retracé avec ampleur et sympathie la majestueuse carrière de Bossuet (t. V, ch. V) : il a condensé beaucoup de détails sur son œuvre multiple, il s'est occupé de l'évêque gallican. Tout cela c'est peut-être un peu de l'histoire, mais c'est bien ainsi que Bossuet aurait aimé à être étudié, plutôt que comme littérateur, lui qui faisait très peu de cas du mérite littéraire. On ne pourra pas, au contraire, reprocher à M. Dejob d'être trop épris de son héros : à propos de Bourdaloue (t. V, ch. VI), il n'a guère mis en relief que les défauts de ses sermons, il a beaucoup plus insisté sur les points faibles que sur les qualités de son éloquence. De là quelque embarras, lorsqu'il a fallu ensuite expliquer l'effet produit par cette éloquence sur les contemporains (car le fait n'est pas niable) : M. Dejob s'est ingénieusement tiré d'affaire, et je renvoie le lecteur à son explication, quoiqu'elle ne m'ait convaincu qu'à demi. Le *Fénelon* de M. Thamin (t. V, ch. VIII) est une étude sage, suffisamment nourrie de faits et d'idées : c'est en même temps une protestation contre la façon dont M. Brunetière, M. Crouslé et quelques autres, ont immolé à Bossuet l'archevêque de Cambrai.

Il nous reste encore (car ce XVIIe siècle est vraiment immense) à parcourir la littérature mondaine, celle qui se relie d'une façon plus ou moins directe à l'influence des salons. Sur la *Fondation de l'Académie française* (t. IV, ch. III), sur l'esprit des premiers académiciens et les œuvres de quelques-uns d'entre eux, M. Petit de Julleville a su donner, d'une plume toujours alerte, des détails instructifs et bien choisis. C'est moi qui m'étais chargé d'étudier l'hôtel de Rambouillet, Voiture qui en a été le héros, et Balzac qui s'y rattache à plus d'un titre (t. IV, ch. II). J'ai essayé (après bien d'autres et dans un cadre forcément restreint) de rendre un peu de vie à la brillante société qui s'est épanouie là, surtout pendant une vingtaine d'années, de 1625 aux approches de la Fronde : je dis ce que j'ai voulu faire, mais je ne dis pas que je l'aie fait, cela va de soi, et il ne m'appartient pas d'en décider. Le *Roman* a obtenu la place qui lui était due, deux chapitres lui ont été consacrés (t. IV, ch. VII, et t. V, ch. X), et c'est M. Morillot qui en a parlé avec sa compétence bien connue, partant de l'*Astrée* pour aboutir au *Télémaque*. Dans le

chapitre relatif à la *Littérature épistolaire* (t. V, ch. xi), M. Trolliet s'est naturellement occupé surtout de la marquise de Sévigné : il la voit tout à fait en beau ; il croit à la sincérité de ses effusions (c'est admissible) ; il croit à son amour de la nature (ceci est déjà plus contestable) ; pour l'excuser sur plusieurs points, il nous la montre emprisonnée dans les préjugés de sa caste et de son temps (c'est bien là précisément ce qu'on pourrait lui reprocher) : il n'en reste pas moins que l'étude est intéressante et bien faite. Dans son chapitre sur les *Moralistes* (t. V, ch. vii), M. Rébelliau a analysé La Rochefoucauld et La Bruyère avec sa précision habituelle, avec une sobriété qui convient peut-être à l'auteur des *Maximes*, mais qui dissimule un peu, il me semble, la richesse et la variété du livre des *Caractères*. Avec la littérature des *Mémoires*, M. Bourgeois avait affaire à une matière fuyante et singulièrement dispersée : il en a tiré bon parti et a su dire à deux reprises l'essentiel (t. IV, ch. v, et t. V, ch. ix). Enfin, c'est une heureuse innovation que d'avoir introduit dans le plan de l'ouvrage un chapitre sur l'*Art français au* xviie *siècle dans ses rapports avec la littérature* (t. V, ch. xii) : M. Rocheblave y a très bien exposé les conséquences qu'eut la fondation de l'Académie royale, et a montré l'art sous toutes ses formes arrivant à l'unité à partir de 1670.

C'est M. Brunot, comme toujours, qui a traité en deux chapitres (t. IV, ch. xi, et t. V, ch. xiii) de l'*Histoire de la langue*. Dans le premier de ces chapitres, après avoir analysé à grands traits son livre sur le *Commentaire* de Malherbe, il a entrepris de donner un « résumé méthodique » des *Remarques* de Vaugelas : ce résumé est exact et bien fait, il sera très utile à consulter, encore qu'un peu rébarbatif d'aspect pour le grand public, et qu'on puisse se demander s'il est tout à fait à sa place dans une publication de ce genre. D'ailleurs, dans ses considérations générales, M. Brunot me paraît un peu dur pour Vaugelas ; je ne suis pas entièrement de son avis : mais la discussion serait bien trop longue pour que je l'entame ici. C'est dans le second chapitre qu'éclate décidément la façon dont entend procéder l'auteur, et l'idée qu'il se fait de sa tâche : ce qu'il nous donne, à vrai dire, c'est l'histoire de la grammaire française sous Louis XIV bien plus que celle de la langue. Il l'a bien senti lui-même, il défend son procédé par des raisons, et qui sont de poids. « On sera peut-être étonné, dit-il, de me voir porter mon étude sur les travaux obscurs des Richelet et des Thomas Corneille... A la fin du xviie siècle, il ne faut jamais l'oublier, ce n'est pas Racine qui règle la langue, c'est Bouhours... En ce qui concerne le langage, lui et les siens sont des arbitres indiscutés, etc. » (t. V, p. 722-723). Mon Dieu ! je ne dis pas que cela ne soit vrai (en partie) : malgré tout, je me demande si, en racontant les disputes de Ménage et de Bouhours, en analysant les points litigieux, voire en comparant de près, avec de longues listes à l'appui, le dictionnaire de Richelet et celui de l'Académie, on arrive à donner une idée suffisante, une sensation juste de cette grande chose

qu'a été notre langue classique du XVII[e] siècle? J'en doute un peu, tout en reconnaissant les mérites d'exactitude que M. Brunot a déployés dans ce travail, et en le louant très fort de ses recherches si consciencieuses. — Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Les 43 planches qui ornent ces deux volumes sont, comme précédemment, choisies avec goût et exécutées avec soin : elles reproduisent, pour la plupart, les portraits authentiques des principaux auteurs ou quelques frontispices d'éditions originales.

E. Bourciez.

Dichter und Frauen, Vortræge und Abhandlungen, von Ludwig Geiger. Berlin, Paetel, 1896. In-8°, 384 pp.

M. Geiger a bien fait de réunir les seize études que renferme ce volume et qui témoignent à nouveau de l'étendue de ses lectures, de sa finesse de goût, de son talent d'exposition. On nous permettra de les énumérer rapidement.

I. — *Isotta de Rimini*, d'après le livre d'Yriarte sur la cour des Malatesta, livre que M. G. apprécie justement dans les notes, à la fin du volume (pp. 374-375); l'essayiste allemand a, pour prendre son expression, « creusé psychologiquement le sujet ».

II.— *Une épopée latine sur la Pucelle d'Orléans* (*le De gestis Joanne virginis* de Valeran de Varanne); M. G. juge que cette œuvre est une production intéressante de son époque; « elle montre comment les humanistes français, avec toute leur prévention pour l'antiquité, malgré leur dépendance de la langue des anciens et de leur façon de traiter la matière, conservent leur originalité en choisissant un sujet national et contemporain où ils essaient de déployer leur art, si imparfait qu'il soit encore. »

III. — *Molière et les femmes* : Molière, dit M. Geiger, se pose deux questions : Sied-il aux femmes d'être savantes au risque de perdre leur grâce et comment l'homme doit-il choisir sa femme? La réponse est étroitement liée à la vie même et aux idées du grand comique.

IV. — *La sœur de Gœthe* : biographie de Cornélie.

V. — *Charlotte de Schiller* : très attachante étude sur cette femme remarquable.

VI. — *Dorothée Schlegel* : on remarquera dans ces pages l'analyse du roman *Florentin* et l'on approuvera l'appréciation de M. Geiger, qu'elle n'avait pas senti en Veit la supériorité de l'esprit, qu'elle reconnut sa faute, que sa vie fut une expiation et qu'elle est, en somme, meilleure que sa renommée.

VII. — *Caroline de Günderode*: Sujet que M. G. connaît à merveille (cf. *Revue critique*, 1895, II, p. 33).

VIII. — *Prince et comédienne* : Le duc Auguste de Saxe-Gotha et Thérèse de Winkel, d'après leur correspondance (publiée en 1893).

IX. — *Jeanne Motherby* : Son amitié, dit fort bien M. Geiger, avec Humboldt et Arndt ne fut pour ces deux hommes qu'un épisode et pour elle que le prologue de la grande passion pour Dieffenbach qui remplit sa vie.

X. — *La poésie allemande dans les guerres de la délivrance* : Cette poésie, le ton populaire qu'elle veut prendre, les comparaisons qu'elle emploie, les héros et les événements qu'elle célèbre de préférence, son patriotisme, son idée de l'unité allemande représentée par un empereur.

XI, XII, XIII. — *Bettina d'Arnim et Maurice Veit, Henri et Charlotte Stieglitz, Léopold Schefer et Charles Werder* : Trois études neuves, curieuses, dont les matériaux ont été tirés, par M. Geiger, des papiers du libraire et écrivain Maurice Veit : le savant professeur retrace les rapports de Bettina avec son éditeur et publie quelques lettres où se peint la vanité de Mme d'Arnim et le génial désordre où elle se plaisait ; il raconte la curieuse existence de ce Stieglitz, homme faible, impuissant, présomptueux dont la femme se tua « pour le forcer par l'impression de cet acte inattendu à ramasser ses forces et à faire une grande œuvre » ; il dit quelles furent les relations de Veit avec Léopold Schefer (dont Veit publia le *Laienbrevier*) et Charles Werder, analyse le talent poétique de Werder, communique des lettres de Veit qui font mieux connaître et Werder et Veit.

XIV. — *Otto Ludwig* : L'étude la meilleure du volume, à notre avis, ou du moins la plus fouillée et la plus originale ; trop blamé par les uns, trop loué par les autres, Ludwig est ici équitablement apprécié. M. G. a raison de s'élever contre l'opinion commune qui voit dans l'*Erbfœrster* la couronne des drames de Ludwig et de regarder cette œuvre comme un retour à la « Schicksalstragœdie ». En revanche, il admire la *Pfarrrose* et *Hans Frei*, et il pense que la nouvelle, le roman était le domaine de Ludwig : « pour quelques-uns de ses drames et pour ses nouvelles, il sera reconnu comme vrai poète. »

XV. — *Fanny Lewald :* encore une étude instructive. M G. montre très joliment que la romancière a toujours représenté les mêmes types du passé, des personnages de la fin du dernier siècle, de l'époque où la Prusse succomba pour se relever ensuite : elle se souvenait de sa jeunesse et de son séjour de Berlin.

XVI. — *Guy de Maupassant* : M. G. a lu toute l'œuvre de notre regretté compatriote, il le juge très finement. Je ne trouve pas, il est vrai qu'il y ait dans *Mont Oriol* tant de « rohe Deutlichkeit » et un tel « Behagen am Schmutz » ; je ne crois pas que Zola ait « eine wunderbare Fähigkeit zur plastischen Gestaltung » ; je ne vois pas pourquoi il y aurait, comme le croit le critique allemand, après le dénouement de l'*Ordonnance*, un duel ou une explication quelconque entre le mari et l'amant. Mais il y a dans cette étude de justes aperçus et de délicates observations exprimées en fort bon style (cf. surtout p. 357-359).

Ce recueil d'essais — où il y a même de l'inédit — est donc à recom-

mander; tous ceux qui le liront, y trouveront, comme nous, plaisir et profit.

A. C.

André LICHTENBERGER. **Le socialisme utopique**, études sur quelques précurseurs inconnus du socialisme. Paris, Alcan. 1898. In 8°, 276 p. 3 fr. 50.

Sous le titre de *Socialisme utopique* M. André Lichtenberger a réuni dix études sur des personnages curieux qui vécurent entre la fin du XVIIe et celle du XVIIIe siècle : ils étaient ignorés ou à peu près, au moins comme socialistes, et ils ont le même socialisme sentimental et moral, le même socialisme rêveur, idéal, *utopique*. C'est Afra Behn, l'auteur du roman d'*Oroonoko* — mais que M. Jusserand avait déjà fait connaître au public français. — C'est Gueudeville qui, cinquante années avant Rousseau, attaque la propriété et la société civilisée dans ses *Dialogues* entre le baron de La Hontan et le Huron Adario ; Tiphaigne de La Roche qui représente dans l'*Histoire des Calligènes* le communisme patriarcal comme le meilleur des régimes politiques ; Beaurieu, l'auteur de l'*Élève de la nature*, et, comme Grimm l'a justement nommé, le singe de Jean-Jacques, plein d'une foi aveugle dans l'excellence de la nature humaine et la toute-puissance de l'éducation donnée par l'État. On ne croirait guère que le nom de Linguet puisse être rattaché à l'histoire du socialisme prérévolutionnaire ; mais il critique avec une singulière âpreté la condition des travailleurs, ouvriers et paysans, dans la société moderne et fait par instants pressentir Karl Marx ; « il annonce le socialisme dans ce qu'il a de plus redoutable et de plus juste, dans sa critique, et la vivacité, l'énergie de ses analyses est bien autrement dangereuse pour l'ordre établi que des essais de constructions abstraites et des plans d'utopies imaginaires » (p. 130). M. L. étudie ensuite Gosselin et Chappuis, l'un, préoccupé surtout de la question agraire, proposant le partage égal de la France entre tous et la suppression de l'hérédité ; l'autre, esprit ambitieux et faible, qui s'élève contre toute espèce de propriété et trace le plan d'un phalanstère. Les chapitres que M. L. consacre à l'Écossais Oswald, « original sincère aux lubies parfois prophétiques » et à un anonyme, auteur *d'un projet communiste en 1795*, qui pousse très loin le système d'autonomie communale, sont fort intéressants. Le volume se termine par quelques pages sur Caffarelli du Falga : M. L. n'a pu consulter sur ce général socialiste que les *Mémoires* d'Arnault et la biographie de Gérando, mais peut-être verrons-nous, grâce à lui, les papiers du général sortir de leur retraite. Ce livre, où M. André Lichtenberger, aidé par d'heureuses recherches dans les bibliothèques et les archives, a esquissé les physionomies et exposé les théories de dix précurseurs du socialisme, mérite donc d'être lu et consulté ; les noms nouveaux qu'évoque le jeune his-

torien, doivent figurer à côté de ceux qu'il a remis en lumière dans son ouvrage sur le *Socialisme au* XVIIIe *siècle*.

A. C.

Recueil des actes du Comité de salut public, avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du conseil exécutif provisoire, publié par F.-A. Aulard, t. Xe, Paris, Leroux, 1897, in-8· 834 pages.

M. Aulard a publié tout récemment, en plus de huit cent pages, avec le soin et la compétence qu'on lui connaît, le dixième tome de son *Recueil*. Le volume comprend les événements du commencement de 1794, du 12 nivôse au 20 pluviôse, du 1er janvier au 8 février. Il renferme, outre les arrêtés du Comité et les délibérations du Conseil exécutif provisoire durant cette période, de nombreuses lettres des représentants en mission, notamment des représentants à Lyon qui dénoncent la faiblesse et l'impéritie de leurs collègues (p. 77) ; des représentants à l'armée d'Italie et à l'armée du Rhin, de ceux qui sont chargés de la levée en masse ou qui mandent l'ouverture des temples de la Raison, « nouvelle divinité des Français » (p. 336) et l'épuration révolutionnaire des administrations infectées par le fédéralisme, etc., etc. On y remarquera les circulaires du Comité, son instruction sur l'embrigadement de l'infanterie, ses exhortations aux autorités — car il se vante (p. 463) d'« embrasser d'un œil perçant, inévitable, tous les ressorts de l'administration » — ses appels à la rigueur, car il ne veut pas que les factions *risurgent* de leurs cendres, et il commande de frapper « jusqu'au dernier assassin du peuple », de foudroyer le fanatisme qui « ne trouvant plus d'asile sur une terre libre, nous prépare des adieux de Médée ». Encore un volume rempli de documents et qui sera très utile.

A. C.

Correspondance générale de Carnot, publiée avec des notices historiques et biographiques par Étienne Charavay, archiviste-paléographe. Tome III, août-octobre 1793. Paris, Leroux. 1897. In-8°. VIII et 620 p.

Le général Lafayette, 1757-1834, notice biographique, par Étienne Charavay (Societé de l'Histoire de la Révolution française). Paris, au siège de la Société, 3 rue de Furstenberg, 1898. In-8. VIII et 653 p.

Le tome III de la *Correspondance générale* de Carnot comprend la correspondance militaire du Comité de salut public, du 16 août au 31 octobre 1793 : correspondance avec le ministre de la guerre Bouchotte, les généraux et le personnel militaire; lettres du Comité aux représentants près les armées (celles dont les minutes ont été écrites ou corrigées par Carnot); lettres particulières de Carnot à ses collègues et aux généraux. M. Charavay, est-il besoin de le dire, s'est acquitté de sa tâche

avec le soin le plus méritoire, avec un scrupule admirable et le souci d'être complet. Il nous donne jour par jour le travail de Carnot et du Comité pour la partie militaire. Souvent même il reproduit des documents de grande importance, et il donne à leur ordre chronologique des lettres intéressantes adressées à Bouchotte et communiquées par lui au Comité, comme les lettres de Jourdan à l'époque de Wattignies, et tous les documents qui se rapportent à cette bataille, entre autres les mémoires inédits du général. L'annotation est, comme toujours, minutieuse et fort précieuse; elle consiste surtout en notices sur les généraux, notices qui sont très exactes et qui rendront de grands services.

Quelques temps après avoir publié le troisième tome de son excellente publication sur Carnot, M. Charavay faisait paraître une biographie de Lafayette. Il avait, en 1894, rédigé l'article Lafayette pour la *Grande Encyclopédie* et en faisant ce travail, il avait remarqué combien la vie du général était peu connue. Il a repris son étude, rectifiant des erreurs, précisant des faits, fixant des dates, contrôlant les assertions des *Mémoires*, consultant nombre de sources imprimées et manuscrites, compulsant les journaux et les pamphlets, et il a composé ainsi une *Vie* de Lafayette absolument complète, pleine de détails dont quelques-uns inédits, pleine de citations intéressantes, illustrée de six portraits du héros aux principales périodes de sa vie, de reproductions d'estampes et de caricatures, de fac-similé d'autographes. On peut suivre Lafayette pas à pas à travers sa longue et aventureuse existence; on peut mieux saisir le développement de ses idées politiques. Pour ne citer qu'un exemple, on ne trouvera nulle part un récit aussi fidèle, aussi minutieux de son activité guerrière en Amérique et de son activité politique avant 1789; mais M. Charavay a consulté sur le premier point Doniol et Tower, et sur le second, les dossiers des assemblées provinciales d'Auvergne et des deux assemblées des notables de 1787 et de 1788. Bref, cette volumineuse notice, suivie de pièces justificatives et d'une bibliographie, offre, pour nous servir de l'expression même du laborieux et infatigable auteur, un tableau aussi exact que possible de la carrière de Lafayette, et les historiens, les critiques y trouveront une base solide.

A. C.

K. G. Bockenheimer. **Wie Mainz zum zweiten Mal an Frankreich kam.** Zur Erinnerung an den 30 Dezember 1797. Mayence, librairie A. G. (anciennement Gottsleben et Kupferberg), 1897, in-8, 280 pp.

Le 30 décembre 1797, les Français entraient à Mayence pour la seconde fois et, comme au mois d'octobre 1792, sans coup férir, en vertu d'une convention et, cette fois, pour rester dans la ville durant plusieurs années (jusqu'au mois de mai 1814). M. Bockenheimer raconte cet épisode de l'histoire de la ville où il administre la justice. De même

que dans ses précédents livres, il a consulté tous les documents imprimés, notamment les brochures du temps et les travaux de Hüffer, Vivenot, Köchlin, Sorel, et quelques pièces manuscrites, comme le journal de Nau et les rapports des envoyés de Francfort et de Darmstadt. Il a divisé son ouvrage en quatre chapitres. Tout d'abord, il expose rapidement les événements qui ont précédé le congrès de Rastatt, le traité de Bâle, l'échec des Français devant Mayence en octobre 1795, leur retour en juillet 1796, la paix de Campo-Formio. Puis il retrace les efforts que fait au congrès de Rastatt le chancelier Albini, représentant de l'électeur Frédéric-Charles d'Erthal ; mais Mayence, abandonné par l'empereur, doit succomber. Bonaparte arrive à Rastatt ; « il a, écrit Nau, un extérieur assez maigre et pâle, il n'est pas grand ; il avait, en descendant de voiture, l'air très sérieux ; au lieu de saluer les assistants, il attacha sur la terre ses regards parlants : tous les officiers ne dirent pas un mot et montèrent silencieusement l'escalier » (pp. 63-64) Le 1er décembre, Bonaparte stipule secrètement que les Français pourront, dix jours plus tard, bloquer Mayence, en laissant toutes les communications ouvertes aux Autrichiens qui ne devront plus avoir, au 25 décembre, que quinze mille hommes dans la forteresse et qui le 30 décembre auront évacué la ville avec l'artillerie et tous les approvisionnements. Vivenot a donc eu tort, remarque M. B. (p. 90), d'accuser de lâcheté le gouvernement de Mayence qui n'osa pas tenter de défendre la place. Le 10 décembre, les Français paraissaient devant Mayence, et Albini n'apprit que l'avant-veille, le prochain départ de la garnison autrichienne. Comme l'ajoute M. B. (p. 91), le manque de sincérité des Autrichiens prépara la reddition de Mayence ; l'empereur se retirant du théâtre de la guerre, aucun membre de l'empire ne voulait plus rien entreprendre contre la France. Vainement Albini protesta. Le 17 décembre, le général Hatry sommait Mayence qui capitulait le 30, aux applaudissements de Görres (p. 163) et des patriotes de 1792. Dans les dernières pages du volume, M. Bockenheimer montre « Mayence devenue partie intégrante de la république française ». Il insiste sur les persécutions qui furent alors infligées aux ennemis des clubistes, mais il n'omet pas de remarquer que les torts de l'ancien gouvernement rendirent très faciles les adieux des Mayençais à Frédéric-Charles d'Erthal (p. 170) [1]. Le héros du livre, c'est Albini qui tâche par tous moyens de sauver à l'Électeur sa dignité et une partie de son territoire qui, lorsqu'il est rassuré sur ce point, déclare à Treilhard qu'il aimerait cent fois mieux devenir républicain que d'être bailli d'un prince de Linange, qui devient l'ami des Français, puis se tourne contre eux, et, vigoureux et décidé comme il l'était, se met, en 1799, à la tête

1. Quelques menues remarques : p. 70 vor *Pichegru*, ajouter « und Hoche »; p. 25 ce Crolbois de Sæwald doit être le Crolbois que la ville de Strasbourg entretenait à Paris comme son agent avant 1789; p. 147, 155, 162, 193 lire Lefebvre et non *Lefèvre*; pp. 148 et 171, lire Sorbier et non *Sortier*.

du landsturm du Spessart et de l'Odenwald, — ce qui lui vaut l'honneur d'être célébré dans un chant populaire, dans le *Kurmainzer Kriegslied* :

Herr Albini hat Grimmen und Zorn,
Er sass zu Pferd mit Stiefeln und Sporn.

A. C.

Schillers Werke herausgegeben von Ludwig Bellermann. Kritisch durchgesehene und erlæuterte Ausgabe. Vierzehnter Band. Leipzig und Wien, Bibliographisches Institut, in-8°, 540 pages.

Ce quatorzième volume de l'édition Bellermann des œuvres de Schiller mérite une mention spéciale. Il contient les petits essais historiques (*Kleinere historische Aufsætze*) et il est dû à M. Theodore Kükelhaus qui a si bien édité, dans la même collection, l'*Histoire de la guerre de Trente Ans*. Le travail a, cette fois encore, été fait avec goût et conscience. Aidé de M. Hoppe, M. K. a revu soigneusement le texte des essais qu'il publie d'après la première édition de la *Thalie*, du *Mercure allemand*, des *Heures*, etc., et il donne dans l'appendice (pp. 521-538) les variantes, du reste peu nombreuses. Il annote ces essais ; mais son annotation, très brève, très sobre, ne s'applique qu'aux endroits où elle est nécessaire et ne s'attache guère qu'aux erreurs de Schiller et aux personnages qu'il mentionne. Dans l'introduction (pp. 1-34), il apprécie les *Aufsætze* l'un après l'autre et s'efforce de montrer pourquoi et dans quel esprit Schiller les a composés; le jugement d'ensemble qu'il porte sur ces petits écrits historiques est précieux, et mériterait d'être reproduit entièrement; contentons nous de dire que M. K. regarde l'*Histoire des troubles de France* comme une œuvre tout à fait à la hauteur de l'histoire moderne, comme un « traité absolument solide », et le *Siège d'Anvers*, comme la plus mûre des productions historiques de Schiller. Les remarques placées à la fin du volume (pp. 491-521), entrent davantage dans le détail : à propos de la traduction du *Philippe II* de Mercier, M. K. indique, par exemple, les phrases que Schiller a omises ; à propos de la *Conjuration de Bedemar*, il fait voir que le traducteur contrôlait Réal par un ouvrage allemand de Le Bret sur l'histoire de Venise [1] ; pour le *Procès d'Egmont* et le *Siège d'Anvers*, ainsi que pour l'*Histoire du soulèvement des Pays-Bas* (dont les remarques avaient été réservées pour ce 14e volume, afin que le 6e ne fût pas trop gros), il étudie les sources de l'écrivain et, très longuement, très minutieusement, apprécie sa méthode et son travail, etc. Il faut féliciter M. Kükelhaus de cette laborieuse enquête et lui savoir gré de ses recherches si méritoires.

A. C.

---

1. Mais, puisqu'il croit, puisqu'il prouve que Huber, et non Schiller, a traduit *Bedemar*, pourquoi a-t-il publié ce texte ?

Souvenirs du général comte Fleury. Tome second (1859-1867). Paris, Plon. 1898. In-8°, 393 p. 7 fr. 50.

Ce second volume est aussi intéressant que le premier. On y voit l'influence du général se maintenir, et c'est lui qui après Magenta fait nommer Regnaud de Saint-Jean d'Angely maréchal de France et Wimpffen, général de division; c'est lui qui propose Montauban à l'empereur cherchant un Saint-Arnaud qui commanderait l'expédition de Chine (p. 140). Il est chargé de deux missions officieuses en 1863 et en 1866 à Copenhague et à Berlin, et il a raison de dire, à ce propos, qu'il « apporte sa petite pierre à l'édifice » (p. 273) : il déplore l'attitude de l'empereur, regrette que la France n'ait pas jeté alors son épée dans la balance (p. 287). Une autre mission importante qu'il fait bien connaître, est celle qu'il reçut à la fin de 1866 pour donner des conseils au roi Victor-Emmanuel; il obtint, dit-il, un résultat satisfaisant, non sans peine, mais les événements devaient prouver que le gouvernement italien « nous pardonnerait difficilement notre ingérence dans les affaires pontificales » (p. 346). D'autres événements où le général est tantôt spectateur, tantôt acteur, défilent devant nos yeux : les voyages de l'empereur et de l'impératrice dans le Midi, en Corse et en Algérie; les réceptions impériales de Compiègne et de Fontainebleau; etc. Mais ce qu'il y a de plus intéressant et de plus instructif dans ce volume, c'est le récit de la campagne d'Italie; non que le général raconte l'expédition tout entière; il se contente de transcrire sa correspondance, et il n'en transcrit qu'une partie; toutefois, ces lettres écrites à sa femme jour par jour, sans nulle prétention, éclairent mieux certains épisodes que les commentaires faits après coup (p. 7). Dès Montebello, il prévoit que les soldats français, déjà convaincus de leur supériorité, battront chaque fois les Autrichiens; mais il craint bien que le programme « des Alpes à l'Adriatique » ne retienne l'armée bien longtemps, et, durant toute la campagne, il ne cesse de voir « de gros points noirs à l'horizon » (p. 71). Avant Solferino, il dit nettement que l'empereur fera bien de s'arrêter, qu'il est d'ailleurs fatigué, qu'il craint les chances de la guerre, qu'il paraît « prêt à limiter son gain ». Après Solferino, il déclare que le moment semble venu de « préparer des armes diplomatiques, si l'on ne veut pas voir fondre l'orage sur la France; à tout, il faut un but, une fin; l'empereur mène bien tout cela, mais c'est trop cher! » (p. 91-92), et il fait dire à Walewski qu'une puissance étrangère devrait intervenir. On sait qu'il fut chargé de porter à François-Joseph la lettre où Napoléon III proposait un armistice; « j'ai besoin, disait l'empereur, que l'ambassadeur soit aimable et intelligent ». Les réflexions de Fleury sur Magenta et Solferino ont leur valeur et seront sûrement étudiées, pesées par des militaires. Il montre, à propos de Solferino, qu'il y eut surprise réciproque et il assure que Napoléon fut le « véritable vainqueur », fit preuve d'un coup d'œil remarquable et d'une vigoureuse initiative :

l'empereur eut tort d'écouter Mac-Mahon et de ne pas poursuivre l'ennemi pendant l'orage, mais, sur le conseil de Fleury, il lança la division de sa garde qui formait la réserve et qui enleva Cavriana. Quant à la bataille de Magenta, c'est encore l'empereur qui l'a gagnée par la fermeté qu'il déploya en tenant à son poste, entre le Naviglio Grande et le pont de Buffalora, par le sang-froid qu'il communiqua aux grenadiers et aux zouaves de la garde, par les ordres qu'il envoya de tous les côtés pour hâter l'arrivée des secours. Sans doute Mac-Mahon a puissamment contribué au succès; mais, s'il a supporté à Magenta l'effort désespéré de l'ennemi, il n'a eu devant lui que des débris de corps d'armée; il mérita le bâton de maréchal, mais non le titre de duc de Magenta que Napoléon lui donna dans un motif politique, pour « ôter son nom à un général choyé par les légitimistes ». Les *Souvenirs* de Fleury s'arrêtent malheureusement au commencement de 1867; mais il a laissé nombre de notes et de documents, particulièrement sur son ambassade en Russie, et ces papiers formeront un troisième et dernier volume [1].

A. C.

BULLETIN

— Sous le titre *Biographisches Jahrbuch und deutscher Nekrolog* renaît le *Deutscher Nekrolog* qui avait cessé sa publication en 1854. L'entreprise est dirigée par M. A. BETTELHEIM qui a groupé autour de lui nombre de savants et spécialistes de grande valeur. Le premier volume, consacré aux Allemands *von Bedeutung* qui sont morts dans l'année 1896, a paru chez l'éditeur berlinois George Reimer (in-8°, 463 pp., 12 mark, avec les portraits de Treitschke et de Du Bois-Reymond en héliogravure). Il comprend deux parties: 1° le *Biographisches Jahrbuch*; 2° le *Deutscher Nekrolog*. On trouve dans la première partie des études biographiques : ce sont des réminiscences et réflexions de Ludwig Richter, en partie utilisées déjà par Jahn, mais inconnues jusqu'ici dans le texte original et communiquées par M. Ad. Michaelis, et des études de M. B. Scholz sur *Clara Schumann*, de M. H. Uhde sur Michel *Bernays*, de M. K. Bürkner sur Hugo *Bürkner*, de C. de Lützow sur *Bodenstedt*, de Marquardsen sur Armand *Buhl*. Suit une bibliographie de la littérature biographique de 1896. Cette bibliographie a été dressée par M. J. Luther, selon l'ordre, non des auteurs, mais des personnages qui font l'objet des biographies; elle commence par la mention d'ouvrages de MM. Hertel, Voss et Jaden sur Michel *Abel*, André *Achenbach* et Antoine *Adamberger*. Vient le *Nekrolog* qui contient près de deux cent soixante-dix biographies où nous avons remarqué entre autres, pour le soin de la forme et l'abondance du détail, les suivantes : Ernest *Curtius* (Ad. Michaelis), *Du Bois-Reymond* (J. Rosenthal), *Humann* (A. Conze), *Rohlfs* (F. Ratzel), *Treitschke* (Paul Bailleu). F. X. Kraus a caractérisé le *cardinal Hohenlohe* et le poète Karl Erdmann Edler, le prince *Constantin Hohenlohe*; Minor, l'acteur *Gabillon*; Alex. Meyer, *Constantin Rœssler*; Alfred Lehmann, le poète *Roberts*; Fr. Carstanjan, le philosophe

1. p. 107 lire *conteras* et non « compteras ».

Avenarius; H. Rietsch, le musicien Ant. *Bruckner;* G. Wustmann, Ant. Phil. *Reclam.* Les biographies des Badois ont été faites par Fr. de Weech; celles des Suisses, par J. Baechtold; celles des artistes munichois, par H. Holland; celles des médecins, par Th. Puschmann et J. Pagel; celles des grands statisticiens comme *Becker, Engel, Schumann,* par Kollmann et Blenck. La plupart des historiens ont été traités par E. Guglia; les parlementaires et fonctionnaires autrichiens, par H. Friedjung; les militaires, par Granier et le lieutenant-colonel Poten; les acteurs et les auteurs dramatiques, comme Chéri *Maurice,* par Paul Schlenther. Les notices sur les théologiens, les jurisconsultes, les naturalistes, les artistes, ont été confiées à des spécialistes, Blumentritt, Braunmühl, Brümmer, Eitner, Kohlschmidt, Krauss, Lamey, Weltner, Wolkenhauer, Paul Zimmermann, etc. La publication offre naturellement quelques lacunes qui seront comblées dans le volume suivant. Elle a quelques défauts inévitables. Les notices sont parfois trop étendues ou trop brèves, et il y a disproportion entre l'article et le personnage; mais comment tenir la juste mesure? Le ton de certaines nécrologies est par instants trop louangeur; mais à un an d'intervalle, il est difficile d'apprécier impartialement les morts. L'ordre des biographies devrait être changé : elles sont rangées pêle-mêle, dans une variété qui plaira peut-être à quelques lecteurs; mais ne vaudrait-il pas mieux adopter l'ordre alphabétique ou le classement par spécialités? Quoi qu'il en soit, l'œuvre que dirige M. Bettelheim est instructive, utile, indispensable; il faudra la consulter, et ce vaste répertoire tiendra sa place à côté de l'*Allgemeine deutsche Biographie;* aussi lui souhaitons-nous une longue, longue vie. — A. C.

— L'étude que M. Henri Marczali a consacrée à la Dalmatie sous les Arpad (*Az Arpadok ès Dalmaczia,* Budapest, Académie, 1898, 106 pages) se distingue, comme toutes les œuvres de cet historien, non seulement par une connaissance profonde des sources nationales, mais aussi par des vues très larges sur l'histoire des autres États européens avec lesquels il aime à établir des parallèles. M. Pauler, dans sa remarquable *Histoire de la Maison des Arpad,* n'a pu parler qu'incidemment de la Dalmatie, cette belle conquête du roi Coloman (1095-1114). Ce grand monarque, qui avait admirablement organisé les finances du pays, comprenait la nécessité de donner à la Hongrie un littoral pour lui « ouvrir une fenêtre vers l'Ouest ». L'appel de Kossuth *Tengerre magyar!* (Vers la mer, Hongrois!) nous semble donc comme un écho lointain de la sage politique d'expansion de Coloman. Le travail de M. Marczali se divise en sept chapitres. Il nous montre d'abord la Dalmatie avant la conquête hongroise, lorsque les Croates la subjuguèrent. Mais les Slaves n'étaient pas aimés à cause de leurs vexations et de leur liturgie que Rome combattait toujours et qui avait été, deux siècles auparavant, une des causes de la ruine du grand royaume de Szvatopluk. Le roi Coloman, catholique romain, laissa aux villes de Zara, Trau et Spalato, tous leurs privilèges et leurs libertés. Ces chartes municipales que M. M. compare avec celles qui furent alors octroyées en France, en Allemagne, en Angleterre et en Italie, permirent aux Arpad d'établir solidement leur domination dans le pays. Aussi la Dalmatie se montra reconnaissante et très attachée à la couronne de Saint-Étienne. Lorsque Béla IV, chassé par les Mongols, se réfugia en Dalmatie, les villes du littoral le reçurent en ami, et opposèrent la plus héroïque résistance aux envahisseurs. Sous les derniers des Arpad, la Hongrie, souvent troublée, oublia le littoral et lorsque Louis-le-Grand, « dont le royaume fut baigné par trois mers », y étendit de nouveau sa puissance, il était déjà trop tard pour former une flotte hongroise. La place était prise par Venise qui, après Mohacs (1526), se partagea la Dalmatie avec les Ottomans. — J. K.

— Nous avons rendu compte autrefois d'un petit travail paru d'abord dans la *Nouvelle Revue* du 1er décembre 1892, puis tiré à part sous le titre *Monuments français en Alsace*. L'auteur publie aujourd'hui une deuxième édition plus complète (Paris, Schlaeber, 257, rue Saint-Honoré, in-8°, 39 p.) où il traite cette fois des monuments élevés à Wissembourg aux victimes de la rencontre du 4 août 1870. On lit sa plaquette non pas seulement avec intérêt, mais avec émotion : il nous mène successivement à Huningue, à Rouffach, à Neufbrisach, à Colmar, à Strasbourg, à Frœschwiller, à Wissembourg et rappelle, au passage, de grands souvenirs, évoque les noms d'Abbatucci, de Lefebvre, de Beaupuy, de Rapp, de Bruat, de Kellermann, de Desaix, du maréchal de Saxe, décrit les champs de bataille de la dernière guerre, leurs monuments et mausolées, tout ce chemin qui est pour le voyageur au cœur français une véritable *via dolorosa*. — A.-C.

— On vient de réimprimer la *Coscienza* de M. G. Martinozzi (Bologne, Zanichelli, 1898) et c'est justice; car ces vers, la critique italienne l'a dit, expriment véritablement une conscience d'homme qui pense et qui sent. On a pu y relever quelques vers un peu durs, mais la gravité, l'élévation du fond ont frappé tous les lecteurs; M. M. se réclame du positivisme, mais, à quelque école qu'il appartienne, il a raison de croire que le poète n'a, pas plus qu'un autre écrivain, le droit de se passer d'idées. — Ch. D.

— Les dernières livraisons du *Dictionnaire de la France*, de P. Joanne (125-128) contiennent comme principaux articles une excellente étude orographique du massif de Péclet Polset, et une autre, plus copieuse (16 colonnes) du massif du Pelvoux, ornée d'une excellente photographie panoramique (double page). A noter aussi de bonnes monographies du Pas-de-Calais, du Perche, de Périgueux.

— Le tome VIIe des *Discours et opinions de Jules* Ferry, publiés avec commentaires et notes par Paul Robiquet (Paris, A. Colin, 1898; 545 pp. in-8; prix : 10 fr.), vient de paraître. Le sous-titre donnera une idée exacte de son contenu : *Discours sur la politique intérieure* (2e partie, depuis le 30 mars 1885) : *La lutte contre le boulangisme; Les dernières années; La Présidence du Sénat*. Ce volume est annoncé comme le dernier par l'éditeur. Il est fâcheux qu'une publication si importante, qui contient tant de renseignements et matériaux utiles pour l'histoire contemporaine, ne contienne aucun index, pas même une table générale. Ce recueil volumineux, au lieu d'être un instrument de travail, court ainsi le risque de devenir la nécropole des opinions de Jules Ferry. Il est encore temps au reste de combler cette lacune. — A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 mai 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre par laquelle M. Henri Omont pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Ch. Schéfer.

M. Perrot dépose les conclusions du rapport de la commission du prix Saintour. Ce prix (3,000 francs), est également réparti entre MM. Beauchet, *Histoire du droit privé de la république athénienne;* P. Masqueray, *Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque;* et M. J. Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie*.

M. Salomon Reinach dépose les conclusions du rapport de la commission du concours des antiquités nationales. Les récompenses sont ainsi distribuées : 1re médaille, M. J. Tardif, *Coutumiers de Normandie;* 2e médaille, Guibert, *Documents relatifs à l'histoire municipale des deux villes de Limoges*, t. Ier; 3e médaille, Du Chatellier,

La poterie aux époques préhistorique et gauloise en Armorique; — 1re mention, M. le chanoine Ulysse Chevalier, *Mémoires pour servir à l'histoire des comtés de Valentinois et de Diois*, t. Ier; 2e mention, M. l'abbé Chaillan, *Le studium papale de Tretz au* XIVe *siècle*; 3e mention, M. Durand, *Études historiques sur Saint-Laurent des Arbes en Languedoc*; 4e mention, M. le comte A. de Loisne, *Le cartulaire du chapitre d'Arras*; 5e mention, M. l'abbé Bouillet, *Liber miraculorum sanctæ Fidei*; 6e mention, M. L. Lex, *Les fiefs du Mâconnais*.

L'Académie se forme en comité secret.

Prix Volney (linguistique). — La commission du prix Volney (prix de l'Institut) décerne une médaille de 1,500 francs à M. A. Meillet, pour ses *Recherches sur le génitif-accusatif en vieux-slave*, et une médaille de 1,000 francs à M. Christian Garnier, pour sa *Méthode de transcription rationnelle générale des noms géographiques* (manuscrit).

Séance du 27 mai 1898.

M. Longnon, président, annonce la mort de M. Tamizey de Larroque, un des plus anciens correspondants de l'Académie.

M. le secrétaire perpétuel communique des lettres de MM. Henri Omont et Vidal de La Blache, qui déclarent se désister de la candidature qu'ils avaient posée à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Schéfer.

M. G Schlumberger communique une lettre qui lui est adressée de Lavra (mont Athos), 10 mai, par M. G. Millet, à qui l'Académie a accordé une subvention sur la fondation Piot pour continuer ses recherches sur l'art byzantin.

M. Müntz dépose les conclusions du rapport de la commission du prix Fould. Le prix est partagé également entre MM. George Foucart, pour son ouvrage sur *l'Ordre lotiforme*, et Eugène Lefèvre-Pontalis, pour son ouvrage sur *l'Architecture religieuse dans le diocèse de Soissons*.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Ch. Schéfer, décédé. Les votants sont au nombre de 37; la majorité absolue des suffrages est de 19.

	1er tour.	2e tour.	3e tour.	4e tour.
MM. Bouché-Leclercq..	12	12	16	19
Derenbourg.......	12	11	6	0
Pottier............	13	13	15	18
		(36 votants).		

M. Bouché-Leclercq, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est élu membre ordinaire de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Giry communique en seconde lecture une étude critique de quelques documents angevins de l'époque carolingienne. Dans cette étude, il examine un diplôme de Charlemagne de 769 en faveur de l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers, dont deux textes, très différents l'un de l'autre, se trouvent dans le cartulaire de l'abbaye; il prouve que la rédaction la plus développée est la seule authentique et que la seconde est un texte remanié à la fin du Xe siècle par un moine de l'abbaye en vue d'appuyer des revendications de forêts.

M. Cagnat communique, au nom de M. l'abbé Duchesne, directeur de l'École française de Rome, une trouvaille faite par M. Besnier, membre de cette École, qui pratique en ce moment des fouilles à Lambèse. Il s'agit d'une inscription trouvée dans les ruines d'une salle soutenue jadis par des colonnes : elle apprend que cette salle était le *tabularium* (archives) de la légion IIIe Auguste et que les employés aux écritures militaires s'y réunissaient pour tenir les séances de l'association funéraire dont ils faisaient tous partie. On y lit, en outre, le règlement même de cette société de secours mutuels.

M. Babelon fait connaître deux monnaies de la ville de Medaba, dans la Moabitide. Ce sont deux pièces de bronze, à l'effigie d'Elagabale, dont le type de revers est Isis-Astarté tenant dans sa main la tête d'Osiris. La ville de Medaba ne figurait pas jusqu'ici dans la nomenclature numismatique.

Léon Dorez.

Le Popriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 20 juin — 1898

On the Origin of the Indian Brâhma Alphabet, by Georg Bühler. Second edition. Together with two appendices on the origin of the kharôsh*th*î alphabet and of the so-called letter-numerals of the brâhmî. With three plates. — Strasbourg, Trübner, 1898. In-8°, xiv-124 pp. et 3 pl. Prix : 5 mk.

Ce petit livre, le dernier sans doute que M. Bühler aura signé de son nom, a déjà été présenté à nos lecteurs [1]. Sous sa forme nouvelle il renferme aujourd'hui tout ce que la science possède de données sûres et peut construire d'hypothèses probables sur les origines des deux célèbres alphabets de l'Inde ancienne, la brâhmî et la kharôsh*th*î. On connaît les conclusions du savant écrivain : la brâhmî est une écriture de provenance sémitique et archaïque, importée vers le vie siècle, et peut-être même antérieurement, par les marchands et pour l'usage du négoce, puis adoptée et perfectionnée par les brahmanes, pliée par eux aux délicates nécessités phonétiques de leur langue, employée dès lors, selon toute vraisemblance, à transcrire, sinon leurs recueils de vers, dont la copie demeurait rigoureusement interdite, au moins leurs énormes compilations de prose, dont on ne s'expliquerait guère autrement la conservation (p. 90) [2] ; la kharôsh*th*î, beaucoup plus locale, moins répandue et moins précise, est un simple type cursif de chancellerie d'origine araméenne, propagé dans la région du Nord-Ouest à la

1. En première édition, *Revue critique*, XLII (1896), p. 470.
2. P. 91, l. 10, il manque l'appel de la note 2.

suite de sa réduction en satrapie persane. Tous ces résultats sont des plus satisfaisants dans leur ensemble; mais maint détail demeure sujet à controverse, et l'on ne saurait s'en étonner : en matière de comparaison d'écritures, l'identité seule est probante; à la moindre divergence, se pose la question de savoir comment elle s'est produite, si même elle est possible, et le champ est ouvert aux conjectures gratuites ou aux négations passionnées. M. Bühler a étayé sa théorie de tous les arguments que lui ont fournis dans l'intervalle les découvertes de MM. von Rosthorn, Grierson, S. Lévi, et l'a enrichie d'une nouvelle controverse contre les doctrines, également bien connues, de M. Halévy. Comme il est tout à fait impossible de donner ici une idée même approximative d'une polémique qui repose avant tout sur des fac-similés [1] et implique un profond désaccord sur les conditions historiques, littéraires, voire intellectuelles de l'Inde ancienne, la *Revue* doit se borner à enregistrer avec une émotion respectueuse le testament scientifique du grand indianiste.

V. HENRY.

La geste de Gilgamès confrontée avec la Bible et avec les documents historiques indigènes, par l'abbé Fl. de Moor (Extrait du *Museon*), Louvain, J.-B. Istas, 1898. In-8, 61 p.

M. l'abbé de Moor est évhémériste. Il croit que la mythologie et l'épopée sont de l'histoire simplifiée, idéalisée, transposée, et il fait de cette hypothèse une vérité révélée. « *Gilgamès*, dit il, représente non seulement *Nemrod*, mais aussi les Coushites conduits par lui en Chaldée ainsi que la dynastie qu'il y fonda, voire même les dynasties coushites qui succédèrent à celle-là et qui, d'après la Geste, n'en furent en quelque sorte que le prolongement. De même *Eabani* y figure comme le chef et aussi comme la personnification des antédiluviens devenus les alliés de Gilgamès-Nemrod, groupe ethnique qui s'éteignit en Chaldée vers la fin de la seconde dynastie coushite. Pareillement, le *Taureau Divin* personnifie des Noachides non coushites, à savoir des descendants de Sem qui envahirent une partie notable de la Babylonie à l'époque où la seconde dynastie coushite touchait déjà à sa fin. La fin imminente de cette dynastie est préfigurée par la mort d'Eabani et la maladie de Gilgamès Nemrod » (p. 4). M. l'abbé de M. connaît bien les secrets sentiments des antédiluviens. Il écrit : « La scène qui se passe entre l'hiérodule et Eabani à la suite de laquelle ses animaux l'abandonnent, ne signifie autre chose, à mon avis, que ceci, à savoir

1. Certaines objections de M. B. sont irréfragables : ainsi, il est bien certain qu'une ligature *ash* ou *as* est, pour un scribe hindou, une impossibilité absolue, ce que nos voisins appellent d'un mot énergique « ein Unding ».

que la légation de Gilgamès fut accueillie favorablement par l'élément antédiluvien le plus intelligent, ce dont l'autre élément, d'instinct plus sauvage, manifesta sa désapprobation en abandonnant Eabani. » Tout devient clair ; l'histoire entre dans la légende et le mythe devient histoire ; l'Élamite Humbaba vaincu par Gilgamès, n'est autre que le roi d'Élam dont la stèle des vautours commémore la défaite. M. de M. est bien heureux, il distingue à coup sûr les rois sémites des rois coushites ou sumériens. Si M. l'abbé de M. était assyriologue, il connaîtrait les obscurités et les lacunes de l'histoire primitive de la Chaldée, la rareté et la pauvreté des documents, le vague et l'insuffisance des traductions ; il parsèmerait de quelques points d'interrogation son tableau des dynasties chaldéennes. Mais M. l'abbé de M. sait que Nemrod fut roi et il n'ignore pas où il régna. Il rappelle que Gilgamès était petit-fils de Cham et que « dans ses veines coulait le sang de son impudent aïeul » (p. 7). Il n'y a qu'à s'incliner ; on ne discute pas avec la foi. — M. l'abbé de Moor transcrit les *résumés* de M. Maspero et de l'abbé Sauveplane ; peut-être aurait-il pu s'en dispenser. — Il serait bon de commencer par étudier la légende de Gilgamès comme légende ou comme mythe, avant d'en faire un roman historique.

Henri HUBERT.

Georg BUSOLT, **Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaeroneia.** Bd. III, Th. 1 : Die Pentekontaetie, Gotha, Fr.-And. Perthes, 1897. Un vol. in-8° de XXII-592 pages.

Cette histoire de la Pentécontaétie a déjà paru dans la première édition du tome deuxième de l'ouvrage de M. Busolt. Quand une seconde édition devint nécessaire, les additions furent si considérables que l'auteur se vit obligé, pour ne pas accroître démesurément le volume, d'en retrancher ce qui en formait la dernière partie, c'est-à-dire l'histoire de la Pentécontaétie. Le présent volume est donc en réalité une deuxième édition ; quelques chapitres nouveaux ont été ajoutés sur les arts et sur les lettres. En revenant sur un sujet qu'il avait traité, il y a dix ans, l'auteur a eu beaucoup de choses à changer et à ajouter dans son premier travail ; il donne lui-même dans la Préface la liste des principaux changements qu'il a faits : il va plus loin ; il avoue qu'en revoyant son travail, il s'est aperçu que sa connaissance du sujet avait été la première fois insuffisante. Cet aveu montre combien sa conscience d'historien est inquiète et exigeante ; il fait d'autant plus honneur à M. B. qu'une des qualités, le plus généralement louées dans son ouvrage, est la sûreté des informations.

La Pentécontaétie, cette période de cinquante ans qui sépare les guerres Médiques de la guerre du Péloponnèse, est une des parties les plus importantes, mais aussi les moins connues de l'histoire grecque.

Athènes recueille le fruit des services qu'elle a rendus dans la guerre contre l'étranger; elle fonde son empire maritime; elle étend sa domination sur la Grèce centrale; un moment même, quand Sparte, ruinée par un tremblement de terre, est impuissante à résister à la révolte de ses sujets en Laconie même, Athènes peut aspirer à établir son empire sur la Grèce entière; elle laisse échapper l'occasion; et bientôt après, ses défaites en Égypte et l'établissement de la puissance thébaine qui s'affirme par la victoire de Coronée, marquent l'arrêt de l'expansion athénienne. A l'intérieur, le spectacle n'est pas moins intéressant; le parti démocratique, sous la direction de chefs comme Thémistocle, Ephialte, Périclès, prend une situation prépondérante. C'est aussi l'époque des grands chefs-d'œuvre : le théâtre brille d'un éclat incomparable avec Eschyle, Sophocle, Cratinus; le Parthénon, les Propylées s'élèvent sur l'Acropole. Malheureusement, nous n'avons pas pour cette grande époque d'ouvrage historique comme ceux d'Hérodote et de Thucydide; il nous faut reconstituer la suite des événements à l'aide de renseignements épars, incomplets, souvent contradictoires.

M. B. a voulu donner de cette période un tableau complet; le développement des lettres et surtout celui des arts est étudié avec autant de soin que les faits politiques; l'auteur a fait une grande place à l'histoire littéraire, et une plus grande encore à l'archéologie. On peut se demander si le plan qu'il a adopté est rationnel. On est étonné, par exemple, quand on voit le grand mouvement poétique, qui a suivi les guerres médiques, rattaché tout entier à l'histoire des tyrans de Syracuse. Sans doute Pindare, Simonide, Eschyle ont passé une partie de leur vie à la cour de ces princes; mais n'est-ce pas donner des idées peu justes que de faire d'un pays, si éloigné de la Grèce propre, le centre de la vie littéraire? Nous ne voulons pas parler des lacunes qui deviennent ainsi forcément inévitables; on pourrait en relever bon nombre dans l'ouvrage.

Voici à présent quelques observations de détail. M. B. croit à la paix de Callias entre Athènes et la Perse; il consacre à cette question une longue dissertation qui est certainement une des meillleures parties de l'ouvrage; il nous semble cependant que la conviction complète n'est pas faite. P. 51, à propos des métèques, M. B. ne mentionne pas l'ouvrage le plus important qui ait été écrit sur cette question, celui de M. Clerc (les *Métèques athéniens*, Paris, 1893); il ignore aussi l'article de M. P. Foucart sur Sophocle, proboulos sous le régime des Quatre-Cents (*Rev. de phil.*, 1897, p. 1). Nous avons beaucoup de peine à croire que la solde pour les hoplites ait été primitivement d'une drachme par jour, comme le dit M. B. p. 266 et 268; les deux seuls exemples bien sûrs (Thucydide, III, 17; VI, 31) sont donnés comme des faits exceptionnels; les autres textes (Thuc., VI, 8 : Aristoph., *Guêpes*, 684; *Corr. insc. att.* 179 b) ou bien ne sont pas clairs ou ne se rapportent pas à la question. Ce qui ne permet pas de croire que l'hoplite ait touché une solde si élevée, c'est que précisément cette solde d'une

drachme était donnée aux cavaliers et que les cavaliers touchaient une solde triple et même quelquefois quadruple de celle que touchaient les hoplites ; l'exemple donné par Thucydide V, 47 est probant : l'hoplite touche trois oboles, le cavalier une drachme; c'est aussi le chiffre que donne une inscription malheureusement mutilée, *Corp. insc. Att.*, I, 79, τοὺς ἱππέας δὲ δραχμὴν τοῦ ἐνιαυτοῦ, et alors on peut rapprocher de ces textes les chiffres qu'indique Démosthène (*Philippique*, 1, 28) : 10 drachmes par mois pour l'hoplite, 30 drachmes pour le cavalier (cf. nos *Cavaliers athéniens*, p. 346). Comme on le voit, les critiques que nous adressons à M. Busolt sont des plus légères; elles n'enlèvent rien au mérite d'un ouvrage qui est un instrument de travail absolument indispensable.

Albert MARTIN.

Palladii Rutilii Tauri Aemiliani, uiri inlustris, opus Agriculturae; ex recensione J. C. SCHMITTII (Bibliotheca scriptorum et romanorum teubneriana). Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCLXXXXVIII. XIII-269 pp. in-18. Prix : 5 Mk. 20.

M. Schmitt a publié en 1876 le premier livre de Palladius et en 1877 le quatorzième. En dehors de ces deux brochures, rares, nous n'avions pas d'autre secours que les anciennes éditions, notamment les collections d'écrivains agronomiques, dont la plus récente, celle de Schneider, est de 1795. L'édition complète que donne aujourd'hui M. S. comble donc une lacune.

Les manuscrits de Palladius sont assez nombreux. Ils forment deux groupes. Les uns présentent les treize premiers livres ; les autres, ont le quatorzième livre. Ce livre, écrit en distiques, avec sa préface particulière, forme comme un ouvrage séparé. C'est un exemple curieux de l'influence d'une tradition littéraire. On sait que Columelle a pris au sérieux la réserve de Virgile (*G.* 4, 148) qui laissait à d'autres le soin de traiter des jardins, et qu'il a joint à son traité un dixième livre en vers sur le sujet (cf. Colum., X, praef. 3). Palladius, à son tour, trouvant le dernier livre de Columelle sous cette forme métrique, s'est cru forcé de suivre ce modèle; ainsi s'expliquent les 85 distiques, de facture et de style assez rudes, qu'il nous a laissés sur la greffe. De la préface ressort que ce livre a été dès l'origine publié à part, et après les précédents. Il nous a été par suite transmis séparément dans des manuscrits de la Renaissance, tandis que les treize premiers livres étaient souvent copiés dans le cours du moyen âge et servaient à cette époque de manuel d'agriculture. M. S. n'a consulté que cinq de ces manuscrits; les uns n'ont que le XIV[e] livre, les autres présentent l'ouvrage complet par suite de la réunion des deux parties. Aucun n'est antérieur au XV[e] siècle.

L'autre partie se trouve dans nombre de manuscrits du moyen âge.

Le plus ancien est le manuscrit de Laon 426 *bis*, du XI[e] siècle. M. S. les divise en trois groupes, suivant qu'ils présentent ou non d'une manière plus ou moins suivie des corrections de seconde main, suivant qu'ils paraissent ou non remonter à un exemplaire où les mots n'étaient pas séparés. Ces critères me paraissent insuffisants. Il est inutile de les discuter. M. S. parle aussi d'interpolations plus ou moins nombreuses, sans préciser.

Parmi les manuscrits décrits et collationnés par M. Schmitt, se trouve le ms. de Paris B. N. lat. 6830 E, daté par lui du XI[e] siècle; je le croirais plutôt du X[e] siècle. M. S. a eu tort de faire entrer dans le titre de Palladius donné par ce manuscrit les mots : *De generali praecepto agriculturae*. Ces mots, mis un peu en haut de la page et d'une écriture peut-être postérieure, sont le titre courant du livre I[er], déduit par un lecteur des dernières lignes de ce livre (« expletis his, quae pertinent ad *generale praeceptum*, nunc... explicabimus... » I, 42, 4). Ce manuscrit présente en effet pour chaque livre un titre courant. Il eût été intéressant de signaler une note du feuillet de garde qui nous apprend que le manuscrit a appartenu à la Trinité de Vendôme. Le ms. 6830 F, du même fonds, présente une particularité très importante que M. S. n'a pas signalée : c'est que le Palladius est formé de deux parties qui ne paraissent pas être de la même date. Les deux premiers quaternions ont les caractères de l'écriture du XII[e] siècle ou du commencement du XIII[e] ; la suite est du XIII[e] siècle avancé, avec un changement d'écriture au f° 26a . Ce manuscrit offre une autre singularité; ce sont, au commencement des livres, un large blanc réservé au milieu de l'écriture, de forme généralement rectangulaire, au commencement des livres II et III (ff. 17b 23a) en forme d'un vaste cercle tracé au compas. Ces blancs ne s'expliquent pas par la nécessité de garder une place pour les initiales, qui sont peintes à côté. Je crois qu'ils étaient destinés à recevoir des enluminures représentant les travaux des douze mois; un système analogue d'illustration, mais combiné avec la figuration des initiales, se retrouve dans le manuscrit de Palladius qui a appartenu à Pétrarque [2]. Ce qui confirmerait cette hypothèse, c'est qu'il n'y a pas de blanc au livre I[er]. Après le XIII[e] livre de Palladius, sont groupées une série de notices et de recettes dont on trouvera les rubriques en notes; elles peuvent servir à déterminer les manuscrits qui se rattachent au même groupe [3].

1. F. Plessis, *Études critiques sur Properce et ses élégies*, p. 11.

2. Vat. 2193. Cf. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 294. Ce manuscrit est mentionné p. x par M. Schmitt, qui le date du XV[e] siècle! « Il était constitué au plus tard en 1348 », dit M. de Nolhac. Naturellement M. S. ne parle pas des annotations si intéressantes de Pétrarque et ignore les diverses publications de M. de Nolhac. Il faut ajouter que les collations de M. S. remontent à 1874 et à 1875.

3. De hedera et de lacca. — De aurea scriptura. — Ex ere argentum uel elidrium facies sic. — Auri confectio. — Viridis coloris confectio. — Confectio lazur (*var.*

M. S. ne paraît pas avoir connu les manuscrits de l'ancien supplément latin, ou s'il les a connus, il les a négligés pour des raisons que nous ne savons pas. Ils sont au nombre de trois. L'un, ms. 15112, de Saint-Victor, du xiv[e] siècle, n'offre rien d'intéressant. Mais le 11212 est du commencement du xiii[e] siècle et contient à la fin les mêmes recettes et le même explicit que le ms. 6830 F, avec quelques variantes provenant d'erreurs de lecture. Il parait dériver d'un exemplaire très analogue, autant qu'on peut en décider après un examen superficiel. Enfin le ms. 10264 est probablement sans importance pour la critique du texte de Palladius dont il ne contient que le premier livre (ff. 172a -183a). Il a un autre genre d'intérêt. C'est un recueil de traités et de tables astrologiques, formé par un curieux dans la seconde moitié du xv[e] siècle, au cours peut-être d'un voyage en Italie. Chacune de ces copies est datée. A la fin du livre de Palladius, on lit : « 24 decembris 1478 ». Ailleurs la note est plus complète : « 19 septembris 1477.,.. Neapoli per A. de bruxella ex exemplari corrupto ». Le nom de *A. de bruxella* et l'indication *Neapoli* reviennent plusieurs fois.

Mais ceci est étranger à Palladius. Il faut remercier M. Schmitt, malgré certaines imperfections de sa méthode, de nous en avoir donné un texte abordable et d'avoir, pour la première fois, fourni à nos recherches une base un peu solide par la collation des principaux manuscrits [1]. On pourra maintenant étudier avec plus de fruit un ouvrage si intéressant pour l'histoire de la langue et des superstitions antiques. A cet égard, il est regrettable que l'éditeur n'ait joint à sa publication aucune espèce d'index.

Paul Lejay.

Texts and Studies, Contributions to Biblical and Patristic Literature edited by J. A. Robinson. Vol V; Cambridge, at the University Press, in-8 :

N° 2 : **Clement of Alexandria, Quis diues saluetur**, by P. M. Barnard; 1897, xxx-66 pp. ; prix : 3 sh.

N° 3 : **The hymn of the soul**, by A. A. Bevan; 40 pp.; prix : 2 sh.

L'introduction de M. Barnard est une étude complète et neuve de la

---

iarim). — Compositio similiter. — De dispositione fabriceae. — De fabrica in aqua. — De malta. — Auri inscriptio. — Aliter. — Auri scriptio sine auro. — Aliter sine auro. — Scriptura in cartis, in marmore, uitro, aurei coloris. — Explicit huius labor libri. Et explicit liber et est labor. — Le fragment de Varron relié avec le Palladius provient d'un autre manuscrit, plus petit, sur papier, daté de 1414.

1. Les manuscrits palatins que M. S. a cherchés en vain à la Vaticane en 1875, seraient-ils retournés comme d'autres à Heidelberg en 1815, après avoir passé par Paris ? — P. viii, le ms. 6830 D a une lacune qui commence en réalité après les mots : » aerem surgere uideris *et uelut rorem* », et le texte recommence à « *uiridi* inulam siccam ». — P. x, l. 7, lire : Laurentianus 47, 33. Au moment où je corrige les épreuves de cet article, je reçois le fascicule de la *Bibliotheca patrem latinorum britannica* de H. Schenkl, consacré à Cambridge, Trinity College, et je vois mentionné (2413) un manuscrit du xii[e] s. contenant la première partie de Palladius (O 3, 42).

tradition du texte de Clément d'Alexandrie. Le premier paragraphe concerne le manuscrit du *Protrepticus* et du *Pédagogue*. M. B. montre que le manusctit de Modène gr. 126 est identique au Carpensis de Vettori. Tous les manuscrits sont dérivés du célèbre manuscrit d'Aréthas (Paris gr. 451); pour les lacunes de ce manuscrit, il faut établir le texte sur les manuscrits de Modène et de la Laurentienne (V 24); ce dernier est une copie altérée de l'original. Comme les *Stromates*, les *Excerpta* et les *Eclogae* se trouvent seulement dans le manuscrit de la Laurentienne V 3, dont Paris sup. gr. 250 est une copie, M. B n'a rien à ajouter à ce que nous savons déjà. Mais pour le *Quis diues*, il apporte un document nouveau et très précieux, le manuscrit de l'Escurial Ω III 19, du XI[e] siècle. Ce manuscrit est la source du seul manuscrit connu d'après lequel Geisler avait publié le discours en 1623, un Vaticanus du XVI[e] siècle. Malheureusement la perte d'un feuillet oblige de recourir à d'autres sources, notamment à un extrait d'Eusèbe. C'est l'occasion pour M. B. de nous donner des renseignements intéressants sur les manuscrits de l'*Histoire ecclésiastique*. Un dernier paragraphe est consacré aux florilèges du *Quis diues* : *Melissa Antonii, Loci communes* de Maxime, *Sacra parallela*. On voit comment M. Barnard a été amené beaucoup plus loin qu'il n'avait pensé et a écrit un mémoire qui renouvelle pour une bonne partie la critique du texte de Clément. A l'édition, il a ajouté des notes où il discute les passages difficiles et donne la bibliographie récente. Un appendice contient des renseignements sur des extraits de Clément d'après des manuscrits non encore étudiés et surtout deux pages inédites tirées du manuscrit de l'Escurial Y III 19; elles semblent bien être de Clément d'Alexandrie et proviennent peut-être du Προτρεπτικὸς εἰς ὑπομονήν mentionné par Eusèbe (*H. E.* VI 13). A signaler aussi l'index détaillé des mots grecs qui termine cette brochure.

Le morceau publié et traduit par M. Bevan fait partie des Actes de saint Thomas contenus dans le manuscrit syriaque Br. Mus. Add. 14645, du X[e] siècle. C'est un hymne gnostique, où l'on retrouve les principales « hérésies » que saint Ephrem reprochait à Bardesanes. Le texte que M. Bevan a eu l'heureuse idée de mettre ainsi à la portée de tous les théologiens, permettra de revenir sur l'histoire de cette phase obscure du gnosticisme et sur la véritable nature des tendances scientifiques et religieuses de Bardesanes.

Paul Lejay.

Œuvres complètes de Bartolomeo Borghesi, tome X : *Les préfets du prétoire*. Paris, Imprimerie nationale, 1897, in-4 en deux parties, 835 pages.

Le tome X des *Œuvres de Borghesi* est tout entier consacré aux

Préfets du Prétoire. Il est divisé en deux parties : I. *Les Préfets du Prétoire d'Auguste à Constantin;* II. *Les Préfets du Prétoire depuis Constantin.* Cette seconde partie est de beaucoup la plus considérable; elle se subdivise elle-même en cinq chapitres : 1° *les Préfets d'Orient;* 2° *les Préfets d'Illyrie;* 3° *les Préfets d'Italie;* 4° *les Préfets d'Afrique;* 5° *les Préfets des Gaules.*

Cette importante publication est appelée à rendre les plus grands services aux historiens de l'empire romain. Non seulement tous les préfets du prétoire aujourd'hui connus y sont rangés, dans chaque section, par ordre chronologique; mais encore tous les renseignements littéraires, épigraphiques ou juridiques, qui concernent chacun d'eux, sont réunis, étudiés et commentés. Dans ces deux volumes compacts, on ne trouvera point d'exposé synthétique, de théorie générale ou de thèse longuement développée sur la préfecture du prétoire. C'est spontanément, pour ainsi dire, que d'intéressantes conclusions historiques se dégagent de cette série de documents. N'est-il point remarquable, par exemple, que la liste des préfets du prétoire d'Italie ne soit pas interrompue après 475, et que cette préfecture n'ait pas été emportée dans la tourmente qui s'abattit sur Rome et sur la péninsule tout entière à la fin du ve siècle? « Odoacre, dit M. Cuq, et les rois ostrogoths Théodoric, Athalaric et Vitigès, ne supprimèrent pas les préfets chargés d'administrer l'Italie. Lorsque, en 540, Justinien eut vaincu Vitigès et soustrait l'Italie à la domination des Ostrogoths, les préfets d'Italie relevèrent désormais des empereurs d'Orient. » De même le titre de *préfet des Gaules* subsista jusque vers le milieu du vi^e^ siècle; le dernier personnage qui le porta, Martias, était contemporain des fils de Clovis; il n'administrait, il est vrai, que les parties de la Gaule rattachées au royaume des Ostrogoths. Quant à la préfecture d'Afrique, elle fut créée par Justinien après la chute du royaume vandale, et elle disparut lorsque les Arabes chassèrent les Byzantins de l'Afrique du nord

On sait que la publication complète des *Œuvres de Borghesi* a été entreprise, sous les auspices du gouvernement français, par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. La tâche fut toujours lourde; elle ne l'a jamais été plus que pour ce tome X. Confiée à MM. Héron de Villefosse et Cuq, elle a été menée à bien par eux avec le concours du regretté Waddington. Bien que le nom de Borghesi figure seul dans le titre et sur la couverture du volume, ce volume est vraiment une œuvre française. « Les *schede* des *Praefecti praetorio*, dit M. Héron de Villefosse dans un court avertissement, n'existaient qu'à l'état embryonnaire. Non seulement les notes manuscrites de Borghesi étaient incomplètes, mais les fiches d'un grand nombre de préfets manquaient absolument. » Ainsi Borghesi n'avait retrouvé que quatre préfets d'Afrique : la série établie par les éditeurs français en compte vingt. Une disposition typographique très simple a mis en évidence la part considérable des savants français dans cette œuvre. Tout ce qui, dans le

texte ou dans les notes, est placé entre parenthèses, leur appartient. Les additions non signées sont de M. Cuq; celles de MM. Héron de Villefosse et Waddington sont suivies de leurs signatures. Il suffit de feuilleter même rapidement les 835 pages de ce double volume pour constater que la plus grande partie du travail a été faite par les collaborateurs de Borghesi. Est-il besoin d'ajouter qu'ils y ont apporté le soin le plus minutieux et une rare compétence?

J. Toutain.

Kalendarium Manuale utriusque ecclesiae orientalis et occidentalis; auctius atque emendatius iterum edidit Nicolaus Nilles. Tomus II; Œniponte, Rauch (K. Pustet), 1897. xxx-869 pp. in-8. Prix : 12 fr. 50.

Dans ce deuxième volume, le P. Nilles traite du propre des saints. Nous avons à louer ici la même érudition, la même abondance de renseignements puisés aux sources les moins accessibles, la même connaissance approfondie des variétés rituelles que dans le premier volume. Le livre I n'a d'autres divisions que celles de l'année liturgique grecque : Τριώδιον, du dimanche du publicain et du pharisien (IVe après l'Épiphanie) au samedi saint; Πεντηκοστάριον, de Pâques au dimanche de tous les saints (Ier après la Pentecôte) ; Ὀκτωήχος, pour le reste de l'année. En tête de cette dernière partie se trouvent traitées quelques matières d'importance générale, notamment la division des évangiles entre les dimanches de l'année. A la fin de la même partie un paragraphe est consacré aux fêtes populaires des Italo-Grecs. Il s'est produit un mélange entre les usages grecs et les usages latins; mais tandis que les Grecs de Sicile et de Rome célèbrent les fêtes latines de saint Joseph au 19 mars, de la Toussaint au 1er novembre et de la Commémoraison des morts au 2 novembre, ceux de Calabre ont gardé les dates du calendrier grec pour ces trois solennités (le dimanche après la Nativité du Christ, le premier dimanche après la Pentecôte et le samedi après la Septuagésime).

Le deuxième livre rendra peut-être encore plus de services aux travailleurs. Il comprend cinq chapitres sur l'année ecclésiastique des Arméniens, des Syriens d'Antioche, des Syro-Chaldéens de Malabar, des Chaldéens catholiques et des Nestoriens, et enfin des Coptes. Il faut remarquer surtout dans cette partie le calendrier de l'Église du Malabar et les jeûnes spéciaux à cette Église (celui du 13 septembre prouve que la fête de la Croix, au 14 septembre, est la fête primitive; cf. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 263); le calendrier copte, avec ses fêtes spéciales du Christ et des personnages bibliques (y compris les quatre animaux de l'Apocalypse, 16 novembre; les vingt-quatre vieillards, 2 décembre).

Un index alphabétique très détaillé rendra facile le maniement des

deux volumes du P. Nilles, véritable trésor d'informations sûres et étendues.

Manuel DOHL.

L'Estoire de la guerre sainte, histoire en vers de la troisième croisade (1190 = 1192) par AMBROISE, publiée et traduite d'après le manuscrit unique du Vatican et accompagnée d'une introduction, d'un glossaire et d'une Table des noms propres, par G. PARIS, Paris, imprimerie Nationale, 1897, in-4 de xc-579 p. (dans la *Collection des Documents inédits sur l'histoire de France*).

Ce qui caractérise ce volume, l'un des plus précieux de l'admirable collection où il vient d'entrer, c'est que son intérêt philologique ne le cède en rien à son intérêt historique. On ne saurait reprocher à l'éditeur d'avoir exagéré celui-ci : « La découverte de ce poème, dit-il (p. LVIII), aurait fait sensation dans le monde des historiens si le contenu n'en avait pas été connu depuis longtemps par la traduction latine. Même à côté de l'*Itinerarium Ricardi*, l'*Estoire de la guerre sainte* conserve le grand mérite de donner le récit dans sa forme originale et tel que l'a conçu l'auteur, et de nous transmettre les discours, les entretiens, les impressions passagères, les sentiments profonds des Croisés de 1189, dans toute leur fraîcheur et leur naïveté. » Il suffit, pour comprendre la profonde justesse de ces lignes, de placer en regard l'un de l'autre un chapitre de la traduction du chanoine Richard et le passage correspondant de l'original. Certes, le traducteur a accompli sa tâche avec une fidélité louable et rare à son époque ; il n'a rien omis d'essentiel et n'a guère ajouté que des ornements de pure rhétorique et d'inoffensives réminiscences de l'antiquité ; mais c'est ce vêtement même qui choque, jeté sur des personnages du XII[e] siècle, comme un perpétuel anachronisme, et l'on sent que l'on quitte l'ombre de l'école pour le plein air de la réalité, quand, abordant le texte français, on y retrouve la justesse du ton et la vivacité de tour qui font le charme de ce genre si français, dont il est un des premiers monuments. L'œuvre d'Ambroise, en effet, ajoute M. G. Paris, « a ce grand prix d'être — à part la chronique anglo-normande de Jordan Fantosme et la sèche relation en prose d'Ernoul, — le plus ancien texte d'histoire contemporaine écrit en français qui nous soit parvenu... ; elle a, par le fait que l'auteur ne raconte que ce qu'il a vu, un caractère qui la rapproche des Mémoires ; et, consacrée également à l'histoire d'une croisade par un témoin oculaire, elle doit prendre place désormais en tête des mémoires plus célèbres, mais postérieurs, que composèrent sur leurs expéditions d'Orient Geoffroi de Villehardouin, Robert de Clari et Jean de Joinville ». Cet intérêt de l'œuvre explique la peine qu'a prise l'éditeur. Dans le travail très considérable et très complexe qu'il a fourni, je ne sais si de plus compétents réussiront à découvrir quelques imperfections de détail, et, à la vérité,

j'en doute fort : on me permettra, pour moi, de me borner par une rapide analyse, à en donner une idée.

M. Paris, après avoir rectifié les notices antérieurement consacrées au manuscrit (p. I ss.), recherche quelle était la condition de l'auteur et émet à ce sujet (p. VI) une hypothèse très vraisemblable, à savoir qu'il aurait suivi, en qualité de jongleur, l'armée des croisés et qu'il aurait, une fois rentré en France (vers 1195-1196) rédigé son récit sur des notes prises au jour le jour; ce qui est certain en tous cas, c'est qu'il était sujet, non de Philippe-Auguste, mais de Richard, pour lequel il professe un dévouement enthousiaste, et que son pays d'origine était la Normandie orientale (très probablement les environs d'Évreux). L'étude de la langue du poème (p. XIII) confirme absolument les précédentes déductions : ce long paragraphe constitue une des parties les plus importantes de l'introduction : les recherches sur la rime et la mesure chez Ambroise formeront un précieux chapitre de l'histoire de notre ancienne versification; quant à l'étude sur la langue proprement dite, fondée sur ces recherches, elle est comparable à celle dont l'auteur fit jadis précéder sa célèbre édition du *Saint Alexis*. Bien qu'elle soit, grâce aux progrès de la science, moins féconde en nouveautés, il est superflu de dire que les mieux informés trouveront à s'y instruire; mais surtout les débutants puiseront dans cette analyse philologique si précise et si sûre une foule d'indications que ne fournissent pas les manuels élémentaires; si je signale ce point, c'est qu'il ne me paraît nullement indifférent qu'on puisse trouver dans toutes nos bibliothèques publiques — car j'imagine que la *Collection des Documents inédits* ne manque à aucune — un travail digne de tout point d'être pris pour modèle dans un genre d'études difficile, et que beaucoup, faute de direction, hésitent à aborder. Puis vient (p. LIII) l'appréciation de la valeur littéraire et historique du poème, récit « remarquablement net et clair dans l'expression du détail, avec, çà et là, un trait quelque peu pittoresque ou pathétique ..., sans vues générales, ni observations profondes », mais qui a pour nous ce mérite de représenter exactement « l'opinion de *la menue gent*, dont l'auteur a peint les sentiments avec la naïveté d'un cœur simple et passionné. »

M. Paris examine ensuite (p. LIV) la traduction latine [1], et institue une comparaison détaillée entre elle et l'original [2]. Il établit en termi-

1. Voy. p. LIX ss. l'ingénieuse explication du fait très singulier que le traducteur, qui ne fait pourtant point l'effet d'un plagiaire, se donne dans son prologue comme témoin oculaire des événements qu'il relate, et (p. LXVII ss.) la réfutation, intéressante au point de vue de la méthode, de l'argumentation par laquelle M. Stubbs essayait jadis de démontrer que la version latine était l'œuvre originale.

2. L'étude de cette traduction, faite sur un texte plus voisin de l'original que le nôtre, a maintes fois amené M. Paris à reconnaître dans celui-ci des lacunes et à y corriger de mauvaises leçons. Je ne puis qu'indiquer ici l'étude très serrée (p. LXXIV) par laquelle il arrive à reconstituer le poème (probablement français) qui fut la source commune du livre I de l'*Itinerarium* et du passage correspondant d'Ambroise.

nant que le récit d'Ambroise n'a été connu directement d'aucun des écrivains anciens ou modernes qui ont raconté la troisième croisade : c'est donc un très heureux hasard « qu'un copiste anglo-normand, à la fin du XIIIe siècle, ait eu l'idée de le transcrire, et que sa copie soit parvenue jusqu'à nous » ; autrement nous ne connaîtrions même pas le nom de cet honnête pèlerin qui a tant fait pour la gloire de ses frères d'armes, et qu'on avait été tenté, jusqu'à ces derniers temps, de dépouiller au profit de son traducteur. Le texte est établi avec le soin et la science consommée dont le nom de l'éditeur était d'avance un sûr garant. Malgré les très nombreuses fautes du manuscrit, bien rares sont les passages où il n'ait pas réussi à reconstituer un texte ou sûr ou du moins très plausible [1]. Le texte est suivi d'une traduction où l'aisance s'allie à une scrupuleuse fidélité et qui permettra aux personnes les moins familières avec l'ancienne langue d'utiliser ce précieux document historique. Enfin, le volume se termine par un glossaire et une table des noms propres. Le glossaire, qui n'est pas, au point de vue philologique, moins important que l'étude linguistique signalée plus haut, comprend toutes les formes verbales, et donne, à côté de l'explication de chaque mot, celle des locutions où entre ce mot avec quelque particularité de sens ; la langue de l'auteur abondant en termes rares ou difficiles, ce glossaire fournit une importante contribution à la lexicographie de l'ancien français [2]. La table des noms propres, renvoyant à tous les passages où chaque nom est cité [3], et en donnant l'analyse, devient par là même une table analytique des matières. On voit que rien n'a été épargné pour rendre agréable et facile, autant que profitable, l'usage de ce beau volume, véritable modèle dont il est facile de se proposer l'imitation, mais à la perfection duquel il ne sera pas donné à tous d'atteindre.

A. JEANROY.

---

1 On trouvera, soit en note à la traduction, soit au glossaire, une quantité d'additions ou corrections au texte (toutes commodément réunies dans une table générale) qui l'améliorent très sensiblement : le retard apporté à la publication — et dont l'éditeur se borne à s'excuser modestement quand il pourrait alléguer tant d'excellents motifs — aura eu du moins cet excellent résultat de lui donner le temps de soumettre son propre travail à la critique la plus approfondie et la plus éclairée que celui ci pût trouver. — M. Paris avait d'abord songé, nous dit-il, à récrire le poème dans la langue présumée de l'auteur, mais il lui a paru plus prudent de reproduire le manuscrit tel qu'il est, en n'y introduisant que les corrections exigées par la mesure, la rime ou le sens.

2. Voy. par exemple les articles *dessaietes*, *embraier*, *gaudon*, *gobelin*, *irele*, *leonardie*, *moller*, *paestre*, *raosche*, *reboc*, *rostllier*. Tous ces mots manquent à Godefroy.

3. La prononciation exacte de chacun est fixée par la mention des mots avec lesquels il rime.

J. B. Supino. **Il Camposanto di Pisa** Firenze, fratelli Alinari, in-8 de 320 p. illustré de typogravures.

Les frères Alinari, les célèbres photographes de Florence, ne se contentent pas de fournir aux historiens de l'art italien une source inépuisable de documents fidèles; ils ont entrepris, depuis quelques années déjà, de mettre ces documents à la portée des bourses modestes, par des monographies illustrées dont ils demandent le texte aux érudits les plus compétents. C'est ainsi que M. Supino, conservateur du Musée National de Florence, a rédigé, sur le Campo Santo de Pise, une étude descriptive qu'accompagnent les reproductions de toutes les fresques. Les conditions économiques de la publication ont imposé malheureusement un format bien exigu, où certaines fresques aux proportions colossales, comme le Triomphe de la Mort, le Jugement Dernier, ou la Tour de Babel, se transforment en miniatures. Pour les œuvres trop détériorées, c'est-à-dire pour une bonne part des peintures de Benozzo, l'illustration, très judicieusement, complète les jolis détails qui ont pu être photographiés par des fac-similés réduits, mais fort nets, des vastes gravures de Lasinio.

M. Supino, avant d'habiter Florence, fut quelques années citoyen de Pise. Il y organisa un musée admirable. Il étudia, avec la plus grande sagacité, les sculptures et les fresques pisanes, et les lecteurs de l'*Archivio storico dell'Arte* n'ont pas oublié ses articles. Son travail sur le Campo Santo est des plus importants. Il complète par de nouvelles recherches les précieuses découvertes de Ciampi et de Bonaini; il nous donne la première histoire complète du merveilleux monument. Histoire complète autant qu'il se peut, dans l'état actuel des archives pisanes; on sait que les documents essentiels, la plupart des comptes de la fabrique au xiv[e] siècle, ont péri dans un incendie, n'ayant pas été copiés, à peine consultés. M. S. groupe et commente les épaves subsistantes. Parmi les documents inédits dont il nous fait part, il faut citer ceux qui concernent Mantegna et Botticelli, dont on ignorait qu'ils fussent allés à Pise. Il est avéré désormais que Mantegna a peint au Campo Santo, en 1467, quelqu'une des compositions qui ont disparu sans laisser de traces; quant à Botticelli, qui avait commencé de travailler au Dôme, en 1474, il se dégoûta de sa besogne et partit, la laissant inachevée (p. 28-29). D'intéressants détails viennent s'ajouter à ce que nous savions par Ciampi des verrières détruites au xvi[e] siècle (p. 22-24). Enfin, le volume se termine par la publication d'un texte italien de la Renaissance, une description en stances rimées des Beautés du Campo Santo, dont l'imprimé, sans doute unique, est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris (p. 299-317).

Les controverses sur l'attribution à tel ou tel peintre florentin, siennois ou pisan, du célèbre cycle du Triomphe de la Mort, du Jugement et de la Vie Contemplative, sont toujours ouvertes; la publication de M. S.

ne suffira pas à les conclure. Pareille discussion ne peut s'entreprendre sans gravures à l'appui; et c'est bien ainsi que M. S. s'efforce à nous convaincre qu'il faut désormais tout donner au pisan Traini; il avait déjà, et plus abondamment, établi ses preuves dans l'*Archivio storico dell'Arte;* je ne saurais y revenir ici. Un point semble gagné, grâce à ces minutieuses analyses (auxquelles il faut joindre de fines considérations de M. Thode, dans le *Repertorium für Kunstwissenschaft* de 1888) : un maître pisan a terminé les fresques. En est-il le véritable auteur? cela ne semble nullement prouvé. Quant au légendaire Buffalmacco, auquel une tradition confirmée par l'autorité de Ghiberti fait peindre dans le Campo Santo « de nombreuses histoires », il paraît difficile, en l'absence d'aucun point de comparaison, de l'introduire dans le débat, autrement que par une hypothèse très hasardeuse, qui d'ailleurs n'épouvante point M. Thode. Je regrette que M. Supino se montre respectueux des fables de Vasari jusqu'à fermement admettre que la grande Assomption peinte au-dessus de la porte d'entrée, à l'intérieur du Campo Santo, soit une œuvre de Simone Martini. La description des fresques de Spinello Aretino, de Francesco da Volterra, de Pietro di Puccio, enfin du merveilleux cycle de Benozzo Gozzoli, est aussi complète et fidèle que possible.

André PÉRATÉ.

A. LUZIO. **Spigolature Folenghiane.** Bergamo, 1897; in-4°, 38 pages.
P. TOLDO. **L'arte italiana nell'opera di F. Rabelais.** Extrait de l'Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen, Band C, Heft 1/2; 46 pages.

Ces deux brochures sont d'intéressantes contributions à l'étude des sources italiennes de Rabelais, question depuis longtemps posée, mais encore imparfaitement élucidée. M. Luzio, qui a déjà consacré d'importantes publications à l'œuvre de Folengo, donne ici des renseignements précis sur les notes marginales, dont est accompagné le texte du *Baldus* dans l'édition de 1521 (dite la *Toscolana*); il montre que, selon toute vraisemblance, c'est cette édition que Rabelais a eue sous les yeux, et il insiste sur deux ou trois passages (notamment sur la librairie de Saint-Victor, II, 7) où l'influence de Folengo sur l'auteur de Pantagruel est plus particulièrement sensible. Ce sont des notes brèves, mais précises, solides, et dont il faudra tenir compte. — Tout différent est l'article de M. Toldo, qui n'a pas prétendu sans doute épuiser, en une quarantaine de pages, un sujet aussi vaste que celui qu'annonce le titre de son étude. Nous avons déjà loué ici, comme elles le méritent, l'érudition et la conscience de M. Toldo, ainsi que l'importance des rapprochements qu'il lui a été donné de faire entre des œuvres françaises et italiennes de la Renaissance; cette fois encore il signale des analogies frappantes et inédites, entre Rabelais d'une part, et de l'autre Folengo, le Songe

de Polyphile et Masuccio. Beaucoup d'autres rapprochements, l'auteur est le premier à l'avouer, sont moins probants ou moins nouveaux ; pourquoi s'y arrêter alors? pourquoi vouloir tout dire, même ce qui a déjà été bien dit par d'autres, même ce que l'on ne précise pas plus que ses devanciers? Si c'est une dissertation d'ensemble sur les sources italiennes de Rabelais que nous présente M. Toldo, il y a bien des parties superficielles ; si ce n'est qu'une contribution sur un certain nombre de points particuliers, il y a bien des inutilités. Ces réserves faites sur la composition de ce travail, disons bien vite qu'on ne le consultera ni sans intérêt ni sans profit [1].

H. Hauvette

Richard Garnett. **A History of Italian Literature**. London, W. Heinemann, 1898 ; in-8°, xii-431 pages.

Ce volume est le quatrième d'une série intitulée : *Short Histories of the Literatures of the Wold*, publiée sous la direction de M. Edmund Gosse. Tout ce que l'on peut demander à ce genre d'ouvrages, destinés à la vulgarisation, c'est de l'exactitude dans l'exposé des faits, de la netteté et de la justesse dans les idées générales. Sur le premier point il faut rendre justice à M. Garnett ; son information est en général bonne, et les critiques de détail que l'on pourrait lui adresser n'empêchent pas qu'il ne soit bien au courant des plus importants travaux de la critique moderne. Sur ses jugements et sa méthode au contraire, il y aurait bien à dire. Outre que le plan est souvent défectueux (il faut, par exemple, aller chercher Giovanni Villani, mort en 1348, dans le chapitre sur le xv[e] siècle, ainsi que Dino Compagni, mort en 1324, dont M. Garnett, il est vrai, considère la Chronique comme une falsification composée vers 1450 !), les idées générales exposées çà et là sont assez singulières. On ne peut retenir un sourire, par exemple, quand on lit, dès les premières lignes de la préface, que la littérature italienne est « la plus grande du monde après les littératures grecque, latine et anglaise » ; et quelques lignes plus bas : « les Italiens ont commencé à instruire les autres nations bien avant de trouver chez elles de quoi s'instruire », ce qui surprend, quand on songe à ce qu'a été pour l'Italie la littérature épique, lyrique et allégorique de la France du xi[e] au xiii[e] siècle ; mais M. G. s'explique : « l'Italie ne doit rien à Chaucer, Spenser ou Milton, mais Chaucer, Spenser et Milton lui doivent infiniment ». Décidément la France n'existe pas pour M. Garnett ; et, en effet, s'il reconnaît l'influence des troubadours de Provence sur les premiers poètes lyriques d'Italie, il se garde bien de dire que Brunetto Latini a écrit le *Trésor* en français, et que les voyages de Marco Polo ont été rédigés en fran-

---

1. En rendant hommage à la correction avec laquelle sont imprimées les nombreuses citations françaises, signalons le lapsus qui fait dire à l'auteur que Margutte est un héros de Berni (p. 127).

çais par un certain Rusticien de Pise, qui n'est même pas nommé, bien qu'il ait joué un certain rôle dans l'histoire de la littérature romanesque en Italie C'est à propos de l'origine de la poésie chevaleresque que M. Garnett a dû être le plus embarrassé; mais il n'en laisse rien voir : il se contente de nommer la Chanson de Roland, en insistant sur l'importance d'un « remarquable livre », la chronique latine du pseudo-Turpin, dont il se plait à penser que l'auteur était espagnol, et de laquelle il passe directement aux *Reali di Francia* (p. 127-128). C'est un parti-pris; il n'est probablement pas fait pour déplaire aux lecteurs d'Outre-Manche.

H. Hauvette.

The construction of *eya* with the conjunctive verb in old basque, by E. S. Dodgson (extrait des *Transactions of the philological society*). Londres, 1898, 11 p. in-8°.

On retrouve dans cette brochure, à un moindre degré que d'habitude peut-être, l'incohérence et le manque de méthode qui caractérisent les publications de l'auteur. Il y a mis de tout, et même des choses intéressantes, car M. Dodgson est fort instruit et très au courant de tout ce qui concerne le basque. Il rapporte entre autres un mot de M. Antoine d'Abbadie qui est parfaitement absurde : « Basque grammar bas still to be written, and it should be written in english »; cette boutade, si elle est authentique, prouverait seulement une fois de plus que M. d'Abbadie, excellent mathématicien et astronome de mérite, était un linguiste des plus médiocres.

La question principalement étudiée par M. D. est la suivante : d'où vient la finale *enetz*, *enez*, ou *enz* des phrases basques interrogatives avec *eya*, *ea*, *hea* « si » précédent, comme dans : *eya Iaincoaganic diradenez* « (je demande) s'ils sont de Dieu »? Le prince L.-L. Bonaparte voyait, paraît-il, dans ces formules la forme conjonctive du verbe en *n* avec la négation *ez* et proposait de traduire, par exemple : « s'ils sont de Dieu *ou non* ». M. D. combat cette opinion, mais sa discussion est un peu confuse. Évidemment, si le prince L.-L. Bonaparte voit dans *diradenez* une contraction de *diraden edo ez* (qu'ils soient ou non), il se trompe; mais s'il suppose que la finale en *z* est formée par la négation mise là pour amplifier, si j'ose m'exprimer ainsi, le caractère dubitatif de la question, pour en préciser la solution négative, pour jouer en quelque sorte le rôle de notre « n'est-ce-pas? », l'opinion est parfaitement soutenable. Les objections de M. D. sur la réduction euphonique de *ez* à *z*, sur la présence dans certains cas du *ba* positif, ne portent pas; ce qui est plus sérieux, se sont les exemples en *ez* sans *eya* (si, utrum, whether) ou au contraire les exemples de *eya* avec le conjonctif simple sans *ez*. Pour M. D. le *z* est tout simplement le suffixe instrumental

de la forme conjonctive déclinée. La question est intéressante et mérite qu'on la discute de très près; je ne serais pas éloigné de croire que M. Dodgson est dans le vrai.

Julien Vinson.

Régi magyar Kœnyvtar. (Ancienne bibliothèque hongroise) rédigée par M. Gustave Heinrich. Budapest, Franklin, 1897.

A Székelyek Erdélyben. (Les Sicules en Transylvanie) poème d'Alexandre Székely édité par Gustave Heinrich, 122 p.

Palos iskola-dramak. (Drames scolaires des Paulistes du xviiie siècle) édités par Joseph Bayer, 80 p.

Csiksomlyoi nagypénteki miszteriumok. (Mystères de la Passion de Csiksomlyo) édités par Arpard Fülœp, 242 p.

Heltai Gaspar Esopusi meséi. (Fables ésopiques de Gaspard Heltai) éditées par Louis Imre, 304 p.

Le savant professeur de l'Université de Budapest, M. Gustave Heinrich, vient de lancer une collection dont tout le monde, en Hongrie, sentait le besoin. Il était, en effet, nécessaire de rendre accessibles, par de bonnes réimpressions, soit les ouvrages des siècles passés devenus tellement rares que les bibliothèques hongroises n'en possèdent que trois ou quatre exemplaires, soit des œuvres inédites qui comptent dans la littérature. Ainsi, on connaissait à peine les drames scolaires des Piaristes et des Paulistes qui constituent les premiers essais dramatiques hongrois; on n'avait que des notions très vagues des Mystères joués au xviiie siècle; on regrettait que des ouvrages remarquables prohibés par la censure autrichienne restassent si longtemps en manuscrit. On ne croirait pas qu'une bonne partie de l'œuvre de Bessenyei (1747-1811), le chef du renouveau littéraire, doit être étudiée au musée national de Budapest où l' « ermite de Bihar » fit déposer ses volumineux ouvrages, faute de pouvoir les faire imprimer. L'entreprise de M. Heinrich remédiera à cet inconvénient. Dans des fascicules d'un prix très abordable, la maison Franklin, nous offre les quatre premiers numéros et promet une longue série d'autres ouvrages. L'exécution typographique est excellente, et les jeunes savants que l'éditeur a su choisir, mettront tous leurs soins à l'accomplissement de leur tâche.

I. — La série commence par un poème épique d'Alexandre Székely intitulé : *Les Sicules en Transylvanie* paru dans l'almanach *Hébé* en 1823. Székely (1797-1854) n'est pas une figure marquante de la littérature hongroise, mais il arriva que sa petite épopée en trois chants eut une influence décisive sur la grande épopée de Michel Vörösmarty, *La fuite de Zala'n* (1825) qui ouvre une ère nouvelle dans la poésie magyare. Non seulement le sujet choisi par Székely, mais sa langue et sa versification exercèrent leur charme sur le jeune Vörösmarty. Le poème méritait donc les honneurs d'une réimpression. M. H.

a voulu montrer dans ce premier fascicule, comment on peut faire revivre et mettre en relief un poète inconnu. Son introduction de 84 pages est un vrai modèle d'investigation littéraire et philologique. Rien dans la vie de Székely, qui devint évêque unitaire en Transylvanie, ne reste obscur. Nous trouvons dans cette étude la liste complète de ses poésies lyriques, de ses épopées— il en a écrit douze, dont cinq seulement ont paru — et de ses œuvres en prose. L'auteur nous retrace l'atmosphère intellectuelle que Székely a respirée à Vienne où il étudia de 1820 à 1822; démontre l'influence que Klopstock exerça sur lui, et caractérise très bien la poésie des Bardes viennois qui eut son contrecoup en Hongrie, en stimulant les poètes à évoquer, au milieu des misères politiques, le souvenir d'Attila et de la conquête du pays par Arpad. La poésie épique de Vörösmarty n'a pas d'autres sources. De même que Klopstock, sous l'influence du livre de Mallet : *Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves* (1756), mêla la mythologie des peuples du Nord avec celle des Germains, les poètes hongrois confondirent volontiers Huns et Magyars et reconstruisirent avec beaucoup de hardiesse tout l'Olympe magyar. Székely voit dans les Sicules de Transylvanie les débris de l'armée d'Attila ; il crée des divinités hunniques, comme Vörösmarty créera des divinités magyares. M. H. a ajouté à son édition les lettres de Székely à Toldy qui, le premier, s'intéressa aux œuvres de l'évêque transylvanien, et, dans l'appendice, les variantes de l'épopée d'après l'*Almanach* et les papiers de Székely.

II. — L'historien du théâtre hongrois, M. Joseph Bayer, publie, avec une bonne introduction, deux intermèdes dramatiques inédits qui se trouvent dans un manuscrit de l'Académie hongroise : *Actiones Scolasticae Gymnasiorum Papensis et Ujhelyiensis*. Malgré le titre latin, le volume ne contient que des pièces écrites en magyar, et qui datent du milieu du XVIII[e] siècle, lorsqu'il n'y avait pas de théâtre hongrois. Le drame n'était cultivé que dans les écoles et lorsque, vers 1790, les premières troupes hongroises se formèrent, les jeunes étudiants sortis des écoles des Jésuites, des Piaristes et des Paulistes, furent les principaux acteurs. Mais tandis que les Jésuites firent jouer surtout des pièces latines, les deux autres ordres employaient la langue nationale. C'est là leur mérite. Ils ont, par ces comédies, devancé Bessenyei qui, dans ses premiers essais, imita Voltaire et Destouches. Avec la suppression des ordres par Joseph II, les jeux scolaires cessèrent et il faudra attendre jusqu'à Charles Kisfaludy (1788-1830) pour retrouver la vraie comédie hongroise. — Le premier intermède publié par M. Bayer est intercalé dans une pièce intitulée : *Omnia vincit amor* : *Polidorus et Cassandra*, et fut jouée en 1765. Le sujet est indiqué par ce sommaire latin : « Nobilis in Hungaria, sed pauper, Petrus Berbencze grandaevam virginem Filiam suam aeque Nobili, magis pauperi tamen Michaeli Kocsonya tradit nuptui. Haec cum liberius indulget mero ebria sepelitur,

grato marito spectaculo, quippe infida; cum tamen exequiae apparantur, e feretro erumpit, quam cum maritus putaret spiritum, baculo experitur, esse in Carne ». C'est donc le premier essai dramatique où la classe moyenne figure au théâtre. La langue de cet intermède est populaire et l'auteur ne craint pas les termes vulgaires, même grossiers. Il est très probable que le père Pauliste qui écrivit cette pièce, a connu Moliere dont le *Bourgeois gentilhomme* fut représenté dans une école d'Eger (Erlau) en 1769 : il y a, en effet, quelque chose de Georges Dandin dans le rôle de Michel Kocsonya. — Le second intermède, intitulé *Bakhus*, est un *Fastnachtspiel* du meilleur cru. Jupiter voit avec déplaisir le grand culte dont Bacchus est entouré sur la terre. Il le frappe d'une horrible maladie que ni Esculape, ni Machaon, ni la Faculté — on parle dans la pièce d'un docteur de Paris — ne peuvent guérir. Le pauvre dieu est condamné et il expire entre les bras d'Ariane. Les quolibets contre les médecins, les bribes latines dont ils se servent, confirme encore mieux l'opinion que Molière (dont les premières traductions hongroises ne datent que de 1792), était déjà connu, et que les Pères Paulistes et Piaristes n'hésitaient pas à lui emprunter quelques scènes qui sentent la farce.

III. — Avec le troisième fascicule nous passons du plaisant au sévère. Les mystères de la Passion furent longtemps joués en Hongrie parmi les catholiques, mais jusqu'ici on ne connaissait aucun texte de ces représentations. M. F. a découvert au monastère des Franciscains à Csiksomlyó, en Transylvanie, un énorme in-folio de 650 pages contenant quarante-huit mystères. Il en a choisi quatre qui lui semblent les plus remarquables au point de vue de la composition et de la langue, et les publie avec une introduction de 48 pages qui nous renseigne également sur les autres pièces du précieux manuscrit. La plus ancienne remonte à l'année 1721 ; les quatre dont le texte paraît pour la première fois, furent jouées le Vendredi-Saint des années 1751, 1752, 1759 et 1766. Le clergé de la contrée voulait, par ces représentations, maintenir intacte la foi catholique dans le pays de Csiksomlyó, un des rares districts de la Transylvanie qui n'aient pas embrassé le calvinisme. La ville était, en même temps, un lieu de pèlerinage et le sanctuaire de la Vierge y attirait, vers Pâques, de nombreux visiteurs. Les membres de la « Société de Marie » étaient les acteurs de ces Passions.

IV. — A l'instar des réformateurs allemands, leurs disciples hongrois du XVI[e] siècle considéraient la fable ésopique comme renfermant, après la Bible, le plus de sagesse. De même que Burkart Waldis, Erasmus Alberus, Hans Sachs et Eucharius Eyring mirent dans leurs apologues quelque chose de la passion qui animait les discussions théologiques, deux réformateurs hongrois, Gabriel Pesti et Gaspard Heltai, composèrent les premiers fabliers magyars pour stimuler l'ardeur des protestants. Le recueil de Pesti, imprimé en 1536, fut réédité par Toldy en 1858; celui de Heltai qui date de 1566 et eut une seconde édition

en 1596, vient d'être réimprimé avec le plus grand soin par M. Imre. Des deux éditions du XVI[e] siècle il reste en tout trois exemplaires, dont deux mutilés. Dans une bonne introduction qui précède le texte, l'éditeur retrace la vie du réformateur transylvanien qui, né parmi les Saxons, n'apprit le hongrois qu'à l'âge de seize ans; devint imprimeur, composa une chronique magyare, traduisit une partie de la Bible, se fit l'éditeur et le propogateur des ouvrages des réformateurs et mourut à l'âge de cinquante-cinq ans. Le fablier de Heltai qui contient cent apologues en prose, est une traduction de Boner, de Steinhöwel et de Burkart Waldis — M. Imre démontre les emprunts en détail —, mais aux fables allemandes Heltai ajoute la morale appropriée à son pays. Elle est souvent plus longue que l'apologue lui-même. Un ton très hardi caractérise ce fablier. Le calviniste menace des foudres du ciel les oppresseurs du pauvre peuple, les seigneurs qui imposent trop de corvées à leurs serfs, les juges prévaricateurs et, en général, tous ceux qui empêchent la propagation de la Réforme Un lexique de 50 pages, ajouté à cette édition, renferme un commentaire linguistique très précieux de ce fablier qui est, en même temps, un des plus beaux monuments de l'ancienne langue hongroise.

J. Kont.

Faguet (Émile). **Drame ancien, drame moderne.** Paris, A. Colin, 1898, In-8 de 274 p.

La préface de ce livre souvent profond et toujours remarquable est trop spirituelle; le badinage n'y va pas toujours sans inconvénient; à une époque où l'esprit public est malade, si l'on ne veut pas que l'homme se conduise en *gorille féroce et lubrique*, il ne faut pas lui dire sur un ton à demi-sérieux qu'il en est un. Mais, dès qu'on sort de l'avant-propos, le ton change du tout au tout, le style devient d'une simplicité mâle, nerveuse, rapide; et, ce qui dénote une plume singulièrement maîtresse d'elle-même, l'auteur porte dans l'expression de certaines idées qui ne sont pas pour plaire à la pluralité des lecteurs français une modération de langage qui ne coûte rien à la vigoureuse netteté de l'expression. L'ouvrage a un autre mérite indépendant des thèses que M. Faguet y soutient : c'est un livre de critique théorique au moins autant que de critique appliquée; on y trouvera des analyses de pièces et de caractères faites de main de maître (v. par ex. sur *Antigone* p. 226 sqq., sur *Roméo et Juliette* p. 230 sqq.); mais on y trouvera aussi de très intéressantes discussions sur la limite des divers arts (p. 54-55), sur les cas où ils peuvent légitimement empiéter les uns sur les autres (p. 56-58), de spirituelles remarques sur la danse (p. 61-62), etc.

La première partie du livre, la plus neuve et, à mon sens, la plus

vraie, a pour objet d'expliquer qu'on a fort exagéré le goût des Grecs du vᵉ siècle avant J.-C. pour la séparation des genres. On en juge d'après les théories d'Aristote qui était un philosophe et écrivait un demi-siècle après la mort d'Euripide, d'après Horace qui était un latin, d'après nos classiques qui étaient des Français. Il est vrai que les Grecs visaient à l'unité d'impression, mais ils y tendaient par la multiplicité des moyens. Le poète tragique appelait à son secours la musique, la danse, le lyrisme même hors des chœurs, l'épopée avec ses longues et pittoresques narrations, l'éloquence ; il ne connaissait qu'une loi, le beau ; il ne tenait pas par dessus tout à peindre la vie ou à mettre en lutte des personnages, mais à grouper harmonieusement de nobles figures. M. F. ne cache pas qu'avant lui Saint-Marc-Girardin, surtout Patin à qui il rend une pleine et méritoire justice, avaient soutenu cette théorie dont il donne (p. 194-195) un résumé frappant ; mais, outre qu'il la présente avec une force peu commune, il l'appuie d'une foule de remarques pénétrantes, par exemple quand il montre que dans *Antigone* les caractères sont plus ou moins développés, non suivant leur importance dans l'action, mais selon qu'ils contribuent plus ou moins à mettre en relief le contraste de la loi civile et de la loi naturelle (p. 242-243), ou quand il fait voir que les Grecs suppriment au théâtre les transitions entre les sentiments opposés mais conciliables d'un même personnage parce que les grandes lignes seules enchantent l'imagination (p. 240 sqq.). Jamais, je crois, helléniste n'est plus profondément entré dans le sens de l'art grec et n'en a mieux fait sentir le charme.

Je ne crois pas non plus qu'on ait jamais peint avec plus de force la vie qui surabonde dans le théâtre de Shakespeare. Toutes les pages qui le concernent, comme celles qui roulent sur le théâtre grec, sont écrites de plein cœur et sur le ton de l'admiration, non seulement la plus intelligente, mais la plus communicative.

M. Faguet, quoiqu'il témoigne à tous les morts illustres ces égards que d'autres n'accordent même pas aux vivants, ne met évidemment pas nos drames classiques sur la même ligne. Ici, il reprend la théorie de M. Taine que la critique paraissait avoir abandonnée ; pour lui, comme pour M. Taine, nos classiques sont des logiciens, des orateurs, des professeurs de morale ; chez eux, les caractères ne sont guère que des abstractions, des rôles ; l'action, l'intrigue est presque tout pour eux : « L'intérêt de curiosité remplaçant les autres ressorts dramatiques, voilà le fond de l'art dramatique français et l'âme de notre tragédie (p. 164). » Un critique plus irrévérencieux que M. F. n'exagérerait pas beaucoup sa pensée en disant que pour nous l'idéal d'une pièce serait un mélodrame de l'Ambigu qui ne contiendrait pas d'invraisemblances et serait très bien écrit. M. F. appelle poliment intrigue ce qu'un autre appellerait le métier dramatique, mais au fond c'est l'entente du métier qui lui paraît la qualité dominante de Corneille et de Racine.

C'est d'ailleurs, à ses yeux, un effet du génie de notre race qui, natu-

rellement *calme et sobre* (p. 46), a eu besoin, pour s'élever, de l'influence exercée tour à tour sur elle par le moyen âge et par la Renaissance [1]. Je crois que les mots *calme* et *sobre* appliqués à notre ancêtre, le peuple gaulois, eussent surpris les anciens, et, s'il est vrai que les Français, comme tous les autres peuples, ont eu besoin à certains jours qu'on leur montrât la route, il ne faut pas présenter l'action du moyen âge tout au moins comme une influence venue du dehors; la *Chanson de Roland* n'a pas été écrite par un Allemand, les cathédrales gothiques sont des œuvres bien françaises; il n'est donc pas juste de chercher uniquement le génie de notre race dans les fabliaux. Ce qui est vrai, ce n'est pas qu'elle ne soit point poétique (p. 151), c'est que, *par amour de la clarté, autant, bien plus que par impuissance, nous avons banni lyrique et épique de la tragédie* (p. 152). Quant à la peinture de l'histoire, quant à celle de véritables caractères, on accordera difficilement à M. F. qu'on ne les rencontre chez nous que dans *Polyeucte*, *Cinna*, *Horace*, *Britannicus*, *Athalie* et peut-être dans *Mithridate*.

Mais il faudrait tout un livre pour montrer la profondeur de nos classiques et l'on ne pourrait que répéter ce qui a été dit souvent et fort bien dans les vingt dernières années. Je me borne à soumettre à M. F. un ou deux doutes sur sa méthode; ainsi il cherche souvent le génie de la France, non dans tel chef d'œuvre de Corneille, mais dans l'opinion de Voltaire ou des spectateurs des premières représentations qui ont pu ne pas le comprendre; mais la *Divine Comédie* a-t-elle été comprise de tous les Italiens hommes d'esprit? Et, quant aux spectateurs des premières représentations, n'est-ce pas leur sort que de ne pas goûter tout d'abord les œuvres profondes? Il me semble aussi que M. F. a, sans s'en apercevoir, deux poids et deux mesures : il ne lui déplaît nullement que les Grecs aient montré le goût de la dialectique, de la dispute pour elles-mêmes (p. 42), et, là où Chimène parle en avocat précisément pour ne pas parler en amante, il laisse clairement entendre qu'il aimerait mieux qu'elle parlât en poète (p. 263-264); il admire la simplification des caractères dans *Antigone* (p. 245 sqq.), et s'y résigne malaisément quand il la rencontre chez nos classiques. Enfin doit-on oublier Molière à point nommé quand on mesure la profondeur des caractères dans notre théâtre classique, et, au lieu d'appeler chez Corneille et Racine lois de la raison ce qu'on appelle chez les Grecs esthétique, ne serait-il pas équitable d'appliquer à nos deux tragiques cette très belle définition de l'art de Sophocle? « Il trace ses caractères, connaissant bien la vie et soucieux de vérité, mais apportant dans son œuvre dramatique une constante préoccupation d'artiste, voulant que la loi du beau domine toujours, règle et conduise son travail, et y sacrifiant bien des choses; toujours vivant et toujours vrai, mais très soigneux de prendre la vie en

1. Une opinion analogue a été soutenue par M. Guy de Brémond à propos d'Et. Pasquier (*Rev. des Deux Mondes*, 1er mai 1888).

tant seulement qu'elle donne l'idée du beau et de montrer la vérité surtout dans sa splendeur » (p. 252).

Mais, quoi qu'il en soit, M. Faguet demeure, dans cette dernière partie de son livre, égal à lui-même, et ce n'est pas peu dire, pour la finesse des aperçus et la force du style.

Charles DEJOB.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 juin 1898.

M. le secrétaire perpétuel annonce que M. Bouché-Leclercq, élu dans la dernière séance membre ordinaire de l'Académie, est retenu à la Sorbonne par une soutenance de thèse.

M. Longnon, président, donne lecture d'une lettre de M. Homolle, datée d'Athènes, 17 mai 1898. M. Homolle recommande à l'Académie un rapport du R. P. Petit, supérieur des Augustins de Cadi-Keni, près Scutari, qui fondent une sorte d'École des hautes études religieuses et ont choisi pour objet de leurs recherches l'histoire et les antiquités chrétiennes et byzantines.

M. Salomon Reinach communique, de la part de M. Dobruski, directeur du musée de Sofia (Bulgarie), un groupe en marbre récemment découvert à Odessos (Varna) et acquis par le musée de Sofia. Ce groupe, haut de 0 m. 45, se compose de trois personnages, une femme drapée appuyée familièrement sur l'épaule d'un éphèbe nu, entre lesquels on aperçoit un petit Amour. La présence de cet amour, ainsi que l'absence de tout attribut bacchique, qui pourrait faire songer à Dionysos et à Ariane, prouvent qu'il s'agit d'un groupe d'Aphrodite et d'Adonis. On ne connaissait encore, en ronde-bosse, aucun groupe de ce genre. Ce qui relève encore l'importance de l'acquisition de M. Dobruski, c'est que le style du groupe indique clairement qu'il faut y voir une copie d'un original de l'école de Praxitèle; l'Aphrodite drapée ressemble singulièrement à une statuette d'Artémis, découverte à Chypre et acquise par le musée de Vienne, qui a été attribuée par tous les savants à l'école de Praxitèle. — M. Heuzey fait observer qu'il existe, dans la grande sculpture, un groupe célèbre qui présente avec celui-ci beaucoup d'analogie : c'est le groupe archaïsant dit d'Oreste et d'Électre. M. Heuzey a toujours pensé, d'après les attitudes, que ce groupe était un groupe conjugal représentant Adonis avec Aphrodite, caractérisée par sa tunique tombante et sa ceinture plate en forme de courroie, qui n'est autre chose que le ceste, la courroie brodée dont parle Homère.

M. Collignon rend compte des fêtes du cinquantenaire de l'École française d'Athènes, auxquelles il était chargé de représenter l'Académie. Ces fêtes ont été très brillantes, grâce au concours du gouvernement grec, des Instituts étrangers, à la présence d'un bâtiment de guerre français au Pirée et à celle de nombreux visiteurs prenant part à la croisière organisée par la *Revue générale des sciences*. La séance solennelle a eu lieu en présence du roi des Hellènes et des princes royaux. Plusieurs discours ont été prononcés par M. Homolle, par M. le comte d'Ormesson, ministre de France à Athènes, par MM. Cavvadias et Dœrpfeld, au nom du gouvernement grec et des Instituts étrangers, et par le délégué de l'Académie. A l'issue de la séance, on a procédé à l'inauguration du monument commémoratif de la fondation de l'École et du cinquantenaire; il se compose de deux stèles où sont encastrés deux grands médaillons de bronze doré, œuvre de M. Roty, représentant la face et le revers de la médaille qui sera frappée en souvenir du cinquantenaire. A l'occasion des fêtes, M. Homolle a reçu de nombreuses adresses, envoyées par les corps savants et les Universités de France et de l'étranger.

M. Philippe Berger achève la lecture de son mémoire sur les inscriptions phéniciennes du temple d'Hathor-Miskar à Maktar. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 27 juin — 1898

Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament, herausgegeben von K. Marti. Lieferung 5, **Genesis** erklært von H. HOLZINGER. In-8, XXX-278 pages.
Lieferung 6, **Die fünf Megillot**, erklært von K. BUDDE, A. BERTHOLET, G. WILDEBOER. In-8, XXIV-202 pages. Fribourg e. B., Mohr, 1898.

M. Holzinger a su résumer avec une concision qui n'enlève rien à la clarté tout ce que doit renfermer un commentaire littéral de la Genèse : analyse des sources, discussion critique des textes, interprétation des récits. Son livre est un véritable répertoire exégétique, moins surchargé que le commentaire de Dillmann, et d'une critique plus personnelle, plus pénétrante, sans être pour cela capricieuse ou téméraire. Le savant auteur se prononce avec beaucoup de réserves sur la parenté des premiers récits de la Bible avec les mythes babyloniens. On ne le blâmera pas de soutenir que le premier chapitre de la Genèse n'a pas été puisé directement dans les écritures mythologiques de la Chaldée, et de n'admettre qu'une dépendance médiate. Cette dépendance serait-elle encore partagée, et faudra-t-il penser que le trait de l'esprit divin couvant les eaux vient d'une autre mythologie? Il n'est pas tout à fait vrai de dire que la cosmogonie babylonienne commence par le chaos absolu, d'où sortent les dieux, puis par les dieux le monde, car le chaos est dès l'abord personnifié en deux principes, Apsu (l'abîme) et Tiamat (la mer), l'un mâle, l'autre femelle, et la transposition a pu se faire du chaos fécondant à l'esprit de vie, du chaos fécondé aux eaux primordiales. Que le trait soit d'origine mythologique, il n'y a guère lieu d'en douter; mais il a bien revêtu la marque de l'écrivain hébreu, pour qui l'esprit divin est le

principe de toute vie dans le monde. Il conviendrait aussi, avant de chercher en Phénicie les intermédiaires qui ont transmis à Israël les légendes mythiques de Babylone, de voir si la Bible elle-même ne contient pas les traces de croyances populaires moins éloignées de ces légendes que nos récits traditionnels de la création. On peut aisément prouver, par un certain nombre de passages de Job, d'Isaïe et des Psaumes, que les Israélites, vers le temps de l'exil et même encore après, connaissaient une histoire de la création qui débutait, comme la cosmogonie chaldéenne, par une lutte de Iahvé contre le chaos personnifié dans le monstre Rahab. Est-ce aux Phéniciens qu'ils l'avaient entendu conter ? N'auraient-ils pu écouter avec intérêt quelque histoire semblable de la bouche des Assyriens au temps d'Achaz ou de Manassé ? Même pour le déluge, où les points de contact sont bien plus frappants, M. Holzinger ne reconnaît pas d'emprunt direct. Entre la légende babylonienne et le récit jéhoviste il lui faut un intermédiaire qui ait fait disparaître tous les éléments polythéistes et transformé le poème en récit prosaïque. Mais si la dernière opération a pu être faite par d'autres que par des Israélites, on ne voit pas qui aurait pu se charger de la première, sinon quelque fidèle de Iahvé. Sans doute il ne faut pas se représenter le rédacteur du déluge jéhoviste penché sur des briques recouvertes de signes cunéiformes et traduisant en bonne prose monothéiste le poème mythologique; mais puisque Israël avait avec l'Assyrie les mêmes relations que les autres peuples ses voisins, il est évident que la transmission orale des légendes a pu se faire assez directement, les changements s'expliquant en partie par le mode de cette transmission, en partie par le travail progressif d'assimilation. Les chiffres donnés par le rédacteur jéhoviste ne s'écartent pas autant qu'on veut bien le dire des chiffres babyloniens. Au lieu de présenter l'envoi du corbeau comme une addition dans le récit jéhoviste, n'est-il pas beaucoup plus naturel de supposer que la rédaction originale mentionnait, comme le poème chaldéen, l'envoi d'une colombe, d'une hirondelle, d'un corbeau, et que ce dernier est resté comme un témoin du premier état de la narration, bien que la colombe, pour des raisons faciles à deviner (et que M. J. Halévy a fort bien expliquées), ait fini par prendre en réalité dans le récit biblique la place des trois oiseaux ? A propos de Codorlaomor, M. H. dit que l'hagiographe a commis un lourd anachronisme en faisant ce roi contemporain de Hammurabi : l'anachronisme n'est pas du côté de l'hagiographe, et M. H. aurait pu savoir que Hammurabi a fait cesser la domination élamite en Chaldée, que même on a retrouvé, il n'y a pas longtemps, le nom de Codorlaomor dans sa correspondance. Il est peut-être temps que les exégètes critiques veuillent bien regarder le fond de ce chapitre xiv de la Genèse, qui est, à sa façon, le plus historique de tout le livre, et ne s'arrêtent pas à des détails de style. Le chapitre est, dans sa forme actuelle, un des moins anciens ; pour le fond, c'est le seul qui indique avec précision et vérité la situation générale de l'Orient dans le temps

auquel il se rapporte; cette singularité mérite un peu de considération.

Le commentaire du Cantique est tel qu'on pouvait l'attendre de M. Budde. Le Cantique des cantiques a été admis dans le canon hébreu parce qu'on lui attribuait un sens mystique et qu'on y voyait une œuvre de Salomon. Critiquement parlant, c'est un recueil de chansons nuptiales, en rapport avec les coutumes de l'Orient, et où l'amour légitime de l'homme et de la femme est célébré avec la liberté de la poésie populaire. Si la théorie du drame, avec Salomon, le berger, la bergère et les chœurs, a encore des défenseurs, la raison en est, d'après M. Budde, que les tenants de cette théorie ayant chacun leur façon de comprendre le drame, où ils ont mis beaucoup d'eux-mêmes, ne pourraient y renoncer sans un véritable déchirement de cœur. Les héros des chants sont l'époux et l'épouse, qui sont roi et reine des noces; les chanteurs et chanteuses sont de la fête et ils font parler les époux dans leurs couplets; les chants s'adaptent à divers moments des fêtes nuptiales et il y entre par conséquent un élément dramatique; mais les chansons restent distinctes et ne s'enchaînent pas dans un drame unique avec des scènes coordonnées. Il va sans dire qu'on ignore les circonstances dans lesquelles s'est faite la collection, et celles de sa conservation jusqu'à son entrée dans les recueils bibliques. Certaines pièces ne sont que des fragments, et l'on a pratiqué des retouches, des sutures. Pour l'origine de la collection, M. Budde propose deux hypothèses : un vieux chanteur mettant par écrit son répertoire, ou bien un simple assistant recueillant les chants entendus par lui dans une seule fête nuptiale. Ces hypothèses n'épuisent pas la série du possible. Des chants de ce genre ne servent pas qu'en une seule occasion. Il paraît indispensable de dire, pour compléter l'échafaudage des suppositions, que notre recueil, fixé à une époque et dans un milieu où l'hébreu était encore la langue vulgaire, tomba en désuétude et put, au bout d'un certain temps, apparaître comme un débris de l'ancienne littérature dont on ne discernait plus la destination originelle. Le livret fut attribué à Salomon parce que ce roi y était nommé. M. Budde en place la rédaction au IIIe ou au IIe siècle avant notre ère. Pour la critique du texte du Cantique, aussi bien que pour celle des Lamentations, il tient compte du rythme poétique.

Il y a peut-être quelque subtilité à entendre le passage des Chroniques II, xxxv, 25, de telle sorte que Jérémie soit censé avoir composé une lamentation sur la mort de Josias, qui serait la quatrième de notre livre, et que les autres pièces du recueil traditionnel soient attribuées à d'autres auteurs. Le Chroniqueur ne met pas tant de finesse dans ses citations. S'il a pensé que cette lamentation concernait Josias, ce qui est probable, il n'avait pas à mentionner l'auteur des autres morceaux. Sa phrase, assez mal construite, ne permet pas de dire s'il attribuait ou non tout le recueil à Jérémie. Mais est-il vraisemblable qu'il distinguât les auteurs? Pour son propre compte, M. Budde estime que les chapitres II et IV ne peuvent pas être de Jérémie, mais d'un Juif dévoué à Sédécias, qui les a

composés vers l'an 570; que le chapitre I, imité des précédents et influencé par le second Isaïe, a été écrit après la captivité, vers l'an 530, au plus tôt; que le psaume alphabétisant qui forme le chapitre V est l'œuvre d'un Juif resté en Palestine, vers l'an 550; enfin, que le chapitre III a été rédigé comme complément des autres, lorsqu'ils étaient déjà réunis et même attribués à Jérémie, au IIIe siècle avant l'ère chrétienne. Ces opinions s'appuient sur des indices plus ou moins probables. L'attribution à Jérémie a pu naître aisément dans la tradition, les élégies sur la ruine de Jérusalem ayant été publiées anonymes, comme elles sont encore dans la Bible hébraïque. Il paraît certain que, même chez les Juifs hellénistes, les Lamentations n'ont pas été rattachées d'abord à l'œuvre littéraire du prophète, car elles n'ont pas été traduites en grec par le même interprète que le livre de Jérémie.

L'histoire de Ruth est commentée avec beaucoup d'érudition et de clarté par M. Bertholet. Avec la plupart des critiques, M. B. pense que cette histoire a été écrite au temps d'Esdras et de Néhémie, comme une réponse indirecte aux réformateurs, sur la question du mariage avec des femmes étrangères, mais il déclare admettre aussi que la donnée fondamentale du livre est traditionnelle et non fictive, bien qu'il soit impossible de décider si l'auteur avait à sa disposition une source écrite, et dans quelle mesure la légende a transformé les faits réels. La généalogie de la fin (*Ruth*, IV, 18-22) a été ajoutée après coup. M. B. en démontre bien l'artifice.

M. Wildeboer rapporte la composition de l'Ecclésiaste aux environs de l'an 200. Il considère comme date possible l'époque d'Alexandre Jannée (105-79 avant Jésus-Christ), mais le point de vue de l'auteur, où règnent le doute et la foi, lui semble mieux s'accorder avec la première date; à partir des Macchabées, la séparation est faite. Mais cet argument n'est-il pas trop général? L'Ecclésiaste est un livre fort original, et l'esprit de l'auteur n'a jamais été commun en Israël. Le langage est ici un criterium plus sûr que les idées; or, la langue de l'Ecclésiaste le met au dernier rang des écrits de l'Ancien Testament, après l'Ecclésiastique, après Daniel, et si la situation historique indiquée par les allusions de l'auteur convient à ce qu'on sait des derniers princes macchabéens, il faut prendre la date la plus récente. Mais M. W. a raison de dire que Renan nous a un peu trop dépeint le Kohelet à son image. Il faut supprimer ou ignorer beaucoup de passages de l'Ecclésiaste pour que l'auteur devienne un vrai sceptique. Certains exégètes ne reculent pas devant les suppressions. Seulement on ne les a pas encore suffisamment justifiées. M. W. admet même l'authenticité de la finale, et sans doute il a raison, car l'épilogue est bien dans le style et l'esprit de l'auteur. Gardons-nous pourtant de nous représenter celui-ci comme un grave pédagogue. Il a souri lui-même de ses antithèses et de ses contradictions apparentes. M. W. ne paraît pas s'en être aperçu. Renan l'avait bien vu, mais il en a tiré des conséquences exagérées. Kohelet avait de la foi

et de la morale, bien qu'il conseille d'être modéré en toutes choses, même en dévotion. Il n'avait pas la petite piété des pharisiens ni leurs espérances. Son livre contient des impressions plutôt que des théories. C'est la sincérité de ces impressions qui fait l'unité de son œuvre. L'explication donnée au texte par M. W. est sobre, claire, érudite; peut-être manque-t-elle un peu d'originalité.

M. W. a commenté avec la même compétence le livre d'Esther. L'histoire d'Esther a pour but d'expliquer l'origine d'une fête qui, dit-on, vient d'ailleurs. Est-ce à dire que l'histoire soit une pure fiction? Malgré la prudence qui le caractérise, M. W. suit sur ce point l'opinion critique la plus radicale. Le livret d'Esther aurait été écrit vers la fin du second siècle avant l'ère chrétienne. La fête de *Purim* n'est pas d'origine persane, comme on l'a souvent dit, mais une fête babylonienne. N'est-il pas vrai que Mardochée rappelle Marduk, le dieu de Babylone, Esther la déesse Istar, le méchant Haman le dieu élamite Humman? N'y aurait-il pas eu confusion de mythes babyloniens, le combat de Gilgamès avec le roi élamite Humbaba étant mis sur le compte de Marduk et Humman, puis le tout prenant chez les Juifs la forme d'une lutte purement humaine? M. W. cite ces hypothèses et d'autres rapprochements encore, bien plus fragiles, d'après M. Jensen; il ne les trouve pas invraisemblables, mais il croit devoir les compléter en reprenant quelque chose de la combinaison persane. Les Juifs connaissaient la légende de Marduk et Humman; ils connaissaient aussi la fête persane de la nouvelle année, qui est est une fête des défunts : la fête de Purim n'est qu'une fête des défunts déguisée et amalgamée avec la légende. Le jeûne et les bombances subséquentes sont un reste du culte des morts. C'est dans le mois d'adar qu'on blanchissait les tombeaux, etc., etc. La fête a été reculée de nisan en adar, parce que son origine profane l'écartait de la sainte fête de Pâques. Tout cela est bel et bon. Mais ces analogies incomplètes, ramassées de tous les côtés, ne sont pas très concluantes. La force de l'hypothèse réside uniquement dans les trois noms : Marduk-Mardochée, Istar-Esther, Humman-Haman. Ce rapprochement, qui peut être fortuit pour les deux derniers noms, ne donne pas une probabilité suffisante à la masse de conjectures qu'on s'efforce d'y ajuster. Esther nous apprend ce que les Juifs étaient capables de produire par eux-mêmes, quand l'Esprit ne leur suscitait pas de prophètes : telle est, du moins, la conclusion de M. W. Ne prenons pas les choses tellement au tragique. Le livre d'Esther n'est pas le plus beau de l'Ancien Testament; mais, dès qu'on ne le regarde pas comme lettre d'histoire, on n'a plus le droit d'y voir qu'un tableau, médiocrement réussi au point de vue esthétique et littéraire, destiné à faire valoir la protection de Dieu sur Israël, à donner à la fête de *Purim* un caractère religieux et patriotique. Que l'expression de ce patriotisme retarde pour nous de deux mille ans, cela correspond assez à la date indiquée pour la rédaction d'Esther.

Alfred Loisy.

Eudociæ Augustæ, **Procli** Lycii, **Claudiani** carminum græcorum reliquiæ; accedunt Blemyomachiæ fragmenta, recensuit A. Ludwich. Leipzig, Teubner, 1897, vi-241 p. *(Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana).*

Ce ne sont certes pas de grands poètes dont M. A. Ludwich a réuni les œuvres dans ce volume; l'impératrice Eudocie ou Eudoxie est loin de mériter les éloges que lui décerne Gregorovius; les hymnes de Proclus ne s'élèvent pas au-dessus d'une honnête médiocrité, et les fragments de la *Gigantomachie* de Claudien, comme les débris de la Blémyomachie d'un auteur inconnu [1], sont totalement dépourvus de mérite littéraire. Ces poèmes ne sont cependant pas sans intérêt pour l'helléniste : l'histoire de la versification peut se compléter par leur étude, et celle de la langue trouve à s'y enrichir. Nous devons donc remercier M. L. de nous avoir donné de ces morceaux un texte soigneusement revu, accompagné de notes critiques abondantes et des principales leçons des manuscrits. Le texte des sept *Hymnes* de Proclus, en particulier, peut être considéré comme définitivement établi. Il en existe vingt-huit manuscrits, énumérés p. 122-126; l'appareil critique donne les leçons de seize d'entre eux, pour les cinq premiers hymnes, de neuf pour les deux derniers, et ajoute encore plusieurs variantes tirées d'autres manuscrits et des principales éditions. — D'accord avec Birt, M. L. attribue la *Gigantomachie* au poète latin Claudius Claudianus, et non à un autre Claudien; mais la question, comme il le dit lui-même, est loin d'être résolue. — Ce qui nous reste de plus important, parmi les œuvres d'Eudocie, sont les Ὁμηρόκεντρα et 801 vers d'un poème sur la vie et le martyre de saint Cyprien. Des premiers, qui forment une longue suite de 1,943 vers, où Eudocie (et d'autres encore, car ces centons, d'après le titre même du manuscrit, ne sont pas tous du même auteur) développe en cinquante chapitres la vie de Jésus jusqu'à son ascension, M. L. publie seulement les treize premiers chapitres (448 vers) et le dernier (42 vers), ne donnant que les titres des trente-six autres (1453 vers). L'autre poème est plus intéressant parce qu'il renferme un assez grand nombre de formes inconnues aux dictionnaires. C'est une sorte de remaniement, en vers, d'une légende en prose en trois livres, dont les deux derniers seulement étaient connus dans l'original grec (*Acta SS.* septembre, t. VII, 1760) [2] jusqu'à ce que le premier fut publié par Th. Zahn (*Cyprian von Antiochien...* 1882); de cet écrit en prose, connu sous le nom de *Confessio Cypriani*, M. Ludwich donne dans l'appareil critique les passages qui se rapportent au texte d'Eudocie. Une

1. C'est ainsi que M. Ludwich nomme un poème épique sans titre, dont le sujet est une guerre (historique ?) contre les Blémyes, et qui nous est parvenu dans le plus déplorable état. Il en subsiste les restes de 79 vers, que M. L. s'est amusé à compléter et à mettre en ordre. — Le volume contient en outre deux épigrammes de Proclus, et sept portant le nom de Claudien.

2. Le second livre fut d'abord publié par Maran dans son édition des œuvres de saint Cyprien (1726).

revision du texte de la *Confessio* ne serait d'ailleurs ni sans utilité ni sans intérêt, et nos jeunes hellénistes curieux de légendes byzantines trouveraient là un excellent sujet de travail.

My.

Essais de philologie française, par Antoine Thomas. Paris, Bouillon, 1898. 1 vol. in-12 de VIII-441 pages.

M. A. Thomas vient d'avoir une excellente idée : il a réuni en un volume la plupart des articles de critique qu'il avait disséminés depuis une dizaine d'années dans diverses Revues (la *Romania* surtout). Cet ensemble est assez imposant : par sa variété même il nous montre l'activité de l'auteur se déployant un peu dans tous les sens, et sa sagacité bien connue s'exerçant à la solution de problèmes délicats. Le titre du livre aurait pu facilement être élargi, et il serait au moins juste d'ajouter à *Philologie française* la mention *et provençale :* si M. Th. ne l'a pas fait, c'est qu'il ne veut pas séparer la France du midi de celle du nord, et qu'à ses yeux l'unité de la patrie doit se refléter dans l'unité linguistique du domaine gallo-roman.

Son ouvrage se compose de deux parties d'étendue à peu près égale : *Mélanges philologiques* (p. 1-203), et *Recherches étymologiques* (p. 205-408), le tout suivi d'un index lexicographique destiné à faciliter les recherches. Ces deux parties, d'ailleurs, diffèrent moins par le fond et la méthode que par l'ampleur donnée aux discussions. — Dans la première, on retrouve avec plaisir des articles connus et de longue haleine, pleins de faits neufs, comme celui sur la *Loi de Darmesteter en Provençal* (p. 11-30), ou celui sur *Les noms de rivières en AIN* (p. 30-50). Au cours d'une de ces études (*L'origine du parfait provençal en* et, p. 94), M. Th. me reproche doucement l' « assurance » avec laquelle j'ai dit autrefois que la forme *cantei* provenait phonétiquement de *cantai*. Je reconnais volontiers que je l'avais affirmé avec quelque précipitation, et que j'avais emboîté le pas à M. Suchier et à M. Meyer-Lübke : ce dernier tient bon sur le point en question, comme le prouve le second volume de sa Grammaire (et comme le prouverait aussi une communication qu'il m'a faite entre temps). Pour moi, j'ai eu depuis des doutes, et j'avoue que je reste hésitant. Cette question du parfait provençal est bien délicate; je l'ai laissée dormir depuis quelque temps, et je ne veux point y revenir ici au pied levé. Continuons l'énumération des matières que renferme le riche recueil de M. Thomas : ses comptes rendus sur les livres de MM. Rousselot, Devaux, Lanusse, etc., ont, par la multiplicité des aperçus suggérés, toute la valeur d'articles originaux. De même celui qui est relatif à la récente *Sémantique* de M. Bréal, et c'est un sujet sur lequel j'insisterais volontiers, si je ne craignais de me lancer dans la critique d'une critique, car il n'y a plus alors de raison

pour s'arrêter. Parmi les morceaux qui paraissent ici pour la première fois, je signalerai le mémoire sur *La signature de la reine Anne de Russie* (p. 159-165), où la valeur probable d'un caractère de l'alphabet cyrillique est invoquée comme attestant l'existence d'un *e* sourd en français vers 1063 : et toutes les déductions sont fort ingénieuses, quoique à vrai dire la démonstration soit presque de luxe, et que le fait où l'on aboutit ne puisse guère être mis en question.

La seconde partie du livre renferme cent articles étymologiques, rédigés en général d'une façon brève (sauf un qui est un véritable mémoire sur le mot *aise*, p. 207-236). Ce sont des étymologies difficiles, souvent obscures, auxquelles s'attache M. Th., et il le fait d'ordinaire avec un rare bonheur : la collaboration qu'il prête depuis plusieurs années au *Dictionnaire Général* l'a parfaitement armé pour ce genre de recherches. Et ce qui plaît aussi en lui, c'est qu'à l'occasion il reconnaît tout le premier les écoles qu'il a faites, les erreurs dans lesquelles il est tombé : il les signale avec bonne grâce et les rectifie. C'est de la probité scientifique dans toute la force du terme, et il est bien naturel qu'on en ait, mais je me demande si tous en seraient capables à ce degré. Cela est d'un bon exemple. Je citerai dans cet ordre d'idées l'étymologie de *cormoran* (avec l'amusante et traditionnelle coquille de *faucon moran!*) ramené très vraisemblablement à un type de l'époque mérovingienne tel que *corvus maringus*; puis encore à propos du mot *essaugue*, l'oubli signalé d'une origine arabe, etc. Parmi ces articles étymologiques il en est évidemment (mais très peu) qui ne satisfont pas complètement ou laissent un doute dans l'esprit : tel celui d'*éclaircir*, qui pèche peut-être un peu par un manque de netteté dans les conclusions. Je ne suis pas non plus convaincu qu'il soit « extraordinaire », au point de vue du sens, de faire de *bouillie* le substantif participial de *bouillir*. Ce sont des vétilles. A côté de cela, que de bonnes étymologies! Les unes toutes simples, comme celle de *touiller* = *tudiculare* (encore fallait-il les trouver); les autres vraiment brillantes, comme celle de *usine* = *officina* (une des meilleures, et qui me paraît définitive, en tenant compte des formes anciennes *wisine*, *uisine*, et de ce fait que le mot vient du nord-est, n'a été enregistré qu'en 1762 par l'Académie). Bref, on éprouvera le plus vif plaisir à lire ces pages, pour peu qu'on s'intéresse à l'histoire de la langue française, et on en tirera en même temps grand profit. Je ne puis tout citer : mais presque tout serait à louer. — J'aime mieux, pour finir (et pour n'en pas perdre l'habitude), chercher une petite chicane à M. Thomas. A la p. 115, à propos du nom d'une rue de Toulouse et du mot *Judaicas*, il écrit ceci : « Si le changement de *d* en *z* peut être regardé comme relativement récent, il n'en est pas de même de celui de *c* en *g*, qui était certainement un fait accompli au VII[e] siècle, etc. » Et il ajoute en note : « M. Suchier, *Le français et le provençal*, p. 41, dit que dans le corps d'un mot le provençal a exprimé le *d* latin par *d* jusqu'en 1150 environ, et ensuite par *z*... On peut remonter un peu plus haut : ainsi *Vezezoux*

(Haute-Loire) dont la forme primitive est *Vesedonum*, est écrit *Vesezon* dès 1114. » Tout cela est un peu ambigu, et le passage allégué de M. Suchier ne laisse pas d'être ici altéré. L'important n'est vraiment pas de savoir quand une graphie s'est substituée à l'autre : il s'agit d'un fait phonétique, et le *d* intervocalique n'est arrivé à *z* que par l'intermédiaire d'un *d* fricatif (ð si l'on veut, équivalant au *th* doux anglais). C'est cette première transformation qui est capitale, et la rédaction de M. Thomas pourrait laisser croire qu'il s'agit d'un fait « relativement récent ». Dirai-je qu'il n'en est rien, et qu'elle est au contraire très ancienne? On n'a jamais, je crois, fixé exactement la date. D'après moi, elle doit s'être produite dans le latin vulgaire du sud de la Gaule (sauf à l'ouest, où *d* reste intact) avant la fin de l'empire, probablement vers le IIIe ou le IVe siècle. Cela ressort de la comparaison entre deux mots comme *mutare* et *sudare* par exemple, qui sont respectivement en provençal *mudar* et *suzar*. Cette opposition ne peut en effet s'expliquer que d'une façon : à l'époque où *mutare* est devenu *mudare*, c'est-à-dire au VIe siècle environ, *sudare* était déjà depuis longtemps *suðare*, et à ce moment le *d* intervocalique ne pouvait plus passer à ð; autrement, *mutare* aurait abouti lui aussi à **muzar*. Je ne pense pas qu'on puisse échapper à ce dilemme.

E. Bourciez.

Chansons et dits Artésiens du XIIIe siècle, publiés avec une Introduction, un Index des noms propres et un Glossaire, par A. Jeanroy, professeur à l'Université de Toulouse, et H. Guy, maître de conférences à l'Université de Toulouse. — Bordeaux, Féret, 1898; 1 vol. gr. in-8 de 165 pages.

Cette publication, qui forme le fascicule II de la *Bibliothèque des Universités du Midi*, est intéressante et bien faite, disons-le tout de suite. Elle nous offre un ensemble de vingt-quatre pièces morales et satiriques, toutes composées à Arras entre 1248 et 1280, et qui se trouvent (sauf une) dans un manuscrit unique de la fin du XIIIe siècle, le ms. français 12615 (Noailles) de la Bibliothèque nationale. De ces vingt-quatre pièces quinze étaient encore inédites; les neuf autres avaient été déjà publiées par Jubinal, Dinaux, Scheler, P. Meyer, etc. : c'est une heureuse idée de les avoir groupées ici et intégralement reproduites. Leur valeur littéraire est d'ordinaire assez faible, je l'accorde volontiers, mais il est incontestable que leur intérêt philologique et historique est de premier ordre. Nous avons là des textes qui forment un utile complément aux Jeux d'Adam de la Halle et nous font bien connaître cette langue de l'Artois, si riche en termes spéciaux, non seulement pour désigner des objets concrets, mais aussi des nuances morales (voir par exemple ceux qui rendent l'idée de « tromper, duper »). Au point de vue de l'histoire, ces textes sont plus importants encore : malgré les obscurités

qu'ils renferment, ils nous donnent sur des sentiments éteints, sur des mœurs disparues, une foule de renseignements curieux. L'Arras du moyen âge y revit presque tout entier, cité de bourgeoisie opulente et tumultueuse, éprise de négoce et de poésie, grande commune, ruche bourdonnante, et dont on peut regretter que l'histoire complète n'ait pas encore été retracée : nous pénétrons dans le mécanisme de son administration municipale, nous voyons le rôle énorme et corrupteur qu'y a joué l'argent, *dam denier*. Ses grands banquiers, les Crespin, les Louchard, les Doucet, n'étaient au fond que d'affreux usuriers : mais on avait besoin d'eux. S'agissait-il de lever une taille extraordinaire imposée par le comte ou le roi, chaque bourgeois devait rédiger un *brevet* détaillant l'état de ses richesses tant en immeubles qu'en espèces, déclarer par serment que le contenu du brevet était véridique. Les échevins fixaient ensuite au prorata la quote-part contributive de chacun ; il s'ensuivait des fraudes, des procès, toutes sortes de manœuvres louches : et voilà ce qu'était à Arras, au XIII[e] siècle, l'impôt global sur le revenu avec déclaration obligatoire. Tout cela, il a fallu la sagacité de M. Guy pour le bien démêler et l'exposer dans l'introduction du présent volume. Son *Index des noms propres*, qui ne comprend pas moins de cinquante pages, est plus riche encore : en compulsant des pièces d'archives à Paris, à Arras, à Lille, il a réussi dans une large mesure à reconstituer la généalogie des principaux bourgeois dont il est question dans ces poésies, à retrouver leurs alliances, les particularités les plus saillantes de leur carrière. Sans doute il reste encore beaucoup à faire, comme il le dit, pour arriver à la complète « résurrection d'un passé si digne d'être connu » : néanmoins on estimera que M. Guy porte sur son propre travail un jugement trop modeste, et qu'il y a déjà là quelque chose de plus qu'une simple « pierre d'attente ». M. Jeanroy, de son côté, a établi avec science et conscience, comme il fallait s'y attendre, le texte des vingt-quatre pièces. Dans son *Glossaire* il a élucidé presque toutes les difficultés d'interprétation qu'offrent ces poésies : quelques passages ont résisté à sa sagacité, mais ils ne sont pas nombreux, et il faut lui savoir gré de ses efforts très méritoires dans la circonstance [1].

E. Bourciez.

Islændische Geistliche Dichtungen des ansgehenden Mittelalters, herausgegeben von B. Kahle. — Heidelberg, Winter, 1898. In-8°, viij-120 pp. Prix : 4 mk.

Les poèmes religieux, très courts et assez mutilés par endroits, que

1. Au mot *rouller* du glossaire, je trouve un renvoi (V, 15?) qui n'est point exact. — La difficulté de IX, 21 (*aublainsevele?*) me paraît provenir d'une corruption du texte ou d'une mauvaise lecture. — La métaphore du passage *por un peu de groiseles* (XV, 91) pourrait sans doute être rapprochée de l'expression *mascher des groiselles*, qui dans Villon signifie « gober la pilule ».

publie M. Kahle, datent du commencement du xve siècle et sont au nombre de sept : trois *Mariuvísur* et un quatrième « Miracle de Notre-Dame » intitulé *Vitnisvísur* ou « le témoignage » ; *Mariugrátr*, « Lamentation de Marie » ; *Katrinardrápa*, « légende de sainte Catherine », *Petradrápa*, « légende de saint Pierre », et *Heilagra manna drápa*, « légendes de divers saints [1] ». Ces pièces ne brillent, naturellement, ni par l'originalité ni par le mérite littéraire ; mais ce sont des documents importants de l'état de la langue islandaise et de la poétique scandinave à une époque de transition. M. Kahle s'est acquitté avec conscience et talent de sa tâche d'éditeur, et son commentaire sera un précieux secours pour ceux qui chercheront la clef des métaphores et des périphrases énigmatiques de ce langage bizarre et euphuiste entre tous, où « les offreurs du lit resplendissant du chien de mer des montagnes » signifie tout bonnement « les hommes ».

V. H.

Das Noahspiel von Newcastle-upon-Tyne herausgegeben von Ferd. Holthausen. Gœteborg, 1897, 42 pages.

Le texte des 203 vers de ce miracle (L'Arche de Noë) fut publié par Henry Bourne en 1736 sur un manuscrit aujourd'hui perdu. M. Holthausen reproduit en le corrigeant le texte de Bourne, qu'il déclare être plein d'inexactitudes manifestes et de vers incomplets. La reconstitution tentée par M. H., faute d'autres manuscrits ou éditions originales, est nécessairement conjecturale. Il est guidé par le désir d'éclaircir le sens et de régulariser la versification. Il me paraît abuser de la conjecture. Le vers 2 '*No marvel it is, if I do show*', tel que l'écrit Bourne, donne un sens meilleur (si on supprime le point final), que les mots exceptionnels *if I dos how*, proposés par M. Holthausen. D'autre part, la versification des miracles est, en général, assez licencieuse pour rendre les vers 20, 26, 28, etc., parfaitement admissibles sans les explétifs ajoutés par lui. En revanche, les mots qu'il ajoute pour refaire les rimes estropiées sont heureux et vraisemblables (vers 29, 60, 161, etc).

E. L.

Specimens of the Pre-Shaksperean Drama, with an Introduction, Notes and a Glossary by John Matthews Manly, professor in Brown University. The Athenæum Club Press. Boston, 1897, 1er volume, p. xiv-618.

Voici un recueil des plus utiles. Le vieux théâtre anglais était à peu près inaccessible. M. Manly a fait un choix parmi les mystères, les moralités

1. Ce dernier morceau (p. 90) n'est pas repris à la table des matières.

et les farces. Il a donné des spécimens de ces vastes collections de pièces qui furent jouées par des confréries d'acteurs à Norwich, à Towneley, à Chester, à Coventry, à York, à Digby. Grâce à lui l'étudiant peut se faire une opinion directe et personnelle du théâtre anglais du moyen âge. D'ailleurs, ce théâtre, peu varié, peu progressif, gagne à être réduit à des échantillons. La lecture des spécimens donnés par M. Manly intéresse les historiens de notre théâtre religieux, dont celui-ci n'est guère distinct que par la langue.

M. Manly reproduit les textes originaux dans toute la singularité capricieuse de leur orthographe. Pour être fixé sur le caractère pratique de son édition, il convient d'attendre les volumes suivants, qui doivent contenir un glossaire vraiment indispensable [1].

E. L.

Wilhelm Lang. **Graf Reinhard, ein deutsch-franzœsisches Lebensbild, 1761-1837**, mit zwei Bildnissen im Lichtdruck. Bamberg, Buchner (Koch), 1896. In-8, x et 614 p.

Ce livre, divisé en vingt-trois chapitres, est un « monument biographique », comme on dit en Allemagne, élevé à Reinhard. M. Lang montre d'abord son héros élevé à Schorndorf dans la maison paternelle, faisant ses études aux couvents de Denkendorf et de Maulbronn, et, grâce à une subvention du duc de Wurtemberg, au *Stift* de Tubingue où il s'intéresse à la poésie (sa première publication est une traduction de Tibulle), compose ses premiers vers dans sa langue maternelle, s'enthousiasme pour Schiller et Rousseau, puis, après avoir passé deux ans et demi auprès de son père (1783-1786) et lancé un volume d'*Épîtres* en 1785, partant pour la Suisse et de là pour Bordeaux où il fait l'éducation du jeune Teulon. Dans un chapitre intéressant, le quatrième, M. L. retrace ensuite les impressions que produit sur Reinhard le commencement de la Révolution, son enthousiasme, son entrée au club de Bordeaux dont il fut président, sa résolution de vivre et de mourir Français lorsqu'il apprit la fuite de Louis XVI, son départ pour Paris dans la même voiture que Vergniaud, Ducos et Guadet. Ce furent ces Girondins qui décidèrent de la carrière de Reinhard; ils le firent nommer, le 15 avril 1792, premier secrétaire de Chauvelin [2] qui se rendait à Londres, et cette nomination, dit M. L, est tout à l'honneur de leur perspicacité. « L'expérience n'a pas démenti la bonne opinion que les amis de Reinhard avaient de lui; aucun gouvernement ne voulut renoncer aux services d'un homme qui unissait en lui, à un rare degré, l'activité et le dévouement, la compétence dans les matières les plus

---

1. Cf., sur le deuxième volume paru depuis, *Revue Critique*, n° 20.
2. Que M. Lang a tort de nommer le *duc* de Chauvelin (p. 82).

difficiles, la sûreté et une conduite personnelle irréprochable, la prudence et avant tout le don de rédiger un rapport. A ces qualités se joignait un don particulier de subordination. Reinhard savait se reculer, se tenir dans une modeste obscurité, même lorsqu'il avait une haute et importante situation. Ce n'était pas un homme d'État propre à jouer un grand rôle historique, à prendre une responsabilité, à concevoir des idées créatrices, dominantes, mais un inestimable auxiliaire, un fonctionnaire exact et strict, un instrument sûr. Il était homme de travail, et, comme a dit Talleyrand, il avait la religion du devoir » (p. 83-84). Dès lors, Reinhard est diplomate. Nous le suivons à Londres, où il donne de bons conseils à Chauvelin, à Naples — et en chemin, devant Rome, il compose son ode à l'ombre de Hugou de Bassville (et non *Hugo de Basseville*, comme dit M. L.), — à Paris où il est employé au ministère des affaires étrangères avec Miot, Otto, Colchen, et collabore aux négociations de 1795, à Hambourg où il épouse Christine Reimarus, à Florence, à Paris où il exerce quelques mois les fonctions de ministre des affaires étrangères pendant l'expédition d'Égypte et jusqu'au 18 brumaire (qui ne lui fit aucune illusion, disait-il à Gœthe, car il connaissait l'homme et les hommes, *die Menschen und den Mann*). Au sortir de son ministère, qu'il a nommé l'époque la plus malheureuse de sa vie, Reinhard fut envoyé en Suisse; il ne réussit pas, et M. L. reconnaît que « le succès parle contre lui », qu' « on peut douter de son habileté », qu'il s'engagea trop profondément dans la lutte des partis et transgressa les règles de la prudence et les instructions de son gouvernement (p. 267) [1]. Rappelé, envoyé à Strasbourg, obligé de pratiquer une politique qu'il désapprouvait, de « pallier des excès de pouvoir, voire d'y aider » (p. 288), déclarant, lors de l'arrestation de Rumbold, qu'il était « réduit à désirer le succès de l'opération et à se résigner aux conséquences qu'elle entraînerait », il fut de nouveau rappelé. Nommé quelque temps après — en 1806 — à Jassy, malade et obligé de faire une cure à Carlsbad où il rencontre Gœthe, employé à Milan comme consul général, il se rend en 1808 à la cour de Jérôme, à Cassel où il représente l'empereur, et il est là, dit son biographe, au poste le plus influent peut-être et le plus chargé de responsabilité qu'il ait eu (p. 336). Arndt l'a traité, à cette occasion, de renégat, d'apostat allemand, de sbire du tyran. M. L. se range avec raison du côté de ceux qui ont rendu hommage à l'impartialité de Reinhard, et qui, comme Steffens, le nomment l'avocat de l'humanité, l'appui des opprimés. Reinhard, du reste, a très bien caractérisé sa situation à Cassel : «j'allais entre les frères ennemis mon droit chemin,

1. Le 20 février 1801 Bonaparte, dit M. L., avait demandé à Talleyrand la correspondance de Reinhard et s'était déjà montré mécontent. Le 26, il adressait à Talleyrand la lettre suivante, que je donne ici parce qu'elle est inédite : « Je vous prie, citoyen ministre, de me proposer dans la journée de demain un ministre pour remplacer le citoyen Reinhard. Le citoyen Reinhard sera purement et simplement rappelé Je vous salue. »

et laissais les femmes à droite et les intrigues à gauche. » Chassé de Cassel par les défaites de 1813, attaché de nouveau au ministère des affaires étrangères par Talleyrand en 1814, fugitif pendant les Cent Jours, il fut nommé conseiller d'État et comte par Louis XVIII et envoyé plénipotentiaire auprès de la Confédération germanique et de la ville de Francfort. Rien ne pouvait lui être plus agréable; « en Allemagne étaient ses amis, étaient les racines de son éducation; si le diplomate appartenait à la France, l'homme, avec tous les besoins de son esprit, s'attachait à l'Allemagne » (p. 438). Il remplit cet emploi durant quatorze ans, de 1816 à 1829, et y rendit de grands services, envoyant à Paris d'importantes informations, renseignant le ministre sur toutes les questions avec sa clarté coutumière, entrant dans les plus petits détails sans perdre de vue les lignes générales de la politique, émettant des conjectures qui devenaient bientôt des certitudes, déployant, au témoignage des contemporains, une sagacité remarquable (p. 513). Mais il devait représenter la France une dernière fois en Allemagne : le gouvernement de juillet l'envoya à Dresde. Rappelé en 1832, Reinhard passa les cinq dernières années de sa vie à Paris et « consacra ses forces à la Chambre des Pairs, à l'Académie des sciences morales et politiques et au consistoire de l'Église luthérienne avec la conscience qu'il avait toujours portée dans l'accomplissement de tous ses devoirs (p. 531). Il mourut le 25 décembre 1837. M. L. lui a consacré un ouvrage excellent qui restera et que les historiens feront bien de consulter. Peut-être a-t-il trop insisté sur le côté allemand du personnage; peut-être est-il tombé dans le même défaut que Guhrauer, à qui le fils de Reinhard reprochait d'avoir jugé le diplomate d'un point de vue trop exclusivement allemand. Mais ce défaut, si défaut il y a, n'est pas à regretter : nous connaissions déjà Reinhard par les ouvrages français, par Talleyrand, Bignon, Frédéric Masson, etc.; il est utile de le connaître aussi par les sources allemandes, de considérer en lui, tel que nous le montre M. L, non seulement le fonctionnaire, mais l'étudiant, le poète, l'homme qui resta toujours fidèle à la muse allemande, qui, malgré ses origines souabes, entretint des relations avec tous les cercles littéraires de l'Allemagne, soit avec les savants de la Suisse et les Sieveking à Hambourg, soit avec Boisserée, Frédéric Schlegel et les romantiques, soit avec Gœthe qu'il aimait au point de dire qu'il regardait Weimar comme sa patrie véritable, soit avec le chancelier Müller, Gagern et Wessenberg. M. Lang a d'ailleurs consulté, pour composer sa biographie, outre les documents imprimés, nombre de documents manuscrits qui lui ont été communiqués par M. de Karass, petit-neveu de Reinhard, les papiers de la famille Sieveking, ceux de Hennings, de Kerner, etc., etc. Il écrit avec agrément, et l'on peut dire qu'il s'est très bien acquitté de la tâche qu'il s'était fixée (p. v-vi) : « Exposer les faits exactement et complètement, avec un certain détail qui n'est pas inutile puisque Reinhard est un des exemples les plus marquants de l'idéalisme du XVIIIe siècle, d'un

idéalisme exposé, comme ne le fut guère l'idéalisme des admirateurs allemands de la Révolution, à la dure épreuve de la réalité; il est extrêmement curieux de voir comment le jeune homme, transporté d'amour pour la liberté et de haine contre toute sorte d'oppression, a pris par là même et en suivant son développement en droite ligne, une carrière qui devait le mettre constamment en contradiction avec son idéal [1] ».

A. C.

Croce (Benedetto). **Silvio Spaventa** : *dal 1848 al 1861. Lettere, scritti, documenti.* In-8 de IX-314 pp., 3 fr. 50.

M. B. Croce nous met sous les yeux l'action politique et le développement de la pensée du philosophe et du patriote napolitain S. Spaventa de 1848 à 1861, en s'appuyant surtout sur sa correspondance avec son frère Bertrando. A l'aide de ces documents qu'il a ensuite donnés à la Société historique de Naples, il a voulu, non pas écrire une biographie, mais compléter celles qui existent déjà et dont il donne la liste (p. VIII et IX). On suivra avec plaisir l'effort d'esprit des deux frères pour entrer dans la doctrine de Hegel dont M. Pasq-Villari écrivait à l'un d'eux (p. 66, en note) que l'enseignement régénérerait l'Italie; on trouvera peut-être cependant que cette doctrine rend parfois leur pensée bien nuageuse (voir le deuxième paragraphe de l'article cité p. 24 : *il difetto più grave.....*; et, p. 272 la thèse que c'est la liberté intellectuelle des Allemands qui a engendré leur long assujettissement au pouvoir absolu). Spaventa était autrement éloquent et pénétrant quand il ne cherchait pas à être si profond (voir les articles *Italianità*, *La guerra in Lombardia*, *L'esercito napoletano e la riazione*, p. 25, 27, 129 et, p. 274, les réflexions sur la Confédération germanique). D'ailleurs, comme le dit M. Croce, Spaventa était surtout fait pour l'action. On lira principalement avec intérêt le récit de sa jeunesse enthousiaste, du long procès d'où il sortit condamné à mort ou, du moins, car on commua la peine, à la prison perpétuelle, de sa réclusion de dix années et des fonctions politiques durant lesquelles Garibaldi d'abord, la *camorra* de Naples ensuite, lui causèrent bien des mécomptes.

Charles Dejob.

BULLETIN

— Le manuel de grammaire hébraïque de M. Wijnkoop, dont nous annoncions der-

1. P. 593, Pauline Bonaparte n'a pas « épousé » Duphot; il a été seulement question d'un mariage entre Duphot et la belle-sœur de Joseph, Désirée Clary.

nièrement (voir *Revue*, 16-23 août 1897) la syntaxe, vient d'être traduit en anglais par les soins de M. Van den Biesen (*Manual of Hebrew Grammar, translated from the Dutch*. Londres, Luzac, 1898, in-8°, xvi-158 pages). C'est un excellent livre élémentaire; très clair et bien ordonné.

— L'ouvrage de M. B. Bernh. Bursy, *De Aristotelis* Πολιτείας Ἀθηναίων *partis alterius fonte et auctoritate* (Dorpat, C. Mattiesen, 1897, un vol. in-8° de viii-148 pp.), est une réfutation d'une partie des théories émises par M. de Wilamowitz sur la *République des Athéniens*. On sait que l'ouvrage d'Aristote comprend deux parties distinctes. La première est toute historique ; Aristote y raconte les révolutions qui ont agité l'Attique et modifié la forme du gouvernement ; dans la seconde partie, il expose la constitution athénienne, telle qu'elle fonctionnait de son temps. M. de Wilamowitz prétendait qu'Aristote s'était servi d'une Atthide pour composer son ouvrage. M. B. accepte cette thèse, mais seulement pour la première partie de l'ouvrage ; pour la seconde partie, pour l'exposition de la constitution athénienne, il croit qu'Aristote a eu recours aux documents eux-mêmes, c'est-à-dire aux lois et aux décrets du Sénat et du peuple. L'auteur montre ensuite que Didyme s'est servi d'Aristote pour composer ses lexiques de la tragédie et de la comédie : il a complété ses renseignements à l'aide des orateurs et des poètes comiques. Didyme a servi de source à Pamphile qui à son tour est la source connue d'Harpocration, de Pollux et des lexicographes, Suidas, Hésychius, etc. Harpocration et Pollux ont quelquefois pris la peine de remonter à la *République des Athéniens ;* les lexicographes ont, au contraire, abrégé et altéré la tradition primitive. Cette discussion de M. B. est menée avec beaucoup de soin et de méthode ; ce travail marque certainement un progrès et fait avancer la question. — A. M.

— Signalons dans la *Zeitschrift für die œsterr. Gymn.* (Heft 5) un mémoire de M. Fr. Marx, professeur à l'université de Vienne, intitulé : *Die neueren Forschungen über die bürgerliche Stellung und die Lebensschicksale des Dichters Plautus* (15 p.). On y trouvera un exposé très clair et une bonne discussion des théories si neuves et si curieuses de M. Leo sur le nom et la biographie de Plaute. Aux remarques de Leo, M. Marx joint les siennes qui ne sont pas moins originales. Grâce à tous deux, le sujet paraît entièrement renouvelé, sans qu'on puisse (ô chose rare !) accuser les novateurs d'avoir couru après le paradoxe. — E. T.

— Nous avons reçu de M. Paul Thomas, professeur à l'Université de Gand : 1° *Notice sur la vie et les travaux de Auguste Wagener*, Bruxelles, Hayez, 1898 (Extrait de l'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1898), 56 pp. in-18. Wagener a rendu dans son pays à la science et à l'enseignement des services éminents que M. Th. met bien en lumière. C'était un ami de Gantrelle et de M. Gevaert : ces deux noms indiquent en quels sens divers l'activité de Wagener s'est déployée. Il a collaboré de façon assidue à l'excellente *Revue de l'instruction publique en Belgique*, dont il fut l'un des directeurs depuis 1868. Une bibliographie des travaux de Wagner termine cette notice. — 2° *M. Tullii Ciceronis pro T. Annio Milone oratio ad iudices ;* texte latin, revu, corrigé et annoté, avec une esquisse historique, servant d'introduction générale, et l'introduction de Q. Asconius Pedianus, revue, traduite et annotée par J. Wagener et A. Wagener ; 3° édition, Bruxelles, Société belge d'éditions, 1898 ; xlviii-186 pp. in-8. Le nom de M. Paul Thomas ne figure pas sur la couverture de cette édition ; un court avertissement, signé de lui, nous apprend qu'il a été chargé de la revision et de l'impression après la mort d'Auguste Wagener. Celui-ci avait publié la seconde édition en 1876, et la première, œuvre commune de J. Wagener et de son fils, remontait à 1860. Pour la troisième, Auguste Wagener avait pu utiliser les

travaux de MM. Nohl, Laubmann, Martha et surtout la publication de M. Clark qui a retrouvé à Oxford le Coloniensis. Parmi les améliorations dues à M. P. Th. il faut indiquer le rétablissement de la leçon des manuscrits, ou de l'Harleianus tout au moins, aux §§ 58, 64, 69, 70, 74, 76, 79, 91, 99, 101, 104. Au § 79, M. Th. considère avec M. Clark, les mots *Nempe... Clodii* comme une glose; au § 92, il rétablit *in* devant *infimi*. P. 73, la note 2 sur le § 17 n'est pas très exacte; voir sur le sens primitif de *parricidas* le livre de Voigt sur la loi des douze tables, II, 794 et 795 n. 5.—3° *Corrections au texte des lettres de Sénèque à Lucilius*, seconde série, Bruxelles, Hayez, 1898, 19 pp. in-8 (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, troisième sér., XXXV, 304-320). Vingt-six corrections dont les caractères communs sont un grand respect de la tradition et une connaissance approfondie de la langue de Sénèque. Plusieurs de ces passages ont été souvent discutés : 17, 5; 22, 1; 25, 7; 30, 3; 45, 8; 94, 64; 97, 10. M. Thomas a le mérite de se rapprocher des indices fournis par les manuscrits plus que ses devanciers, et, par suite, de présenter des solutions plus vraisemblables. — P. L.

— M. Alphonse ROERSCH a donné dans la *Biographie nationale* publiée par l'Académie royale de Belgique la notice de *François Modius* (de Maulde, 1556-1597; 921-935, t. XIV) : Philologue, jurisconsulte et poète latin, Modius est surtout connu des érudits modernes par ses *Nouantiquae lectiones* (Francfort, 1584). Le caractère de sa critique est l'étude raisonnée des manuscrits. Il appliquait déjà, en un temps où dominait le goût des conjectures aventureuses, la méthode positive qui prévaut aujourd'hui. Cette conception de la philologie l'amena à rechercher les manuscrits inconnus des auteurs, et, grâce à lui, nous avons des renseignements précis sur quelques copies disparues depuis : manuscrits de Sénèque, de Silius Italicus, etc. M. R. eût pu préciser quelque peu ses indications sur ce sujet et signaler les manuscrits utilisés par Modius et que nous pouvons identifier. Ainsi le Properce de Sambucus, aujourd'hui à Groningue (F. Plessis, *Études sur Pr.*, 24); le Germanicus de Susius, maintenant Leyde Voss. Q 79 (Baehrens, *P. L. M.*, I, 145); le *Coloniensis* de Cicéron, retrouvé par M. Clark dans l'Harleianus 2682 (*Anecdota Oxoniensia*, Classical series, VII). La notice de M. Roersch est d'ailleurs fort intéressante et donne une idée exacte de la vie agitée du personnage. Col. 936, je n'ai pas compris l'abréviation « Codex Gall. 399 ». — P. L.

— M. R. MAERE publie une brochure sur *Les récentes controverses sur l'apostolicité des églises des Gaules*, s. l., s. d., 22 pp. in-8. C'est un exposé clair et exact de la discussion et des arguments mis en avant de part et d'autre par MM. Duchesne et Bellet surtout. M. Maere traite à part des origines de l'évêché de Vienne et de la légende de sainte Madeleine. Sur ce dernier point, il n'a pas connu le mémoire de dom Morin, *Saint Lazare et saint Maximin* (*Mémoires de la Société des antiquaires de France*, LVI (1895), pp. 27-51). L'article du même auteur, *Un martyrologe d'Arles antérieur à la « tradition de Provence »* (*Rev. d'hist. et de litt. religieuses*, III (1898), 10-24) a paru sans doute trop tard pour être utilisé. — P. L.

— La librairie Williams et Norgate (14, Henrietta street, Covent Garden, Londres) publie : *A classified List of recent Theological literature, 1896, 1897, 1898*, being a supplement to the classified calalogue of recent protestant theology; prix : 6 pence; 45 pp. in 4. Le titre de ce nouveau catalogue montre que les auteurs ont élargi leur cadre, dans lequel ils avaient fait rentrer d'ailleurs autrefois plus d'un ouvrage non protestant. Le but commercial de cette liste les amène à y comprendre des ouvrages à vendre de date antérieure à 1896; mais on est tout de même un peu étonné de voir figurer sous le titre de « recent theological literature » : Mœhler, *Athanasius*, 1844,

Ces listes, déjà utiles, deviendront un commode instrument de travail, si les auteurs les font paraître tous les ans, cherchent à être complets et rejettent les livres anciens dans une partie commerciale destinée aux annonces. La librairie Williams et Norgate rendra ainsi un service à la science sans négliger ses intérêts. — L.

— Sous le titre *Zur Albanesischen Volkskunde* (Copenhague 1898, 125 pp.), M. Holger Pedersen, privat-docent à l'Université de Copenhague, nous donne aujourd'hui la traduction en allemand des textes albanais qu'il a publiés avec un glossaire il y a trois ans et dont la *Revue* a rendu compte en leur temps (*Revue critique*, 1896, t. XLI, p. 301). Il n'y a pas lieu de revenir sur cette intéressante compilation, sinon pour féliciter les folkloristes de pouvoir désormais la consulter dans une langue plus directement accessible, et signaler à leur attention les titres des douze contes qui forment la partie principale de l'ouvrage : — le Guitariste ; — la Chance au long du chemin ; — le Rossignol ; — le Nègre (personnage double, aussi évidemment naturaliste que possible, où il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître l'aurore et la nuit) ; — les deux Bâtards ; — le Tisserand ; — le Mal pourle Bien ; — le Message aux Enfers ; — les Ruses des Femmes ; — les trois Glabres ; — le Langage des Animaux ; — Cendrillon (très curieuse, n'est ni la Cendrillon française, ni la Cendrillon allemande, ressemble toutefois davantage à la première, mais avec un mélange de l'Oiseau Bleu). — V. H.

— Le volume V des *Studies and Notes in Philology and Literature* de Harvard University (Boston 1896. 1 vol. 282 pages), dédié à la mémoire du professeur Child, renferme seize articles dus à la plume de ses collègues ou élèves de Harvard University. Nous signalerons parmi les articles philologiques celui de M. Sheldon sur la transformation de A devant une nasale dans les mots français en AU dans les mots anglo-français et anglais ; et celui de M. Marcou sur l'infinitif historique français ; parmi les articles littéraires, une vigoureuse esquisse de M. A. S. Hill sur l'influence d'Emerson. — E. L.

— Entre autres articles et tirés à part de M. Ludwig Geiger que nous aurions dû signaler depuis quelque temps, une place spéciale doit être faite aux *Lettres* de Manso à Bœttiger (*Briefe C. F. Mansos an K. A. Bœttiger*, tiré à part de la « Zeitschrift des Vereins für Geschichte und Altertum Schlesiens » Band XXXI, 1897, p. 16-92, à Breslau, chez Max). M. Geiger a tiré de la collection des lettres de l'infatigable épistolier Bœttiger — qui comprend des centaines de volumes de la Bibliothèque royale de Dresde — trente-cinq lettres de Manso. Ces lettres embrassent l'espace de trente années ; elles commencent en 1795 et finissent en 1825, avec deux lacunes, l'une, de 1795 à 1803, l'autre, de 1804 à 1807. Il n'a publié que les passages qui « par leur sujet revendiquent aujourd'hui encore un intérêt général ». On y remarquera une foule de jugements qui méritent d'être connus : Manso trouve le style des *Lettres esthétiques* de Schiller obscur et, comme il dit, précieux (*kostbar*) ; il ne découvre dans la *Terpsichore* de Herder que beaucoup de mots, beaucoup d'éclat, mais peu de sens et de réalité ; malgré ses rancunes contre Gœthe qui l'avait maltraité dans les Xénies, il goûte fort *Dichtung und Wahrheit* « tableau frais, varié, intéressant, qu'il contemplera souvent encore », et il loue surtout les appréciations littéraires, la peinture des impressions que les grandes œuvres du xviii[e] siècle firent sur le public, le passage sur le dessein de « réconciliation » qu'avait Lessing en donnant *Minna de Barnhelm ;* il blâme le livre de Gruber sur Wieland, livre utile, raisonnable, mais incroyablement diffus, etc. M. Geiger a, du reste, dans les premières pages de cette publication, rapidement, il est vrai, mais avec justesse, caractérisé Manso. Son commentaire est très abondant et aussi instructif que copieux ; pas un événement, pas une œuvre, pas un

personnage qui n'ait une note, et une note précise; l'éditeur connaît à merveille l'Allemagne des vingt-cinq premières années de notre siècle. — A. C.

— Un autre écrit de M. GEIGER sur lequel il faut appeler l'attention, a pour titre *Die jüdische Gesellschaft Berlins im XVIII Jahrhundert*. C'est une conférence qu'il a faite plusieurs fois dans des sociétés juives; mais, comme il dit, elle repose sur des études qui l'occupent depuis près d'un demi-siècle et qui, malgré ce long temps, n'ont pour lui rien perdu de leur charme. On y retrouvera ce qu'il disait déjà en 1871 dans son Histoire des Juifs de Berlin et en 1893-1895 dans son Histoire de la vie intellectuelle de Berlin. Mais il y reproduit des passages fort intéressants de la correspondance de Moïse Mendelssohn avec sa fiancée et sa femme. On notera dans ces passages un grand nombre d'expressions et de locutions françaises. Tout le « Vortrag » se lit d'ailleurs avec agrément, et l'auteur a su tracer d'une plume légère les portraits des juives berlinoises; il dira, par exemple, que Rachel Levin a saisi le nouveau comme Dorothée et Henriette, mais par désir et besoin (*aus innerem Drang*), et non par curiosité comme Dorothée Schlegel, ou par mode, comme Henriette Herz. Il caractérise de même Salomon Maimon, Lazare Bendavid, Marc Herz, David Friedlænder et ce Mendelssohn « à qui les Juifs doivent d'être devenus allemands ». — A. C.

— M. R. F. ARNOLD (qui a publié récemment des indications intéressantes sur le docteur André Saiffert et une étude sur les *Tablettes autrichiennes* où il prouve que l'auteur est, non pas Santo-Domingo, mais Karl Postl ou Charles Seasfield et que l'ouvrage est une reproduction de l'*Autriche telle qu'elle est*, qui est elle-même une traduction de *Austria at it is*), vient de faire paraître un travail sur Kosciusko dans la littérature allemande (*Tadeusz Kosciuszko in der deutschen Litteratur*. Berlin, Mayer et Müller, 1898, in-8, 44 p.). Il insiste sur la biographie de Falkenstein qui fournit le sujet de quelques romans, sur les *Polenlieder* qui suivent les insurrections de 1830 et de 1848, sur l'essai dramatique de Grabbe, qu'on ne connaît du reste que par sa correspondance, et particulièrement sur la pièce de Holtei, *Der alte Feldherr* (où le fameux lied *Denkst du daran* est, comme le remarque très bien l'auteur, une imitation de notre *T'en souviens-tu, disait un capitaine*). — A. C.

— La librairie académique Perrin publie des *Pages choisies* de Victor Cousin (in-8, XVIII et 294 p., 3 fr. 50). M. Teodor de WYZEWA, qui a fait ce choix, a réparti les morceaux sous cinq rubriques : 1° philosophie; 2° histoire de la philosophie (il reproduit les pages de Cousin sur Socrate et Aristophane, sur la vie et le caractère de Locke, sur la philosophie de Voltaire, sur les dernières années de Kant, ses souvenirs d'Allemagne); 3° esthétique et critique littéraire; 4° études sur la société française au XVII° siècle; 5° histoire. Une notice précède l'ouvrage. Il faudrait imprimer, p. 113 (et 112) « Buhle » et non *Bulhe*, « Bouterwek », et non *Bouterweck*, « Anzeigen » et non *Anzeige*; p. 117, Reinhold et non *Rheinold*; p. 124, Katzbach et non *Katsbach*. — C.

— M. Albert SOUBIES a fait paraître le volume de l'année 1897 de son *Almanach des spectacles* (Paris, Flammarion, tiré à cinq cents exemplaires). Inutile d'insister sur cette publication, que nous annonçons tous les ans et qui a été justement couronnée par l'Académie française. Elle comprend, comme auparavant, deux parties : 1° les pièces jouées durant l'année par ordre de théâtres, de l'Opéra et de la Comédie-Française jusqu'aux théâtres de quartier et aux cafés-concerts, ainsi que les pièces nouvelles jouées en province; 2° les documents concernant le théâtre, livres, concours et prix, nécrologie. Une eau-forte de Lalauze, représentant une scène du *Chemineau*, accompagne ce joli petit volume. — C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 juin 1898.

M. le secrétaire perpétuel introduit en séance M. Bouché-Leclercq, élu membre ordinaire de l'Académie dans l'avant-dernière séance.

M. Giry continue la seconde lecture de son étude sur des documents angevins de l'époque carolingienne

M. Havet dépose les conclusions du rapport de la commission du prix ordinaire. La question proposée était : « Chercher dans les Métamorphoses d'Ovide ce qu'il a pris aux Grecs et comment il l'a transformé. » Ce prix, de la valeur de 2,000 francs, est décerné à M. Georges Lafaye, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

M. Philippe Berger offre, de la part de M. Clerc, conservateur du Musée de Marseille, un moulage de l'inscription phénicienne récemment découverte aux environs d'Avignon et acquise par le Musée de Marseille.

M. Oppert communique les résultats de ses recherches sur les dates de l'histoire d'Alexandre, et surtout celle de sa mort, qui jusqu'à présent n'était pas exactement connue. D'importants textes cunéiformes trouvés à Babylone, où mourut Alexandre, permettent de la fixer au vendredi 11 mai julien, 6 mai grégorien de l'an 323 a. C. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

Séance du 17 juin 1898.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Paul Fournier, professeur à l'Université de Grenoble, fait une communication sur une œuvre inédite de la fin du XIIe siècle, le *Liber de vera philosophia*, dont le seul manuscrit connu, conservé jadis à la Grande-Chartreuse, se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Grenoble. Selon M. Fournier, l'auteur de cet ouvrage serait, d'après toutes les vraisemblances, le célèbre Joachim de Flore. M. Fournier fonde sa thèse sur les doctrines théologiques développées dans cet ouvrage et aussi sur les indications que l'on y peut trouver sur la personnalité de son auteur. Si cette conclusion est exacte, la théorie des disciples de Joachim de Flore, d'après laquelle l'histoire devrait être divisée en trois périodes distinctes, celle du Père, celle du Fils et celle de l'Esprit-Saint (dont l'avénement était attendu pour le début du XIIIe siècle), ne serait qu'une transposition, dans l'histoire, de la doctrine théologique empruntée par Joachim de Flore à Gilbert de la Porrée, qui insistait sur la distinction des personnes dans la Trinité au point de porter une grave atteinte à la notion de l'unité.

M. Oppert achève sa communication sur la chronologie du règne d'Alexandre, établie à l'aide de documents babyloniens.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

